mémoires du Soissonnais

Tome 2 • 1999-2001 • 5e série



Société Archéologique
Scientifique et Historique
de Soissons

mémoires
du Soissonnais

Tome 2 · 1999-2001 · 5e série

Bulletin de la
Société Archéologique
Scientifique et Historique
de Soissons

Aquarelle de A. Burlet
Vue de Soissons, Musée de Soissons, n° 57.14.3 (28,5 x 19 cm).

Nous sommes particulièrement fiers d'avoir participé à l'édition de cet ouvrage remarquable, véritable oeuvre d'experts en patrimoine de notre région.

Crédit du Nord

EDITORIAL

Publier, c'est ce que nous parvenons à faire depuis 155 ans. C'est indispensable car les associations comme la nôtre, qui touchent de près ou de loin à notre histoire et à notre patrimoine, détiennent des connaissances plus ou moins étendues dans leur domaine et peuvent ainsi les transmettre.

Pourtant, certains prédisent la disparition prochaine du livre, sacrifié au profit de dispositifs électroniques réputés plus performants. Ils oublient de dire que le livre se transmet et se conserve facilement. Il n'est pas tributaire d'une évolution technique exponentielle qui remet chaque jour en cause la technologie précédente. En l'espace de dix ans nous avons connu la disquette 5 pouces, puis 3 pouces puis le CD etc. Dans le même temps les ordinateurs personnels ont vu leur mémoire multipliée par 500 et plus... Le matériel acheté est démodé le jour de son acquisition. C'est réconfortant pour l'avenir du livre.

En revanche ces nouveaux outils vont faire progresser la recherche historique et archéologique d'une façon fulgurante. Internet permet d'ors et déjà d'accéder à toutes sortes de banques de données : Comment trouver et acheter un livre publié à l'étranger dont vous ne connaissez que le nom de l'auteur ? Comment consulter, sans vous déplacer plus de 200 autochromes concernant le département de l'Aisne, pris en 1917 ? Comment consulter de votre domicile le nobiliaire de Ponthieu et de Vimeu ? etc. Ces exemples personnels illustrent la puissance de ce nouvel outil qui permet aussi de transmettre toutes sortes de données. Il a pourtant ses limites : l'information est disponible à condition d'avoir été mise en place sur son réseau. Ainsi, selon le cas, on trouvera tout ou rien.

Les autres outils informatiques permettent de faciliter les recherches. Appareil photo numérique, scanner, télécopieur, imprimante etc.. Il ne faut donc pas voir dans cet ensemble de technologies une arme fatale qui aura raison du livre, mais des outils puissants qui permettront de publier mieux, plus vite et en plus grande quantité. Le livre a donc encore de beaux jours devant lui.

Nous avons la chance d'habiter une région où les sujets de recherche sont innombrables. Les monuments de toutes sortes y sont très nombreux. Nous y trouvons les principales références d'architecture médiévale, toujours citées par les historiens de l'art, et le plus souvent méconnues du public. L'histoire de l'évolution de l'agriculture, des fermiers et des fermes de l'ancien régime offrent d'immenses terrains de recherche. La guerre de 1914-1918, avec tout ce qu'elle a impliqué, est un domaine où il y a encore énormément de choses à dire. Nous commençons à avoir un peu de recul pour entrouvrir le dossier de l'histoire de la Résistance, et de la Collaboration.

C'est d'ailleurs sans doute l'innovation de ce volume de publier deux articles consacrés à la Résistance dans le Soissonnais. C'est un sujet encore difficile à traiter si nous ne voulons pas tomber dans la présentation réductrice que les médiats en font actuellement.

Le financement d'une publication comme celle-ci, malgré la baisse des coûts d'impression, reste tributaire des aides extérieures que nous pouvons obtenir. Nous avons la chance d'être soutenus une nouvelle fois par le Conseil Général et pour la première fois, par la banque " le Crédit du Nord " qui montre ainsi l'intérêt qu'elle porte à l'histoire et au patrimoine régional. Nous leurs adressons nos plus sincères remerciements en espérant que la qualité des articles proposés sera digne de la confiance qu'ils ont placée en nous.

Nous adressons à la ville de Soissons des remerciements particuliers puisque son aide nous permet non seulement de publier mais aussi de fonctionner dans des conditions satisfaisantes malgré des locaux qui, au bout de 70 ans, sont devenus exigus...

Il nous reste à remercier tous ceux qui ont contribué à la mise en œuvre de cet ouvrage. Les auteurs bien sur, mais aussi tous ceux qui nous ont confié des documents pour illustrer cet ouvrage ou qui ont participé à des recherches.

DENIS ROLLAND

NOVODUNUM SUESSIONUM : POMMIERS OU VILLENEUVE-SAINT-GERMAIN ?

JEAN DEBORD

L'emplacement de la *Noviodunum* dont parle César dans le livre II de ses commentaires (*B.G.* II, 12) a fait l'objet de différentes propositions à la fin du XIXe siècle. Les sites de Braine, de Muret, de Coucy, de Noyon, de Soissons, ou de la montagne de Noyant, près de Soissons, et bien d'autres encore, ont été cités tour à tour. Peigné Delacourt, pour sa part (1854, p. 312-345), proposait le Mont de Noyon, Cne de Chevincourt, canton de Ribecourt (Oise). En fait, *"il n'y a pas, dans l'arrondissement de Soissons, et même dans celui de Compiègne, une montagne ou une colline, rappelant par sa situation et sa disposition un oppide quelconque, qui n'ait été désignée comme le seul véritable Noviodunum"* (Anonyme, 1891). C'est au congrès archéologique qui s'est tenu à Soissons, en 1887, qu'Octave Vauvillé proposa de situer la place forte des *Suessiones* à Pommiers, sur l'éperon qui domine la vallée de l'Aisne de 80 mètres environ et qu'un imposant rempart sépare encore du plateau (Vauvillé, 1888). Une vive polémique s'ensuivit dont témoignent, entr'autres, les nombreux articles parus dans les Bulletins de la Société Archéologique, Historique et Scientifique de Soissons. Vauvillé soutint obstinément son point de vue, fondant son argumentation sur les découvertes d'objets gaulois faites au cours de ses fouilles dans l'enceinte, notamment sur la numismatique. La quasi totalité des monnaies recueillies était constituée d'espèces gauloises dont il évaluait le nombre à deux-mille-six-cents. En outre, dans différentes publications, il fait état de fossés relevés au nord de l'*oppidum* dont les profils *"sont identiques à ceux d'Alésia"* et qui marquent, selon lui, l'emplacement du camp de César *"établi dans le but de faire le siège de l'enceinte gauloise"* (Vauvillé, 1906, Vauvillé, 1913) (fig. 1). Dans un long article de près de cinquante pages, publié en 1924, le Lieutenant Colonel Maquet, partisan du site de Soissons, s'applique à réfuter point par point, les arguments de Vauvillé. *"Alléguerait-on"*, écrit-il *"que la catastrophe qui a rasé une grande partie de la ville (en 1914-1918) n'a mis au jour aucun objet d'origine gauloise, ... que nous estimerions que cet argument serait à notre avis sans valeur. En effet, en rasant la ville, l'ennemi n'a pas retourné son sous-sol... Si, pour reconstruire, on est obligé de fouiller profondément...on amènera sûrement au jour des vestiges suffisants pour satisfaire les plus difficiles"*. Malheureusement, parmi les nombreux vestiges exhumés depuis cette publication, les objets gaulois demeurent aussi rares que les trouvailles d'époques romaine ou postérieures sont nombreuses, ce que confirment, notamment, les observations archéologiques de ces dix dernières années (Roussel, 1999, p. 128-151). En outre, le nom ancien de Soissons : *Civitas Augusta Suessionum*, indique bien une création de l'empereur Auguste. Il semblait donc admis, maintenant , que l'*oppidum* de Pommiers représentait bien l'emplacement le plus vraisemblable de *Noviodunum*. Or, dans une thèse récente, l'auteur (Pion, 1996) remet en cause cet emplacement et croit pouvoir situer à Villeneuve-Saint-Germain la place forte principale des *Suessiones*, relançant ainsi la vieille polémique qui a déjà tant fait couler d'encre. Il date de leur défaite, en -57, la fin de la frappe des monnaies d'argent émises à Villeneuve ainsi que la destruction de l'édifice monumental en bois qui couvrait les fossés en croix. Il voit *"dans ce geste d'abaissement symbolique de la puissance suessione un rite sanctionnant l'anéantissement de leur puissance monétaire, sous la forme d'une démonétarisation des espèces en cours et d'un abandon forcé d'une partie d'entre elles dans les ruines de l'édifice symbolisant leur ancienne prospérité...Une telle interprétation"*, écrit-il encore, *"n'est pas sans conséquences. Elle induirait en effet avec une quasi-certitude que l'oppidum de Villeneuve-Saint-Germain est en -57 la capitale des Suessiones; autrement dit la Noviodunum de César; et non Pommiers, contrairement à une tradition bien ancrée..."* (vol. III, chapitre 33, p. 132-133). Nous sommes donc à nouveau face à une alternative : Pommiers ou Villeneuve-Saint-Germain, les deux sites n'étant distants que de six kilomètres environ, l'un sur le plateau, l'autre à fleur d'eau, enclos dans un méandre de l'Aisne.

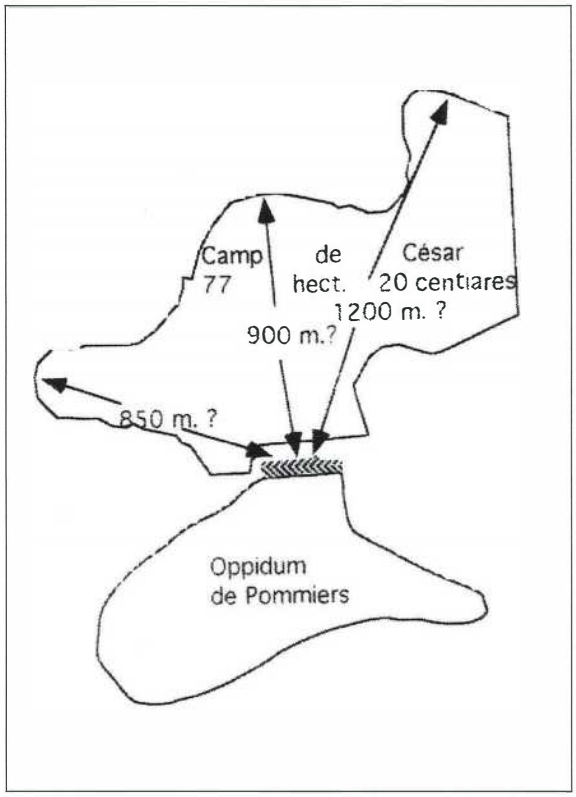


Fig. 1. *- Plan de l'oppidum de Pommiers et du camp romain (d'après Vauvillé).*

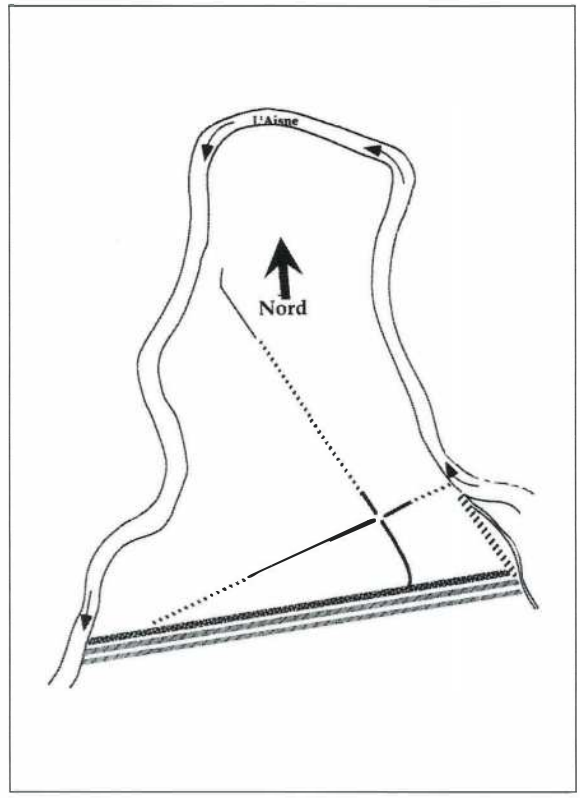


Fig. 3. *- Plan schématique des fossés cruciformes de Villeneuve-Saint-Germain (traits gras : parties observées en fouilles traits légers : parties visibles sur les photographies aériennes pointillés : tracé supposé).*

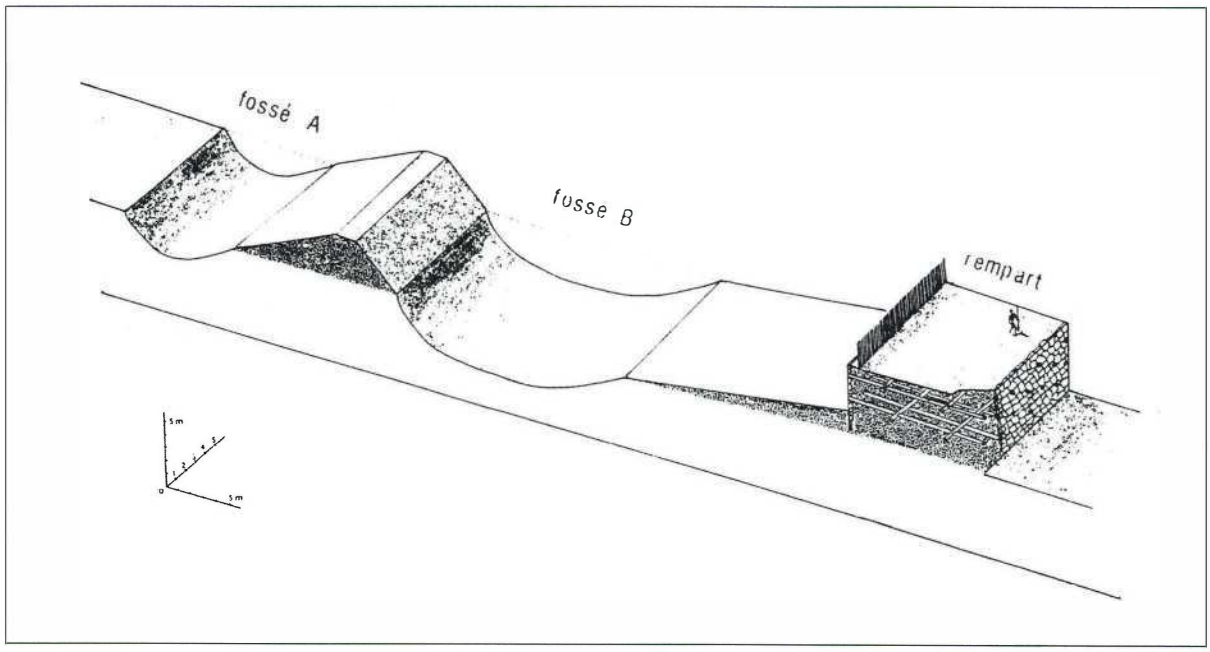


Fig. 2. *- Restitution graphique de la fortification de Villeneuve-Saini-Germain (dessin J. Debord).*

Le texte de César :

Après avoir décrit comment il a franchit l'Aisne *"aux confins du pays rémois"* et fait le récit de la bataille qui l'opposa aux troupes gauloises, selon toute vraisemblance sur la colline de Mauchamp, à Berry-au-Bac, (Voir Peyre, 1979), le proconsul écrit :

"Le lendemain César, sans laisser à l'ennemi le temps de se ressaisir après cette panique, conduisit son armée dans le pays des Suessions, qui étaient voisins des Rèmes, et à marche forcée parvint à Noviodunum, leur capitale. Il voulut enlever la place d'emblée, parce qu'on lui disait qu'elle était sans défenseurs; mais, bien que ceux-ci fussent effectivement peu nombreux, la largeur du fossé et la hauteur des murs firent échouer son assaut. Ayant établi un camp fortifié, il fit avancer des mantelets et commença les préparatifs ordinaires d'un siège. Cependant, toute la multitude des Suessions en déroute se jeta la nuit suivante dans la place. On avait vivement poussé les mantelets, élevé le terrassement, construit les tours : frappés par la grandeur de ces ouvrages, chose qu'ils n'avaient jamais vue, dont ils n'avaient même jamais ouï parler, et par la rapidité de l'exécution, les Gaulois envoient à César des députés pour se rendre; à la prière des Rèmes, il leur fait grâce.

César reçut la soumission des Suessions, qui donnèrent comme otages les premiers personnages de la cité et deux fils du roi Galba lui-même, et livrèrent toutes les armes que leur ville renfermait puis il marcha sur les Bellovaques" (B. G. II, 12-13, traduction de L. A. Constans).

L'alternative Pommiers :

Le texte que nous venons de citer ne comporte aucune indication topographique. J. Plateau écrivait déjà, en 1907, : ..."*Pas de détail, cet oppide était-il sur une montagne, en plaine, au bout d'une rivière. Il n'en souffle mot*"... (p. 413). Aussi peut-on s'étonner du jugement de Camille Jullian, paru dans le fascicule 4 de 1913 de la *Revue des Etudes Anciennes* , dont fait état Vauvillé (1913). Contestant les opinions du Commandant Maquet, Jullian écrit : *"J'ai revu le terrain des opérations de César, tout cadre à merveille avec le récit du proconsul, avec les habitudes des Romains en matière de camp, de terrain d'approche. Et vous avez là le fameux seuil que vous trouvez dans tous les oppida celtiques, qui était leur ligne faible, et où visèrent de suite les poliorcètes romains"*. Comment Jullian peut-il faire état de l'adéquation des lieux avec le récit de César puisque celui-ci , nous l'avons vu, ne donne aucune description du site et fait simplement allusion à la largeur du fossé et à la hauteur du rempart? Il précise simplement qu'il a établi un camp fortifié. Quant au "fameux seuil", point faible de l'enceinte, il constate lui-même qu'il existe sur tous les *oppida.* Il ne peut donc être considéré comme caractéristique de cette place forte.

Paradoxalement, l'*oppidum* de Pommiers qui à fait l'objet d'une abondante littérature (Voir annexe I), demeure l'un des plus mal connus de la moitié nord de la France. Le mobilier recueilli lors des fouilles de Vauvillé a été dispersé. Seuls demeurent exploitables les inventaires des monnaies publiés régulièrement et qui se réfèrent à l'Atlas de La Tour, ainsi que les cent vingt six fibules qui ont fait l'objet d'une publication illustrée (Vauvillé, 1907 et 1912). Il s'agit, pour la plupart, de fibules tardives mais qui résultent manifestement d'un choix. On ne compte, en effet, que huit exemplaires en fer contre cent-dix-huit en bronze et il apparaît clairement que ce sont les exemplaires les plus beaux et les mieux conservés qui ont été recueillis et publiés. Les fibules en fer, qui deviennent très courantes au premier siècle avant J.-C., mais dont la conservation est évidemment moins bonne et donc d'aspect moins plaisant, n'ont pas été retenues. Il n'en demeure pas moins qu'il existe à Pommiers du matériel tardif témoignant d'une occupation du site bien après la conquête. Il s'agit, d'une part, de l'abondant mobilier provenant des trouvailles de surface, d'autre part, de certains objets recueillis au cours de deux sondages très ponctuels effectués en 1987 et 1988 (Brun et Robert). Mais si l'on admet que ce site représente bien l'emplacement de *Noviodunum*, cette persistance d'une occupation après la défaite ne doit pas surprendre. C'est un phénomène que l'on constate sur presque tous les sites abandonnés en tant que capitale. C'est le pouvoir politique, économique et religieux qui a été déplacé, mais toute un partie de la population est demeurée sur place. Seuls les artisans et commerçants ont

évacué, volontairement, l'ancienne capitale. Les lots monétaires provenant des récoltes de surface participent à une circulation résiduelle tardive dont il n'est pas possible de dater l'apparition des séries. En outre, les labours profonds ont pu perturber les couches sous-jacentes et remonter des pièces qui ne sont plus dans leur contexte stratigraphique. Il en est évidemment de même pour pour les autres mobiliers (fibules, amphores, ...), de telle sorte que nous sommes en présence de matériel résultant d'un mélange et qui ne peut donc servir d'élément de datation. En 1987, une équipe de l'ERA 12 du CNRS entreprenait une coupe transversale du rempart. Si les documents recueillis sont insuffisants pour dater précisément l'abandon de l'*oppidum*, il apparaît néanmoins que la fortification n'était plus entretenue sous Auguste. En outre, elle était recoupée, sur sa face interne, par une fosse augustéenne ce qui prouve une édification antérieure à cette période (Brun et Robert, 1987). En 1988, la tranchée de sondage de la campagne précédente a été prolongée sur une longueur de vingt-deux mètres vers l'intérieur de l'enceinte, dégageant une superficie de cent-cinquante mètres carrés seulement, ce qui ne saurait être considéré comme représentatif par rapport aux quarante hectares de l'enceinte. Toutefois, ce décapage a mis en évidence une occupation stratifiée. Une grande structure (structure 16) était scellée par un niveau d'occupation (niveau IV) où apparaissaient des tranchées de fondation de bâtiments disposés parallèlement au rempart, à une distance de trois mètres de sa base interne, ce qui montre que ce dernier était déjà édifié, ou en cours d'édification, lors de la construction de ces bâtiments. Outre ces tranchées, quelques fosses de petite taille avaient été creusées . Le niveau III, qui surmontait le niveau IV, était constitué de sables et de graviers presque purs provenant du rempart qui n'était donc plus entretenu. Ce niveau correspond à une période d'abandon. Le niveau II représente la couche d'occupation la plus récente. On y remarquait deux tranchées de fondation, se superposant a celles du niveau IV, ainsi que de grandes fosses perforant les niveaux inférieurs de telle sorte que du mobilier des couches anciennes a pu être ramené dans ce niveau. Enfin, la terre végétale qui recouvrait le niveau II a été perturbée par les labours. Cette fouille de 1988, avec ses différents niveaux d'occupation, permet donc l'établissement d'une chronologie relative. Si la datation absolue du niveau II à l'époque augustéenne ne fait guère de doute, la datation des niveaux inférieurs demeure beaucoup plus problématique. En effet nos indices chronométriques ne peuvent raisonnablement être considérés comme datant à moins de quinze ou vingt années près. Or, concernant *Noviodunum*, il s'agit de savoir si l'occupation est antérieure ou postérieure à -57. Malgré l'intérêt du sondage de 1988, l'*oppidum* devra être fouillé de façon beaucoup plus extensive afin de reconnaître l'organisation de l'habitat et de vérifier si d'autres indices chronologiques existent. Le nom même de *Noviodunum* suppose une construction récente. Mais la nouveauté que proclame son nom s'exprime-t-elle par rapport à un autre agglomération ayant tenu, avant Pommiers, le rôle de place forte principale ou indique-t-elle simplement la rénovation d'une forteresse déjà existante? Vauvillé signalait qu'un nommé Denis Henriquet lui avait affirmé avoir découvert en 1840, en extrayant des pierres au lieu-dit "Le Moulin à Vent", une sépulture gauloise à char avec des fragments de fers de roues et le squelette. La présence éventuelle de cette tombe à char témoignerait d'une occupation ancienne du site.

L'alternative Villeneuve-Saint-Germain :

A six kilomètres environ à l'est de Pommiers, un méandre très prononcé de l'Aisne est fermé à sa base par un rempart qui détermine, avec la rivière, une enceinte de soixante-dix-hectares. Le site a fait l'objet de fouilles de 1973 à 1984. Ces recherches ont mis en évidence la présence d'un important établissement gaulois protégé par un rempart apparenté au type *murus gallicus* qui était lui-même précédé de deux imposants fossés (Debord, 1995). La multivallation, à cette époque, demeure exceptionnelle et il serait étonnant que César n'eut pas été frappé par la présence des deux fossés et n'en fit pas mention lorsqu'il relata la prise de *Noviodunum*. D'autre part, dans le livre VII qui a trait aux événements de -52, il décrit longuement le rempart d'*Avaricum* (Bourges) et la manière dont sont construits les murs gaulois, soulignant leur *"aspect varié qui n'est pas désagréable à l'oeil"* (B. G. VII, 23). Or, c'est cinq ans auparavant qu'il enlevait la place forte des *suessiones* . S'il s'était agit de l'oppidum de Villeneuve-Saint-Germain, il ne fait guère de doute qu'il eut remarqué la présence du *murus gallicus*, probablement le premier rencontré au cours de ses campagnes en Gaule. Or, il fait simplement allusion à la largeur du fossé et à la hauteur du rempart qui firent échouer son assaut (fig. 2).

L'organisation interne de l'oppidum est structurée par quatre fossés disposés perpendiculairement et qui convergent vers un même point, formant une croix qui divise le site en quatre parties inégales. Le point de convergence est marqué par une interruption. Observés tant en fouille que par la photographie aérienne, ces fossés s'étendent sur plusieurs centaines de mètres : le fossé 4 mesure environ deux-cent- cinquante mètres de longueur. Il se dirige vers le sud-est jusqu'au rempart où il s'achève après s'être infléchi légèrement au niveau d'une grande fosse de forme indéterminée (elle n'a été dégagée que partiellement) pour prendre, sur une vingtaine de mètres, une direction nord-sud. Le fossé 2 se dirige vers le nord-ouest, dans le prolongement du fossé 4. Il a été observé en fouille sur une cinquantaine de mètres. Des photographies aériennes réalisées par Bernard Lambot en 1996 montrent qu'il se poursuit jusqu'à la limite de la terrasse, en bordure de rivière, soit une longueur totale d'environ huit-cents mètres. Il s'achève après une légère angulation identique à celle du fossé 2, mais en sens opposé. Là aussi, on remarque une très grande fosse quadrangulaire. Le fossé 5 se dirige vers le nord-est. Il a été observé sur une centaine de mètres; au-delà il a été détruit par une ancienne ballastière. Il devait se prolonger jusqu'à l'Aisne. Le fossé 1, qui se dirige vers le sud-ouest, a été observé en fouilles également sur une centaine de mètres, mais, sur des photographies aériennes de Michel Boureux, il est visible sur encore trois cents mètres environ. Il devait se poursuivre jusqu'au rempart (fig. 3). Ces structures sont bordées, de part et d'autre, par deux rangées de poteaux, l'une étant implantée en limite du fossé, mais à l'intérieur de celui-ci, l'autre étant située à deux mètres à l'extérieur. Placés dans un même alignement transversal, ces poteaux ont des diamètres oscillant entre vingt-cinq et trente-cinq centimètres, formant ainsi des travées de quatre régulièrement espacées de deux mètres cinquante environ. Cet espacement régulier ainsi que leur diamètre important laisse supposer que nous avons affaire à un ensemble construit. Il s'agirait de constructions à trois nefs, la nef centrale étant constituée par le fossé lui-même (fig 4 et 5). Le fossé 2 présente, à son extrémité sud, un élargissement qui correspond à une fosse plus profonde qui a été creusée postérieurement. En effet, la coupe longitudinale montre que les couches tapissant le fond du fossé sont recoupées par cette fosse. En revanche, il semble bien que le fossé ait fait l'objet d'un ou plusieurs curages qui sont venus entamer la fosse (fig. 6). Nous ne connaissons pas d'aménagements semblables. L'exemple qui serait morphologiquement le plus proche se trouve sur l'oppidum de Liptovska Mara, en Slovaquie, et c'est un sanctuaire. Il s'agit d'une sorte de chaussée pavée bordée d'une double colonnade de bois, l'ensemble étant séparé en deux moitiés par une grande fosse (J.L. Brunaux, 1986 a, p. 44; K. Pieta, 1971 et 1982). Mais nous verrons plus loin qu'un tel aménagement existait vraisemblablement sur l'oppidum de Pommiers lui-même!

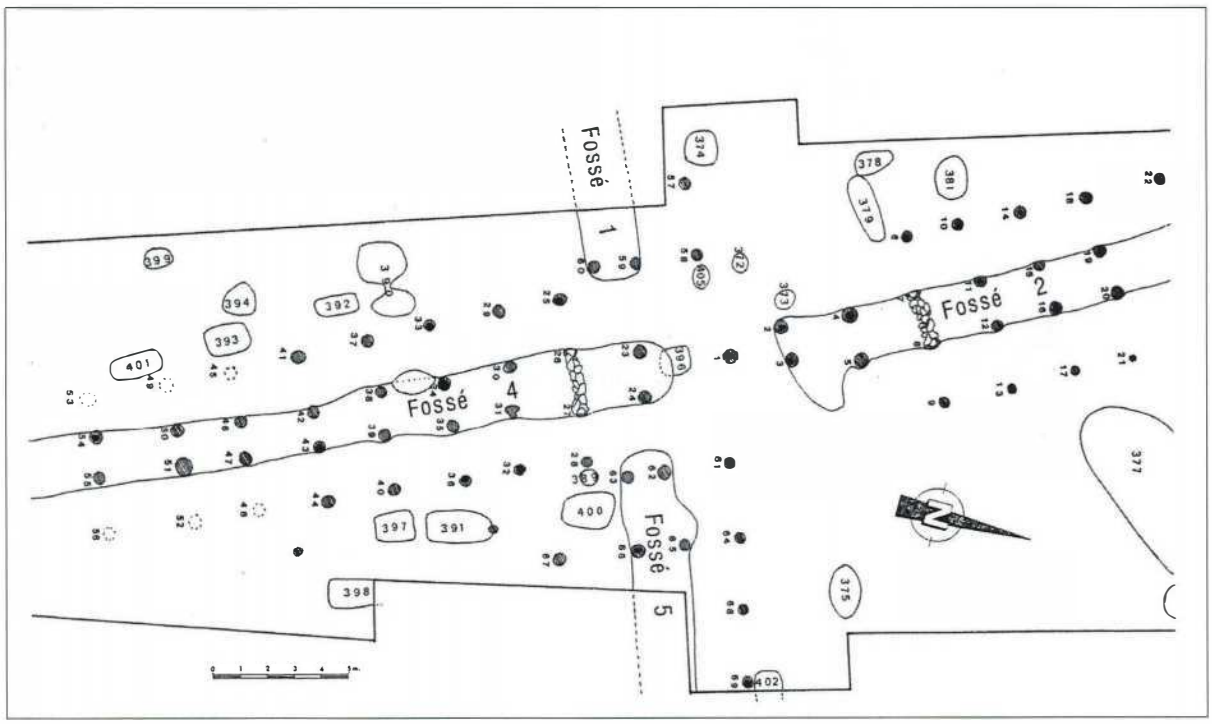


Fig. 4. *- Plan des fossés à leur point de convergence.*

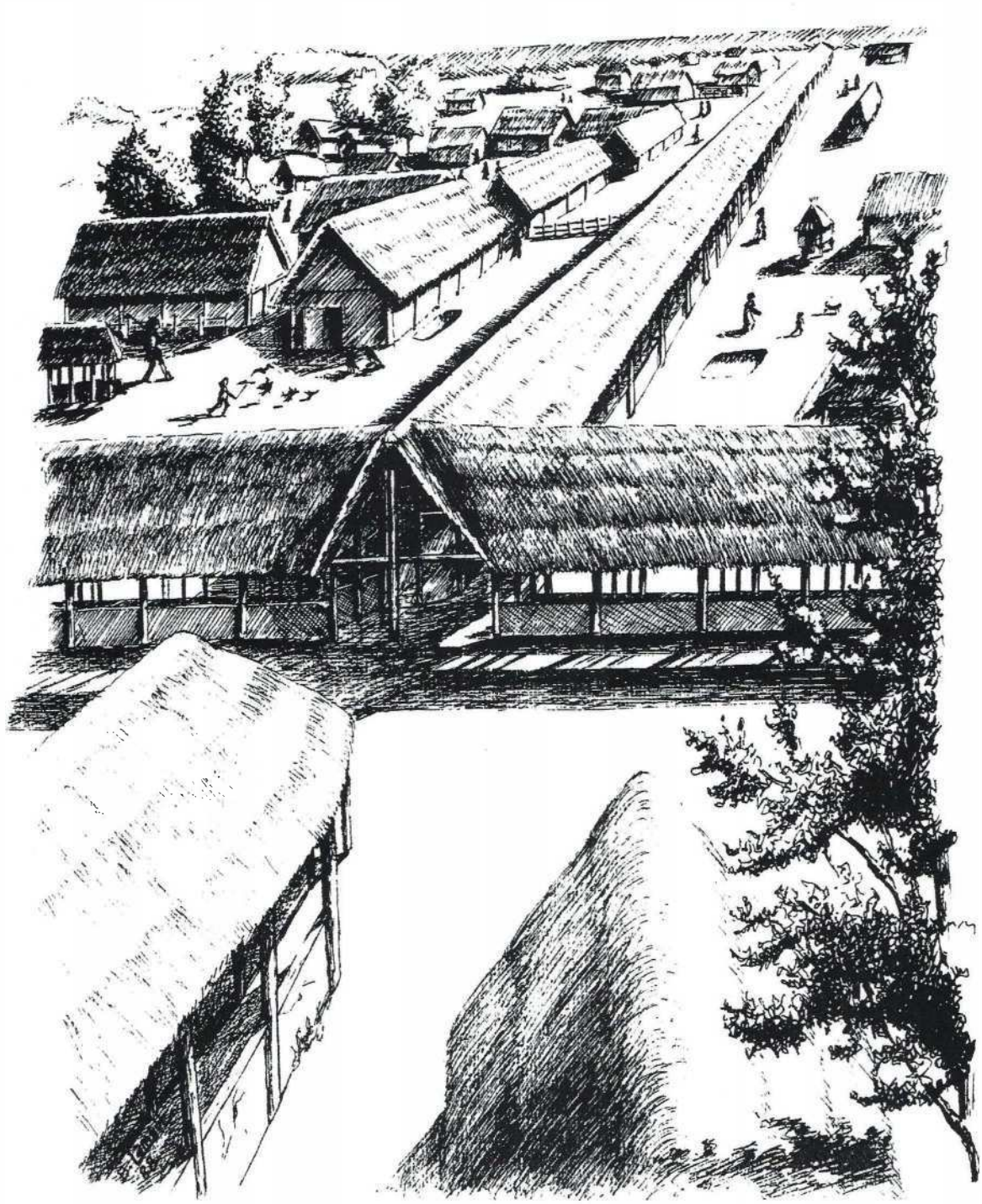


Fig. 5. *- Proposition de restitution des fossés couverts de Villeneuve-Saint-Germain (dessin B. Lambot). A l'époque de la publication (Debord, Lambot, Buchsenschutz, 1988), le fossé 2 n'était connu que par les fouilles et nous avions imaginé une fonction de galerie marchande. La découverte par photographie aérienne, en 1996, de son prolongement jusqu'en bordure de l'Aisne (soit près d'un kilomètre) rend cette hypothèse peu plausible. Mais l'intérêt de cette restitution est de bien montrer le caractère monumental de ces constructions.*

Si, comme nous l'avions imaginé, le site de Villeneuve-Saint-Germain succède à *Noviodunum* (Debord, 1984), la présence d'objets antérieurs à la conquête n'a rien de surprenant. Il est bien évident, en effet, que les habitants venus de l'ancienne capitale ont conservé leur mobilier (vaisselle, outils, objets de parure, ...). En revanche, la présence d'objets tardifs (étapes 5 et 6 de Patrick Pion) témoigne d'une occupation qui se prolonge bien après la guerre. L'argumentation de Pion pour inverser ce processus se fonde notamment sur la position des monnaies de bronze du type à la tête de Janus (L.T. 8106) dans la couche supérieure des fossés en croix. Ce type (fig. 7,1) étant abondamment représenté à Pommiers, il en conclut qu'il est d'abord apparu à Villeneuve et que la frappe s'est poursuivie, après la conquête, sur le site de hauteur. Mais les fossés de Villeneuve ne constituent pas un ensemble clos. Ils ont fait l'objet d'un ou plusieurs curages; on ne sait comment s'est effectué leur comblement. Le comblement définitif, et probablement volontaire, a dû se faire lors de l'abandon du site, ce qui expliquerait l'aspect de dépotoir et la présence de mobilier qui est le reflet des activités artisanales qui se déroulaient à proximité (Debord, 1993). Aussi le remplissage, notamment de la couche supérieure, peut-il résulter d'un mélange d'objets de différentes périodes qui gisaient en surface et qui se sont trouvés rejetés dans ces structures lors de leur rebouchage. D'autre part, il faut remarquer que la monnaie en question ne représente que 5,41% de la population monétaire totale et 5,14% des monnaies des fossés. Ce faible pourcentage n'est pas forcément significatif. A propos des monnaies d'argent émises à Villeneuve (fig. 7,2 à 7,5), qui sont des monnaies surfrappées sur des deniers gaulois (Debord, 1987), Patrick Pion écrit (vol. II, ch. 27, note 54, p. 231) : *"Nous nous démarquons de l'avis de J. Debord selon lequel ces surfrappes suessiones sont des "réutilisations" qui n'ont pu intervenir que lorsque les espèces surfrappées n'avaient plus cours, car on sait que ces espèces ont circulé très longtemps et à vaste échelle sous leur forme native (distribution secondaire des deniers gaulois : cf. Colbert de Beaulieu, 1966)"*. Effectivement, Colbert de Beaulieu précise que sous l'expression "circulation secondaire" il désigne *"la circulation à distance du territoire émetteur, pendant la guerre, pour des raisons étrangères au commerce direct des peuples, ainsi que la circulation de survivance, après la guerre, de monnaies d'argent qui n'étaient plus frappées, mais qui ont contribué à la formation de nombreux dépôts tardivement enfouis dans la vingtaine d'années qui a suivi la capitulation d'Alésia"* (1966, p. 114). Or, nous avons toujours considéré que les monnaies d'argent issues de l'atelier monétaire de Villeneuve-Saint-Germain représentaient l'ultime monnayage des *suessiones* avant la construction d'*Augusta Suessionum*, ce qui expliquerait qu'il n'a pratiquement pas circulé hors de son lieu d'origine. Une émission aux environs des années -25/-15 semble donc tout à fait plausible et n'est pas incompatible avec les constatations de Colbert de Beaulieu puisque ce dernier situe la fin de la circulation des deniers vers les années -30. En outre, ces deniers existent à Pommiers sous leur forme native, à l'exclusion de toute surfrappe. Inversement, on ne les trouve à Villeneuve que sous la forme de surfrappe (voir exemples fig. 7,6 et 7,7). Or, si Pommiers avait succédé à Villeneuve-Saint-Germain, ce numéraire surfrappé, émis par l'atelier du site de vallée, devrait être présent sur le site de hauteur tout comme le bronze à tête janiforme. Ou bien si, comme le pense Patrick Pion, la destruction de l'édifice monumental en bois qui recouvrait les fossé représente un rite sanctionnant l'anéantissement de la puissance monétaire des Suessiones sous la forme d'une démonétarisation des espèces en cours, le bronze à tête de Janus devrait être absent de Pommiers. D'autre part, dans un article tout récent relatif à un poinçon monétaire gaulois, L.P. Delestrée remarque que les exemplaires du denier de ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ qui portent la légende complète ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ–SVLA sont rares, *"à la différence des classes suivantes ... portant seulement la légende ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ plus ou moins abrégée et dégénérée dont les témoins se comptent par milliers dans les trésors de Robache (Vosges) et de Lavilleneuve-au-Roi (Haute-Marne) et parsèment de nombreux sites tardifs...* (2000, p. 14). Or, les exemplaires de Villeneuve-Saint-Germain qui sont surfrappés sur ces deniers le sont justement sur des monnaies dont la légende est incomplète (Debord, 1987, p. 239 et pl. IV).

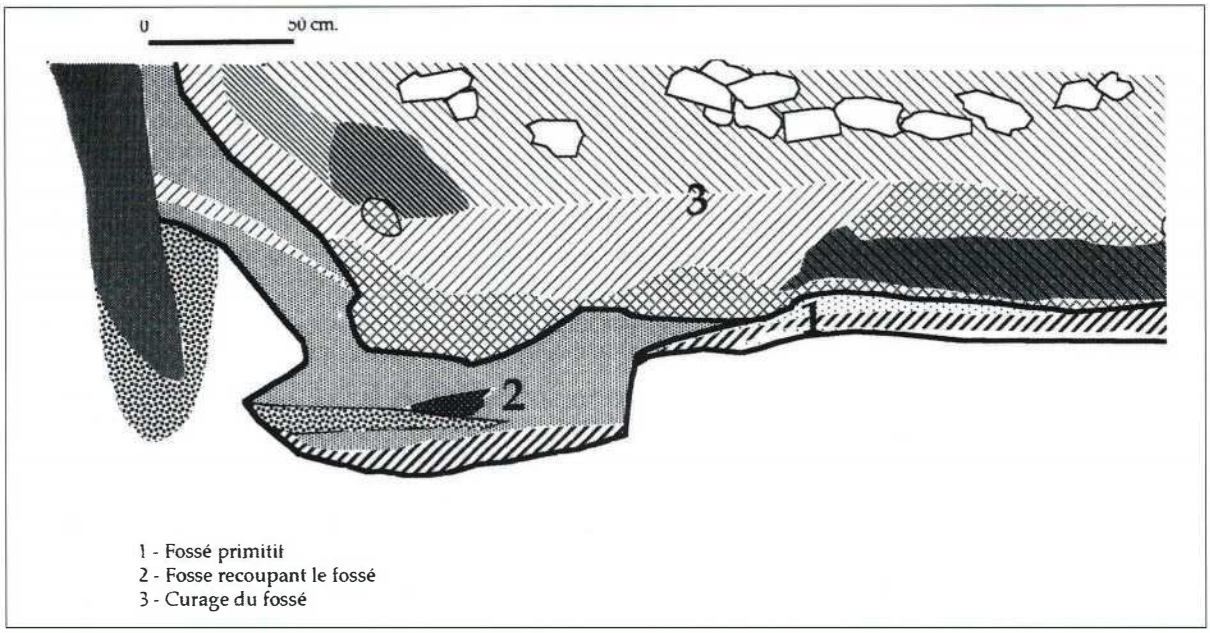


Fig. 6. *- Coupe longitudinale de la fosse située à l'extrémité sud du fossé 2.*

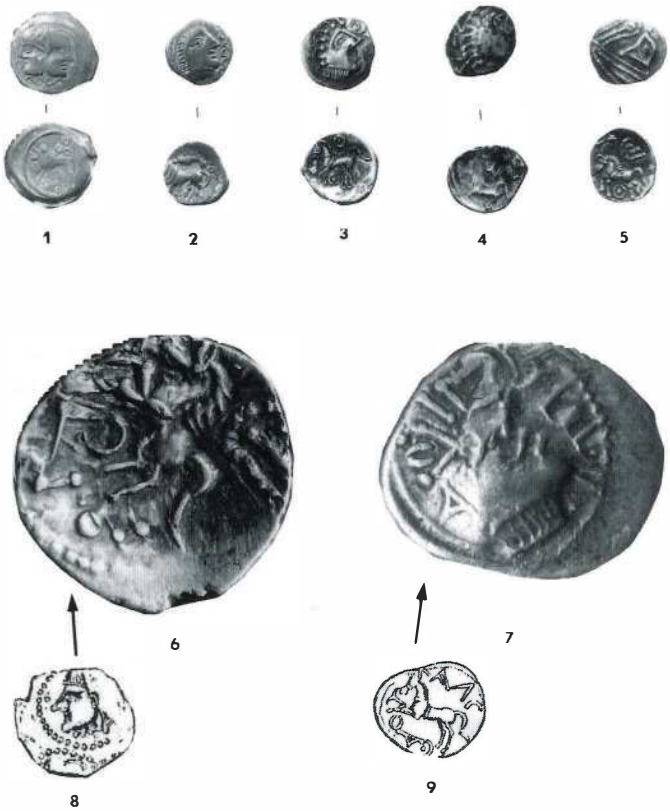


Fig. 7.
7,1. : *le bronze à tête janiforme (LT 8106, classe 2).*
7,2 à 7,5. : *le monnayage en argent de Villeneuve-Saint-Germain (7,2 : LT 7220 dit " au lion et sanglier superposés" - 7,3 type dit "au bige"* ***7,4 :*** *type dit "fruste à la chevelure nattée" - 7,5 : type BN 8801 A dit "à l'oeil).*
7,6 et 7,7. : *exemples de surfrappe où le type de la monnaie support demeure facilement identifiable (7,6 : revers du type "à l'oeil" surfrappé sur le droit d'un denier du type LT 4097 - 7,7 : droit du type "au bige surfrappé sur le revers d'un denier du type LT 8291).*
7,8. : *type LT 4097.*
7,9. : *type LT 8291.*

Sur les cinquante-sept pièces en argent issues de l'atelier monétaire de Villeneuve-Saint-Germain et trouvées en fouille, vingt-trois au moins présentent des traces de surfrappe et dans huit cas la monnaie sous-jacente a pu être identifiée. Il s'agit toujours de deniers gaulois (taillés au pied du quinaire romain). Certaines pièces laissent deviner les vestiges du type sous-jacent sur une face alors que sur l'autre face il n'en demeure aucune trace; on peut donc penser qu'en cas de surfrappe réussie aucun signe ne demeure tant au droit qu'au revers et il est vraisemblable que c'est tout ce monnayage qui a été obtenu par le procédé de la surfrappe.

Analogie entre les sites de Pommiers et de Villeneuve-Saint-Germain :

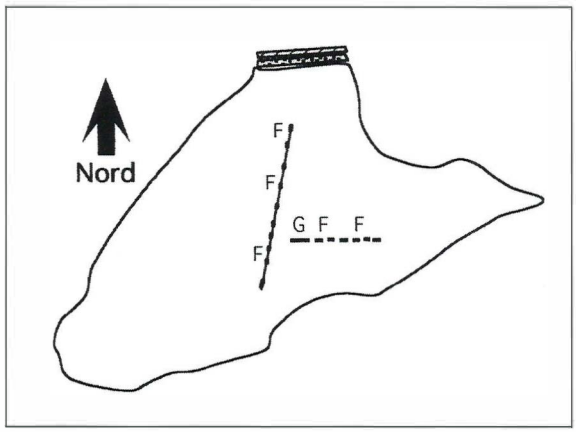


Fig. 8. *- Les fossés de l'oppidum de Pommiers d'après le plan de Vauvillé et les photographies aériennes de Bernard Lambot.*

En 1882 les fouilles d'Octave Vauvillé sur le plateau de Pommiers furent exécutées sur des lignes droites (points F, F, F, F) qu'il considérait comme *"indiquant probablement d'anciennes voies de communication"* (fig. 8)). En 1883 et 1884, il fouillait, au point G, *"une série d'habitations d'une longueur de 67 mètres, 2m50 de largeur et 0m70 de profondeur"* (Vauvillé, 1888). Le plan publié par Vauvillé montre que ces lignes s'organisent selon deux axes sensiblement perpendiculaires. Colin Haselgrove, remarquant cette disposition, envisageait la présence possible de fossés cruciformes semblables à ceux de Villeneuve-Saint-Germain, ce qui impliquerait une organisation spatiale semblable des deux sites (1990, p. 253). Sur une photographie aérienne effectuée en 1998 par Bernard Lambot, le fossé nord-sud apparaît très nettement, confirmant ainsi l'hypothèse d'Haselgrove. Le point G se trouve non loin du point de convergence de ces fossés. La fouille devait livrer pas moins de deux- cent soixante-treize monnaies publiées dans la *Revue Numismatique* de 1886 (p. 198). Cette abondance de pièces gauloises près du croisement des fossés est à mettre en parallèle avec le même phénomène observé à Villeneuve. Ces différentes remarques indiquent un rapport étroit entre ces deux *oppida* et montrent la nécessité qu'il y aurait de reprendre des fouilles à Pommiers, notamment sur les fossés. Ces nouvelles recherches permettraient de confirmer, ou d'infirmer, cette analogie et de trouver du mobilier en place autorisant la proposition d'une datation sur des bases sérieuses. Se pose également la question de la fonction de tels fossés. Nous avons évoqué, au paragraphe précédant, le sanctuaire de Liptovska Mara et sa parenté morphologique avec les fossés de Villeneuve. Or, les concentrations de certains types d'objets dans ces derniers sont celles que l'on trouve habituellement dans les lieux de culte : les rouelles absentes sur le reste du site (nous n'en avions trouvé que cinq exemplaires) abondent aux extrémités jouxtant l'interruption. Il y en a été recueilli un peu plus de cent soixante et plus d'une centaine ont été retrouvées dans la terre provenant du décapage de cette zone. Les monnaies sont présentes sur tout le site, mais leur plus grande concentration correspond justement à celle des rouelles. Il a été trouvé également un umbo de bouclier de type tardif (Rapin, 1988, p. 76, note 67); il s'agit manifestement d'une arme "sacrifiée" semblable à celles que l'on trouve sur les sanctuaires. Mais cet exemplaire demeure actuellement unique. On y trouve un matériel relativement abondant et varié, parfois intact. Il y a aussi des restes humains. Mais rien n'autorise à parler de dépôts. Ces objets sont souvent très dispersés. Cependant, cette dispersion spatiale n'est pas incompatible avec le fait cultuel et se retrouve parfois sur certains sanctuaires. Toutefois, nos objets ne semblent pas former un "ensemble", leur association n'est pas évidente et, au contraire, ils se trouvent mêlés à des vestiges qui sont manifestement des détritus. Il ne semble pas que l'on puisse parler de "fait archéologique cultuel" tel que l'a défini Jean-Louis Brunaux : *"...un ensemble où l'objet peut se trouver associé à d'autres objets ou à un contexte architectural ou a un site d'habitat plus vaste, et...ce sont les relations qu'entretiennent à l'intérieur de ce contexte les différents éléments qui permettent d'envisager là le résultat d'une pratique cultuelle, là la présence d'un lieu de culte".*(1986 b, p. 318). Mais les coupes transversales montrent que les bord des fossés se sont érodés provoquant un évasement des parois et qu'une partie du matériel retrouvé dans le remplissage a pu ainsi "glisser" de la surface et se trouver mêlée à d'éventuels dépôts. D'autre part, lors de l'abandon du site, les structures en creux ont dû servir de dépotoir rendant ainsi très difficile l'identification de leur fonction première. Cette absence de stratigraphie véritable nous prive de la possibilité de retrouver, comme au sanctuaire de Gournay- sur-Aronde par exemple, les mêmes associations aux mêmes endroits dans des couches que peuvent séparer près de deux siècles, témoignant de leur caractère rituel et non fortuit. Il semble donc difficile de parler de sanctuaire à propos des fossés de Villeneuve-Saint-Germain et leur remplissage apparaît, le plus souvent, comme le reflet des activités qui se déroulaient à proximité. Toutefois, le caractère monumental de cet ensemble ainsi que certaines

concentrations de certains types d'objets peuvent paraître insolites. Si la fonction de partition semble évidente, il n' est pas exclu d'envisager, parallèlement, un caractère cultuel, au moins pour la zone de convergence. Comme le remarque Jean-Louis Brunaux (1986 a, p. 44), il ne semble pas y avoir de type de sanctuaire propre aux *oppida*. En outre, leur aspect a pu varier selon les peuples et selon les circonstances.

Autre interprétation possible de la fonction des fossés cruciformes de Villeneuve-Saint-Germain :

Dans un article qui vient de paraître (Peyre, 2000), c'est une tout autre interprétation que l'auteur propose pour ces fossés. Il imagine une certaine similitude avec les *Saepta* du Champ de Mars à Rome. De ce qui n'était à l'origine qu'un parc à moutons, l'*ovile*, où l'on enfermait les tribus ou les centuries avant que leurs citoyens n'en sortent un par un pour voter, César entreprit, en 54 av. J.C., de faire un ensemble monumental grandiose : c'était une enceinte rectangulaire large de cent-vingt mètres et longue de trois-cent-dix, divisée en trente-cinq travées (une pour chaque tribu romaine) larges de deux mètres cinquante et longues de deux-cent-quatre-vingt- six, l'ensemble étant bordé de deux portiques larges de treize mètres. Chaque travée était délimitée par des poteaux et aboutissait à une passerelle menant à une estrade sur laquelle se trouvaient les urnes où les citoyens déposaient leurs bulletins de vote. Comme on peut le remarquer, la dimension des travées dans les *Saepta* romain ainsi que leur délimitation par des poteaux ne sont pas sans analogies avec les travées bordant les fossés de Villeneuve-Saint-Germain, ce qui incite Christian Peyre à y voir des installations destinées à des opérations de vote (ce qui n'exclut pas d'autres fonctions en dehors de ces périodes temporaires de fréquentation intense du site). Ainsi, les travées bordant les fossés cruciformes auraient servi à canaliser les votants de huit *pagi* cheminant vers leur point de convergence pour y déposer leurs jetons de vote dans des urnes placées là à cet effet (fig. 9). Ces jetons auraient pu être des rouelles, et peut-être aussi des perles en verre, ce qui expliquerait la concentration de ces objets en cet endroit précis du site. On trouve un précédent à l'utilisation des rouelles comme jeton de vote au tribunal des Héliastes à Athènes (voir p. 174/175). En outre, Christian Peyre analyse longuement (p.175-180) un inscription gauloise découverte en 1859 à S. Bernardino di Briona, connue plus simplement sous l'appellation d'inscription de Briona. Sur une dalle calcaire monumentale sont gravées quatre rouelles superposées séparant deux inscriptions. Celle de gauche, gravée verticalement, indiquerait l'ordre d'édifier ce monument (funéraire?) tandis que l'inscription de droite énumère, sur dix lignes horizontales, les cinq personnages officiellement désignés pour sa réalisation, vraisemblablement à la suite d'un vote. Dans tous les cas, la nature du symbole serait la même : *"celui de la peuplade ou de la tribu, celui d'une société formant état, telle qu'elle se manifeste soit par une opération de vote, soit dans la pérennisation monumentale d'une décision publique proclamée par une inscription lapidaire"*. (p.180). C'est donc une autre référence susceptible d'éclairer l'usage des rouelles. Plutôt qu'un *oppidum* occupé de manière permanente, l'auteur de cet article pense que Villeneuve-Saint-Germain aurait été un lieu de grandes assemblées périodiques ayant fonctionné en parallèle avec l'*oppidum* de Pommiers, une population réduite demeurant sur place pour assurer l'entretien du site et préparer la réunion suivante. Une inscription bilingue (latin/gaulois) découverte hors contexte à Verceil, en Transpadane, fait état de la donation, par Acisius Argantocomaterecus, d'un terrain *(campus)* commun aux dieux et aux hommes *(com(m)unem deis et hominibus)* où étaient célébrées des fêtes rituelles. Christian Peyre suggère qu'à Villeneuve-Saint-Germain, où le méandre de l'Aisne imposait ses contours, ce sont les fossés en croix qui marquent, de manière inviolable, l'empreinte du pacte de fondation conclu entre l'homme et les dieux, du *templum* céleste. Le fort pourcentage d'ossements de boeuf portant des traces de découpe de boucherie retrouvés dans ces fossés, mis en évidence par Ginette Auxiette (1996), serait le témoignage de banquets rituels organisés sur le site à l'occasion des consultations politiques évoquées à propos de ces aménagements.

Conclusion :

De tout ce qui précède, il ressort que s'il n'est pas sûr que Pommiers représente l'emplacement de *Noviodunum*, il est en revanche quasi certain qu'il ne peut s'agir de Villeneuve-Saint-Germain. L'analogie

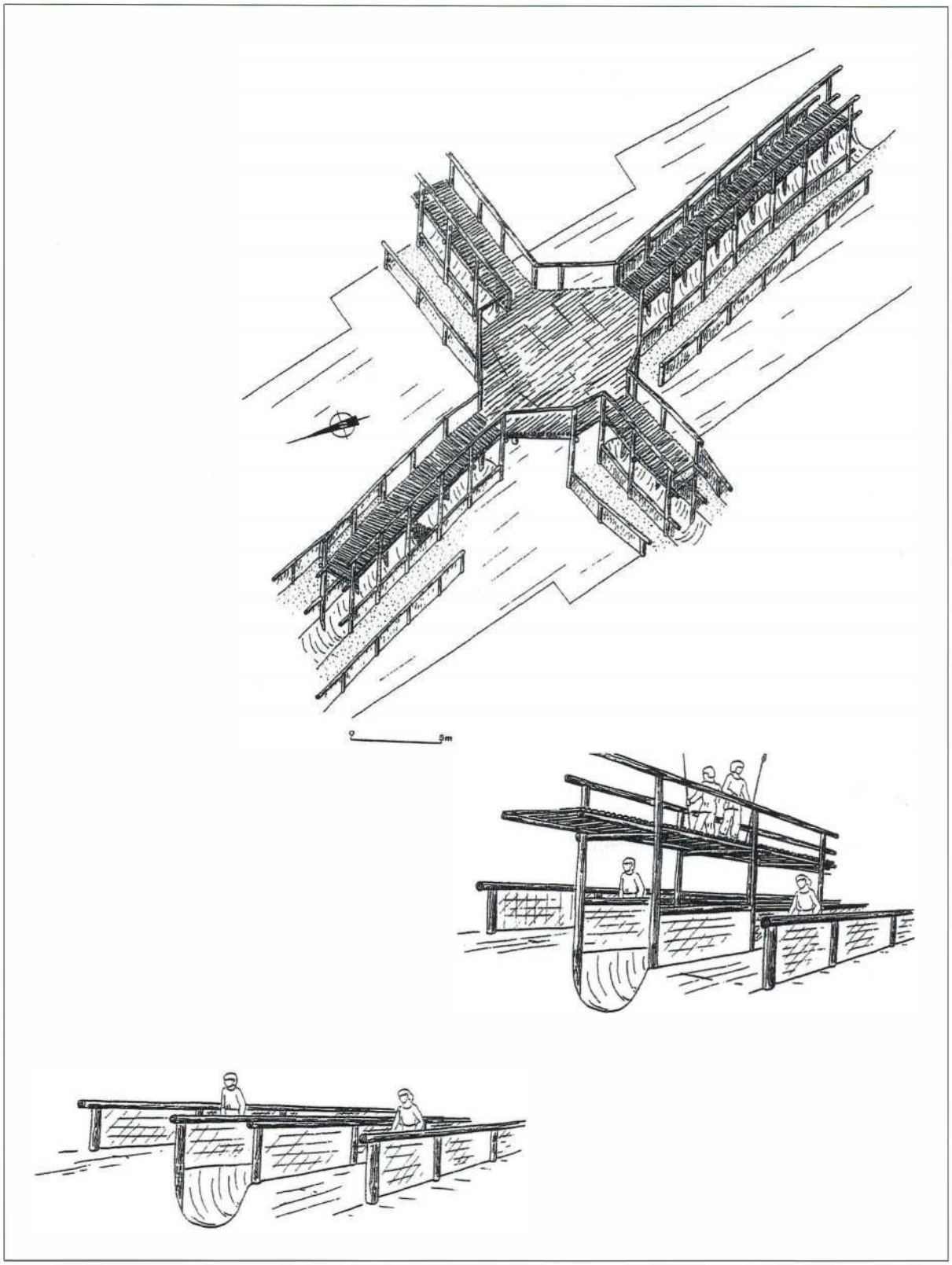


Fig. 9. *- Deux propositions de reconstitution des travées latérales aux fossés en croix de Villeneuve-Saint-Germain : dans un cas, Christian Peyre imagine des passerelles au-dessus de ceux-ci et une estrade légère au centre du dispositif. Dans cette hypothèse, la passerelle pouvait permettre à des gardes de surveiller le bon déroulement des opérations de vote. Une autre proposition, plus simple, montre une série de bornes supportant des madriers pour délimiter les travées. (D'après les dessins de G. Lécuyot).*

que semblent présenter les deux sites quant à leur organisation spatiale implique un rapport étroit, mais la dissemblance totale de leur population monétaire semble bien montrer qu'ils ne peuvent être strictement contemporains. L'hypothèse de Christian Peyre quant à la fonction des fossés de Villeneuve comme installation destinée à des opérations de vote est séduisante. Mais s'il s'avérait que les structures mises en évidence sur le plateau de Pommiers par les fouilles de Vauvillé et les photographies aériennes de Bernard Lambot sont bien des fossés de même nature que ceux du site situé dans le méandre de l'Aisne, rien ne permettrait alors d'affirmer que ce dernier ne fût pas un *oppidum* occupé de façon permanente. Si l'un d'eux représente l'emplacement de l'ancienne place forte, ce ne pourrait donc être que Pommiers.

Bibliographie :

Abréviations :
- BSAHSS = Bulletin de la Société Archéologique, Historique et Scientifique de Soissons.
- F.P.V.A. = Les Fouilles Protohistoriques dans la Vallée de l'Aisne.

1) - Bibliographie des articles cité dans le texte :

ANONYME :
- 1891 - Prise de Soissons par César, *BSAHSS*, 2e série, tome XIX, 1888, 2e partie, p. 146-147.

AUXIETTE Ginette :
- 1996 - La faune de l'oppidum de Villeneuve Saint-Germain (Aisne) : quartiers résidentiels, quartiers artisanaux, *Revue Archéologique de Picardie*, n° 1/2, p.27-98.

BRUN Patrice, ROBERT Bruno :
- 1987 - Sondage sur le rempart de l'oppidum de Pommiers "L'Assaut", *F.P.V.A.* 15, Centre de Recherches Protohistoriques de l'Université de Paris I (Panthéon-Sorbonne) Unité de Recherche Archéologique n° 12 du C.R.A.-C.N.R.S., Centre de Recherches Protohistoriques (Université de Paris I), p. 247-255.

- 1988 - *L'oppidum de Pommiers*, Rapport de fouilles 1988, dactylographié, 24 pages dont 11 figures.

BRUNAUX Jean-Louis:
- 1986 a - *Les gaulois, sanctuaires et rites*, Paris, éditions Errance, 154 p.

- 1986 b - Le sacrifié, le défunt et l'ancêtre, Actes du VIIIe colloque sur les Âges du Fer, *Aquitania*, supplément 1, p. 317-326.

CESAR - *Bellum Gallicum.*

COLBERT de BEAULIEU Jean Baptiste :
- 1966 - La monnaie de Caletedu et les zones du statère et du denier en Gaule, *Revue Archéologique du Centre*, n° 18, p. 101-129.

DEBORD Jean :
- 1984 - Les origines gauloises de Soissons - Oscillation d'un site urbain, dans : "*Les villes de la Gaule Belgique au Haut Empire*", actes du colloque tenu à Saint-Riquier (Somme) les 22, 23 et 24 octobre 1982, Revue Archéologique de Picardie, n° 3/4, p. 27-40

- 1987 - Une production tardive en argent de l'atelier monétaire de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Mélanges offerts au Docteur J.B. Colbert de Beaulieu*, Paris, p. 235-252.

- 1993 - Les artisans gaulois de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne) - Structures, production, occupation du sol, *Revue Archéologique de Picardie*, n° 3/4, p. 71-110.

- 1995 - La fortification de l'oppidum de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Revue Archéologique de Picardie*, n° 1/2, p. 187-203.

DEBORD Jean, LAMBOT Bernard, BUCHSENSCHUTZ Olivier :
- 1988 - Les fossés couverts du site gaulois tardif de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), dans : "*Architectures des Âges des Métaux : Fouilles récentes*", Dossiers de Protohistoire, n° 2, éditions Errance, p. 121-135.

DELESTREE Louis-Pol :
- 2000 - A propos d'un nouveau poinçon monétaire gaulois lié à la série de ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ, *Cahiers Numismatiques*, décembre 2000, p. 11-19.

HASELGROVE Colin :
- 1990 - Later Iron Age settlement in the Aisne Valley : some current problems and hypotheses, dans : *Les gaulois d'Armorique. La fin de l'Âge du Fer en Europe tempérée*, actes du XIIe colloque AFEAF, Quimper, mai 1988, Revue Archéologique de l'Ouest, supplément n° 3, p. 249-259.

MAQUET (Lt-Colonel) :
- 1924 - Au sujet de l'emplacement de la *Noviodunum* des suessions, *BSAHSS*, tome premier, 4e série, 1920-1921, p. 37-85.

PEIGNE-DELACOURT :
- 1856 - Recherches sur la position de *Noviodunum Suessionum* et de divers autres lieux du soissonnais, *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1854, p. 312-345.

PEYRE Christian :
- 1979 - Le champ de bataille de l'Aisne (César, B. G. , II, 8-9), *Revue des Etudes Latines*, 56e année, 1978, tome LVI, p.175-215.

- 2000 - Documents sur l'organisation publique de l'espace dans la cité gauloise : le site de Villeneuve-Saint-Germain et la bilingue de Verceil, dans : *Rites et espaces en pays celte et méditerranéen - Etude comparée à partir du sanctuaire d'Acy-Romance (Ardennes, France)*, collection de l'école française de Rome, 276, p. 155-206.

PIETA Karol :
- 1971 - Die Höhensiedlung der Puchover Gruppe bet Liptovska Mara, *Archeologicke Rozhledy*, XIII, p. 317-326.

- 1982 - *Die Pùchov kultur*, Studia archaeologica slovaca, Nitra, 311 p.

PION Patrick :
- 1996 - *Les habitats laténiens tardifs de la vallée de l'Aisne : contribution à la périodisation de la fin du second Âge du Fer en Gaule nord-orientale - La Tène C2-période augustéenne précoce, IIe-1er siècles av. J.-C.*, Thèse de doctorat nouveau régime de l'Université de Paris I (Panthéon-Sorbonne), UFR 03 Art et Archéologie, Préhistoire et Ethnologie, 5 volumes.

PLATEAU J. :
- 1907 - Lettre au sujet de l'emplacement de *Noviodunum*, *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p.412-414.

RAPIN André et BRUNAUX Jean-Louis :
- 1988 - *Gournay II - A. Rapin : Boucliers, lances; J.-L. Brunaux : Dépôts et trophées*, Revue Archéologique de Picardie

ROUSSEL Dominique :
- 1999 - Observations archéologiques à Soissons (1988-1998), dans : *Mémoires du Soissonnais*, BSAHSS, 5e série, tome 1, 1994-1998, p. 128-151.

VAUVILLE Octave :
- 1886 - Monnaies gauloises découvertes dans le département de l'Aisne, *Revue Numismatique*, 1886, p. 193-202.

- 1888 - Notes sur les fouilles et les objets trouvés dans l'enceinte dite du camp de Pommiers près Soissons,*Congrès Archéologique de France*, LIVe session, Soissons-Laon, 1887, p. 154-185.

- 1892 - Même texte dans *BSAHSS*, 2e série, tome XX (1889-1890), p. 26-56.

- 1906 - L'enceinte de Pommiers (Aisne), (*Noviodunum* des *Suessiones*), *Bulletin et Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 7e série, tome V, mémoires 1904-1905, p. 45-90.

- 1907 - Les fibules gauloises de l'enceinte de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p.169-175.

- 1912 - Fibules gauloises de l'*oppidum* de Pommiers (Aisne) et de l'*oppidum* situé sur les territoires de Liercourt et Erondelle, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, p. 303-307.

- 1913 - Au sujet du Noviodunum des Suessions à Pommiers, *Bulletin Anthropologique.*

2) - Bibliographie relative à l'emplacement de Noviodunum et au site de Pommiers (Annexe 1) :

ANCIEN Bernard :
- 1979 -*Augusta suessionum*, Soissons ville romaine, *BSAHSS*, 4e série, tome XVI, p. 33-148 (pour Pommiers-*Noviodunum*, voir p. 41-42).

ANCIEN Bernard et TUFFREAU-LIBRE Marie :
- 1980 - *Soissons gallo-romain, découvertes anciennes et récentes*, Musée de Soissons, 81 pages (p. 7 : La question de *Noviodunum*).

ANONYME :
- 1891 - Prise de Soissons par César, *BSAHSS*, 2e série, tome XIX, 1888, 2e partie, p. 146-147.

AUDOUZE Françoise, BUCHSENSCHUTZ Olivier :
- 1989 - *Villes, villages et campagnes de l'Europe celtique*, Hachette, 362 pages (voir p. 313).

BERLETTE Nicolas :
- 1891 - Les antiquitez de Soissons, recueillies de divers autheurs et croniques par Nicolas Berlette, bourgeois dudict Soissons (1557-1582), *BSAHSS*, 2e série, tome XIX, 1888, 2e partie, p. 81-138 (voir p. 94 : Fondation de la ville et cité de Soissons - p. 95-96 : Comme Jules Cœsar, premier empereur des romains, prit et mis en son obéissance la ville de Soissons)

BLANCHET Jean-Claude :
- 1989 - Pommiers, Le Moulin à Vent, dans : *Gallia Informations*, p. 212.

BOUCHEL :
- 1907 - Sur Bribracte et *Noviodunum*, *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p. 57-61.

BRUN Patrice, DEBORD Jean :
- 1991 - Monnaies trouvées en fouilles sur l'*oppidum* de Pommiers (Aisne), *Revue Numismatique*, 6e série, tome XXXIII, p. 43-59, pl. IV.

BRUN Patrice, ROBERT Bruno :
- 1987 - Sondage sur le rempart de l'oppidum de Pommiers "L'Assaut", *F.P.V.A.*, 15, p. 247-255.

- 1988 - L'oppidum de Pommiers, *Rapport de fouilles 1988*, dactylographié, 24 pages dont 11 figures.

BRUNEHANT père :
- 1888 - Station des bas niveaux de Pommiers et camp refuge, *Congrès Archéologique de France*, LIVe session, Soissons-Laon, 1887, p. 151-153.

BRUNEHANT :
- 1893 - Résultat des recherches faites au camp de Pommiers en 1890, *BSAHSS*, 3e série, tome I, 1891, p. 15-17.

BUCHSENSCHUTZ Olivier :
- 1984 - *Structures d'habitat et fortifications de l'Âge du Fer en France septentrionale*, Mémoires de la Société Préhistorique Française tome 18, p. 59.

CAMUS Pierre :
- 1974 - *Le pas des légions*, Paris, p. 64-65.

CHORON :
-1863- Recherches sur les grottes de Pasly et le plateau fortifié de Pommiers, *BSAHSS*, 1ère série, tome XVII, p. 280-284.

CLOUET :
- 1856 - Dissertation sur la position de *Noviodunum*, *BSAHSS*, , 1ére série, tome X, p. 81-96.

COLBERT de BEAULIEU Jean-Baptiste :
- 1955 - Peut-on dater par la numismatique l'occupation d'un *oppidum* ? L'exemple de Pommiers (Aisne), *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est*, tome VI, fasc. 3, p. 260-270.

COLLECTIF :
- 1991 - *Archéologie d'une vallée - La vallée de l'Aisne des derniers chasseurs-cueilleurs au premier royaume de France*, A.D.M.S., Soissons, 140 pages .

CONSTANT L.A. :
- 1929 - *Guide illustré des campagnes de César en Gaule*, Paris .

D.A.G :
- 1875 - Pommiers, tome II, p.389-390.

DEBORD Jean :
- 1984 - Les origines gauloises de Soissons - Oscillation d'un site urbain, dans : *"Les villes de la Gaule Belgique au Haut Empire"*, actes du colloque tenu à Saint-Riquier (Somme) les 22, 23 et 24 octobre 1982, Revue Archéologique de Picardie, n° 3/4, p. 27-40.

- 1998 - La numismatique celtique en Soissonnais, *Bulletin de la Société Française de Numismatique - Actes des Journées Numismatiques de Laon*, n° 6, juin 1998, p. 176-181.

DEBORD Jean, NOMINE Claude :
- 1983 - Nouvel additif aux découvertes monétaires à l'*oppidum* de Pommiers (Aisne), *Cahiers Numismatiques*, n° 75, p. 211-225.
Même texte publié en 1984 dans le *BSAHSS*, 4e série, tome XVII, 1980-1984, p. 159-176.

DECHELETTE Joseph :
- 1914 - *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine - II - Archéologie celtique ou protohistorique - Troisième partie, second Âge du Fer ou époque de La Tène*, Paris, p.967-968, 1154, 1269, 1392 et 1265 (note 1).

DELESTREE Louis-Pol :
- 1996 - *Monnayages et peuples gaulois du Nord-Ouest*, Paris, éditions Errance-Maison Florange, 144 p., (voir p.129-131).

DESBORDES Jean-Michel :
- 1966 - César et les Suessions, *Mélanges d'archéologie et d'histoire offerts à André Piganiol (R. Chevallier éd.)*, Ecole pratique des Hautes Etudes, VIe section, Centre de recherches historiques, S.E.V.P.E.N., Paris, p. 963-976.

- 1975 - La Picardie antique, *Archéologia*, n°80, p. 44-60 (voir p. 47-49).

DUVAL Paul-Marie :
- 1959 - Une enquête sur les enceintes gauloises de l'Ouest et du Nord, *Gallia*, XVII, fasc. 1, p. 37-62.

FOUCARD Jacques :
- 1973 - Les récentes trouvailles monétaires sur le plateau de Pommiers, point final à la querelle centenaire de *Noviodunum* : Soissons ou Pommiers?, *Mémoires de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne*, p. 81-91.

FOUCART Jacques, STAKOVIAK Alfred et LEPOLARD Jean-Pierre :
- 1979 - Supplément à l'inventaire des monnaies gauloises trouvées sur l'*oppidum* de Pommiers, *Cahiers Archéologiques de Picardie*, 6, p. 229-230.

GODELLE (Docteur) :
- 1880 - Les silos, *BSAHSS*, 2e série, tome XI, p. 277-278.

GOSSET :
- 1887 - Lettre relative à l'emplacement de *Noviodunum* , *BSAHSS*, 2e série, tome XVIII, p. 80.

GUIDE ARGUS :
- 1914 - Soissons (pour Pommiers voir p. 262).

GUICHARD Vincent, PION Patrick, MALACHER Fernand et COLLIS John :
- 1993 - A propos de la circulation monétaire en Gaule chevelue aux IIe et Ier siècles av. J.-C., *Revue Archéologique du Centre de la France*, tome 32, p. 25-55.

HASELGROVE Colin :
- 1990 - Later Iron Age settlement in the Aisne Valley : some current problems and hypotheses, dans : *Les gaulois d'Armorique. La fin de l'Âge du Fer en Europe tempérée*, actes du XIIe colloque AFEAF, Quimper, mai 1988, Revue Archéologique de l'Ouest, supplément n° 3, p. 249-259 ((voir p. 252-254).

- 1999 - The Development of Iron Age Coinage in Belgic Gaul, *The Numismatic Chronicle*, p. 111-168.

HENON Bénédicte :
- 1991 - *Les amphores importées dans la vallée de l'Aisne au Ier siècle avant J.-C. : les oppidums de Condé-sur-Suippe, Villeneuve-Saint-Germain, Pommiers, l'établissement rural de Berry-au-Bac*, Mémoire de maîtrise sous la direction d'Olivier Buchsenschutz, Paris I, 2 volumes.

- 1995 - Les amphores dans la Vallée de l'Aisne à La Tène finale, *Revue Archéologique de Picardie*, n° 1/2, p. 149-186.

J.P. :
- 1891 - Des origines de Soissons, *BSAHSS*, 2e série, tome XIX, 1888, 2e partie, p. 139-146 (voir notamment p. 144).

LAPRAIRIE de :
- 1860 - Découvertes près de Pasly, *BSAHSS*, 1ère série, t. XIV, p. 170-178 (voir p. 176-177).

- 1861 - Répertoire archéologique de la France, arrondissement de Soissons, *BSAHSS*, 1ère série, tome XV, p. 146-187 (voir Pasly, p. 159, Pommiers, p. 161 et Soissons, p. 165).

LECER (Colonel) :
- 1907 - Recherches de l'itinéraire suivi par César pour marcher de son camp de Berry-au-Bac sur *Noviodunum* (an de Rome 696), *BSAHSS*, 3e série, tome XII, 1903-1904, p. 145-148.
Réponse de Vauvillé p. 148-149.

-1907- L'enceinte de Pommiers *(Noviodunum)*, *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p. 343-344.

-1907 - *Noviodunum*, *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p. 370-371.

-1907- Rapport sur la visite du plateau nord de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p. 456-459.

LOBJOIS Gilbert :
- 1975 - *Cinq siècles de civilisation gauloise dans l'Aisne*, catalogue d'exposition, Laon.

MAQUET (Lt-Colonel). :
- 1921 - Les opérations de César sur les bords de l'Aisne en l'an 697 de l'ère de Rome, *BSAHSS*, 3e série, tome XX, 1913-1921, p. 1-62.

- 1924 - Au sujet de l'emplacement de la Noviodunum des Suessions, *BSAHSS*, 4e série, tome I, 1920-1921, p. 37-85.

MELLEVILLE :
- 1865 - *Dictionnaire historique du département de l'Aisne*, (impression anastaltique de l'édition de Laon 1865, Culture et civilisation éd., Bruxelles, 1979), p. 180 (camp de Villé).

MICHAUX M. :
- 1878 - Note sur une pièce gauloise trouvée dans le camp de Pasly, *BSAHSS*, 2e série, tome IX, 1878, p. 62-63.

NOTTELET :
- 1899 - Monnaies gauloises de l'enceinte de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome VII, 1897, p. 155-156.

PARENT René :
- 1972 - Le peuplement préhistorique entre la Marne et l'Aisne (2e partie), *Travaux de l'Institut d'Art Préhistorique*, XIV, Université de Toulouse-le-Mirail (voir p.58-59, 60-61).

PECHEUR (Abbé) :
- 1892 - Examen critique de quelques questions de géographie ancienne concernant le Soissonnais, le Laonnois et le Noyonnais, *BSAHSS*, 2e série, t. XXe, 1889-90, p. 140-155 (pour *Noviodunum*, voir p.148 et suivantes).

PEIGNE-DELACOURT :
- 1856 - Recherches sur la position de *Noviodunum Suessionum* et de divers autres lieux du soissonnais, *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, tome 14, 1854, p. 312-345.

PION Patrick :
- 1990 - De la chefferie à l'état? Territoires et organisation sociale dans la vallée de l'Aisne aux âges des métaux (2200-20 av. J.-C.), dans : *Archéologie et Espaces*, actes des Xe rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, octobre 1989, éditions APDCA, Juan-les-Pins, p. 183-260.

PLATEAU J. :
- 1907 - Lettre au sujet de l'emplacement de *Noviodunum*, *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p. 412-414.

POQUET (Abbé) :
- 1847 - Conférence archéologique - Origine des suessons et de leur ville capitale - Emplacement de *Noviodunum suessionum* et des onze autres villes - Etendue du pays des suessons - Leur caractère physique et moral - Leur organisation religieuse, militaire, civile - Leurs arts - *BSAHSS*, 1ère série, tome I, p. 41-56.

- 1863 - Rapport sur l'emplacement du camp de César à Berry-au-Bac, *BSAHSS*, 1ère série, tome XVII, p. 316-416 (pour *Noviodunum*, voir p. 345 et p. 403).

PRIOUX Stanislas :
- 1861 - *Civitas Suessionum*, Paris, 115 pages (voir chapitre II : Le *Noviodunum* et les *oppida* des *Suessiones*, p. 11-26 bis).

TILLIARD Laurence :
- 1986 - Contribution à l'étude du verre et du lignite dans les sites d'habitat du Bassin Parisien à La Tène moyenne et finale - Le matériel de Levroux (Indre), *Mémoire de maîtrise sous la direction d'Olivier Buchsenschutz*, Université de Paris I, 188 pages + 77 planches (pour inventaire Pommiers, voir annexe, p. 168-169).

TOULOUZE :
- 1882 - Notes sur la découverte du champ de sépultures au camp de Pommiers, *Le Progrès de l'Aisne*, 7, 9 et 12 Juillet.

VAUVILLE Octave :
- 1882 - Note sur les monnaies trouvées dans le camp de Pommiers (Aisne), *BSAHSS*, 2e série, tome XIII, p. 80-91.

- 1885 - Monnaies gauloises - Note sur les monnaies gauloises trouvées sur les communes de Pommiers et d'Ambleny pour faire suite à l'article publié dans le Bulletin de la Société Archéologique de Soissons, volume de 1882, p. 80, *BSAHSS*, 2e série, tome XVIe, p. 140-149.

- 1886 - Note sur les monnaies trouvées sur les communes de Pommiers et d'Ambleny, près de Soissons, *Revue Numismatique*, p. 140-149, pl. I-II.

- 1886 - Monnaies gauloises découvertes dans le département de l'Aisne, *Revue Numismatique*, 1886, p. 193-202.

- 1887 - Mémoire sur les découvertes importantes faites au camp de Pommiers, *BSAHSS*, 2e série, tome XVIII, p. 63-80.

- 1888 - Communications concernant Nampcel, Pommiers et Montigny- Lengrain, *BSAHSS*, 2e série, tome XIXe, p. 49.

- 1888 - Notes sur les fouilles et les objets trouvés dans l'enceinte dite du camp de Pommiers près Soissons,*Congrès Archéologique de France*, LIVe session, Soissons-Laon, 1887, p. 154-185. Même texte en 1892 dans *BSAHSS*, 2e série, tome XX (1889-1890), p. 26-56.

Un membre discute les conclusions de Vauvillé, p.56-59.

- 1893 - Monnaies gauloises trouvées dans le département de l'Aisne,*Revue Numismatique*, p. 305-326.

- 1894 - 15 monnaies gauloises trouvées dans l'oppidum de Pommiers et à Ambleny, *BSAHSS*, 3e série, tome II, p. 34-35.

- 1896 - Monnaies gauloises de Pommiers et d'Ambleny, *BSAHSS*, 3e série, tome III, 1893, p. 99-116.

- 1898 - Inventaire des monnaies gauloises qui ont été recueillies dans l'arrondissement de Soissons, *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, année 1897, p. 536-543.

- 1899 - Inventaire des monnaies gauloises trouvées dans les départements de l'Aisne et de l'Eure, Revue Numismatique, p. 257-273.

- 1899 - Présentation de monnaies de l'*oppidum* de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome VI, 1896, p. 87.

- 1899 - Monnaies gauloises trouvées dans l'enceinte de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome VI, 1896, p. 122.

- 1899 - Inventaire des monnaies gauloises trouvées sur l'ancien territoire des suessions, *BSAHSS*, 3e série, tome VII, 1897, p. 73-75.

- 1899 - Au sujet de l'enceinte de Pommiers et de l'emplacement de *Noviodunum*, *BSAHSS*, 3e série, tome VII, 1897, p. 117-126.

- 1900 - Monnaies gauloises de l'enceinte de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome VIII, 1898, p. 53.

- 1900 - Monnaies gauloises de l'enceinte de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome VIII, 1898, p. 69-70.

- 1900 - Monnaies gauloises de Margival et de l'enceinte de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, 1898, tome VIII, p. 166-168.

- 1900 - Inventaire des monnaies gauloises qui ont été recueillies dans l'arrondissement de Soissons, *BSAHSS*, 3e série, tome VIII, 1898, p. 189-219.

- 1902 - Observations relatives à des fonds d'habitations placés en ligne droite dans l'enceinte de Pommiers, *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, p. 195.

- 1903 - Présentation de monnaies et de fibules provenant de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome IX, 1899, 1ère partie, p. 16-17.

- 1903 - Communications relatives à différents sites dont Pasly et l'enceinte de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome IX, 1899, 1ère partie, p. 25-27.

- 1903 - Monnaies gauloises de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome IX, 1899, 1ère partie, p. 39-40.

- 1903 - Communication relative aux monnaies recueillies isolément dans l'enceinte de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome IX, 1899, 1ère partie, p. 155.

- 1905 - Présentation de monnaies gauloises, *BSAHSS*, 3e série, tome XI, 1901-1902, p. 25.

- 1906 - Monnaies gauloises des suessions à la légende CRICIRV, *Revue Numismatique*, 4e série, tome X, 1906, 2e trimestre, p. 117-131.

- 1906 - L'enceinte de Pommiers (Aisne), (*Noviodunum* des *Suessiones*), *Bulletin et Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 7e série, tome V, mémoires 1904-1905, p. 45-90.

- 1906 - Bagues avec intailles provenant de l'oppidum de Pommiers (Aisne), *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, p. 251-253.

- 1907 - Communication relative aux monnaies à l'effigie de Criciru, *BSAHSS*, 3e série, tome XII, 1903-1904, p. 21.

- 1907 - Monnaies gauloises de l'enceinte de Pommiers recueillies en 1902 et 1903, *BSAHSS*. 3e série, tome XII , 1903-1904, p. 149-152.

- 1907 - Monnaies gauloises de l'enceinte de Pommiers recueillies de décembre 1903 à octobre 1904, *BSAHSS*, 3e série, tome XII, 1903-1904, p. 317-319.

- 1907 - L'enceinte de Pommiers (Aisne) *Noviodunum* des *Suessione*s, *BSAHSS*, 3e série, tome XII, 1903-1904, p. 321-361.

- 1907 - Les fibules gauloises de l'enceinte de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p.169-175.

- 1907 - Lecture d'une notice sur les monnaies à la légende Criciru.

Il offre à la Société la brochure ayant pour titre : L'enceinte de Pommiers (*Noviodunum* des suessions). Le Colonel Lecer réfute entièrement les conclusions de Vauvillé. *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p. 320.

- 1907 - Monnaies des suessions à la légende CRICIRV, *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p.323-339.

- 1907- L'enceinte de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p. 339-342.

- 1907- Preuves de l'occupation de l'*oppidum* de Pommiers *(Noviodunum)* à l'époque de la conquête romaine - (Le Colonel Lecer réfute l'assertion de Vauvillé. La Sté Archéologique décide de visiter le camp gaulois), *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p. 349-350.

- 1907 - Preuves de l'occupation de l'*oppidum* de Pommiers *(Noviodunum)* à l'époque de la conquête romaine par César, *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p. 360-369.

- 1907 - Bagues gauloises avec intailles de l'*oppidum* de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p. 375-377.

- 1907 - *Noviodunum*-Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p. 378-381.

- 1907 - Monnaies gauloises des suessions, *BSAHSS*, 3e série, tome XIII, 1905-1906, p. 445-446.

- 1907 - Découvertes faites dans l'*oppidum* de Pommiers (Aisne), *(Noviodunum des Suessiones.) Bulletin et Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 7e série, tome VI, mémoires 1906, p. 1-26.

- 1912 - Fibules gauloises de l'*oppidum* de Pommiers (Aisne) et de l'*oppidum* situé sur les territoires de Liercourt et Erondelle, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, p. 303-307.

- 1913 - Présentation de onze monnaies gauloises trouvées dans l'oppidum de Pommiers, *BSAHSS*, 3e série, tome XVIII, 1911, p. XV.

- 1913 - Au sujet du *Noviodunum* des Suessions à Pommiers, *Bulletin Anthropologique*.

WHEELER Mortimer et RICHARDSON Katherine M. :
-1957 - *Hill-forts of Northern France*, Reports of the Research Committee of the Society of Antiquaries of London, XIX, Oxford, 230 pages (p. 12 et 129).

3) - Bibliographie relative au site de Villeneuve-Saint-Germain (Annexe 2) :

ANCIEN Bernard :
- 1963 - *L'énigme des fosses-puits de Villeneuve*, note manuscrite inédite, 3 pages + 1 coupe.

ARCHEOLOGIE DE LA FRANCE,
30 ans de découverte - 1989 - catalogue d'exposition, Galeries nationales du Grand Palais, 27 septembre-31 décembre 1989, Paris, éditions de la Réunion des musées nationaux, 495 p. (voir p. 278-279).

ARGOBAST Rose-Marie, MENIEL Patrice, YVINEC Jean-Hervé :
- 1987 - *Une histoire de l'élevage - Les animaux et l'archéologie*, Paris, éditions Errance, 104 p. (voir p. 73 à 75).

AUDOUZE Françoise, BUCHSENSCHUTZ Olivier :
- 1989 - *Villes, villages et campagnes de l'Europe celtique*, Hachette, 362 pages (voir p. 157, 171,188, 311-312).

AUXIETTE Ginette :
- 1994 - *Mille ans d'occupation humaine, mille ans d'élevage. L'exploitation des animaux sur les sites du Bronze final à l'époque augustéenne dans la vallée de l'Aisne*, thèse de doctorat nouveau régime, U.E.R. d'Art et d'Archéologie, Université de Paris I - Panthéon Sorbonne, 2 volumes.

- 1996 - La faune de l'oppidum de Villeneuve Saint-Germain (Aisne) : quartiers résidentiels, quartiers artisanaux, *Revue Archéologique de Picardie*, n° 1/2, p.27-98.

BAILLIEU Michel, HENON Bénédicte, DEBORD Jean, ROBERT Bruno :
- 1995 - Sauvetage sur l'oppidum de Villeneuve-Saint-Germain, *F.P.V.A.*, 23, p. 309-314.

BAKELS C.C. :
- 1978 - Les fouilles protohistoriques dans la vallée de l'Aisne : Paléobotanique - Analyse des plantes carbonisées, *F.P.V.A.*, 6, p. 261-263 (pour VSG, voir p. 263).

BEECHING A., CONSTANTIN C., COUDART A., DEMOULE J.P., FLEURY B., ILETT M. :
- 1976 - Le site chalcolithique et de La Tène III de Villeneuve-Saint-Germain, *F.P.V.A.*, 4, p. 69-85, fig. 53-69 et 94.

BOUREUX Michel :
- 1973 - Villeneuve-Saint-Germain, "Les Grandes Grèves", *F.P.V.A.*, 1, p. 24-27, fig. 22.

- 1973 - Prospections aériennes dans la vallée de l'Aisne, *Revue Archéologique de l'Oise*, n° 4, p. 27-30 (voir p.28).

- 1974 - Fermes de type indigène détectées d'avion dans le Laonnois et le Soissonnais, *Septentrion*, 4, fasc. 17/18, p. 6-12 (pour VSG, voir p.9 et photo. p. 10).

BRUNAUX Jean-Louis :
- 1986 - *Les gaulois, sanctuaires et rites*, Paris, éditions Errance, 154 p. (voir p. 44).

BUCHSENSCHUTZ Olivier :
- 1984 - *Structures d'habitat et fortifications de l'Âge du Fer en France septentrionale*, Mémoires de la Société Préhistorique Française tome 18, p. 63-68.

CADOUX Jean-Louis :
- 1977 - Villeneuve-Saint-Germain, dans : Informations archéologiques, circonscription de Picardie, *Gallia*, 35, fasc. 2, p. 302-304.

- 1979 - Villeneuve-Saint-Germain, dans : Informations archéologiques, circonscription de Picardie, *Gallia*, 37, fasc. 2, p. 305-309.

- 1981 - Villeneuve-Saint-Germain, dans : Informations archéologiques, circonscription de Picardie, *Gallia*, 39, fasc. 2, p. 266-268.

CHARPENTIER Michel et Anette :
- 1987 - Etude anthropologique des squelettes de l'enclos funéraire de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Revue Archéologique de Picardie*, n° 3/4, p. 45-50.

CLAASSEN Cheryl :
- 1977 - Faunal study of structure 31, Villeneuve-Saint-Germain, *F.P.V.A.*, 5, p. 235-242.

COLLECTIF :
- 1975 - Villeneuve-Saint-Germain, "Les Grèves",*F.P.V.A.*, 3, p. 73-98, fig. 22-38, photographies 66 et 69.

COLLECTIF :
- 1991 - *Archéologie d'une vallée - La vallée de l'Aisne des derniers chasseurs-cueilleurs au premier royaume de France*, A.D.M.S., Soissons, 140 pages .

CONSTANTIN C., COUDART A., DEMOULE J. P., ILETT M. :
- 1977 - Le site néolithique et de La Tène finale de Villeneuve-Saint-Germain, "Les Grandes Grèves", *F.P.V.A.*, 5, p. 75-90, fig. 36-44.

CONSTANTIN C., COUDART A., DEMOULE J. P., ILETT M. (avec la collaboration de Jean DEBORD :
- 1977 - Outillage lithique néo et chalcolithique hors contexte à Villeneuve-Saint-Germain, *F.P.V.A.*, 5, p. 74, fig. 45-46.

CONSTANTIN Claude, LASSERE Marina :
- 1978 - Le site néolithique et de La Tène finale de Villeneuve-Saint-Germain, *F.P.V.A.*, 6, p. 137-151, fig. 75-85 et 128.

CONSTANTIN Claude et DEMOULE Jean-Paul :
- 1982 - Le groupe de Villeneuve-Saint-Germain dans le Bassin Parisien, dans : *Le néolithique dans l'est de la France*, actes du colloque de Sens, 27-28 sept. 1980, Société Archéologique de Sens, Cahier n° 1, p. 65-71.

CONSTANTIN Claude, COUDART Annick, DEMOULE Jean-Paul :
- 1982 - Villeneuve-Saint-Germain, "Les Grandes Grèves" - Les bâtiments de La Tène III", *Revue Archéologique de Picardie*, n° spécial "Vallée de l'Aisne", p. 195-205.

CONSTANTIN Claude, DEBORD Jean :
- 1982 - Les fouilles de Villeneuve-Saint-Germain (02) - Présentation du site, *Revue Archéologique de Picardie*, n° spécial "Vallée de l'Aisne", p. 211-212.

CONSTANTIN Claude, ILETT Michael :
- 1982 - Le néolithique de Villeneuve-Saint-Germain,*Revue Archéologique de Picardie*, n° spécial "Vallée de l'Aisne", p. 121-127.

DEBORD Jean :
- 1975 - A propos de quelques structures de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), Secrétariat d'état à la culture, *Bulletin de liaison*, n° 3, p. 17-24.

- 1975 - Observations relative aux travaux de fortification de l'*oppidum* de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Cahiers d'Archéologie du Nord-Est*, tome XVII-2, n° 33, p. 121-132.

- 1977 - Une hypothèse relative au site de Villeneuve-Saint-Germain, *BSAHSS*, tome XV, 4e série, 1973-1976, p. 180-183.

- 1978 - Monnaies gauloises de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Cahiers Archéologiques de Picardie*, n° 5, p. 105-115.

- 1979 - L'atelier monétaire de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *BSAHSS*, tome XVI, 4e série, 1977-1979, 14 pages, non paginé.

- 1979 - Villeneuve-Saint-Germain, un site gallo-romain précoce, première partie du catalogue de l'exposition *"Soissons, ville romaine"*, Musée municipal, p. 6-25.

- 1979 - Une monnaie gauloise inédite en provenance de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Cahiers Numismatiques*, n° 59/60/61, p. 247-251.

- 1980 - L'apport du site de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne) à la numismatique, *Cahiers Numismatiques*, n° 64, p. 37-55.

- 1981 - Découverte d'un nouveau statère du type "British Q" à Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Cahiers Numismatiques*, n° 69/70, p. 71-73.

- 1981 - Un enclos quadrangulaire à remplissage de La Tène Ia sis à Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), dans : *"L'Âge du Fer en France septentrionale"*, Mémoires de la Société Archéologique Champenoise, tome 2, p. 107-120.

- 1982 - Nouvelles découvertes de monnaies gauloises à Villeneuve-Saint-Germain (Aisne) - La campagne de fouilles 1981, *Revue Numismatique*, 6e série, tome XXIV, p.27-56, pl. I-III.,

- 1982 - Premier bilan de huit années de fouilles à Villeneuve-Saint-Germain (Aisne) - 1973-1980, *Revue Archéologique de Picardie*, n° spécial "Vallée de l'Aisne", p. 213-264.

- 1982 - Villeneuve-Saint-Germain, un site proto-urbain à l'origine de Soissons, Musée de Soissons, *Bulletin de liaison et de recherche*, n° 2, p. 10-13.

- 1983 - Découverte à Villeneuve-Saint-Germain d'un nouvel exemplaire du "Bronze d'Ambleny", *Cahiers Numismatiques*, n° 78, p. 283-284.

- 1984 - Les origines gauloises de Soissons - Oscillation d'un site urbain, dans : *"Les villes de la Gaule Belgique au Haut Empire"*, actes du colloque tenu à Saint-Riquier (Somme) les 22, 23 et 24 octobre 1982, Revue Archéologique de Picardie, n° 3/4, p. 27-40.

- 1984 - Rapport sur les fouilles du site gaulois de Villeneuve-Saint-Germain -1980 - 1981 - 1982 - 1983, dans "Activités archéologique", *BSAHSS*, tome XVII, 4e série, 1980-1984, p. 184-189.

- 1987 - Fouille d'un enclos funéraire de l'Âge du Bronze à Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Revue Archéologique de Picardie*, n° 3/4, p. 37-44.

- 1987 - Une production tardive en argent de l'atelier monétaire de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Mélanges offerts au Docteur J.B. Colbert de Beaulieu*, Paris, p. 235-252.

- 1987 - Les monnaies gauloises issues des fossés de partition de l'oppidum de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), dans : *"Monnaies gauloises découvertes en fouilles"*, Dossiers de Protohistoire, n° 1, éditions Errance, p. 90-123.

- 1989 - L'atelier monétaire gaulois de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne) et sa production, *Revue Numismatique*, 6e série, tome XXXI, p. 7-24, pl. I.

- 1989 - Les rouelles de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Bulletin de la Société Archéologique Champenoise*, tome 82, n° 4, p. 25-31.

- 1990 - Les fouilles du site gaulois tardif de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne),*Mémoires de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne*, tome XXXV, p. 137-170.

- 1993 - Figuration d'une légende de la mythologie germanique sur une monnaie gauloise tardive en potin, *Actes du XIe Congrès International de Numismatique à Bruxelles, 8-13 septembre 1991*, Louvain-la-Neuve, p. 37-42.

Même texte publié dans le *BSAHSS*, 4e série, tome XIX, 1989-1993, p. 330-339.

- 1993 - Les artisans gaulois de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne) - Structures, production, occupation du sol, *Revue Archéologique de Picardie*, n° 3/4, p. 71-110.

- 1995 - La fortification de l'oppidum de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Revue Archéologique de Picardie*, n° 1/2, p. 187-203.

- 1995 - A propos de la chronologie des sites de Pommiers et de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Revue Archéologique de Picardie*, n° 1/2, p. 205-208.

- 1995 - Le faciès monétaire de Villeneuve-Saint-Germain et ses éléments de datation, dans : *"Les potins gaulois : typologie, diffusion, chronologie. Etat de la question à partir de plusieurs contributions"*, Gallia, 52, p. 61-78.

- 1996 - Les fibules de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne),*Revue Archéologique de Picardie*, n° 1/2, p. 99-151.

- 1998 - Le mobilier en bronze du site gaulois de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Revue Archéologique de Picardie*, n° 3/4, p. 53-91.

- 1998 - La numismatique celtique en Soissonnais, *Bulletin de la Société Française de Numismatique - Actes des Journées Numismatiques de Laon*, n° 6, juin 1998, p. 176-181.

DEBORD Jean, CONSTANTIN Claude :
- 1980 - Découverte de bracelets en schiste à Villeneuve-Saint-Germain, *F.P.V.A.*, 7, p. 173-174.

- 1989 - Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), notice du catalogue de l'exposition *"Archéologie de la France, 30 ans de découvertes"*, Galeries Nationales du Grand Palais, 27 septembre-31 décembre 1989, Réunion des musées Nationaux, p. 278-279.

DEBORD J., GIROUSSENS Ch., GRUEL K., ROMERO Ph., TARRATS-SAUGNAC A. :
- 1985 - Etude métallographique et analyse de matériel monétaire de l'atelier de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), dans : *"Les Âges du Fer dans la vallée de la Saône (VIIe-Ier siècles avant notre ère) - Paléométallurgie du bronze à l'Âge du Fer"*, actes du septième colloque de l'A.F.E.A.F. tenu à Rully (12-15 Mai 1983), Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est, sixième supplément, p. 271-278.

DEBORD Jean, HUYSECOM Eric :
- 1981 - Une contrefaçon en laiton de statère ambien uniface, *Cahiers Numismatiques*, n° 68, p. 54-55.

DEBORD Jean, ILETT-FLEURY Béatrice :
- 1983 - Attribution de la monnaie gauloise en potin du type BN 7602-7605, *Cahiers Numismatiques*, n° 76, p. 252-255.

DEBORD Jean, LAMBOT Bernard, BUCHSENSCHUTZ Olivier :
- 1988 - Les fossés couverts du site gaulois tardif de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), dans : *"Architectures des Âges des Métaux : Fouilles récentes"*, Dossiers de Protohistoire, n° 2, éditions Errance, p. 121-135.

DEBORD Jean, ROBERT Bruno :
- 1986 - Aperçu sur l'occupation du sol à Villeneuve-Saint-Germain à La Tène tardive, Association Française pour l'Etude de l'Âge du Fer, *Bulletin intérieur*, n° 4, p. 15-20.

DEBORD Jean, SCHEERS Simone :
- 1984 - Les monnaies tardives en argent attribuables aux *Suessiones* trouvées à Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), dans *"Les celtes en Belgique et dans le nord de la France - Les fortifications de l'Âge du Fer"*, actes du sixième colloque de l'A.F.E.A.F. tenu à Bavay et Mons, Revue du Nord, n° spécial hors série, p. 69-74.

DELESTREE Louis-Pol :
- 1996 - *Monnayages et peuples gaulois du Nord-Ouest*, Paris, éditions Errance-Maison Florange, 144 p. (voir p.129-131).

DEMOULE Jean-Paul, ILETT Michael :
- 1980 - Le site de La Tène tardive de Villeneuve-Saint-Germain ("Les Grandes Grèves") -1979 -, *F.P.V.A.*, 7/8, p. 131-139.

DESBORDES Jean-Michel :
- 1975 - Villeneuve-Saint-Germain, dans : Informations archéologiques, circonscription Picardie, *Gallia*, 33, fasc. 2, p. 294-297.

DEVOS Marie-Françoise :
- 1986 - *Essai d'analyse spatiale à partir de l'étude des amphores d'un site de La Tène tardive : Villeneuve-Saint-Germain Aisne, France)*, Mémoire de D.E.A., Université de Paris X, 43 pages.

- 1986 - Essai d'analyse spatiale à partir de l'étude des amphores du site de La Tène tardive de Villeneuve-Saint-Germain, *F.P.V.A.*, 15, p. 201-231.

FIRMIN Gérard :
- 1976 - Villeneuve-Saint-Germain 1976 - Analyse pollinique des structures 70, 131, et 139, *F.P.V.A.*, 4, p. 197-212.

- 1977 - Villeneuve-Saint-Germain 1976 - Analyse palynologique des structures 135 et 138 de La Tène finale, *F.P.V.A.*, 5, p. 231-234.

FIRMIN Gérard, ROBERT Bruno,THIEBAULT Stéphanie :
- 1989 - L'environnement floristique de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne) à La Tène finale, *Revue Archéologique de Picardie*, n° 1/2, p. 123-130.

FITCHL Stephan :
- 1994 - *Les gaulois du nord de la Gaule (150-20 av. J.-C.)*, Paris, éditions Errance, 190 p. (voir p. 69-70).

- 2000 - *La ville celtique - Les oppida de 150 av. J.-C. à 15 ap. J.-C.*, Paris, éditions Errance, 190 p. (voir p. 32-33, 78-80, 83-84, 97-99, 131-132).

GRUEL Katherine :
- 1989 - *La monnaie chez les Gaulois*, Paris, éditions Errance, 179 p. (voir p. 73, 74, 76-77, 134, 148).

GUICHARD Vincent, PION Patrick, MALACHER Fernand et COLLIS John :
- 1993 - A propos de la circulation monétaire en Gaule chevelue aux IIe et Ier siècles av. J.-C., *Revue Archéologique du Centre de la France*, tome 32, p. 25-55.

HASELGROVE Colin :
- 1990 - Later Iron Age settlement in the Aisne Valley : some current problems and hypotheses, dans : *Les gaulois d'Armorique. La fin de l'Âge du Fer en Europe tempérée*, actes du XIIe colloque AFEAF, Quimper, mai 1988, Revue Archéologique de l'Ouest, supplément n° 3, p. 249-259 ((voir p. 252-254).

- 1999 - The Development of Iron Age Coinage in Belgtc Gaul, *The Numismatic Chronicle*, p. 111-168.

ILETT Michael, DEMOULE Jean-Paul, COUDART Annick, CONSTANTIN Claude :
- 1981 - Structures et urbanisme à Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), dans : *Les structures d'habitat à l'Âge du Fer en Europe tempérée - L'évolution de l'habitat en Berry*, Actes du colloque de Chateauroux, Bouges-le-Château, Levroux, 27-29 octobre 1978, Maison des Sciences de l'Homme éd., Paris.

LOBJOIS Gilbert :
- 1975 - *Cinq siècles de civilisation gauloise dans l'Aisne*, catalogue d'exposition, Laon.

MENIEL Patrice :
- 1987 - *Chasse et élevage chez les Gaulois (450-52 av. J.C.)*, Paris, éditions Errance, 154 p. (voir p. 22, 28, 52, 56, 58, 60, 62, 68, 72, 74).

- 1989 - Des restes humains dans les habitats gaulois, *Les Nouvelles de l'Archéologie*, n° 35, p.17-19.

PARENT René :
- 1972 - Le peuplement préhistorique entre la Marne et l'Aisne (2e partie), *Travaux de l'Institut d'Art Préhistorique*, XIV, Université de Toulouse-le-Mirail (voir p. 59).

PEYRE Christian :
- 2000 - Documents sur l'organisation publique de l'espace dans la cité gauloise : le site de Villeneuve-Saint-Germain et la bilingue de Verceil, dans : *Rites et espaces en pays celte et méditerranéen - Etude comparée à partir du sanctuaire d'Acy-Romance (Ardennes, France)*, collection de l'école française de Rome, 276, p. 155-206.

PION Patrick :
- 1990 - De la chefferie à l'état? Territoires et organisation sociale dans la vallée de l'Aisne aux âges des métaux (2200-20 av. J.-C.), dans : *Archéologie et Espaces*, actes des Xe rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, octobre 1989, éditions APDCA, Juan-les-Pins, p. 183-260.

ROBERT Bruno :
- 1986 - *Les éléments tardifs de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne)*, Université de Paris I, Mémoire de D.E.A. sous la direction d'Olivier Buchsenschutz, 109 pages.

- 1995 - Les formes céramiques attestées sur l'*oppidum* de Villeneuve-Saint-Germain au La Tène final, *Revue Archéologique de Picardie*, n° 1/2, p. 97-113.

ROBERT Bruno, CONSTANTIN Claude :
- 1980 - Le site de La Tène tardive de Villeneuve-Saint-Germain ("Les Grandes Grèves") - 1980 -,*F.P.V.A.*, 7, p. 141-161.

ROBERT Bruno, HENON Bénédicte :
- 1994 - Fouille de sauvetage d'urgence sur l'oppidum de Villeneuve-Saint-Germain, "Les Grèves", *F.P.V.A.*., 22.

SOUDSKY B., CLEUZIOU C., CONSTANTIN C., COUDART-BONIN A., DEMOULE J.P., ILETT M, :
- 1974 - Villeneuve-Saint-Germain, "Les Grèves",*F.P.V.A.*, 2, p. 62-67.

TILLIARD Laurence :
- 1986 - Contribution à l'étude du verre et du lignite dans les sites d'habitat du Bassin Parisien à La Tène moyenne et finale - Le matériel de Levroux (Indre), *Mémoire de maîtrise sous la direction d'Olivier Buchsenschutz*, Université de Paris I, 188 pages + 77 planches (pour inventaire VSG, voir annexe, p. 162-168).

VAN HOA Nguyen, TABBAG Alain :
- 1976 - Compte-rendu sur les expériences de prospections electromagnétiques effectuées à Villeneuve-Saint-Germain (Aisne) en juillet et novembre 1976, *F.P.V.A.*, 4, p. 160-165.

VAUVILLE Octave :
- 1892 - Enceinte antique de Villeneuve-Saint-Germain, *BSAHSS*, 3e série, tome II, p. 89-94.

- 1907 - L'enceinte antique de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 7e série, tome VII.

WELLER Olivier et ROBERT Bruno :
- 1995 - Le commerce du sel au La Tène final : une problématique enfin relancée - Note à propos de l'importation du sel attestée au La Tène final dans l'Aisne, *Revue Archéologique de Picardie*, n° 1/2, p. 87-96 (Pour VSG, voir p. 87-90).

YVINEC Jean-Hervé :
- 1986 - Utilisation animale, boucherie et consommation : la fosse 005 de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Revue Archéologique de Picardie*, n° 1/2, p. 23-27.

- 1987 - Découpe, pelleterie et consommation des chiens gaulois à Villeneuve-Saint-Germain, dans : *"La découpe et le partage du corps à travers le temps et l'espace"*, Anthropozoologica, 1er n° spécial, p. 83-90.

LES FIBULES ET LES APPLIQUES DECORATIVES EN BRONZE DU MUSEE DE SOISSONS

VINCENT LEGROS
Laboratoire d'archéologie, Université de Picardie Jules Verne

Introduction
Dominique ROUSSEL
Musée de Soissons

Dans le cadre de la publication des collections archéologiques du musée, nous avons souhaité publier régulièrement quelques séries d'objets qui proviennent de fouilles anciennes et récentes en les regroupant par catégories d'objets. Dans ce cadre, Vincent Legros, a accepté d'étudier les fibules et appliques décoratives provenant du fonds ancien du musée, et de fouilles récentes : rue Paul Deviolaine (1988-1991), rue de l'Hôpital (1992-1993), et de Mercin-et-Vaux (1991-1992). Certains objets, sans provenance précise, sont référencés sous la forme " Soissons indéterminé ". L'inventaire rétrospectif du musée est numéroté sous la forme 93.7., cette numérotation correspond au fonds ancien du musée. Cet inventaire signale un certain nombre d'objets provenant de " tombes Soissons 1912 ", les compte-rendus de la société historique et les archives du musée ne permettent pas de préciser davantage la provenance.

Depuis sa création en 1857, le musée de Soissons a pour vocation la conservation des ensembles archéologiques mis au jour à Soissons et dans la vallée de l'Aisne. Hormis quelques acquisitions prestigieuses dès sa création, le premier ensemble archéologique d'importance est celui de la nécropole gallo-romaine des Longues Raies acquis en 1899, alors que le site était encore en cours de fouille. Si la totalité des découvertes n'a cependant jamais intégré les collections du musée, un bel ensemble constitué de mobilier funéraire a enrichi considérablement les collections archéologiques du musée à l'époque. Celles-ci n'ont hélas pas été publiées et les désordres dans les collections provoquées par la Première Guerre Mondiale ne permettront plus d'étude exhaustive. C'est un ensemble assez hétérogène qui subsiste actuellement des fouilles d'environ 500 tombes menées par Florian puis Emile Lengelé entre 1897 et 1926. Une partie de cette riche collection a été étudiée par Bernard Ancien et Marie Tuffreau-Libre (*Soissons gallo-romain, découvertes anciennes et récentes*, Musée de Soissons 1980, p. 27-42). Comme pour les céramiques, les verreries et les stèles-maisons en pierre la localisation sur le site et le contenu de chaque tombe est impossible à établir, les publications de l'époque (Bulletins de la Société Historique de Soissons 1898-1899-1901-1902-1907-1909, Société anthropologique de Paris 1899, Bulletin archéologique 1908, et Congrés de Reims 1911) restant imprécises. Un certain nombre d'éléments archéologiques pouvant appartenir à cette nécropole reste inédite. On peut supposer que certaines fibules étudiées ici proviennent de ce site (notamment celles datées de 1912 ?). Elles pourraient provenir aussi de la grande nécropole de la colline Saint-Jean fouillée en partie par Lelaurain en 1844 (ouvrage à cornes et rue de Puységur) bien que l'ensemble fut assez vite dispersé à l'époque (Bernard Ancien et Marie Tuffreau-Libre (*Soissons gallo-romain, découvertes anciennes et récentes*, Musée de Soissons 1980, p. 29-30, 42-45). Si les fibules du fonds ancien sont issues d'un contexte funéraire, celles provenant de fouilles récentes ont été découvertes dans des contextes d'habitat urbain (rue Paul Deviolaine) ou rural (villa de Mercin-et-Vaux) et de faubourg artisanal (7 rue de l'Hôpital).

Le musée conserve aussi un ensemble important de fibules provenant des fouilles de Villeneuve-Saint-Germain (don Jean Debord 1989) publiées par Jean Debord (cf. bibliographie) et celles de différents sites de la Vallée de l'Aisne publiées par les équipes de l'E.R.A n°12 du C.N.R.S.

Catalogue

Planche I

1. Fibule en bronze. Ressort bilatéral à quatre spires, corde interne. Arc rubané. Pied muni d'une goupille. Type gallo-belge indéterminé.
N° d'inventaire musée : 2001.17.1
Site : Soissons indéterminé, rue Paul Deviolaine ?

Il s'agit d'un type inexistant en Gaule du sud et du centre. Nous en avons répertorié quelques exemplaires chez les Atrébates (DELMAIRE et NOTTE 1996, p. 185, fig. 190.) et pour ce qui est des Ambiens, nous n'en connaissons aucun. Chez les Viromanduens, quelques exemplaires ont été répertoriés. L'un provient de Cléry-sur-Somme au nord-est du département (LEGROS 1996, n°31) et trois autres ont été découvertes lors de prospections archéologiques réalisées à proximité de Vermand (DILLY et SALLANDRE 1978, p. 149, pl. IV, fig. 11 à 13). Ce type rubané est particulièrement courant en Gaule belgique du nord chez les Nerviens et les Ménapiens (DOYEN et TYSON 1993, fig. n° 19, 20 et 21). On le retrouve jusqu'en Germanie inférieure et sa diffusion s'effectue entre les règnes de Caligula et de Claude.

2. Fibule en bronze. Ressort bilatéral à quatre spires, corde interne. Tête évasée en tronc de cône. Sommet de l'arc comportant un disque bordé de moulures. Arc non-interrompu de section ovale puis plate. Porte-ardillon triangulaire, multi-fenestré à l'origine.
Type à ailettes naissantes (*Knotenfibeln*). Feugère 8a1, Ettlinger 8 (-40 à –20).
N° d'inventaire musée : 93.7.1116
Site : Soissons indéterminé
Parallèles bibliographiques : FEUGERE 1985, pl. 71, fig. 990. ETTLINGER 1973, pl. 4, fig. 1 à 6.

Ce type de fibule est une variante de la *Knotenfibeln* particulièrement courante en Europe centrale, mais très rarement retrouvée dans nos régions. Toutefois, les fouilles de l'*oppidum* de Villeneuve Saint-Germain dans l'Aisne ont livré quelques fibules similaires à notre exemplaire (DEBORD 1996, p. 134 à 138, pl. XVII, XVIII et XIX).

3. Fibule en bronze. Ressort huit spires, corde externe maintenue par une griffe. Tête de l'arc épanoui en forme conique. Arc décoré de deux moulures. Partie inférieure de l'arc effilé terminée par un bouton mouluré. Ardillon manquant, porte-ardillon massif de forme triangulaire.
Type Riha 2.10. (milieu du premier siècle de notre ère).
N° d'inventaire musée : 93.7.1115.
Site : Soissons indéterminé
Parallèles bibliographiques : FEUGERE 1985, pl. 89, fig. 1186. RIHA 1994, pl.7, fig. 1993.

4. Fibule en bronze à plaquettes trapézoïdales. Ressort devant comporter huit spires à corde externe maintenue par une large griffe sommitale. Arc biseauté et cintré. Porte-ardillon bi-fenestré à bec très développé.
Type à plaquettes (*Einfache gallischefibel*). Feugère 14a (-20 à +20), Ettlinger 9 (-20 à +25), Riha 2.2 (-25 à + 50).
N° d'inventaire musée : 93.7.1114.
Site : Soissons indéterminé

5. Fibule en bronze à plaquettes. Ressort six spires à corde externe maintenue par une griffe sommitale. Arc de section circulaire. Porte-ardillon triangulaire de petite dimension.
Même type.
N° d'inventaire musée : 81.4.10.
Site : Mercin-et-Vaux (A.Barbet)

6. Fibule en bronze à plaquettes. Ressort six spires à corde externe maintenue par une griffe plate. Arc de section légèrement bombé comportant une bande médiane perlée. Pied brisé.

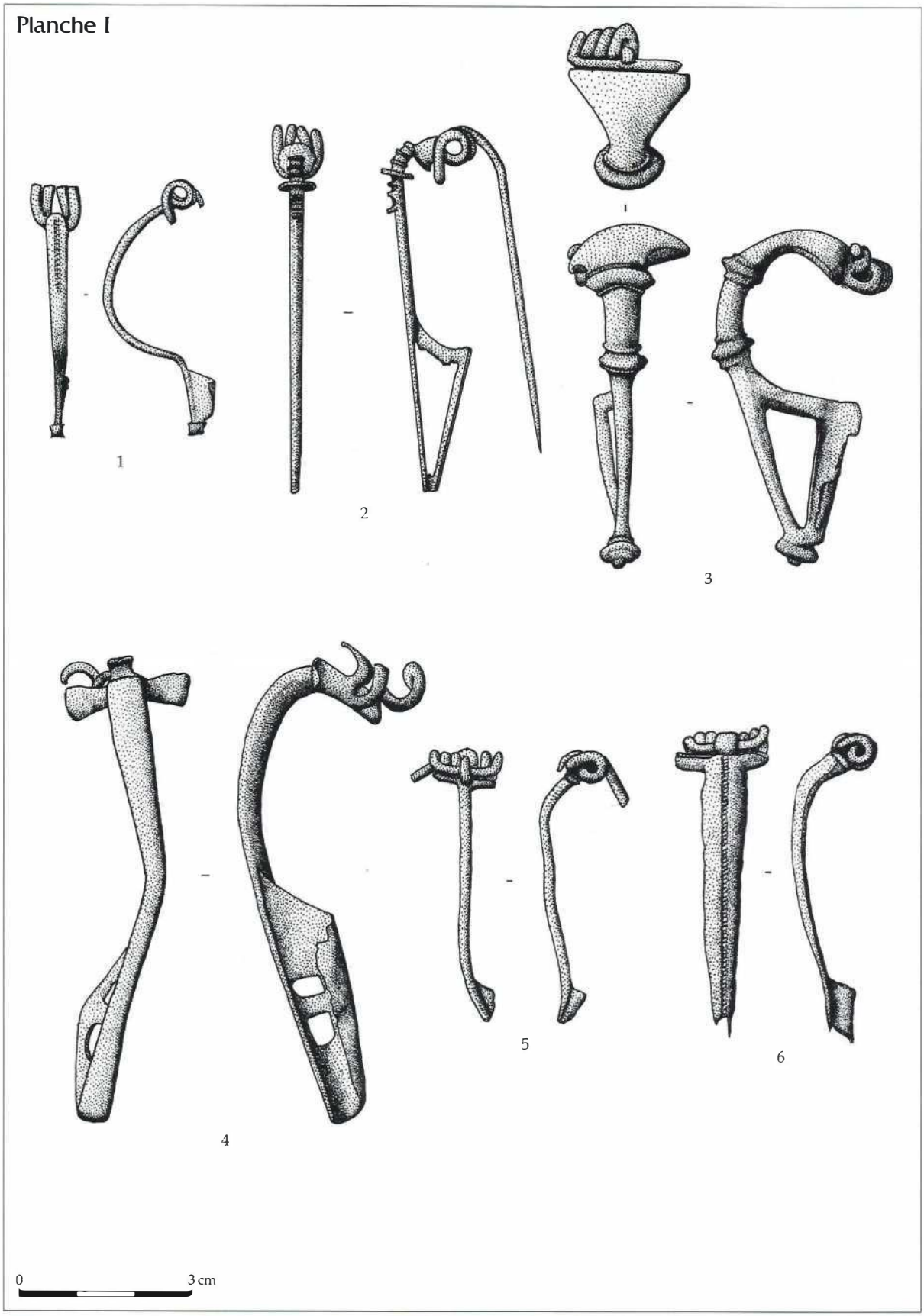


Planche I. *– n°1 à 6 : Fibules gallo-romaines à ressort.*

Variante du type à plaquettes.
N° d'inventaire musée : 93.11.34
site : Rue Paul Deviolaine (D. Roussel) inv. fouille : 006.91.75. S XIII.

Ces trois fibules sont largement répandues dans la région. Elles proviennent principalement de sites cultuels. Moins répandue chez les Viromanduens, elle est courante chez les Ambiens, les Bellovaques et les Sulbanectes. En fait, on la retrouve un peu partout en Gaule avec comme seul critère de différence, la section de l'arc, qui est plutôt plate en Gaule méridionale alors qu'elle est ovale en Gaule centrale (FEUGERE 1985, pl. 90 à 92). Deux groupes peuvent se définir en fonction de leur taille. Le premier rassemble les fibules mesurant en moyenne 5,5 cm (pl. I, n° 5) et le second distingue les exemplaires mesurant environ 8 cm (pl. I, n° 4). Concernant les datations, les auteurs s'accordent tous pour la situer à l'époque augustéenne, à l'exception de S. Reickhoff qui la place à l'époque césarienne. La problématique persiste encore actuellement à propos de ce type quant à savoir s'il s'agit d'un type militaire.

Planche II

7. Fibule en bronze à queue de paon. Ressort six spires à corde externe maintenue par une griffe sommitale. Arc à profil circulaire, orné de deux lignes incisées verticales. Disque médian décoré d'un cercle incisé sur le pourtour et de six lignes incisées rayonnantes. Queue de paon de largeur constante décorée d'une ligne médiane perlée. Porte-ardillon rectangulaire.
Type à disque naissant. Feugère 15a (0 à +50), Ettlinger 25a (-20 à +30).
N° d'inventaire musée : 2001.14.1
Site : Pommiers, inv. fouille : PLA 25-07-88. Carré 19a, struct. 18, niv. II. Fond de fosse.)
Parallèles bibliographiques : LAMBOT 1983, fig. n° 70, 71 et 72 ; FEUGERE 1985, pl. 99, fig. 1297.

Ce type est courant en Gaule du sud et du centre à l'époque augustéenne. Le développement techno chronologique de cette fibule aboutirait au type Feugère 16 a1.

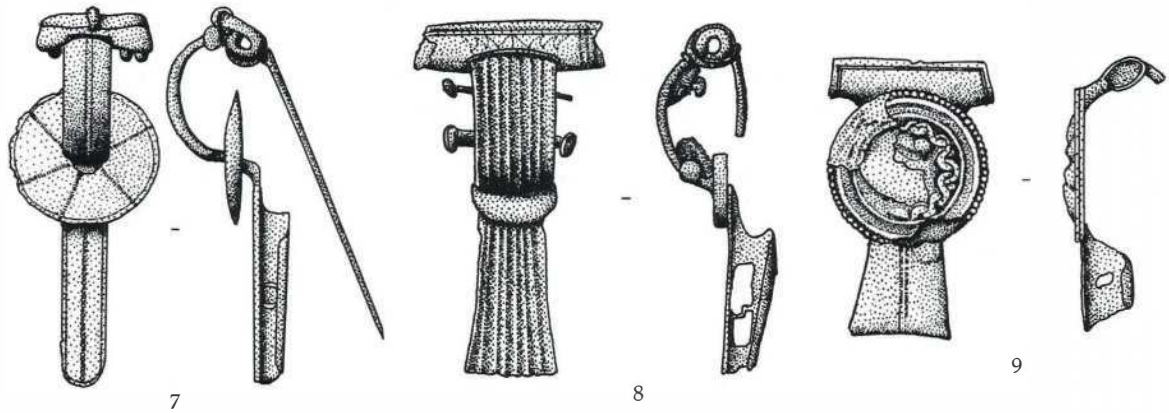
8. Fibule en bronze à queue de paon. Couvre-ressort circulaire paré de linges incisées et d'un décor en dents-de-scie. Arc à profil en demi-cercle comportant sept côtes saillantes interrompues par un demi-disque médian. Le dos de l'arc dispose de digitations à terminaisons bouletées émaillées de rouge. Queue de paon légèrement évasée à sept côtes. Porte-ardillon bi-fenestré.
N° d'inventaire musée : 93.7.1206.
Site : Soissons indéterminé
Parallèles bibliographiques : FEUGERE 1985, pl. 104, fig. 1356. ETTLINGER 1973, pl. 7, fig. 8.

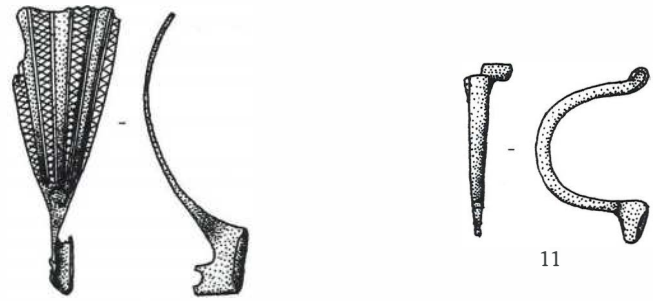
9. Fibule en bronze à queue de paon. Couvre-ressort de forme ovale paré de lignes incisées. Disque à pourtour perlé. Rondelle rapportée décorée d'entrelacs moulurés rappelant la chevelure de la gorgone. Queue de paon trapézoïdale peu développée. Porte-ardillon percé d'une fenêtre.
Type à queue de paon à décor estampé. Feugère 20c, Ettlinger 26 (0 à +75), Riha 4.7.1 (+30 à + 100), Dollfus J.
N° d'inventaire musée : 93.3.4.
Site : Soissons, rue Paul Deviolaine (D.Defente)

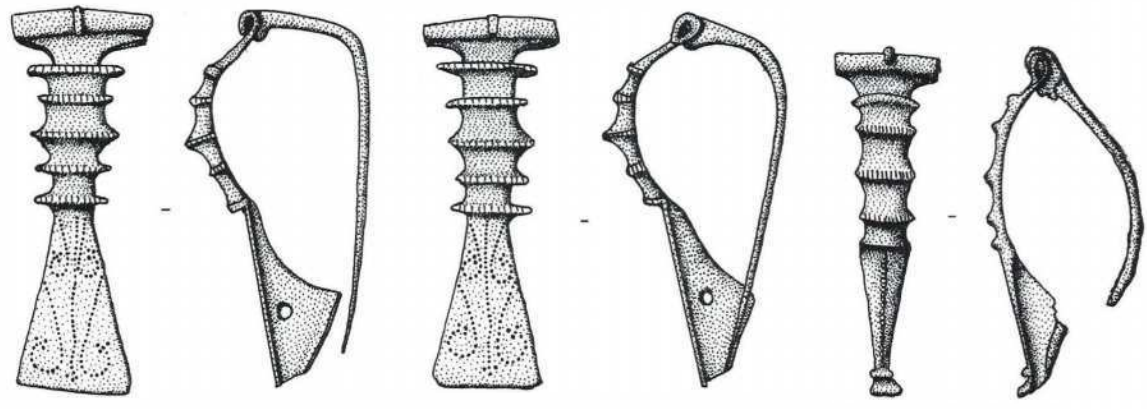
Cet exemplaire caractérise le groupe des fibules à queue de paon. Néanmoins, le type de décor qu'il comporte est assez rare et sa diffusion est plutôt méridionale. Longtemps considérée comme une fibule d'apparat et essentiellement portées par les notables, elle est parfois associée à des contextes funéraires. La diffusion de la fibule à queue de paon en général n'excède pas la fin du troisième quart du premier siècle de notre ère.

10. Fibule en bronze à charnière du type Alésia. Arc plat de forme triangulaire paré de bandes en croisillon. Pied relevé et originellement muni d'une goupille. Porte-ardillon rectangulaire.
Type d'Alésia. Feugère 21a1 (-50 à +20), Ettlinger 8 (-25 à +5).

Planche II







0 3 cm

Planche II. *– n°7 à 9 : Fibules gallo-romaines à queue de paon, n°10 à 14 : Fibules gallo-romaines à charnière.*

N° d'inventaire musée: 93.7.1248.
Site : Soissons, nécropole des Longues-Raies
Parallèles bibliographiques : LAMBOT 1983, fig. n° 76 ; ETTLINGER 1973 planche 8, type 28, fig. n° 7. LEGROS 1996, n°189.

Les fibules du type d'*Alésia* sont peu communes chez les Ambiens et à peine représentées chez les Viromanduens. Elles sont extrêmement répandues chez les Suessions (pl. II, fig. 10).

11. Fibule en bronze à charnière. Arc de section rectangulaire à profil en demi-cercle. Porte-ardillon triangulaire.
Type dérivé d'Aucissa.
N° d'inventaire musée: 81.4.11.
Site : Mercin-et-Vaux (A.Barbet)

12. Fibule en bronze étamé à charnière. Arc paré de cinq moulures transversales saillantes. Pied en forme de queue de paon, décoré de rinceaux en pointillé. Ardillon triangulaire percé d'un trou.
Type indéterminé.
N° d'inventaire musée : 93.7.1217.
Site : Soissons indéterminé, " tombes 1912 "



Fig. 1. *– Fibules à charnière. (pl. II, n°12, 13)*

13. Même type.
N° d'inventaire musée : 93.7.1218
Site : Soissons indéterminé, " tombes 1912 "

14. Fibule en bronze à charnière. Arc mouluré de trois côtes transversales. Pied triangulaire effilé décoré d'une ligne médiane perlée. Pied mouluré. Porte-ardillon plein.
N° d'inventaire musée : 93.3.6.
Site : Soissons, rue Paul Deviolaine (D.Defente)
Parallèle bibliographique : LAMBOT 1975, p. 26, fig. 77 à 81.

Planche III

15. Fibule en bronze à charnière. Arc plat rectangulaire, orné de trois cannelures, dont les deux latérales sont guillochées. Pied effilé terminé par un bouton hémisphérique.
Type dérivé d'Aucissa.
N° d'inventaire musée : 93-11-38.
Site : Soissons, rue Paul Deviolaine (D.Roussel) inv. fouille : 06.90.621

16. Fibule en bronze à charnière. Arc simple paré de trois chevrons en pointillés. Pied s'élargissant vers sa base. Porte-ardillon plein de forme trapézoïdale.
Même type.
N° d'inventaire musée : 2001.15.1
Site : Soissons, rue de l'Hôpital (D.Roussel) inv. fouille : 93. 024. Z6.

17. Fibule en bronze à charnière. Arc composé d'une large gorge médiane bordée de côtes guillochées. Pied biseauté terminé par une moulure transversale. Porte-ardillon triangulaire.
Même type.
N° d'inventaire musée : 8.1.4.9.
Site : Mercin-et-Vaux (A.Barbet)
Parallèle bibliographique : RIHA 1994, pl. 30, fig. 2541.

18. Fibule en bronze à charnière. Arc paré d'une ligne médiane ondée, bordée de deux lignes guillochées et de deux petites protubérances latérales. Pied décoré de plusieurs moulures transversales guillochées. Porte-ardillon triangulaire.
Même type.
N° d'inventaire musée : 93.3.9.
Site : Soissons, rue Paul Deviolaine (D.Defente)

19. Fibule en bronze étamé à charnière. Arc composé d'un côte médiane guillochée bordé de gorges. Pied de forme foliacée orné d'une ligne médiane perlée. Pied mouluré. Porte-ardillon triangulaire.
Même type.
N° d'inventaire musée : 93.11.37.
Site : Soissons, rue Paul Deviolaine (D.Roussel) inv. fouille : 06.91.44. Salle XV
Parallèle bibliographique : RIHA 1994, pl. 29, fig. 2517.

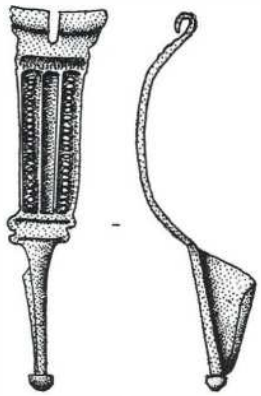
Planche IV

20. Fibule en bronze étamé à charnière. Arc plat de forme trapézoïdale décoré d'une cannelure médiane et de lignes pointillées disposées en rinceaux. Pied mouluré. Porte-ardillon triangulaire.
Type indéterminé.
N° d'inventaire musée : 93.3.1.
Site : Soissons, rue Paul Deviolaine (D.Defente) inv. fouille : 85/6. 127.
Parallèle bibliographique : LEGROS 1996, n°281 à 286.

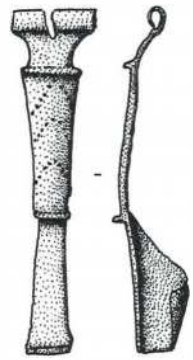
21. Fibule en bronze à charnière. Arc de section triangulaire s'évasant vers le bas et donnant naissance à deux excroissances latérales dans le prolongement de moulures guillochées bordant la fibule. Porte-ardillon triangulaire.
Type Feugère 23d.
N° d'inventaire musée : 93.11.35.
Site : Soissons, rue Paul Deviolaine (D.Roussel) inv. fouille : 06.91.56.
Parallèle bibliographique : LEGROS 1996, n°337.

22. Fibule en bronze à charnière. Tête séparée du corps par trois moulures transversales. Arc trapézoïdale de section plate comportant six côtes et deux protubérances latérales moulurées. Le pied est orné d'une série de huit moulures transversales et il est terminé par un bouton ovale.

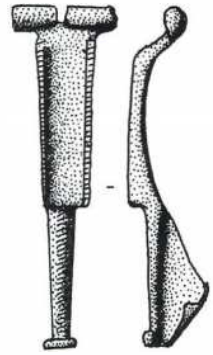
Planche III



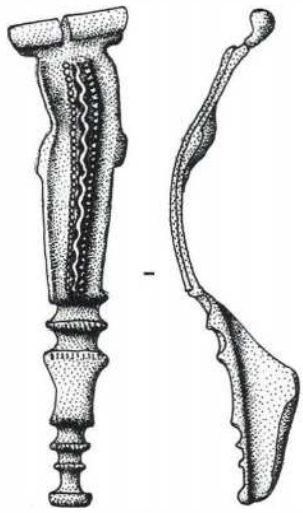
15



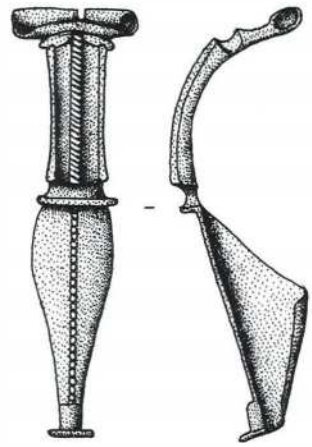
16



17



18

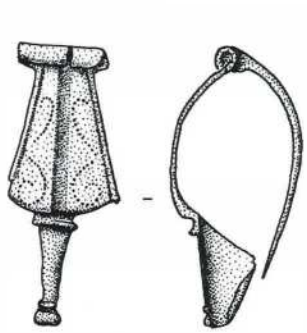


19

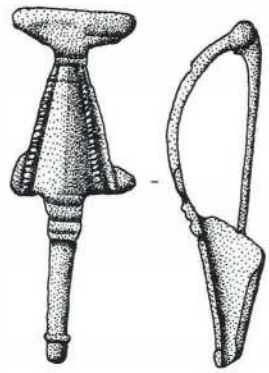
0 3 cm

Planche III. *– n°15 à 19 : Fibules gallo-romaines à charnière.*

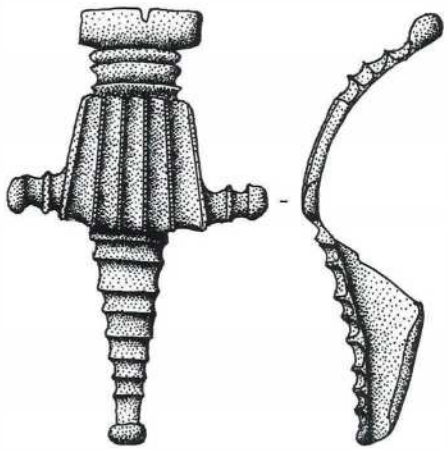
Planche IV



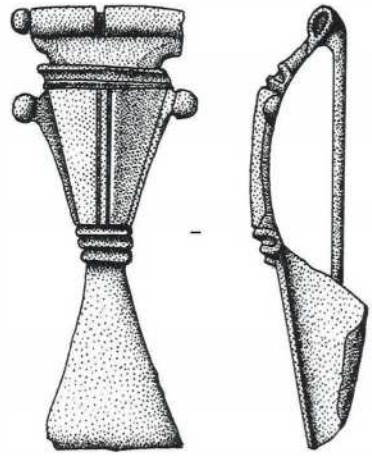
20



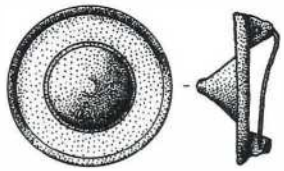
21



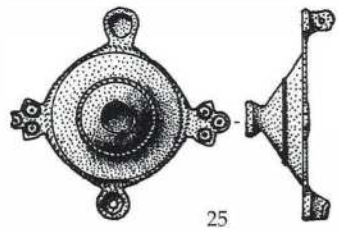
22



23



24



25

0 3 cm

Planche IV. *– n°20 à 23 : Fibules gallo-romaines à charnière, n°24 et 25 : Fibules en tutulus.*

Type Feugère 23d.
N° d'inventaire . 81.4.45.
Site : Mercin-et-Vaux (A.Barbet) inv. fouille 73.23

Les fibules du type dérivé d'*Aucissa* constituent le groupe le plus répandu en Gaule belgique. Il existe autant de variantes que le nombre de combinaisons possibles entre les formes et les décors. Elles sont diffusées à partir du règne de Tibère jusqu'au début du second siècle de notre ère. Parfois étamées, elles peuvent comporter un décor en pointillé (pl. III, n°16 et pl. IV, n°20) ou bien être ornées de côtes saillantes de moulures et de protubérances latérales (pl. IV, n°22).

Le type Feugère 23d à protubérances latérales propose la même variété et la même distribution géographique que le type Feugère 23a, mais il se développe jusqu'au début du IIIe siècle. Ce type est sur-représenté chez les Ambiens.

23. Fibule en bronze à charnière. Arc trapézoïdal décoré d'une double cannelure médiane et de protubérances supérieures bouletées. Pied en forme de queue de paon. Porte-ardillon plein.
Type indéterminé.
N° d'inventaire musée : 93.3.5.
Site : Soissons, rue Paul Deviolaine (D.Defente) inv. fouille : 84/19.

24. Fibule en bronze à charnière. Forme circulaire conique du type *tutulus*, bordée d'une bande plane au pourtour relevé.
Type *tutulusfibeln*. Feugère 25a, Ettlinger 50, Riha 7.11.1 (+80 à +150).
N° d'inventaire musée : 2001.15.3
Site : Soissons, 7 rue de l'Hôpital (D.Roussel) inv. fouille :.93.024. HC.
Parallèle bibliographique : LEGROS 1996, n°362.

25. Fibule en bronze à charnière en forme de tutulus. Corps conique comportant deux digitations latérales trilobées et parées de trois ocelles et deux appendices inférieur et supérieur en forme de loges circulaires émaillées à l'origine.
N° d'inventaire musée : 93.7.1213
Site : Soissons indéterminé

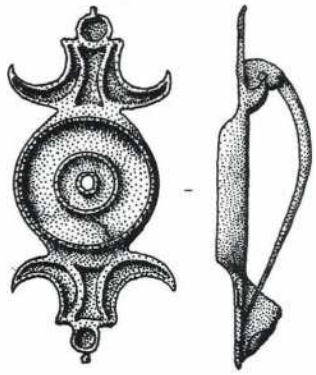
Les *tutulusfibeln* sont régulièrement présentes en Gaule belgique. Des Ambiens jusqu'aux Rèmes, leurs proportions augmentent, laissant ainsi supposer que les centres de production pourraient se localiser à l'Est. Les travaux de synthèse réalisées en Gaule méridionale ne présentaient pas ce type de fibule.

Planche V

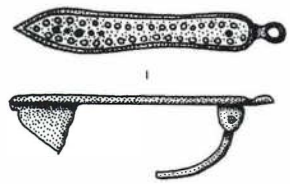
26. Fibule en bronze à charnière du type géométrique émaillé. Disque simple comportant trois cercles concentriques, encadré par deux peltes timbrées à leur sommet d'une petite cavité circulaire. Porte-ardillon triangulaire.
Type Feugère 26c3a.
N° d'inventaire : 2001.15.4
Site : Soissons, 7 rue de l'Hôpital (D.Roussel) inv. fouille : 93.24. Z 1/2. B'3.
Parallèle bibliographique : FEUGERE 1985, pl. 150, fig. 1887.

Les fibules géométriques émaillées du type Feugère 26 admettent un nombre très élevé de variantes. Très peu répandues en Gaule du sud, elles constituent une proportion non négligeable au sein même du corpus des fibules ambiennes et plus encore chez les Viromanduens et les Suessions. Pour ces derniers, les formes des Feugère 26 dans leur ensemble ne sont absolument pas classiques, se rapprochant plutôt des fasciés diffusés en Suisse et en Rhénanie sans pour autant s'y associer. Pour les exemplaires ambiens, on retrouve les formes gallo-romaines traditionnelles. Celles-ci sont surtout localisées en *villa* ou en *vicus* et apparaissent sous le règne de Néron pour évoluer jusqu'à la fin du IIIe siècle de notre ère.

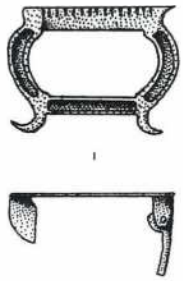
Planche V



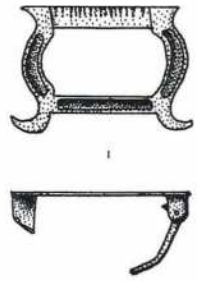
26



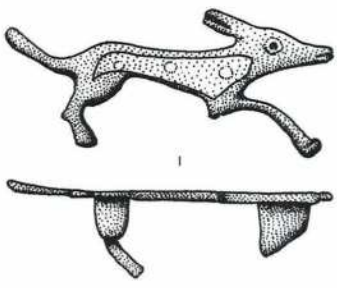
27



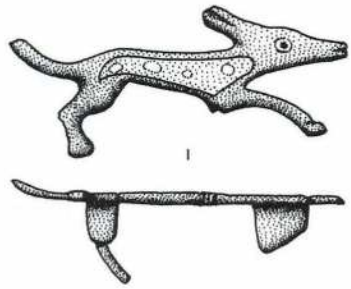
28



29



30



31

0 3 cm

Planche V. *– n°26 : Fibule gallo-romaine géométrique émaillée, n°27 à 29 : Fibules gallo-romaines skeuomorphes, n°30 et 31 : Fibules zoomorphes.*

27. Fibule skeuomorphe en bronze à charnière en forme de semelle. Surface décorée de plusieurs perles de verre serties dans l'émail et disposées de façon linéaire. Partie sommitale surmontée d'un petit anneau. Porte-ardillon triangulaire.
Type skeuomorphe. Feugère 28b.
N° d'inventaire musée : 93.7.1224.
Site : Soissons indéterminé
Parallèle bibliographique : FEUGERE 1985, pl. 156, fig. 1961.



Fig. 2. *- Fibule skeuomorphe en forme de semelle (pl. V, n° 27).*

28 et **29.** Fibules skeuomorphe en bronze à charnière en forme de lyre. Centre ajouré. Bande supérieure striée stylisant les cordes de l'instrument. Montants latéraux et base comportant une loge émaillée. Présence d'excroissances effilées situées sur la partie inférieure de la fibule. Porte-ardillon trapézoïdale.
Type générique : Feugère 28. Aucun exemplaire similaire en bibliographie.
N° d'inventaire musée : 93.7.1221 et 93.7.1220.
Site : Soissons indéterminé, " tombes 1912 "

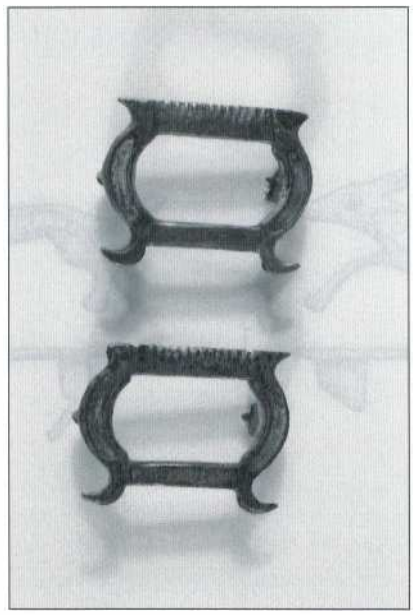


Fig. 3. *– Fibules skeuomorphes en forme de lyre (pl. V, n° 28 et 29).*

30 et **31.** Fibules en bronze à charnière du type zoomorphe émaillé. Canidé courant à corps émaillé comportant trois pastilles d'émail. Porte-ardillon trapézoïdale.
Types zoomorphes simples. Feugère 29a13.
N° d'inventaire musée : 93.7.1210 et 93.7.1223.
Site : Soissons indéterminé, " tombes 1912 "
Parallèles bibliographiques : FEUGERE 1985, pl. 157, fig. 1975 ; BOUCHER 1971, p.129, fig. 238.



***Fig. 4.** – Fibules zoomorphes en forme de chien (pl. V, n° 30 et 31).*

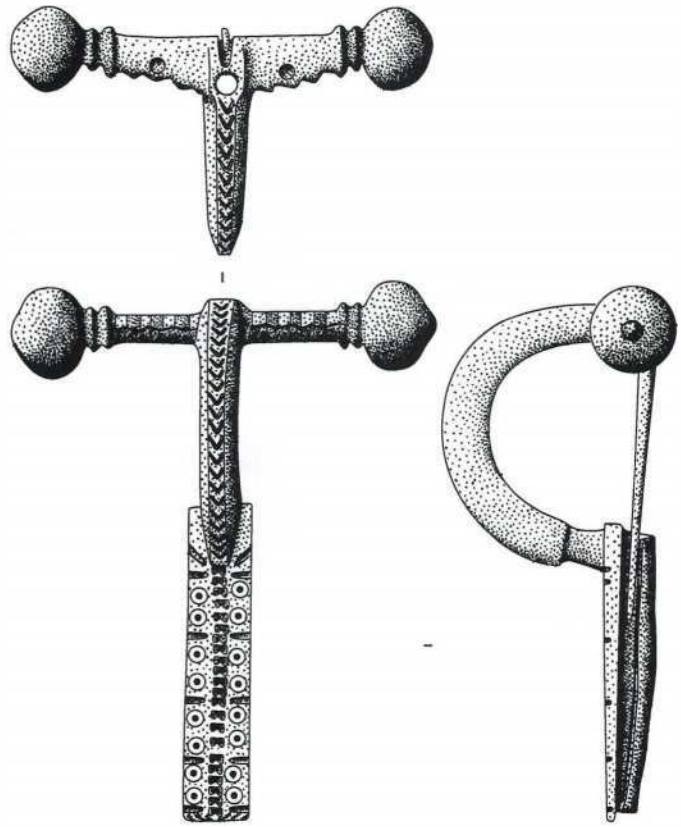
Planche VI
32. Fibule en bronze à charnière du type en arbalète ou cruciforme. Tête comportant deux tiges latérales développées et terminées par une moulure sphérique. Vue supérieure présentant une cavité circulaire médiane permettant de recevoir une goupille surmontée d'une moulure sphérique. Arc en demi-cercle de section trapézoïdale paré d'une série de chevrons incisés. Pied rectangulaire décoré d'ocelles et d'un leitmotiv de petits rectangles en creux disposés selon un axe médian. Porte ardillon cylindrique.
Type cruciforme (*Zwiebelknopffibel*). Feugère 31.
N° d'inventaire : 93.40.07
Site : Mercin-et-Vaux (D.Roussel) inv. fouille : M.V.Q. 92.03.
Parallèles bibliographiques : DILLY 1978, p. 172, pl. X, fig. 67. RIHA 1994, pl. 37, fig. 2735.

33. Applique décorative en bronze émaillée. Disque à deux bandes circulaires concentriques émaillées. La première bande alterne trois motifs rectangulaires. L'un est émaillé de vert foncé, le second est constitué d'un damier vert foncé et vert clair et le denier comporte un cercle d'émail radié de triangles verts sur un fond d'émail blanc. La seconde bande est émaillée de rouge et le centre de l'applique est formé d'une cavité circulaire qui devait être à l'origine émaillée.
N° d'inventaire : 93.7.1212
Site : Soissons indéterminé, " tombes 1912 "

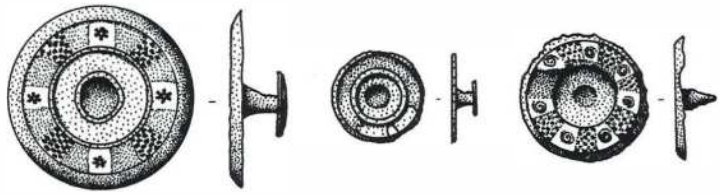
34. Applique circulaire en bronze émaillée. Disque à deux bandes circulaires concentriques dont la plus grande est émaillée de rouge.
N° d'inventaire : 93.7.1215
Site : Soissons indéterminé, " tombes 1912 "

35. Applique décorative en bronze émaillée. Disque à deux bandes concentriques émaillées. La première bande alterne deux motifs rectangulaires. L'un est émaillé d'une spirale blanche sur fond d'émail bleu foncé et le second est constitué d'un damier bleu foncé et blanc sur fond rouge. La seconde bande circulaire conserve seulement quelques traces d'émaillage la cavité circulaire centrale est émaillée de rouge.
N° d'inventaire musée : 93.7.1222
Site : Soissons indéterminé, " tombes 1912 "

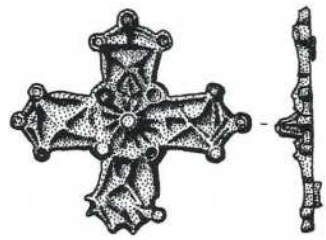
Planche VI



32



33 34 35



36

0 3 cm

Planche VI. *– n°32 : Fibule gallo-romaine en arbalète, n°33 à 35 : Appliques décoratives gallo-romaines émaillées, n°36 : Fibule cruciforme carolingienne.*

36. Fibule cruciforme en bronze à charnière. Extrémité des branches trilobées, comportant chacune trois perles en verre incrustées dans la masse métallique. Présence d'une perle centrale. La surface de la fibule est parée de moulures saillantes.
N° d'inventaire musée : 2001.15.7
Site : Soissons, 7 rue de l'Hôpital (D.Roussel) inv. fouille : 93.024. Z 6

Bibliographie :

BOUCHER Stéphanie (1971) :
- "Vienne, Bronzes Antiques", *Inventaires des Collections Publiques Françaises*, 17, Paris, 229 p.

DEBORD Jean (1996) :
- "Les fibules de Villeneuve Saint-Germain (Aisne)", *Revue Archéologique de Picardie*, n° 1/2.

DELMAIRE Roland et NOTTE Ludovic (1996) :
- "Trouvailles Archéologiques dans la région de Bapaume. Prospections et fouilles d'Edmond Fontaine (1926-1987)", *Mémoire de la Commission d'Histoire et d'Archéologie du Pas-de-Calais*, Arras, 276 p.

DILLY Georges (1978) :
- "Les fibules gallo-romaines du Musée de Picardie", *Cahiers Archéologiques de Picardie*, n° 5, 1978, p. 157 - 175.

DILLY Georges et SALLANDRE S. (1978) :
- "Les fibules du Vermandois", *Cahiers Archéologiques de Picardie*, n° 5, 1978, p. 147 - 155.

DOYEN Jean-Marc et TISON Claudine (1983) :
- "Fibules gallo-romaines de Liberchies", *Bulletin du Club Archéologiques Amphora*, n° 31, mars 1983, p. 17 - 27.

ETTLINGER Elizabeth (1973) :
- *Die römischen fibeln in der Schweiz*, Berne, 197 p.

FEUGÈRE Michel (1985) :
- "Les fibules en Gaule méridionale de la Conquête à la fin du Ve siècle après J.-C.", *Revue Archéologique de Narbonnaise*, suppl. 12.

LAMBOT Bernard (1975) :
- "Les fibules du Musée Vivenel trouvées en forêt de Compiègne sous Napoléon III", *Cahiers Archéologiques de Picardie*, 1975, p. 15 - 28.

LAMBOT Bernard (1983) :
- "Les fibules gallo-romaines du sud du département des Ardennes", *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, n° 4, 1983, p. 5 - 23.

LEGROS Vincent (1996) :
- *Les fibules ambiennes dans leur environnement régional.* Mémoire de Maîtrise sous la direction de Rolland DELMAIRE, 2 t., Lille, 1996, 210 p.

RIEKHOFF S. (1975) :
- "Müzen und Fibeln aus dem vicus des Kastells Hüfingen", Saalburg Jahrbuch, XXXII, p. 3-104.

RIHA Emilie (1979) :
- *Die römische fibeln aus Augst und Kaiseraugst*, Augst, 221 p.

RIHA Emilie (1994) :
- *Die römische fibeln aus Augst und Kaiseraugst*, Die Neufunde seit 1975, Augst, 245 p.

LA VIGNE ET LE VIN : DEUX BIENFAITS INESTIMABLES POUR LA TOPONYMIE DE L'AISNE ET DE L'OISE

JEAN-CLAUDE MALSY

Les paysages des départements de l'Aisne et de l'Oise ne sont plus ceux que nos ancêtres ont contemplés pendant près de quinze siècles. La vigne, en effet, couvrait la majeure partie des versants les plus ensoleillés. En 1807, un préfet de l'Oise définissait comme une forme " d'orgueil national " l'amour que les gens de Beauvais avaient de leur vignoble [1].

Les chiffres rassemblés dans le tableau ci-dessous illustrent parfaitement " l'agonie " du vignoble du département de l'Oise et la rapide déchéance du vignoble du département de l'Aisne, ce dernier ne devant sa " survie " que par l'existence de terroirs, cantonnés dans la vallée de la Marne, ayant bénéficié de l'exceptionnelle " appellation champagne [2] ".

VIGNOBLES	OISE		AISNE	
	SURFACES (Ha)	PRODUCTION (HI)	SURFACE (Ha)	PRODUCTION (H)
1788	**3695**	**115986**	**8566**	**251241**
Moyennes annuelles				
1820-1829	2525	81810	7897	286898
1900-1909	78	1086	2208	60021
1920-1929			728	27002
1980-1987	**1**	**12**	**1428**	**94452**

Les derniers lambeaux des vignobles, qui s'étendaient autrefois sur les coteaux dominant les vallées de l'Oise et de l'Aisne, sur les pentes de la montagne de Laon et sur celles du massif de Clermont, ont disparu dans la première moitié du vingtième siècle. Aujourd'hui oubliée, le plus souvent ignorée, cette viticulture régionale plus que millénaire a laissé son empreinte dans l'onomastique. Elle ressuscite par le biais de la documentation parvenue jusqu'à nous.

La viticulture dans la nomenclature des habitats : un apport médiocre

Les vignobles, le travail de la vigne et son corollaire l'élaboration du vin, ont peu contribué à la création de noms de lieu habités : Vignemont, Oise, arr. de Compiègne, c. de Ressons-sur-Matz, *Vinee Monte* en 1130 [3], et *Vigneux* [-Hocquet], Aisne, arr. de Laon, c. de Rozoy-sur-Serre, *Viniacus* en 1162, *Vinoit* en 1165 [4], sont les seuls toponymes relatifs à la viticulture ayant atteint le rang de paroisse.

Vignolles, Aisne, hameau, c^{ne} de Courmelles, arr. de Soissons, c. de Soissons-sud, *Vinoilum* au X^{e} siècle [5] ; Le Cellier, Aisne, ancien domaine de l'abbaye de Foigny, c^{ne} de Martigny-Courpierre, , arr. de Laon, c. de Craonne, *Cellarium* en 1166 [6] ; Vincelles, Aisne, h, c^{ne} de Château-Thierry, ch. l. d'arr., *Vincella*

1. Belderbusch, juillet 1807, Archives nationales, F^{10} 436.
2. M. LACHIVER, *Vins, vignes et vignerons, histoire du vignoble français*, Fayard, 1988, p. 588-613.
3. E. LAMBERT, *Dictionnaire topographique du département de l'Oise*, Amiens,1982, p.598, n° 3756 (désormais E. L).
4. A. MATTON, *Dictionnaire topographique du département de l'Aisne*, Laon, 1871, p.292 (désormais A. M.).
5. G. TESSIER. *Recueil des actes de Charles II le Chauve, roi de France* (840-877), tome II, [871], n° 493, p. 364 (désormais G. T.).
6. A. M., 51.

en 886 [7] ? et 1140 [8] ; *Le Pressoir*, nom de lieu assez bien représenté [9], et *Le Vendangeoir* [10], ne sont que d'humbles dépendances.

A cette maigre liste il convient d'ajouter, dans l'Aisne, quelques fermes, maisons et fiefs : *la Vigne-de-Resson* [11], *la Vigne-Midi* [12], *Vignet* ou *Vigneux* [13], *Vignois* [14] et *Vignole* [15] ; dans l'Oise, *la Vigne-Froyer* [16], *les Vignes* [17], *la Vignette* [18], *les Vignettes* [19], *la Vigneronne* [20] et *Vignolles* [21].

La présence d'un important vignoble explique le qualificatif *–le-Vineux* permettant de distinguer l'une des localités homonymes d'un district : *Nouvion-le-Vineux*, Aisne, arr. de Laon, c. de Laon-sud, *Noviandum Vinosum* en 1128 [22], *Nongentum Uinosum* en 1142 [23], *Nouigentum Uinosum* en 1146 [24]. L'apport, médiocre, se résume à vingt habitats, pour la plupart de faible importance.

La viticulture dans la nomenclature cadastrale : un apport immense

Il suffit de consulter les cadastres napoléoniens pour se convaincre de l'importance des terroirs qui furent autrefois travaillés par des générations de vignerons. Les lieux-dits relatifs à la viticulture se comptent par centaines : *la Vigne, les Vignettes, les Grandes Vignes, la Treille, le Clos Vinaigre, le Clos du Vigneron, Notre-Dame des Vignes, le Vin Répandu, les Vigneux, la Vigne Blanche, la Chère Vigne, la Goutte d'Or, la Bonne Vinne* etc. ; ces microtoponymes ne représentent qu'un infime échantillon prélevé aux confins des départements de l'Aisne et de l'Oise [25].

La toponymie et la microtoponymie apportent la preuve que l'Aisne et l'Oise furent d'importantes

---

7. J.-C. MALSY, *Les noms de lieu du département de l'Aisne*, tome I, A-L, Saint-Quentin, 1999, p. 114 (désormais J.-C. M.).
8. *Gallia Christiana in provincias ecclesiasticas distributa*, tome X, *Provincia Remensis*, Paris, 1751, n° 26, col. 114.
9. Hameaux, Oise, c^nes de Beauvais, Bonneuil-en-Valois, Bouillancy et Saint-Felix (E. L., 2896 à 2899) ; fermes, Aisne, c^nes d'Ambleny et Crouy, fief, c^ne de Celles-sur-Aisne. (A. M., 223).
10. Hameau, c^ne de Camelin. Aisne, c. Coucy-le-Château-Auffrique (A. M., 285).
11. Maison isolée, c^ne de Mont-Saint-Martin, Aisne, c. Braine (A. M., 292).
12. Fief, c^ne d'Urcel, Aisne, c. Anizy-le-Château.
13. Fief, c^ne de Mézy-Moulins, Aisne, c. Condé-en-Brie.
14. Fief, c^ne de Folembray, Aisne, c. Coucy-le-Château-Auffrique.
15. Ferme, c^ne de Flavy-le-Martel. Aisne, arr. Laon, c. Laon-sud.
16. Ecart, c^ne de Trie-Château, Oise, ch. l. de c.
17. Hameau, Oise, c^nes de Clairoix et Coye-la-Forêt.
18. Ecart, c^ne de Pontarmé, Oise, c. Senlis ; hameau, c^ne de Sermaize, Oise, c. Guiscard.
19. Ecart, c^ne de Versigny, Oise, c. Nanteuil-le-Haudoin.
20. Ecart, c^ne d'Ermenonville, Oise, c. Nanteuil-le-Haudoin.
21. Hameau, c^ne de Montataire, Oise, c. Creil.
22. A. M., 203.
23. J. RAMACKERS, *Papsturkunden in Frankreich*. Neue Folge, IV Picardie, Göttingen, 1942, n° 33, p. 119. *Apud Nongentum Uinosum domum, torcular, uineas* (désormais J. R).
24. J. R., n° 46. *In parrochia Nouigenti Uinosi quinque modio uinagii.*
25. Le dépouillement des 157 cadastres napoléoniens relatifs aux communes de l'arrondissement de Compiègne (Oise) révèle 106 villages viticoles et environ 250 lieux-dits attestant la présence d'un vignoble. Le canton de Guiscard, le plus septentrional, ne comptait que 3 localités viticoles sur 20 villages et, plus au sud, la vigne ne couvrait aucun arpent sur le terroir de 10 communes situées au cœur et à la périphérie des grands massifs forestiers de Compiègne et de Laigue. La microtoponymie nous renseigne, d'une part sur la limite climatique et, d'autre part, nous confirme que les frondaisons épaisses ne permettent pas de recueillir les grappes génératrices d'un vin de qualité. *Vignes, clos, vignettes* et *vinottes, vignerons* et *vigneronnes, vignobles* sont les termes les plus usités. *Les pressoirs* sont nombreux (Berlancourt, Vauchelle, Noyon, Longueil-Sainte-Marie, Giraumont, Pimprez, Cambronne-lès-Ribécourt, Gournay-sur-Aronde, Rivecourt). Les vins sont entreposés dans *les grands celliers* (Le Meux). *La goutte d'or* annonce la qualité du futur breuvage (Venette), *le vinaigrier*, le contraire, *le Pissevin* et *le sac à vin*, l'abondance. Le sens de nombreux microtoponymes nous échappe. Certaines expressions non décryptées dissimulent une antique présence viticole car le vigneron, amoureux de sa vigne, a souvent baptisé affectueusement le champ de ceps travaillé avec ardeur et passion : le lieu-dit *Poilbarbe*, à Noyon, entre dans cette catégorie. (cf. *apud Mons* [Mons-en-Laonnois] *uineam que* dicitur *Polebarbe*. J. R.,161, a. 1174).

régions viticoles. Pendant des siècles des hommes et des femmes ont transformé le paysage légué par leurs ancêtres qui avaient combattu les légions de César. Le nord de la Gaule connaissait le breuvage mais ignorait le cep qui produisait le fruit. A la fin du IIIe siècle, un édit de l'empereur Probus permit à tous les Gaulois de planter la vigne. Cette décision allait dans le sens de l'Histoire, car au même moment, la christianisation était en marche et pour elle le vin symbolisait le sang de l'Homme mort sur la croix.

En dépit de conditions climatiques difficiles, les hommes travaillèrent les sols de l'Aisne et de l'Oise, créèrent des vignobles, et élaborèrent le vin indispensable au service divin. Ces vignerons firent encore mieux : ils produisirent des vins de très grande qualité, qui furent consommés dans d'autres régions et, pour une bonne part, exportés.

Si l'apport de la vigne et du vin dans l'onomastique est important au niveau de la terre cultivée, mais négligeable au niveau du centre habité, c'est que la vigne, dans ces contrées, réclamait un travail surhumain pour des rendements souvent aléatoires en rapport avec les caprices du temps, et qu'elle fut le plus souvent plantée sur le terroir de villages fondés avant l'édit de Probus.

Malgré ce bilan contrasté, l'historien des noms de lieu se doit de rendre un vibrant hommage aux vignerons de l'Aisne et de l'Oise aujourd'hui disparus et à leurs vins qu'il ne savourera jamais. Grâce à cette activité millénaire, et aux vins de qualité qui furent élevés dans cette contrée, nous disposons aujourd'hui d'un trésor inestimable : de très nombreuses formes anciennes, antérieures au XIIIe siècle, précieuses par leur rareté.

LA DOCUMENTATION : VIe - XIe SIÈCLE

(Un astérisque* est placé derrière la forme ancienne lorsque le toponyme apparaît pour la première fois dans un document en compagnie d'un vignoble).

Le vignoble de Laon et du Laonnois

Les plus anciennes vignes documentées sont celles mentionnées dans la forme courte du testament de saint Remi [26]. Rédigé vers 512, ce texte authentique nous apprend que le prélat avait lui-même planté sa vigne de *Vindonissa** [27], Vendresse [28].

Le saint évêque possédait d'autres vignes sur les pentes de la montagne de *Lugdunum**, forme la plus ancienne actuellement connue pour Laon, chef-lieu du département de l'Aisne.

Sept noms de vignerons et sept vignes figurent dans le testament, dont une près de Reims [29] (Marne). Ce précieux document apporte la preuve que le vignoble de Laon existait dans la seconde moitié du Ve siècle et c'est selon toute vraisemblance pendant cette même période que Remi planta sa vigne de Vendresse et à tout le moins avant 512, année où fut rédigée la plus ancienne version de son testament.

---

26. Corpus Christianorum, tome CXVII, Turnhout, 1957. *Testamentvm S. Remigii episcopi*, pp. 473-487. (Désormais C.C.)

27. cui uineam dono, quam posui Vindonisse et meo labore constitui., C.C., p. 477.

28. Aisne, cne de Vendresse-Beaulne, arr. Laon, c. Craonne. Le vignoble qui entourait la colline de Laon était déjà considérable à la fin du Xe siècle ; la relation du siège de cette ville par les troupes avinées d'Hugues Capet en 988 est très suggestive à cet égard (*Lettres de Gerbert*, éd. J. HAVET, p. 110, *occupatis militibus regiis uino et sonno*).

29. Vitis plantam super uineam meam ad Subnem positam (corr: suburbanem) [au faubourg de Reims]...cum Meliano uinitore...uineam quoque, quam Enias uinitor colit...Vineam, quam Mellaricus Lugduni facit...uineam, quam Bebrimodus facit...et uitium pedaturam, que suae iungitur uineae, quam Cattusio facit...uineam...quam posui Vindonisse et meo labore constitui...Nonnionem, qui meam uineam facit., *C.C.*, p. 476-477. En 1138-1143, le chapitre cathédral de Laon possédait une vigne appelé le plant de saint Remi, située près de Laon : *uineam que dicitur planta sancti Remigii*. J. R., 40.

Il faut attendre ensuite le VII^{e} siècle pour connaître l'existence de Crépy (-en-Laonnois), Aisne, arr. de Laon, c. de Laon-sud, *Crispiacus**, époque où saint Amand y prend possession d'une vigne avec le vigneron qui la cultive [30].

Le IX^{e} siècle éclaire les paysages de l'Aisne et de l'Oise à la lueur des vignobles qui s'étendent sur le terroir de nombreuses localités, qui surgissent dès lors des ténèbres.

847 Cessières, Aisne, arr.de Laon, c. d' Anizy-le-Château, *Cersarias**, une vigne [31].
848 Bouconville [-Vauclair], Aisne, arr. de Laon, c. de Craonne, *Beconis villa*, dix-neuf vignes, 177 muids de vin [32].
848 Cerny [-en-Laonnois], Aisne, arr. de Laon, c. de Craonne, *colonia Cirsinniaca*, cens du vin [33].
848 Saint-Victor, Aisne, ferme détruite, c^{ne} de Craonne, arr. de Laon, *Dursinicas**, cens du vin [34].
848 Roucy, Aisne, arr. de Laon, c. de Neufchâtel-sur-Aisne, *Rauciacum*, deux petites vignes, 6 muids de vin [35] et une vigne de 6 muids [36].
848 Liesse [-Notre-Dame], Aisne, arr. de Laon, c. de Sissonne, *Lientia**, une petite vigne, 1 muid de vin [37].
848 Arrancy, Aisne, arr. de Laon, c. de Sissonne, *Arentiacum**, trois petites vignes,15 muids de vin [38].
864 Lizy, *villa Leziacas**, Aisne, arr. de Laon, c. de Laon-sud, des vignes [39].
867 Marcilly, *Marciliacum**, Aisne, c^{ne} de Foucaucourt, arr. de Laon, c. d'Anizy-le-Château, un bonnier de vigne et dans le *pagus* de Laon d'autres vignes [40]
867 Voulpaix, Aisne, arr. et c. de Vervins, *Bospatium**, des vignes [41].
872 Barisis, Aisne, arr.de Laon, c. de Coucy-le-Château-Auffrique, *Barisiacum*, des vignes [42].
877 Besny [-Loizy], Aisne, arr. de Laon, c. de Laon-nord, *Bisinacum**, des vignes [43].
X^{e} siècle Saint-Erme [-Outre-et-Ramecourt], Aisne, arr. de Laon, c. de Sissonne, *Ercliacum*, le vin à l'usage des frères (de l'abbaye de Saint-Pierre de Lobbes) [44].
1096 Mons [-en-Laonnois], Aisne, arr. de Laon, c. d'Anizy-le-Château, *villa Montis* prope Laudunum*, des vignes [45].

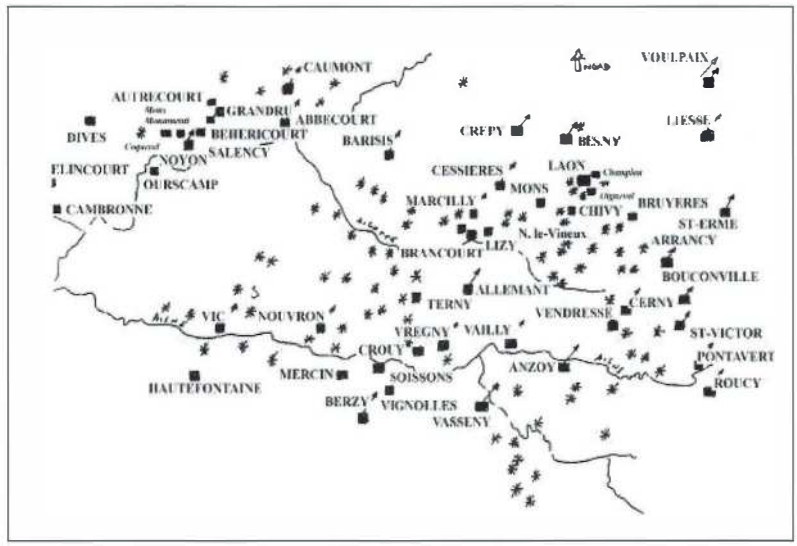
Les vignobles de la vallée de l'Aisne et du Soissonnais

Nous ne disposons pas d'informations antérieures à la seconde moitié du IX^{e} siècle pour cette région, mais la viticulture est une activité en plein essor dès cette époque.

---

30. J.-M. PARDESSUS, *Diplomata, chartae, epistolae, leges, aliaque instrumenta ad res Gallo Francicas spectantia*, Paris, 1843, tome I, n° 350, p. 133. *Uineam in fine Crispiacense cum uinitore nomine Wulberone.*
31. G. T., I, n° 292, p. 247, *uineam in Cersarias.*
32. J.-P. DEVROEY, *Le polyptyque et les listes de cens de l'abbaye de Saint-Remi de Reims* (IX^{e} – XI^{e} siècles), éd. critique, Travaux de l'Académie Nationale de Reims,163^{e} vol., 1984, p. 33, *vineae* XVIIII *cum totidem vinitoribus ubi possunt colligi de vino modii* CLXXVII (désormais PSR).
33. PSR, p.34-35.
34. Idem, p.33-35.
35. Idem, p. 61, *in Rauciaco mansus I cum vineolis II dominicatis ubi colliguntur vini modii VI.*
36. Idem, p. 54, *est ibi vinea ubi possunt colligi de vino modii* VI.
37. Idem, p. 60, *Lientia cum vineola.*
38. Idem, p. 61, *vineolis III.*
39. G. T., II, n° 273, p. 112, *vineis.*
40. Idem II, n° 303, p. 167, *de uinea bunuarium unum... ex rebus in pago Laudunensi sitas vini sufficientia sibi preparent, ita ut praedictas vineas bene excolant et emeliorare faciant et plures alias vineas ibi plantent.*
41. Idem, t. II, n° 302, p.165, *vineis.*
42. *Idem*, t. II, n° 357, p. 294, *vineis.*
43. Idem, t. II, n° 433, p. 466, *vineis.*
44. [VIII^{e} s] AA. SS. X, 18 avril. *De Sancto Ursmaro. Historia miraculorum, auctore Fulcuino abbate et aliis*, c. VI, p. 563, *de eodem Ercleaco uinum ad usus fratrum* (Rédaction au X^{e} s.).
45. Ch. Higounet, *Grand cartulaire de la Sauve-Majeure, Etudes et documents d'Aquitaine.* VIII, Bordeaux, 1996, n° 633, p. 549, *vineis.* (désormais Ch. H.).

864 Vailly [-sur-Aisne], Aisne, arr. de Soissons, ch. l. de c, *Vaiesliacum**, des vignes [46].
[871] Vignolles, Aisne, h., c^ne de Courmelles, arr. de Soissons, c. de Soissons-sud, et Crouy, Aisne, arr. de Soissons, c. de Soissons-nord, *Vinoilum**, *Crouiacum,* 5 bonniers et 78 carrés de vigne [47].
[858-872] Mercin [-et-Vaux], Aisne, arr. de Soissons, c. de Soissons-sud, *Maurcins**, des vignes [48].
[858-872] Soissons, *in civitate*, 23 vignes [49].
872-873 Vasseny, Aisne, arr. de Soissons, c. de Braine, *Vaciniacum**, vignoble [50].
877 Berzy [-le-Sec], Aisne, arr. de Soissons, c. Soissons sud, *Bersiacum*, une vigne [51].
877 Vregny, Aisne, arr. de Soissons, c. de Vailly-sur-Aisne, *Viriniacum**, règlement relatif au vin [52].
886 Hautefontaine, Oise, arr. de Compiègne, c. d'Attichy, *Altafontana*, une vigne de 20 muids [53].
965 Allemant, Aisne, arr. de Soissons, c. de Vailly-sur-Aisne, *Alemannis**, des vignes [54].
979 Anzoy, Aisne, habitat disparu, c^ne de Pont-Arcy, arr. de Soissons, c. de Vailly-sur-Aisne, *Ansetum**, 100 muids de vin et d'autres vignes produisant 20 muids de vin [55].
[VIII^e s.] Pontavert, Aisne, arr. Laon c. Neufchâtel-sur-Aisne, *Warocium**, des vignes [56] (rédaction X^e s.).
1064-1069 Nouvron [-Vingré] ?, Aisne, arr. de Soissons, c. de Vic-sur-Aisne, *Noveron**, des vignes [57].
1066 Vic [-sur-Aisne], Aisne, arr. Soissons, ch. l. de c., *Vicus*, marchands et conducteurs de vin originaires de Flandre [58].
1096 Terny [-et-Sorny], Aisne, arr. de Soissons, c. de Vailly-sur-Aisne, *Terni**, la dîme du vin [59].



46. G.T., t. II, n° 274, p. 115, *medietatem vinearum.*
47. *Idem*, t. II, n° 493, p. 634. *Concedimus etiam inter Crouiacum et Vinoilum et civitatem de vineis bunuarios quinque et quadros septuaginta octo.*
48. *Idem*, t. II, n° 494, p. 639, *vineae* L.
49. *Idem*, t. II, n° 494, p. 639, *vineae* XXIII.
50. *Idem*, t. II, n° 399, p. 384. *uilla que uocatur Vaciniacus, mansum uidelicet dominicatum cum terris, uineis et pratis.*
51. *Idem*, II, n°433, p. 466, *unam vineam.*
52. *Idem*, t. II, n° 435, p.471, *De uilla namque Viriniaco jubemus tres partes fieri de uino, unam partem ad opus senioris, alteram quoque ad usus sororum ac fratrum in Marcianis consistentium, terciam quidem ad opus sororum ac fratrum in Hamatico de gentium omnia jure perpetuo habenda...*
53. Dom J. MABILLON, *Ann. Ord. S. Bened.*, III, n° 29, p. 687, *vinea ad modio XX.*
54. A. LE MIRE, *Opera diplomatica et historica*, t. I, cap. 18, p. 505, *vineas.*
55. B.N. Picardie. vol. 233, f°. 102, *cum clauso indominicato centum uini modiorum, ne sterilitas, intercedat ferace et uineis aliis uinaticis ad XX modios uini fortasse et amplius persoluentibus.*
56. FLODOARD, *Historia Remensis ecclesiae*, l. II, c. 11,. MGH SS, XIII, p. 458.
57. O. GUYOTJEANNIN. *Noyonnais et Vermandois aux X^e et XI^e siècles, La déclaration du trésorier Guy et les premières confirmations royales et pontificales des biens du chapitre cathédral de Noyon*, dans Bibliothèque de l'Ecole des chartes, tome 139 (1981), p. 161, *uineas* (désormais O. G.).
58. Dom J. MABILLON, *De re diplomatica*, n° 157, p. 605, *mercatores denique et vini conductores de Flandrensi natione ad terras sancti Medardi venientes.*
59. Ch. H., n° 633, p. 349, *et quicquid habebant in decima maiori et absque vino.*

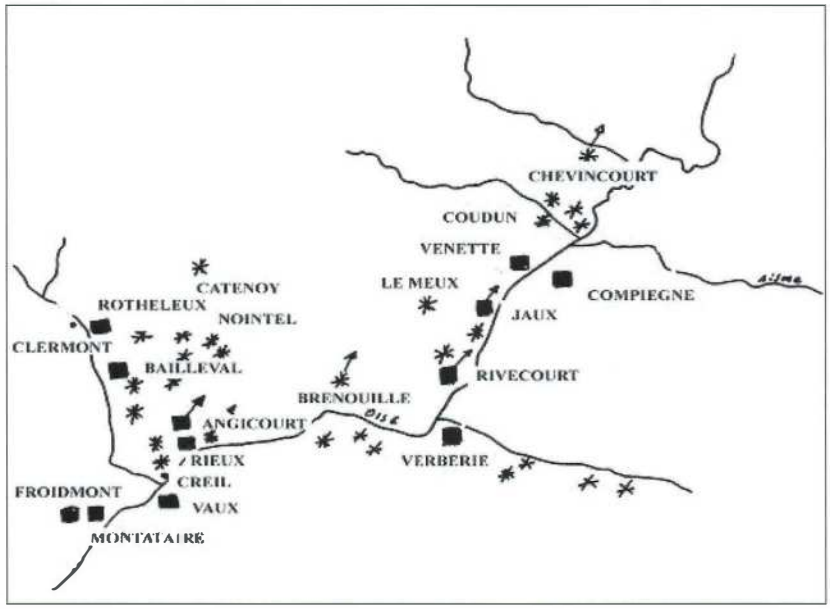
Les vignobles de la vallée de l'Oise

Les pentes exposées au sud et au sud-est, qui dominent le cours de l'Oise, rivalisaient avec celles du Laonnois et de la vallée de l'Aisne.

829 Rivecourt, Oise, arr. et c. d'Estrées-Saint-Denis, *Reuereis curtis**, quarante-huit muids de vin [60] ; 844, *Rivirtsicurtis*, six arpents de vigne [61].
844 Jaux, Oise, arr. et c. de Compiègne, *Gellis*, huit arpents de vignes [62] ; 872, des vignes [63].
855 Noyon, Oise, arr. de Compiègne, ch. l. de c., *Noviomum*, une vigne de 120 muids [64].
868 Vaux, Oise, h., c^ne^ de Creil, arr. de Senlis, *Valles**, trente bonniers de vigne [65].
872-875 Froidmont, Oise, h. et ancienne abbaye, c^ne^ de Bailleul-sur-Thérain, ou lieu-dit, c^ne^ de Montataire, c. de Creil, *Friscomons**, des vignes [66].
877 Abbécourt, Aisne, arr. de Laon, c. de Chauny, *Hebbencurtis**, des vignes [67].
877 Caumont, Aisne, arr. de Laon, c. de Chauny, *Calmonte*, les deux-tiers du vignoble [68].
901 Hautecourt ou Autrecourt, Oise, c^ne^ de Grandru, c. de Noyon, *Hidulficurtis**, Grandru, Oise, arr. de Compiègne, c. de Noyon, in *Grandirivo**, Salency, Oise, arr. de Compiègne, c. de Noyon, *Salentiacum*, les meilleures vignes [69].
918 Verberie, Oise, arr. de Senlis, c. de Pont-Sainte-Maxence ; Compiègne, Oise, ch. l. d'arr., et Venette, arr. et c. de Compiègne : le neuvième du cens du vin [70].
979-986 Béhéricourt, Oise, arr. de Compiègne, c. de Noyon, *Behireicurtis**, une vigne [71] ; 1064-1069, *Bethereicurtis*, deux petites vignes [72].
979-986 Dives, Oise, arr. de Compiègne, c. de Lassigny, *Diva*, une vigne [73].
1017 Cambronne [-lès-Ribécourt], Oise, arr. de Compiègne, c. de Ribécourt, *Camberona**, des vignes [74] ; 1064-1069 les meilleures vignes [75].
1027 Montataire, Oise, arr. de Senlis, c. de Creil, *Monti[s]tere*, des vignes [76].
1061 Rieux, Oise, arr. de Clermont, c. de Liancourt, *Reus**, trois arpents et demi et la moitié du cens des vignes et du vin [77].
1064-1069 Abbaye de Saint-Barthélemy, c^ne^ de Noyon, Oise, qui fut construite sur le *Mons Monumenti**, une vigne [78].
1064-1069 Coquerel, lieu-dit, c^ne^ de Noyon, Oise, *in Cokerello**, une vigne [79]
1089-1095 Elincourt [-Sainte-Marguerite], Oise, arr. de Compiègne, c. de Lassigny, *Allincurtis*, des vignes [80].

---

60. Gesta sanctorum patrum Fontanellensis coenobii, éd. F. LOHIER et J. LAPORTE XIII, c. 8, p.121, *uini modios* XLVIII. (Désormais : Gesta SS. P. Fontan. Coenobii).
61. G. T., I, n° 58, p.163, *de uinea aripennos sex.*
62. Idem, I, n° 58, p. 163 *de uinea aripennes octo.*
63. Idem, II, n° 399, p. 384, *vineis.*
64. Idem, I, n°173, p.455,*vinee de quibus secundam temporis qualitatem colliguntur modia centum viginti.*
65. Idem, II, n° 313, p. 191, *et de vineis bunuaria* XXX.
66. Idem, II, n° 399, p. 384, *uineis.*
67. Idem, II, n° 430, p.458, *uineas.*
68. Idem, II, n° 430, p.458, *uinearum duas partes.*
69. Ph. LAUER, *Recueil des actes de Charles III le simple, roi de France*, n° 40, p. 84, *optimis vineis.*
70. Idem, n° 95, p. 217 *de censu quoque vini quod accipitur de Compendio ac Venetta nonam partem...de ipso quoque fisco (Vermeriae)...nonam partem, in...vino.*
71. L. HALPHEN, *Recueil des actes de Lothaire et Louis V, rois de France*, n° 55, p. 127, *mansus unus cum vinea sua* (désormais L. H.).
72. O. G., p. 161, *duas vineolas.*
73. L. H., n• 55, p. 127, *mansus unus cum uinea.*
74. D. LOHRMANN, *Papsturkunden Ile-de-France...*, n° 6, p. 235, *vineas.* (Désormais D. L.).
75. O. G., p. 161, *optimas uineas.*
76. M. FAUROUX, *Recueil des actes des Ducs de Normandie*, n° 59, p. 182, *uineis.*
77. A. VATTIER, *Cartulaire du prieuré de Saint-Christophe-en-Halatte*, p. 3, *tres arpennos vinearum et dimidium...censum vinearum et denariis et de vino.* (Désormais A. V)
78. O. G., p. 161, *uinea.*
79. Idem, p. 161, *uinea.*
80. C. BRUEL, *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, t. IV, n^c^ 3637, p. 807, *uineas.*



Le vignoble de la montagne de Clermont

La vigne couvrait également les pentes du massif de Clermont dès l'époque carolingienne.

867 Angicourt, Oise, arr. de Clermont, c. de Liancourt, *Angisicurtis*, des vignes [81] ; 870 *Ungisicurtis*, des vignes [82].

?-XI^e siècle Bailleval, Oise, arr. de Clermont, c. de Liancourt, *Baillone valle*, une vigne de quatre bonniers et un arpent [83].

869 Herchies, Oise : arr. de Beauvais, c. de Beauvais-nord-est, *Arsy*, ferme c^ne de Bury, c. de Mouy, ou *Arsis*, lieu disparu c^ne de Clermont, ch. l. d'arr., *Arsitium**, des vignes [84].

1061 Rotheleux, Oise, c^ne de Breuil-le-Vert, arr. et c. de Clermont, *Rostolum**, un clos de vignes [85].

Le dépouillement des sources parvenues jusqu'à nous permet de dresser les cartes des anciens domaines viticoles aux départements de l'Aisne et de l'Oise, attestés entre le VI^e et le XI^e siècle. La vigne couvrait sans doute de nombreux autres terroirs bien avant l'aube du XII^e siècle car de nombreux documents ont en effet disparu. Malgré ces pertes irrémédiables, la lecture des cartes permet de dégager plusieurs enseignements.

81. G. T., II, n° 304, p. 170, *vineis*.
82. MANSI, XVI, c. 565, *vineis*.
83. O. GUYOTJEANNIN, *Un témoignage falsifié des possessions primitives de l'église cathédrale de Beauvais*, examen et édition n° C3, dans *Francia*, 13, p. 687, *de vinea bunuar IV et arpennum I*.
84. G. T., II, n° 325, p. 214, *uineis in uilla Arsitio sitis*.
85. A V., p. 3, *juxta suburdium Clarimontis, in villa que dicitur Rostolum unum clausum vinearum*.

BEAUVAISIS, LAONNOIS, NOYONNAIS ET SOISSONNAIS : QUATRE RÉGIONS EXPORTATRICES DE VINS AU IX^{e} SIECLE

Les vallées de l'Aisne, de l'Oise et le Laonnois occupaient une place de choix pour l'exportation des vins vers les pays d'Europe septentrionale et ce flux commercial eut pour origine la présence de très nombreux monastères dans les riches terroirs que comptaient les anciens diocèses de Beauvais, Noyon, Laon et Soissons. Les anciennes communautés monastiques y furent très tôt possessionnées suite à de notables concessions royales ou privées et, malgré le silence des textes, il semble que la viticulture explique pour une bonne part ces donations.

La documentation que nous avons réunie et référencée, permet, d'une part, d'établir la chronologie viticole et d'autre part, de connaître quels furent les monastères qui cultivèrent la vigne et qui s'approvisionnèrent en vins dans l'Aisne et dans l'Oise.

Au VI^{e} siècle, saint Remi avait légué ses vignes de Laon et de Vendresse. Trois siècles plus tard, le plus important domaine de l'abbaye éponyme au diocèse de Reims était situé à Bouconville et à Cerny-en-Laonnois près de Vendresse [86]. Les moines de Reims cultivaient la vigne dans la même région à Saint-Victor, Roucy, Liesse et Arrancy en 848.

En 663, aux confins de l'Austrasie et de la Neustrie, le roi Childéric II donne la terre fiscale de Barisis à saint Amand, fondateur de l'abbaye éponyme en Pévèle. Le saint évêque édifie quelques années plus tard un *coenobium* à *Faverolas,* dans le fisc de Barisis, auquel il affecte une vigne sise à Crépy à quelques kilomètres au nord-est. En 847, ce sont les moines de Saint-Amand-en-Pévèle qui récoltent les raisins de Cessières et vendangent, en 867, ceux de Marcilly ; en 864, un personnage nommé *Rhodo* donne ses vignes de Lizy au même établissement. En 872, un vignoble est attesté au terroir de Barisis.

En 867, les moines de Saint-Germain-des-Prés de Paris reçurent le domaine de Voulpaix et ce dernier comprenait des terres plantées de vignes.

En 877, l'abbaye de Nivelles s'approvisionne en vins à Besny, domaine qu'elle gère pour la boisson des moines, les besoins du service divin et le service de l'hospitalité.

Au X^{e} siècle, le monastère de Saint-Pierre de Lobbes en Hainaut exploite le domaine viticole d'*Ercliacum*, Saint-Erme, sans doute depuis le VII^{e} siècle.

En 829, l'abbaye normande de Saint-Wandrille exploite le vignoble de Rivecourt depuis de nombreuses années [87] ; en 844, les moines de Saint-Riquier possèdent six arpents au même lieu.

En 844, ces derniers religieux, originaires du Ponthieu, récoltent le vin de Jaux, et en 872 les chanoines de Rouen vendangent sur ce même terroir viticole, où les moines de Saint-Denis sont possessionnés depuis le VII^{e} siècle.

En 855, à Noyon, les chanoines de l'église de Tournai disposent d'une vigne qui produit 120 muids.

En 868, les moines de Saint-Riquier possèdent 30 bonniers de vigne au terroir de Creil, au hameau de Vaux, sur la rive gauche de l'Oise.

Vers 872, le chapitre de Rouen vendange à Froidmont, lieu situé près de Montataire ?

En 877, les moines de Saint-Bertin possèdent les deux tiers du vignoble de Caumont, et reçoivent les vignes d'Hilduin sises à Abbécourt.

En 864, les chanoines de Saint-Pierre et Saint-Bavon de Gand exploitent, de longue date, la moitié du vignoble de Vailly-sur-Aisne.

En 872, les vignes de Vasseny figurent parmi les biens affectés à la mense canoniale de l'église cathédrale de Rouen.

En 877, un diplôme réglemente la répartition au tiers des vins de Vregny entre les moines et les sœurs

---

86. J.-C. M., tome I, p. 138-139, Bouconville (-Vauclair), Aisne.

87. La présence des moines de Saint-Wandrille sur la rive gauche de l'Oise remonte au plus tard au début du VIII^{e} siècle. En 700-702 le monastère avait reçu d'un certain *Erchenulfus* une partie du domaine d'*Ulmosus*, qui n'est autre que le village de Le Meux, (Oise, arr.Compiègne, c. Compiègne-sud), proche de Rivecourt - *Gesta. SS. P.Fontan. Coenobii*, II, 3, p.19.

des abbayes de Marchiennes et de Hamage et le *senioris* ; à la même époque, le monastère de Nivelles possède une vigne à Berzy-le-Sec.

En 886, le comte de Soissons, Eric, donne aux moines de Saint-Crépin-le-Grand de Soissons, une vigne de 20 muids sise à Hautefontaine.

En 965, les moines de Saint-Guislain s'approvisionnent en vins d'Allemant ; ils exploitent ce domaine depuis le règne de Charlemagne.

Avant 979, les moines de Saint-Vincent de Laon possèdent le domaine viticole d'Anzoy, en Soissonnais, situé sur la rive gauche de l'Aisne.

Au X^{e} siècle, les chapitres et les abbayes diocésaines vendangent à Béhéricourt, Dives, Autrecourt, Grandru, Salency, Verberie, Compiègne et Venette.

Une forgerie du X^{e} siècle [858-872], nous apprend que le monastère de Sainte-Marie de Soissons cultive 50 vignes à Mercin et 23 autres à Soissons. A la même époque [871], le monastère de Saint-Médard vendange à Crouy, Vignolles et Soissons.

En 867 et en 870, les moines de Saint-Vaast d'Arras vendangent dans leur domaine d'Angicourt.

En 869, le domaine royal de Luchy, cédé par Charles le Chauve aux moines de Saint-Lucien de Beauvais, possède un vignoble situé sur les pentes de la colline de Clermont.

Bien avant le XI^{e} siècle, l'église cathédrale de Beauvais possède des vignes à Bailleval et une chronique rédigée tardivement laisse entendre qu'elles étaient cultivées dès le VI^{e} siècle sur ce terroir.

LA DOCUMENTATION : XI^{e} - XII^{e} SIECLE

Après l'avènement des Capétiens de nouveaux terroirs viticoles apparaissent : Mons-en-Laonnois, Anizy, Bruyères (-et-Montbéraut), Champleux, c^{ne} de Laon, Chivy-lès-Etouvelles, Brancourt-en-Laonnois, Nouvron, Terny, Vic-sur-Aisne, Cambronne, Montataire, Rieux, Elincourt, Bailleval, Breuil-le-Vert et un document de 1066 nous confirme la vocation exportatrice des vignobles du Soissonnais, exploités par les moines de Saint-Médard de Soissons.

Il faut attendre le XII^{e} siècle pour découvrir l'étendue réelle des surfaces occupées par la vigne. Un dépouillement partiel des actes émis pendant cette période nous livre une vision étonnante du paysage régional : ce sont plus de cent paroisses viticoles qui apparaissent et avec elles, une nouvelle fois, près de cinquante pour cent des formes les plus anciennes des noms de lieu habités [88 à 91].

---

88. **LE VIGNOBLE DE LAON ET DU LAONNOIS** 1100 Saint-Marcel, sous Laon, 1115 Chaillevois, 1117 Vorges, v. 1120 Bourguignon, 1128 Nouvion-le-Vineux, 1131 Les Creuttes, Monampteuil, Urcel, 1138 Lierval, Wissignicourt, 1141 Nogent, c^{ne} Coucy-le-Château, 1142 Ailles, 1145 Laval-en-Laonnois, 1146 Aulers, c^{ne} Bassoles-Aulers, Aulnois-sous-Laon, Coucy-le-Château., Landricourt, *Lui* (auj. La Vallée-Foulon), 1148 Vaux, c^{ne} de Laon, 1154 Neuville, c^{ne} de Laon, Penancourt, c^{ne} d'Anizy-le-Château, Merlieux (-et-Fouquerolles), Montarcene, c^{ne} Montbavin, Chevregny, 1156 Foucaucourt, 1159 Montbavin, 1166 Le Cellier c^{ne} Martigny-en-Laonnois, 1169 Semilly, c^{ne} de Laon, Monceau, 1174 Courtonne, Festieux, Montbérault, Orgeval, c^{ne} de Laon, Verneuil-sous-Coucy, Beffecourt, 1179 Jumigny, Oeuilly et Geny, Vassogne.

89. **LES VIGNOBLES DE LA VALLÉE DE L'AISNE ET DU SOISSONNAIS** 1122 Tannières, 1131 Epagny, 1132 Montigny-Lengrain et La Gorge, 1139 Chavigny, Bucy-le-Long, Ambleny, Pommiers, Lhuys, 1141 Limé, Dhuizel, Cerseuil, 1144 Berry (S. Christophe-à-), 1146 Carreux, Bagneux, Vauxaillon, Juvigny, Sorny, c^{ne} de Terny-Sorny, Leuilly-sous-Coucy, Guny, Crécy-au-Mont et Catillon et Béthancourt, Pont-saint-Mard, Vassens, 1149 Auberlaye, c^{ne} de Crouy, Vendeuil, 1150 Attichy, 1154 Clamecy, Vieil-Arcy, Trosly-Loire, Braine, Quincy-sous-le-Mont, Courcelles-sur-Vesle, Mont-Notre-Dame, Courcelles-sur-Vesle, Blanzy-lès-Fismes, Cerseuil, Villers-en-Prayères, Ressons-le-Long, 1162 La Roche, c^{ne} d'Osly-Courtil, 1167 Presles, c^{ne} Soissons, 1169 Autrèches, Eury, Beauvoir, c^{ne} de Saint-Aubin, Caisnes, Berlinval, c^{ne} de Morsain, 1170 Bruys, 1172 Jaulzy, (Saint-Riquier) 1173 Pargny (-Filain), 1174 Vauxrot, 1176 Chivres-Val, Vauxrezis, Vauxbuin, 1177 Rochemont, c^{ne} de Pommiers, Brenelle, 1180 Berrieux, 1181 Cuisy-en-Almont, 1184 Billy-sur-Aisne, 1192 Coeuvres, XII^{e} s., Berny-Rivière.

90. **LES VIGNOBLES DE LA VALLÉE DE L'OISE** 1104 Mézières et Séry (-lès-Mézières), 1129 Brenouille (abbayes d'Yerres et de Corbie), 1130 Larbroye, 1131 Versigny, 1135 Urvillers, Dampcourt, Caillouël, Baboeuf, 1139 Chauny, 1142 Saint-Eloi-Fontaine, c^{ne} de Commenchon, Vendeuil, 1154 Thourotte, Bienville, Jonquières, 1157 Margny (-lès-Compiègne), 1172 Pontpoint (clos royal et pressoir en 1220), 1173 Aiguisy, c^{ne} de Lachelle, 1176 Coudun (mesure particulière en 1245), 1199 Clairoix.

91. **LE VIGNOBLE DE LA MONTAGNE DE CLERMONT** 1140 Therigny, c^{ne} de Rieux, 1147 Catenoy, .Courcelles, c^{ne} de Catenoy, Autreville, c^{ne} Breuil-le-Sec, Guahen, c^{ne} de Bailleval, Nointel, 1154 Sacy-le-Grand, 1162 Erquery, 1163 Villers-Saint-Paul (abbaye de Jumièges), 1164 Liancourt, Rosoy, Pisseleu, c^{ne} de Rosoy, 1172 Agnetz, Clermont, Bethancourt, c^{ne} de Bailleval, 1178 Giencourt, c^{ne} de Breuil-le-Vert, 1179 Maimbeville, Villers-lès-Catenoy, 1182 Mogneville, 1186 Labruyère.

Là où fut la vigne, furent rois, évêques et moines

La vigne fut de tous temps l'objet d'un respect quasi-religieux. Au lendemain de l'effondrement de l'Empire romain, elle conserve tout son prestige et l'évêque, dernier représentant d'une autorité, est un viticulteur à part entière à l'instar de saint Remi.

Avec l'avènement de la dynastie mérovingienne, les vignobles se développent à proximité des domaines royaux. Les textes nous révèlent les vignes royales de Crépy-en-Laonnois, Voulpaix, Besny, Vailly, Vasseny, Berzy, Allemant, Jaux, Vaux à Creil, Verberie, Montataire, Venette, Compiègne, Rieux, Breuil-le-Vert et Rivecourt. Les plus anciens centres religieux fondés en Normandie et au nord de la Seine s'approvisionnent en vins provenant des vallées de l'Aisne et de l'Oise ou de ceux qui occupent les pentes de la montagne de Laon.

Les abbayes normandes de Saint-Wandrille et Jumièges et le chapitre cathédral de Rouen sont présents le long de l'Oise à Montataire, Villers-Saint-Paul, Jaux et Rivecourt, et le long de l'Aisne à Vasseny ; les moines de Saint-Vaast d'Arras exploitent leur domaine viticole d'Angicourt, et les chanoines de Cambrai leurs vignes de Noyon. De nombreux monastères de Flandre et du Hainaut sont possessionnés dans le Laonnois et le Soissonnais : Saint-Amand à l'est du prieuré de Barisis, Nivelles à Besny et Berzy-le-Sec, Saint-Guislain à Allemant, Saint-Pierre et Saint-Bavon de Gand à Vailly-sur-Aisne, Marchiennes et Hamage à Vregny, Saint-Riquier à Creil et à Rivecourt, Saint-Bertin à Caumont et Abbécourt, Saint-Pierre de Lobbes à Saint-Erme.

Les abbayes et chapitres extérieurs aux diocèses de Beauvais, Noyon, Laon et Soissons ont permis de faire connaître très tôt et très loin les vins de l'Aisne et de l'Oise. La proximité relative des terroirs explique les flux commerciaux vers les pays du Nord, mais la distance n'est pas le seul facteur ayant favorisé le développement de cette viticulture régionale. Ces contrées produisaient avec certitude des vins de qualité dès l'époque carolingienne. Malgré une insuffisance documentaire, certains détails trahissent la bonté des vins récoltés. L'expression *optimis vineis* qualifie plusieurs crus du Noyonnais au début du X^{e} siècle et s'il faut croire l'évêque, Radbod, les vins élaborés sur les coteaux, de Noyon à Caumont, seraient en partie à l'origine du transfert du siège épiscopal de Saint-Quentin à Noyon décidé par saint Médard au VI^{e} siècle *illa fertilis et amoena, vineis et hortis abundans, multaque annone cultura* [92]. Comment expliquer, en effet, autrement que par l'élaboration de vins notoirement estimés la présence des plus anciennes abbayes normandes dans ces mêmes vallées en des lieux où les souverains possédèrent vignes et pressoirs ?

Le vignoble de Rivecourt est à cet égard exemplaire : Saint-Wandrille y récolte 48 muids de vin en 829 et Saint-Riquier y vendange 6 arpents en 844. En 1157, les moines de Saint-Yved de Braine y possèdent quatre arpents [93] et en 1218, ceux de Saint-Corneille de Compiègne d'autres vignes [94]. En 1220, Philippe Auguste cède les vignes royales de Rivecourt à plusieurs personnages, dont son concierge Arnoul et son péager Pierre, à charge pour ces derniers de lui livrer 2 muids de vin par arpent. Les concessionnaires devaient " entretenir en bon état le pressoir et les cuves et surveiller les opérations de la vendange, la part du roi devant être prélevée sur la première cuvée [95] ". Le lieu-dit *le pressoir le roy* pérennise l'emplacement de l'antique vendangeoir royal. En 1260, le roi Saint Louis dota l'Hôtel Dieu de Compiègne de 45 muids et 17 setiers et demi de vin, mesure de Paris, à prendre sur les vignes royales de Rivecourt, Margny [-lès-Compiègne] et Jaux, sur les vignes nouvellement plantées entre la ville de Compiègne et la forêt et sur la

---

92. AA. SS. *Vie de saint Médard*, 8 mars. Cf. R. DION, *Histoire de la vigne et du vin en France des origines au XIX^{e} siècle*, Paris, 1959, p. 176.

93. Chanoine. MOREL, *Cartulaire de l'abbaye Saint-Corneille de Compiègne*, tome I, n° 84, p. 152, *apud Rivererscort quatuor arpennos uinearum.*

94. *Idem*, tome II, n° 329, p. 6, *uineis...quas habet ecclesia Compendiensis in territorio de Rivroiscort.*

95. *Idem*, tome II, n° 339, p. 20, *Philippus, Dei gratia, Francorum rex...dedimus vineas nostras de Rivecourt et de Poupelliers...in perpetuum tenendos, ad modiacionem vini ; videlicet pro unoquoque arpento vinee, ad arpentum de Rivecourt, reddent nobis singulis annis duos modios vini, ad modium Parisiense, de vino quod in vineis crescet. Et habebunt torcular et vasa que sunt in torculari, que de proprio sustinebunt, ita quod per totam vindemiam vinearum ad torcular facient afferri, et cellarius noster Compendiensis ibi de primo vino recipiet totam vini modiacionem, si in vineis creverit. De defectu autem modiacionis, si in vineis non creverit, reddent precium vini, ad valorem vini quod in vineis creverit, in festo beati Martini, ita quod vineas non poterunt reddere predictas. Et sciendum quod in dictis vineis retinemus totam justiciam, quam in eis habuimus...*

vigne du prieur (de Saint-Wandrille) de Rivecourt [96]. Au XIII^{e} siècle *l'arpent de Rivecourt* est la mesure de référence avec *le muid de Paris.*

Le dépouillement des archives permet de restituer des paysages viticoles importants, à tout le moins d'origine mérovingienne ou carolingienne, d'une part le long de la rive droite de l'Oise, de Noyon à Caumont et de Margny à Rivecourt, et d'autre part sur les deux rives de l'Aisne, de Soissons à Vailly. Les vignobles de ces vallées n'avaient rien à envier à ceux du Laonnois. Est-ce réellement le fruit du hasard si les documents les plus anciens, et les plus nombreux, relatifs aux vignes, qui nous sont parvenus, concernent le plus souvent des localités sises le long de ces deux cours d'eau ?

Bien avant l'époque capétienne Noyon, Soissons et Compiègne furent avec Laon des capitales du vin à part entière. Aux XI^{e} et XII^{e} siècles les nouvelles implantations monastiques obligèrent à une extension considérable de la viticulture dans tous les districts [97] et contrairement à ce qui fut écrit en 1950, Laon n'était pas " *un paradoxe géographique* [98] " car les vallées de l'Oise et de l'Aisne, ainsi que le massif de Clermont, connurent le même essor et la même richesse viticoles au XII^{e} siècle [99]. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter à la très longue énumération des localités pour lesquelles nous disposons d'une information documentaire indubitable.(Voyez notes 88 à 91).

La réputation des vignobles du Laonnois et du Soissonnais avait dépassé les frontières dès le IX^{e} siècle ; les vins produits dans ces deux régions furent consommés pendant des siècles en Amiénois, Vermandois, Artois, Flandre, Brabant et dans le Hainaut [100].

Alain Saint-Denis a consacré récemment de longues et passionnantes pages aux vignobles de Laon et du Laonnois de la fin du XI^{e} siècle – époque où la vigne s'étend le long de l'Ailette et encercle la montagne couronnée – à la fin du XIII^{e} siècle [101]. Les vignobles du Soissonnais et de la vallée de l'Oise méritent aujourd'hui, une étude de même ampleur [102].

---

96. *Idem*, tome II, n° 673, p. 480, *Item super vineas nostras ville de Rivecort, ville de Marigni et ville de Jaus, et super vineas novarum plantarum que sunt inter villam Compendii et nemus et super vineam prioris de Rivecort, quadraginta quinque modios et decem sextarios et dimidium vini, ad mensuram Parisius...excepta justicia...*

97 Quand les religieux de Saint-Corneille de Compiègne cèdent en 1127 la dîme d'une terre aux clunisiens d'Elincourt (-Sainte-Marguerite) pour construire un prieuré, un espace est prévu pour la plantation d'une vigne *de terra illa...ad propria edificia construenda et ad capellam suam cum atrio faciendam, et ad hortum suum et ad viridiarium et vineam plantandam*. Ch. MOREL, *op. cit.*, t. I, n° 48, p. 94.

98 R. DOEHAERD, *Un paradoxe géographique : Laon, capitale du vin au XII^{e} siècle*, dans *Annales (Economies, Sociétés, Civilisations)*, V, 1950, p. 145-165. Cette vision restrictive fut combattue l'année suivante par J. de STURLER, *A propos de commerce du vin au Moyen Age*, dans *Le Moyen Age*, LVII, 1951. Le vignoble de Laon a été étudié par E. FLEURY, *Les vins du Laonnais*, dans *Bulletin de la Société Académique de Laon*, XX, 1871-1873, p. 303-316, et E. BROUETTE, *Les biens du Val-Saint-Lambert en Laonnois*, dans *Leodium*. Liège. LI, 1964, p. 18-21.

99 Le massif de Clermont, dans l'Oise, a connu un essor considérable en liaison directe, comme en de nombreuses régions, avec les fondations religieuses capétiennes. L'évêque de Beauvais possédait de longue date ses clos de vignes à Catenoy et Nointel, villages qui furent des centres viticoles réputés. Dans ce district s'approvisionnèrent, outre l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras depuis l'époque carolingienne, de très nombreuses abbayes du Beauvaisis, du Sellentois, du Parisis et de l'Amiénois : Saint-Christophe-en-Halatte, Saint-Germer-de-Fly, Saint-Martin-aux-Bois, Saint-Arnoul de Crépy-en-Valois, Saint-Lucien de Beauvais et le chapitre cathédral de la même ville, Notre-Dame de Breteuil, Saint-Symphorien de Beauvais, les abbayes de Moreaucourt et de Saint-Jean-Baptiste en Amiénois, l'abbaye de Wariville, Saint-Leu-d'Esserent, Saint-Vincent de Senlis, Saint-Paul près de Beauvais, Saint-Denis-en-France etc.

100 Le Val-Saint-Lambert, Saint-Martin de Tournai, évêché de Liège, Saint-André du Câteau, Saint-Pierre de Lobbes, La Sauve-Majeure, Saint-Amand, Aymeries, Hasnon, Bertaucourt, Corbie, Anchin, Fesmy, Vaucelles, Saint-Nicolas d'Arrouaise, Fontenelles, Liessies, Saint-Remi de Reims, Hautvillers, Igny, La Valroy, Signy, Notre-Dame, Saint-Pierre , Saint-Jean-des Vignes, Saint-Crépin-le-Grand de Soissons, Fontaine-Saint-Eloi, Fervaques, Homblières, Saint-Quentin-en-l'Ile, Saint-Prix de Saint-Quentin.

101 A. SAINT-DENIS, *Apogée d'une cité : Laon et le Laonnois aux XII^{e} et XIII^{e} siècles*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1994 (désormais A.SD). Voyez en particulier : carte du vignoble au XII^{e} siècle, p. 175 ; estimations quantitatives, p. 174-176 : " à partir de 1185, les habitant des villae épiscopales doivent livrer chaque année à leur maître, à son vidame et son prévôt, au titre de la taille, mille cinq cents muids de vin ...Vers 1145, les vignes de l'abbaye de Saint-Martin produisent plus de trois mille muids. Cela représente, pour ces deux propriétaires, près de dix mille hectolitres " ; le vignoble Laonnois au XIII^{e} siècle, p. 412-436 ; les vendangeoirs d'abbayes étrangères dans le Laonnois, carte p. 433.

102 Pour le vignoble du Soissonnais, on consultera avec profit S. LEBECQ, *Vignes et vins de Vaucelles, une esquisse*, dans *L'économie cistercienne*. 3èmes journées internationales d'Histoire, Flaran, 1981. Paris, 1983, p. 197-206.

L'IDENTIFICATION D'UN VIGNOBLE ROYAL : LE CLOS D'UNGIVALLIS

JEAN-CLAUDE MALSY

En 1871 Auguste MATTON a incorporé dans son *Dictionnaire topographique du département de l'Aisne* la référence *Le Clos du Roi*, hameau de la commune d'Auffrique-et-Nogent, nom de lieu inscrit sur la carte de Cassini. L'éminent archiviste a ensuite inscrit cette phrase : *ainsi nommé parce que les premiers rois de la troisième race y possédaient des vignes* [1].

Cette référence aux souverains de la dynastie capétienne nous est apparue d'autant plus surprenante que l'historien n'a pas proposé de formes anciennes antérieures au XVIII^{e} siècle. L'explication de ce silence est simple : Auguste MATTON fut confronté, avant nous, au problème de l'identification d'un vignoble documenté dans la première moitié du XI^{e} siècle. L'archiviste, en effet, s'est refusé à reporter les mentions du clos royal d'*Ungivallis*, signalé dans un acte du roi Henri 1er, sous la référence *Le clos du Roi*.

Malgré un dépouillement considérable de documents il n'est pas parvenu à localiser le toponyme pouvant répondre à cette forme ancienne et c'est ainsi qu'il envisagea dubitativement une disparition au profit du nom de lieu *Le Clos du Roi*, vignoble royal au terroir de Coucy-le-Château, sans mentionner la forme *Ungivallis*.

Dans notre ouvrage *Les noms de lieu du département de l'Aisne*, nous avions laissé planer le doute sur cette identification [2]. Aujourd'hui, nous apportons les preuves indubitables qui plaident en faveur d'une nouvelle localisation de ce vignoble.

Les informations à notre disposition

En 1043, le roi Henri 1er autorise, sur la demande de l'évêque de Laon, à donner la *redimatio* du vin, du froment et du foin, qui appartenait à l'évêque, aux religieux de l'abbaye de Saint-Michel-en-Thiérache ; le souverain fait également don d'un muid de vin à prendre chaque année dans son clos d'*Ungivallis* [3].

En 1129, et entre 1133 et 1138, l'évêque de Laon, Barthélemy confirme les donations précédemment consenties dont la dîme du Clos du roi *in Ungivalle* [4] ; ces documents nous apprennent que cette dîme appartenait à l'autel de Boncourt [5].

En 1138, le même prélat intervint auprès du pape Innocent II en faveur des moines de la Thiérache, l'évêque de Laon énumère leurs possessions viticoles, parmi lesquelles figure la dîme du clos royal d'*Ongivalle* [6].

---

1. A.M., 71. *Le clos du Roi*, aujourd'hui lieu-dit de la c^{ne} de Coucy-le-Château-Auffrique, ch. l. de canton, arr. de Laon.
2. J.-C. M., tome I, 270-271.
3. Bibl. nat., ms lat. 18375, p. 16., mentionné par F. SOEHNEE, *Catalogue des actes d'Henri 1er*, n° 66, p. 65-67. Ce dernier a recherché en vain l'emplacement de cette vigne, p. 66 note 2.
4. A. DUFOUR-MALBEZIN, *Les actes des évêques de Laon*, n° 116, *et decimam regii clausi in* ***Ungivalle*** *ad altare de Bouncorte pertinentem* ; n° 187 , *in* ***Ongivalle*** *decima de clauso regis, ad altare de Boncurte pertinens.* Annie Dufour nous a permis de consulter son ouvrage avant parution ; nous tenons à lui exprimer nos plus vifs remerciements.
5. Aisne, arr. de Laon, c. de Sissonne ; l'abbaye de Saint-Michel possédait l'autel de cette paroisse en 1138.
6. J. R., n° 26, p. 105, *In monte Lauduni, uinea que dicitur Clausum sancti Michaelis, sub monte ipso in Ualle, uinea que dicitur Namtiers, uinea que dicitur Campus Roboldi et uinea quam dicunt Notor et uinea que appellatur Ualcele, in Longauilla, super uineam modium unum uinagii cum decima eiusdem uinee, in* ***Ongivalle****, decima de clauso regis ad altare de Boncurte pertinens.*

Le muid de vin, donné par le roi Henri 1er, est mentionné une nouvelle fois en 1169 dans un privilège du pape Alexandre III en faveur du même monastère [7].

Le clos du roi à Coucy-le-Château : un vignoble royal de création récente

Le nom de ce vignoble royal figure sur le plan cadastral napoléonien ; *Le Clos du Roi* occupe le versant abrupt que domine le plus important château-fort du monde occidental. Les rois possédèrent sans le moindre doute possible ce vignoble, mais sommes-nous en présence de la vigne royale attestée en 1043 ? L'appellation *Le Clos du Roi* a-t-elle remplacé le nom de lieu *Ungivallis* ?

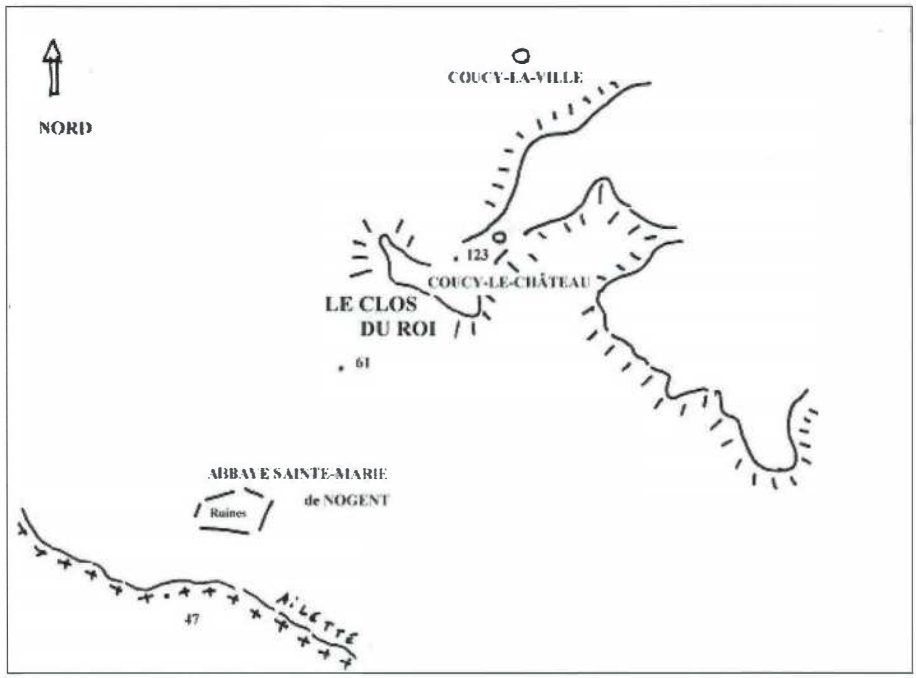
Les vignobles de Coucy et Nogent sont documentés dès 1146, et Guibert de Nogent signale la présence de vignes entre 1059 et 1115 dans la vallée de l'Ailette, près de son abbaye située à quelques centaines de mètres à l'ouest du *Clos du Roi* [8].

A la fin du Ve siècle, le roi Clovis avait donné le fisc de Coucy à saint Remi ; ce dernier le légua au plus tard en 533 à son église de Reims.

Au IXe siècle, sous l'épiscopat d'Hincmar, et au Xe siècle sous celui d'Hervé, le domaine et son *castellum* édifié vers 900, sont toujours dans la mouvance rémoise.

Au XIe siècle, sans doute sous couvert d'avouerie, une puissante lignée usurpe terres et château : Enguerrand VII en sera le dernier seigneur féodal.

En 1399, le duc d'Orléans acquiert la baronnie de Coucy. Le domaine est ensuite confisqué par son frère Charles VI, qui le transmet à son fils Louis XII en 1498. Coucy est alors réuni au domaine royal mille ans après son aliénation par le premier roi des Francs.



7. J. R., n° 118, p. 242-245, *uineas in Uallibus sub Lauduno, clausum scilicet, uineam Nanteri, uineam de Valcele, uineam que Cara Res dicitur cum decima et uinagio, uineam que Efforcies dicitur, modium unum de clauso regis in* ***Ungiualle***.
8. *Idem*, n° 46, p. 140-143, *Uillam Nouigenti cum...uineis...Altare de Coceiaco uilla cum...uineas, uinagia...*

Ce rapide historique du domaine de Coucy ne plaide aucunement en faveur de la localisation du vignoble d'Henri 1er près des rives de l'Ailette. Il existait cependant un vignoble royal sur ce terroir ayant pour nom *Le Clos du Roi*.

En 1600, le médecin La Framboisière témoigne que les vins de Coucy " ordinairement rouges ou clairets sont estimez les plus excellens. C'est pourquoi ils sont dediez au roy et reservez pour sa boisson [9] " et en 1606, Du Chesne, médecin du roi Henri IV, recommande également " le vin de Coussy [10] ".

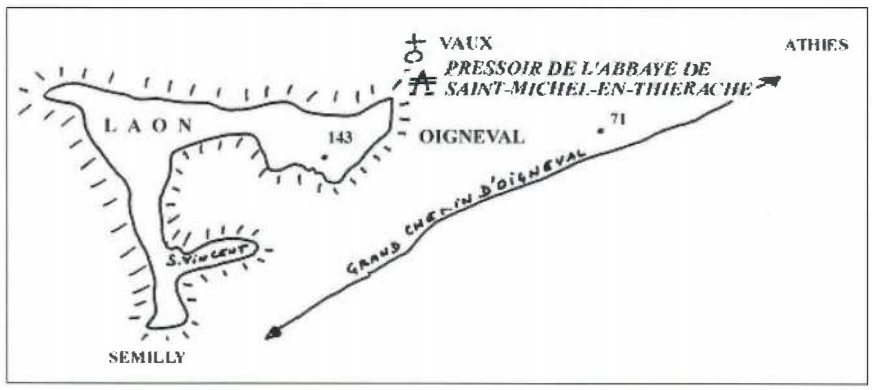
De nombreux personnages louent les vertus de ce vignoble, ainsi Pierre Danche [11] puis Rabelais [12] qui cite " le Clos de Coucy " dans *Pantagruel*. Avant eux, Le Paulmier, en 1588 [13], et Androuet du Cerceau [14], en 1576, vantaient déjà " les bons vins de Coucy ".

Olivier de Serres, qui note l'excellence du vin fourni par le clos royal comme égal en noblesse au vignoble de Beaune, nous a transmis l'information selon laquelle des plants de vigne grecs furent transplantés à Coucy [15].

La renommée de ce vignoble coïncide, à l'évidence, avec la réunion du domaine de Coucy à la couronne ; l'appellation *Le Clos du Roi* est par conséquent une formation toponymique qui ne remonte pas plus haut que le XVe siècle. Un autre élément permet de rejeter, cette fois ci sans appel, l'identification du vignoble d'*Ungivallis* avec le Clos royal de Coucy : le monastère de Saint-Michel-en-Thiérache ne fut jamais possessionné dans la vallée de l'Ailette !

Le clos royal d'Ungivallis : Oigneval à Vaux [-sous-Laon]

La clé de l'identification réside dans la connaissance du temporel du monastère de Saint-Michel-en-Thiérache. En 1138 et en 1169, *Ungivallis*, ou *Ongivallis*, figure parmi les propriétés viticoles de cet établissement religieux ; toutes les vignes se trouvaient à proximité de Laon et il est difficile d'imaginer le prélèvement d'un muid de vin attribué par le roi Henri 1er en 1043 dans une vignoble situé dans la vallée de l'Ailette, c'est-à-dire à l'écart du chef-lieu du diocèse.



9. N.-A de La FRAMBOISIERE, *Les œuvres de N. Abraham de la Framboisière*, Paris, 1631, in f°, p. 103

10. I. Du CHESNE, (QUERCETANUS), *Diaeteticon polyhistoricon*, Paris, 1606, in 8°, p. 106.

11. P. DANCHE, *Blason des bons vins de France, dans Blasons poésies anciennes recueillies et mises en ordre par* D. M. M.*** (Méon), Paris, 1807, in 8°, p. 336.

12. RABELAIS, *Pantagruel*, livre V.

13. J. Le PAULMIER, *Traité du vin et du sidre* par Julien de Paulmier, Docteur en la Faculté de Médecine à Paris (traduit du latin par Jacques de Cahagnes), Caen, 1589, in 8°, fol. 24 v° et 25 r°.

14. J ANDROUET DU CERCEAU, *Les plus excellents bastiments de France*, Paris, 1576-1579, 2 tomes en 1 vol., in f° , tome I, planches.

15. Olivier de SERRES, *Théâtre d'agriculture et Mesnage des Champs*, éd. Société d'Agriculture du département de la Seine, Paris, an XII-1804, 2 vol. in 4°, tome I, p. 209, col. 1.

Le pressoir du monastère de Saint-Michel se trouvait au centre de la paroisse de Vaux, au faubourg de Laon, non loin de l'église paroissiale ; restauré au XVII^{e} siècle il est encore visible aujourd'hui.

Au sud de cette paroisse un chemin menait de Leuilly à Athies-sous-Laon ; le cadastre napoléonien nous dévoile son nom : *grand chemin d'Oigneval* ; il prenait cette appellation du lieu-dit *Oigneval*, au terroir de Vaux, couvert autrefois de vignes parmi les plus réputées du Laonnois [16].

Le clos du roi Henri 1er se trouvait à cet endroit : *Oigneval* est en effet l'aboutissement philologique normal des formes capétiennes *Ungivallis* et *Ongivallis* [17].

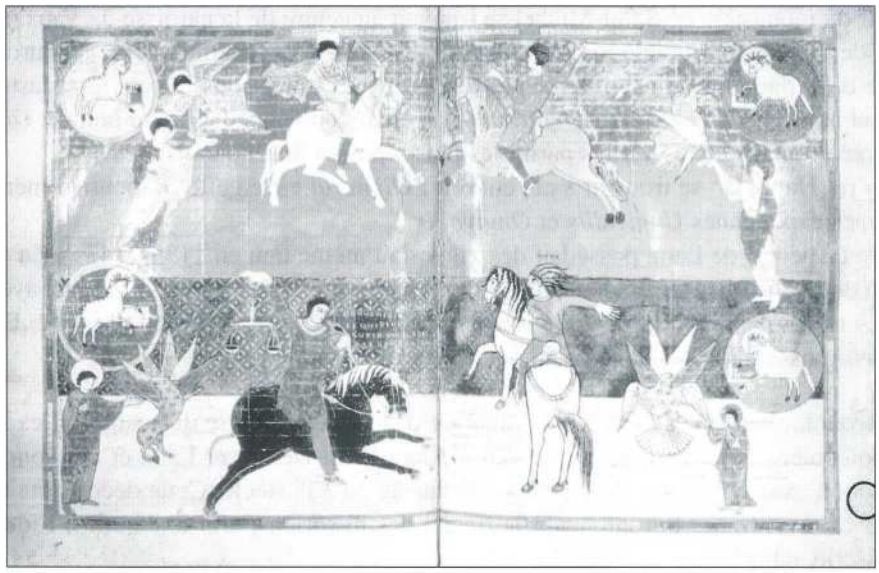
Le chapitre cathédral de Laon possédait des vignes au même lieu en 1138-1143 [18]. En 1143, l'abbaye de Saint-Martin de Laon y dispose également de vignes à proximité d'un pressoir [19]. L'abbaye de Saint-Jean en 1228 [20] et les riches familles du pays de Laon : les d'Arrancy, De Bruyères, Lisiard, De Semilly, De Clacy [21] sont aussi possessionnées dans ce vignoble convoité.

L'étude chronologique des événements, l'analyse des sources à notre disposition, l'examen des plans cadastraux napoléoniens et le remarquable travail d'Alain Saint-Denis sur Laon et le Laonnois ont contribué à la localisation exacte du toponyme *Ungivallis* attesté au XI^{e} siècle. Cette découverte témoigne de la difficulté et des chausse-trapes qui jalonnent le travail des historiens, afin d'aboutir à l'identification des noms de lieu inscrits dans les documents. [22]

La localisation d'*Ungivallis* est une étape dans la connaissance de l'histoire de l'occupation du sol et du peuplement du Laonnois et la vigne est ici, une nouvelle fois, un bienfait pour la toponymie du département de l'Aisne.

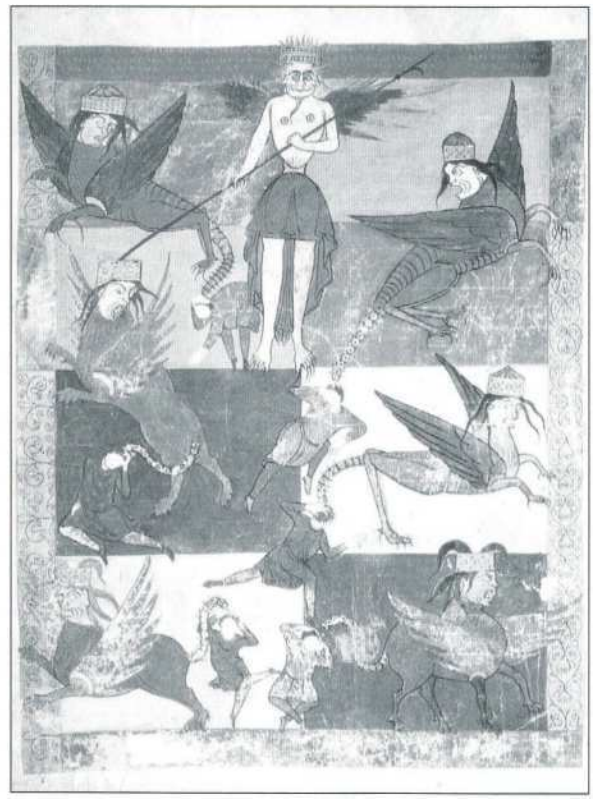
---

16. A.SD, p. 423.
17. Les figures 36, p. 283 et 41, p. 298, tracées par Alain Saint-Denis, donnent l'emplacement exact du lieu-dit *Oigneval* au terroir de Vaux, c^{ne} de Laon.
18. J. R., n° 40, p.126-127, *uineas...scilicet Calueron, et aliam que est apud Criptas, et allodium eiusdem in Ualle, uineas quoque Galteri canonici, id est Balbam in* ***Uni ualle***...Voyez A.SD, figure 60, p. 425.
19. A. DUFOUR-MALBEZIN, *Les actes des évêques de Laon*, n$^{\bullet}$ 229, *in* ***Univalle*** *torcular et vineam adjacentem torculari.*
20. A.SD, p. 422, " l'abbaye de Saint-Jean de Laon recueillent les nectars réputés de la Goutte d'Or, en Ors, en **Oigneval** ".
21. Idem, p. 426, note 7.
22. M. MELLEVILLE, *Dictionnaire historique du département de l'Aisne*, 1865, tome II, p. 182, a proposé *Orgeval* au mépris des lois de la phonétique.



Manuscrit de l'abbaye de Saint Sever : Beatus de Liebana,
commentaire sur l'Apocalypse (BN, latin, 8878).
***1.** - Fol. 108v°-109r° - ouverture des 4 premiers sceaux*
et les quatre cavaliers de l'Apocalypse.





***2.** - Fol. 139v° : 2e trompette ("... quelque chose comme une grande montagne*
brûlée par le feu fut jetée dans la mer... et le tiers des bateaux fut détruit...")
***3.** - Fol. 145v° : 5e trompette : "... et de la fumée sortirent des sauterelles semblables*
à des cheveaux prêts pour la guerre... elles avaient des thorax comme des cuirasses de fer...
et des queues semblables à des scorpions".

AUTOUR DE L'AN MIL. DU MYTHE A LA REALITE

GHISLAIN BRUNEL

L'un des mythes les plus ancrés dans la mémoire occidentale demeure celui de la peur de l'an Mil qui aurait submergé nos lointains ancêtres du X^e^ siècle. Tirant sa force de la symbolique du nombre mille, le mythe s'est forgé entre le XII^e^ et le XIX^e^ siècle, jusqu'à devenir un enjeu des luttes opposant cléricaux et anticléricaux sous la IIIe République.

Pour faire l'histoire de cette époque (en gros les règnes de Hugues Capet, 987-996, et de Robert II le Pieux, 996-1031), les textes ne manquent pourtant pas, loin du désert de l'écrit qu'on imagine trop souvent. Au sein des monastères, se perpétue la tradition des biographies édifiantes des saints et des pères abbés. À Fleury (près d'Orléans), sanctuaire dédié à saint Benoît et protégé par les Capétiens, le moine Aimoin (+ 1008) écrit la *Vie* de l'abbé Abbon, un proche des rois, le moine André (+ avant 1043) celle de l'abbé Gauzlin. Sur leur modèle, aristocrates et souverains bénéficient aussi de biographies posthumes, qui glorifient leur passé de chrétien exemplaire et de protecteur des églises. Le moine Helgaud, chantre de l'abbaye de Fleury, compose ainsi un panégyrique de Robert le Pieux, hommage demeuré sans équivalent jusqu'à la rédaction de la *Vie de Louis VI* par l'abbé de Saint-Denis Suger.

S'agissant maintenant des " Histoires ", récits interprétatifs que l'on différencie des récits chronologiques, appelés " chroniques ", l'époque connaît de grands auteurs, dont Raoul Glaber, moine clunisien mort en 1047. Sans oublier les ouvrages polémiques, comme les œuvres de l'abbé de Fleury Abbon, ou le beau programme politique que constitue le poème dédié à Robert le Pieux par l'évêque de Laon Adalbéron, virtuose du vers latin et personnage politique essentiel des environs de l'an Mil. N'oublions pas enfin l'apport des archives de gestion et de transfert des propriétés des églises, qui sont les vestiges des relations économiques et sociales du temps.

L'historiographie du mythe de l'an Mil

Michelet écrit en 1833 dans son *Histoire de France* :
" C'était une croyance universelle au Moyen Âge que le monde devait finir avec l'an mil de l'Incarnation... Ce monde ne voyait que chaos en soi ; il aspirait à l'ordre et l'espérait dans la mort... Les merveilles composaient la vie commune... Au milieu de tant d'apparitions, de visions, de voix étranges, parmi les miracles de Dieu et les prestiges du démon, qui pouvait dire si la terre n'allait pas un matin se résoudre en fumée au son de la fatale trompette ? Cette fin d'un monde si triste était tout ensemble l'espoir et l'effroi du Moyen Âge... L'empire romain avait croulé, celui de Charlemagne s'en était allé aussi ; le christianisme avait cru d'abord remédier aux maux d'ici-bas, et ils continuaient. Malheur sur malheur, ruine sur ruine, il fallait bien qu'il vînt autre chose, et l'on attendait... ".

La puissance d'évocation de l'écrivain a marqué à jamais ses lecteurs, au détriment du respect de la chronologie et de la critique de ses informateurs médiévaux. Michelet fait cependant la part entre les croyances qu'il rapporte et sa propre vision des choses.

Au milieu du siècle, un courant anticlérical radicalise le débat. Il est bien incarné par Eugène Sue. Dans ses *Mystères du peuple ou histoire d'une famille de prolétaires à travers les âges* (de Vercingétorix à 1848), publiés entre 1849 et 1856, il reprend une thèse relative à l'an mil, déjà apparue lors de la Révolution pour justifier la nationalisation des biens du clergé, selon laquelle l'Église catholique a propagé l'idée que

la fin du monde était proche pour s'enrichir aux dépens de populations crédules, et imposer sa domination. Mais c'est entre 1879 et 1914 qu'on assiste à une consécration officielle du mythe des terreurs de l'an Mil : des ouvrages de vulgarisation, des livres de prix diffusent " l'image apocalyptique d'une société prise de panique à l'approche de l'an Mil ". Il circule même des brochures de propagande socialiste destinées aux paysans et qui font du clergé un profiteur des frayeurs universelles.

Dans le même temps, aux réfutations venues de l'Église elle-même, s'ajoutent les travaux des historiens positivistes qui s'attaquent à la légende noire en revenant aux textes. " L'Église devenue riche grâce à la terreur de l'An Mil ", ce poncif véhiculé par les instituteurs de la III^{e} République, commence alors à perdre de la crédibilité. Il revient à Marc Bloch de brosser le premier portrait de la psychologie et des mentalités de l'époque dans sa *Société féodale* de 1939, qui a inspiré nombre d'historiens de l'après guerre, Georges Duby en tête. Et selon Bloch, s'il faut bannir toute idée d'une terreur généralisée précédant l'an mil, année qu'on était par ailleurs souvent incapables de calculer, il n'en reste pas moins que " des ondes de crainte couraient presque incessamment, tantôt ici, tantôt là, et ne s'apaisaient sur un point que pour renaître bientôt un peu plus loin ". Un climat d'attente par conséquent, tout aussi angoissant.

Le discours des clercs de l'an Mil

Alors, les populations occidentales chrétiennes ont-elles eu peur de l'an Mil ? et sinon, étaient-elles submergées par d'autres peurs, plus diffuses, ou plus immédiates ? Il convient d'abord de revenir aux sources des inquiétudes des chrétiens, c'est-à-dire aux textes sacrés concernant le terme du monde, le jugement final et l'avènement de la Jérusalem céleste. Rappelons-le, le christianisme est une religion de salut tournée vers la fin des temps libératrice et l'espérance de la Résurrection ; une espérance qui ne doit pas être impatiente car aucun temps n'est fixé : " Vous savez bien vous-mêmes que le jour du Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit ". Sur cette fin dernière, les textes prophétiques, les apocalypses et l'Évangile ont formé le socle de la réflexion des clercs du Moyen Âge.

Mais le texte qui fut à l'origine du développement du millénarisme, ce fut l'Apocalypse de Jean. Mot grec signifiant " révélation ", le terme d'apocalypse désignait, chez les Juifs, un genre littéraire supposé révéler l'avenir. Comme les prophètes, son auteur a sous forme de visions la révélation du dessein de Dieu. Le livre de Jean décrit donc le drame qui suit l'ouverture des 7 sceaux fermant le Livre de Dieu, et son secret des fins dernières. Après un grand silence inaugurant la dernière époque, 7 anges viennent tour à tour sonner de la trompette et déclencher des cataclysmes cosmiques. La 7^{e} trompette donne le signal de la lutte finale qui mène au triomphe de l'agneau sur la bête. À l'issue d'un premier combat, la bête est vaincue, jetée vivante dans un abîme et enchaînée pour mille ans ; a lieu alors une première résurrection réservée aux élus. Au bout de mille ans, Satan est relâché et assiège la cité des élus, mais il est vaincu et jeté pour l'éternité dans un étang de soufre et de feu. Alors s'opère la 2^{e} résurrection, celle de tous les vivants et des morts, pour le Jugement universel. Celui-ci accompli, la Jérusalem nouvelle descend du Ciel et la vie éternelle commence.

Ce schéma a conduit les millénaristes des débuts du christianisme à attendre l'avènement sur terre d'un royaume millénaire qui succèderait au second avènement du Christ et s'achèverait avec le Jugement dernier, après que Satan ait été déchaîné une dernière fois. C'est saint Augustin qui met un point final au développement théorique du millénarisme, dans sa *Cité de Dieu*, écrite vers 426 : pour lui, lorsque l'Apocalypse décrit Satan lié et jeté dans l'Abîme, il faut comprendre que c'est actuellement qu'il est enchaîné ; l'expression " mille ans " employée par Jean ne doit pas être comprise comme une durée effective, mais comme une allégorie, " comme un nombre parfait marquant la plénitude même du temps ". Nul ne peut connaître la date de la fin du monde. L'explication de saint Augustin reste par la suite celle de l'Église officielle, rassérénée par la chute de l'empire romain et l'arrêt des persécutions, qui constituaient un terreau favorable à l'attente millénariste.

Il reste que l'Apocalypse n'est pas seulement une révélation des fins dernières (chapitres 15 à 22) : d'après les exégètes de la fin de l'Antiquité, puis les commentateurs médiévaux, les 14 premiers chapitres

concernent l'histoire présente de l'Église et forment une véritable grille de lecture pour interpréter chaque époque. Les représentations artistiques contemporaines (telle la peinture de la façade de Fleury) vont dans ce sens et mettent en avant la promesse de résurrection, la Jérusalem céleste, la glorification de Dieu au milieu des prophètes et des évangélistes. Elles rejoignent l'enseignement de la liturgie. L'apocalypse est lue à Pâques, lors de la commémoration de la mort du Christ, pour rappeler le lien entre la Passion et la Résurrection, celle du Christ mais aussi celle à venir du genre humain.

Les témoins des peurs de la fin du monde

Parmi les nombreux textes rédigés autour de l'an mil, il en est peu qui traitent directement de la fin du monde, et ils ont été tôt identifiés par les historiens. Les trois auteurs les plus importants de ce point de vue sont trois moines de l'élite culturelle du temps.

Le plus ancien, Adson, né vers 920, est maître des écoles de la cathédrale de Toul puis abbé de Montier en Der à partir de 968. Il rédige, vers 954, un traité sur les origines et le temps de l'Antichrist, à la demande de la reine de l'époque, Gerberge, sœur du roi de Germanie Otton et femme de Louis IV d'Outremer :

" ... Donc l'apôtre Paul dit que l'Antichrist ne viendra pas dans le monde " avant que ne vienne la première dispersion ", c'est-à-dire avant que tous les royaumes qui autrefois étaient soumis à l'Empire romain ne s'en séparent. Mais ce temps n'est pas venu. En effet, bien que nous voyions l'Empire romain en grande partie détruit, cependant, tant qu'il restera des rois des Francs, qui doivent tenir l'Empire romain, la dignité du royaume romain ne mourra pas puisqu'elle tiendra en ses rois... ".

On le voit, il relie la venue de l'antéchrist à la fin du dernier empire, mais la rejette dans le futur, alors même qu'il n'y a plus à l'époque d'empereur : c'est le propre frère de Gerberge, Otton, qui reprendra le flambeau de Charlemagne en 962. Ce qui est le plus important, c'est qu'il n'ait pas rédigé de sa propre initiative, mais qu'une reine le lui ait demandé : inquiète ? soupçonnant l'arrivée de l'antéchrist et l'écroulement d'un monde ? Les historiens ont maintes hypothèses : de la peur pour sa descendance aux menaces d'Hugues le Grand sur le pouvoir carolingien, en passant par la maladie du roi, qui contracte une tuberculose ganglionnaire, les fameuses écrouelles ; ou la grande invasion hongroise de 954 rapportée par le rémois Flodoard (" Ils pénètrent dans le royaume de Louis, traversent les pays de Vermandois, du Laonnois, du Rémois et du Châlonnais, entrent en Bourgogne.... ") et précédée d'attaques violentes en Verdunois qui avaient fait prendre les Hongrois pour les armées de la fin du monde. Que Gerberge, veuve du duc de Lorraine, se soit interrogée sur la venue des armées de l'antéchrist, paraît fort plausible. D'un haut niveau de culture, et imprégnée des textes concernant le jugement dernier, elle fut capable d'assimiler des événements réels aux séquences prévues par les Écritures.

Au détour d'un traité rédigé vers 994-996 et adressé à Hugues Capet, notre deuxième auteur, l'abbé de Fleury Abbon, énumère des propositions contraires au dogme qu'il entend faire combattre :

" À propos de la fin du monde, quand j'étais adolescent, j'ai entendu prêcher devant le peuple dans l'Église de Paris (c'est-à-dire la cathédrale) que, aussitôt l'achèvement du nombre de mille années, l'Antichrist arriverait et, peu de temps après, le Jugement dernier suivrait. À cette prédication j'ai résisté de toutes mes forces, en invoquant les Évangiles, l'Apocalypse et le livre de Daniel. Ensuite, cette erreur qui s'amplifiait au sujet de la fin du monde, mon abbé de bienheureuse mémoire, Richard, la réfuta sagement. Par la suite il reçut une lettre des Lorrains à laquelle il me demanda de répondre. En effet, le bruit courait presque dans le monde entier que, lorsque l'Annonciation (25 mars) tomberait le Vendredi Saint, sans aucun doute ce serait la fin du monde. "

C'est l'un des témoins les plus forts invoqués par les partisans de la terreur généralisée, car il en parle explicitement, et en concordance chronologique avec celui d'Adson, vers les années 950. Les historiens ont néanmoins relativisé les choses : le terme de mille ans est mentionné, pas l'an mil ; pour Abbon, l'important c'est que le prédicateur se trompe car la doctrine veut qu'on ne sache pas le temps du Jugement avec exactitude ; il ne dit pas qu'on craint encore la fin du monde lors de la rédaction de son traité. Le 2^{e} point,

concernant la Lorraine, est intéressant. En butte aux invasions hongroises et aux raids réciproques des Ottoniens et des Carolingiens, la région voit se diffuser une croyance répandue depuis le milieu du IX^{e} siècle : la fin du monde se produirait lorsque coïncideront annonciation (le 25 mars est supposé être la date de la création d'Adam, de la conception, puis de la crucifixion de Jésus, et de la bataille d'Armageddon) et vendredi saint, c'est-à-dire, à la fin du X^{e} siècle, en 970, 981 et 992. La date de 970 aurait alors été visée par la prédication parisienne ; la proximité de l'an mil augmentant par ailleurs le pouvoir de chacune de ces dates, on peut même imaginer qu'en attente de la première incidence (970), la foule était dans la crainte, et que le prédicateur ait tenté de la calmer avec la réponse : " Attendez l'an mil ! ".

Le 3^{e} auteur a été utilisé, malgré lui, pour défendre la cause de l'an mil porteur de terreurs, mais il écrit bien après les événements, dans les années 1040. Les *Histoires* du moine clunisien Raoul Glaber s'articulent en effet autour des millénaires de l'incarnation et de la Passion du Christ, dont il fait des moments clés de la vie du chrétien. Il suffit de l'écouter :

" ... On peut en dire au moins autant des faits qui passent pour s'être pressés avec une fréquence inaccoutumée aux environs de la millième année du Christ notre sauveur... ", " Ces signes concordent avec la prophétie de Jean selon laquelle Satan sera déchaîné après mille ans accomplis ", ou encore : " Après les nombreux signes prodigieux qui précédèrent ou suivirent, mais de peu, l'an mille du Seigneur Christ, il ne manqua pas d'hommes ingénieux et d'esprit pénétrant pour annoncer des phénomènes non moins considérables à l'approche du millénaire de la Passion du Seigneur ; ce qui se produisit en effet avec évidence. ".

Pour Raoul, Dieu parle par signes, prodiges, miracles et merveilles : les hommes doivent être attentifs ; mais la manifestation des intentions divines ne doit pas être confondue avec l'annonce de la fin des temps. Il s'agit de châtiments divins envoyés pour punir les hommes de leurs péchés, conception toute deutéronomiste. Les signes naturels (comète, éclipse, météorites) ou les fléaux (famine, sècheresse, épidémie) ne sont pas l'expression des forces du mal mais celle de la colère de Dieu, ou la révélation de sa volonté.

Les témoins postérieurs : les chroniques du XII^{e} siècle

L'impression que l'an mil a été terrifiant provient aussi de chroniqueurs postérieurs qui télescopent des événements d'années différentes, à la manière de Raoul Glaber qui fait mourir la même année des personnages importants pour donner plus de force à son raisonnement. Me plaçant au XIII^{e} siècle, loin des événements, je prendrai l'exemple des Annales ou Chronique de Saint-Médard de Soissons :

" 988 : Robert, insigne fils d'Hugues capet, fait roi des Francs, du vivant et de la volonté de son père.

998 : Hugues Capet défunt roi des Francs est mort.

1000 : Le 4 des calendes d'avril (le 29 mars), le jour de la Parasceve (vendredi saint)(Pâques est bien le 31 mars en l'an mil), il y eut un tremblement de terre, et un dragon est apparu le soir dans les nuées... "

Ainsi, dès cette époque, il est dit que l'an mil a fourni des signes aux hommes, que Dieu s'est manifesté, pour rappeler la naissance de Jésus ; sans évoquer la fin du monde, le rédacteur reprend des phénomènes cités dans des chroniques antérieures en les plaquant sur la semaine sainte, alors qu'elles en étaient jusque-là disjointes. Ces éléments, il faut aller les chercher dans la première chronique, postérieure à l'an mil, faisant part d'une conjonction d'événements catastrophiques, celle de Sigebert de Gembloux (1030-1112) :
" La millième année de l'incarnation du Christ, suivant le calcul de Denys, on vit de nombreux prodiges. Il se produisit le plus grand tremblement de terre jamais vu et une comète apparut. Le 19 des calendes de janvier, aux environs de la 9^{e} heure, à travers une ouverture du ciel, quelque chose de semblable à une torche enflammée tomba sur la terre avec une longue traînée de foudre ; son éclat était tel que non seulement ceux qui étaient dans les champs, mais aussi ceux qui étaient à l'abri sous les toits périrent lors de l'irruption de la lueur. Peu à peu cette trouée dans le ciel s'évanouit et ensuite on vit comme la forme d'un serpent, dont la tête ne cessait de grandir et aux pieds rougeoyants. "

Images d'emprunt à l'apocalypse (serpent et dragon), événements amalgamés (le séisme date de 1000, mais la comète date de 1001-1002), soit, mais Sigebert n'échafaude pas une thèse apocalyptique et ne tire pas de conclusions de ces observations stellaires.

Les préambules des documents d'archives et les donations aux églises

Dans notre recherche d'indices, nous utiliserons aussi les actes juridiques émanant des autorités laïques ou religieuses, où les exposés des motivations des acteurs, ce qu'on appelle les " préambules ", fournissent de volumineux corpus à exploiter. Que peut-on en tirer ? On se rend compte que des préambules exprimant directement cette peur de l'avenir, en annonçant la " fin du monde ", ne sont pas l'exclusivité d'une époque. Dans les archives carolingiennes de l'abbaye bretonne de Redon, un texte du 20 juin 834 débute déjà ainsi :
" La fin du monde approche, les ruines se multiplient, des signes certains le manifestent déjà. C'est pourquoi moi, Ratuili, au nom de Dieu, considérant la gravité de mes péchés, et me rappelant la bonté de Dieu qui a dit : donnez en aumône... ".

Toute une série d'actes du IX^{e} siècle débutent de cette manière... Deux siècles plus tard, un texte toulousain des environs de 1020, provenant de l'abbaye de Lézat, lui fait écho :
" La fin du monde approchant et ses ruines s'accumulant, des signes certains se manifestent déjà pour nous dire que si nous donnons aux églises des saints une part de nos biens, nous ne manquerons pas d'en recevoir la rétribution lors du Jugement du Seigneur... "

On est en fait en présence d'un " formulaire " mérovingien du VII^{e} siècle, transmis de génération en génération, parfois adapté ou complété. On peut aller jusqu'à imaginer qu'il s'est nourri d'inquiétudes du moment, que sa réutilisation a correspondu aux préoccupations de l'instant, d'où sa résurgence, mais sans prendre la fin du monde au pied de la lettre.

Deux idées fortes se dégagent donc à la lecture des textes issus des milieux monastiques :

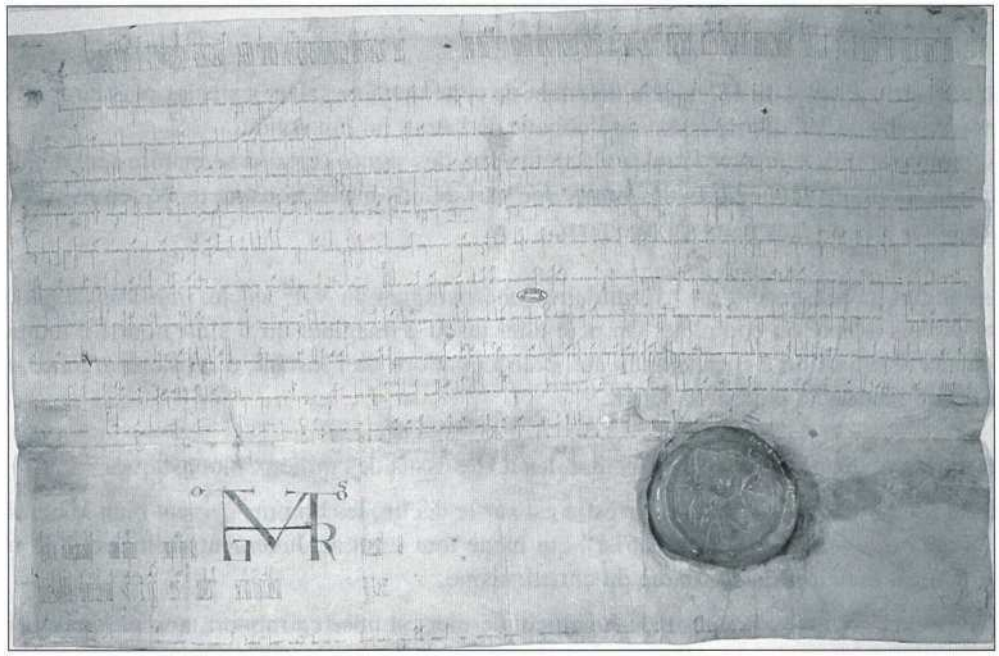
1. l'idée de la fin du monde : le monde terrestre est sur le déclin, les hommes vivent bien le dernier âge de l'humanité (celui d'après la venue du Christ), qui mène tout droit au Jugement dernier et à la rétribution des justes ; et c'est une donnée constante du christianisme.

2. l'importance de l'aumône : la notion de Jugement dernier est mise en rapport, non pas avec la peur d'un millénaire christique, mais avec la nécessité de l'aumône et d'une vie amendée. Pour effacer le péché et espérer la rémunération dans l'au-delà, il faut favoriser l'Église et la combler ; la récompense sera à la mesure des œuvres d'aumône et de charité.

Peu ou prou, c'est ce message que transmettent les textes des années 980-1030. En revanche, la crainte du jugement dernier n'est pas une thématique perceptible chez les souverains : le bon ordonnancement de leur royaume, la présentation du souverain comme le recours et le défenseur des églises, la recherche du repos après la mort sont plus courants.
" Il est de notre fonction de soulager le plus possible, par les moyens à notre disposition, les églises de Dieu que nous dirigeons par la volonté de la providence divine ; de les protéger, autant que Dieu l'acceptera, du flot de violence de ceux qui les attaquent ; et d'adoucir, au moyen de la consolation qui leur est due, la vie des pauvres du Christ qui fleurissent en fruits comme les vignes des vertus... ",
nous dit l'empereur Otton II dans un diplôme en faveur de Saint-Denis (980). On trouve bien sûr l'idée que le pouvoir est tenu de Dieu, qui guide toute l'action de l'empereur, mais il y a aussi la volonté de protéger les monastères, doublée, signe des temps, de menaces contre les méchants. On rencontre la même idéologie chez les Capétiens.

Le phénomène d'intensification des donations aux églises qui chagrinait les anticléricaux et les historiens romantiques du XIX^{e} siècle doit être interprété autrement que comme une ruée de désespoir. À cet égard, l'un des rares témoignages de cette période sur une abbaye soissonnaise est révélateur. Une charte

du comte d'Amiens et de Valois a en effet été délivrée en faveur de l'abbaye Saint-Crépin le Grand, vers 992-996. Revêtue des souscriptions et des monogrammes des rois associés Hugues Capet et son fils Robert, la charte rapporte une cérémonie publique de restitution de biens monastiques, localisés dans l'Oise, et d'un moulin sur la rivière d'Automne ; le tout se déroule en présence des fils du comte — qui avoue sa détention illégale —, de plusieurs comtes, d'évêques et d'abbés (Abbon de Fleury). C'est un vestige très loquace d'une période de réforme des établissements monastiques et de reconstitution de leurs patrimoines fonciers. En Soissonnais, le processus se renouvelle un peu plus tard, dans les années 1040, au profit de l'abbaye Saint-Médard, qui récupère des domaines donnés en fief à des familles d'aristocrates par tels ou tels comtes. Dans cette préfiguration de la réforme grégorienne de la seconde moitié du XI^{e} siècle, la peur de la fin du monde n'y est pour rien. Ces exemples sont tout à fait parallèles des opérations de réforme menées dans les illustres monastères parisiens contrôlés par les Capétiens : Saint-Maur-des-Fossés, ou Saint-Denis, confiés directement aux abbés de Cluny, Maïeul puis Odilon, pour y rétablir la vie régulière et une bonne gestion du temporel.

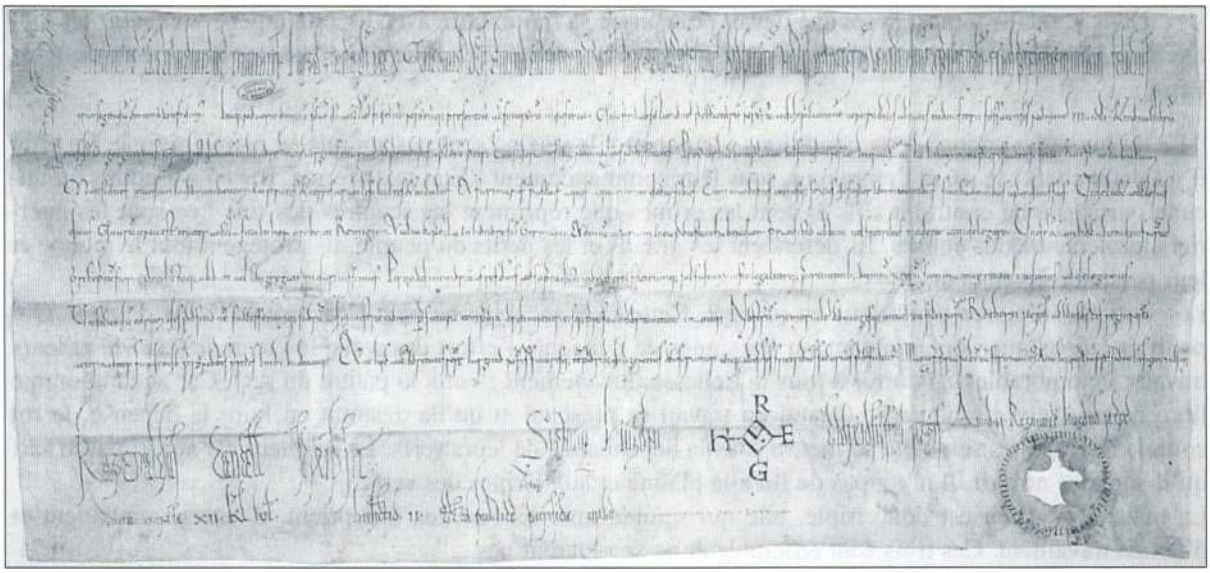


4. *- Diplôme de l'empereur Otton II (15 octobre 980). Confirmation des possessions de l'abbaye Saint-Denis situées dans l'Empire. (Arch. Nat. AER III 99).*

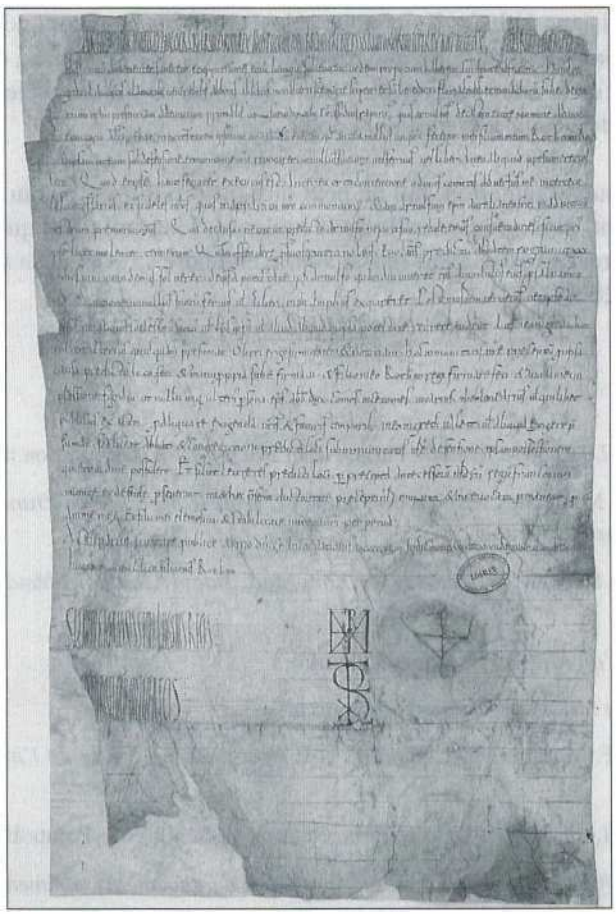
Les débats historiques autour de la révolution de l'an Mil aujourd'hui

Il ne faut pas s'imaginer qu'aujourd'hui le débat soit complètement clos, au sein même du cénacle des médiévistes. Entre la terreur de toute une population et le déroulement serein de l'existence, ils imaginent une série de gradations. Il y a toujours des partisans de l'attente, des " ondes de crainte " diffuse, voire du complot des clercs (proné par l'américain Richard Landes). Ils évoquent une terreur impalpable, héritée ou non des réflexions des clercs sur l'Apocalypse et le Jugement dernier, et qui aurait pu s'alimenter aux crises politiques, à la situation sociale des années finissantes du X^{e} siècle.

Maintes fois combattue, preuves à l'appui, la légende (?) des peurs de l'an mil s'est fondée sur une lecture parfois crédule d'annalistes et de chroniqueurs qui ont écrit bien après les événements d'autour de l'an Mil. Si l'on n'y prenait garde, une information qui n'est que décalque d'un autre texte pourrait passer pour une notation originale. Le cas des *Annales de Saint-Médard* reprenant Sigebert de Gembloux, en le simplifiant, est à ce point de vue exemplaire. Mais nul ne peut nier quelques témoignages incontestables, révélateurs de tensions inhérentes à la vie chrétienne dirigée vers le Salut et le Jour du Jugement.



***5.** - Diplôme d'Hugues Capet (20 juin 988) : donation d'un domaine situé à Maison-Alfort à l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés (Arch. Nat. AE II 84).*



***6.** - Diplôme d'Hugues Capet et de son fils Robert le Pieux (Paris, 993) : accord entre l'abbaye de Fleury et le châtelain d'Yèvre (Arch. Dép. Loiret, H37).*

Dans le même temps, la société devait poursuivre sa route, faire avec les contingences et subir les hiérarchies. L'évêque Adalbéron de Laon nous le rappelle, vers 1030, avec toute la force de sa rhétorique de lettré :

" La loi humaine impose deux conditions : le noble et le serf ne sont pas soumis au même régime. En effet il y a deux chefs : le roi et l'empereur, sous leur commandement l'Etat reste ferme. Il y en a d'autres qu'aucune puissance ne contraint s'ils évitent les crimes que répriment les sceptres des rois : ce sont les guerriers, protecteurs des églises. Ils défendent les grands et les petits du peuple, ils protègent tout le monde et leur personne également.
Les serfs ont d'autres conditions en partage. Cette race accablée ne peut rien acquérir sans douleur. Qui pourrait reconstituer, en comptant sur les signes de l'abaque, l'effort des serfs, le cours de leur vie et leurs travaux innombrables ? Fournir à tous la richesse, le vêtement : voilà la pâture du serf. Car aucun homme libre ne peut vivre sans serfs. Quand un travail se présente et qu'ils désirent en faire la dépense, le roi comme les évêques semblent se mettre sous la dépendance de leurs serfs. Le seigneur est nourri par le serf qu'il suppose nourrir. Il n'y a pas de fin à la plainte et aux larmes des serfs.
La maison de Dieu est donc triple, elle qui semble une. Ici-bas, les uns prient, d'autres combattent et d'autres travaillent. Ces trois sont ensemble et ne se séparent pas... "

Fin d'un monde, et non pas fin du monde, Adalbéron défend un univers qui se délite, un ordre socio-politique carolingien qui mettait les évêques et le roi hors de portée de quiconque. C'est l'avènement du temps des moines, ceux de Cluny notamment que combat Adalbéron, et avec eux l'Église ira vers des sommets inconnus jusque là ; l'un d'eux, devenu le pape Grégoire VII, contribuera à un changement radical de la papauté, émancipée de l'empereur et des puissances temporelles qui voulaient la brider, pour aboutir à la théocratie. Un autre clunisien, Urbain II, conduira les chrétiens à reconquérir Jérusalem, à affronter l'Ennemi, l'infidèle, sur son propre terrain : une révolution, dans les mentalités, et l'imaginaire. C'est aussi l'ascension des chevaliers et la construction de l'ordre seigneurial qui empiètent sur le pouvoir royal ou comtal, et qui se maintiendra jusqu'à la nuit du 4 août.

De ce monde en constante mutation, nul ne peut dire qu'il n'ait pas connu la peur, parfois celle de la Fin dernière et du Jugement, plus souvent celle de la violence. L'an mil n'est qu'un repère au milieu d'une époque dont le plus grand mérite est d'avoir réussi à faire entendre sa voix et sa sensibilité jusqu'à ses lointains descendants de l'an 2000.

Aperçu bibliographique

- 1939-1940. Marc BLOCH, *La Société féodale*, Paris, Albin Michel (coll. L'évolution de l'humanité).

- 1947. Ferdinand LOT, " Le Mythe des terreurs de l'an Mil ", dans le *Mercure de France*, n° 300, p. 639-655 (repris dans *Recueil de travaux historiques*, 1968).

- 1947. Edmond POGNON, *L'an Mille. Oeuvres de Liutprand, Raoul Glaber, Adémar de Chabannes, Adalbéron, Helgaud*, Paris, Gallimard.

- 1952. Henri FOCILLON, *L'an Mil*, Paris, Armand Colin.

- 1967. Georges DUBY, *L'an Mil*, Paris, Julliard (coll. Archives).

- 1973. Louis GRODECKI, F. Muütherich, J. Taralon, et F. Wormald, *Le Siècle de l'an Mil*, Paris, Gallimard (coll. L'Univers des formes).

- 1990. *La France de l'an Mil*, dir. Robert Delort, Paris, éditions du Seuil (coll. Points-Histoire).

- 1996. *Autour de Gerbert d'Aurillac, le pape de l'an Mil. Album de documents commentés*, éd. Olivier Guyotjeannin et Emmanuel Poulle, Paris, Ecole des chartes.

- 1999. Monique BOURIN et Michel PARISSE, *L'Europe au siècle de l'an Mil*, Paris, Le Livre de Poche.

- 1999. Dominique BARTHELEMY, *L'an Mil et la paix de Dieu. La France chrétienne et féodale, 980-1060*, Paris, Fayard.

- 1999. *L'an Mil en 2000*, coord. Monique BOURIN et Barbara H. ROSENWEIN, numéro spécial de la revue *Médiévales*, n° 37, automne 1999.

- 1999. Sylvain GOUGUENHEIM, *Les Fausses terreurs de l'an Mil. Attente de la fin ou approfondissement de la foi ?*, Paris, Picard.

Les sources

Adalbéron de Laon, *Poème au roi Robert*, éd. et trad. Claude Carozzi, Paris, Les Belles Lettres, 1979.

André de Fleury, *Vie de Gauzlin*, éd. et trad. Robert-Henri Bautier et Gillette Labory, Paris, éditions du CNRS, 1969.

Eudes de Saint-Maur, *Vie de Bouchard le Vénérable, comte de Vendôme, de Corbeil...*, éd. Charles Bourel de La Roncière, Paris, Picard, 1892.

Fulbert de Chartres, *The Letters and Poems*, éd. F. Behrends, Oxford, 1976.

Gerbert d'Aurillac, *Correspondance*, éd. et trad. Pierre Riché et Jean-Pierre Callu, Paris, Les Belles Lettres, 1993, 2 vol.

Helgaud de Fleury, *Vie de Robert le Pieux*, éd. et trad. Robert-Henri Bautier et Gillette Labory, Paris, éditions du CNRS, 1965.

Raoul Glaber, *Histoires*, éd. et trad. Mathieu Arnoux, Turnhout, Brépols, 1996.

Richer, *Histoire de France (888-995)*, trad. R. Latouche, Les Belles Lettres, 1930.

LE MISSEL DE SOISSONS

MAURICE PERDEREAU

La bibliothèque municipale de Soissons a la chance de posséder quelques anciens manuscrits dont certains présentent des enluminures et des miniatures d'une grande beauté. C'est le cas du " Missel de Soissons " inscrit sous le numéro 89. Ce missel relié comprend 349 feuillets en parchemin, écrits recto et verso sur deux colonnes de 18 lignes chacune par page. Des traces d'armoiries, difficilement interprétables, subsistent sur la tranche du volume. Le texte est d'une belle écriture, bien aérée, avec des initiales peintes et souvent finement ornées, des enluminures qui développent avec soin une végétation plantureuse accompagnée d'oiseaux, de papillons ou de petits mammifères. Les prières de la messe et le propre des saints sont agrémentés de 18 initiales historiées et de deux illustrations qui couvrent deux pleines pages.

Ce missel a été particulièrement étudié par La Prairie (B.SAHS de Soissons, n° VI, 1852, p. 57-59) et surtout par Ed. Fleury ("Les manuscrits à miniatures de la Bibliothèque de Soissons", ch. XVI, p. 105 à 122) auquel je renvoie pour les détails.

Je remercie tout particulièrement Mme Natanson, conservatrice de la bibliothèque municipale de Soissons qui m'a facilité l'accès au document, et M. Denis Defente qui m'a aimablement permis d'utiliser les photographies publiées dans son magnifique ouvrage sur l'abbaye de Saint Médard.

Intitulé " Missale suessionense " (Missel de Soissons) ce livre a probablement appartenu à l'abbaye Saint Médard où il a dû être composé. Cette appartenance est rendue vraisemblable en raison de son calendrier et de sa liturgie qui évoquent des saints et des fêtes propres à cette abbaye.

Il est daté du XIV° siècle en raison de la qualité de ses miniatures comparables à celles des autres missels de ce temps, de sa décoration qui multiplie les entrelacs de feuillages de vigne ou de lierre qui courent souvent autour du texte, de la majuscule à la page entière, et enfin du calendrier qui précède les prières ; saint Louis, par exemple, canonisé en 1297, y figure en bonne place ainsi que la Fête Dieu, créée en France en 1315 ou 1318. Mais saint Thomas d'Aquin, canonisé en 1323 n'y est pas encore mentionné.

Le volume comprend :
- un calendrier liturgique (f° 1 à 6),
- diverses prières et oraisons (f° 7 à 16),
- le propre du temps liturgique à partir de la fête de Pâques, jusqu'au 24ème dimanche après la Pentecôte (f° 17 à 151),
- les prières de la messe (f° 153 à 183),
- le propre des saints, depuis saints Tiburce et Valérien, martyrs (14 avril) jusqu'à saint Eloi, évêque et confesseur (le 1er décembre), (f° 184 à 281),
- le commun des saints (f° 281 v° à 322 v°),
- des prières de circonstances (f° 323 v° à 347).

Il n'entre pas dans notre intention d'étudier le détail des textes liturgiques, encore qu'il serait intéressant de les comparer avec ceux d'autres diocèses de la même époque ou avec ceux des siècles suivants. Nous nous bornerons à la présentation de ce qui rend ce missel si remarquable, à savoir le calendrier liturgique et les enluminures.

LE CALENDRIER LITURGIQUE

Le missel proprement dit est précédé des 12 mois de l'année. Chacun d'eux est présenté avec les divisions du mois romain : Kalendes (Kl), Nones (N), et Ides (Id).

Les jours sont comptés en semaines de 7 jours (lettres A à G) et selon l'habitude romaine (chiffres romains remontants).

Chaque mois est précédé d'une rubrique (inscription en lettres rouges), qui mérite un instant d'arrêt. Il s'agit d'un vers latin (hexamètre dactylique) qui annonce d'une façon sibylline les jours " interdits " ou " néfastes ", appelés aussi " jours égyptiens " parce que l'on attribuait cette coutume à Joseph, fils de Jacob, qui l'aurait tenue des prêtres égyptiens au moment où il vivait à la cour de Memphis (cf. Fleury). Il y avait deux jours interdits par mois. Ils sont indiqués sur notre calendrier par un D majuscule tracé sur le côté droit. Ces jours-là, du temps des païens, un certain nombre d'activités étaient formellement déconseillées ou même interdites en raison de leur influence maléfique : il ne faisait pas bon naître un tel jour, ni voyager, ni pratiquer une saignée à un malade, etc.

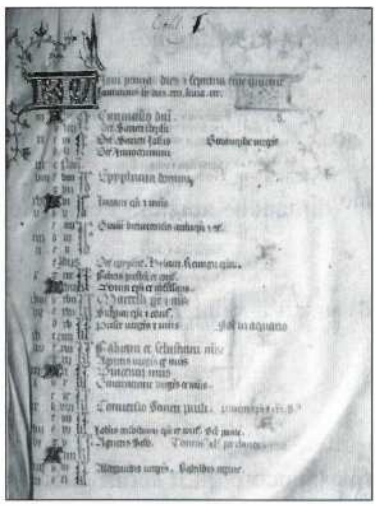
Le vers placé en tête précise donc ces deux jours qui changent à chaque mois. Le premier, cité dans le premier hémistiche, est compté à partir du 1er du mois, et le second, cité dans la deuxième partie du vers, est compté en remontant à partir du dernier jour. Ainsi, le " vers égyptien " de janvier est le suivant :

" Jani prima dies et septima fine timetur "
(on craint le premier jour et le septième à partir de la fin) les deux D sont donc bien visibles, l'un au 1er janvier (prima), l'autre le 25 janvier (septima, soit le 7ème jour avant la fin).

Cette pratique avait été formellement condamnée par l'Eglise, notamment par saint Augustin et par Auger II, évêque de Couserans, en 1280. Mais on constate qu'elle a survécu cependant jusqu'au XV° siècle.

A la suite du vers, une ligne donne le nombre des jours et des lunes. Les fêtes principales, objet d'un culte plus solennel, sont écrites en rouge. Nous ne les passerons pas toutes en revue, mais nous en signalerons certaines qui semblent particulières à l'abbaye Saint Médard.

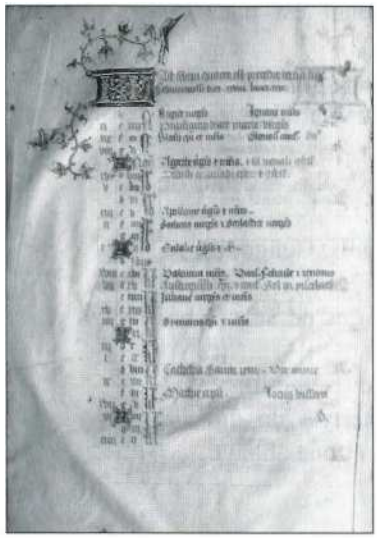
JANVIER :



- 1er : la Circoncision.
- 3 : sainte Geneviève.
- 6 : l'Epiphanie.
- 10 : saint Guillaume de Bourges, ancien chanoine de Soissons, archevêque de 1205 à 1209.
- 15 : saint Bonit (ou Bonet), évêque de Clermont.
- 20 : saint Sébastien, dont les reliques étaient gardées par l'abbaye de saint Médard.
- 25 : saint Prix (Prejectus), évêque de Clermont, mort en 674.
- 28 : sainte Agnès, martyrisée en 303.
- 30 : sainte Aldegonde, vierge, 1ère abbesse de Maubeuge (630-680). sainte Bathilde, reine, princesse franque qui épousa Clovis II, mère de Clotaire III, (morte en 680).

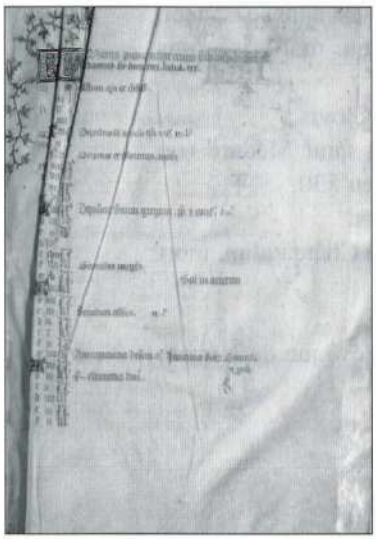
En outre, pour chaque mois est signalé dans quel signe se trouve le soleil. Pour janvier : sol in aquario = le soleil est dans le Verseau. Il s'agit là d'une autre particularité païenne que l'on retrouve sur les vitraux et sur les sculptures et les peintures de nos cathédrales ou de nos églises.

FEVRIER :



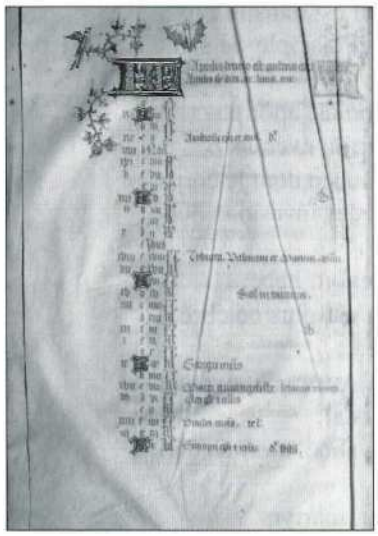
- jours néfastes : + 4 et – 3 ; le soleil est dans les Poissons.
- 3 : saint Blaise, évêque de Sébaste, très honoré dans la région.
- 5 : saint Vouel (Vodoalus), ou Voué, né en Ecosse au VII° siècle, il se fixe à Soissons où il vit en reclus près de l'abbaye Notre-Dame.
- 6 : saint Vaast (Vedastus), ou Waast, né aux confins du Périgord et du Limousin, il assure l'instruction chrétienne de Clovis (496). Il a été sacré évêque d'Arras par saint Remi en 490. Il est mort en 539 ou 540.
- 15 : saint Austregisille (Outrille), né à Bourges en 551, évêque de Bourges, mort en 624.
- 22 : la Chaire de saint Pierre. Ce jour-là, le printemps se lève (ver oritur).

MARS :



- jours néfastes : + 1 et – 4. Le soleil est dans le Bélier.
- 5 : déposition des reliques de saint Drausin, évêque, fondateur de l'abbaye Notre-Dame de Soissons en 660, 27ème évêque de Soissons, mort en 674.
- 12 : déposition des reliques de saint Grégoire, pape.
- 21 : saint Benoît.
- 25 : invention des reliques de saint Gervais et de saint Protais, saints patrons de la cathédrale.
- 27 : la résurrection de Notre Seigneur.

AVRIL :



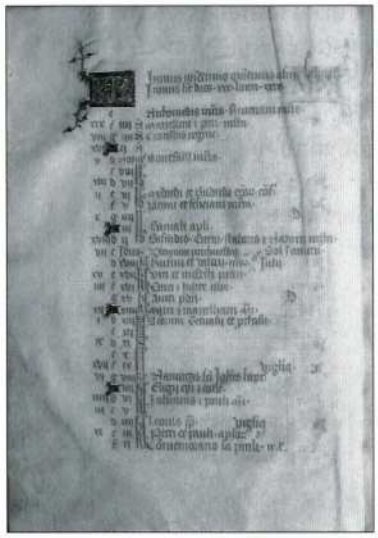
- jours néfastes : + 10 et – 11. Le soleil est dans le Taureau.
- 28 : saint Vital, martyr, époux de sainte Valérie et père de saint Gervais et de saint Protais, martyrisé en 62 sous Néron.
- 30 : saint Eutrope, évêque et martyr, 1er évêque de Saintes.

MAI :



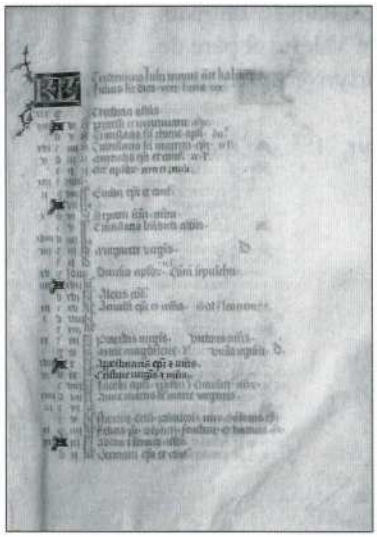
- jours néfastes : + 3 et – 7. Le soleil est dans les Gémeaux.
- 1er : saint Philippe et saint Jacques, apôtres, saint Amateur et sainte Restitue, noble romaine décapitée au III° siècle.
- 9 : translation des reliques de saint Nicolas – début de l'été.
- 11 : saint Gingoulph (Gengoulf, Gingolf, Gengoult), né en Bourgogne, soldat romain mort en 760.
- 13 : sainte Marie aux martyrs (fête qui ne se célèbre plus).
- 20 : saint Austregisille, fêté pour la deuxième fois.
- 24 : saints Donatien et Rogatien, martyrs du diocèse de Nantes où l'abbaye avait une terre et une abbaye.
- 25 : lever de l'été.

JUIN :



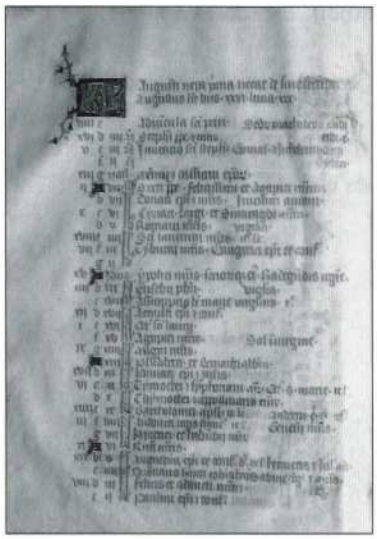
- jours néfastes : + 11 et – 15. Le soleil est dans le Cancer.
- 1er : saint Révérien, évêque d'Autun, martyrisé sous Aurélien.
- 3 : sainte Clotilde, reine, épouse de Clovis.
- 8 : saint Médard et saint Gildard ; saint Médard (ou saint Mard) a été évêque de Noyon en 530.
- 16 : saint Cyr et sainte Julite, martyrs.
- 17 : saint Avit, né à Orléans, abbé de Châteaudun, mort vers 530.
- 19 : saint Gervais et saint Protais.
- 23 : saint Eloi (Eligius), né en 588, évêque de Noyon, puis de Tournai, mort en 658.

JUILLET :



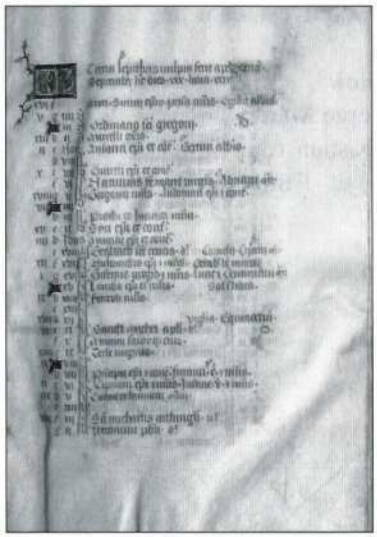
- jours néfastes : + 13 et – 10. Le soleil est dans le Lion.
- 1er : saint Thierry (Théodoric), abbé, disciple de saint Remi, mort en 538.
- 3 : transfert des reliques de saint Thomas, apôtre.
- 4 : transfert des reliques de saint Martin, évêque.
- 8 : saint Yved (Evodius), évêque de Rouen dont le corps a été transporté à Braine en 841 lors des invasions normandes.
- 11 : transfert des reliques de saint Benoît, abbé.
- 15 : division des Apôtres (fête qui n'est plus célébrée) et commémoration du saint Sépulcre.
- 18 : saint Arnoul, maire du Palais d'Austrasie, évêque de Metz, grand-père de Pépin de Herstal.
- 22 : saint Wandrille (Wandregisilius), abbé, mort en 666 à Verdun.
- 25 : saint Christophe et saint Cucufat, martyrs.

AOUT :



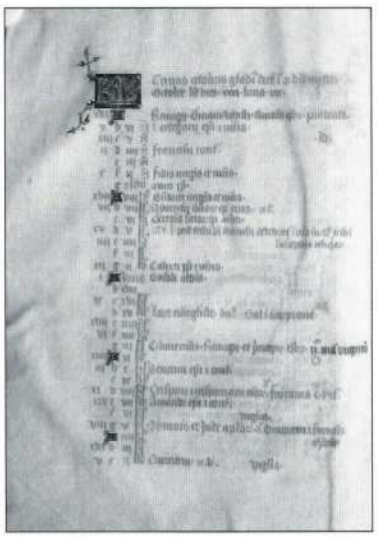
- jours néfastes : + 1 et – 2. Le soleil est dans la Vierge.
- 1er : saint Pierre aux liens. saint Bandry, évêque, exilé en Angleterre, rappelé à cause de la peste.
- 7 : début de l'automne.
- 13 : sainte Radegonde, reine, née en 518, fille de Bertaire, roi de Thuringe, enlevée par Clotaire 1er qui l'épouse contre son gré. Elle meurt en 587 après avoir fondé l'abbaye de Sainte-Croix.
- 15 : Assomption de la bienheureuse Vierge Marie.
- 16 : saint Arnoul, moine de Saint Médard, ermite puis abbé, élu évêque de Soissons, mort en 1087, canonisé en 1120.
- 24 : saint Ouen (Audoenus), né à Sancy, archevêque de Rouen, chancelier de Dagobert, né en 640, mort en 685.
- 25 : saint Louis, roi des Français.

SEPTEMBRE :



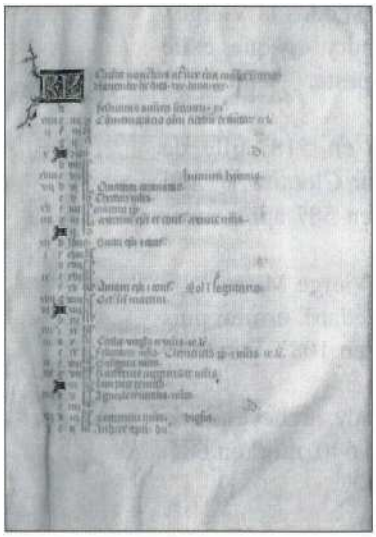
- jours néfastes : + 3 et – 10. Le soleil est dans la Balance.
- 3 : ordination de saint Grégoire.
- 5 : saint Anséry, né à Epagny, évêque de Soissons ; il a transféré les reliques de saint Crépin et saint Crépinien. Mort en 652.
- 8 : nativité de Marie.
- 20 : équinoxe.
- 25 : saint Prince, 12ème évêque de Soissons, frère de saint Remi.

OCTOBRE :



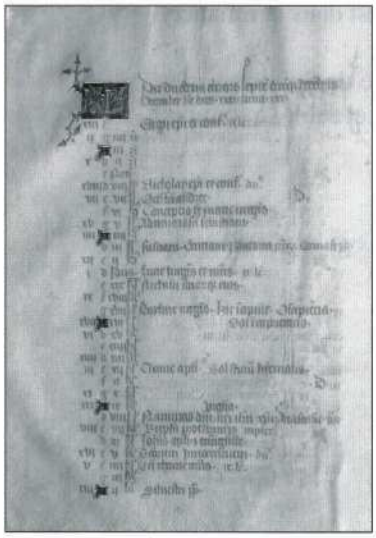
- jours néfastes : + 3 et - 10. Le soleil est dans le Scorpion.
- 1er : saint Remi et saint Vaast.
- 2 : saint Léger (Leodegarius), évêque et martyr, jeune noble envoyé à la cour de Clotaire II, abbé de Saint-Maixant, nommé évêque d'Autun, victime de la jalousie d'Ebroïn, décapité en 678.
- 4 : saint François (d'Assise).
- 6 : sainte Foi, vierge et martyre.
- 9 : saint Denis et ses compagnons martyrs.
- 10 : saint Géréon et ses compagnons martyrs.
- 11 : fête des reliques célébrée dans l'église de Soissons.
- 21 : sainte Célinie (mère de saint Remi et de saint Prince), née à Parfondru.
- 25 : saint Crépin et saint Crépinien, martyrs, évangélisateurs de Soissons.
- 31 : saint Quentin, fils d'un sénateur romain, martyrisé à Amiens sous Rictiovare.

NOVEMBRE :



- jours néfastes : + 5 et – 3. Le soleil est dans le Sagittaire.
- 6 : début de l'hiver.
- 10 : saint Martin, évêque.
- 17 : saint Aignan (Anianus), évêque d'Orléans, qui tint tête à Attila aux Champs catalauniques en 451, mort en 453.
- 18 : octave de saint Martin.

DECEMBRE :



- jours néfastes : + 12 et – 10. Le soleil est dans le Capricorne.
- 1er : saint Eloi, évêque (deuxième fête).
- 8 : conception de la bienheureuse Vierge Marie.
- 9 : arrivée des reliques de saint Sébastien (qui furent visitées par Louis le Débonnaire et l'Impératrice Judith).
- 21 : solstice d'hiver.
- 25 : Noël.

LE MISSEL PROPREMENT DIT

Le missel est remarquable par la qualité de l'écriture ainsi que par la beauté et la finesse de ses enluminures et de ses dessins. L'écriture est l'œuvre d'un copiste et les décorations sont celles de l'enlumineur, tous deux probablement de l'atelier du scriptorium de l'abbaye de Saint-Médard. Les couleurs employées sont le bleu, le rouge, l'ocre et l'or. L'enlumineur sait en jouer très artistiquement.

L'ornementation concerne en général les lettres initiales ; elle peut être étendue vers le haut ou vers le bas de la colonne d'écriture ou même sur l'ensemble de la page lorsqu'il s'agit d'une fête importante. Elle est très légère et constituée d'entrelacs de feuillage coloré. Certains feuillets présentent en outre des motifs décoratifs qui semblent dus à l'imagination et à l'humour de l'artiste. Ainsi, au f°7v°, la lettre D de l'oraison contient une tête d'homme barbu aux moustaches tombantes et le G du gloria, celle d'un jeune homme imberbe. Dans la même page, on découvre, au milieu des feuillages, un oiseau, un lapin, un papillon, une sorte de grand héron et un tout petit personnage à tête d'homme encapuchonné et à corps d'oiseau.



Au f°8v°, l'initiale C du credo est ornée d'un petit enfant nu et d'un oiseau. Au f°9, un I majuscule est orné d'un oiseau, de même qu'un S au f°11v°. Mais ce dernier feuillet, qui contient l'oraison que le prêtre doit prononcer avant la messe, est intéressant par les dessins qui l'agrémentent. En effet, le haut de la page met en scène un combat entre un lièvre qui chevauche un chien et un coq qui chevauche un renard. Ce dessin est à lui seul un petit chef d'œuvre par la qualité des détails : les deux " cavaliers " tiennent chacun une longue lance mouchetée et un écu armorié et on peut distinguer l'herbe du pré sous le pas des " montures ". Est-ce là une simple facétie d'un enlumineur en veine d'humour ? M. de La Prairie, qui fut un des éminents présidents de notre société historique, laisse entendre, dans le bulletin de la société 1ère série, tome 6 (1852), que " le motif peut avoir une signification plus sérieuse compte-tenu de la place qu'il occupe ". M. Paul Verdier, qui a donné récemment à nos adhérents une très intéressante conférence sur l'orientation des églises, avance une interprétation astronomico-astrologique d'autant plus séduisante que, nous l'avons vu plus haut, l'indication des jours " égyptiens " et des signes du zodiaque dans le calendrier montraient que les moines étaient encore très sensibles à l'astrologie. Sans entrer dans le détail de son interprétation, on peut avancer que, selon M. Verdier, le chien représente un des astres qui accompagnent Orion (le chasseur) dans le ciel, soit Procyon (en grec, kuôn désigne le chien) sur une rive de la Voie lactée, soit le grand chien de Sirius sur l'autre rive. Le lièvre est un des compagnons d'Orion ; dans le ciel, le chasseur et ses chiens poursuivent le lièvre... Le Coq est une autre dénomination du Cygne (qui a prévalu jusqu'au début du XIII° siècle dans les traités d'astronomie ; la constellation est toujours appelée " la poule " dans le livre d'Alphonse X le Sage). Le renard est à l'opposé du ciel, dans la voie lactée, à côté du Cygne et de l'Aigle. Le couple lièvre (ou lapin) / Procyon (chien) pourrait indiquer la durée du passage de la Voie lactée par le solstice d'été. Le couple Cygne (ou Coq) / Renard indiquerait le trajet du solstice d'hiver à l'autre extrémité du ciel. Cette lecture astrologique est fort séduisante quand on sait que les moines ne répugnaient pas à glisser quelque message caché dans leurs manuscrits.

Au f°16, réservé à la fête de Pâques, on remarque en bas de page deux petits personnages : d'un côté un monstre ailé, de l'autre, une jolie sirène qui se contemple dans un miroir. Faut-il y voir, ici aussi, autre chose qu'un simple amusement ?

A partir de ce feuillet, le missel est agrémenté ici ou là de vignettes historiées de toute beauté. Il y en a 18 qui se répartissent ainsi :

- 4 pour le propre du temps,
- 4 pour le Saint Sacrement de la messe,
- 10 pour le propre et le commun des saints.

Elles ont de 16 cm^2 à 27 cm^2, la plupart étant contenues dans un quadrilatère de 18 cm^2 (4 cm x 4,5 cm) et elles ornent la lettre initiale de l'introït ou de l'oraison de la fête. Les personnages sont représentés sur un fond de mosaïque à figures géométriques (bleu, rouge, ocre et or), carrés ou losanges, comme dans de nombreux manuscrits de cette époque.

A peu près au milieu du livre, aux feuillets 167 et 168, deux peintures occupent chacune une pleine page et représentent la Crucifixion et le Christ en majesté.



La Crucifixion : dans un cadre orné aux quatre coins par un angelot aux poses différentes, sur un fond de mosaïque bleu et or, se dresse le Christ sur sa croix, la tête penchée et le corps replié. La croix est élevée sur un monticule où apparaissent un crâne et deux tibias pour symboliser le Golgotha. De chaque côté se tiennent Marie, à droite du Christ, qui désigne son fils de la main, et saint Jean. Au dessus des branches de la croix, deux anges sortent des nuages, portant chacun un globe, sans doute le soleil et la lune ?



Le Christ en majesté : l'image se présente comme pour la précédente, dans un cadre orné à chaque coin par un angelot musicien. A l'intérieur du cadre, un évangéliste est figuré dans chacun des coins : l'ange pour Mathieu, l'aigle pour Jean, le lion pour Marc et le taureau pour Luc. En haut du cadre et en bas, des remparts symbolisent la Jérusalem céleste. Le Christ dans une gloire est assis sur un bâtiment religieux ; il est nimbé d'or, sa main gauche porte un globe doré surmonté d'une croix et sa main droite tient les trois premiers doigts levés, symbole à la fois de la Trinité et du magistère.

Ces deux tableaux, bien qu'inspirés par l'iconographie traditionnelle, ne manquent pas d'originalité, en particulier dans la pose des personnages de la Crucifixion.

DESCRIPTION DES AUTRES VIGNETTES



Fol.16 : **la résurrection du Christ** (lettre R de Resurrexit). Le thème est traité assez convention-nellement : le Christ, à moitié dénudé, sort du tombeau. Ses plaies au côté droit, aux mains et sur son pied sont visibles. Dans sa main gauche, il tient une croix à longue hampe ; de sa main droite, il fait le signe de la bénédiction avec les trois premiers doigts levés, symbole, nous l'avons vu, de la Trinité et de la Science. Sa jambe droite est seule sortie du tombeau sous lequel, dans trois niches, dorment trois soldats coiffés du casque et du couvre-nuque. La figure du Christ est assez impersonnelle et figée.



Fol. 48 : **l'Ascension** (lettre V de Viri). Deux apôtres sont assis : un jeune à gauche, en manteau bleu, sans doute saint Jean, désigne de la main gauche le Christ qui monte au ciel et dont on aperçoit les pieds et le bas de la tunique sortant d'un nuage ; un vieillard, à droite, en manteau rouge, probablement saint Pierre, tient un livre sur sa poitrine. Derrière chacun d'eux, on aperçoit les têtes nimbées d'autres apôtres ainsi que la main de l'un d'entre eux sur la gauche.



Fol. 60 : **la Pentecôte** (lettre S de Spiritus). Deux apôtres barbus, l'un en manteau rouge, l'autre en bleu, sont assis. Chacun tient un livre serré sur sa poitrine ; de leur main droite, ils montrent le nuage d'où émerge la tête d'une colombe. Derrière eux se profilent deux apôtres imberbes à gauche et un autre à droite. Le bec de l'oiseau lance une douzaine d'ondes symbolisant les traits de feu de l'Esprit Saint.



Fol. 74 : **la Trinité** (lettre B de Benedicta). C'est une des plus belles vignettes du missel. Dieu le Père est assis sur un bâtiment dont on aperçoit une fenêtre sur la gauche (symbole de l'Eglise ou de l'abbaye ?). Il supporte dans ses bras écartés le Fils crucifié dont on voit les plaies sanguinolentes. De sa bouche sort la colombe du Saint Esprit. Il se dégage de cette image une intense émotion devant ce fils supplicié tenu à bout de bras par son père. Les visages sont remarquables ; contrairement à toute tradition, Dieu le Père a un visage très jeune, au regard à la fois douloureux et résigné. En fait, Dieu n'a pas d'âge. Le Fils a l'aspect d'un homme marqué par la souffrance. Sa pose, elle-même, toute en courbes, n'a rien d'hiératique. Son visage le fait plus âgé que son père. La colombe, plutôt discrète, établit le lien entre les deux autres personnes de la Trinité. Le tout est traité sur fond de mosaïque bleu, rouge et or.



Fol. 78 : **fête du Saint Sacrement**. Avec les trois vignettes suivantes, nous avons plusieurs illustrations des prières de la Messe. Celle-ci orne la lettre C de Cibavit. Un prêtre en chasuble célèbre la messe. Il est au moment de l'élévation et montre l'Hostie. Sur l'autel nappé, un calice doré. Sur la gauche de la vignette, un enfant de chœur en robe et surplis, agenouillé, tient un cierge allumé. Le fond de la mosaïque est bleu, rouge et or.



Fol. 169 : **la Préface** (lettre P de Per omnia). Le prêtre en habits de célébrant chante la préface, mains écartées. Sur l'autel nappé de blanc, un calice doré. Sur la gauche, un enfant de chœur avec robe rouge et surplis blanc. Sur cette page et les suivantes, la partition en grégorien accompagne le texte de la préface.



Fol. 177 : **texte de la Préface suivi du Sanctus** (lettre P de Per omnia). Le prêtre en habits de célébration dit la messe ; il est incliné, mains jointes. Sur l'autel nappé, un calice doré. A gauche de la vignette, un enfant de chœur en surplis blanc et robe rouge. Fond de mosaïque bleu et or.



Fol. 177 v° : **le Canon** (lettre T de Te igitur). L'image est, ici encore, conventionnelle. Elle met en scène deux femmes dont le symbolisme était traditionnellement connu des prêtres et des fidèles. A gauche, une femme couronnée, debout (robe bleue, manteau rouge) tient dans sa main gauche un calice surmonté d'une hostie et, dans sa main droite, un long bâton crucifère. Elle représente l'Eglise chrétienne. A droite, une femme auréolée de rouge, les yeux bandés, laisse tomber les tables de la Loi de sa main droite et tient, dans sa main gauche, une plante verte dont la tige est brisée. C'est la Tradition juive que la nouvelle Loi a supplantée. Le fond est doré.

A partir du feuillet 203, les vignettes traitent des Saints ou de la Vierge Marie.



Fol. 203 : **saint Jean-Baptiste** (lettre D de De ventre matris). Le saint debout, en robe rouge clair à motifs, est reconnaissable à l'agneau qu'il tient dans un cercle rouge sur son bras gauche. L'agneau est nimbé et est accompagné de la croix. Le saint le désigne de sa main droite. On peut remarquer sa pose déhanchée. Le fond est bleu et or.



Fol. 208 : **saint Pierre et saint Paul** (lettre N de Nunc scio vero). Les deux apôtres, debout, se regardent. Pierre, à gauche, en manteau rose et robe bleue, est nimbé de bleu ; il tient une clé dans sa main droite et, de sa main gauche, il désigne Paul. Ce dernier, en manteau bleu et robe rose, auréolé de rouge, tient une épée dans sa main droite. Le fond de la mosaïque est bleu, rouge et or.



Fol. 217 : **sainte Marie-Madeleine** (lettre G de l'introït Gaudeamus). Jésus ressuscité se montre à Marie-Madeleine dans le jardin des Oliviers. Le Christ est à droite, debout, tourné vers Marie-Madeleine. Il est vêtu de bleu (doublure rouge). Ses mains et ses pieds portent les stigmates de sa passion. Marie-Madeleine est agenouillée à gauche, mains jointes. Elle porte un manteau rose doublé de rouge et une robe bleue. Entre eux, un arbre stylisé symbolise le jardin des Oliviers. Le fond est doré.



Fol. 233 : **le martyre de saint Laurent** (lettre C de Confessio). Le saint, nimbé d'or, est allongé sur le gril, nu. Son visage et ses bras croisés sur le ventre semblent exprimer une grande sérénité. Sous le gril, on aperçoit la fournaise. A gauche, un bourreau barbu, vêtu de rouge, attise le feu avec un soufflet ; à droite, un autre bourreau également barbu, vêtu de bleu, tient une longue fourche à deux dents. Les deux tortionnaires se regardent avec une certaine incompréhension devant ce martyr qui n'a pas l'air de souffrir ! Le fond est bleu et or.



Fol. 238 : **dormition de la Vierge Marie** (lettre G de Gaudeamus). La Vierge, auréolée d'or et vêtue de rose, est allongée sur un lit à couverture bleue frangée de rouge. Elle a les poignets croisés. Au centre, debout, Dieu le Père, nimbé de bleu, la bénit de sa main droite. Il porte sur son bras gauche un petit enfant qui joint les mains ; plutôt que l'enfant Jésus, on peut reconnaître la représentation de l'âme de la Vierge accueillie par Dieu ?



Fol. 243 : **saint Louis** (lettre M de Magnificatus est rex). Le saint, debout, couronné d'or et nimbé de rouge, est vêtu d'une robe rouge et d'un manteau bleu. Il tient un sceptre dans sa main droite et porte une chapelle dans sa main gauche. Il s'agit de la Sainte-Chapelle qu'il avait bâtie. Le fond est en mosaïque bleue, rouge et or. Le choix de ce saint est à noter.



Fol. 250 v° : **nativité de la Vierge Marie**. Cette vignette est aussi remarquable par sa naïveté et son réalisme (lettre F de Famulis tuis). Sainte Anne, nimbée d'or, est allongée sur un lit drapé de bleu, légèrement de côté, les mains sur son ventre. A l'arrière-plan, une servante habillée de rouge et coiffée d'un foulard blanc de paysanne soigne Marie nouvellement née, qui est auréolée de bleu, mais qui est déjà debout dans un baquet de bois. Fond bleu et or.



Fol. 272 : **fête de la Toussaint** (lettre G de Gaudeamus). Quatre personnages nimbés sont debout, deux au premier plan, vêtus de bleu. Celui de gauche, barbu, a les mains levées, celui de droite, imberbe, tient un livre doré dans sa main gauche ; ils se désignent l'un l'autre. A l'arrière-plan, deux personnages habillés de rouge. Fond doré uni.

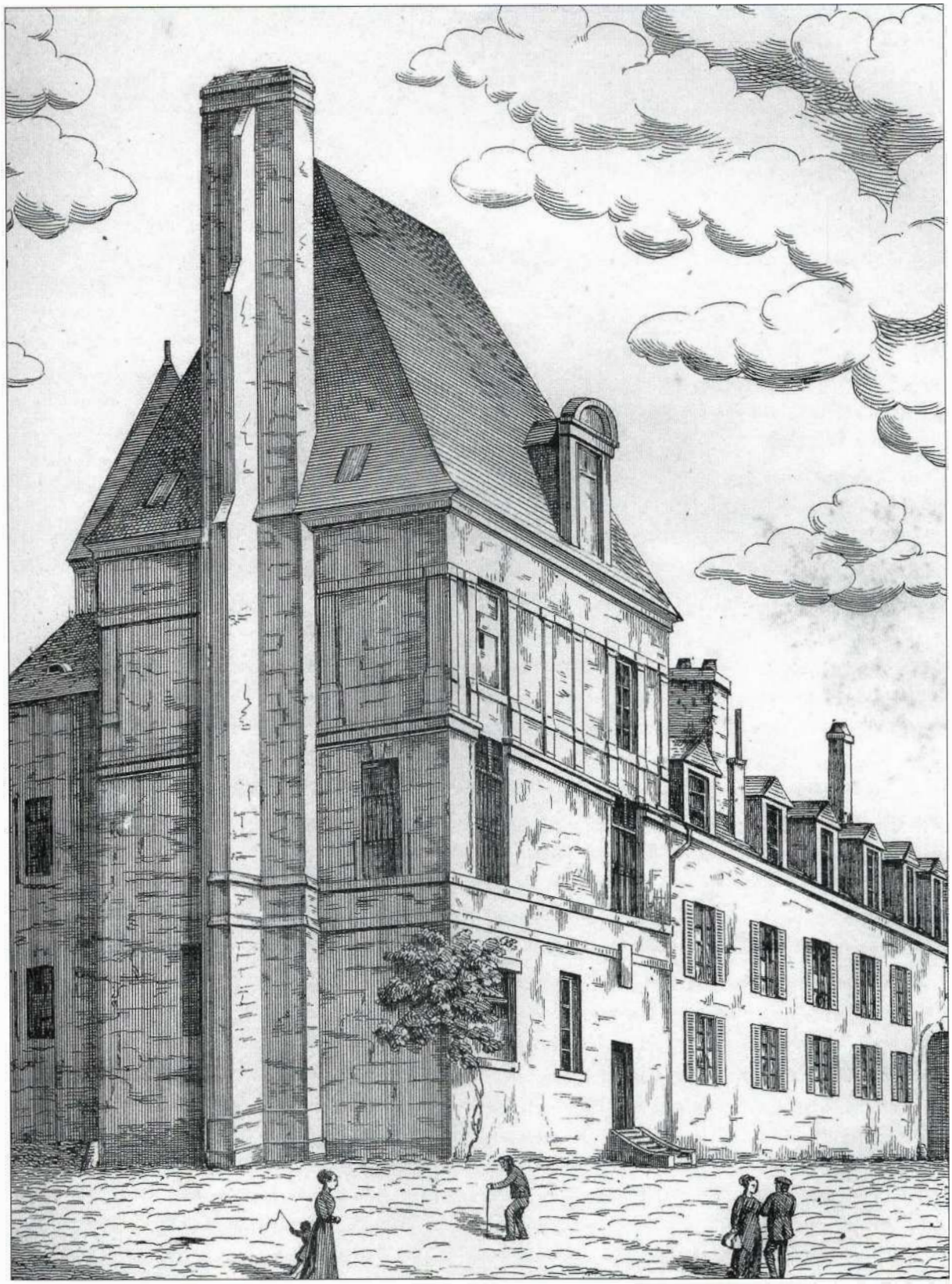


Fol. 280 : **le martyre de saint André** (lettre M de l'oraison Majestatem). Le saint est attaché sur une croix posée en diagonale, selon la tradition. Il est nimbé de rouge et vêtu de bleu. En bas de la vignette, un bourreau, vêtu de bleu, accroupi, lie les mains du saint sur un bras de la croix ; un autre bourreau, debout, barbu, vêtu de rose, lui attache l'autre main sur l'autre bras. Fond doré uni.



Fol. 282 : cette vignette représente **les apôtres** puisqu'elle illustre la messe " de plusieurs apôtres " (lettre M de Michi autem). Huit personnages auréolés sont debout. Les deux premiers se regardent ; ils tiennent chacun un livre doré dans la main droite, la main gauche est levée. Celui de gauche est barbu et vêtu de rose ; celui de droite est imberbe et habillé de bleu. Derrière chacun d'eux se profilent trois autres personnages dont l'un, à gauche, est imberbe et un autre, à droite, porte la barbe. Fond doré uni.

A partir du feuillet 282 , il n'y a plus de vignettes illustrées. Seules demeurent les enluminures et les rubriques.



Le "pavillon de l'auditoire" fut le siège du bailliage de Villers-Cotterêts tout au long de son existence, de 1703 à 1758, puis de 1780 à la Révolution. Construit sous le règne de Henri II, ce bâtiment remarquable comportait notamment une grande salle qui aujourd'hui n'existe plus. Au XIXe siècle, il servit de prison, et de nos jours est occupé par des logements de fonctions. (Dessin de Charles Montpellier illustrant l'ouvrage d'Alexandre Michaux, Histoire de Villers-Cotterêts, *op. cit., p. 164).*

LES DESORDRES CONJUGAUX
Une enquête pour violences conjugales et meurtre à Couloizy en 1729

JULIEN SAPORI

"Familles, je vous hais !"

Il existe des vérités que le sens commun a parfois du mal à accepter: comment admettre que pour tout un chacun, la personne la plus dangereuse au monde soit son propre conjoint? Et pourtant, statistiquement, aujourd'hui encore, environ le quart des meurtres a pour cadre le couple familiale. *"Quelle que soit la culture, la famille demeure le lieu de la violence. Ce petit ensemble humain cimenté par / 'affectivité, la sexualité, l'éducation des enfants et les contraintes sociales, organise un champ affectœsi proche que le rituel y perd son efficacité. C'est au sein du cercle familial (..) que se recrutent la plupart des assassins.* [1]"

La famille, cadre rassurant s'il en est, est en effet également l'endroit privilégié où chacun se dévoile et où les passions s'exacerbent. Ces relations souvent conflictuelles et parfois violentes, doivent-elles être ignorées au nom du droit à l'intimité ou bien étroitement réglementées par des pouvoirs publics soucieux de préserver la cellule de base de l'ordre social? Parents, amis et voisins peuvent-ils s'y immiscer et faire ainsi peser sur le couple tout le poids de la solidarité sociale mais également des conventions et des tabous? Historiquement, on est passé d'une première phase, au moyen-âge, caractérisée par une forte pression sociale s'exerçant par l'ensemble de la communauté sur la vie familiale de chacun, a une autonomisation progressive des ménages, partiellement compensée par une plus grande implication des autorités publiques.

S'agissant des violences conjugales, sous l'Ancien Régime, seuls des incidents d'une exceptionnelle gravité étaient portés à la connaissance des représentants du roi et ont laissé de ce fait une trace que les historiens peuvent aujourd'hui étudier. L'approche statistique du problème est donc à exclure, nous nous trouvons ici en présence d'un exemple parfait de ce que les criminologues appellent "le chiffre noir" de la délinquance. Toutefois, par l'étude de certains cas particulièrement significatifs, nous pouvons essayer de comprendre comment la société de l'époque concevait les relations entre le mode rurale et la justice royale et de quelle manière la puissance publique parvenait à forcer, très occasionnellement, les "portes fermées " de l'intimité familiale.

La condition légale de la femme au XVIII^{e} siècle.

Le terme de "violences conjugales" est un euphémisme: en réalité chacun sait que dans la quasi-totalité des cas, il s'agit d'une violence exercée par le mari sur son épouse Jusque au seuil de notre époque, nombre de droits reconnaissaient officiellement cette toute puissance du mâle sur la femme: c'est ainsi qu'avant l'introduction de la loi française en Algérie. le père ou le frère avaient le devoir de tuer la femme adultère; et en France, la disposition du Code pénal prévoyant une excuse de provocation en cas de meurtre de la femme par le mari l'ayant surprise en flagrant délit d'adultère, ne fut abrogée qu'en 1975 [2].

1. B. Cyrulnik, *Les nourritures affectives*, éd. O. Jacob, Paris 1994; cité par Serge Portelli dans *Crimes et délits de famille - l'état de droit*, article paru dans les *Cahiers de la Sécurité Intérieure n0 28*, Institut des Hautes Etudes sur la Sécurité Intérieure, Paris 1997, p.75.
2. S'agit de l'ancien article 324 alinéa 2 du Code pénal. Fait particulièrement significatif, cette excuse de provocation n'était pas admise au profit de la femme confrontée à l'infidélité du mari.

Sous l'empire des droits archaïques, même en dehors des crimes passionnels, l'époux se voyait reconnaître un pouvoir de correction permanent sur son épouse. La *Summa de legib us,* ancienne coutume normande, autorisait la femme à porter plainte uniquement si les coups du mari lui avaient infligé des *"méhaings* ", c'est à dire des mutilations. De même, la coutume du Beauvaisis, au) (]fl[e] siècle, prévoyait qu'" *il est bien à l'homme de battre sa femme. sans mort et sans méhaing, quant elle desnie son mari.* " A Bordeaux, la coutume de *1359* affirmait qu'un mari ayant tué sa femme sous l'emprise de la colère, ne pouvait être poursuivi s'il confessait publiquement son repentir.

Ce "droit de correction" archaïque a définitivement disparu au XVIII[e] siècle, manifestation du recul général de la violence qui caractérise cette époque de progrès des moeurs. La condition "normale " de la femme reste certes le mariage - situation par définition inégale, car le mari est désigné en droit comme le chef de la maison - mais l'épouse y trouve également des avantages. car elle est ainsi reconnue comme associée à part entière dans la gestion et la vie du ménage. Dans la pratique, la famille despotique se transforme ainsi progressivement en une alliance entre égaux. Certes, la femme doit toujours l'obéissance àson mari, mais la loi civile comme le droit canon n'admettent guère qu'elle soit reléguée au rang d'objet. L'homme est tenu d'assurer à son épouse protection et respect: *"i/lui est permis d'user d'une sorte de sévérité dans son ménage, mais cette sévérité doit être tempérée, par les égards dus à son sexe, à son titre de mère, à celui de compagne qui la met au même rang que son mari lorsqu 'elle ne cesse pas d'être honnête.* [3] " Cette "sévérité" d'ordre exclusivement morale, ne peux en aucun cas aller jusqu'à la violence physique, dans certains cas la jurisprudence admettant même que les mauvais traitements avérés peuvent constituer pour la femme non seulement un motif légitime pour obtenir la condamnation de son époux, mais également la séparation.

Si à cette époque le droit et l'opinion publique "éclairée " ont évolué à grands pas, il n en est pas de même pour l'ensemble de la population, les hommes du peuple notamment se prévalant encore trop souvent de leur supériorité physique. Arlette Lafarge l'a démontré: " *Un sondage effectué sur les années 1760, 1765, 1770, 1775, 1780 et 1785, a relevé 1367 affaires de violences impliquant près de 300 Parisiens. Quand 5 à 8% des femmes sont prévenues de violence, la proportion d'entre elles parmi les victimes ou les plaignant se montre cinq fois plus importante* " [4]. Il est vrai que l'univers familial, par définition replié sur lui-même, se montre parfois particulièrement réticent face aux progrès des mœurs. En 1869, l'anglais John Stuart Miii décrit très lucidement la situation: *"Le plus vil malfaiteur a une malheureuse femme sous sa dépendance, sur qui il peut commettre n 'importe quelle atrocité sauf le meurtre, et, s 'il prend suffisamment de précautions, tout cela sans grand danger d'être puni par la loi. Et combien de milliers d'individus y-a-t-il parmi les classes les plus basses* (..) *qui s 'adonnent de façon coutumière aux plus grands excès de violence physique envers leur malheureuse épouse: elle est seule, du moins parmi les adultes, à ne pouvoir ni s'opposer ni échapper à cette brutalité.* [5] "

Justice royale et " arrangements " villageois.

Nous allons illustrer cette situation par l'étude d' un cas concret particulièrement dramatique, le meurtre d'une femme commis par son mari en 1729 à Couloisy, un village situé actuellement dans le département de l'Oise, arrondissement de Compiègne, canton d'Attichy. Notre source, sont les minutes du procès déposées aux Archives Départementales de l'Oise [6].

A l'époque des faits, Couloisy compte 33 feux, soit environ une centaine d'habitants; ce petit village essentiellement agricole, relevait de la Généralité de Soissons. La justice était du ressort du bailliage en chef

---

3. *Répertoire de jurisprudence,* cité par Léon Abensour dans *La femme et le féminisme avant la révolution,* éd. Ernest Leroux, Paris 1928. p.7.
4. Ariette Lafarge, *Le cours ordinaire des choses dans la cité du XVHI0 siècle,* éd. Seuil, cou. La librairie du XXe siècle, Paris 1994, p.39.
5. John Stuart Mill, *L'asservissement des femmes,* petite bibliothèque Payot, Paris 1975, p.l02/l 03.
6. Archives départementales de l'Oise, Beauvais, côte Bp 6031. L'orthographe des extraits cités a été partiellement modernisée par nos soins afin d'en faciliter la lecture.

de Villers-Cotterêts dont la création, relativement récente, remontait à septembre 1703. L'édit qui avait présidé à sa naissance, prévoyait que ce tribunal était composé d'un bailli d'épée [7], d'un lieutenant général civil, criminel et de police, de trois conseillers ordinaires, d'un avocat, d'un procureur du roi [8] et d'autres officiers "mineurs" chargés de l'exécution des actes, notamment greffiers et huissiers [9]. Le siège du bailliage était installé dans le pavillon dit "de l'auditoire ", aujourd'hui encore visible au château de Villers-Cotterêts, à l'angle situé près de l'église paroissiale [10]. Il n'existait pas à cette époque, en dehors de Paris, de "police" proprement dite, exception faite des brigades de la Maréchaussée, dont la plus proche, celle établie à Attichy, n'interviendra pas dans cette procédure.

Au départ de l'affaire, un décès qui aurait pu être qualifié de "normal" d'après le registre des baptêmes, mariages et sépulture de la paroisse: *"l'an 1729, le 9ème novembre, Rose Manche, vivante femme de C/a ude Bain, laboureur en cette paroisse, décédée avant hier âgée de 50 ans, après avoir reçu les sacrements de / 'église, a été inhumée dans le cimetière de cette paroisse avec le cérémonial ordinaire, en présence d 'Hyppolite-Pierre et Joseph Manche, les frères de la défunte, qui ont s igné avec nous.* [11] "

Mais le lendemain, 10 novembre 1729, le sieur Girost, procureur du roi à VillersCotterêts, adresse une "remontrance" au bailli de la même ville. Ce magistrat relate que selon une rumeur, un certain Claude Bain, laboureur à Couloisy, sorti depuis peu de la prison de la Conciergerie à Paris, aurait frappé violemment sa femme Rose Manesse, lui occasionnant des blessures qui auraient provoqué sa mort le 7 novembre dernier; il précise que *"ce crime cause un murmure continuel qui se répend dans toute la province* " et demande en conséquence l'ouverture d'une information. L'action publique est donc déclenchée par une "rumeur ", cas d'espèces qui n'avait rien d'exceptionnel pour l'époque, et qu'on aurait tort d'interpréter selon nos critères contemporains. Rumeurs (et délations...) permettaient en effet de porter à la connaissance des autorités extérieures au village, des faits graves, sans pour autant mettre en cause la cohésion communautaire par une dénonciation précise [12].

Donnant suite le jour même à la requête du procureur du roi, le lieutenant criminel François Fourure de Cramaille délivre une ordonnance "permettant d'informer" et prescrivant les premières diligences à effectuer en toute urgence, notamment le transport sur les lieux et l'exhumation du corps de la défunte. La promptitude de la réaction des autorités judiciaires souligne que l'affaire est sérieuse: certes, la violence à l'époque est monnaie courante: *"Les rapports de force sont en effet fréquents dans ce monde inégalitaire, à / 'image de toute la société du temps. Les coups prolongent vite les échanges entre hommes et femmes* **(..).** *Mais ils s 'inscrivent dans le cadre de codes sociaux, voire de rites puissamment établis, en faisant souvent l'économie du recours au regard extérieur d'un juge.* [13]" Cette fois-ci, les villageois de Couloisy ont décidé qu'il n'était pas question d'ignorer, pardonner ou occulter le crime, et qu'il fallait en aviser les autorités judiciaires "extérieures ", avec tous les risques que cette grave décision comportait, à savoir non seu-

---

7. La charge de " bailli d'épée " était purement honorifique; dans les faits, le bailliage de Villers-Cotterêt était donc dirigé par le lieutenant criminel, qui cumulait en quelque sorte les actuelles fonctions de commissaire de police, juge d'instruction et juge du siège. Dans son roman *Le Meneur de loups*, Alexandre Dumas met en scène un bailli de Villers-Cotterêt au XVIII0 siècle, qu'il nomme Magloire: ce personnage falot doit son titre uniquement au fait qu'il avait été le cuisinier du duc d'Orléans.

8. Le procureur du roi était le représentant du ministère publique, fonction actuellement dévolue au procureur de la république.

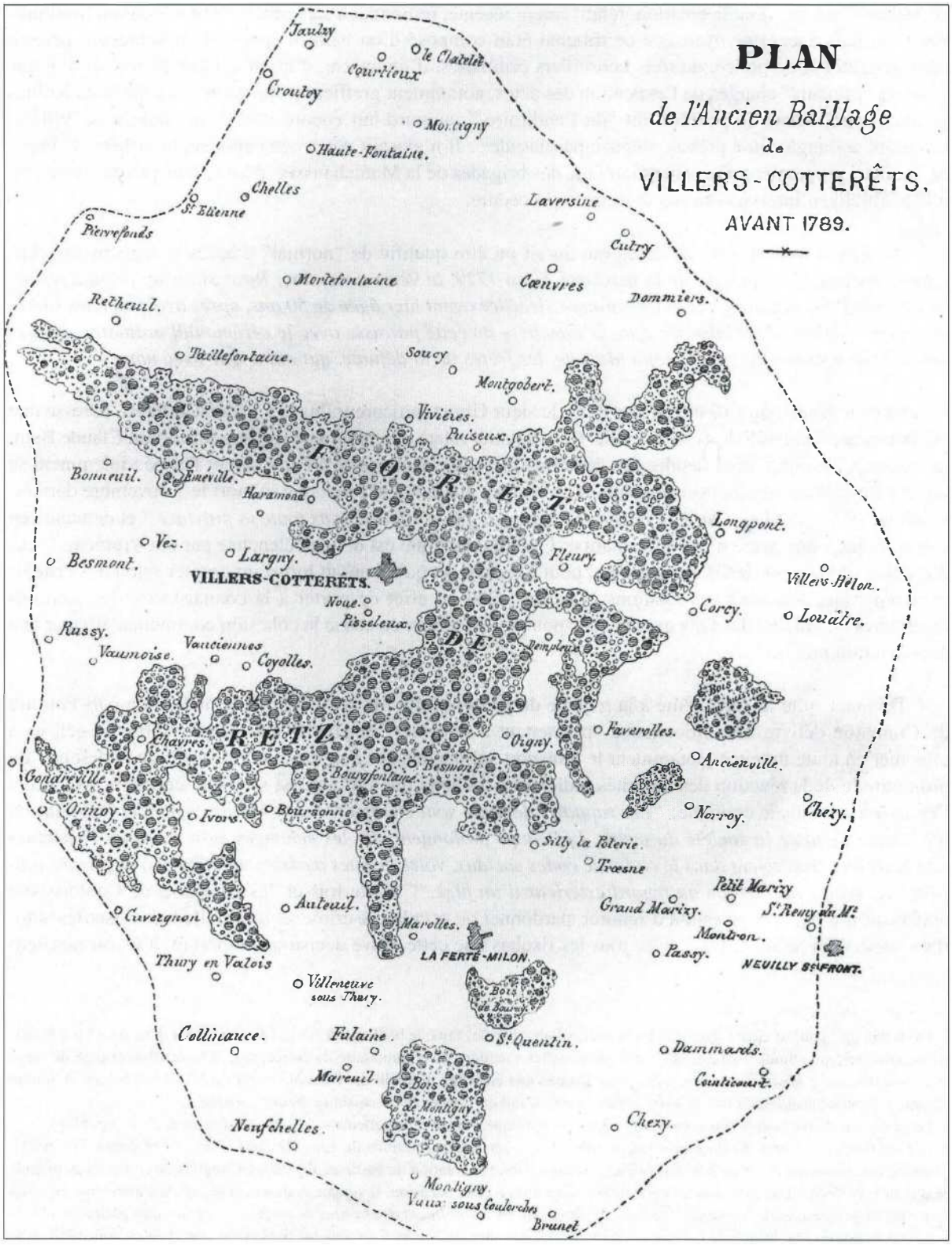
9. Claude Carlier, *Histoire du duché de Valois*, tome 1110, 1ère partie, éditions du Lieu-Restauré, Paris 1999, pages 217 et 218. L'auteur, qui a écrit son livre au XV1I10 siècle, s'insurge contre la création du bailliage de Villers-Cotterêts qui fut faite au préjudice d'autres bailliages déjà existants lesquels furent supprimés à cette occasion. Il signale notamment les inconvénients qui en résultent pour les justiciables de Verberie, " *obligés de parcourir six* à *sept lieues de chemins de traverse* (..) *pour aller plaider à Villers-Cotterêts* o: notons que lui-même habitait a...Verberie! Le bailliage de Villers-Cotterêts fut finalement supprimé en août 1758, mais rétabli en mars 1780.

10. Voir Christiane Riboulleau, *Villers-Cotterêts, un château royal en forêt de Retz*, éditions des Cahiers de l'inventaire, Amiens 1991, p. 139 et 142.

11. Arch. Dép. de l'Oise, Beauvais, *Registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Couloisy*, année 1729, 5 MI 1630. Selon la même source, Rose Manche et Claude Bain s'étaient mariés à Couloisy le 24 juillet 1725; Rose Manche était veuve, et avait vraisemblablement besoin d'un mari pour l'aider dans l'exploitation de sa ferme.

12. Voir Robert Muchembled. *Le temps des supplices*, éd. Armand Collin. Paris 1992, p. 212/213.

13. Robert Muchembled. *Société, cultures et mentalités dans la France moderne*, Armand Colin, Paris 1995, p. 63.



Plan de l'ancien baillage de Villers-Cotterêts. Dessin de Charles Montpellier (extrait de l'ouvrage d'Alexandre Michaux, Histoire de Villers-Cotterêts. La ville, le château, la forêt et les environs. *Soissons 1867, p. 93).*

lement la perte de toute maîtrise sur la suite des événements, mais également les dangers de "vendetta" et de dislocation communautaire auxquels ils s'exposaient. Toutefois, le crime commis portait en lui un germe destructeur encore plus menaçant qu'un recours à la justice royale souvent redouté: le meurtre entre époux était devenu absolument inacceptable pour les mentalités de l'époque, car il mettait en cause le sacrement même du mariage et pouvait de ce fait être interprété comme une révolte contre les principes constituant le socle de la société et de la religion. D'autre part, la qualité du meurtrier présumé, déjà "défavorablement connu des services de police " par son séjour dans la redoutable prison parisienne de la Conciergerie, a du également inquiéter les villageois, comme le fait que ce laboureur était un " *coq du village* ", disposant d'une situation matérielle avantageuse lui permettant d'employer à son service plusieurs personnes, dont des femmes qu'il aurait pu compromettre ultérieurement. Pas question donc de *"laver son linge sale en famille* ": manifestement, le problème posé était donc au-dessus des capacités de solution de la communauté des habitants de Couloisy, qui s'est donc résignée à faire appel aux hommes du roi.

Ces derniers n'ont jamais été interventionnistes en matière de "police familiale ", à plus forte raison lorsqu'il s'agissait de conflits entre ruraux: mais cette fois-ci, les magistrats de Villers-Cotterêts font preuve d'une diligence remarquable, n'hésitant pas à accorder tout crédit à une simple "rumeur ". Leur zèle s'explique peut-être par la crainte que cette affaire ne déclenche des troubles, comme le signale le procureur du roi dans sa remontrance. Nous assistons donc à une véritable convergence d'intérêts entre la communauté des habitants, soucieuse de se débarrasser d'une brebis galeuse, et le pouvoir royal attaché à la défense de l'ordre public, cas de figure qui ne devait pas être tout à fait exceptionnel, et qui préfigure déjà, d'une certaine façon, la "souveraineté de la loi" qu'un demi siècle plus tard la conception révolutionnaire de la justice imposera au pays tout entier.

Chronique d'un meurtre annoncé.

Effectivement, l'enquête ne traîne guère. Dans les heures qui suivent, les huissiers du bailliage arrivent au village et délivrent des assignations à comparaître aux principaux témoins, dont certains sont aussitôt entendus par le lieutenant criminel. Leurs versions s'accordent pour raconter une histoire pleine de "bruit et de fureur ".

Jeanne Julienne, âgée de 56 ans, servante de Claude Bain, est la première à être entendue. Elle débute son exposé par le récit des événements du dimanche 30 octobre 1729. Ce soir-là, vers onze heures, Claude Bain rentre chez lui *"plein de vin"* et en colère; sur le seuil de l'écurie, il rencontre son maître-charretier Claude Clément et aussitôt *"le prend à la gorge* ", lui reprochant d'avoir un commerce intime avec sa femme; puis, furieux, il rentre dans la maison où il trouve sa femme *"qui n 'était pas encore déshabillée"* et qu'il couvre d'injures: il la renverse à terre, et lui donne de grands coups de pieds et de poings, notamment au ventre. Jeanne Julienne s'interpose, le *"prie à jointes mains de se doucire et de ne plus la maltraiter* " permettant ainsi à dame Manesse de se réfugier dans la cour. Le lendemain, cette dernière confie à sa servante qu'après son départ, les violences avaient redoublé, son mari l'ayant frappée au bras et à la cuisse avec une broche, lui occasionnant des *plaies " toutes noires* ". Jeanne Julienne ajoute croire que Claude Bain avait un " *commerce charnel"* avec une autre servante, Jeanne Mayeux: en effet, elle les avait surpris ensemble une nuit, dans la cave, et l'homme avait menacé la déposante *"de la main droite si elle ne les laissait pas libres ensemble."*

Le témoin suivant est Marie Lambert, âgée de 53 ans, servante du curé de Couloisy. Elle déclare que quelques jours auparavant, la dite Manesse lui avait montré ses trois contusions, *"une à la jambe, une au bras gauche et l'autre à l'estomache, qu'elle lui auroit dit avoir reçu du dit Bain son mary* ", ajoutant également que ce dernier aurait voulu la *"percer avec un broche de fer à rôtir."*

Pour sa part, Marguerite Brisson, 57 ans, déclare brièvement avoir visité chez elle dame Manesse, alitée, et avoir vu son corps *"noir"* à plusieurs endroits, sans avoir pu recueillir de confidences concernant l'auteur de ces violences.

Les hommes entendus sont pour la plupart des employés de Claude Bain. Pierre Dupuis, 19 ans, est charretier chez le mis en cause: lui aussi est au courant d'une éventuelle liaison entre Jeanne Mayeux et son employeur, mais ne peux ou ne veux se prononcer sur un éventuel *"commerce charnel"* entre eux. Il précise que dame Manesse lui a confié que le 30 octobre dernier, le nommé Bain était revenu de Cuise en état d'ivresse, et qu'il l'avait torturé *"à grand coups de talons et qui lui auroit marché sur le corps"*; depuis ce jour, elle aurait gardé le lit. C'est ce que déclare également André de Lacroix, 58 ans, berger de Claude Bain.

La déposition de Claude Clément, 49 ans, maître charretier chez Claude Bain, est déterminante. En effet, il confirme les dires de dame Jeanne Julienne, à savoir que le 30 octobre au soir, *"le dit Bain, rentrant chez lui, l'auroit saisi au collet en jurant et lui disant qu'il venoit de coucher avec sa Rose Manesse, sa femme; lui, déposant, lui auroit répondu qu 'il se trompoit* **(..);** *que le dit Bain seroit entré dans sa maison où il auroit trouvé sa femme, l'auroit maltraitée à coups de pieds et de point, l'auroit renversée à terre et marché sur le ventre, ce que le déposant auroit vu à quatre différentes reprises pendant la nuit."* Mais surtout, Claude Clément déclare avoir entendu Claude Bain déclarer: *"si je tue ce bougre de putain-là, i/faudra que je quitte le pays ou la maréchaussée me viendra prendre."* Après ces violences, dame Manesse, sérieusement blessée, aurait gardé le lit jusqu'à sa mort.

Claude Clément est le seul à fournir un détail qui pourrait confirmer *"à postériori"* les soupçons que son employeur nourrissait à son égard, à savoir que dame Manesse lui aurait déclaré âtre enceinte. Confidence bien intime, que la victime n'a échangé avec aucune autre femme: peut-être était-elle enceinte des oeuvres du maître-charretier?

Poursuivons la lecture de sa déposition: *"dit encore que le lundi suivant au matin, allant pour allumer un lumeron, il dit au dit Bain qui estoit bien malheureux d'avoir ainsi maltraité sa femme; que si il estoit venu sur lui, comme il avoit commencé, lui déposant, lui auroit donné un coup de fourche; que le dit Bain lui repondit qu'il auroit bienfait, parce que ce/a l'aurait empesché d'avoir ainsi maltraité sa femme."*

Le dernier témoin n'est pas un homme du peuple, il s'agit de Messire Louis Godart Desmaret, curé de Couloisy, âgé de *45* ans [14]. Il déclare avoir été appelé au chevet de dame Manesse la nuit du 4 au *5* novembre; cette dernière lui aurait déclaré avoir été réduite en cet état par son mari et, après lui avoir pardonné ses blessures, aurait réclamé et obtenu la confession. Aussitôt après, le curé aurait sévèrement sermonné Claude Bain, lui déclarant même *"qu'il estoit bien hardi de se trouver présent encore, et qu 'il devait craindre la punition de la justice; que le dit Bain, sans avouer, ni dénier, se serait retiré une heure après et n auroit plus paru dans la maison."* Le 7 novembre, à l'annonce du décès de dame Manesse, le curé avait accompagné sur les lieux Pierre Tacheron, maître chirurgien demeurant à Attichy, et à cette occasion avait constaté la présence de plusieurs plaies sur le corps de la défunte.

Le tableau qui se dégage de ces témoignages est d'une tristesse et d'une banalité affligeante, et pourrait servir aujourd'hui encore de canevas à des dizaines de faits divers aussi tragiques. Claude Bain est une brute qui trahi effrontément sa femme avec une autre servante; son épouse, dépitée, prend-elle le maître charretier Claude Clément comme amant? Nous ne pouvons l'affirmer, mais son mari y croit, et un dimanche, après s'être longuement enivré, il frappe sa femme toute la nuit, à coups de poings, de pieds et de broche. Après sept jours d'agonie, cette dernière décède, non sans lui avoir tout pardonné...

Alors comme aujourd'hui encore, l'alcool joue un rôle déterminant dans les violences infra-conjugales; et aujourd'hui encore, les juristes s'interrogent, comme au XVIII^{e} siècle, sur le fait s'il faut prendre en considération cet état, soit comme circonstance aggravante, soit comme cas de culpabilité atténuée. Les rois de France, pour des raisons d'ordre social, avaient opté pour la sévérité, François I l'ayant prévu très clairement dans son ordonnance d'août 1536: *"s 'il advient par ébriété (..) que les ivrognes commettent*

14. Il décédera trois années plus tard, le 23 décembre 1732, à l'âge de 47 ans *(Registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Couloisy*, op. cit.).

aucun mauvais cas, ne leur sera pour cette occasion pardonné, mais seront punis de la peine due audit délit. " Toutefois, la jurisprudence du XVIII^{e} siècle se signalant pour une clémence de plus en plus marquée, favorisée par l'importante liberté dont pouvaient disposer les juges, dans la pratique, il était courant de voir les tribunaux reconnaître que l'ivresse, provoquant une diminution de la conscience, devait également entraîner un adoucissement de la peine. Dans l'affaire présente, il ne semble pas que l'argument ait été retenu: peut-être les juges ont estimé que le mis en cause avait cherché spécialement à s'enivrer, afin "de se donner du courage ", ce qui était considéré comme une circonstance aggravante; c'est d'ailleurs le cas aujourd'hui encore.

L'embryon d'une police scientifique

Le 18 novembre, onze jours après le décès, en exécution d'une ordonnance du lieutenant criminel, Pierre Desmonceaux, maître-chirurgien à Attichy, procède à l'exhumation et à l'autopsie du corps de dame Manesse, enterré au cimetière de Couloisy. Pour cette besogne, il se fait assister par Charles Dufour père et fils, fossoyeurs à Attichy.

"Après avoir vu et visitée ledit cadavre depuis la tête jusqu 'aux pieds," certifie *"avoir trouvé. premièrement, une grosse contusion à la jambe gauche; plus une plaie au bras droit au-dessus de la main, qui me paraît avoir été faite par un instrument tranchant"* (ce qu'on désignerait aujourd'hui comme une "plaie de défense); *"plus une contusion au bras gauche sous contation; plus à la mamelle gauche une contusion sous plaies; plus une autre contusion sous / 'oeil droit sous plaies, plus une contusion à la cuisse gauche au-dessus du fémur; et après avoir fait / 'ouverture dudit cadavre, il se trouve un vaisseau cassé joignant le cœur* ", dont la rupture a certainement provoqué une hémorragie interne; *"le tout ayant causé la mort à la dite Rose Manesse.* "

Au total, on dénombre donc six plaies extérieures. L'hémorragie thoracique a été vraisemblablement provoquée par les coups portés à la poitrine, Clause Bain ayant, d'après les témoins, *"marché sur le corps* " de sa femme. Malheureusement, le chirurgien ne précise pas si la défunte était enceinte.

Pour cette autopsie, les frais de "médecine légale " se chiffreront à quatre livres payés à Maître Pierre Desmonceaux.

Condamné à mort par effigie.

Les faits paraissant établis, il reste à la justice de se saisir du mis en cause. L'ordonnance de prise de corps est signée par le lieutenant criminel dès le 10 novembre 1729, mais l'opération ne s'effectue que le 18 novembre suivant. Les huissiers prennent la précaution, fort judicieuse, de partir à trois: il s'agit d'Antoine Durand, de Simon Puisson et d'Antoine Logeost. Ils se transportent *"au devant de la maison et domicile de Claude Bain demeurant à Couloisy, où étant,* " il frappent à la porte qui est ouverte par une personne de notre connaissance, la domestique Jeanne Julienne: elle leur confirme que Claude Bain a quitté les lieux le jour même de la mort de Rose Manesse, *"sans dire où il allait* ". Dans les lieux, se trouve également un frère de la victime. Les huissiers procèdent pour la forme à une perquisition dans la propriété, fouillant inutilement chambres, greniers, granges et autres dépendances.

Deux mois plus tard, la justice effectue une dernière tentative pour se saisir du fugitif. Le 12 janvier 1730, Antoine Durand, premier huissier audiencier au bailliage de VillersCotterêts, se transporte sur la place publique de cette ville, un jour de marché. Il est accompagné par Charlemagne Cuvillier: ce dernier sonne du tambour, puis solennellement, l'huissier lit une proclamation assignant Claude Bain à comparaître "à la huitaine " devant le lieutenant criminel. Il renouvelle l'opération devant le portail principal de l'auditoire du bailliage et également à Couloisy, devant le domicile du mis en cause.

Claude Bain demeure introuvable, mais cela n'empêche pas la justice de poursuivre son chemin. Le 27 mars 1730, le lieutenant criminel procède au recollement des témoignages [15]. Marguerite Brisson, Jeanne Julienne, Marie Lambert, André Delacroix, Claude Clément, Pierre Dupuis, le chirurgien Pierre Desmonceaux et le curé Desmaret, défilent successivement devant le magistrat qui donne lecture à chacun de sa déposition précédente; tous la confirment de façon très lapidaire.

Dès lors, l'instruction est terminée. Le S juin 1730, le procureur du roi remet ses conclusions, demandant que le mis en cause soit reconnu coupable du meurtre de sa femme et condamné à mort. Le jeudi 22 juin 1730, le tribunal du bailliage de Villers-Cotterêts, composé du lieutenant criminel François Fourure de Cramaille, assisté de maître Baptiste Carlier, avocat au parlement et au bailliage présidial de Soissons, et de maître Jacques Antoine Forjot, avocat au parlement et au bailliage de Villers-Cotterêts, se réunit en formation de chambre criminelle et rend son jugement. Suivant les conclusions du procureur du roi, Claude Bain est reconnu coupable *"d'avoir; par mauvais traitements, causé la mort"* de sa femme; *"en réparation de quoi, il est condamné à être pendu et étranglé jusqu 'à ce que mort survienne, à une potence qui sera à cet effet dressée sur la grande place publique de la ville de Villers-Cotterêts, lieu ordinairement de marché, et ce un jour de marché."*

Le condamné étant en fuite, sa condamnation à mort est prononcée par contumace. La contumace n'aboutissait pas à la condamnation pour les faits poursuivis au départ: il s'agissait d'une mise hors la loi du mis en cause s'étant soustrait à l'autorité de la justice. Les biens du "forbanni" étaient saisis (en l'espèce, ils le seront au profit du Roi et du duc d'Orléans) et il était interdit à quiconque de l'héberger ou l'aider d'une quelconque façon, toute personne étant censée le poursuivre et l'interpeller. A son égard, on a pu parler de "mort civile ", concept très ancien utilisé notamment à l'époque de la république romaine par Sylla et condamné par Voltaire et Beccaria; elle sera supprimée en 1790, mais la confiscation des biens réapparaîtra en 1792 et 1810 pour certains crimes contre la sûreté de l'état, pour être finalement abolie en 1814... mais pas tout à fait, car elle réapparaîtra en 1918 pour châtier les déserteurs de la Grande Guerre.

La sentence sera exécutée le jeudi 15 janvier 1731: l'huissier Pasquier en donne lecture *"à haute et intelligible voix sur la place publique du marché de Villers-Cotterêts* ". Au lieu et place de Claude Bain, c'est une effigie le représentant qui est " a*ttachée à une potence* (..) *sur la même place, par le nommé Bergé, exécuteur de la haute justice* ". La condamnation "par effigie" était courante: un peintre était requis et établissait un tableau représentant l'exécution. Le but poursuivi était évidemment avant tout l'exemplarité: rappelons que *"les châtiments du)W111^{e} siècle ~ prennent sens que parce que chacun peut les voir"* [16]. Mais il y avait également une autre raison, bien plus pratique: cette condamnation toute "virtuelle ", permettait la mise en oeuvre sans délais des sanctions pécuniaires, notamment la confiscation des biens du condamné, et donc le payement des frais de justice.

Nous ignorons ce que Claude Bain est devenu: probablement, il est allé grossir les rangs des malfaiteurs en fuite, vagabonds, mendiants, bandits ou encore soldats, que la justice était incapable d'identifier et donc de retrouver, et qui alimenteront jusqu'à la Révolution le sentiment d'insécurité de l'opinion publique. Souvent, ces "fugitifs" parvenaient à obtenir des "lettres de rémission ", mais à conditions *"que l'homicide ait été commis par nécéssité, ou cause raisonnable, et que la loi civile l'ait pardonne* [17]", ce qui ne semble pas pouvoir être le cas de notre meurtrier.

---

15. Le récolement consistait à confirmer et figer définitivement les témoignages devant le juge; dès lors, le témoin ne pouvait plus se rétracter, sous peine d'être poursuivi pour faux témoignage.

16. Arlette Lafarge. *La vie fragile - violence, pouvoirs et solidarité à Paris au XVHP siècle,* éd. Seuil, coll. Points, Paris 1992, p. 206.

17. Papon. *Recueil d'arrêts notables des cours souveraines de France,* 40 éd., Lyon *1562;* cité par André Laingui. et Ariette Lebigre dans *Histoire du droit pénal,* I volume, éd. Cujas, Paris, sans date, p. 64.

Le retour du " charivari "?

Sur le long terme, on peut constater que l'évolution de la jurisprudence de l'Ancien Régime tendait inéluctablement à priver les communautés des habitants de leur droit de regard immémorial sur le fonctionnement interne des familles. Les "charivaris" ou "bacchanales" contre les couples coupables de ne pas respecter les coutumes communautaires, étaient encore courants au XVI^{e} siècle, mais furent fermement combattus par les autorités et tendaient à disparaître au siècle suivant [18]. C'est ainsi qu'un règlement de police rendu en 1783 au bailliage de Villers-Cotterêts, faisait défense à *"toutes personnes de courir les rues, masqués, sous quel prétexte que ce soit (..), faire charivari relativement aux secondes noces, (..) d'allumer dans les rues aucun feu (..) pour témoigner sa joie aux nouveaux voisins.* [19]"

La disparition du charivari est emblématique d'un nouvel état d'esprit qui marque le recul du contrôle communautaire sur la vie des ménages. Notons que dans notre affaire, il n'est jamais question pour les habitants de Couloisy, ni même pour le propre frère de la victime, de se saisir eux-mêmes de Claude Bain, pourtant désigné comme étant le meurtrier de sa femme; le curé l'invite même très clairement à prendre la fuite! Tous sont certes choqués par la gravité du crime commis, mais ils s'en "lavent les mains ", chargeant la justice du roi de toute la besogne; ce qui compte, c'est que le meurtrier quitte le village, que le fauteur de troubles s'en aille. La nature ayant horreur du vide, la puissance publique, soucieuse de faire pénétrer dans chaque village le principe de l'autorité, s'est progressivement substituée aux villageois dans le rôle de gardienne des mœurs familiaux. Mais, à l'époque de l'Ancien Régime, il s'agissait encore d'un stratégie timide et hésitante: seuls les crimes les plus graves pouvaient mobiliser les agents du roi, peu nombreux et dépourvus de moyens, les autorisant à perpétrer des incursions sporadiques dans la vie intime des ménages. La grande gagnante de cette transformation, sera la famille elle-même, qui, à l'abri des regards indiscrets des voisins comme de l'autorité, se verra reconnaître au XIX^{e} siècle une nouvelle sacralité, base de notre culture contemporaine individualiste et démocratique.

Par la suite, notamment avec l'avènement des lois sur le protection de l'enfance de 1889 et 1898, la "police des familles" a connu une expansion incontestable; mais de nos jours il semble que les pouvoirs publics présentent en matière des signes d'essoufflement évidents. Policiers, magistrats, enseignants et assistantes sociales sont de plus en plus aidés ou concurrencés par une opinion publique représentée par médias et associations, qui revendique un droit de regard sur la vie intime des ménages, qu'il s'agisse de l'éducation des enfants, du problème des sectes ou encore des femmes battues. Les violences conjugales acquièrent ainsi une visibilité dans l'espace public qu'elles ne connaissaient guère autrefois. Les charivaris ancestraux ont certes disparus, mais signalons que depuis le 16 juin 1992, des associations ont crée à Paris un service téléphonique spécial appelé "Violence Conjugale Info-Service ": si elles le souhaitent, les femmes battues peuvent ainsi impliquer comme autrefois la "communauté des habitants " dans le règlement de certains conflits familiaux.

---

18. Des exemples subsistent toutefois au moins jusqu'à la fin du XVIII0 siècle; voir Jacques Bernet, *Journal d'un maître d'école d'Ile-de-France 1771/1 792,* Presses Universitaires du Septentrion, Lille 2000, p. 29/30 et 212/213; l'auteur cite un "bacchanale" effectué en 1790 à Silly-en-Multien (Oise) par l'ensemble de la population, à l'occasion des épousailles d'une jeune femme soupçonnée d'avoir supprimé ses deux jumeaux nés hors mariage; le cortège était précédé d'une hotte dans laquelle les villageois avaient placé deux mannequins de Faille symbolisant les victimes.

19. Cité par M. Leroy dans *Contribution à l'histoire de la justice à Villers-Cotterêt,* article paru dans le *Bulletin de la fédé ration des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne,* tome XXI, 1975-1976. p. 149 et suivantes.

Bibliographie:

Léon Abensour :
- *La femme et le féminisme avant la révolution,* éd. Ernest Leroux, Paris, 1928.

Claude Carlier :
- *Histoire du duché de Valois,* tome 1110, 1ère partie, éditions du Lieu-Restauré, Paris 1999.

Jean-Claude Chesnais :
- *Histoire de la Violence,* éd. Laffont, coll. Pluriel, Paris 1981.

Jean-Louis Flandrin :
- *Familles - Parenté, maison, sexualité dans l 'ancienne société,* éd. du Seuil, coll. l'Univers historique, Paris 1984.

André Laingui et Ariette Lebigre :
- *Histoire du droit pénal - La procédure criminelle,* éd. Cujas, coll. synthèse, Paris 1975.

François Lebrun :
- *La vie conjugale sous l 'ancien régime,* éd. Armand Colin, coll.UPrisme, Paris 1975.

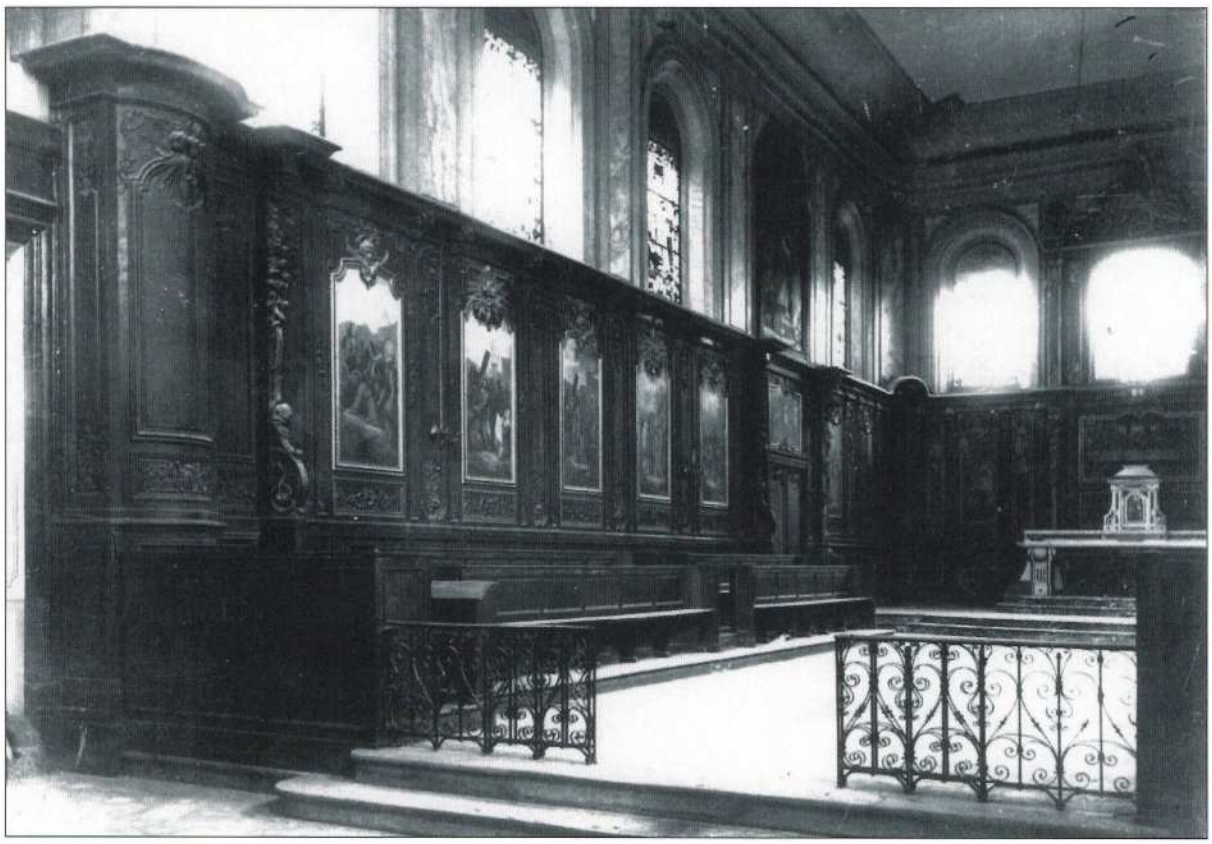
Robert Muchembled :
- *Société, cultures et mentalités dans la France moderne,* Armand Colin, Paris 1995.
- *Violences en famille - Les cahiers de la sécurité intérieure n^0 28,* Institut des Hautes Etudes sur la Sécurité Intérieure, Paris 1997.
- *Le lien familial - Les cahiers de la sécurité intér~eure n^0 35,* Institut des Hautes Etudes sur la Sécurité Intérieure, Paris 1999.

Alexandre Michaux :
- *Histoire de Villers-Cotterêts. La ville, le château, la forêt et les environs,* Office d'édition du livre d'histoire, Paris 1995.

Remerciements:

- à Monsieur Yves Guegnon, de la Société Historique, Archéologique et Scientifique de Soissons, pour la retranscription d'une partie des minutes.





Vues de la chapelle avant 1914. Les trois fenêtres du fond ont été murées dans les années trente, lors de la construction du collège. Cela a considérablement modifié l'éclairage d'ambiance de la chapelle.

LA CHAPELLE SAINT-CHARLES
Chapelle du Grand Séminaire à Soissons

MONIQUE JUDAS-URSCHEL, JACQUELINE PERDEREAU

Située rue de Panleu, au n° 9, entre la cathédrale et Saint-Jean-des-Vignes, la Chapelle Saint-Charles est au centre de la ville. Construite au XVIII^{e} siècle la chapelle du Grand Séminaire a résisté à la Révolution et aux guerres de 1870, 1914, 1939. Elle a toujours contribué à l'éveil de la spiritualité et de la culture en Soissonnais. Elle a connu bien des vicissitudes. Ce monument historique classé qui appartient aujourd'hui à la ville de Soissons ne doit pas rester dans l'ombre et dans l'oubli. Elle est chère au cœur des Soissonnais et des Soissonnaises qui souhaitent sa restauration et sa réouverture pour que les jeunes générations puissent découvrir un nouvel espace culturel.

SON HISTOIRE

Les Séminaires en France

La 23^{e} session du Concile de Trente, 1545 – 1563, décide que toutes les églises cathédrales métropolitaines sont obligées de nourrir, élever dans la piété et instruire dans la profession et discipline ecclésiastique un certain nombre d'enfants de leur ville, diocèse ou province. En 1579, l'Assemblée de Melun ajoute plusieurs articles aux règlements du Concile de Trente et la même année, l'article 24 de l'Ordonnance de Blois, déclare que l'institution des séminaires et collèges du royaume a apporté beaucoup de bien à l'église. En conséquence, elle enjoint les archevêques et évêques d'en instituer et de pourvoir à leur fondation et dotation par union de bénéfices.

La création des séminaires pour la formation des prêtres est due à Pierre de Bérulle après la fondation de l'Oratoire en 1611, avec la bulle du Pape Paul V du 10 mars 1613. Il avait constaté la nécessité de relever le niveau intellectuel et moral du clergé comme Saint-Vincent-de-Paul concevait le besoin de relever la foi du peuple. Ce qui conduira les prêtres de la Mission ou Lazaristes à créer et à diriger de nombreux séminaires.

Le premier Grand Séminaire à Soissons

Il est fondé en 1668 par l'évêque Charles de Bourlon avec le chapitre de la cathédrale et la générosité de Charles Duport, avocat du Roi au baillage et siège présidial de cette ville. Il était situé dans la rue Saint-Rémy, à l'angle de la rue Saint-Gaudin. "Sa direction confiée d'abord à des prêtres séculiers, fut donnée en 1675 aux Oratoriens qui venaient de reprendre le collège Saint-Nicolas. Mgr de Bourlon avait pensé pourvoir les deux maisons mais il jugea bientôt l'union impossible et il fit bâtir un séminaire spécial. [1] Les évêques de Soissons possédaient, au-delà de la tour Macé, près des remparts de la ville, une propriété qu'on appelait Vigne ou Clos-l'Évêque. Mgr de Bourlon acheta d'une dame Bourdin les terrains avoisinants et y fit construire un bâtiment dont la première pierre fut posée en grande solennité le 16 mars 1682, mais le manque de ressources l'obligea à laisser les vieilles constructions qui tenaient la place des ailes actuelles. M. de Sillery voulut, en 1705, continuer les travaux. En 1710 il entreprit la construction de l'aile septentrionale mais il fut forcé d'abandonner et se contenta de restaurer les vieilles constructions" [2].



La chapelle

"Lorsqu'en 1772 MM. de Saint-Lazare eurent pris la direction des séminaires, ils eurent à cœur de terminer l'établissement. Le corps principal fut relevé d'un étage en avril 1777 et l'aile droite entreprise sans retard. Les travaux furent achevés en deux ans, pendant lesquels les élèves de théologie furent disséminés dans les séminaires voisins de Meaux, de Laon et de Reims". [1] Henri de Bourdeilles, dernier évêque de Soissons avant la Révolution fit bâtir la chapelle dont il posa la première pierre en 1777 et qui forme l'aile gauche du Grand corps de logis. En 1783 " la chapelle du séminaire se trouvant entièrement finie, Mgr de Bourdeille la fît boiser dans son pourtour de beaux lambris, et des stalles qui auparavant faisaient la principale beauté de l'église du monastère de Saint Croix. Il joignit à cette concession, celui de la superbe grille, de la croix et des chandeliers provenant de la même église " [2] MM les Lazaristes firent construire la maitre autel en marbre. La consécration par Mgr de Bourdeilles de cette église eut lieu le 1er juin 1783. Elle fut dédiée à Saint-Charles Boromée [3], patron des Séminaires et Saint-Vincent-de-Paul, patron des Lazaristes.

• Sa place dans la ville

" Usurpé en 1792, le séminaire Saint-Charles ne fut rendu à sa destination qu'en 1814. Il servit d'hôpital militaire de 1792 à 1795 puis resta inoccupé ". [1]

En 1810, la ville de Soissons y plaça sa bibliothèque à condition de le maintenir à disposition du Ministre de la Guerre.

" A son arrivée à Soissons en 1802, Mgr Leblanc de Beaulieu n'eut rien de plus pressé que d'en réclamer la possession, mais ce fut sans succès ". Le 24 juillet 1806 on lui accorda l'ancien couvent des Minimesses et la possibilité de reprendre le mobilier de la chapelle qui n'avait pas été détruit. En 1814, avec le retour des Bourbons, Mgr Leblanc de Beaulieu continua ses démarches et le 6 juillet " le Ministre de

1. État religieux ancien et moderne des pays qui forment le diocèse de Soissons par M. l'abbé Ledouble, chanoine honoraire, secrétaire de l'évêché de Soissons, 1880.
2. Mémoires de Cabaret, TII, p. 497.
3. Saint-Charles Borromée, cardinal à 22 ans en 1560, est nommé archevêque de Milan quatre ans plus tard, il fonde un séminaire helvétique pour les doctrines romaines. Canonisé en 1612, il avait été à l'origine de la création de nombreux séminaires, en appliquant le premier dans son diocèse les décrets du concile.

l'Intérieur donna ordre au maire de faire évacuer les salles occupées par la bibliothèque de la ville et de remettre à l'évêque les clés du séminaire Saint-Charles. Pour vaincre la résistance qu'il rencontra alors, Mgr Leblanc de Beaulieu dut consentir au maintien de livres dans quelques salles du rez-de-chaussée ". Ce n'est qu'en 1814 que l'école de Théologie est réaffectée dans le local initial. Le 4 mai 1815, avec la rentrée de l'Empereur en France, un décret confirma à l'évêque la possession du séminaire mais un ordre d'évacuation immédiate le 2 juin 1815 laissa le séminaire vide. En octobre 1815, le séminaire fut définitivement rouvert. Un petit séminaire fut installé dans l'aile septentrionale mais il resta à l'étroit jusqu'en 1819 lorsque la ville consentit à libérer les salles occupées par la bibliothèque. De 1828 à 1831, on construisit l'aile septentrionale, mais à peine achevée elle fut occupée par une partie de la garnison de la ville. " Pendant six mois on vit sous les mêmes toits, clercs et soldats vaquer à leurs exercices ". En 1832, surgit une autre difficulté : l'hôtel de ville qui avait brûlé en 1817 n'avait pas été remplacé et la municipalité proposa de reprendre le séminaire Saint-Charles et d'abandonner à l'évêque le couvent des Minimesses.

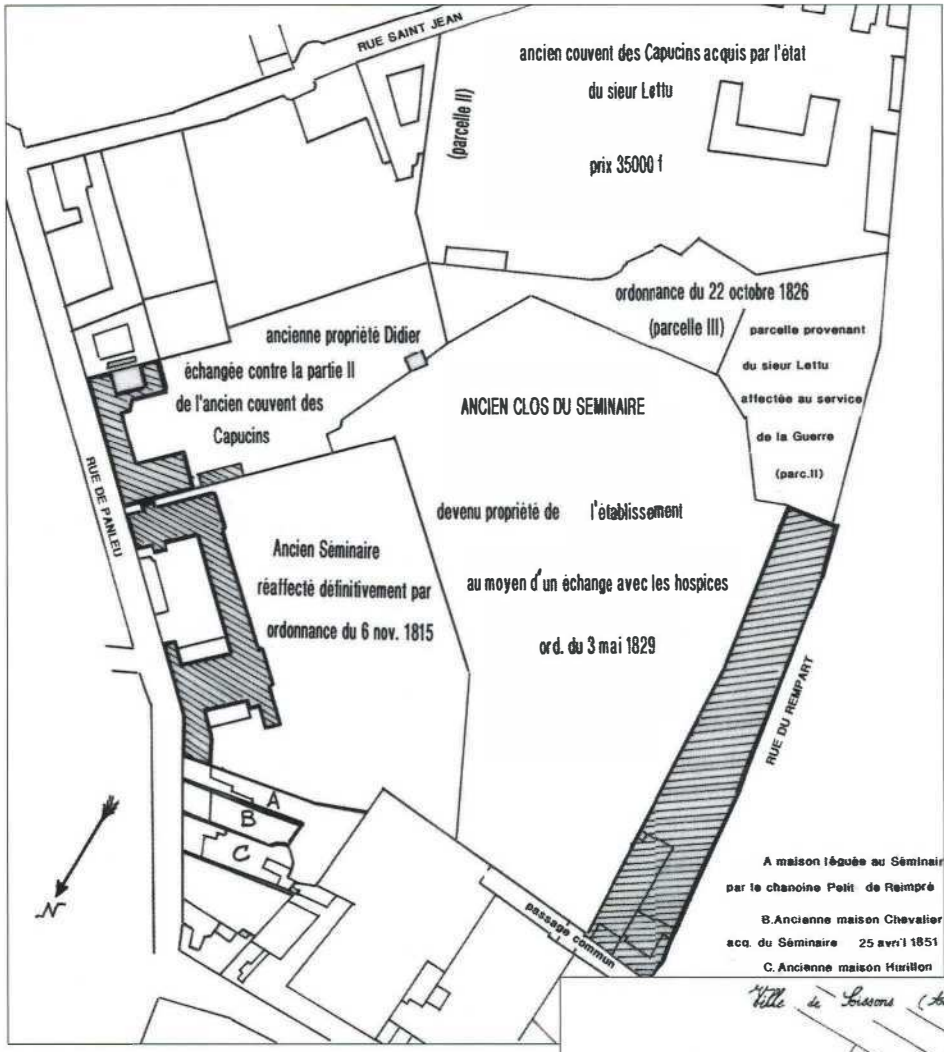
• Le rôle de Mgr de Simony

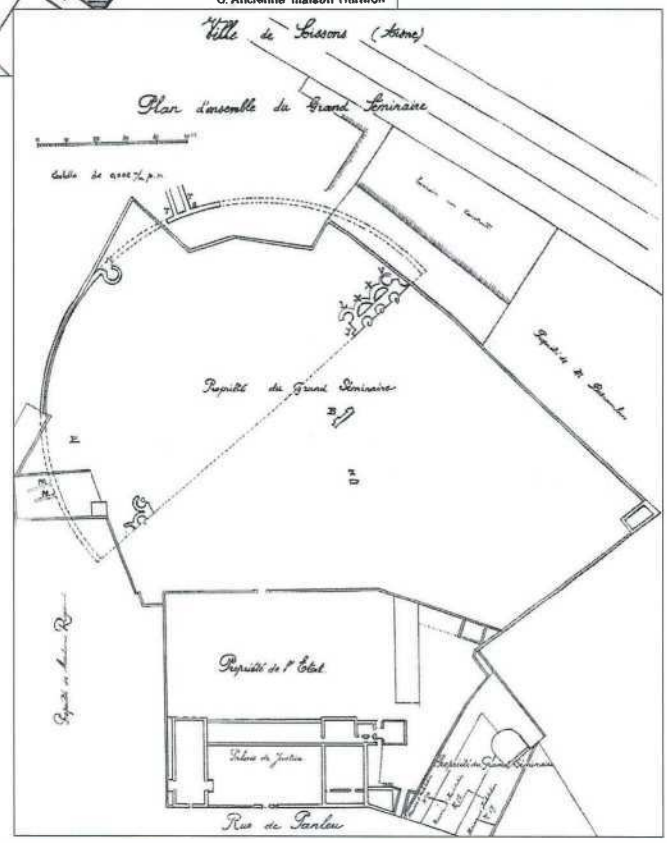
C'est à cette époque que le séminaire a servi à sa destination initiale et que des améliorations et aménagements des salles et des cellules ont été apportées, que la chapelle a été redécorée. Le nouveau maître-autel de la chapelle a été consacré par Mgr de Simony le 16 juillet 1848. "Mgr de Simony, né à Toulon le 29 juillet 1770, étudia au séminaire Saint-Sulpice à Paris, nommé évêque à Soissons il entra dans sa cathédrale le jeudi 5 mai 1825, il fut apprécié pour son éminente sainteté, sa piété, sa charité, son humilité et sa douceur". En février 1848, ayant donné sa démission, il fut remplacé par Mgr de Garsignies. Il vint "abriter ses derniers jours près du Grand Séminaire, objet continuel de sa sollicitude et de son affection. La proximité de la chapelle qui touchait à son appartement était un attrait pour sa piété. On avait ouvert une porte de communication donnant immédiatement sur la chapelle et tous les jours il venait lire la sainte messe, faire sa visite au Saint Sacrement". Il décède le 24 février 1849. "Le 1er janvier 1849 il reçut de nombreuses visites et ces visites s'étaient prolongées un peu au-delà de l'heure où l'office des vêpres commençait à la chapelle Saint-Charles. Ce fut en descendant l'escalier qui conduisait de ses appartements à la chapelle qu'il tomba de tout son poids et ayant cherché à se relever, il fut précipité à la renverse sur les dernière marches. Mgr de Simony ne fit entendre aucune plainte". [4] Sa statue offerte par les Soissonnais se trouve dans la cathédrale, derrière de chœur.

• Les annexions de propriétés

L'abbé Ledouble nous parle de l'annexion au Grand Séminaire de l'ancien couvent des Capucins de 1826 à 1853 et de la reprise du grand jardin en 1829 "le couvent des Capucins, placé sous les flèches de Saint-Jean avait été aliéné à la Révolution, puis pris en location par M. l'abbé Pottier qui tint un pensionnat de 1814 à 1822. Mgr de Simony forma le dessein d'y établir une maison de retraite pour ecclésiastiques âgés et il en sollicita l'acquisition par l'état au profit du séminaire. Les Capucins furent ainsi annexés à cet établissement en 1826. Mais ce ne fut qu'une simple annexe du séminaire dans laquelle résidaient douze à quinze élèves sous la surveillance d'un directeur et qui cessa en 1853 ; la propriété fut cédée aux dames religieuses de La Croix qui tiennent un pensionnat de jeunes filles et le séminaire reçut en échange une maison voisine qui se trouve en communication directe avec lui. – là où Mgr de Simony finit sa vie. – En 1829 le Grand Séminaire recouvra la propriété de son grand jardin qu'il louait par bail aux hospices de Soissons qui le possédaient depuis 1806. Il céda aux hospices les terres qui lui avaient été léguées par M. Nusse, ancien curé d'Anizy, à Rozet-Saint-Albin et en échange les hospices lui abandonnèrent leur jardin en ajoutant une soulte de trois mille francs". C'est dans cet enclos que se trouvent les ruines enfouies d'un théâtre romain.

4. Vie de Mgr de Simony par l'abbé Péronne ancien professeur au Grand Séminaire et futur évêque de Beauvais.





En haut : Copie d'un plan conservé à la Bibliothèque du Patrimoine récapitulant les acquisitions faites par le Séminaire au cours du XIXe siècle.
Ci-contre : projet d'installation du tribunal dans l'enceinte de l'ancien Séminaire. Le tracé du théâtre romain est indiqué sur ce plan.

• **Les supérieurs**

La direction du Grand Séminaire a été confiée, depuis l'origine, tantôt à des prêtres séculiers, tantôt à des congrégations religieuses [5].

- de 1668 à 1675 le séminaire a été tenu par des prêtres séculiers
- de 1675 à 1716 par des Oratoriens
- de 1716 à 1744 par des prêtres de la communauté de Saint-Sulpice
- à partir de 1744 par des Oratoriens sous la direction de Mgr de Fitz James qui se retirent à sa mort en 1764
- des prêtre séculiers leur succédèrent et en 1772 MM. de Saint-Lazare prirent le séminaire.
- à sa réouverture en 1806 le séminaire fut dirigé par des prêtres séculiers jusqu'en 1814 :
  1804 M. Faytot décédé avant l'organisation du séminaire
  1806 M. Duguet décédé le 22 décembre 1807
  1807 M. Mangin démissionne en 1814

- les P.P. Jésuites le tiennent de 1814 à 1816 : P. Gloriot
- puis les Lazaristes :
  1816 M. Patt
  1817 M. Formantin, chanoine titulaire qui fait fonction de supérieur pendant 6 mois
  1818 M. Laumont
  1820 M. Maréchal démissionne

Ensuite les directeurs sont :
- des prêtres du diocèse :
  Lequeux J. M. F., 1832 –1850
  Gobaille Léonard, 1850 – 1858
- puis des Lazaristes :
  Vayrières Jean Pierre, 1858 – 1871
  Tournier Eugène , 1871 – 1875
  Gueneret Jean Julien, 1875 – 1886
- de nouveaux prêtres du diocèse :
  Bourse Louis Désiré, 1886 – 1890
  Dequin François 1890 – 1894
- des Eudistes
  Tirhard Jacques, 1894 – 1898
  Littière Alexandre, 1898 – 1906 (chassé de la rue de Panleu de 1906 à 1930 il décède en 1940)

LES BLESSURES : LA CHAPELLE ÉBRANLÉE

• **Le 13 mars 1815**

L'explosion de la poudrière Saint-Rémy causa des dégâts et fit de nombreuses victimes parmi les séminariste, 24 furent tués.

Alexandre Dumas raconte dans ses mémoires Tome I chapitre 25 que son oncle l'abbé Conseil avait fait des dons au séminaire de Soissons et voulait que son neveu soit séminariste mais le jeune Alexandre n'avait pas la vocation et cette explosion effraya sa mère. Ainsi devint-il romancier.

5. Cette étude est en partie due au chanoine Henri Doyen, né en 1902, décédé le 24 février 1988, aumonier des lycées, titulaire du Grand Ordre de la cathédrale, directeur de la Revue française de musique sacrée " l'Organiste ", rédacteur musical de l'encyclopédie "Catholicisme".

• **La guerre de 1870**

Du 12 au 16 octobre 1870, 4 jours de bombardements de la ville par les troupes prussiennes causèrent de grands dommages, pourtant "rendons grâce à Dieu" beaucoup de projectiles tombées dans les cours et les jardins furent retrouvées intacts. L'abbé Leroux, séminariste rue de Panleu puis curé de Sissy en 1902 nous parle du "siège de Soissons en 1870", et l'abbé Doyen a rédigé une chronologie à partir des "impressions et souvenirs d'un sous-diacre du Grand Séminaire rue de Panleu". Le récit commence à la fin de l'année scolaire, en juillet 1870. Le 16 juillet c'est la déclaration de guerre.

En septembre on subit la défaite de Mac Mahon "le 5 septembre l'ennemi est signalé à Reims. A Soissons on ferme les portes des fortifications et on fait sauter les ponts.

Le 7 septembre : 3 batteries de l'artillerie mobile de Lille (230 hommes) arrivent à Soissons et sont logés au Grand Séminaire. Enrôlés depuis peu les jeunes officiers paraissent aussi inexpérimentés que leurs soldats. D'où quelques exercices dans la cours mais plutôt comme les collégiens – pour s'amuser on exécute les mouvements à rebours –

Si nos artilleurs sont de grands enfants la plupart ont des sentiments religieux et chaque dimanche il y aura une messe à la chapelle du Grand Séminaire. Plusieurs élèves du conservatoire de Lille chantant à la tribune accompagnés à l'orgue par l'abbé Leroux.

Le 7 septembre, l'ennemi entre dans le département.

Le 8 les Allemands sont à Laon et quelques semaines plus tard devant Soissons. Le siège va être très éprouvant à partir du 12 octobre" [6].

Le 14 octobre 1870 une bombe tombe dans une cheminée du séminaire et déclenche de nombreux incendies "8 h. Après le souper auquel préside un morne silence, nous faisons la visite accoutumée au Saint-Sacrement. M. le Supérieur ouvre la marche, une petite lanterne à la main, il pénètre dans le saint lieu et soudain recule de saisissement et d'effroi : les chaises amoncelées au fond de la chapelle et le tambour de la porte sont en feu : tous les vitraux sont en pièce sur le pavé, nous marchons sur du verre pilé. Tandis que nous éteignons l'incendie, M. le Supérieur se désole et se lamente pour la première fois. Oh ! mon Dieu ! gémit-il doucement en se baissant vers les vitraux brisés de sa chère chapelle, son œuvre de prédilection... Tout près de l'autel de la Sainte-Vierge... une bombe lancée par les mortiers établis à l'abri du remblai du chemin de fer a pénétré par une fenêtre, elle a brisé le pavé et sous la violence de l'explosion a enfoncé, éventré et jeté à bas tous les vitraux. Les fenêtres sont béantes et les éclats de la bombe ont tout brisé sur l'autel et autour de l'autel ; seule, la douce effigie de la Vierge... nous sourit... aucun éclat ne l'a effleurée... La nuit ne ralentit pas le tir de l'ennemi... De quoi demain sera-t-il fait ? ... Je m'apitoie sur d'autres désastres, la plupart des chambres du séminaire ont été mises à sac par ces affreux reitres (les Prussiens)". [7]

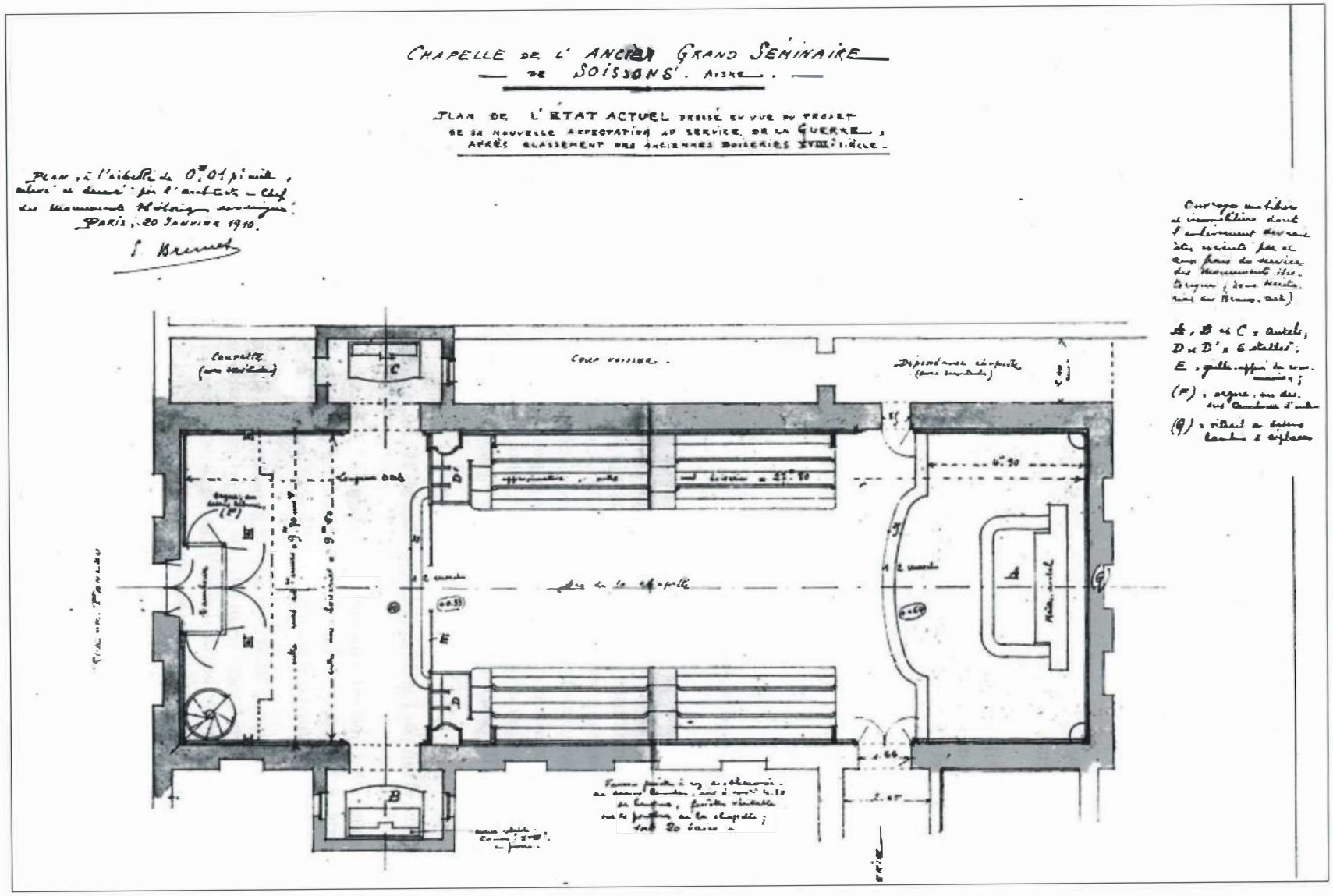
• **La chapelle désaffectée**

En 1906, la chapelle était richement ornée mais le Séminaire est de nouveau spolié. D'après les notes du chanoine Doyen : le 2 décembre 1906 une circulaire d'Aristide Briand [8] déclare les séminaires "associations de fait illicites". L'établissement prend alors le titre de "Enseignement supérieur de théologie", mais en vain.

Le 20 décembre, l'évêché (rue de l'évêché) ne pourra recevoir le nouvel évêque (Mgr Deramecourt est décédé le 16 septembre 1906).

---

6. Le siège de Soissons en 1870 par l'abbé Leroux.
7. Le siège de Soissons en 1870 par l'abbé Leroux, 1906
8. Aristide Briand 1862–1932 fut rapporteur de la loi de séparation des Églises et de l'État en 1905. Il fut ministre de l'Instruction Publique et des Cultes



Plan en forme d'état des lieux de l'architecte E. Brunet, daté du 20/01/1910 (Bibliothèque du Patrimoine).

Le mercredi 12 décembre 1906 : M. Hennequin, sous préfet de Soissons intime "au nom du gouvernement" l'ordre d'évacuation obligatoire des séminaires. Ceci pour le 21 décembre 1906. Les églises sont considérées comme de simples groupements de droit privé dans ce système d'organisation des rapports entre les Églises et l'État créé par la loi de séparation des Églises et de l'État.

L'état reprend le séminaire (immeuble à l'état et jardin au département) les biens sont confisqués ainsi que la bibliothèque de vingt mille volumes.

Le séminaire et la chapelle sont vidés de leur contenu. Le grand orgue est prêté au collège Saint-Joseph à Reims. Le petit orgue de la rue de Panleu se trouvera avenue de Paris dans le nouveau séminaire.

De 1906 à 1929 le Grand Séminaire fut établi rue Matigny, n° 6 pour le premier cycle et 13 rue Deflandre pour le deuxième cycle.

De 1929 à 1969 il s'établira avenue de Paris. Mgr Péchenard fit acheter un vaste terrain avenue de Paris avec l'aide de quêtes et de dons privés et il décida de faire construire un Grand Séminaire. Les travaux commencèrent en 1913 et furent interrompus pendant la guerre. Le 7 juin 1929 le séminaire est inauguré par Mgr Mennechet en présence du cardinal Binet.

Depuis 1969, il n'y a plus de séminaire à Soissons. Les grands séminaires de la région Champagne-Picardie pour les diocèses d'Amiens, de Beauvais, Châlons, Langres, Reims, Soissons, Troyes sont regroupés à Reims.

Le choc de la Première guerre mondiale

Dans l'ambiance politique en Europe, au début du vingtième siècle, l'état major général des armées décide de mettre en garnison à Soissons, une brigade d'infanterie, son état major et au moins deux régiments. Après le commencement de la construction de la caserne "Jeanne d'Arc", l'ancienne abbaye Saint-Léger et le Grand Séminaire sont réquisitionnés et dans ce cas la chapelle est utilisée comme magasin avec un plancher de division intermédiaire, comme dans le réfectoire Saint-Jean. L'architecte envisage, en cas d'aménagement en caserne d'enlever l'emmarchement et le maître-autel ainsi que les autels latéraux, six stalles, la grille d'appui ou de communion, le buffet d'orgue sur la tribune avec remise aux Domaines et dépose du vitrail XVIII^{e} siècle au-dessus du maître-autel représentant le crucifiement " et repose à un autre emplacement.

Un plan est établi par l'architecte en chef des M. H., M. Brunet, le 20 janvier 1910. (voir document)

Le 20 mars 1913 une lettre du préfet de l'Aisne à M . le Ministre de l'Instruction Publique (I.P.) et des Beaux-Arts (B.A.) précise : "La ville de Soissons est en instance pour acquérir l'ancien Palais Épiscopal dans lequel elle se propose d'installer le collège de jeunes filles".

Durant la même période il est envisagé de transformer le séminaire de la rue de Panleu en palais de justice. Une partie de la propriété serait affectée à la prison départementale et à ses dépendances mais l'architecte en chef M. Brunet refuse de donner l'autorisation par une lettre du 6 mai 1913 à M. le sous-secrétaire d'état aux B.A. pour protéger les vestiges romains classés par les M. H.. "De l'ancienne propriété du Grand Séminaire, une partie, celle de la rue de Panleu, comprenant les constructions serait transformée en palais de justice... l'autre partie comprenant l'ancien jardin du séminaire serait affectée à la prison départementale et à ses dépendances. A cet effet, les constructions seraient édifiées à une distance assez rapprochée du mur de clôture du nouveau palais de justice. Il n'en est pas moins vrai que les nouveaux bâtiments seraient en grande partie construits sur les ruines de la scène du théâtre et c'est là un inconvénient pour le cas possible sinon probable où dans l'avenir, de nouvelles fouilles seraient entreprises pour mettre à jour les vestiges de la scène de l'antique théâtre... Je crois d'autant mieux faire cette remarque qu'il est question à Soissons d'un autre terrain communal disponible pour la création de l'établissement projeté alors que

l'ancien jardin du séminaire pourrait devenir jardin public et être disposé en vue des recherches que voudraient bien faire à un moment donné les archéologues et les sociétés savantes de la région intéressée" [9].

Finalement le 15 mai 1913 un échange de propriété se fait entre l'état et la ville de Soissons : l'ancien évêché, bien départemental, va être échangé contre le Grand Séminaire qui va devenir la propriété de la ville (lettre de E . Magniaudé, député de l'Aisne).

Le ministre dans sa réponse du 28 mai précise que "le changement apporté à la propriété des monuments ne portera d'ailleurs aucune atteinte aux effets du classement".

Les bombardements de 1914 – 1918 détruisirent le Grand Séminaire, rue de Panleu. Seule la chapelle résista et en 1920, elle subsistait avec une partie de l'aile septentrionale.

Les restaurations

Le dossier des dommages de la Grande Guerre donne l'inventaire des tableaux : Saint-Antoine par Philippe de Champaigne, le mariage de Saint-Catherine par Rembrand (?), l'apparition de la Vierge à Saint-Bernard à qui Marie donne quelques gouttes de son lait par Philipino Lippi, (il faut les appeler copie de ces artistes)

Les restaurations vont commencer. le 18 septembre1919 le ministre I..P. et B.A. demande à M. Brunet de donner son avis sur la réfection d'une partie du toit. Le lendemain, M. Brunet répond "étant donné qu'il y a une réelle urgence à protéger les boiseries des infiltrations d'eaux pluviales, je ne puis que donner un avis favorable à la proposition". Il précise "j'estime en outre que, lorsque possible il conviendrait de ne plus affecter cette ancienne construction garnie de boiseries de valeur à un dépôt de farine du ravitaillement, les nombreuses manutentions nécessaires ne pouvant être que préjudiciables aux délicates sculptures sur bois du XVIII^{e} siècle".

La réponse viendra quelques années plus tard : le 12 mai 1922 le ministre de l'I.P. et B.A. à M. le ministre des finances précise : "En réponse à votre lettre du 2 mai 1922, j'ai l'honneur de vous transmettre sous ce pli une ampliation de l'arrêté portant classement aux monuments historiques de la chapelle constituant l'aile méridionale de l'ancien Grand Séminaire de Soissons qui conserve des boiseries déjà classées". Signé P. Verdier.

Ainsi, les boiseries sont classées Monument historique en 1910 et l'ensemble de la chapelle le 9 mai 1922.

A partir de 1922 les travaux de restaurations vont s'accélérer puisque le collège de jeunes filles va être construit. Le plan d'ensemble réalisé par l'architecte en chef des Monuments Historiques E. Brunet permet de voir que la chapelle du séminaire représente l'aile sud d'un corps de logis en U ouvert sur la rue de Panleu. Le plan du collège de jeunes filles sera en H s'étendant à l'ouest vers le parc (théâtre romain enfoui). Le bâtiment sud-ouest prend appui sur le mur du chœur et aveugle les trois vitraux du chœur de la chapelle et les obstrue.

Le 31 mai 1922 un premier devis est soumis par M. Brunet au Ministre de l'I.P. et B.A. pour la conservation de l'édifice et des boiseries "L'édifice renferme de belles boiseries XVIII^{e} sculptées avec des panneaux peints qui furent peu atteints par les projectiles des bombardements mais qui se détériorent de plus en plus par suite du très mauvais état du comble qui les surmonte. C'est d'ailleurs en vue de sauver les lambris que la chapelle vient d'être reclassée". Un programme de travaux est projeté sur le budget des B.A. chapitre des dommages de guerre. Une lettre du 10 août 1923 du chef de bureau des M.H., P. Verdier au ministre des finances précise que "dans le cas où l'état céderait à la ville l'ancien séminaire de Soissons, il

9. Archives de la médiathèque du Patrimoine à Paris.

y aurait lieu en ce qui concerne la chapelle classée faisant partie de cet édifice, d'insérer à l'acte de cession la clause suivante : les façades extérieures et le comble de la chapelle, M.H. ne devront subir aucune modification dans leur disposition actuelle sans autorisation préalable du ministre des B.A.".

Le 29 février 1924 l'architecte E. Brunet demande aux B.A. une "mise en état des boiseries XVIII^{e} endommagées par les opérations de guerre". Les travaux de construction du collège sont déjà avancés, il semble que l'on doive, suivant le désir des intéressés entreprendre au plus tôt la mise en état des boiseries de l'ancienne chapelle.

La construction du collège de jeunes filles

Le 27 juin 1930 l'architecte Brunet soumet un devis de travaux proposés par les intéressés locaux. La chapelle sans affectation depuis la séparation deviendra dépendance du collège de jeunes filles en cours de construction : les raisons qui motivent le projet sont les suivantes : "l'aile renfermant les boiseries classées au lendemain de la guerre au fin de préservation de ces dernières, a fait l'objet des travaux de gros œuvres au cours des années 1922, 1923, 1924. Par contre, les remarquables boiseries provenant de l'ancienne abbaye des Célestins de Sainte-Croix d'Offémont (arrondissement de Compiègne) et qui avaient été posées à leur emplacement actuel n'ont pas été restaurées. Endommagées au cours de la guerre et privées de certains de leurs panneaux, ces boiseries n'en sont pas moins réparables. Des restaurations plus urgentes ont fait ajourner la réalisation du devis déposé en 1924 concernant la mise en état de ces ouvrages, mais la ville de Soissons en devenant propriétaire et construisant actuellement un collège de jeunes filles à l'emplacement de l'ancien séminaire, il paraît opportun de s'occuper de ces boiseries devant désormais décorer une des grandes salles d'un établissement secondaire, c'est à dire ayant une affectation nettement définie. Les parties manquantes seraient refaites selon la disposition de celles en grande partie conservées après révision des aplombs, consolidation par armature et autre, seraient nettoyées et encaustiquées comme il convient".

Le 26 août 1932 c'est la mise en état du dallage du sanctuaire qui est demandé pour la salle des fêtes du nouveau collège de jeunes filles.

On voit ainsi comment à partir de 1910 et jusqu'en 1932 M. E. Brunet, architecte des M.H., fait le nécessaire pour obtenir la restauration de l'ancienne chapelle du séminaire qui a été dévolue à l'état par application de la loi du 9 novembre 1905.

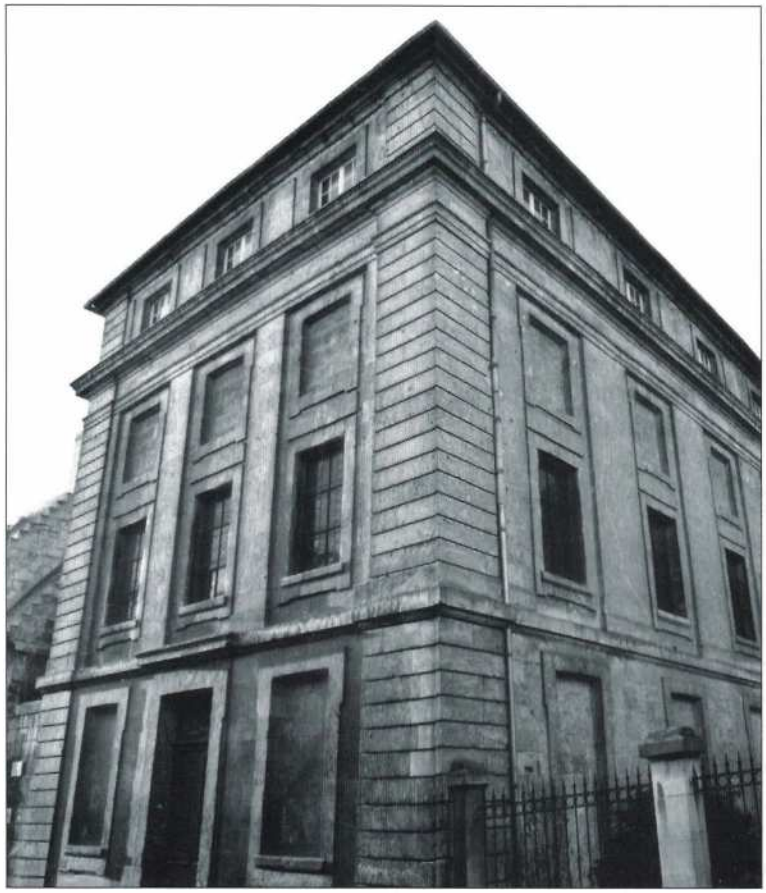
La deuxième guerre mondiale

En automne 1931 s'ouvre le collège de jeunes filles au 9 de la rue de Panleu sous la direction de Mme Mouton, la chapelle est devenue salle des fêtes du collège.

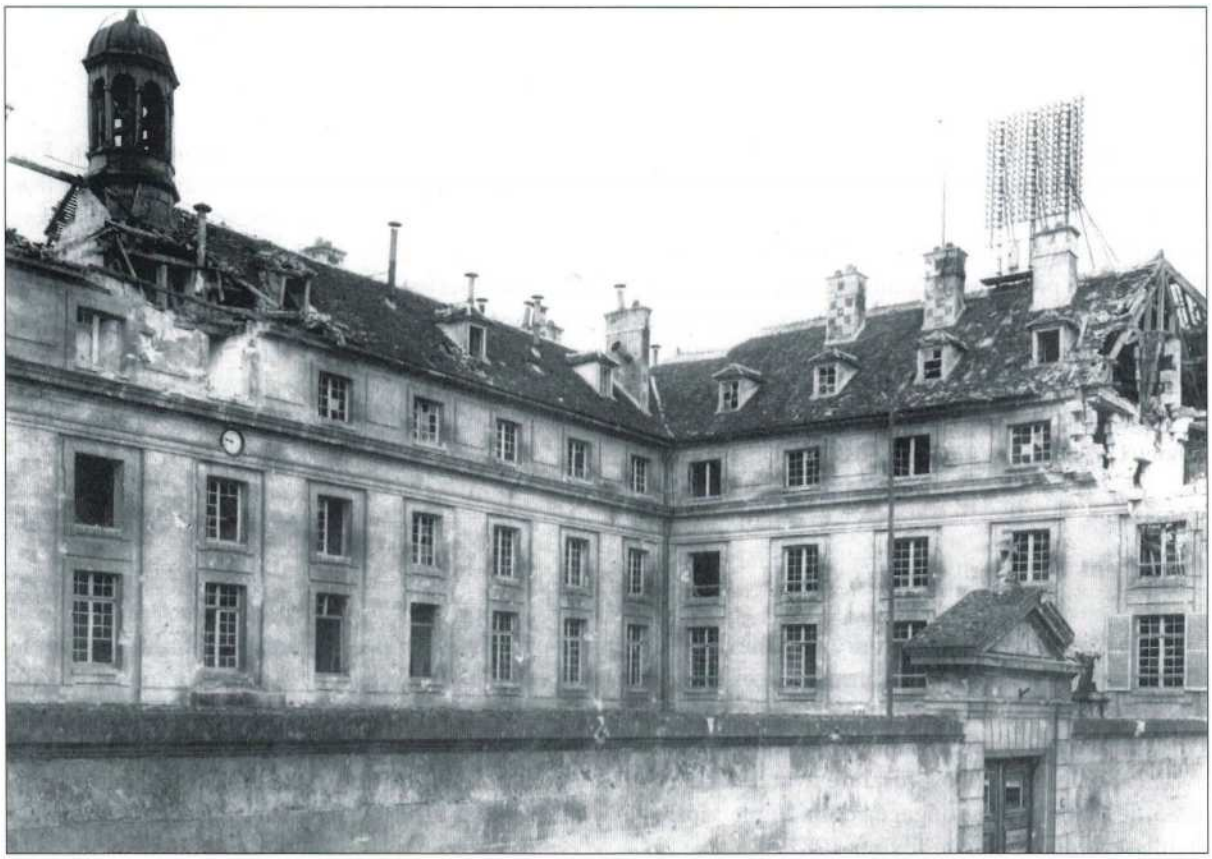
Mais la deuxième guerre mondiale éclate quelques années plus tard et d'octobre 1938 à mai 1940 l'enseignement des filles se fait au collège des garçons car un hôpital a été installé dans les locaux. Durant la guerre les Allemands occupèrent l'aile droite de l'établissement, les cours ayant lieu uniquement dans l'aile gauche. Puis les Américains succédèrent aux Allemands. Les locaux subirent des dégradations.

De septembre 1939 à avril 1940 la chapelle retrouva sa vocation et une messe était célébrée tous les jours par un prêtre lieutenant et infirmier. Des messes d'enterrement eurent lieu et en décembre 1939 la messe de minuit y fut célébrée (les fenêtres étaient masquées). L'établissement était devenu un hôpital militaire et le restera jusqu'en 1945 (à l'exception de l'appartement de la directrice Mme Mouton). Les cours pour les élèves eurent lieu au collège de garçons rue des Cordeliers.

Le chanoine Doyen se souvient avoir été mobilisé à Soissons. Chef du bureau des entrées, secrétaire et infirmier, il avait une petite chambre donnant sur le hall d'entrée rue de Panleu. Aumonier du collège, il donnait des cours d'éducation religieuse aux garçons et quelques filles du collège des Cordeliers (c'étaient



A gauche, la façade d'entrée de la chapelle Saint-Charles aujourd'hui. Le décor est très sobre, seules les chaînes d'angles à bossages et les fausses pilastres rompent la monotonie de la façade. Pour comprendre cette façade il faut observer la photographie ci-dessous. La chapelle entrait dans une composition architecturale d'ensemble, a plan en U, dont le centre était orné d'un clocheton.



les premières filles dans ce collège de garçons). En 1941 Mgr Mennechet demanda à Henri Doyen de donner des cours d'éducation religieuse aux élèves du collège de jeunes filles rue de Panleu. Puis les Allemands occupèrent l'aile méridionale et les cours pour les jeunes filles eurent lieu de nouveau dans l'aile septentrionale. Il n'y avait pas d'internat à cette époque.

D'anciens professeurs et d'anciens élèves témoignent :

Mademoiselle Madeleine Lefèvre, professeur, se souvient que l'établissement fut un hôpital durant la deuxième guerre mondiale. Avant la guerre, la chapelle était utilisée une fois par mois pour les heures musicales de Laon (musique de chambre). Ce fut aussi un lieu d'expositions de peintures.

Plusieurs élèves du collège de 1933 à 1939 se souviennent que des concerts avaient lieu "dans le froid bien souvent" (Mme Laguës, Mme Genier et Mme Lausseur).

Mme Macherez se rappelle avoir vu des soldats allemands puis des soldats américains dans la cour de récréation divisée en deux parties.

Marcelle Bondois, professeur, nous dit qu'après la guerre des séances littéraires, animées par Y. Tarlet, venu de Paris, eurent lieu de 1943 à 1946.

L'ancienne chapelle remplit donc son rôle culturel.

Le 20 juin 1961 le directeur de l'architecture du ministère de l'éducation nationale écrit à M. Maurice Berry, architecte en chef des M.H. "le collège de jeunes filles devenu lycée de jeunes filles a été construit à l'emplacement de l'ancien séminaire vers 1930 par notre confrère Chaleil qui était à l'époque architecte des bâtiments de France. Il comprend dans son parc les restes d'un théâtre romain classés sur la liste de 1862. Fouillé vers 1840, l'emplacement du théâtre dont un plan a été publié par E. Fleury dans les antiquités de l'Aisne, forme actuellement une butte de terre recouverte d'arbres. Dans l'enceinte du collège reste aussi la chapelle de l'ancien séminaire qui est classée depuis le 9 mai 1922... La directrice du collège et la ville de Soissons m'ont demandé de faire l'aménagement du comble du bâtiment principal pour loger 72 élèves internes".

Mme Andrée Brunher succéda à Mlle Tric qui fut directrice de 1953 à 1959 après Mme Mouton. Elle dirigea l'établissement jusqu'en 1970. Le collège a été nationalisé en 1959. Les locaux étant devenus trop exigüs on construisit l'externat du lycée Gérard de Nerval, 11 rue Bara, de janvier 1963 à janvier1965, date de l'inauguration. Un internat pour 400 élèves filles et la demi pension demeuraient rue de Panleu. En 1977, Pierre Lopin proviseur, organisa la séparation du lycée Gérard de Nerval et du collège d'enseignement technique. Le 8 septembre 1980 Jean Pierre Hélard, devient proviseur du L.E.P. commercial rue de Panleu, l'internat restant commun aux deux établissements.

Qu'était donc devenue la chapelle Saint-Charles durant cette période ? Un entrepôt, un débarras pour le vieux mobilier et matériels usés ou obsolètes.

Le présent

En février 1985 avec un projet d'élèves et de professeurs du lycée professionnel Camille Claudel, le déblayage de la chapelle est entrepris. Les boiseries sont nettoyées et cirées tout comme les sols.

La municipalité et M. Defente conservateur du musée se mobilisent pour la restauration du site. En avril 1985, le plafond est restauré avec l'accord de l'architecte des Bâtiments de France. Le 21 novembre 1985, les vitraux sont dégagés de la vigne vierge qui l'obstruait. L'électricité est mise aux normes par les établissements Lepan en février 1987.

La chapelle s'anime le 7 juin 1985, durant un concert de musique baroque organisé par Art et Musique en Soissonnais. Jusqu'en 1995, de nombreuses manifestations culturelles vont se succéder : exposition de peintures, concerts, pièces de théâtre. Mais une violente tempête déplace des tuiles en 1995 et les réparations de toiture ne sont pas exécutées. Le 23 avril 1996 une Commission de Sécurité décide la fermeture de la chapelle au public.

Devant la vitesse des dégradations une association est créée en décembre 1997 pour susciter l'intérêt pour le site et accélérer les restaurations.

L'ARCHITECTURE ET LA DECORATION DE LA CHAPELLE

Le maître d'œuvre fut l'architecte soissonnais Lemenceau-Durocher. [10] La chapelle est un bâtiment néo-classique du dernier quart du XVIII^{e} siècle. Elle forme l'aile sud du Grand séminaire.

L'extérieur

Son architecture extérieure permet, grâce aux alignements des fenêtres séparées par des pilastres peu saillants, d'accuser sa verticalité. Cette élévation présente trois parties horizontales délimitées par deux bandeaux architecturés.

Les moulurations de l'entablement, situé au-dessous des fenêtres aveugles, s'appuyant sur des pilastres, montrent le retour à l'architecture romaine redécouverte alors. De même les bandeaux plats à décrochement angulaire qui entourent les ouvertures de la façade. Tous ces éléments en relief constituent les lignes de force et étayent le bâtiment. Sur la façade, la première corniche avance au-dessus de la porte et protège de la pluie.

Sur la porte, les vantaux sont décorés de la Croix de Malte, allusion à l'Ordre des Templiers.

La sculpture de l'imposte représente un ostensoir sur une nuée, avec de part et d'autre une gerbe de blé et un pampre de vigne, symbole du pain et du vin qui deviennent le Corps et le Sang du Christ et la Cène. On peut voir là l'affirmation de la Présence réelle dans la sainte Communion, rappelée au Concile de Trente.

Le rez-de-chaussée présente des fenêtres aveugles qui correspondent au niveau des boiseries de la nef. Au-dessus se trouvent les baies qui éclairent l'édifice. Elles sont surmontées de fenêtres aveugles plus petites. Au-dessus de ces dernières, un quatrième niveau de fenêtres correspond à une pièce qui a pu servir de bibliothèque à certaines époques.

L'intérieur

La chapelle est construite selon un plan basilical. Ce plan unifie l'espace. Nous sommes dans une vaste salle rectangulaire de 27,80 m de long, 9,70 m le large et 10 m environ de hauteur.

• **Le plafond** de plâtre peint est typique des styles Louis XV et Louis XVI ; en effet à cette époque on abandonne progressivement les plafonds peints avec de nombreux personnages et des perspectives, au profit du plafond blanc entouré d'un simple bandeau contrasté. Les moulures de ce plafond, sa retombée incur-

10. Louis Lemenceau-Durocher, né le 25 février 1747 à Bruyères, décédé le 16 septembre 1826 à Soissons. Il participa à la construction du Palais de l'Intendance à Soissons en 1772. Le Préfet du département lui confia la visite des dégâts causés par l'explosion de la poudrière en 1815.





En haut : les colonnes dorées sur lesquelles les feuilles s'étirent s'incurvent et s'entrelacent gracieusement font penser à un palmier, élément décoratif en vogue correspondant au goût de l'exotisme au XVIIIe.

En bas : détail de la corniche et d'un angle du plafond.





En haut : au fond du sanctuaire, les médaillons du Christ et de la Vierge, encadrent l'autel.
En bas détail des stalles. Pilier orné d'angelots.







En haut à gauche : détail d'une tête d'angle regardant l'autel et délimitant les stalles.
En haut à droite détail. La variation des décors à la base des panneaux sculptés ajoute un charme aux boiseries du chœur.
En bas boiseries de l'angle. Décor sculpté de la niche supportant la statue de Saint Anseric.

vée et sa jonction avec les murs sont sobres. On y retrouve la mouluration qui a déjà joué un rôle considérable dans l'art Grec, une frise de frettes anime le décor. Cet entablement contribue également à l'unité interne de l'édifice. La corniche à gorge est ornée à chaque angle d'un motif rocaille dont l'élément central est inspiré par la forme des coquillages en vogue depuis le XVIII^{e} siècle (selon la mode des cabinets d'histoire naturelle et des grottes) mais les enroulements pleins de fantaisie se déploient de part et d'autre d'un axe. De même dans l'élément sculpté situé au milieu de la longueur et qui rappelle discrètement que nous sommes au XVIII^{e} siècle.

• **Les murs** sont architecturés par une succession régulière de grandes fenêtres en plein-cintre légèrement ébrasées pour mieux laisser passer la lumière et de longs panneaux verticaux rappelant les pilastres antiques. Ces deux éléments sont entièrement moulurés d'une succession de tores qui jouxtent les moulurations de la corniche. Cette jonction permet l'allongement maximum de l'effet vertical.

• **Les verrières** actuellement uniquement losangées ont dû changer de style au cours des siècles en raison des bombardements qui ont eu lieu proche de la chapelle. Fin XVIII^{e} siècle, c'est le vitrage clair qui était généralement en vogue.

D'après "Le Vitrail en France" de Marcel AUBERT – Ed. Larousse, on sait qu'au "XVIII^{e} siècle, on en venait peu à peu aux vitres blanches dans de grandes fenêtres sans meneaux où les panneaux sont uniquement maintenus par des montants verticaux et des barlottières horizontales se coupant à angle droit, aux jeux de verre découpés et mis en plomb suivant des dessins géométriques variés... Les motifs sont enrichis de bordures... le plus souvent simplement peints à l'émail et rehaussés de jaune d'argent et de sanguine.... On s'efforçait de donner plus de jour à l'intérieur de l'église pour permettre aux fidèles de suivre plus facilement les offices dans leur livre, pour mieux éclairer les boiseries, les tableaux, les sculptures, pour faire briller les ors que l'on multipliait partout".

La nef a ainsi deux niveaux : en haut, les fenêtres qui éclairent, en bas, les lambris superbement sculptés, dont la teinte du bois met en valeur le jeu des couleurs (teinte crème et faux marbre) du deuxième niveau. A la droite du chœur, deux baies sont aveugles. On sait par les écrits du chanoine Doyen que des tableaux de Saint-Charles et de Saint-Vincent-de-Paul étaient au fond du sanctuaire ; peut-être se trouvaient-ils là ? Au fond du sanctuaire, la prolongation du collège en 1930 entraîna l'aveuglement des fenêtres du chœur.

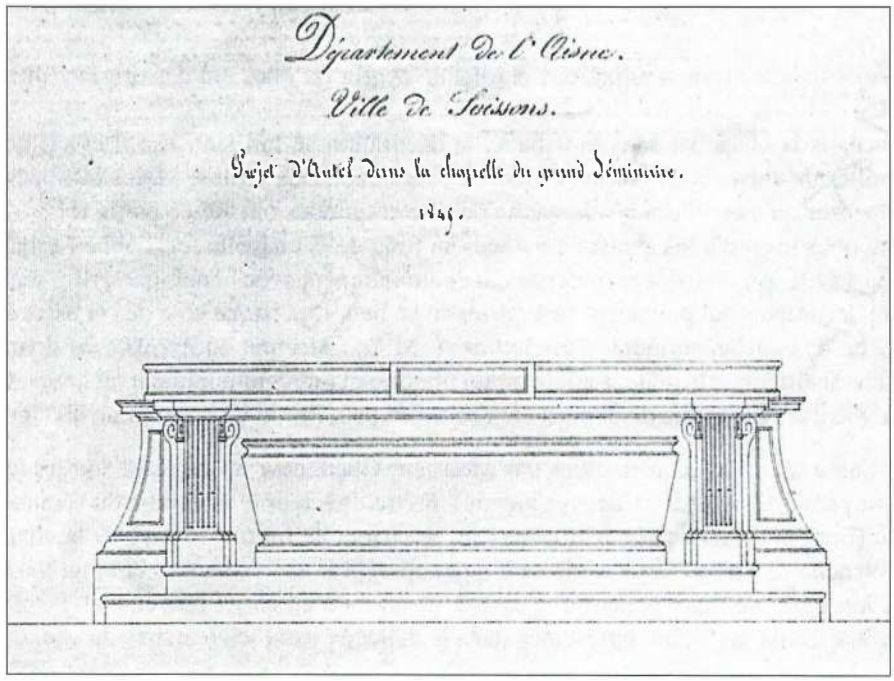
• **Les boiseries** : leur examen minutieux permet de penser qu'elles ont des origines différentes.

En entrant dans la chapelle, sous la tribune, la décoration se fait sinueuse. Les éléments végétaux, entrelacs de feuilles de chêne et de laurier, ornent de longs panneaux étroits. Moins raffinées que celles de la nef, on peut penser qu'elles n'ont pas la même origine et qu'elles ont été en partie refaites lorsque le 14 octobre 1870 un obus incendia les chaises entassées au fond de la chapelle (cf. l'abbé Leroux, séminariste rue de Panleu en 1870). Au niveau des marches qui communiquent avec la nef, une grille séparait les séminaristes du reste des fidèles qui pouvaient venir prier en ce lieu. De chaque côté de cet espace, on distingue deux portes : celle de gauche, surmontée des lettres A. M. (*ad Mariam* ou *Ave Maria*) donne accès à une petite pièce qui a dû être une chapelle mariale ou un oratoire et qui communiquait au cours du XIX^{e} siècle avec la maison voisine. Au-dessus de la porte de droite, on peut lire le monogramme du Christ : I. H.S.

• **Le sol** : Selon les archives recueillies par Monsieur Gueugnon, on apprend "qu'un marché daté du 13 avril 1778 est passé par Antoine Cagnyé (Pagnié), prêtre directeur et économe du séminaire, pour Jean François Jorion (Lorion), commis aux bâtiments, qui se charge de fournir le pavé de la chapelle en carrés de pierre dure blanche de Saint-Pierre-Aigle, soit quarante sept toises en bandes et vingt toises en carreaux noirs et blancs losangés, de deux pouces d'épaisseur et un pied en carré, moyennant 1 260 livres" [11]. On peut remarquer une Croix de Malte représentée dans le dallage (avant les marches du chœur et de la nef).

11. Arch. Dép. Aisne.





En haut : l'autel de la chapelle Saint Charles aujourd'hui installé dans l'église de Belleu. En bas : autel projeté en 1845.

• **Les lambris** : en pénétrant dans la nef, les lambris attirent immédiatement l'attention. Éléments majeurs de la décoration au XVIII^{e} siècle, ceux-ci sont attribués à Forest [12] et proviendraient, d'après Pierre-Antoine Cabaret, du monastère des Célestins Sainte-Croix-d'Offémont. A la même époque, le couvent des Célestins de Villeneuve, plus proche de Soissons, est également supprimé. Selon Bouxtin [13], des documents aux Archives de l'Aisne, attestent que les derniers lambris de Villeneuve ont transité par le séminaire. L'énigme de leur origine reste donc encore posée.

Les photographies qui nous sont parvenues montrent que les 14 stations du Chemin de Croix étaient réparties de chaque côté de la chapelle jusqu'au chevet. Les tableaux étaient l'œuvre du peintre soissonnais Laguerre et ils décoraient les panneaux qui structurent les murs, dont les moulures et le motif central sont dorés, où alternent à leur sommet des angelots entourés de rayons célestes et des cassolettes d'où semblent s'échapper des volutes d'encens.

Au milieu de chaque base, un motif floral d'où partent des guirlandes de fleurs traitées avec beaucoup de légèreté. La décoration devient exubérante et souvent asymétrique. Entre chaque motif, sont placés d'étroits panneaux verticaux, moulurés eux aussi, ornés de nombreuses sculptures du monde végétal.

Sur le côté droit, avant le sanctuaire, il y a une porte qui correspondait avec le bâtiment central du séminaire. Différents tableaux ornaient alors les murs dont les tableaux de Saint-Charles et de Saint-Vincent-de-Paul.

En 1831 on rapporta dans la chapelle, de chaque côté du chevet, les statues de Saint-Grégoire et de Saint-Ansérie [14].

L'autel : la chapelle, actuellement désaffectée, n'a plus d'autel. On peut voir celui qui s'y trouvait avant 1848 dans l'église Saint-André de Belleu. En effet l'abbé Lahire, curé de Belleu au XIX^{e} siècle, écrit dans les notes qu'il a laissées sur son église : "le maître-autel provient de la chapelle du Grand séminaire de Soissons ; nous l'avons acheté en 1848". D'autre part l'abbé Ledouble, secrétaire de l'évêché, écrit : "le 16 juillet 1848, Mgr de Simony consacre à Saint-Charles le nouveau maître-autel". L'ancien autel en bois a été remplacé par un autel en marbre qui ressemble à celui de la cathédrale de Soissons. Ce maître-autel dessiné par l'architecte des Monuments Historiques, Van Cleemputte, est réalisé par M. Pertiaux, marbrier à Pontavert, en 1847 moyennant 3 015 F

* * *

La chapelle Saint-Charles, située rue de Panleu, est un des monuments majeurs de la ville pour plusieurs raisons. Elle est historiquement le seul monument qui n'ait pas été touché dans son gros œuvre par les destructions engendrées lors des conflits armés mondiaux.

Elle est sur le plan artistique un monument-clé pour la compréhension de l'évolution de l'art du XVIII^{e} siècle et le seul monument religieux de cette époque à Soissons. Les boiseries reflètent l'art baroque du début du siècle et ornent une structure architecturale néo-classique qui s'est développée en France dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle.

L'ancienne chapelle Saint-Charles a un avenir. C'est un monument historique classé qui doit être conservé et transmis aux générations futures. La meilleure garantie pour sauver le patrimoine est de l'utiliser. Cette salle de 250 places, située en centre ville, d'accès facile, près des écoles, pourrait contribuer à l'éveil culturel des jeunes générations.

---

12. Selon D. Sandron,(*la cathédrale de Soissons*, Picard 1998,p.90) ce sculpteur local a conduit les travaux de restauration entrepris dans la cathédrale de Soissons pendant le premier quart du XVIIIe siècle.

13. Bouxin, *La cathédrale de Laon*, et l'abbé Roussel, *Les Célestins de Villeneuve*

14. Vingtième évêque de Soissons, né à Epagny, mort vers 652, sous l'épiscopat duquel eut lieu le transfert des reliques des Saints Crépin et Crépinien.





La chapelle St Charles aujourd'hui
(cliché Ville de Soissons).

DOCUMENT

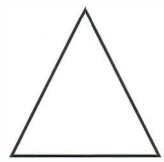
INTERPRETATION DES MOTIFS

Selon le chanoine Doyen

Les 4 Évangélistes

En grec :
eu angelo = j'annonce bien, bon...
d'où Eu(v)angile

Noms	*S'adressent plutôt :*	*La "bonne nouvelle" qui est annoncée :*	*Figure qui rappelle l'idée dominante et le début de chaque évangile*
Saint Matthieu *(apôtre)*	*Aux Juifs*	*Jésus est le Messie que vous attendiez*	***Enfant*** *(tête ou corps entier)*
Saint Marc *(compagnon de St Pierre)*	*Aux Romains*	*Jésus est le Roi du monde*	***Lion*** *(roi du désert. Début de l'évangile)*
Saint Luc *(compagnon de St Paul)*	*Aux Grecs*	*Jésus est le Vrai Sauveur*	***Taureau*** *(bête sacrifiée) au Temple de Jérusalem*
Saint Jean *(apôtre)*	*A tous les peuples*	*Jésus est Dieu*	***Aigle*** *(qui vole très haut)*



Les premiers chrétiens ont adopté le triangle (un vrai ! aux côtés égaux !), les 3 côtés signifiant les 3 personnes de la Sainte Trinité.

Un seul triangle = une seule nature (la nature divine) = un seul DIEU
Trois côtés = les 3 personnes : Père, Fils, Saint Esprit

En revanche dans le Christ : une seule personne et deux natures (divine et humaine)

Selon l'abbé Givert

Huit trophées allégoriques ornent le sanctuaire, en voici la signification :

1. Sur le premier : une palme, attribut du martyre, une couronne, un livre et un encensoir.

2. Sur le deuxième : une tiare papale, une croix à trois branches, deux clés tournées vers le ciel, une étole qui entoure un bâton. Cet ensemble représente la remise des clés, symbole du pouvoir du Pape sur l'Église qui est comparée à la Maison de Dieu.

3. Sur le troisième : un personnage qui représente peut-être le Christ ressuscité sortant du tombeau, une étole torsadée entourant un encensoir devant un gros livre.

4. Sur le quatrième : une cloche, un lustre à cinq branches, deux flambeaux, un éteignoir à cierge et deux plaques.

5. Sur le cinquième : une tiare recouvrant un livre, un encensoir et une représentation de la Sainte Face. Cette dernière est souvent représentée dans notre région, comme dans les sculptures du grand clocher de Saint-Jean-des- Vignes. On peut penser à une allusion au pape Urbain IV qui a favorisé sa dévotion : Jacques de Troyes était archidiacre de Laon. Il fut envoyé en mission dans les Balkans et en rapporta l'icône de la Sainte Face. Successivement évêque de Liège et patriarche de Jérusalem, il devient pape sous le nom d'Urbain IV et étendit pour toute l'Église la fête du Saint Sacrement.

6. Sur de sixième : le plateau des aiguières, une cloche et un livre (probablement le missel). Cet ensemble évoque l'offertoire de la messe.

7. Sur le septième : un livre saint, la mitre et la crosse épiscopales, un flambeau, un rouleau de parchemin. Ces objets rappellent le rôle de l'évêque dans sa mission d'éducateur de la foi.

8. Sur le huitième : une croix de procession entourée d'une étole, un vase à eau bénite, un ostensoir à main, une coquille plate (rappel des pélerins de Saint- Jacques de Compostelle). Ici sont probablement évoqués la procession et l'apostolat.

L'étole, qu'on peut remarquer sur plusieurs trophées, est l'insigne du sacrement de pénitence.

Le décor du sanctuaire a donc rapport au ministère ecclésiastique et à sa vocation d'enseigner par la parole, la liturgie et les sacrements.

Le motif supérieur de la boiserie centrale représente un triangle équilatéral associé au tétragramme qui signifie Yahvé en lettres hébraïques. Cette association, apparue au XVII^{e} siècle et que l'on retrouve dans les gloires des églises jusqu'au XVIII^{e} siècle, est le symbole de la Trinité.

Bibliographie :

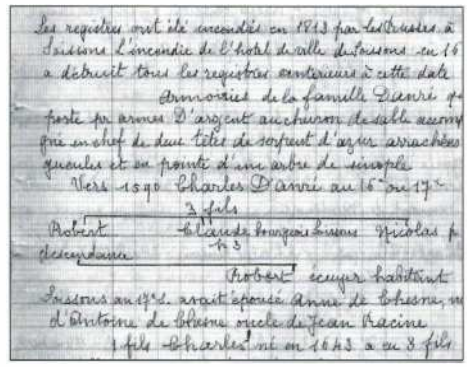
- Histoire de Soissons par Henri MARTIN, Paul JACOB, 1837
- Histoire de la ville de Soissons par M. LEROUX, 1839
- Le siège de Soissons en 1870 par l'abbé LEROUX
- États religieux anciens et modernes des pays qui forment aujourd'hui le diocèse de Soissons par l'abbé LEDOUBLE, 1880
- Manuscrit de Pierre-Antoine CABARET, sur l'histoire de Soissons. ADA
- Annales du diocèse de Soissons par l'abbé PECHEUR, 1886-1893
- Bulletin de la Société Historique et Archéologique de Soissons. Communication de M. de LAPRAIRIE
- Soissons par Bernard ANCIEN, 1972
- " Soissons – Son histoire illustrée " par Geneviève CORDONNIER
- Histoire du Collège de Soissons par L. BADET, 1951
- " Histoire des Collèges de Soissons " par le chanoine Henri DOYEN, 1974
- Conférence de Bernard ANCIEN faite aux élèves du LP Camille Claudel (vidéo-cassette)
- " Un site historique, 9 rue de Panleu " par Monique JUDAS-URSCHEL et ses élèves du LP Camille Claudel de Soissons, 1985
- " Éléments pour visiter la chapelle Saint Charles de Soissons ", par Jacqueline PERDEREAU (Société archéologique, historique et scientifique de Soissons) 1989
- " Style Louis XV ", et " Style Louis XVI ", Grammaires des Styles – Ed. Flammarion
- " Le style Louis XV ", par P. VERLET – Larousse
- " Histoire de l'Art en France au milieu du XVIII^{e} siècle ", notes du cours sur le XVIII^{e} siècle fait par M. LAVEDAN à l'Institut d'Art de d'Archéologie de Paris en 1952
- " Régence, louis XV ", par P. M. FAVELOC – Ed. Massin
- " Histoire mondiale de l'Art " par Gina PISCHEL – Ed. Solar
- " Les grandes heures des styles français ", collection dirigée par H. BOURGEOIS – Librairie académique Perrin
- " Glossaire architectural " - collection Zodiaque
- " Iconographie chrétienne " par W. BALM – Revue " Cath's Arts "
- " Le vitrail en France par Marcel AUBERT – Ed. Larousse
- Histoire des ordres religieux, Henry-Marc BONNET (Poche)
- Documents des Archives de l'évêché à Soissons, des Archives de la société historique et archéologique de Soissons et de Vervins, des Archives l'Aisne à Laon et des Archives du Patrimoine à Paris
- Correspondances de M. DOYEN, Mme BRUNHER, Mle LEFEVRE, Mle BONDOIS, M. DEFENTE

Remerciements à M. Gueugnon pour les recherches en archives

Documents et photos : Monique JUDAS-URSCHEL et Jean Éric PERDEREAU






Les registres ont été incendiés en 1813 par les Cosaques à Soissons l'incendie de l'hôtel de ville de Soissons en 16 a détruit tous les registres antérieurs à cette date
Armoiries de la famille Danré
Porte pr armes D'argent au chevron de sable accompagné en chef de deux têtes de serpent d'azur arrachées gueules et en pointe d'un arbre de sinople
Vers 1590 Charles Danré au 16e ou 17e
3 fils
Robert — Claude François Simon Nicolas
Descendance
Robert écuyer habitant Soissons au 17e s. avait épousé Anne de Thiesna, nièce d'Antoine de Thiesna oncle de Jean Racine
1 fils Charles né en 1643 a eu 3 fils

Thérèse Darras épouse Danré, née à Villers-Saint-Frambourg, le 6 novembre 1883, décédée à Soissons le 2 août 1978.
En haut, en 1914. Ci-contre en 1919 (Coll. Part.). Ci-dessus ses notes généalogiques sur la famille Danré.

MEMOIRES DE THERESE DANRE

PRESENTEES PAR ROBERT ATTAL ET DENIS ROLLAND

Voici arrachées au temps, enfouisseur de mémoires, quelques pages de guerre, de cette guerre de 1914-18 qui a failli blesser à mort la France et qui a marqué durablement les survivants, leurs enfants et leurs petits-enfants, principalement dans notre région où des associations comme " Soissonnais 14-18" scrutent la terre et la pierre pour retrouver des vestiges qui vibrent encore de la meurtrière tragédie. Ici sont tombés des milliers d'hommes jeunes, principalement, mais aussi de pitoyables civils et des bêtes innocentes, ici la terre a failli ne pas renaître de ses blessures. Les témoignages régionaux de cette période ne manquent pas. Ils émanent tous d'hommes, notables ou humbles civils [1]. Les carnets que nous publions aujourd'hui tranchent par leur originalité: ils ont été écrits par une femme, Mme Thérèse Danré, une dame pourrions-nous préciser, si l'on considère les qualités morales dont elle a fait preuve face au feu, face à l'ennemi. Cette jeune femme écrit au jour le jour, ce qui n'était pas rare à une époque où fleurissaient carnets intimes et correspondance. Elle écrit d'abord pour elle, comme par une espèce de catharsis pour conjurer l'angoisse et aussi pour les autres car elle a le sentiment de vivre des événements historiques.

Femme de soldat, elle est parfois elle-même soldat face à l'ennemi, mais elle est surtout la Dame du Bon Secours penchée au chevet des blessés; au milieu de l'horreur, se main de femme a eu la douceur d'une caresse pour les mourants. Patriote fervente - et un brin cocardière quand elle se réclame de Jeanne d'ARC — et ardente chrétienne, elle puise dans la foi, la prière et l'adjuration, la force du quotidien. Dans un siècle qui a vu la déchristianisation rampante s'étendre et toucher surtout le monde ouvrier urbain, son témoignage de chrétienne n'est pas isolé dans le monde rural: il rejoint, par exemple, celui de Onézime Hénin [2] qui, petit propriétaire attaché à sa terre, vit une tragédie semblable de l'autre côté de la rivière Aisne. Il tranche, par contre, avec celui de Alphonse Sallandre [3] lui aussi sous le joug ennemi et issu du monde ouvrier; Dieu est absent de son témoignage et son pessimisme tranche par rapport à la foi patriotique de Mme Danré.

Son récit porte la marque de la femme, de la jeune femme; elle sait rire devant un compliment d'homme, fût-il un ennemi, et son rire frais et sain traverse l'horreur de la guerre comme un arc-en-ciel.

La citation que lui vaut sa conduite sous le feu mentionne: "citation à l'ordre de l'armée de Madame Danré, fermière à Puiseux près Moulin-sous-Touvent ". Fermière et fille de fermier, c'est une femme de tradition, enracinée dans le terroir, qui règne sur la communauté des ouvriers et des domestiques avec une autorité naturelle où elle puise l'oubli de soi. Son dynamisme, son sens des responsabilités apaise le petit monde dont elle a la charge et l'apaise elle-même; l'action chasse le doute. Son sens du devoir paraît alors naturel. Cependant quand l'horreur se fait par trop forte, quand la petite nichée dont elle est la mère se presse auprès d'elle, on perçoit alors le pathétique de la femme seule et désarmée face à la soldatesque. Et c'est poignant car l'effet de style en est absent.

La motivation essentielle de cette obstination à demeurer dans sa ferme au milieu des combats peut sembler obscure au citadin s'il ne prend pas en compte l'amour éperdu de la terre, des sillons bruns sous la

1. *Pages d'histoire locale* - Berthier de Sauvigny, Soissons 1921. *Le martyre de Soissons*, Mgr Péchenard, Soissons 1918. *Ambleny, le temps d'une guerre*, Robert Attal-Denis Rolland, Troesne 1993.
2. *Ambleny, le temps d'une guerre*. Ouvrage cité.
3. Carnets d'Alphonse Sallandre: le pacifisme en question. *Mémoires du Soissonnais*. Soissons 1999.

pluie, des troupeaux, des étables et des granges. Onézime Hénin, lui aussi, parle de se terre avec la ferveur de l'avare pour son or. Et partir pour quel inconnu? Mme Danré a vu ces pitoyables chenilles processionnaires de civils qui, partis de Belgique et du Nord, viennent échouer sous les murs de sa ferme. Elle préfère rester sur son bien car, propriétaire, elle sait le pillage à se porte.

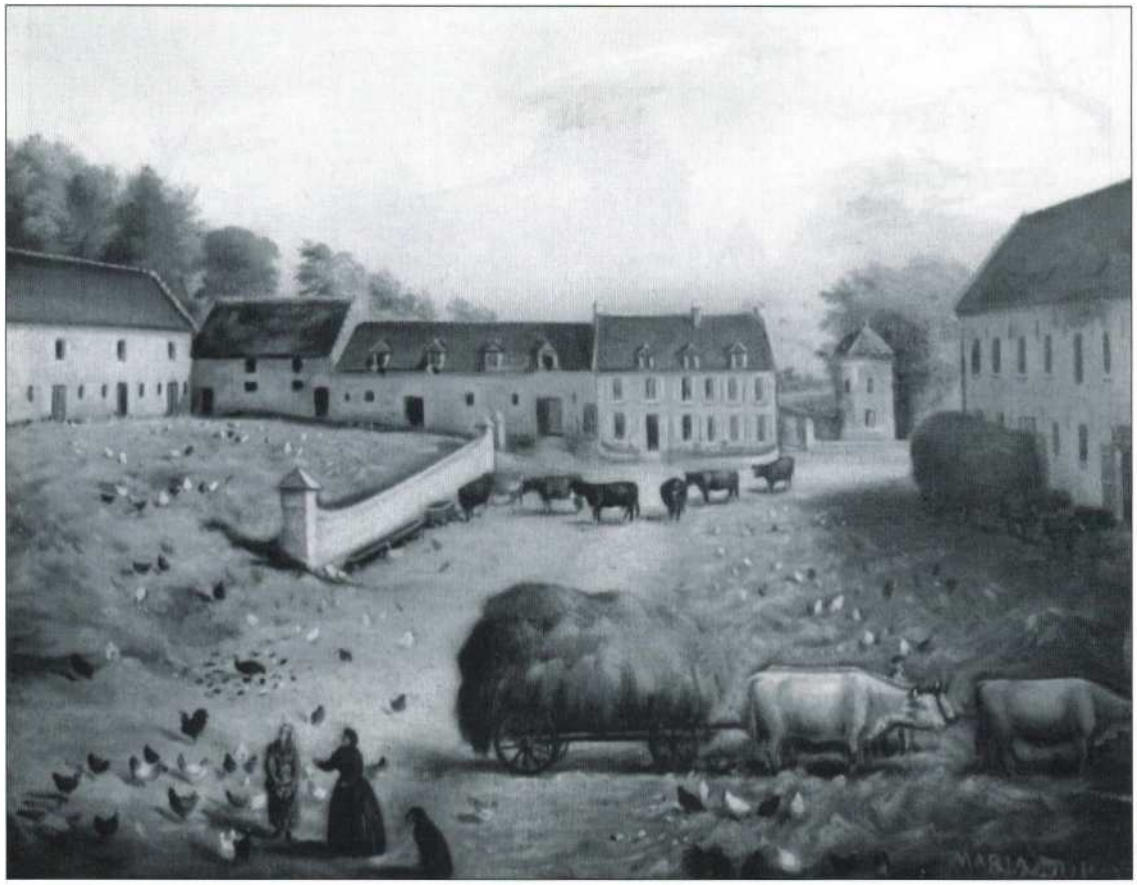
Quand enfin elle se résigne à partir, c'est un déchirement. On retrouve les accents pathétiques de Onézime Hénin et de Alphonse Sallandre chassés eux aussi de leurs maisons. Après de nombreuses pérégrinations qui la mèneront en Allemagne, la voici enfin libre en Suisse. Il est intéressant de noter que malgré les exactions de l'armée allemande à l'encontre des civils, comme à Senlis, on n'assistera pas à ces effroyables massacres d'otages et à cette barbarie raciste et calculée qui ont marqué d'un sceau infamant la soldatesque ennemie en 1939-45. Un minimum de respect des lois de la guerre transitant par la Croix Rouge laisse couler un filet d'humanité.

Pour rendre intelligible ce récit enfin, essayons de le replacer dans son contexte militaire Le 1er septembre, écrit-elle, les Allemands ont passé sur la route de Noyon. Il s'agissait de la 1ère armée allemande qui se dirigeait sur Paris à marche forcée, après la défaite des armées françaises à Charleroi Von Kluck la commande, morgue et raideur mêlées. Rien ne semble l'arrêter si ce n'est la logique militaire. Devant rester en flanc-garde de la 2ème armée de Von Bulow, et avec une journée d'avance sur ce dernier, il piaffe d'impatience. Il entreprend alors un vaste mouvement tournant vers le sud-est pour prendre les armées françaises à revers. Ce faisant, il s'écarte de l'armée de Von Bulow et offre son flanc droit au général Joffre qui saisit l'occasion en s'engouffrant dans la brèche. Ce sera la terrible bataille de la Marne dont Mme Danré perçoit les échos. Le 12 septembre, elle voit refluer les Allemands, battus mais non défaits. Le 13, les Français occupent la ferme qui devient un appui, perdu puis repris. Impassible sous les obus, Mme Danré soigne avec une abnégation remarquable les blessés qui s'entassent dans les grottes calcaires qui jouxtent la ferme. Le 20 septembre, les Allemands reprennent la ferme violemment bombardée par les Français. Elle, reste. Elle se résigne finalement à quitter sa ferme, ses domestiques (près d'une cinquantaine) et ses moutons pour Moulin-sous-Touvent, tout près, dans la combe isolée. Elle apprend là que Puiseux est détruite mais reprise par les Zouaves dont l'image d'Epinal effraie les Allemands. Les coloniaux ont bien essayé de percer à l'ouest, un ouest très proche à Quennevières et Tracy-le-Val, mais en vain et Noyon restera comme un canon de fusil pointé sur les tempes de Paris.

C'est dire l'âpreté des combats pour s'emparer des hauteurs bordières de l'Aisne, au nord. Le 20 novembre, Puiseux est conquis pour longtemps par les Allemands. Les pertes sont effroyables; ainsi du 12 septembre 1914 au 20 janvier 1915, le 305e R.I. a perdu 1436 hommes sur 2000 [4]. Désormais, le front se fige; les Allemands s'installent solidement sur les plateaux au nord de l'Aisne, les Français bordant la rivière au sud, l'Aisne constituant comme une espèce de glacis.

Aujourd'hui, que reste-t-il des journées et des nuits de misère et de deuil? Il reste la terre qui permet de mieux comprendre les enjeux des batailles. Un chapelet de croupes boisées bordent l'Aisne, masquant, au nord, l'immensité du plateau. C'est sur les franges escarpées du plateau qu'ont eu lieu les batailles les plus âpres bâtiments isolés au milieu des labours, rares arbres où accroche le regard ; la ferme de Puiseux que cherche le visiteur nostalgique est là, ressuscitée à l'embranchement de la route qui mène à Blérancourt. Le nouveau maître des lieux, Yves Leroux, lui aussi pénétré d'histoire, nous montre les vastes carrières encore criblées de balles où Mme Danré a répandu sa compassion et son courage. On comprend, en observant cette ferme qui domine le vallon où se niche Moulin-sous-Touvent et à la rude topographie qui l'entoure, combien elle a pu être disputée, prise et reprise comme un symbole, comme une place forte. Le silence des lieux en impose. Il est porteur de gravité et le regard n'a pas à chercher longtemps pour retrouver, mêlés les uns aux autres dans les cimetières militaires voisins, les restes poignants de ceux qui, à vingt ans, ont combattu dans les lieux.

4. *Le passage de l'Aisne*, Emile Clermont, Paris 1921.





Vue de la cour de la ferme avant 1914 et aujourd'hui. Tous les bâtiments n'ont pas été reconstruits mais l'habitation a conservé sa position initiale.



La ferme de Puiseux vue depuis l'ouest d'après une carte postale allemande de 1915 (col.).



La ferme de Puiseux vue depuis le sud en 1917 (col. part.).

Mme Danré nous a donné son témoignage, délicat, pudique, celui d'une femme qui, tout en restant debout dans l'adversité, a représenté, pour les mourants, l'image de la mère, de la sœur, de l'épouse, compatissante et tendre au milieu de l'horreur.

* * *

1er septembre 1914

Voilà un mois que mon mari est parti mobilisé; Que de jours d'angoisse j'ai déjà passés ! ... que me réserve l'avenir?

J'ai confiance en vous, Mon Dieu, veillez sur mon Paul, mes enfants, sur toute ma famille, sur mes serviteurs et sur moi-même [5].

Dimanche dernier, 30 août, des Anglais, très nombreux, en sueur et très fatigués, passent chez moi se ravitailler, un artilleur français leu sert d'interprète, j'étais heureuse de lui voir l'uniforme porté par mon mari. Je dis aux officiers ma frayeur de voir les Allemands, ils se mettent à rire et me rassurent en m'affirmant que je ne les verrai jamais, les Français venaient de remporter sur eux une grande victoire et les avaient repoussés au-delà de St-Quentin [6].

Un des officier Anglais avant son départ, m'a remerciée du bon accueil et a ajouté "c'est bien Français ce que vous avez fait là!".

Le lendemain 31, grande panique, on vient me dire que les Allemands sont à Moulin, Mme Delacour me le confirme par téléphone. Nous voyons au loin, les Allemands défiler sur Moulin.

Toute la journée, les Allemands ont passé sur la route de Noyon à Vic-sur-Aisne [7]. Le soir, ils vinrent frapper à la grande porte, nous eûmes peur de les voir entrer, mais ils demandèrent simplement le chemin de Moulin et recommandèrent de laisser la porte ouverte, nous les avons entendus passer près de la ferme pendant la plus grande partie de la nuit.

Mardi 1er septembre soir

Les Allemands sont entrés chez moi, mais ils ont été convenables. L'un d'eux m'a fait très peur en me disant d'un ton très sec : "Madame, Madame, en me montrant Lucien (un de mes enfants) il me dit qu'il avait un petit garçon de cet âge et me montra la photographie. Ils me demandèrent du pain et des œufs qu'ils payèrent.

Ils prirent 3 chevaux et m'en laissèrent deux des leurs. Ils me donnèrent ensuite en mauvais état quelques bons de réquisition et me prirent du foin et des lapins. Jusqu'à huit heures, il traversèrent la cour avec caissons et voitures de toutes les façons pour descendre à Moulin, quelques-uns campèrent dans les champs.

Mercredi 2

On signale des fantassins allemands, nous cachons vivement notre pain que nous étions allés chercher. Voilà presque deux jours que nous n'en avions plus.

Jeudi 3

Les Allemands ne sont pas descendus à Moulin, ils sont partis sur Attichy, la plaine reprend son aspect accoutumé; plus de bruit au loin, plus d'aéros, le canon est muet. Je suis contente d'être restée à mon poste. Dieu nous a protégés, et nous protégera encore. Quelle reconnaissance lui dois-je!

Vendredi 4

Madame Binard est venue hier matin, j'étais heureuse de la voir. Elle et son mari n'ont pas voulu partir, et ne l'auraient pas fait sans me prévenir. Ils ont été protégés aussi. Ils ont eu des ennemis toute la journée du lundi. Hier après-midi, on entendit le canon jusqu'à six heures. Impossible de savoir ce qui se passe? Que devient ma famille?

---

5. Expression d'ancien régime.
6. La 5ème armée de Lanrezac bouscule la 2ème armée de Von Bulow sur Guise et Saint Quentin.
7. Armée de Von Kluck qui marche sur Paris.

Dimanche 6
Triste journée! On entend toujours au loin gronder le canon. On voit passer des équipages sur la route, on dit aussi que beaucoup de blessés sont dirigés sur Noyon et Carlepont.
Si on me donnait des blessés à soigner, je serais heureuse d'être utile, mais j'ai peur que les Allemands fassent mal à mes enfants. Que devient mon Paul? Combien, il doit-être inquiet sur notre sort! Que Dieu le console et l'encourage, je lui ai demandé dans ma communion ce matin.
On entend le canon du côté de la Ferté-Milon ou Crépy.
Où est ma pauvre Marie-Louise? (ma plus jeune sœur habitant près de Betz). Nous aurons peut être à pleurer des nôtres d'ici quelques jours.
Les ouvriers viennent à la paie [8], je vais finir par ne plus avoir un sou et me trouver plus pauvre qu'eux, mais c'est un bien petit souci, à chaque jour suffit sa peine.
3 heure du soir
La journée me semble bien longue, je ne sais que faire!
Pas de goût à lire. J'aimerais mieux rester au bureau absorbée dans la pensée de mon cher Absent. Aurais-je encore le bonheur de le revoir.

Lundi 7 septembre
Le dimanche est enfin passé! Je vais reprendre mon aiguille pour me distraire. Me suis-je assez ennuyée hier!!
Mon Paul saura-t-il jamais combien j'ai pensé à lui? Je ne puis croire qu'il ne reviendra plus, cependant combien manqueront à l'appel!
On entend toujours gronder le canon au loin, et nous sommes dans l'incertitude.

Mardi 8 septembre
Le canon tonnait très fort ce matin. Calme à midi, il reprend vers quatre heures. Les Allemands ramènent des blessés et disent qu'ils ont perdu beaucoup de monde [9]. On tremble de revoir l'ennemi, mais il passe sur la route de Noyon.
Notre moisson s'avance et sera terminée cette semaine. Pourvu qu'on n'ait pas fait un travail inutile et que tout ne soit pas brûlé ...!
Je pense toujours à mon Paul. Quelle épreuve nous subissons. Et ma famille dont je n'ai pas de nouvelles ! ... Mais, le présent n'est-il pas encore préférable à l'avenir.
Mes enfants ne réclament guère leur papa. Jean, mon aîné, demande parfois, quand il reviendra, mais c'est rare?

Mercredi 9
On entend une très forte et incessante canonnade. Les morts doivent être innombrables.
Mes enfants sont indisposés depuis quelques jours. Comment ferais-je s'ils devenaient sérieusement malades ? Plus de médecin nulle part.
Cette nuit, j'ai rêvé de ma famille; Heureuse à mon réveil, je me figurais les avoir vus tous.
6 heures du soir
Nous avons entendu deux détonations éloignées, puis on vit une grande flamme dans la direction de Montgobert. Mais où exactement [10]?

10 septembre
je me suis découragée ce matin. Je pense à mon mari. Où peut-il être ? Existe-t-il encore ? Dans quelle inquiétude doit-il être ?
Les jours me semblent d'une longueur interminable. Je vois arriver le soir avec satisfaction. Ma souffrance s'endort avec moi, mais au réveil je pense de suite à la guerre. Il pleut, je ne pourrai sortir et la journée va me sembler encore plus longue. On n'entend pas le canon, c'est très calme.

---

8. Les moissons continuent de rentrer à la barbe des Allemands : c'est cette permanence de la terre qui permet de tenir.
9. Reflux des Allemands battus sur la Marne.
10. Il s'agissait probablement de l'incendie d'un convoi allemand en forêt de Villers-Cotterêts signalé par Bertier de Sauvigny (*Pages d'histoire locale* op. cit. p.80).

6 heures du soir
Nous avons eu peur cette après-midi. Une femme m'annonce les Uhlans, et tout le monde s'affole. Mais les soldats ne sont pas entrés dans la ferme. Ils ont demandé à la femme du contre-maître où se trouvait Sacy; Puis, ils sont descendus à Moulin.
Ensuite, plusieurs aéroplanes ont survolé Puiseux et sont allés atterrir au Tiolet. On devait tirer beaucoup sur Soissons. La fin de la journée fut très calme. Je suis dans l'anxiété. J'ai peur de me trouver en pleine bataille; mais j'ai confiance en Dieu, je lui recommande toute ma maisonnée. Il la protégera comme il l'a fait jusqu'ici.

Vendredi 11
A 7 h du soir, grand incendie à une dizaine de kilomètres. Ce doit être la ferme de Pouy. Maintenant, qu'il fait sombre on voit l'incendie se détacher dans l'obscurité. les obus tombent autour de la ferme. C'est effrayant! Pauvre Made (ma sœur aînée) qu'est-elle devenue? Les obus doivent tomber bien près de chez elle! Pourvu qu'elle ait pu se sauver. Que tout cela est triste! Peut être qu'un jour, ma ferme aura le même sort "fiat voluntas tua".

Samedi 12 septembre une heure après-midi
On entend le canon tout proche.
Toutes mes affaires, mon linge, sont descendus à la cave en cas d'incendie.
Des Allemands sont venus chercher une voiture et un cheval. Adrien, le domestique, devait les conduire, je ne sais où. Arrivés au Pont Gruyer sur la route de Vic-sur-Aisne, un officier fit descendre les soldats en leur disant qu'ils pouvaient aller à pied. Adrien revient une demi-heure après. Je ne sais de quel côté on va se battre! Mais j'ai confiance en Dieu, et me remets entre ses mains avec mes enfants.

Dimanche 13 septembre
Triste journée hier, le canon a tonné tout le temps. Il y avait ici va et vient continuel d'Allemands qui demandaient à se restaurer. Un officier médisait qu'ils allaient sur Paris, des Français leur avaient dit d'y venir et qu'ils trouveraient les Italiens leurs alliés aux alentours [11]. J'étais très étonnée. Il me dit que personne ne le savait et qu'il en annonçait partout la nouvelle.
"Pourquoi ne m'annoncez-vous pas que les Russes sont à Berlin [12]?
Il parut fort mécontent et m'a répondu que son père lui avait écrit que les Allemands étaient eux-mêmes en Russie avec les Autrichiens.
Ceci dit avec une morgue écœurante.
Le soir, six Allemands sont arrivés en voiture, ils ont demandé à dîner et à coucher dans l'écurie. Ils avaient un panier de vin et du champagne. Ils avaient bu. Ils étaient très gais et me paraissaient très entreprenants et j'avais peur.
Je les laissais installés dans la grande cuisine pour dîner et m'en allais m'occuper de mes enfants que je trouvais tous les quatre dans le bureau cachés derrière le canapé, je les mis à table. Ils ne dirent mot. Un des Allemands croyant me trouver seule, vint dans la pièce où nous nous trouvions, il s'arrête à la vue des enfants et reste cloué sur place " Ah! Que c'est beau " dit-il, au bout de quelques minutes qui me parurent bien longues il s'en alla retrouver ses camarades sans rien dire. Je n'osai me coucher, tellement j'étais peu rassurée.
Ce matin, ces traînards ne finissent pas de s'en aller. D'autres sont arrivés paraissent avoir bien faim. L'un d'eux, un caporal, me raconte être monté en grade après la bataille Bapaume où ils avaient perdu beaucoup d'officiers et de soldats [13]. Il paraissait assez franc et nous prévient qu'une grande bataille allait avoir lieu sur la plaine [14]. Il demande à être conduit sur une hauteur, derrière la ferme pour voir d'assez loin; mais, ayant entendu le canon, il revient bien vite rassembler ses hommes. Les six qui étaient ici, depuis la veille

11. Fausse nouvelle: les Italiens entrèrent en guerre au côté des alliés en 1915 par opposition à l'Autriche.
12. Après la bataille de Gumbinen (19et 20/8/14), les Russes entrent en Prusse Orientale, mais sont battus à Taunenberg (26 au 30/8/14)
13. Les Allemands furent battus sur la Marne et sur l'Ourcq : pertes élevées de part et d'autres.
14. En fait, il s'agit des hauts plateaux dominant l'Aisne.

ne s'en inquiétèrent pas. Ils se mirent à déjeuner, disant qu'ils n'allaient pas se battre; ils attelèrent tranquillement leur voiture qu'ils avaient volée à un boucher de Vaumoise, la plaque en faisait foi. Je les vis partir à 9 heures, le cheval paraissait avoir de la peine à les traîner. M. le Curé n'est pas venu dire la messe. Le canon gronde et se rapproche. Je suis allée vers 10 heures au-dessus de la ferme. Les obus et les balles sifflent au-dessus de ma tête, je m'en garantis derrière la maison du contre-maître. Les hangars de Moufflaye sont en flammes, je reviens bien vite.

1 heure après-midi

Le contre-maître et sa femme descendent de chez eux à la hâte disant que les balles sifflent tout près, il faut s'abriter dans les carrières.

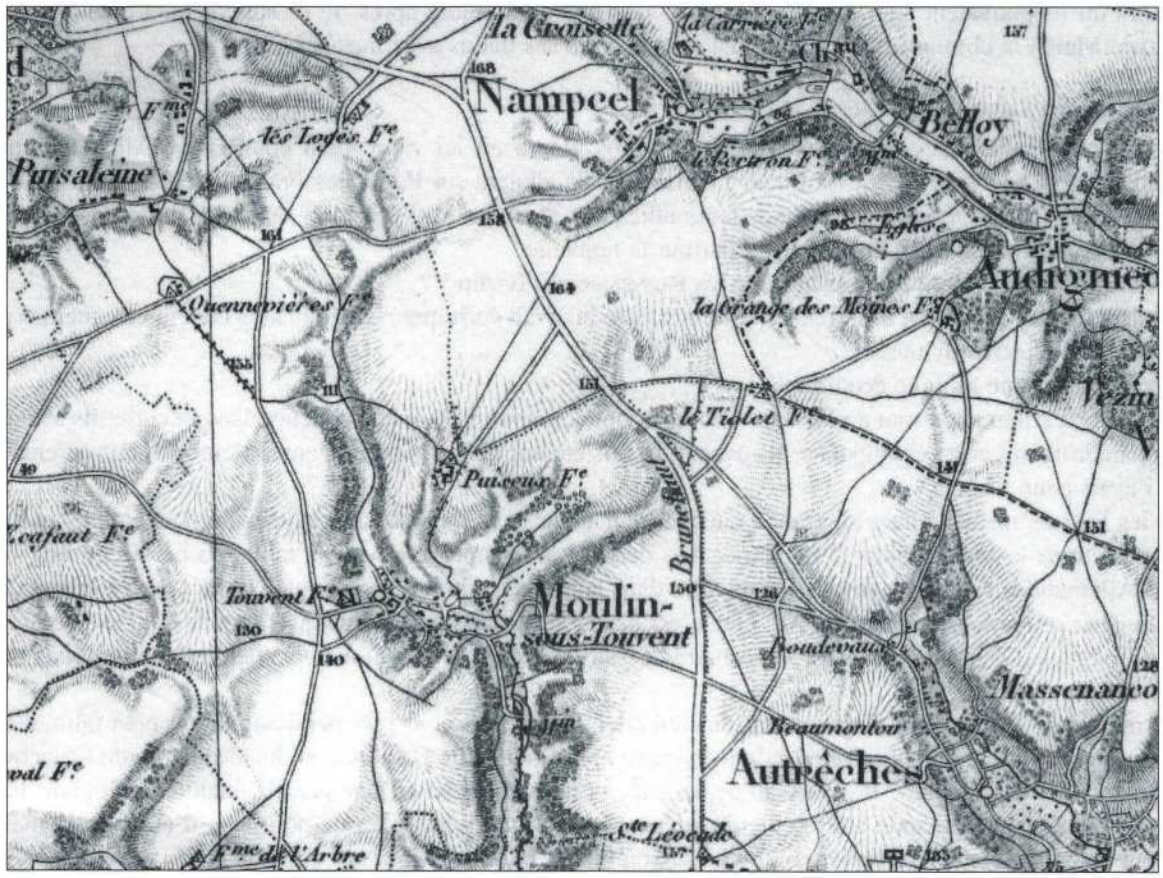
A six heures, le bruit du canon s'apaise. Paul Hachet, un des ouvriers vient me dire qu'un cuirassier ou un dragon désire écrire une lettre, je m'empresse d'aller lui donner ce qu'il demande et dis notre joie de voir enfin des Français. Une heure après, une patrouille vient voir si la ferme est encore occupée par les Allemands. Le soir, je vais contempler l'horizon. Tout le ciel est en feu. La ferme de Touvent est en flammes, ainsi que le hangar de l'Ecaffaut, ceux de Mouflaye et avec la ferme [15].

La nuit est arrivée. Plus de 1.000 soldats pénètrent dans la ferme [16], sans bruit, ne pouvant faire du feu pour leur souper, ils envahissent par trois fois la cuisine qui devient inaccessible.

Les officiers demandent à dîner. L'un d'eux, le Commandant Collardet, raconte la beauté d'une bataille la nuit, qu'il trouve d'une sublimité féerique. Ces officiers couchent sur des matelas dans ma grande salle.

Je me sens en sûreté avec tant de soldats autour de moi. Je me jetai sur mon lit toute habillée.

Les fenêtres du rez-de-chaussée ont été si ébranlées par le canon et les éclats d'obus que les carreaux en étaient brisés.



Les environs de la ferme de Puiseux.

Ce secteur, plus connu sous le nom de Quennevières, fut le siège de combats d'une extrême violence. (extrait de la carte au 1/80000 - feuille Soissons)

15. Les Français prennent pied sur le plateau après avoir traversé l'Aisne.

16. Le 318e RI avait franchi l'Aisne à Jaulzy sur un pont de bateaux. Les combats de "l'affaire de Puiseux" coûta au régiment 25 tués et 375 blessés ou disparus entre le 14 et le 20 septembre (Hist. Du Rég.).

Lundi 14 septembre

Le canon tonne à six heures du matin. J'habille les enfants à la hâte et les conduis aux carrières avec la femme du contre-maître.

Le commandant Collardet [17] paraissant faire fonction de commandant du 318ème me demande de grands tonneaux et des planches que les soldats porteront derrière le mur du jardin d'où ils pourront tirer sur l'ennemi.

Des blessés, soutenus par leurs camarades, arrivent pour se faire panser. Je ne sais comment faire. Je cherche en hâte ma toile, les soldats me montrent à faire les pansements. Je fais mettre de la paille dans le bureau pour les y installer sur le sol. On apporte du bœuf, je prépare du bouillon pour les blessés. La maison commence à être bombardée, il faut faire évacuer les moins blessés dans les carrières, on les couche sur le foin.

On laisse les sept plus blessés dans la maison dont on ferme les volets et entre lesquels on place des matelas et des édredons pour diminuer la violence des éclats d'obus. Je reste auprès d'eux, Mlle Alice et Zulma sont aux carrières avec les autres.

Le capitaine Bertucat revient blessé à son tour, il a une balle dans l'épaule et une autre lui a traversé la main. Il est fort pâle.

Parmi mes sept blessés est un prêtre soldat, l'Abbé Moalic, qui me dit pouvoir donner l'absolution en cas de besoin. Je m'empresse d'en prévenir les autres que j'ai sous ma protection, cinq acceptent et j'en suis heureuse, car ils me paraissent assez sérieusement atteints. Ce prêtre a reçu cinq blessures et je suis obligée, lorsqu' il donne l'absolution de lui soutenir le bras droit traversé par une balle. Le sixième qui hésitait, édifié sans doute par l'exemple des autres, et surtout la gravité de son état, se décida aussi à demander les secours de la religion.

Le Capitaine Bertucat resté un moment aux carrières où il s'est fait panser, vient visiter les blessés à la maison et me raconte que, le matin, il était allé faire une reconnaissance à cheval vers la route de Noyon. Il allait au galop et les balles ennemies sifflaient à ses oreilles; il revint indemne. Quelques heures plus tard, il alla près de la mare de la ferme se dissimulant derrière les arbres, et à cet endroit, où il était certainement moins exposé qu'auparavant, il reçut deux balles qui l'obligèrent à quitter son poste, à son grand regret. Il me conseilla de mettre en évidence un drapeau de la Croix Rouge, pour préserver les blessés en cas d'attaque des Allemands mais d'attendre que tous les soldats valides aient quitté la ferme.

N'ayant pas d'étoffe rouge, je prends le drap d'un pantalon de soldat blessé, ce drap est tout maculé de sang. Le drapeau reste suspendu au 1er étage toute la journée [18]

Le major arrive vers le soir avec un aide. Il veut soigner de suite le capitaine Bertucat [19] qui s'y refuse. "Les autres d'abord dit-il". J'accompagne le major et lui demande une leçon.

Un gros éclat d'obus traverse les volets de la grande pièce, le matelas tombe près du prêtre soldat. Mes sept blessés sont pris de panique, on ne peut les transporter dans les carrières à cause de leur état. On en met deux dans la petite cuisine et les autres le long de la muraille. La nuit vient, une simple petite lampe nous éclaire, on ne peut se servir d'électricité, les fils sont coupés. Le major attend l'obscurité pour faire évacuer les blessés sur Bitry. Le contremaître et Paul Hachet les conduisent. Mes six grands blessés restent avec un infirmier, je ne veux pas les quitter non plus, et m'installe près d'eux.

Notre grand hangar est incendié par les Allemands et brûle entièrement. Les enfants couchent encore à la maison avec Mle Alice. Ce soir, j'ai eu la faiblesse de pleurer en voyant tous ces blessés et le danger continuel du bombardement, je disais à Rose Lenoble, la femme du contre-maître que "si cela durait encore le lendemain, je n'aurai plus de courage". [20]

Un de mes blessés, ayant reçu une balle dans l'abdomen est très agité, il paraît beaucoup souffrir. Vers une heure du matin, le voyant calmé, je m'approche de lui, je m'aperçois qu'il est froid, il est père de famille et laisse je crois deux ou trois enfants.

---

17. Le texte original indique " capitaine Bertucat ". Il s'agit en fait de commandant Collardet qui, après la mort du colonel Boblet en août, commandait le régiment.
18. La ferme sert de point d'appui, en même temps que d'hôpital de fortune.
19. La conduite courageuse du Capitaine Bertucat lui valut d'être décoré de la Croix de guerre avec citation.
20. Cri touchant venu du cœur. Le courage dont fit preuve Mme Danré, dans sa simplicité, confine à la grandeur.

Mardi 15 septembre

Dès 5 h 1/2 je fais habiller mes enfants vivement, le canon gronde déjà et je les mets dans les carrières.
A huit heures, il arrive une grande quantité de blessés.
Je suis seule avec quelques soldats pour les soigner. Le major arrive enfin. Les obus pleuvent sur la maison, un écroulement est à craindre et les blessés arrivent toujours [21]. Je fais ce que je peux pour aider le major. On apporte un blessé sur une civière ; il a reçu une balle dans le côté et souffre horriblement. Pendant qu'on le panse, il grince des dents, se tord et je dois lui tenir les mains. Le major me fait signe qu'il n'y a aucun espoir de le sauver, ce blessé devine sans doute son état et me supplie de lui dire la vérité. J'hésite et lui propose les secours de la religion puisque le prêtre soldat est près de lui. Il accepte avec empressement.
Les obus tombent de plus en plus tout autour de nous.
Sur ma proposition, le major se décide à faire évacuer les blessés aux carrières, même les plus malades et me dit d'aller en avant pour les recevoir. Les blessés arrivent toujours. Il est débordé et envoie chercher un confrère, par Paul Hachet, qui court jusqu'à Moulin, sous un bombardement infernal.
Le soir, on apporte sur des civières des blessés gravement atteints. Il y a beaucoup de bras cassés, je vois des plaies horribles, heureusement que les majors sont fort dévoués et très adroits.
Les blessés ont la fièvre et ils ont froid, et je n'ai plus de couvertures ; toutes celles que j'ai données la veille sont restées entre les mains de ceux qu'on a pu évacuer et je ne puis offrir que de la paille. Ils souffrent tous et l'on n'entend que des plaintes. C'est lamentable !
Le 263ème a remplacé le 318ème. Les officiers désirent dîner. Le colonel me demande pourquoi je suis restée à la ferme : "vous n'avez donc pas peur?" Et se levant il me demanda la permission de me serrer la main en me disant : " Madame, vous êtes une Romaine et je voudrais que tous mes soldats soient aussi braves que vous ".
Il s'informa ensuite combien j'avais d'enfants, me félicita d'avoir travaillé pour la France, puisque sur mes quatre enfants j'ai trois garçons. " Ce n'est guère encourageant en ce moment lui répondis-je " [22]
Il y eut ici aujourd'hui, paraît-il deux cents blessés.
Les majors couchent dans la chambre des enfants. La pièce est moins exposée que les autres. En entrant dans la mienne, je l'ai trouvée en piteux état. Un obus a pénétré entre les deux fenêtres, a renversé l'armoire à glace, réduisant en miettes la porte du cabinet de toilette. Comme mes enfants sont seuls avec Mademoiselle et les blessés, je vais avec eux.

Mercredi 16

A trois heures du matin, j'entends un blessé appeler à plusieurs reprises un infirmier qui dort sans doute, ne bouge pas. J'y vais, munie d'une lumière, l'infirmier m'apercevant m'accompagne. Le malheureux voulait à boire ; aussitôt les autres me virent et dirent " voilà la dame ! " Ils demandèrent à boire aussi et trouvaient la nuit interminable.
Dès six heures, on entend le canon. Les majors m'ont laissé un ordonnance pour faire la cuisine des blessés ; J'avais déjà fait tuer hier deux moutons. Aujourd'hui, c'est le tour de veau. Je donne ce matin du lait aux malades, ils sont contents.
Je revois le blessé qui souffrait tant la veille, je m'y intéresse beaucoup car je sais qu'il n'a plus que quelques heures à vivre [23]. Quelque temps après, je m'approche de nouveau de lui et lui demande comment il va. Ses voisins me disent qu'il est mort, je ne m'en étais pas aperçue, ses yeux grands ouverts paraissaient me fixer encore. Sur ma demande, le major me fait remettre ses papiers.
Un obus incendiaire a mis le feu à la grange. Le cheval qui doit faire tourner le manège du puits, près du bâtiment en flammes, ne veut pas approcher et les soldats n'ont pas d'eau !....
Il faut attendre que l'incendie s'éteigne. Adrien, un des domestiques, se dévoue tous les jours, pour aller, malgré le bombardement atteler le cheval qui nous tire de l'eau.
Craignant l'incendie total de la ferme, je fais déménager certains meubles que je fais placer dans la cave. Le feu s'est arrêté aux bouveries.

---

21. Ce sont les tirs d'artillerie qui causent le plus de pertes.
22. Réponse touchante de Madame Danré, qui bien que patriote, n'oublie pas les tressaillements profonds de la mère.
23. La souffrance globale et anonyme prend ici un tour poignant : c'est de l'homme dans sa détresse individuelle qu'il s'agit.

Le soir, un sous-officier m'annonce la mort du colonel [24] Hist qui m'avait complimentée la veille.

Jeudi 17 septembre
J'ai pu écrire à mon Paul et donner la lettre à un soldat. Il va savoir que je suis restée.
Un des majors part le soir. Il me remercie chaleureusement de ce que j'ai fait pour les blessés.
Des Belges venus à pied de Charleroi [25] et arrivés à Puiseux le même jour que les Allemands partent le soir avec le convoi de blessés du jour conduit par Achille Lenoble, notre contremaître et Paul Hachet.
Un obus tombe sur les bouveries et tue deux soldats.

Vendredi 18
Etant un peu souffrante, je reste à la maison. Les blessés demandent ce que je deviens, ils sont évacués, très nombreux. Le second major part à son tour et me remercie.

Samedi 19 septembre
Je reste dans la petite cuisine où l'on est moins exposé que dans les autres pièces. Les obus tombent depuis le matin. Des officiers du 316ème arrivent et s'installent dans la grande pièce. Je les préviens qu'il est très imprudent d'y rester. Quelques uns viennent avec moi, dans la petite cuisine. Le colonel Le Camus et le lieutenant Bouchy vont dans le couloir près de la grande salle. Un soldat vient m'avertir que le feu est dans les bouveries, un autre lâche les bœufs qui s'enfuient dans la plaine. Je veux voir aussi les dégâts et me dispose à traverser la grande pièce. Un obus y éclate. Je me réfugie dans la cave avec Germaine, une des domestiques qui était avec moi. Je suis sourde et ne m'entends même plus parler. J'ai un peu de sang à la main droite. J'ai une petite écorchure. Inquiète du colonel, un officier me dit qu'il est tué ainsi que le lieutenant. Ils avaient quitté le couloir et aussitôt étaient atteints par l'obus.
Pour me remettre, je vais trouver mes enfants aux carrières je leur dis qu'ils peuvent remercier le Bon Jésus d'avoir leur maman, car j'ai vu la mort de bien près.
Pendant mon absence, les soldats très affamés ont pris la nourriture destinée aux blessées. Une accalmie permet d'aller attraper des poules et on fait le pot au feu. Je fais enlever une grande partie de mes meubles et les fais descendre à la cave.
Des ambulances viennent chercher les derniers blessés vers onze heures du soir. Je reste aux carrières avec les enfants et les domestiques.

Dimanche 20 septembre [26]
Nous sommes éveillés à quatre heures du matin par les mitrailleuses et la fusillade. On entend des hurlements dans la ferme, puis un clairon d'où ne sortent que deux notes, toujours les mêmes. Les domestiques disent que ce sont les Allemands, je ne peux le croire, je suppose que ce sont les Anglais. Les cris se rapprochent, j'attends devant la porte de notre carrière.
Voilà les Allemands [27] ! Affreux déchirement, ils s'acharnent sur les fusils français et les baïonnettes, ils les brisent à quelques pas de moi, sans me voir. Enfin, m'apercevant, ils s'élancent à quatre ou cinq de mon côté et me demandent où sont les soldats français.
Je réponds qu'il n'y en a plus, ils ne comprennent pas et réitèrent leur question en saisissant leur fusil. Je leur réponds de nouveau qu'il n'y en a pas et je m'efface en leur montrant mes enfants. Ils se calment immédiatement, " c'est bien, Madame, restez ici et ne craignez rien ". Ils demandent au contremaître de les accompagner dans les autres carrières.

---

24. Les officiers jusqu'au grade de colonel paient un lourd tribu à la guerre.
25. Les derniers réfugiés belges.
26. Les Allemands lancèrent ce jour là une violente offensive qui devait rejeter les Français de l'autre côté de l'Aisne. Les Français ont reculé dans le secteur de Moulin mais ont tenu bon à Fontenoy.
27. Le journal de marche du 318e R.I apporte des précisions intéressantes sur cet épisode : " les 23e et 24e compagnies qui avaient été chargées de garder la position de Puiseux avaient été attaquées à 4h00. Trompés et surpris par les ennemis qui se sont avancés jusqu'à 30 mètres. les hommes pris de panique, sont tués, blessés ou fait prisonniers. Pertes considérables. Les mitrailleuses sont prises et la section décimée. (...) la 19e compagnie, la 17e et une section de la 18e, le tout sous les ordres du colonel monte sur le Puiseux où elle pourrait pénétrer si notre artillerie ne la canonnait. Nous recevons des feux d'infanterie de tous côtés et nous sommes obligés de nous replier sur Moulin puis sur la ferme de Touvent ... ".

Je les suis et reconnais le caporal que j'avais vu ici huit jours auparavant. Il y a deux Allemands blessés et quelques Français. Je le prie de venir avec moi à la maison et à la cave où il y a des Allemands, c'est partout le pillage et lui demande pourquoi ; ses hommes en accusent les Français ; ce n'est pas vrai puisqu'ils étaient partis la veille au soir.
Le caporal revient dans la carrière où sont ses camarades. Aussitôt arrivent deux soldats français [28], j'en reconnais un pour l'avoir vu dans le courant de la semaine, ils m'annoncent que la ferme est reprise sur les ennemies repoussés que les Allemands blessés et le caporal sont prisonniers. Ces Français montent vers le haut de la ferme puis j'en vois arriver d'autres. Je n'ose pas laisser voir ma joie au caporal qui a cependant compris. Il est désespéré, va, vient, disant qu'il n'est pas prisonnier, mais les Français au contraire. " N'est-ce pas Madame ? Je ne sais pas rien lui répondre il s'effondre sur une pierre la tête dans ses mains : "Mais Madame, c'est pour l'honneur ! et se met à pleurer [29] : je le quitte.
Deux blessés arrivent dont un, légèrement atteint, s'échappe pour retrouver les Français, l'autre tient dans ses mains ses entrailles qui s'échappent : je panse le malheureux qui sent venir sa fin, il me supplie de renvoyer son corps dans son pays, à sa famille.
Je suis forcée de le quitter, car j'aperçois une trentaine d'Allemands arrivant par le haut de la ferme, ils viennent vers nous, ils s'emparent du soldat français valide, et le bouscule, le caporal intervient et veut garantir son prisonnier, mais les autres l'emmènent.
Un officier parcourt chaque carrière, un revolver au poing. Il cherche des soldats, les yeux lui sortent de la tête. Je le suis. Il ne fait aucun mal aux blessés et s'en va. Il y a des Français morts un peu partout, six sont devant la distillerie.
Le blessé que j'avais pansé est mort, et je n'ai pas retenu son nom.
Aujourd'hui, une meule et des bâtiments brûlent : un hangar, la petite bouverie et la petite bergerie. Dans la cave, tout le linge a été visité ; tout est en désordre, les meubles bousculés et de l'argenterie volée.
Les Allemands couchent dans une carrière à côté de la nôtre.

Lundi 21 septembre

Que la nuit a été pénible ! nous voilà retombés dans les mains des Allemands [30]. Si je n'avais pas l'espoir de voir bientôt revenir les Français, je perdrais courage. Nous avons entendu toute la nuit des coups de fusils dans la ferme. Les Allemands, craignant une attaque, avaient éteint leurs feux. Ils ne disaient plus mot, je tâche d'apporter le plus de choses possible dans les carrières : linge et literie, mais que de choses détériorées déjà.
Un Allemand vient me demander de l'eau, je lui explique qu'il n'y en a plus. Il ne comprend pas. Je vais lui monter les réservoirs qui reçoivent l'eau du puits, ils sont brûlés ainsi que les conduites, le bâtiment qui les abritait ayant été incendié la veille. Les poutres fument encore, il est dangereux de rester dans ce bâtiment. Nous n'avons donc plus d'eau que celle qui se trouve dans les cuves en bois de la distillerie, depuis plusieurs mois. Elle a très mauvais goût. Nous la ferons bouillir. Quelques blessés se sont réfugiés dans la ferme. Il y en a dans le salon dont un Allemand, quatre dans la sellerie. J'en trouve deux dans le poulailler qui se sont traînés sur leurs genoux, des tranchées dans ce bâtiment, ils me supplient de leur donner à boire et de les soigner. Je vais trouver les Allemands pour qu'ils m'amènent ces deux hommes, ils me suivent avec une civière et portent ces hommes dans les carrières en même temps, un pauvre soldat arrive par la pâture en appelant au secours. Mlle Alice va vers lui, et le soutient. Je vais la retrouver. Des Allemands arrivent et me disent : " Non, pas vous, Madame, camarade à vous, demande à boire ! ".
Ce soir, vive fusillade dans la cour, je dors à peine, je fais le guet et j'espère être libérée.

Mardi 22 septembre

Ce matin, les Allemands entrent dans la carrière et veulent nous emmener tous avec les enfants, puis, l'un d'eux, gradé, décide que femmes et enfants resteront mais que les hommes devront les suivre.
Un blessé français trouvé dans les tranchées, près de la ferme est amené par les Allemands sur une brouette. Il ne veut pas que je le panse. Il avait 35 francs qu'il me laisse, ne voulant pas qu'ils profitent aux enne-

28. Les Français qui s'étaient accrochés sur les pentes reprennent pied sur le plateau : les combats sont acharnés.
29. Le soldat a du mal à n'être que soldat. Les pleurs ramènent à l'humanité.
30. Les Allemands vont s'installer durablement sur les plateaux nord de l'Aisne.

mis. Il me parle beaucoup de sa famille et désespère de revoir sa femme et ses enfants. Je prends son adresse. Il est de la Creuse, je lui promets de remettre à sa femme la somme qu'il me laisse en dépôt [31] Les Français bombardent toujours la ferme.
A cinq heures, les domestiques ne sont pas de retour. Je regrette de n'avoir pu quitter Puiseux. Nous sommes seules, Rose, la femme du contremaître, les domestiques, les enfants et moi. J'ai peur !... [32]

Mercredi 23 septembre
Les hommes ne sont pas revenus et nous avons passé la nuit seules avec les enfants. Je n'ai pas encore tant souffert de mon isolement depuis le début de la guerre !... mais Dieu a veillé sur nous. Ce matin, on tire tout autour de Puiseux. Quand serons-nous délivrés ?
Je suis allée chercher au grenier des sacs à avoine qu'un Allemand demandait et j'entendais nettement les mitrailleuses et la fusillade. Il y avait certainement un combat. Toutes les nuits nous entendons des voitures traverser la cour ! Quelle appréhension de voir arriver le soir !... Comme allons-nous passer ces heures d'isolement, tout près des Allemands qui couchent dans une carrière à côté de la nôtre !

Jeudi 24 septembre
Toujours dans l'isolement ! Quelle épreuve ! Nous logeons toujours dans la carrière. Le soir, nous mettons nos matelas sur la paille et nous nous y étendons tout habillés. Des moutons sont à côté de nous, enfermés derrière les claies ; nous avons aussi une vache de peur qu'on nous la prenne [33].
Deux Allemands se sont chargés de pourvoir à la nourriture et à l'entretien de tous les bestiaux. Ils nous apportent des poules, et des pommes de terre du jardin. Ils défendent aux autres de venir dans notre carrière. Je vais voir dans la maison si je puis y retrouver quelques objets, mais c'est toujours en tremblant, j'ai peur de m'y trouver nez à nez avec les Allemands. Nous faisons notre cuisine en plein air en face de notre carrière, on ne peut songer à la faire à la maison, elle est trop visée par les obus français, dont un, tombé dans le salon y avait enlevé le parquet et retourné un cadavre de soldat français resté là depuis l'avant veille.

Vendredi 25
Encore une journée semblable aux autres, pas d'amélioration !
Les ouvriers ne sont pas revenus et quand pourrais-je retourner à la maison ? Il n'y a plus que deux pièces habitables. Il va y avoir deux mois que mon mari est parti ! Où est-il en ce moment ? Blessé ou prisonnier ? Quelle angoisse de n'avoir de lui aucune nouvelle.

Samedi 26 septembre
La vie est toujours la même, sans aucune amélioration. Ce matin, j'espérais qu'il y aurait du nouveau , car on a tiré tout près d'ici et de très bonne heure. Cette nuit, un soldat revolver au poing fait irruption dans nos carrières, Mlle Alice va au devant de lui. Il s'éclaire avec une lanterne sourde et demande tout tremblant " Camarade ". Elle lui fait signe qu'ils sont à côté dans l'autre carrière.

Dimanche 27 septembre
Pas de changement dans la situation. Hier, plusieurs obus ont atteint la distillerie visée particulièrement. Nous en avons vu l'éclair d'un d'entre eux, les enfants ont eu bien peur, je leur disais de demander la protection du Bon Jésus et ils se rassuraient.
Un des deux Allemands vient amuser Michel, mon dernier fils, âgé de 20 mois, qui pleurait, le prend sur ses genoux et celui-ci ne le quitte plus [34].
Des Allemands rassasiés de volailles sans doute, viennent de tuer un mouton, pour cinq !.... Quel appétit ! [35]

---

31. Elle tiendra parole.
32. Ce cri du cœur est pathétique.
33. Ces évocations des bêtes et des humains dans la même étable de fortune se parent d'une simplicité biblique.
34. Une note d'humanité au milieu des duretés de la guerre.
35. Pillage inhérent à la guerre. Les troupes souvent mal nourries se rabattent sur l'habitant. Les troupes françaises, elles aussi auront recours à ce ravitaillement sauvage.

Ci-contre : Mme Danré au centre avec ses trois enfants devant les carrières en 1919.



Ci-dessous :
Dans les carrières voisines de la ferme, utilisées comme refuge par les soldats, on a retrouvé cette sculpture. Est-ce le portrait (peu ressemblant) de Mme Danré qu'un soldat a voulu immortaliser dans la pierre ? Une inscription finement gravée en travers du portrait pourrait le laisser croire puisqu'elle indique "TERESE". Cette sculpture est aujourd'hui enfouie sous plusieurs mètres de terre.





Mardi 29

Je n'ai pas écrit hier, tant il tombait d'obus sur la ferme et la distillerie. J'ai eu bien peur. La terre tremblait tellement que je craignais un effondrement des carrières sur nos têtes. J'ai égrainé bien des chapelets, j'étais ainsi réconfortée. Dieu veuille que nous soyons tous sains et saufs quand mon Paul reviendra.
Les Allemands qui gardaient la ferme, sont partis hier soir, disant qu'ils allaient rejoindre leur régiment pour prendre d'assaut ... nous n'avons pas su quoi. L'un des Allemands qui avait l'air de nous protéger, nous dit qu'il reviendrait à Puiseux ; Sans doute, que dans les carrières il se trouve mieux abrité que dans les tranchées.

Le canon s'est fait entendre de bonne heure, mais c'est calme en ce moment. Nous sommes absolument seules à la ferme, parfois il passe des patrouilles le jour et la nuit aussi.

Jeudi 1er octobre

Je n'ai rien écrit hier, la vie est toujours la même, sauf une grande quantité d'obus tombés tout près des carrières. Nous avons une grande quantité d'obus tombés tout près des carrières. Nous avons encore eu bien peur. Ce bombardement nous était uniquement destiné puisqu'il n'y avait plus d'Allemands. Aujourd'hui, calme complet. Nous n'osons pas bouger. Il est temps que nous puissions rentrer à la maison car les enfants ont bien froid, matin et soir.
Des Allemands ont apporté dans la matinée, un de leurs camarades sur une civière. Il est mort une heure après. Ces Allemands ont l'air de nous plaindre et ils ont raison. Nous vivons de quelques conserves et des légumes du jardin. Il n'y a plus un fruit, tout a été cueilli même celui qui est très tardif et immangeable à cette époque.

Dimanche 4 octobre

Voilà trois semaines que nous sommes dans les carrières [36], et nous ne sommes pas encore délivrés ! Quelle épreuve, mon Dieu et quand finira-t-elle ? Mais si un jour nous avons la Victoire et que nous sortions sains et saufs de la lutte, nous pourrons encore nous estimer heureux ! Même au prix de rester encore autant de temps aux carrières. Hier, un infirmier allemand nous apporta un pain, il nous le donna sans rien dire et repartit vivement. Je me demande qui a pensé à nous ! Les enfants étaient bien heureux, mais, comme le pain était fendu, j'eus peur qu'il ne fut empoisonné et j'en donnai d'abord au chien.
On est venu chercher trois moutons [37], c'est bien désagréable, car les Allemands ouvrent toutes grandes les portes des carrières pour faire leur choix; comme les bêtes sont très altérées, elles s'enfuient et nous avons beaucoup de peine à les faire rentrer, et c'est plusieurs fois par jour que les Allemands viennent ainsi s'approvisionner. Beaucoup de moutons meurent de soif, si le bombardement cesse un peu, nous les lâcherons tous les matins. Hier soir, nous avons encore tremblé. On a beaucoup tiré autour de la ferme, les balles venaient frapper sur le toit de la distillerie et contre les carrières.
Les domestiques ne sont pas encore rentrés !

Lundi 5 octobre

Aujourd'hui, la journée a été meilleure, nous avons l'espoir enfin, d'être libérés prochainement. Des Allemands sont venus pour emmener une des vaches, mais, comme elle reçut un éclat d'obus dans la cuisse, étant à l'étable, elle ne pouvait marcher. Parmi eux, se trouvait un officier sachant le français. Il demanda à Rose pourquoi elle était triste ; je lui répondis que son mari et son fils avaient été emmenés à Moulin, quinze jours auparavant et qu'elle était sans nouvelles. Il dit que les hommes de Moulin avaient été emmenés tous captifs, à Nampcel avec femmes et enfants. Qu'on avait laissé que les malades et les vieillards. Je lui demandai qu'on renvoie seulement son mari. Il me répondit que c'était impossible, car il pourrait donner aux Français des renseignements. Je lui fis observer que nous étions loin des Français afin de savoir à quelle distance nous étions d'eux. " Non pas, dit-il, les Français sont tout près et il est probable que vos domestiques reviendront dans cinq jours quand les Allemands s'en iront ". Nous en fumes bien joyeuses.

---

36. Ces carrières existent encore aujourd'hui. Avec une épaisse couverture de terre elles constituaient une excellente protection pour Mme Danré et les siens.
37. Mme Danré semble accepter le vol de son cheptel comme une fatalité.

Les Allemands nous laissèrent un morceau de vache, nous tuèrent un mouton et nous promirent du pain. Nous allons nous rassasier, nous n'avons mangé à déjeuner, que quelques légumes seulement.
L'officier m'a soutenu que les Français avaient voulu la guerre [38], que leur empereur avait été forcé de la déclarer et que les journaux français mentaient. Nous avons eu peur la nuit dernière. Je m'étais endormie. Rose entendant marcher, m'appelle ; me réveillant en sursaut, je dis " Entrez " ! Heureusement, personne ne vient, nous entendîmes les pas se perdre dans le lointain.

Mardi 6 octobre
L'officier d'hier nous a apporté du pain, il avait avec lui, deux soldats et a demandé en échange, du lait pour son colonel. Il voulait des pigeons, je suis allée lui montrer le pigeonnier. Il y est monté mais n'a rien trouvé car les obus avaient détruit l'intérieur et les pigeons étaient partis. Pendant son absence, celui de ses soldats qui portait le pot de lait du colonel, s'y était désaltéré. Cet officier me raconta qu'il était juge, n'étant pas marié, il voulait une épouse jeune et jolie, n'ayant pu la trouver en Allemagne, il espérait la découvrir en France, car il aimait beaucoup les Françaises. Ces réflexions nous ont beaucoup amusées [39]. Les distractions sont rares aux carrières.

Mercredi 7 octobre
Hier soir, à 10 heures _, sept soldats vinrent nous dire qu'ils avaient l'ordre de nous emmener à Moulin. Je leur dis qu'ils devaient se tromper ; ayant encore des bestiaux dans la ferme, je ne pouvais les abandonner, qu'un officier savait que nous étions là, puisqu'il nous apportait du pain et que je lui donnais du lait pour son colonel et si on avait peur que je fasse de l'espionnage, on pouvait mettre ici deux ou trois sentinelles. Ils s'en allèrent, mais, revinrent à deux heures du matin me réitérant l'ordre de partir. Il me fallut habiller les enfants. Nous étions presque prêts lorsqu'arrivèrent deux officiers accompagnés de soldats, l'un d'eux m'a demandé si j'étais propriétaire de la ferme ? où demeurait le propriétaire ? si les animaux et le mobilier m'appartenaient ? puis, où était mon mari ? s'il était officier ? Il m'a recommandé d'emporter mon argent et qu'on me réquisitionnerait mes animaux.
Pour partir j'ai demandé une voiture, il me répondit qu'il n'y en avait pas. Finissant de préparer mes bagages, l'officier est venu me chercher et m'a dit de le suivre dans la carrière où se trouvait le cadavre de l'Allemand de la civière, depuis quelques jours. Il me demanda depuis quand le soldat était mort et d'où il venait…..
Cet officier avait l'air fort méchant. J'ai cherché longtemps la date ne sachant plus exactement celle où nous étions, j'ai fini par m'en souvenir et pu faire le signalement d'un des soldats qui l'avaient apporté. Alors, les officiers me donnèrent l'ordre de rester avec eux pour visiter la carrière souterraine, ils ne s'aventurèrent pas loin ! Trouvant la bicyclette de Baptiste le Polonais, ils commandèrent aux soldats qui les suivaient, de s'en emparer.
L'inspection terminée je revins près de mes enfants, et avant de partir je me suis plainte à l'officier de ses procédés ; il me répondit que je n'avais qu'à ne pas faire la guerre. C'est idiot cette réponse, comme si j'étais pour quelque chose dans la déclaration de la guerre [40]. On nous emmena à Moulin. La lune brillait d'un bel éclat. Un cheval abandonné broutait l'herbe des champs. L'officier donna ordre à ses soldats de porter mes valises et je n'avais à m'occuper que de mes enfants. Il marchait en avant de nous avec l'autre officier qui était très jeune. Celui-ci riait beaucoup, il avait l'air de plaisanter son camarade, je n'étais pas tranquille. Nous étions escortés de trente soldats, baïonnettes au canon qui nous entouraient. Que d'honneur !…. On nous conduisit dans la ferme de M. Taquois, j'ai dû ouvrir mes valises que l'officier visita très sommairement, il regarda mes éventails et avec l'autre officier ils admiraient surtout le plus commun, ce qui m'amuse beaucoup. On me laissa dans la cuisine de la ferme avec mes enfants et Mlle Alice. Cette pièce était occupée par un jeune officier qui a dû être chargé de nous garder. Les autres femmes furent envoyées dans la maison voisine où logeaient tous les vieux de Moulin, les malades, et les blessés. Ces pauvres gens, n'ayant pas de lit passaient la nuit sur une chaise, les malades seuls avaient chacun un matelas. Il fut défendu à mes domestiques de venir avec moi, la cuisinière seule avait la permission de me retrouver au moment des repas.

---

38. En fait, tout le monde avait de bonnes raisons de déclencher la guerre.
39. La galanterie ne perd pas ses droits, même dans les pires moments.
40. Bon sens très tonique qui contraste avec la grossièreté de l'officier.

Avant de se retirer l'officier donna l'ordre à un soldat de nous faire du café.
Je couchai les enfants sur un sommier et les ayant bien couverts, je restai assise auprès d'eux en attendant le jour.
Notre gardien voulait absolument que Mlle se repose sur un matelas mais elle refusa.
Le matin, je désirais parler au chef mais le gardien n'a pas voulu prétendant qu'il n'avait pas d'ordre. Il écrivit un mot qu'il envoya par un soldat. Il me dit qu'il avait beaucoup insisté pour moi, je voulais retourner à Puiseux. Une heure après, l'officier qui était venu m'y chercher est arrivé avec trois autres et m'a ordonné de raconter de nouveau ce que je savais sur la mort du soldat allemand. Lui ayant répondu que je ne savais pas, un des autres, meilleur que lui, fit observer qu'il comprenait très bien le français. J'en profitais pour demander à rentrer chez moi, à cause des animaux que j'avais laissés. Je montrais les bons de réquisitions qui m'avaient été donnés par quelques soldats venus chercher de moutons, il me répondit que ces bons n'étaient pas valables et qu'on m'en ferait d'autres. Il fit aligner tous les soldats présents dans la cour de la ferme et me pria de lui désigner ceux que j'avais vus. J'en reconnus deux et comme il eurent l'air de recevoir une verte remontrance, craignant d'en accuser à tort, j'ai préféré dire ensuite que je n'en connaissais pas d'autres. A ce moment, des avions français passèrent au-dessus de nos têtes ; les soldats obéissants aux ordres des officiers se placèrent tous, le long de la muraille, ils étaient presque invisibles ! Ensuite, les officiers se concertèrent, celui qui savait très bien le Français me dit l'impossibilité de demeurer à Puiseux ; des voitures nous conduiraient à Nampcel, afin que je puisse prendre à mon passage dans ma ferme du linge et tout mon mobilier, si je voulais !....
Dans la journée, plusieurs obus tombèrent sur Moulin, et surtout sur le petit hameau de Violaine ; nous nous sommes réfugiés dans la cave. Ensuite, je suis allée passer un instant avec les vieilles, malgré la défense de sortir. Le jeune officier ne m'a trop rien dit. Je voulais voir Palmyre Deshayes, la femme d'un de nos ouvriers, qui avait reçu sur la tête, pendant son emprisonnement dans l'église de Moulin, des pierres détachées de la muraille par un obus qui avait éclaté au-dessus d'elle. La pauvre malheureuse a la mâchoire déplacée, cassée, et un œil perdu.
Il y a aussi la femme de Desplanque qui, étant dans son jardin, reçut un éclat d'obus. Elle a une blessure derrière la tête et un au bras qui la font beaucoup souffrir ; un de ses enfants qui était dans ses bras au moment de l'accident eut une entaille aussi ; en haut du bras. Je leur lave leurs blessures qui n'ont pas été pansées depuis plusieurs jours, mais je n'ai ni toile, ni médicaments. Comme c'est pénible de voir souffrir, sans pouvoir soulager ces souffrances !
Notre gardien, dans la journée, nous a beaucoup parlé français, langue dans laquelle il voulait se perfectionner et désirait qu'on le reprît à chaque faute qu'il ferait. Il nous a raconté qu'il était fiancé, mais qu'il en avait du regret, quoique sa fiancée soit très riche, car il aurait préféré une Française !.... Les Françaises ont du succès [41].

Nampcel – jeudi 8 octobre

Hier soir, j'avais couché les enfants sur le sommier car nous devions partir dans la nuit. A 11 heures, les voitures, plus ou moins bien attelées avec des ficelles nous emmenèrent à Nampcel, on nous permit, à notre passage à Puiseux d'entrer dans les carrières pour emporter surtout de la literie. Deux lits d'enfant avaient été sortis de la cave et étaient restés là, à part cela, on n'avait touché à rien. La vache beuglait, Zulma put la traire vivement. Pendant notre absence, un obus avait éclaté à l'entrée de notre carrière, si nous y avions été, nous aurions eu bien peur. Les voitures chargées, partirent pour Nampcel, nous vîmes beaucoup de trous d'obus sur le chemin et sur la route de Noyon, il faisait claire de lune.
En route, le méchant officier, à cheval, nous dépassa et demanda si la dame de Puiseux avait pu prendre toutes ses affaires. Ils étaient quatre à cheval et allèrent vers le Martinet. Je vis alors, les tranchées françaises et allemandes, ces dernières, tout au long de Noyon. Les acacias, près du chemin de Nampcel étaient sciés. Il y avait des chevaux morts qui empestaient, des boîtes de conserve, de la paille. C'était très sale. Nous arrivâmes vers deux heures du matin, une maison nous était désignée sur la place de l'église, elle venait d'être habitée, car il y avait encore du feu dans la cheminée, heureusement pour les enfants qui avaient froid. Nous nous sommes installés comme nous avons pu, en attendant le jour.

41. La réputation des Françaises résiste aux horreurs de la guerre.

La bergère et la boulangère, Mme François nous apportèrent du café, Rose alla voir son mari, prisonnier avec tous les hommes dans l'église, sur la porte de laquelle les Allemands avaient écrit : Prison civile ;
Son fils, Norbert avait été emmené l'avant veille avec tous les jeunes gens. Les prisonniers sont gardés baïonnette au canon par les Allemands qui ont tous le brassard de la Croix Rouge, ils espèrent ainsi être préservés si les Français faisaient irruption. Je suis allée voir le contremaître. Il me raconte être allé le 22 septembre avec les civils de Moulin enterrer les morts Français et Allemands. Ceux-ci étaient bien plus nombreux que les nôtres [42]. Il y avait en face de notre ferme, une longueur de 80 mètres de cadavres allemands, les uns sur les autres. Le garde-champêtre recueillit les médailles d'identité de nos soldats. Il me dit aussi que le premier jour de leur arrivée dans l'église de Moulin, elle fut bombardée. Le premier obus qui tomba, tua net deux des gardiens allemands et en blessa deux autres qui moururent le lendemain. Un soldat vint aussi, ce jour là dire bonjour au contremaître. Il se fit connaître comme étant venu quelques mois auparavant réparer une pompe, à Moulin qui approvisionne d'eau la distillerie. Je vis aussi M. Poidevin, prisonnier de l'église, il a l'air de prendre son malheur en patience. Il sait que la ferme est brûlée complètement. On a peu de nouvelles de M et Mme Binard.
C'est amusant de s'installer [43], nous manquons de tout, mai on nous donne à peu près ce qui nous manque. Mais, il n'y a pas de lait. J'ai donc demandé à aller chercher la seule vache qui reste à Puiseux. A 4 heures, je puis partir avec Joseph le Geyter, cultivateur à Nampcel, et un Allemand ; la voiture était encore mal attelée. L'Allemand s'arrêta à l'entrée de la ferme et ne voulut pas aller plus loin. J'ai pris vivement des sacs de linges, de la batterie de cuisine, il fallait se hâter, des soldats étaient dans la ferme et avaient l'air de faire grand mystère, car des officiers étaient dans la maison du contremaître. Les obus tombaient tout autour, il prit la vache, l'emmena à la voiture et l'y attacha.
La vache effrayée sans doute par l'éclatement des obus, ne voulut pas avancer. Le cheval sentant de la résistance s'est mis à ruer, se débrida et nous conduisit dans le fossé. J'aurais mieux aimé aller à pied. Joseph détacha la vache et voulut la mener avec sa longe mais elle s'échappa de ses mains et se sauva dans la pâture où nous l'avons abandonnée, les environs de la ferme étant trop dangereux. Au retour, j'ai pu mieux voir les tranchées qui m'ont paru très sommaires, puis les obus français éclatant dans le Martinet et beaucoup de matériel allemand : chevaux et voitures entre la route de Nampcel et le bois du Tiolet.

Vendredi 9 octobre

La vache a été amenée à Nampcel ce matin, par les Allemands qui sont allés la chercher cette nuit avec les 200 moutons restés à la ferme. On l'a mise chez le boulanger où Joseph est allé la réclamer, car elle ne voulait plus avancer. Les officiers ne la cédèrent qu'en retour de deux porcs que Joseph leur accorda.

Samedi 10 Octobre

Pour avoir des provisions, il faut en demander aux cuisines. J'y suis allée avec Rose et les enfants. J'y ai vu mes moutons dépouillés et pendus aux arbres. Les Allemands avaient l'air de se moquer de nous. Je n'y retournerai plus, c'est trop humiliant.

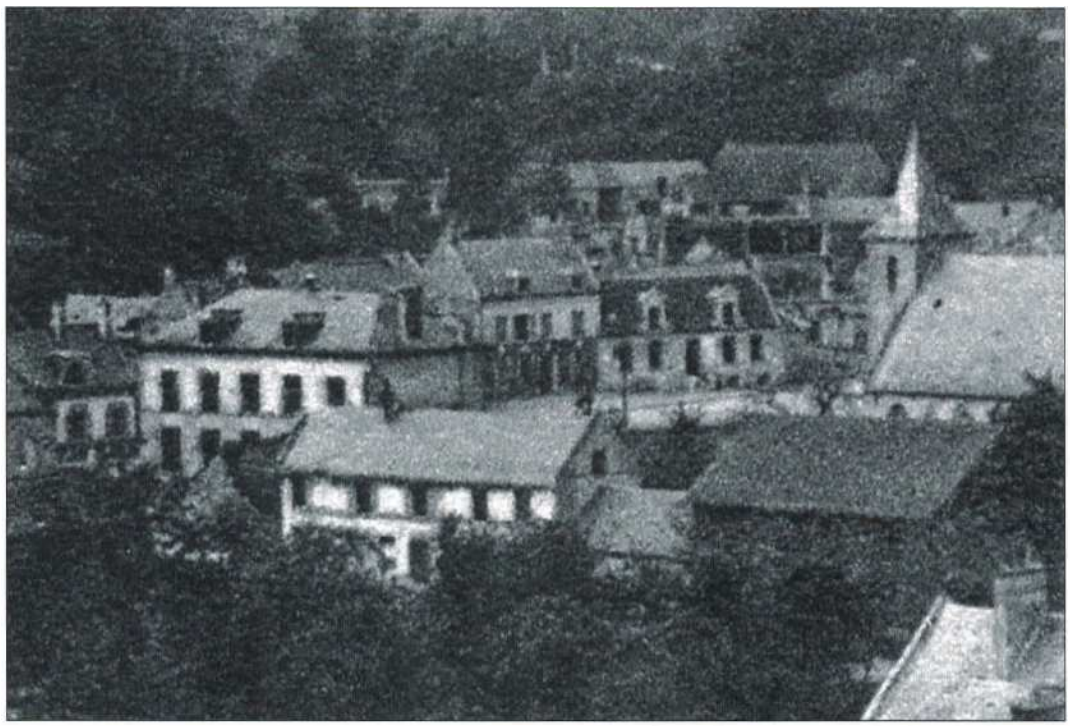
Dimanche 11 octobre

Triste journée, pas de messe. M. le Curé est parti avec des habitants de Nampcel croyant qu'on les emmenait dans les lignes françaises mais ils furent gardés à Noyon. Le presbytère est pillé, l'église est pleine de paille et de matelas; le clocher a reçu un obus, mais il est encore solide. Les Allemands distribuent aux habitants : du café, du sucre et du sel, par petites quantités. Presque tous les jours, ils font tuer un cheval qui est distribué aux habitants. Je me demande si cette viande est bien saine, car, ce sont naturellement de mauvais chevaux qu'on abat ; et une preuve que ce ne doit pas être fameux, c'est que les Allemands n'en mangent pas ; nous n'avons naturellement comme boisson, que de l'eau ; elle est très bonne. On va plusieurs fois par semaine chercher du pain à Blérancourt. Les enfants s'amusent à porter à manger à " Lisette " la chienne du presbytère. Ils viennent de partir à la promenade avec Mlle Alice et Germaine. Heureusement, qu'ils ne souffrent pas trop, mais, que ma famille doit être inquiète. Voilà 15 jours que j'ai écrit à mon Paul, il va croire qu'il m'est arrivé malheur. Je viens de vivre quelques minutes d'angoisse.

---

42. Témoignage de l'âpreté des combats.
43. L'optimisme de Mme Danré résiste aux dangers de la guerre.





Nampcel et la place de l'église d'après des cartes postales allemandes de 1915 (coll. Part.).

Il y avait environ une demi-heure que les enfants étaient partis, lorsque j'entendis une forte détonation. Où étaient-ils ? Où les chercher ? Je tournais dans la maison, sans pouvoir prendre une décision, si j'allais les chercher d'un côté, ils pouvaient revenir d'un autre. Quelle souffrance atroce de les savoir en danger quand j'étais moi-même en sécurité ! Enfin, les voilà qui accourent !... Je pleure [44]. Jean et Suzanne m'entourent et m'embrassent. Mlle était allée du côté des cuisines ; ayant vu un aéroplane au-dessus du village, elle revenait avec les enfants, lorsqu'éclata une détonation formidable, produite par des bombes jetées de l'aéro. Plusieurs autres étaient encore en vue. Nous descendîmes dans la cave, mais il n'y avait plus de danger, les bombes tombaient autour du village.

Lundi 12 octobre
Encore quelques aéros, mais ils n'ont pas jeté de bombes.

Mercredi 14 Octobre
Un sergent major couche dans notre maison au premier. Il est pharmacien et va parfois à Moulin porter des pansements. Il racontait que, dernièrement, il était allé dans les tranchées et que, dans les françaises, il y avait un habile tireur, un " artiste " . Les Allemands placèrent un casque au-dessus de la tranchée, il reçut une balle aussitôt. Un soldat voulant voir où se trouvait cet "artiste " reçut au front une balle qui le tua net. Le sergent riait en racontant cela, c'était pourtant peu réjouissant pour lui ! ...
Il disait aussi qu'il se livrait en ce moment le plus grand combat qui ait eu lieu jusqu'alors que d'ici quelques jours il serait définitif ; les Allemands allaient reculer ou avancer sur Paris [45].
Je suis allée avec Philomène et M. François mettre un peu d'ordre dans les ornements d'église éparpillés dans le presbytère. Tous les jours, nous voyons les voitures de ravitaillement allemand, chargées de vivres passer devant nos fenêtres ; la plupart sont munies du drapeau de la Croix Rouge.

Mercredi 21 octobre
Cette nuit, j'ai rêvé de mon mari, je le voyais et luis disais combien j'avais eu peur de ne jamais le revoir, quel triste réveil !....
Nampcel est bombardé depuis quelques jours ; notre tranquillité relative est troublée. Je couche avec les enfants dans une cave, tous les cinq sur un seul matelas, nous nous sentons en sûreté, nous dormons tant bien que mal. Nous sommes vingt femmes et enfants qui nous y abritons. Dans le jour, dès le bombardement nous accourons dans cette cave qui est à une trentaine de mètres de notre maison, comme il y a quelques minutes d'intervalle, entre le premier et le deuxième obus, je saisis mes enfants précipitamment et je m'enfuis avec eux. Jean saute par la fenêtre ouverte, Michel se suspend après moi en criant : " Maman !... " Pendant notre trajet nous entendons presque toujours le deuxième obus suivi des autres, passer au-dessus de nous. Ils éclatent à très peu de distance.
J'ai bien ri ces jours-ci [46] ; des Allemands, malgré mes dénégations, persistaient à me dire une comtesse. Le sergent major me l'a annoncé. Il l'avait appris d'un officier qui le savait d'un collègue de Moulin, il m'a dit que mon mari était premier lieutenant ; j'ai pourtant toujours dit qu'il était simple soldat.
Les prisonniers de l'église vont partir avec leurs femmes et leurs enfants, arracher des betteraves à Trosly, dit-on. On ne prend que les familles consentantes. Pourvu qu'on ne me force pas à partir d'ici, je ne voudrais pas m'éloigner de Puiseux. Combien de temps vais-je encore passer loin de ma famille ! Quelle dure épreuve !

Mardi 3 novembre
Nous voilà en novembre et toujours dans la même situation ! C'est bien triste d'être si loin des siens et privé de sa liberté. Je pense continuellement à Villers [47]. Si on me permettait seulement d'échanger une lettre avec mes chers parents ! Et mon Paul, que devient-il ? N'est-il pas affreux de n'en rien savoir et n'est-il pas lui-

44. Cœur admirable de la mère.
45. C'est le début de la course à la mer avec l'échec des tentatives d'encerclement anglo-français . Le front va se figer. La guerre de position succède à la guerre de mouvement.
46. Rire frais de jeune femme.
47. Les parents de Mme Danré, M. et Mme Darras qui exploitaient une ferme à Villers St Frambourg, voient passer le 2 septembre les troupes allemandes qui se dirigent sur Paris.

même, très inquiet sur mon sort ? Je dis comme Jésus : " Mon père éloignez de moi ce calice " ! Mais si cette épreuve peut contribuer au salut des miens et de la France, je l'accepte de grand cœur. Mes enfants ont eu jusqu'ici le nécessaire, il ne fait pas froid et les obus ne sont pas trop nombreux ; en somme, je n'ai pas trop à me plaindre, il y a plus malheureux que moi. Je ne demande à Dieu qu'une seule chose, c'est de retrouver au complet ma famille après la guerre. Mes épreuves seront vite oubliées.
Dimanche dernier, jour de la Toussaint, je suis allée à la messe à Blérancourt et je fus bien heureuse de pouvoir y communier [48]. Un soldat nous accompagnait car nous étions cinq à six femmes. En route, nous lui demandâmes s'il était catholique, il répondit : : protestant, ajoutant pour s'excuser que ce n'était pas sa faute. Nous avons décidé de prier pour sa conversion.
Ces jours-ci, la pièce que nous habitons fut envahis par cinq Allemands qui s'étaient mis à y faire leur cuisine. Je trouvais cela fort désagréable, j'étais près de la fenêtre ouverte avec mes enfants, quand, un officier nous examinant, s'approcha. Il a parlé aux soldats, je ne comprenais pas, mais je vis bientôt à leur mine qu'ils ne recevaient pas de compliments. Ils s'en allèrent avec leur cuisine. L'officier écrivit deux feuilles sur son carnet et me les remit en me disant : "Madame, clouez ceci à votre porte, aucun Allemand n'aura le droit d'entrer chez vous, je vais donner des ordres au poste et si vous avez à vous plaindre, vous y porterez votre plainte... " Je l'ai remercié. Il est revenu les jours suivants à Nampcel, suivi de son ordonnance, en passant devant la maison, il cherchait les enfants, descendait de cheval pour leur donner des friandises, par la suite les enfants le guettaient, aussitôt qu'ils l'apercevaient, ils se prévenaient l'un l'autre, en disant : " Voilà notre officier ! ". Depuis ce jour, aucun Allemand ne franchit ma porte sans frapper et y reste, pour me demander ce qu'il veut.
Le boulanger fait du pain heureusement, on n'est plus obligé d'aller à Blérancourt, j'en fais griller un peu, en cas de disette. Il est difficile de trouver des bougies, il arrive que dans notre cave on a tout juste un peu de lumière pour se coucher, ensuite, c'est l'obscurité complète de 7 H 1/2 du soir à 6 H 1/2, 7 heures du matin.
Madame Van Eick et ses deux enfants sont venus nous retrouver à Nampcel et habitent aussi notre cave. Cette dame était à la ferme de la Carrière, car il y avait comme à Puiseux , de grandes carrières. Les Allemands l'en ont chassée après l'avoir accusée de cacher un téléphone sous son lit. Elle me racontait qu'un jour les Français bombardaient fort ladite ferme; quoi qu'il n'y eut aucun blessé, les Allemands hissèrent le drapeau de la Croix Rouge [49], aussitôt les obus cessèrent de tomber. Je fis alors une comparaison entre les procédés allemands et ceux du capitaine français qui n'avait pas voulu que le drapeau de la Croix Rouge fut exposé avant que les troupes valides aient quitté Puiseux.
Mes enfants jouent avec ceux de Mme Van Eick et un petit baudet lui appartenant, les Allemands les voyant, dirent qu'à leur arrivée à Paris, ils monteraient M. Poincaré sur un âne et le promèneraient ainsi par toute la ville; "Votre Président est à Bordeaux, nous dirent-ils, mais notre Kaiser est dans les tranchées!".

10 Novembre

Je suis allée deux fois chez le commandant, pour demander le médecin major. Il est venu très volontiers. La première fois, c'était pour la petite Georgette Berloque, fille de nos ouvriers. La seconde, c'était plus grave : des femmes logeant à l'école étaient venues me parler de la femme Désiré qui logeait avec elles et qui se mourait. Cette malheureuse femme était assise sur un peu de paille; elle ne buvait que du café ou du thé qu'on lui donnait par charité. Elle n'avait qu'un simple manteau sur les genoux et parlait à peine. Dans ses dernières années, elle avait perdu la raison. Elle a l'air en ce moment d'avoir toute sa lucidité et me reconnaît fort bien. Je suis donc allée chez le commandant demander le major qui m'a promis sa visite une demi-heure après. Je l'attendais près de la femme Désiré. Lorsqu'il arriva, j'avais avec moi Philomène Olive, une bonne et sainte fille qui m'avait prévenue que la pauvre femme avait des plaies aux jambes. Voulant les montrer au docteur, j'écartais un peu les bas et à ma stupéfaction, je vis une quantité de vers, le major détournant la tête ordonna les médicaments nécessaires et comme je le conduisais à l'église pour voir le garde-champêtre malade, il me disait : "Il faut trouver une garde pour soigner cette femme.... Comme une religieuse ..." Il examina longtemps le garde et me dit en sortant de l'église : "Que cette guerre est tris-

48. Catholique fervente et un brin missionnaire.
49. La Croix Rouge essaya de protéger les blessés et les prisonniers autant que faire se peut. Pendant la seconde guerre mondiale son action fut plus limitée et tragiquement absente des camps de concentration.

te! Tout est détruit et chez nous en Prusse, c'est la même chose". Je revins près de la femme Détré Philomène, de retour avec les médicaments nécessaires se mettait courageusement à l'œuvre, pour soigner la pauvre malade, vraiment elle était admirable!.... et son action mérite d'être connue. Je n'aurai jamais cru si je ne l'avais vu, qu'un corps pouvait ainsi être rongé vivant par les vers.
Chaque dimanche, nous allons à la messe de Blérancourt, toujours accompagnées d'un soldat, c'est pour moi, le meilleur jour de la semaine. Des Allemands nous disent que Puiseux est occupé maintenant par des zouaves [50] qui sont arrivés en rampant jusqu'à la ferme, ont tué tous les soldats allemands qui s'y trouvaient. Ils ont placé une mitrailleuse dans les arbres du côté nord de la ferme et tirent sur l'ennemi passant sur la route de Noyon. Comme je suis contente de savoir Puiseux délivré!

18 novembre
Un soldat arrive de Moulin. Il est très ému et nous raconte qu'en passant sur la route de Noyon, les zouaves qui sont à Puiseux l'ayant aperçu ont tiré sur lui avec la mitrailleuse. Il a riposté en tirant sept cartouches. Je lui demande en riant combien il a tué de zouaves, il me répond sans sourciller : "sept". Il dit que le lendemain, on doit aller reprendre Puiseux, mais c'est à qui n'ira pas à cette petite expédition., le soldat qui nous parle, tout le premier, surtout que je lui ai raconté que les zouaves coupent les têtes pour les mettre sur une pique et les plantent ainsi en terre; les nez et les oreilles sont tranchés; L'Allemand me regarde très effrayé ; il tremble déjà à ce que pourra être son sort....
Le commandant allemand venant à passer, je vais vers lui pour lui demander que les prisonniers civils de l'église puissent aller se réfugier dans le souterrain près du presbytère, tout proche, pendant le bombardement, le commandant y consent et en donne immédiatement l'ordre à un sous-officier qui le suit. Je demande ensuite, si je pourrai quitter le pays car les obus tombant de plus en plus fréquemment la situation n'est plus tenable. Il me répond affirmativement et me demande si j'ai de la famille dans le nord. "Je n'en ai pas, lui répondis-je et c'est bien triste d'être sans nouvelles depuis plusieurs semaines". "Mais, vous en avez tous les jours par nos affiches, me dit-il [51] - "Je n'y crois pas m'empressais-je de lui répondre". Il me fit de gros yeux tout surpris et me dit qu'en 1870, les journaux français avaient raconté des mensonges, mais, qu'eux les Allemands n'avaient pas le droit d'en dire.
Comme ces affiches annoncent toujours de grandes victoires allemandes, ces feuilles faites pour démoraliser les habitants, n'atteignent pas leur but.

Besmé 22 novembre
Nous avons changé de pays. Avant hier, nous avons quitté Nampcel. La veille au matin, le commandant est venu me décider à partir pour Chauny, me disant que tous les habitants seraient évacués bientôt [52]. Le soir, on annonce à tous qu'ils partiront le lendemain, que des voitures seront là pour faciliter le voyage et que chacun pourra emporter ce qui lui sera nécessaire. On fait vivement ses préparatifs. Le 20 au matin, l'instituteur passe dans chaque maison pour annoncer le départ à huit heures. A l'heure fixée, tous les habitants étaient réunis sur la place avec leurs paquets; mais, au moment de partir, les Allemands préviennent qu'il n'y aura pas de voiture et de prendre seulement le nécessaire. J'étais désolée! Il me fallait donc abandonner le peu que j'avais sauvé! Puis, mes enfants n'auraient pas assez de vêtements d'hiver, et la femme Détré qui se mourait, allait être abandonnée. Je vais trouver un sous-officier qui savait le français, après lui avoir parlé de cette malheureuse, il me chargea de trouver une garde, mais personne ne voulut rester, enfin son mari fut autorisé à demeurer près d'elle. Faisant ensuite observer au sous-officier que je ne pouvais m'en aller à pied avec quatre jeunes enfants, il m'a répondu que je n'avais pas à me plaindre, puisque c'était la guerre "alors vous faites la guerre aux femmes et aux enfants". Il me répondit que les Français allaient bombarder vers 3 heures. " Nous avons des abris dans les caves" – "Des caves, dit-il, nous en avons besoin". Je n'avais plus rien à objecter. Heureusement que Joseph Geyser voulut bien nous prêter un équipage afin de pouvoir emporter le peu que j'avais. Le contremaître se chargea de le conduire.

---

50. Tentative des zouaves de la 35ème division coloniale de prendre pied sur le plateau.
51. Effet de propagande, les Allemands lanceront, en 1915, "Le Journal des Ardennes" qui publiait des nouvelles de la guerre, à l'intention des populations civiles occupées.
52. Les Allemands évacuent les civils qui se trouvent mêlés aux soldats sur une ligne de front encore assez mouvante en partie par peur de l'espionnage et pour ne pas avoir à les nourrir.

Le triste cortège s'ébranla vers 10 heures. Quelques Allemands riaient de nous, d'autres paraissaient nous plaindre. J'avais Michel dans le bras, Zulma portait souvent Lucien. Jean et Suzanne marchaient sans de plaindre, ils ne souffraient pas trop du froid, ayant leurs chauds vêtements; mais je voyais avec peine de pauvres petits à peine vêtus, les mains violacées par le froid et le visage plein de larmes.
Ceux de Moulin étaient à plaindre particulièrement. Car après avoir gardé les habitants dans l'église de Moulin, les Allemands les évacuèrent sur Nampcel sans les autoriser à retourner chez eux prendre quelques vêtements, il n'en avaient que d'été, et bien peu de chose encore.
Les petits enfants étaient mis sur des bouettes déjà pleines de linge et dégringolaient au moindre chaos. Un de ces petits n'avait qu'un tapis sur le dos comme unique vêtement. En arrivant à Blérancourt [53], beaucoup de femme pleuraient en nous voyant passer et il y eut un petit arrêt. Mes enfants étaient très fatigués, Jean, qu'un rhume avait forcé de rester trois jours couché n'avait plus de force et se plaignait ; nous venions de faire 5 à 6 kilomètres et nous en avions encore à faire pour arriver à Chauny, ce n'était pas possible. C'est pourquoi, j'ai résolu de rester à Besmé, qui est à 2 kilomètres de Blérancourt avec le contremaître, sa femme puis les domestiques avec moi. Nous y avons trouvé un logement assez convenable. Mais la première nuit j'ai eu bien froid, on n'avait pu faire beaucoup de feu. Nous couchions mes quatre enfants et mois sur un matelas étendu sur de la paille, mais aujourd'hui nous avons un fourneau et la température est bien meilleure. Aujourd'hui dimanche j'ai pu aller à la messe et puiser dans la communion la force et le courage de continuer cette pénible existence, si loin de ma famille. On entend le canon tout autour de nous, mais nous n'avons plus l'appréhension des obus éclatant tout près. C'est une sécurité; mes enfants sont enfin à l'abri du danger.

Besmé 20 décembre
Voilà 3 Mois que les Français ont abandonné Puiseux. Les zouaves y sont restés très peu de temps! Le 20 novembre, les Allemands sont allés en grand nombre pour les chasser de ma ferme. Ils ont enfumé une carrière croyant qu'ils s'y étaient réfugiés. Mais .... Il n'y avait plus personne. Voilà donc encore Puiseux aux mains de l'ennemi, puis la séparation complète entre ma famille et moi, m'est une bien cruelle épreuve à laquelle Dieu me soumet; j'ai grand peine à porter ma croix!
Vendredi dernier, je suis allée à Chauny avec Joseph de Geyser et Madame Molin, fille de Madame Monot qui est la propriétaire de la maison que nous habitons.
Ces dames sont très bonnes pour nous ! On nous avait dit qu'on pouvait écrire en France par la Suisse, j'ai eu quelques heures d'espoir, la vie me semblait moins pénible. Nous sommes allés à la commandantur, à la mairie et à la poste il nous a été répondu que ce n'était possible d'écrire en pays non occupé par les Allemands, ceux-ci n'ont fait qu'une distribution de lettres venant de France et n'ont pas envoyé les réponses qu'ils ont rendues aux expéditeurs.
Les enfants parlent davantage de leur papa, ils rappellent de lui certains gestes, Lucien, ces temps-ci pleurait la nuit. Le lendemain lui demandant pourquoi, il me répondit : " Je rêvais qu'on me disait que papa était tué ". Pourvu qu'il n'en soit rien et que je revoie notre Paul.

Vendredi 25 décembre
J'aimais à me rappeler ces jours-ci mes souvenirs des fêtes de Noël des années précédentes. La dernière avait déjà été bien triste ! Ce devait être la Communion privée de Jean ; il n'avait pu la faire à cause d'un gros rhume et d'une forte fièvre, mes autres enfants étaient aussi très souffrants. Cette année c'est plus triste encore ! Ce matin, je suis allée chercher dans la communion de nouvelles force et j'ai réellement plus de courage. Monsieur Le Curé m'avait dit que cette épreuve si pénible acceptée avec résignation me donnait le droit de demander à Dieu et d'espérer de grandes grâces, surtout, de retrouver tous les miens sains et saufs. Il me semble que maintenant je ne faiblirai plus !... A l'église de Blérancourt, il y avait un immense sapin, orné de fleurs de toutes couleurs, apporté par les Allemands. Etant arrivé de bonne heure, j'ai assisté à la messe dite par un de leurs prêtres. Il y avait peu de soldats, mais ils étaient très recueillis presque tous communièrent. J'étais auprès d'eux à la Sainte table. Quoique ennemis, devant Dieu nous ne devions plus avoir de haine ; mais, aussitôt rentrée dans la vie ordinaire je ne peux que détester ceux qui étaient peut-être les assassins de mon mari, de mon frère, de mes beaux-frères ou de mon oncle.

53. Les Allemands y stationneront une grande partie de la guerre.

Nous avons au repos des fantassins. C'est le 86ème , le régiment de l'impératrice. Ce sont des volontaires, tous jeunes et convenables. Ils ont voulu faire voir aux enfants leur arbre de Noël.
Hier soir, et je dus les accompagner. Les Allemands ont chanté mais c'était monotone et plaintif. Quelle tristesse de passer cette fête si loin des miens et parmi nos ennemis ! Un des soldats, un étudiant, jouant avec Jean, lui demanda s'il voulait être son ami. Non, lui répondit-il. Je fus étonnée et heureuse en même temps de l'entendre répondre avec cet aplomb. Le lendemain, ce même soldat lui réitéra sa demande : " Jean, es-tu mon ami ou mon ennemi ? Il répondit : " ton ennemi ". Ce soldat se retournant vers moi, me demande si c'était moi qui lui inculquais ces idées. " Non, lui répondis-je, mais, n'a-t-il pas vu toutes les misères que vos troupes nous ont fait subir et il sait bien que vous tueriez son père et ses oncles, si vous vous trouviez face à face ". C'est vrai dit-il, c'est triste la guerre !... Je n'ai pas de haine contre les Français ! Cependant ajouta-t-il vous n'avez pas à vous plaindre de nous ? Pour le persuader du contraire, je lui racontai le pillage de ma ferme, sous mes yeux, notre départ forcé, celui de Nampcel plus triste encore, puisque les habitants ne purent rien emporter. Pour excuser ses compatriotes, il me répondit que les Français avaient fait la même chose en Alsace [54].
Ce même soldat arrivant un jour dans notre cuisine me dit : " Madame, nous faisons beaucoup de prisonniers et nous avons tué beaucoup de monde ; vous n'allez plus avoir de soldats " - " Eh bien, lui dis-je les femmes les remplaceront " . " Je ne pense pas que nos Allemandes le pourraient faire et rester dan les tranchées " me dit-il. " C'est que vous n'avez pas eu de Jeanne d'Arc en Allemagne [55] ! lui répondis-je. Il me tourna le dos.
Lucien, mon deuxième garçon, âgé de quatre ans, avait adopté un de ces soldats qui venait souvent écrire et se réchauffer dans notre cuisine, il était instituteur. Lucien ne lui laissait pas de répit, il grimpait sur se genoux, et le taquinait.
Un jour qu'il était perché sur ses épaules, je lui dis : " Crie, vive la France ", non non dit l'Allemand effrayé, vive l'Allemagne plutôt ", et j'insistais : " Crie, vive la France, Lucien ".
Mais Lucien n'osait pas. Son camarade de lui dire : "Crie vive la France et l'Allemagne". " Cela ne va pas ensemble " répliquais-je.
Puis on en resta là. Le même jour, on parlait de drapeaux avec l'étudiant, le soldat de Lucien et un autre tout jeune que ses camarades appelaient " l'enfant " et qui savait aussi le français. Je leur disais que leur drapeau d'Allemagne était fort laid, que e noir au-dessus de deux autres couleurs, était affreux, que le drapeau français était beaucoup plus beau. Après m'avoir un moment soutenu le contraire, ils me dirent que chaque province allemande avait le sien et que celui du Slesvig Holstein (la leur) portait nos trois couleurs, mais dans le sens de la longueur.
On entend le canon aujourd'hui. Des Allemands ont dit au contremaître qu'ils s'attendaient à une attaque de la part des Français qui savent que Noël est une très grande fête pour eux. En 1870, leurs pères ont été attaqués, aussi, ce jour-là. Ce matin, ils sont partis vivement du côté de Pimpré, je crois, craignant que les nôtres ne fassent une trouée, mais ils sont revenus peu après.

29 décembre

Heureusement que l'escalier du grenier est en dehors de la maison car c'est un va et vient continuel. Il fait froid, nous avons toujours des Allemands dans notre cuisine, ils viennent se chauffer, mais, se retirent lorsqu'ils voient que nous allons prendre nos repas. Ils astiquent toujours leurs armes sous nos fenêtres, toutes les fois c'est pour moi un serrement de cœur, car ces fusils vont tuer nos braves soldats. Leur baïonnette est très large ; quelques unes ont un côté tranchant, et l'autre hérissé de pointes comme une scie.
Les Allemands trouvent qu'en France, il y a de bien mauvaises mœurs [56], que la femme et la jeune fille sont très légères; En Allemagne, ce n'est pas la même chose lorsqu'on est fiancé ou marié. Cependant lorsqu'ils sont libres, les jeunes gens embrassent les jeunes filles.
Rose et moi soutenions qu'en France, la jeune fille bien élevée n'embrassait pas ainsi les jeune gens, seulement son fiancé. Aussitôt l'étudiant me demanda en riant combien j'avais eu de fiancés. Nous nous sommes mis à rire avec lui, cependant je lui affirmai que je n'en avais eu qu'un et qui est mon mari maintenant.

---

54. Alors, terre allemande.
55. Réponse martiale et un brin cocardière. Mme Danré oppose une résistance qui ne se dément pas, malgré les risques encourus.
56. La réputation de légèreté de la femme française s'alimente ici aux frustrations dues à la guerre.

Les Allemands sont restés très sceptiques sur la moralité des Français, car leur littérature en fait connaître les mœurs, disent-ils.

Vendredi 1er janvier 1915

Ce jour que nous passions toujours en famille est encore plus triste que les autres, je n'ai pas voulu faire aucun souhait, ni en recevoir, même de mes enfants. C'est à mon Paul et à mes parents d'abord que j'aurais dû les adresser. Je ne puis que prier.

Lundi 4 janvier

Les Allemands nous ont quittés six jours après leur arrivée ici. Ils firent bien tristement leurs adieux aux enfants et me dirent n'avoir pas passé d'aussi bons moments depuis le début de la guerre. Le soldat fiancé (de Lucien) promit de revenir après la guerre en voyage de noces. Je n'ai pas jugé à propos de lui dire ma pensée : si l'Allemand est vaincu, il se gardera bien de revenir, s'il est vainqueur et qu'il mette son projet à exécution, mon Paul se chargera de le mettre à la porte.

Jeudi 28 janvier

Pas de changement dans notre triste situation ! D'être ainsi sans nouvelles des miens, je tomberais dan le désespoir.

Les provisions s'épuisent, sans Madame Monot qui est si bonne, nous n'aurions que du riz à manger et nos 125 grammes de pain noir, par jour, heureusement que pour mes enfants, j'ai fait une bonne provision de pain grillé, puis Madame Delattre, fermière à Besmé, nous vend tout ce dont nous avons besoin. .... Et à des prix très abordables, car j'ai aussi bien peu d'argent. Il devient très difficile de trouver de l'éclairage, nous devons économiser le plus possible nos bougies, qu'il faut acheter fort cher aux Allemands.

On fait le dîner de jour, nous restons dans l'obscurité jusqu'au moment du repas, c'est bien pénible pour mes enfants qui sont si turbulents. Nous nous couchons entre 7 h 1/2 et 8 heures. Les nuits sont interminables, car nous ne pouvons nous lever qu'avec le jour. Je suis parfois 2 et 3 heures sans dormir. J'égraine mon chapelet pendant mes insomnies, et c'est mon seul et d'ailleurs mon grand réconfort.

C'est le 84ème régiment qui a remplacé le 86ème, parmi eux se trouve un soldat qui était tonnelier à Compiègne, avant la mobilisation, c'est le contremaître qui l'a reconnu, son fils ayant travaillé avec cet allemand qui dit se battre malgré lui, contre les Français, son désir est d'être fait prisonnier. Je lui conseillai de lever les bras à la vue des Français, de se rendre. " Mais, Madame, de retour en Allemagne je serai fusillé "me répondit-il [57].

Des soldats me racontent qu'ils traversent Puiseux pour aller à Moulin, ils me disent que la ferme est pour ainsi dire détruite. L'écurie et une partie de la maison d'habitation sont presque intactes; mais ils ne peuvent traverser la ferme sans qu'aussitôt les obus pleuvent. Ils se demandent d'où. " Ma ferme est bien gardée "leur dis-je. " Oh oui Madame " me répondent-ils". Afin de faire du feu dans leurs tranchées, ils vont chercher le charbon destin à la distillerie, ils y vont en rampant, mais ils se plaignent de la qualité du charbon, " il fume beaucoup " disent-ils. " C'est grand dommage, ... ".

Les maisons de Besmé ont été fouillées sauf celles occupées par les émigrés. Les Allemands ont fait une rafle des pommes de terre, des haricots et du vin. Ils ne sont pas venus chez nous, car ils savent bien que les émigrés n'ont plus rien de tout cela. Dernièrement une bonne cachette a été trouvée, une femme avait dissimulé son meilleur vin dans le sommier du lit d'un commandant qu'elle logeait. Malheureusement, l'ordonnance en fit la découverte et les officiers firent bombance !...

31 janvier

Quel triste dimanche ! Il neige, impossible de sortir avec les enfants. Ici, je ne puis trouver aucune occupation. J'ai hâte d'être à demain pour reprendre mon aiguille.

Ce matin, je suis allée à Blérancourt. Nous sommes nombreux et toujours accompagnés d'un soldat. J'ai communié. Dieu avec moi, je suis plus forte, et me sens moins éloignée de mon Paul. Il me semble que je n'ai jamais prié avec tant de ferveur. L'épreuve rapproche véritablement de Dieu.

---

57. La hiérarchie militaire, aussi bien française qu'allemande, juge bien mal les soldats qui se rendent, tout au moins au début du conflit.

Sur la place de l'hôtel de ville de Blérancourt, il y a concert donné par les soldats. En revenant de la messe, je dois traverser les auditeurs, je le fais le plus vivement possible. Je ne puis écouter cette musique qui me ferait pleurer. Les Allemands paraissent si heureux et si contents. C'est ainsi chaque dimanche. Des Allemands du 55ème logent à leur tour dans notre grenier, ils parlent un peu avec le contremaître. Ce régiment est arrivé comme renfort sur notre plaine le 13 septembre. Il perdit à l'attaque de Puiseux le 20 septembre, plus de mille hommes, les soldats commencent à ne plus croire ce que disent leurs journaux. Ils sont tristes et partent sans enthousiasme dans les tranchées [58]. Puis notre artillerie fait beaucoup de ravage parmi eux, elle tire très juste…..
Des affiches posées à Camelin. Il nous est interdit d'annoncer des nouvelles, heureuses pour nous, sous peine de punition très sévère, car ce serait une grande offense faite à l'armée allemande. D'après leurs feuilles quotidiennes, imprimées en Français, les victoires remportées sur les Russes sont immenses … nous en rions …et la plupart du temps je ne les lis pas……

5 février
J'ai l'espoir que notre exil va prendre fin, Dieu va-t-il enfin avoir pitié de ma souffrance?……
Et s'est-il laissé fléchir.

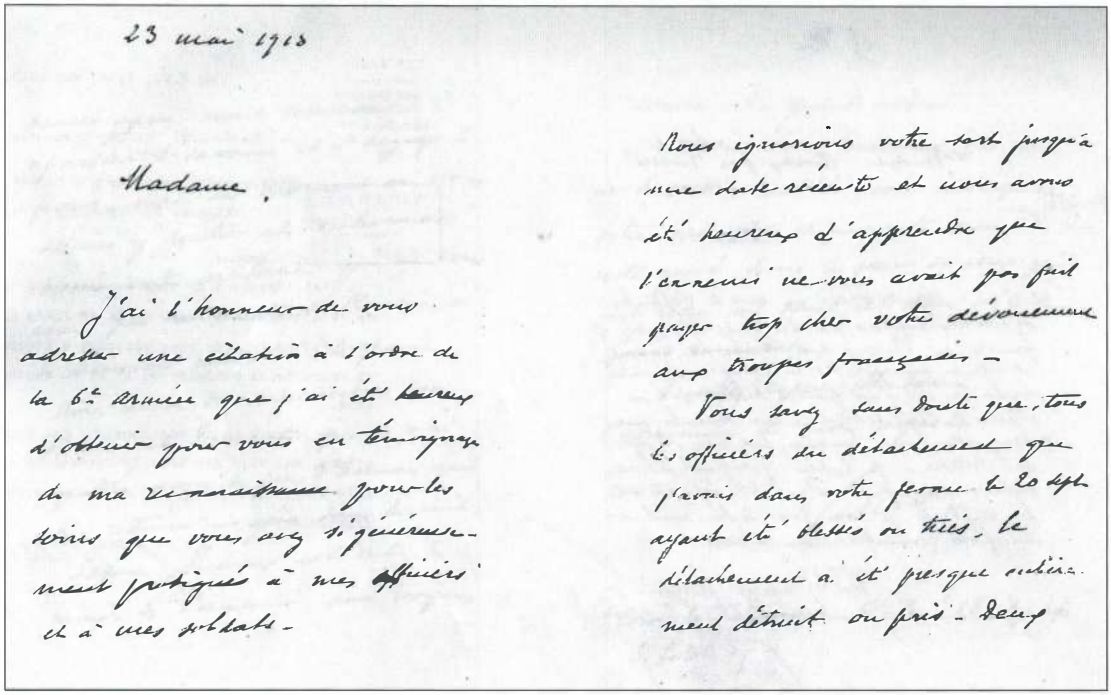
14 février
On parle à Chauny de train d'émigrés. J'irai prendre des renseignements.
Le caporal que j'ai vu à Puiseux le 13 et 20 septembre, est venu me voir. Le contremaître avait causé au frère dudit caporal, adjudant du 84ème au repos à Besmé. Je lui ai parlé de mon retour en France par la Suisse et lui demandai s'il était vraiment question de nous renvoyer dans notre pays. Il s'est concerté avec un camarade et m'a répondu " puisque vous n'êtes pas mal, restez-y, car vous ne retournerez pas de suite à Paris, vous y feriez de l'espionnage [59].
Il raconta que les 18 Allemands restés à Puiseux s'étaient rendus au bout de huit jours, qu'ils étaient " schweine ". Il est élève officier et décoré de la Croix de Fer, il ne monte pas vite en grade, c'est à cause dit-il, de la méchanceté de ses chefs qui sont de vrais……Prussiens [60]
Il me dit d'écrire à mes parents, son frère enverra ma lettre aux siens qui la feront parvenir. Il dit que les Français ne s'ennuient pas dans leurs tranchées, car des femmes y vont les visiter. Son frère, se trouvant du côté de Tracy-le-Val, en a vu une habillée de gris avec chapeau et voilette noirs. Je lui répondis que probablement, elle venait voir son mari. " Non, non " dit-il, " c'était une petite Parisienne ". En disant au revoir aux enfants "ces petits, dit-il, vont dire encore des cochons d'Allemands". Il n'aurait certes, pas voulu entendre de notre bouche cette vérité.
Deux Allemands ont visité ces jours-ci, toutes les maisons, en arrivant ici l'un d'eux avait l'air gêné surtout lorsque j'ai parlé de ma ferme détruite. Aurait-il été l'un des voleurs qui m'a pillée ? Nous en avons eu la pensée après son départ. L'autre fit ouvrir toutes les armoires, afin de voir s'il n'y avait pas de téléphone caché. Il s'excusa de faire cette besogne qui lui était commandée. " Vous n'êtes pas espionne me demanda-t-il ? " Je répondis que non, mais il était bien naïf de croire que je me serais accusée si le contraire avait existé.

16 février
Ma lettre n'a pas pu partir. L'adjudant me l'a rapportée me disant avoir bien réfléchi et que la poste de Chauny me la prendra. Mais, on a affiché à la mairie la défense d'écrire ou de se faire écrire des soldats ou officiers dans la partie de France non occupée par les Allemands, sous peine d'être accusé d'espionnage. Donc rien à faire.

11 mars
Le fils Bachelet, boucher à Chauny, m'annonce que les trains d'émigrés partent le lendemain ou surlendemain. Je vais trouver l'officier qui administre le pays et qu'on surnomme " Le Bleu " à cause de son habille-

---

58. On retrouve cette lassitude de l'autre côté de la rivière, chez les Français (voir O. Hénin, ouv. Cité)
59. L'espionnite a régné aussi chez les Français. On s'y méfiait des civils.
60. L'Allemagne qui vient de réaliser son unité en 1870.



23 mai 1915

Madame,

J'ai l'honneur de vous adresser une citation à l'ordre de la 6e Armée que j'ai été heureux d'obtenir pour vous en témoignage de ma reconnaissance pour les soins que vous avez si généreusement prodigués à mes officiers et à mes soldats -

Nous ignorions votre sort jusqu'à une date récente et nous avons été heureux d'apprendre que l'ennemi ne vous avait pas fait payer trop cher votre dévouement aux troupes françaises -

Vous savez sans doute que, tous les officiers du détachement que j'avais dans votre ferme le 20 sept ayant été blessés ou tués, le détachement a été presque entièrement détruit ou pris - Deux

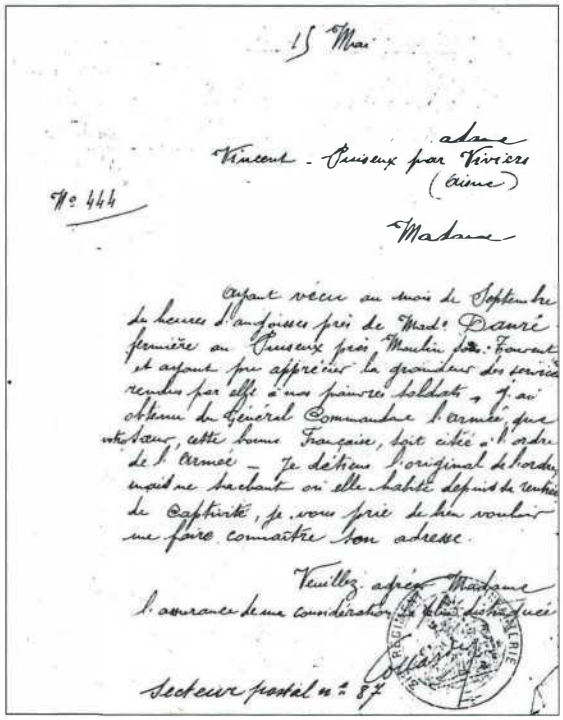
Lettre du lieutenant colonel Collardet adressant à Mme Danré la citation à l'ordre de la 6e armée.

23 mai 1915

Madame,

J'ai l'honneur de vous adresser une citation à l'ordre de la 6e armée que j'ai été heureux d'obtenir pour vous en témoignage de ma reconnaissance pour les soins que vous aviez si généreusement prodigués à mes officiers et à mes soldats.
Nous ignorions votre sort jusqu'à une date récente et nous avons été heureux d'apprendre que l'ennemi ne vous avait pas fait payer trop cher votre dévouement aux troupes françaises.
Vous savez sans doute que, tous les officiers du détachement que j'avais dans votre ferme le 20 sept. Ayant été blessés ou tués, le détachement a été presque entièrement détruit ou pris. Deux heures après nous réussissions à repousser l'ennemi et à dégager la ferme, mais au moment où nous allions y rentrer et enlever nos blessés, notre artillerie qui ne nous avait pas vu monter de Moulin, a de nouveau canonné la ferme.
Nous avons du redescendre sur Moulin-sous-Touvent que je n'ai quitté — avec le peu d'honneur qui me restait — que dans la nuit.
Depuis, Puiseux est entre les mains de l'ennemi, nous voyons de nos tranchées ses murs qu'ombragent à nouveau les grands arbres.
C'est vous dire, madame, que nous ne saurions oublier votre courage et votre exemple, et que votre nom reste gravé dans le cœur de ceux qui ont reçu vos soins, et dans celui de leurs camarades.
Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon respect.

Collardet
Lt Colonel Collardet, Cdt le 318e Rgt Inf.
S. Postal 87



15 Mai

Madame

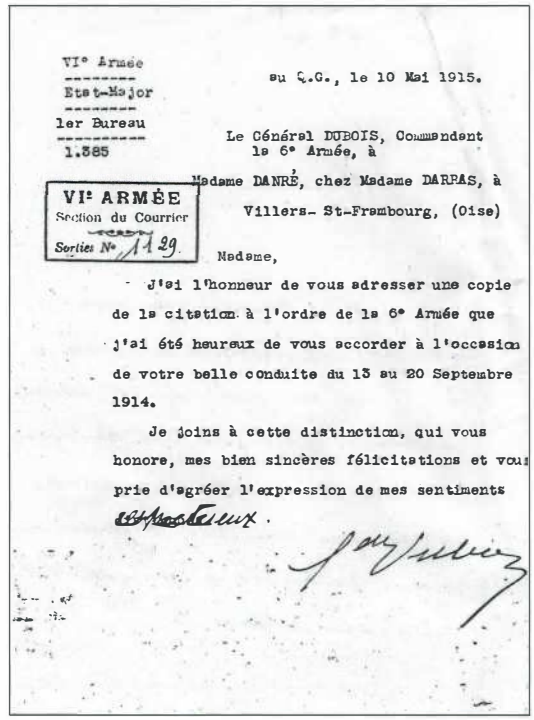
Puiseux par Viviers (Aisne)

N° 444

Ayant vécu au mois de Septembre de heures d'angoisses près de Mad[e] Danré fermière au Puiseux près Moulin sous Touvent et ayant pu apprécier la grandeur des services rendus par elle à nos pauvres soldats, j'ai obtenu du Général Commandant l'armée que votre sang, cette bonne Française, soit citée à l'ordre de l'Armée – Je détiens l'original de l'ordre mais ne sachant où elle habite depuis la reprise de captivité, je vous prie de bien vouloir me faire connaître son adresse.

Veuillez agréer Madame l'assurance de ma considération [illegible]

Secteur postal n° 87



VI[e] Armée
Etat-Major
1er Bureau
1.385

au Q.G., le 10 Mai 1915.

Le Général DUBOIS, Commandant le 6[e] Armée, à

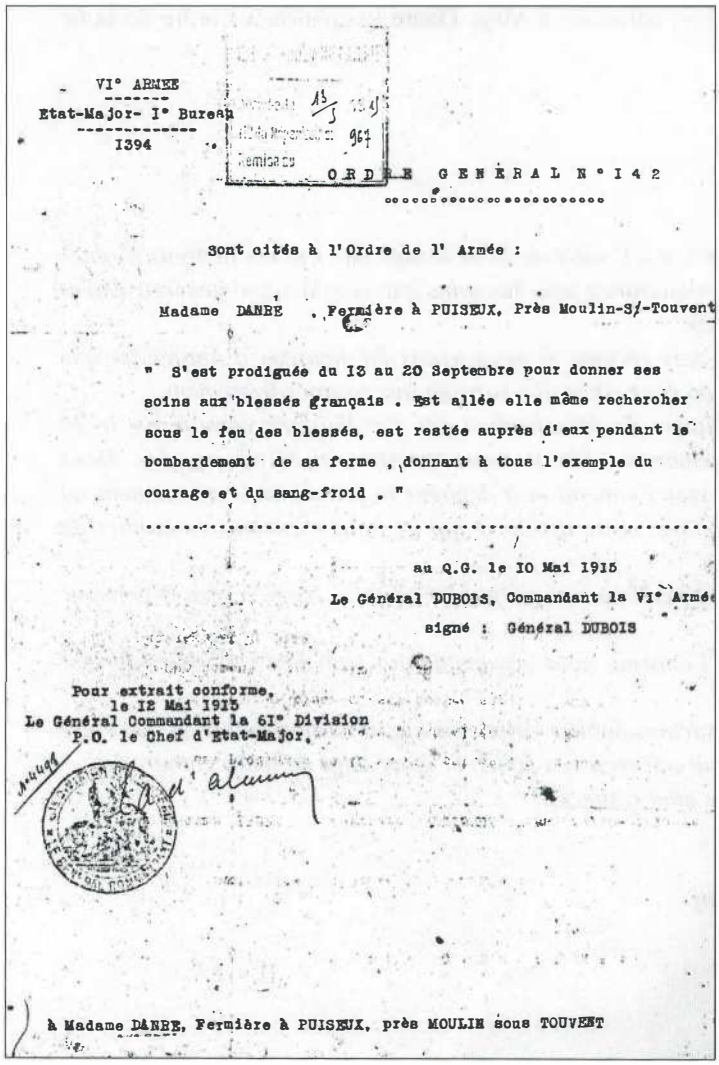
Madame DANRÉ, chez Madame DARRAS, à Villers- St-Frambourg, (Oise)

VI[e] ARMÉE
Section du Courrier
Sorties N° 1129

Madame,

J'ai l'honneur de vous adresser une copie de la citation à l'ordre de la 6[e] Armée que j'ai été heureux de vous accorder à l'occasion de votre belle conduite du 13 au 20 Septembre 1914.

Je joins à cette distinction, qui vous honore, mes bien sincères félicitations et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments ~~respectueux~~.



VI[e] ARMEE
Etat-Major- I[e] Bureau
I394

Reçu le 15/5 1915
Inscrit sous le N° 961
Remises

ORDRE GENERAL N° 142

Sont cités à l'Ordre de l' Armée :

Madame DANRE, Fermière à PUISEUX, Près Moulin-S/-Touvent

" S'est prodiguée du 13 au 20 Septembre pour donner ses soins aux blessés français . Est allée elle même rechercher sous le feu des blessés, est restée auprès d'eux pendant le bombardement de sa ferme , donnant à tous l'exemple du courage et du sang-froid . "

au Q.G. le 10 Mai 1915
Le Général DUBOIS, Commandant la VI[e] Armée
signé : Général DUBOIS

Pour extrait conforme,
le 12 Mai 1915
Le Général Commandant la 61[e] Division
P.O. le Chef d'Etat-Major,

à Madame DANRE, Fermière à PUISEUX, près MOULIN sous TOUVENT

Thérèse Danré a été décorée de la Croix de Guerre avec citation à l'ordre de la 6e Armée. Cette distinction, rare pour une personne civile, avait été demandée par le colonel Collardet, commandant le 316 e R.I., qui avait pu apprécier la conduite de Mme Danré.

ment. Je lui demande si nous pourrons partir, il me conseille d'aller voir à Chauny. Je demande à Céleste de Geyser, sœur de Joseph de vouloir bien m'y accompagner le lendemain.

12 mars

Monsieur Poidevin est toujours à Chauny et s'ennuie de ne pas partir. Je vais me faire inscrire à la mairie. C'est le maire lui-même qui prend mon nom, ceux de mes enfants, du contremaître et sa femme et des domestiques

A mon retour, je suis suffoquée de l'odeur particulière des Allemands, en arrivant à Besmé, il me semble sentir la bête sauvage, jamais, je ne l'avais remarquée à ce point.

Un régiment, le 84ème quitte définitivement le pays avec canons et mitrailleuse. On se réjouit de les voir remonter Chauny. Les soldats se dissimulent pour venir nous parler, ils sont tristes et moroses. Ils pensent être envoyés en Russie. Leur nourriture n'est plus aussi abondante, mais notre pain est encore plus mauvais que le leur, d'ailleurs, ils n'en mangent pas, craignant d'être empoisonnés, Madame Monot nous donne toujours le nécessaire. Que deviendrions-nous sans elle !

Malgré tout, si nous pouvions quitter bientôt ce pays, ce serait bien préférable en tous points.

Je crains bien que la nourriture ne manque, et que nous ne soyons bombardés un jour, car des obus sont tombés à deux kilomètres de Besmé, puis, j'ai appréhendé la retraite des Allemands, s'ils étaient obligés de reculer, ne se permettraient-ils pas toutes sortes d'horreurs et d'atrocités ? Et je m'ennuie tant de toute ma famille ! Quelle joie, si je pouvais la revoir bientôt !

Quelques personnes auxquelles je parle de mon départ ne m'approuvent pas et me disent que nous risquons de rester en Allemagne ou en Suisse. Malgré tout, je n'hésite pas à m'en aller [61].

13 mars

Le fils Bachelet, me dit avoir apporté un papier au Maire de Besmé qui doit nous prévenir de notre départ, lundi prochain 15 mars. Quelle joie ! Je vais faire mes adieux à Madame Monot et la remercier de sa bienveillante sollicitude à notre égard. Je lui laisse le dépôt que m'a confié le Sergent Courivaud, avant sa mort à Puiseux, car nous devons être fouillés à Chauny et toutes les lettres confisquées, Madame Monot me donne les adresses de son fils et de son gendre pour leur écrire à mon retour de France. Je lui promets de faire tout mon possible pour lui donner de mes nouvelles et nous faisons des provisions pour notre voyage qui doit durer huit à douze jours.

Dimanche 14 mars

Je vais à la Messe à Blérancourt et préviens Monsieur le Curé de notre départ pour la Suisse, il me permet de prier pour les voyageurs. Le " Bleu " met à notre disposition une grande voiture servant au transport de munitions, nous sommes neuf avec une certaine quantité de bagages. Nous logeons à Chauny chez les voisins de M. Poidevin.

15 mars

A sept heures du matin, nous sommes à la commandantur. On nous envoie au théâtre où l'on nous fait attendre très longtemps. Il y a beaucoup d'émigrés. Des gendarmes fouillent très sommairement les bagages. On nous fait passer derrière un rideau. Des Allemandes tâtent ma jupe, mes mollets, ouvrent tous les papiers de mon sac, étaient les bons de réquisition des Allemands que je possédais et hésitent à me les rendre. Je les exige. Elles deshabillent Jean et Suzanne. Jean avait une réserve de papier, des feuilles sur lesquelles il s'était amusé à griffonner. Elles les ont toutes regardées minutieusement. Je m'en suis assez divertie. Vers dix heures, nous sommes arrivés à la gare, conduits comme un troupeau de moutons ; des mères, ayant beaucoup d'enfants en égaraient en route. A la gare, nous avons pu nous réunir à M. Poidevin et à la famille Traunoy. Nos bagages étaient dans un fourgon, puis, vers midi, en route pour l'inconnu ! A Tergnier arrêt. On nous fait une distribution de riz cuit avec de la betterave, paraît-il, je n'y ai pas goûté.

---

61. Les efforts des neutres, de la Croix Rouge et du pape Benoît XV permettront l'évacuation de centaines de civils, femmes et enfants vers la Suisse, puis le retour au pays natal. Les Allemands en raccourcissant leur front en 1917 déporteront d'une manière dramatique les populations civiles (voir témoignage de A. Sallandre dans " Mémoires du Soissonnais " (bulletin de la Sté Hist. De Soissons, 5ème série 1999).

Je voulais de l'eau. Un chef ordonna à un soldat auquel j'en avais demandé, de me conduire à la cantine où il me montra un broc de café tout chaud pour que j'emplisse le mien, nous fûmes tous heureux de cette aubaine.
Nous passâmes à la Fère, Laon, Liesse, Charleville où il y eut encore un long arrêt. On nous distribua du lard cru et du thé bien chaud, nous franchîmes Montmédy quand il commençait à faire nuit. Il fallut s'organiser à passer la nuit dans ce vieux compartiment de troisième classe, français et nous étions neuf. Il était impossible de s'allonger mais .... Nous allions vers la France libre !
Nous sommes passés à Andin-le-Roman, Thionville, Diesdorf, Landorf, Busendorf, Teterchen, Hartenche, Sarrebuck, Homburg, Landau, Gaermesen, Harlsruke.

16 mars
Nous étions à Karlsrue à sept heures du soir après avoir passé une mauvaise nuit sur ces banquettes si dures, les enfants ont dormi à peine, on nous a ravitaillés en cours de route. Je n'ai pas remarqué la station. Ici on nous distribue de nouveau de la nourriture, comme il y a plus d'une heure d'arrêt, nous pouvons nous laver le visage et les mains. On nous annonce que nous serons bientôt en Suisse.
Des officiers viennent nous voir. Ils s'intéressent aux enfants, les regardent jouer sur le quai, et leur distribuent de gâteaux.
Nous voyons entre leurs mains des journaux français nous n'en avons pas vu depuis six mois ! Avec quel plaisir je lirais les nouvelles de France ! !.....
Deux heures plus tard, nous étions à Rastatt, comme nous pension passer cette nouvelle nuit en chemin de fer, nous nous étions plus commodément installés. Les enfants étaient allongés et bien endormis sur les banquettes, je sommeillais, quant on nous dit de descendre vivement. Il faut se hâter de chausser les enfants. Les paquets sont à moitié défaits.
A la gare, des Allemands se moquent de nous tous, j'étais furieuse.
En ville, une grande foule faisait la haie pour voir passer le triste cortège. Elle était calme et ne paraissait pas hostile. C'est dans une forteresse qu'on nous conduisit.
L'eau suintait des murs, très épais, d'énormes porte de fer, fermaient l'entrée. Comme c'était pénible. Nous étions très nombreux dans une de salles, des enfants pleuraient.
Une religieuse, tout en blanc, accompagnée d'un soldat est venue distribuer du lait aux petits, elle fit dans cette prison l'effet d'une apparition.
Elle passait d'un air grave, les yeux baissés, sans dire mot. Nous pouvions nous coucher sur des frisures et des couvertures qui avaient déjà servies. Je suis restée assise sur un banc avec Michel dans les bras et l'espoir de voir bientôt la fin de toutes nos misères; un soldat étant venu nous annoncer que le départ sera à cinq heures.
A l'heure fixée, nous allâmes dans un autre bastion, chercher du café. Il était tellement mauvais que je n'ai pu le boire et il était servi dans des petites cuvettes qui me répugnaient.

17 mars
A six heures, nous partons pour la gare, cette fois, nous n'avions plus de spectateurs, mais nous voyons avec joie des soldats français [62] qui aidaient au transport de vieillards. Ils n'ont pas l'air trop tristes. L'un deux reconnaît son père dans ces émigrés.
Un autre, avant le départ du train vient à notre portière et nous dit : " Bonjour là-bas ! " Il aurait désiré, sans doute être des nôtres. Puis en route, pour la Suisse ! Enfin !
Nous passons à Baden, Buhl, Achern, Ausbach, Renchen, Appenvier, Offenburq, Haussack, Triberg, Husback, Somereau, Saint-Gorgen, Petershel, Hirlac, Villingen, Marbacq, Blergen, Donauschingen, Pforhen, Geisingen, Eugen, Singen, dernière station allemande.
Les soldats de la Croix Rouge [63] descendent du train, ils n'ont plus besoin de nous accompagner. Nous arrivons à Shaffouse à midi.
Une dame de la Croix Rouge ouvre la portière, prend Michel et le porte dans un wagon en face. Nous le suivons. Puis, conduits par elle et un soldat, nous allons dans un restaurant. La dame porte un petit émigré

62. Prisonniers de guerre.
63. En fait, des civils en uniforme de la Croix Rouge.



En haut : dans l'église de Moulins-sous-Touvent une plaque rappelle le sacrifice des 130 soldats du 318e RI tombés aux environs de la ferme de Puiseux à la fin de 1914.

Ci-contre : tombe du général Collardet Commandant du 5e bataillon du 318e RI le 2 août 1914, il prend le commandement du régiment après la mort du colonel Boblet. Il combat avec son régiment dans le secteur de Moulin-sous-Touvent du 13 septembre au 10 décembre. Incorporé au corps expéditionnaire français en orient il est chargé de reconstituer l'armée serbe en déroute. En 1917, à l'entrée en guerre des Etats-Unis, il est promu général et devient attaché militaire et contribuera à l'entraînement des troupes américaines en Europe. Maintenu à son poste à l'ambassade de France aux Etats-Unis, il décédera prématurément en 1921. Conformément à ses vœux son corps fut transféré à Moulins-sous-Touvent pour être enterré au milieu de ses hommes, à l'endroit où il avait le plus souffert.

En bas : les Tombes du cimetière allemand de Moulin-sous-Touvent.





dans les bras. Comme on se sent heureux de ne plus être en pays ennemi. On respire mieux, on va pouvoir parler à cœur ouvert et dire librement ce qu'on pense.
Le contremaître s'empresse de faire couper sa barbe et le voilà rajeuni de six ans..... car il avait dit qu'il avait beaucoup plus que son âge, afin de revenir avec nous.
Les Suisses sont pleins d'attention pour nous, et ne savent que faire pour nous être agréables. Après dîner, nous partons à 10 heures et en route pour notre cher pays de France.

Jeudi 18 mars
Nous passons à Berne vers 3 heures du matin, il y a du monde à la gare qui attend notre train pour distribuer des vêtements et du lait. Comme ce n'est pas de notre côté, nous n'avons rien.
Au départ, les Suisses crient " Vive la France ", nous répondons " Vive la Suisse ". C'est très impressionnant. Nous nous arrêtons dix minutes à Lausanne. Il y a foule sur le quai pour nous accueillir.
Il est environ 4 heures _ du matin, on me demande combien j'ai d'enfants, c'est alors une avalanche de vêtements, d'oranges, de chocolat, de joujoux. On me donne du lait dans un litre, on nous distribue du café au lait chaud, on nous demande quelques détails sur notre existence au milieu des ennemis, on examine notre pain noir, puis au signal du départ, on quitte à regret ces bons amis de passage, si accueillants, et c'est aux cris de " Vive la France " et " Vive la Suisse " que le train s'ébranle.....
Arrivée à 6 heures, les habitants nous saluent avec des petits drapeaux français. Nous y déjeunons. Quelques soldats français dans le pays, ils ne se figurent pas la joie que j'ai de causer avec eux !.... Nous gagnons ensuite Evian-les-Bains, mais ici nous recevons un accueil glacial, à part la dame à l'hôtel où nous logeons, qui s'informe avec bonté, si nous sommes satisfaits de notre chambre, on ne se croirait pas avec des compatriotes, ils ignorent la souffrance !...

Vendredi 19 mars
Après une bien bonne nuit reposante, nous partons à 3 heures de l'après-midi pour le Lot-et-Garonne.

Dimanche 21 mars
Arrivée à Monsempron-Libos où nous revoyons de bonnes figures bien accueillantes. On nous installe à Saint-Vite, c'est sommaire, mais, c'est la guerre et je me contente de peu puisque mon désir est réalisé, je suis en France française.

25 mars
M. Poidevin part. Je reste encore.

26 mars
Je reçois une dépêche de mes parents me disant que toute la famille est en bonne santé. Quel bon rayon de soleil pour la journée !

Dimanche 28 mars
Je pars demain avec Zulma et mes enfants. Le contremaître et sa femme ont trouvé du travail. Mlle Alice doit revenir dans quelques jours à Paris, chez son frère.
Je vais faire mes adieux au château du Bosclas où résident M. et Mme Tardieux qui ont été pour moi si bons ainsi que tous les habitants de St-Vite.

Mardi 30 mars
Arrivée à Paris à 9 heures, ma cousine Hélène Jary m'attend à la gare. Dans l'après-midi, je revois avec plaisir des parents de mon mari.

Mercredi 31 mars
Papa vient nous chercher chez les Jary et dans quelques heures je serai à Villiers. Ce retour, au milieu de ma famille est indescriptible, mon cœur déborde de joie, il me semble que je fais un rêve ! Tous les miens sont encore là.
Mon Paul s'ennuie beaucoup, mais il est en bonne santé.

Je suis passée dans bien des dangers. J'ai beaucoup souffert totalement mais me voilà revenue saine et sauve avec mes enfants.
Je le dois à la Providence et mes chers petits ne l'oublieront pas …

2 avril
Je vais voir Mode Dubois à St-Vincent, elle soigne les blessés. Un soldat blessé à Puiseux vient me dire bonjour. Tout le monde me fait donner des nouvelles de notre France envahie.
Grand-père Poirée pleure d'émotion en me voyant et m'embrasse plusieurs fois.
Reçu en dépôt 35,90 F à renvoyer à Quelet Firmin à Bunaret commune St-Sulpice par Gueret Creuse.
Reçu encore en dépôt 6,05 F Courivaud à Raise par Villefagnon Charente.
Je dois aussi remettre à sa femme ses carnets, son chapelet et sa montre.



L'entrée des carrières de la ferme de Puiseux aujourd'hui.



Photographie dédicacée de Mermoz conservée à l'aéroclub de Soissons :
"Pour le c[l]ub aéronautique de Soissons en bien cordial souvenir
de mon séjour un peu trop court. Mermoz 13/2/35.

JEAN MERMOZ
Le centenaire de sa naissance [1]

RENE VERQUIN

Il y a cent ans, le 9 décembre 1901, Jean Mermoz naissait à Aubenton près d'Hirson. Bien qu'encore honoré en 2001, de l'Aisne au Chili, par nombre d'écoles, lycées, rues, stades, musées, plaques et statues, et même par une rose, Mermoz n'est plus qu'une célébrité mal connue. [2]

En Amérique du Sud il bénéficie encore aujourd'hui d'une aura réelle telle qu'on y fête le centenaire de l'*Aviador Mermoz* au moins autant qu'en France. Où cette notoriété lui est disputée, où on le confond parfois avec Blériot, Berlioz et même Vermot. En Thiérache où il est né, on l'a affublé des idées de Déat, de Doriot, de Darnant, de Ph.Henriot, on ne sait plus très bien. [3]

Lorsque le 7 décembre 1936 Mermoz disparut dans l'Atlantique Sud, la ferveur populaire en avait fait un archange. C'était exagéré, comme exagèrent ceux qui le disent *extrémiste*. Depuis sa mort la teneur des opinions politiques s'est modifiée et parfois inversée, ce qui fait qu'on utilise aujourd'hui les mêmes termes pour mal apprécier son destin.

Dans une ambiance de conquêtes et d'héroïsme ponctuée d'accidents, Mermoz semblait indestructible. A sa mort Gauche et Droite le couvrirent d'éloges. Mais comme témoin d'une époque de scandales et ennemi des compromissions, Mermoz ***vivant*** était devenu un ***gêneur***, et " *les discours cachèrent mal les larmes de crocodile et un grand soupir de soulagement qui s'échappèrent des milieux officiels.* " [4]

Consulté sur cette idée suspecte, le filleul de Mermoz, M. Gilbert Louis, dramatisa plus encore. Mermoz " *n'acceptait pas que soit détruite la Ligne construite au prix de tant de sacrifices. Finalement, c'était un homme qui gênait et qu'il fallait faire* ***disparaître***. " [5]

Avant d'admettre cette hypothèse, voyons comment il vécut.

La jeunesse de Jean

Le 25 septembre 1899, à Aubenton, Charles Jules Mermoz épouse à 29 ans, Gabrielle Gillet, une jeunesse de 19 ans. [6] Très vite leur entente se dégrade. Médisances, calomnies, scènes de ménage. Jean a deux ans lorsque sa mère, en 1903, se réfugie à Mainbressy près d'Aubenton, chez ses parents qui accueillirent mal cette fille abandonnant mari et foyer conjugal. Ce bouleversement provoqua chez l'enfant une violente crise nerveuse.

---

1. Le présent article est une refonte d'un texte déjà paru dans les bulletins de la SAHS de janvier et avril 2000. Au cours de cette refonte, trois témoins sont décédés en 2001 : R.Masthias, Roger Amilhat, Gilles La Rocque.
2. En 2001 on recense en France 6000 rues et autres lieux dénommés *Mermoz* dont 68 établissements scolaires
3. Enquête- trottoir personnelle à Guise, Hirson, Aubenton, Martigny, St Michel/Thiérache.
4. Bernard Marck, biographe. *Il était une* ***foi***, *Mermoz* Edition Jean Picollec 1986
5. Lettre manuscrite à l'auteur en 1999
6. Généalogie en annexe.

Dans une enfance sans père et au contact intermittent de sa *maman Gabrielle* qu'il surnomma *Mangaby*, Jean fut élevé chez ses grands parents, rigoristes mais affectueux. Il fut élève à l'Ecole Professionnelle d'Hirson et vint souvent chez son oncle Charpentier, instituteur à Folembray, jouer avec son cousin Jean. En 1913 à un meeting aérien à Bétheny, il s'intéressa à des moteurs d'avion mais confia à sa famille que l'Aviation ne l'intéressait pas.

En 1914, il a 13 ans lorsque ses grands parents, surpris par l'invasion allemande, l'emmènent précipitamment en exode, en carriole jusque Reims, puis en train jusque Paris, sans avoir le temps de prévenir leur fille qui travaillait à Charleville. Ils se réfugient à Aurillac alors que Gabrielle restait sous l'autorité de l'ennemi. C'est là en exil que Jean, séparé de sa mère de 1914 à 1917, fut victime d'une forte propension à la nostalgie.

Après une période de vie discrète Mangaby sut rejoindre Paris où elle vécut un an comme infirmière à l'hôpital Laënnec. Grâce aux comités de réfugiés et au *Journal Officiel* qui cite Jean Mermoz et révèle son adresse, elle obtint les autorisations pour retrouver ses parents et son fils à Aurillac. Comblée, elle le ramène à Paris et l'inscrit au Lycée Voltaire. [7] Jean est un littéraire, sensible à la poésie des Parnassiens. Il partagea ce goût plus tard avec Saint Exupéry dans la solitude des étapes africaines

En quête d'un avenir, il veut devenir sculpteur, puis journaliste, puis ingénieur, mais il rate son baccalauréat. Cet échec le transforme dès la fin de la guerre en marginal, car il a perdu son droit aux bourses scolaires. Dans l'euphorie de la victoire, il fréquente les lieux à la mode et sert même de modèle à quelques peintres *montparnos* dont Modigliani semble-t-il. Mais insatisfait et sujet à la déprime, il écoute Max Delty, chanteur aux Bouffes du Nord, ami grand blessé de guerre, soigné par Mangaby, qui lui fait entrevoir une promesse d'emploi au quotidien *Le Journal*.

A dix-huit ans, lassé d'attendre cet emploi, il s'engage dans l'Armée de l'Air. Il ne veut pas rester rampant mais veut sortir de sa relative misère même sans diplôme. Il doit devenir pilote gradé car c'est mieux payé.

Jean devient Mermoz

Dès lors, il se forge un tel caractère qu'il entrera dans la légende. Dès lors, ce qu'il entreprend sera magnifié, sans complaisance, l'ambition personnelle en second plan, sans narcissisme. Il imposera naturellement sa stature, sa rigueur de chef de gare, sa générosité, sa foi dans l'amitié, sa boulimie en tout. Qualités et travers que l'on retrouvera lorsqu'il s'engagera politiquement dans les derniers mois de sa vie.

A 19 ans, à Istres, Mermoz passe son brevet de pilote sur Caudron G3, une carcasse d'avion ressemblant à une baignoire ailée. Pour l'examen, le G3 a une panne de moteur et s'écrase. Jean a la jambe et la mâchoire cassées. Guéri, il repasse l'examen, mais son G3 lui fait défaut, sans le blesser. A la troisième et dernière chance, il réussit. Cet apprentissage n'était pas sans risques. En effet son ami Noblet y avait trouvé la mort ainsi que 16 autres élèves.

A Istres, il découvre les femmes. Pour leur conquête il se bat volontiers contre les coqs de village, avec son ami Coursault. Tous deux étaient si pauvres qu'ils partageaient à tour de rôle pour draguer, une unique paire de chaussures jaune.

A 21 ans, on l'envoie en Syrie avec Coursault qui écrira de lui, en subtil résumé " *Il était un pilote tout ce qu'il y a de moyen, d'abord....il apprenait tous les jours,...il faisait des progrès.. Jusqu'à la fin... Jean n'était pas un garçon tout à fait comme les autres. Ce corps magnifique et d'une force prodigieuse*

7. Photo de Jean et sa mère en annexe.





Ci-dessus : le père de Jean Mermoz à Aubenton lors de l'inauguration d'une plaque commémorative apposée sur la maison natale de son fils le 1/08/37.

Ci-contre : Jean Mermoz et sa mère en infirmière vers 1917.

Ci-desous : Jean Mermoz en 1933, à gauche sa femme, à droite sa mère.



était habité d'une âme étonnante....Il n'allait pas à la messe. Il ne parlait jamais de Dieu ou de religion.... Pour lui, l'argent ne comptait pas...Il n'était pas fichu de mettre un sou de côté ". Il se montrera capable de donner peu ou énormément, qu'il fût pauvre ou plus tard riche de ses 30.000fr de salaire mensuel. A l'Armée du Salut par exemple, à un désespéré pleurant sur un banc, à une serveuse de restaurant qui lui avait fait crédit jadis et qui voulait acheter un bar, aux avionneurs en quête d'une solution pour l'Aéropostale.

En Syrie, il découvre sa vocation de pilote d'exception. Pacifiste profond, il refuse de bombarder les rebelles druzes et obtient de n'être qu'un pilote ambulancier. Toutefois il goûte à l'héroïsme lorsqu'à la suite d'un atterrissage forcé en plein désert il aide son équipier blessé à marcher durant quatre jours. Moribonds, il s'écroulent. Par miracle une patrouille de méharis les trouve, la langue énorme gonflée par la soif. Selon l'écrivain M.Migeo qui croisa Mermoz à Beyrouth " *Cette panne dans le désert, c'est la trempe ultime. L'homme en sort vulnérable ou invincible à jamais. Mermoz n'aura plus rien à redouter* ".

Pour son retour en France, le sergent Mermoz fut décoré de la Croix de guerre TOE et de la médaille du Levant. Or ce héros potentiel et discipliné, avait manifesté son manque d'enthousiasme pour le militarisme, et un de ses chefs d'escadrille le notera quelques mois plus tard " *Sous officier manquant de toutes les qualités que l'on demande aux gradés* ".

Mermoz père à Soissons [8]

Jean Mermoz venait à Soissons dans une Delage décapotable verte voir Charles Mermoz, son père. [9] En 1923 dans une lettre à sa mère, il raconte une visite et rend compte que l'amie de son père y est honorablement connue. Et que ce dernier craignait que son fils ne l'abandonne dans ses vieux jours. [10]

Hôtelier à Aubenton, mobilisé au 77°RI en 14-18, Charles devint comptable. Il habita vers 1925 au 33 route de Soissons à Paris, puis au 33 avenue de Paris à Soissons, et enfin au 24 rue Charpentier, chez son amie. [11]

Il fut employé à la Sté de Reconstruction *Les Régions Libérées*, au *Démocrate Soissonnais*, chez *Piat* en 1930, puis comme correcteur à l'*Argus Soissonnais*, rue St Antoine.

Il était en relation avec les Payen, coutellerie et articles de pêche, 34 rue du Collège où l'on retrouve le pionnier aviateur Goulette, gendre des Payen. La revue *Aéro* du 5 mars 1937 publie une photo de convention prise quelques semaines avant la mort du pilote, représentant Mermoz père et fils à la pêche, en cravate complet-veston, aux alentours du café du pont de Pommiers, annexe des clients de M Payen.

Le 22 décembre 1922, 20 ans après sa séparation d'avec sa femme, le Tribunal de Soissons prononce son divorce. Leurs rapports, tendus à l'adolescence de Jean, s'adoucirent au fur et mesure de son ascension.

Après la mort de son fils, Charles Mermoz participa aux meetings commémoratifs. La revue *Aéro* du 19 mars 1937 le représente à l'aérodrome de Soissons, en compagnie des aviatrices Adrienne Boland et Maryse Bastié.

---

8. Photo en annexe
9. Témoignage de Mme Cécile Derlon, adhérente SAHS
10. En annexe. Lettre à sa mère du 9 avril 1923.
11. Logements gérés par le cabinet R.Legrand, où vivaient Francière Marie, veuve employée aux *Régions Libérées* avec Maurice son fils employé aussi aux *R.L.* Et Bourghuin Marie, mère de Francière Marie.

Convoqué par Air-France aux obsèques nationales aux Invalides le 30.12.36, il se récusa. P.Cot lui octroya une place de comptable dans son Ministère de l'Air, bd Victor. Charles Mermoz quitta Soissons le 25 février 1937 pour Paris, où il mourut en 1939. [12]

Jean Mermoz repart en garnison

En 1924, affecté à Thionville, Jean Mermoz séduit la maîtresse de son supérieur qui dès lors le brima. Dégoûté, exagérant un peu, il écrit à sa mère qu'il vient de découvrir la haine.

En fin de contrat, malgré les conseils du général Denain, il ne rempile pas, manifestant son manque d'appétence aux choses militaires. Il s'installe à Paris d'où il propose sa candidature à une trentaine d'avionneurs. Sans succès. Il choisit la misère plutôt que la sécurité dans l'Armée. Et pour quelques mois, il devint clochard, fit mille métiers, coucha sous les ponts. Une seule fois, il eut le bonheur de faire le cascadeur aux studios Pathé, en simulant un accident aérien avec un vieux *Sopwith* bon pour la casse. Pour avoir la joie de piloter quelques instants de plus, il exigea de faire un vol d'essai avant de plonger dans l'Oise. Sevré du *manche à balai*, il aurait rempli sa prestation, même sans salaire.

Mermoz chez Latécoère

Enfin le 13 octobre 1924, le Directeur de Latécoère, Didier Daurat, pilote héros de 14.18, le convoque à Toulouse. Le voyage coûtant 75 F, Mermoz emprunte 20 F à sa mère et copie 4000 enveloppes pour le reste. Daurat sut comprendre les motivations de Mermoz. Il le fit passer par toutes les fonctions subalternes des rampants, puis lui confia la liaison Toulouse-Afrique. Il y avait alors pléthore de candidats, anciens de 14-18, qui rechignaient à troquer la gloire des combats aériens contre l'ingratitude des tâches au sol. Mermoz qui n'avait guère d'estime pour cette vision militaire sut endosser l'esprit Latécoère.

La Ligne postale s'installa en Afrique vers l'Atlantique Sud. Mermoz et ses camarades connurent des conditions de vie incroyablement difficiles. Comme à Cap Juby où ils étaient exposés aux rezzous locaux. Il suffit de relire *Vents de sable* de Kessel et Saint Exupéry pour revivre cette ambiance de pionniers qu'ils inventèrent.

En 1925, il est muté à Barcelone pour relier Malaga. Il y vécut une période exubérante, jouant au *toréador* le jour et au *conquistador* de femmes la nuit. Il pratiquait le culturisme [13] et exhibait sa carrure d'athlète et son regard doux à la piscine de Barcelone aux belles catalanes. Il dut même une nuit, ses habits sous le bras, courir en petite tenue dans Barcelone pour fuir un mari importun. Cet athlète pouvait circuler parmi les tables d'un bar en promenant à bras tendus, un ami assis sur une chaise.

Une fois passé le moment des excentricités il redevenait très vite l'aviateur préoccupé uniquement de ses missions. Un jour de repos pour deux de vol.

En 1926, il assure la liaison Casablanca-Dakar. " *Lors d'un atterrissage forcé, il fut capturé par les Maures et aussitôt racheté par la Compagnie. Mais les Maures menacèrent d'autres camarades. Le coupable ne se gênait pas pour se montrer dans les environs...Un jour qu'il était à Cap-Juby, Mermoz eut l'occasion de pouvoir le prendre en chasse avec son Laté.26. et tenta de l'écraser avec ses roues. Il n'y parvint pas, mais le Maure avait eu chaud* " [14] Ces rapts étaient une belle manne pour les Maures, par la fréquence des pannes. Trois malheureux pilotes, malmenés par ces maures, y laissèrent la vie.

---

12. L'Office notarial de Soissons conserve les dossiers des Mermoz -Téron, bien archivés mais sans grand intérêt.
Dossier de maître Jouy le 14.01.1997. Mermoz -Téron Jules Athanase, veuf de Marie à Hannappes.(08) .
*22.12.1926 Règlement après divorce et Certificat de propriété. *21.01.1927 Dépôt de décharge
*11.06.1927 déclaration de succession de Mermoz -Téron au 16.07.1913
13. A Air-France, on vient de retrouver quelques objets dont ses haltères cachés, puis oubliés, depuis 1940.
14. Revue Icare.119. L.Carvaillès

En 1927, Latécoère revend sa Société à Marcel Bouilloux-Lafont. C'est la naissance de la Compagnie Générale Aéropostale, dite *Aéropostale* et plus tard appelée *Ligne Mermoz*.

En 1929, Mermoz est envoyé au Brésil comme patron à 28 ans, pour la conquête de l'Amérique du Sud, conquête magnifiée par la presse. Aiguillonné par la concurrence étrangère et pour assurer très vite le succès de la Ligne, il banalisa l'impossible en battant des records, en prenant de sérieux risques, en imposant les vols de nuit. A ses collègues qui lui reprochaient ces prises de risque, il répliquait "*Je ne vous impose rien* ". Et son exemple entraînait tout le monde.

Entre chaque vol il organisait les relations avec les autorités locales. Il fallait créer des aérodromes et leur ravitaillement. Il se révéla aussi bon organisateur et diplomate que pilote. Santiago lui doit même une équipe de rugby.

Le mois de mars 1929 démarre très mal. Le 2, Mermoz et Collenot son mécanicien, dans un Potez.25, embarquent le comte de La Vaulx, passager volontaire enfoui parmi les sacs postaux.[15] Dans les Andes le moteur du Potez s'arrête. Mermoz doit poser l'avion sur une pente étroite de quelques mètres. Mais l'avion de deux tonnes se met à rouler vers le vide. Alors prenant un risque insensé mais efficace, Mermoz saute à terre, arrive à détourner la queue de l'appareil et se jette devant une roue. Collenot put le dégager, puis réparer.

Et au retour quelques jours après, sans le comte de La Vaulx, avec un Laté.25 qui plafonne à 4500m, Mermoz put passer une muraille à 4600m. Soudain le vent retombe et l'écrase au sol. Ils sont prisonniers de ravins et crevasses par moins 30°. Train cassé, tubulures éclatées. Mais ils parviennent à réparer. Ils mettent huit heures à remonter l'avion en haut de la pente. De là Mermoz, par un périlleux décollage par-dessus trois ravins, plonge dans le vide. Alors, sournoisement, le moteur explose et Mermoz dut atteindre Copiapo au Chili par un vol plané de 50 km entre les murailles des Andes. L'exploit parut impossible mais on n'en équipa pas moins une caravane pour récupérer le matériel abandonné. Cet exploit conforta la gloire de Mermoz en Amérique du Sud. Elle dure encore aujourd'hui.

En octobre, à Buenos-Aires, Vachet, Mermoz, Saint-Exupéry, Guillaumet et Reine fêtent leurs retrouvailles depuis leur aventure africaine. Saint Exupéry débarquait pour diriger *l'Aéropostale Argentina*.

Mermoz, quelques femmes, sa femme

Le physique et la renommée de Mermoz attiraient les femmes. Comme les marins il cumula ses amours au gré des escales. Tant qu'à Buenos-Aires toutes les jeunes *girls* du *Tabaris* furent amoureuses de lui.[16] Evoquons quelques femmes qu'il a croisées.

La petite-fille de Zénobie

A 19 ans à Palmyre, il dormait parfois près des sources d'eau chaude voisines des ruines du palais de Zénobie. Un vendredi pourtant réservé aux chefs druzes, il s'y baigne. Par un trou de rocher il aperçoit une femme au bain à moitié nue. La femme d'un cheik. Des gardes ne sont pas loin sans doute car voir seulement son visage était puni de mort. Soudain elle se retourne et se trouve nez à nez avec lui dans la fissure. Si elle crie il est mort. Les yeux de Mermoz la supplient. Alors mutine ou séduite, au lieu de crier, la jeune femme sourit, se détourne, lui sauve la vie. Selon Kessel ils se revirent souvent.

---

15. Président de la Fédération Aéronautique Internationale. Il est enterré à Rozoy sur Serre (02).
16. Reine dominait Mermoz au chapitre des femmes. A sa libération après 90 jours de captivité chez les Maures R'Guibat, Reine fut accueilli à Casablanca par ses 17 maîtresses qui l'attendaient ensemble. Les Maures avaient demandé 5.000.000 de fusils, de chevaux et de douros, ignorant ce qu'était un million.

L'Equipage

Le 26 octobre 1935 c'est la première du film *L'Equipage*. Jean-Pierre Aumont avec Blanche Montel, Roland Toutain avec une très jolie fille, et l'inévitable Kessel entament la tournée des grands ducs chez Maxim's. Comme souvent Mermoz arrive en retard. La jolie compagne de Toutain le dévorant des yeux, il se laisse dévorer et à son tour la dévore. Donc tout en mangeant ils se dévorent. Et quand il partit, la fille le suivit sans explication. Amer, Toutain se plaignit, admiratif " *Avec Mermoz on ne peut pas lutter.* "

Edith

En novembre 1935 au *Gerny's Club* aux Champs-Elysées, une chanteuse émeut Mermoz. Il prête son chapeau pour quêter et offrir des fleurs à la nouvelle coqueluche. Ses obligations l'empêchent de rester et c'est Kessel avec deux amis qui embarquent la chanteuse et sa sœur Simone Berteaut. Laquelle raconte dans sa biographie sur *Piaf* que sa sœur Edith resta subjuguée. " *Ah, ce Mermoz, il doit en faire rêver plus d'une. Momone, qu'il est beau ! A côté de lui, Maurice Chevalier, c'est rien du tout. Jamais un homme ne m'a offert des fleurs...* " Edith Piaf en parla tant que ses copines la surnommèrent *madame Mermoz.*

Mermoz se marie

Si Mermoz fut clochard à 22 ans, à 29 dans un testament rédigé à Natal, au profit de sa mère, il avoue 320.000 F d'économies.[17] Il peut se marier et se laisse séduire par une française d'Argentine de 18 ans, Gilberte Chazottes.

Pendant ses fiançailles il annonça son mariage à sa maîtresse du moment. Elle lui demanda gaiement " *Passe cette dernière nuit avec moi.* " A leur hôtel, gare de Lyon à Paris, elle s'endormit dans ses bras. Mais Mermoz découvrit à son réveil qu'elle s'était suicidée.

Le 25 août 1930 à l'église Saint François Xavier, il épouse Gilberte. Ce qui lui sauva la vie, car quelques jours après, essayant un Laté28-8 au sud de Toulouse, et motivé par son nouveau statut social, il accepta d'endosser un parachute. Or l'avion en se disloquant, lacéra son parachute. Mermoz ayant sauté quand même fut sérieusement blessé.

Souffrant mal la rivalité de l'Aviation, Gilberte un jour le provoqua: " *Et si je me couchais devant ton avion pour t'empêcher de décoller ?* " En galant homme il lui répondit sans hésitation qu'il lui passerait dessus. Et il ne plaisantait peut-être pas.

Gilberte n'admettait pas les absences de son mari, ni ses amitiés trop prolétaires à son gré, celle du mécanicien Collenot par exemple, ni l'influence, pour elle excessive, de sa belle-mère, ni sa propre stérilité vexante. Elle rendit aussi son mari responsable de la mort accidentelle de son frère, devenu élève-pilote par admiration. Ils se séparèrent en été 1935. Jean venait de lui acheter une bastide à restaurer dans le Lot.

A la disparition de son mari en 1936, malgré leur séparation récente, Gilberte Mermoz se conduisit sincèrement en veuve. Elle put toucher une pension d'Air-France.[18] Et après trois ans de veuvage, elle épousa René Couzinet, génie de l'aéronautique, ami de son mari. Vingt ans après la mort de Mermoz, à Paris, René Couzinet ruiné, la tua avant de se suicider.

---

17. Document du minutier central des notaires de Paris (Archives Nat LXXX.DC), signalé par l'Office Notarial de Soissons et communiqué par l'auteur au filleul de Mermoz qui en ignorait l'existence. En 2001, B.Marck a publié ce document dans *Mermoz Défricheur du ciel.*

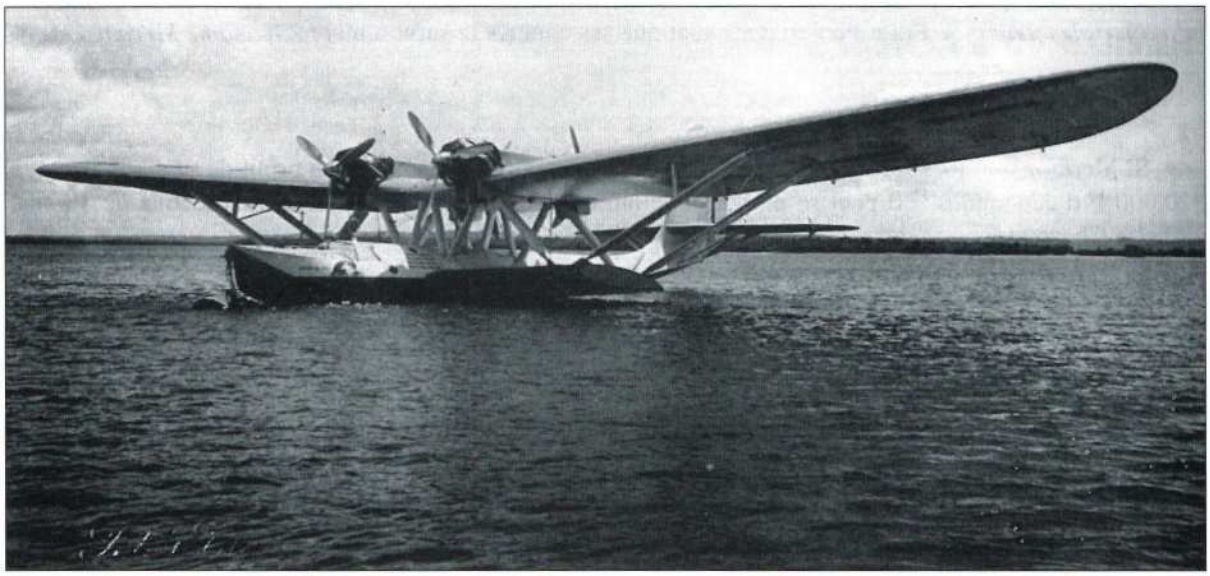
18. Les parents de Mermoz se disputèrent des droits d'auteur sur les 60.000 volumes vendus de *Mes vols*, mémoires posthumes du pilote. Mangaby bénéficia principalement de secours de La Rocque.



Ci-contre : Le Laté 253, "Comte de Vaux" à Saint-Louis du Sénégal. Mermoz et son équipage sont sur les flotteurs.

Ci-dessous : Le Laté 300 "Croix du Sud".

En bas : Le René Couzinet "Arc en Ciel" sur le terrain d'aviation de Casablanca. (col. part.)





Aéropostale. Succès et agonie

Avant 1930, seuls les dirigeables allemands prenaient des passagers vers l'Amérique du Sud. Pour le courrier, on catapultait les avions, à mi parcours depuis des bateaux.

Or, Mermoz voulait un transport aérien total. On prit un avion Laté.28. On lui ajouta deux flotteurs. On passa le moteur Hispano-Suiza de 500 à 600 cv, et le Laté.28 devint l'hydravion monomoteur Laté 28.3. Et Mermoz put tenter l'impossible. Le 12 mai 1930 il joint Saint Louis du Sénégal à Natal au Brésil, en 21 heures, soit 3.173 km avec 130 kilos de courrier. Ces chiffres, dérisoires aujourd'hui, sont fabuleux à l'époque. On inaugura pour l'occasion le suivi du trajet par radio à ondes courtes et radiogoniométrie depuis deux bateaux.

La difficulté, c'est la traversée du *Pot au Noir* près du Brésil, une zone sans visibilité, centre d'alizés redoutables.

Si l'aller fut glorieux, le retour fut fatal au Laté 28.3. Un des flotteurs s'immergeait trop. Désobéissant aux consignes de Daurat, Mermoz essaie de décoller 52 fois. Il réussit enfin, mais à 900 km de Dakar, une fuite d'huile l'oblige à amerrir. Recueilli avec son équipage et le courrier par un bateau, il regarde son avion couler. Effondré, il pressent qu'il va au conflit contre Daurat et que le Laté 28.3 ne sera plus utilisé sur la Ligne.

En fait, cet échec est une chance, car il adopte la merveille du moment, conçue pour battre des records, le *Bernard 80.GR.* Du 30 mars au 2 avril 1931 à Oran, il bat le record en circuit fermé, soit 8.960 km en 59 h, pratiquement seul aux commandes, car Paillard son copilote, victime d'une crise d'appendicite, ne pouvait pas le relayer et refusa à Mermoz d'atterrir avant la conquête du record. C'était héroïque mais peu raisonnable, car il en mourut quelques jours après.

Rien ne va plus. L'Aéropostale est en liquidation judiciaire. Mermoz engage ses 300.000 F d'économies plus un emprunt de 200.000 F, pour aider l'avionneur Bernard. Au cours d'un décollage pour un autre record, l'avion *Bernard* s'écrase en bout de piste. Les avions *Bernard* sont trop lourds, on les interdit de vol. Mermoz est ruiné.

En 1932, René Couzinet lui propose son trimoteur 70, l'*Arc en Ciel*, un avion très sûr, doté d'inventions révolutionnaires, pouvant même voler avec un moteur arrêté. Le génie de Couzinet est en avance de quelques dix ans sur les autres constructeurs, même étrangers. L'avion est accepté sur l'Atlantique Sud.

Surprenant symptôme de problèmes d'exploitation, Didier Daurat est mis à la porte de l'Aéropostale. Pourtant il avait créé la Ligne, recruté et formé ses héros, imposé l'esprit décrit par Saint Exupéry et mis en place un parc de 200 avions, 17 hydravions, quatre navires et quelques avisos. Mais il avait imposé une extrême rigueur quant au respect des horaires, du matériel et de son entretien, et cet autoritarisme ne convenait plus au syndicalisme

En octobre, la Direction de l'Aéropostale propose à Couzinet un protocole d'achat de l'*Arc en Ciel* si l'avion réussit à faire l'aller-retour Paris.Buenos-Aires dans les " *conditions nécessaires au service postal* ".

En janvier 1933, Mermoz entreprend ce vol de conviction entièrement financé par Couzinet. Il décolle du Bourget pour Istres, Port-Etienne, puis Saint-Louis du Sénégal. De là, il joint l'Amérique du Sud. L'exploit est fantastique. Ils sont fêtés à Rio, Buenos-Aires, Montevideo. Mais on dut remettre en état le terrain de Natal où l'avion resta bloqué trois mois. Le 21 mai l'accueil inouï fait à Mermoz à Paris, lui fait espérer qu'il a trouvé l'appareil idéal, que la Ligne et Couzinet sont sauvés.

En fait, Pierre Cot, ministre de l'Air en 1933-34, promet à Couzinet et Mermoz d'honorer le protocole cité plus haut par une " *aide maxima compatible avec les possibilités actuelles.* " Ce qui en clair signifiait qu'ils n'auraient rien. L'*Arc en Ciel* finira sa carrière abandonné dans un hangar du Bourget.

L'Armée de son côté, le promeut officier par un processus exceptionnel et le décore commandeur de la Légion d'honneur. Un des plus jeunes, à 32 ans.

Malgré ces honneurs, malgré le succès du raid Paris-Amérique du Sud-Paris, malgré les efforts des équipages, malgré l'organisation instaurée par Daurat, Vachet, Mermoz, Guillaumet, Saint Exupéry et autres, c'est la déconfiture à l'Aéropostale. Avec une grande énergie et une certaine imprudence, Mermoz s'était battu pour ce marché de 50.000.000fr or, qui en quinze ans, coûta leur vie à près de 120 membres d'équipage.

Mis en confiance, gros et petits porteurs avaient souscrit, dès 1927 à 45.000.000 d'obligations. Le 10 mars 1931, un trou financier de 80.000.000fr avait contraint l'Aéropostale au dépôt de bilan. M.Bouilloux-Lafont, mécène de la Compagnie en Amérique du Sud se ruina à indemniser les épargnants. Mermoz, révolté par l'injustice qui conduit à cette liquidation, s'expose quasiment seul à le sauver du déshonneur.

En octobre 1933 Air-France absorbe l'Aéropostale, ce qui la sauve en l'achevant.[19]

Mermoz se promène dans l'Aisne

Au milieu de ces tribulations, pour voler tout son soûl pendant ses temps libres, Mermoz acheta un Potez 36 avec V.de Martinov, ancien officier de la garde impériale russe, un autre joyeux drille. Il put ainsi parcourir la France, visitant ses amis de l'Aéronautique, les aéro-clubs, ses relations politiques, et tout ce qui pouvait l'exalter, y compris les femmes.

C'est avec cet avion qu'il devait venir à Soissons le 13.02.35. Mais le mauvais temps l'en empêcha. Par contre, il atterrit quelquefois à Mainbressy, dans sa Thiérache natale, où accompagné des enfants du pays, il fit tirer son avion les ailes repliées, par la route communale chez ses grands parents. Il fit passer des baptêmes de l'air, entre autre à sa grand-mère.[20]

Il fréquenta de façon régulière le château de Jouvence à Brécy près de Rocourt Saint Martin. Un rendez-vous de chasseurs. Il s'y déroulait des fêtes dont les échos arrivaient au village et indiquaient une certaine liberté de moeurs. Mermoz y venait en avion et atterrissait dans un champ de Brécy. Des enfants se précipitaient dont l'un était le fils du propriétaire du champ. A la disparition de Mermoz, une messe fut célébrée à Brécy.[21]

Son vrai premier atterrissage dans l'Aisne avait eu lieu à Courboin, près de Château-Thierry, le 14.1.23, lors d'une panne de moteur, dans une vallée de Marne inondée. Dans la boue, l'avion avait capoté et s'était retourné.

Mermoz en politique

Les progrès des flottes aériennes allemande et nord-américaines mettaient en péril la prédominance française. C'est ainsi que dès 1934, la Lufthansa assura le courrier vers l'Amérique du Sud avec sa propre flotte.

Alors Mermoz entra en lutte avec sa hiérarchie à Air-France. Sa fonction d'Inspecteur général lui laissant plus de temps libre, plus de présence en métropole, plus de poids dans les milieux officiels, il s'investit dans un combat idéaliste mais voué malheureusement à l'échec. Il savait que les gouvernements fran-

---

19. Saint-Exupéry fut lui aussi licencié par Air-France. Mais sur les interventions pressantes de Mermoz et Daurat réembauché, il fut réintégré. On lui créa un poste de *reporter-public-relations*.
20. A Aubenton en 2001, une ancienne adolescente se souvient avec émotion, que Mermoz lui fit passer son baptême de l'air quelques jours avant son dernier voyage. Témoignage à l'auteur.
21. Communiqué par M. P. Pinault, président de la SAHS d'Oulchy le Château.

Dimanche 17 Février 1935. — 116 Année. — N° 21 — 25 Centimes — 116 Année. — N° 21. — Dimanche 17 Février 1935

L'ARGUS SOISSONNAIS

Le plus ancien Journal de la Région, le tirage le plus important

Paraissant les Mercredis, Vendredis et Dimanches

Les commandes passées se passent à L'ARGUS

Ses Linotypes et son Matériel moderne lui permettent un travail rapide et soigné

LA CONFIANCE

NOUVELLES DE FRANCE ET D'ETRANGER

LES DIFFICULTES EN ETHIOPIE



Mussolini et le Negus n'arrivent-ils à apaiser les différends qui se sont élevés entre l'Italie et l'Ethiopie. Mussolini a mobilisé deux divisions italiennes. Le Negus, de son côté, a rassemblé les troupes régulières qui forment parfois la plus pittoresque des spectacles

LES ACCORDS PROFESSIONNELS A LA CHAMBRE

LA CHAMBRE ACCORDE SA CONFIANCE AU GOUVERNEMENT PAR 444 VOIX CONTRE 124

Un grand discours de M. Flandin

LA REPONSE DE L'ALLEMAGNE A L'ACCORD FRANCO-BRITANNIQUE

L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DU ROI ALBERT-I-

L'Aviateur Jean Mermoz

reçu officiellement à Soissons donne une conférence au Casino

A L'HOTEL DE VILLE

LA SOIRÉE AU CASINO



Jean Mermoz à son arrivée au Bourget après sa brillante traversée de l'Atlantique Sud. A gauche, le général Denain, ministre de l'Air, à droite, le lieutenant-colonel Duval, chef des services techniques de l'Aéronautique.

MERMOZ Chevalier de l'Air



Jean Mermoz

La visite de Mermoz à Soissons fut annoncée puis relatée en détail dans les "Argus du Soissonnais" des 13 et 17 février 1935.

çais, américain et allemand s'entendaient secrètement pour sacrifier la Ligne française, dans les mêmes temps où Pierre Cot créait Air France en 1933.

Las de se voir refuser par ses patrons les efforts qu'il jugeait nécessaires, Mermoz s'adressa aux ténors politiques. Quelques jours après les violences du 6 février 1934, Mermoz, profitant d'un courant d'adhésions parmi les pilotes, adhéra discrètement à la Ligue du colonel La Rocque. Mais le secrétaire du Mouvement le repéra et en avisa aussitôt le colonel.[22]

Croyant à une possible fraternisation Mermoz tenta de rapprocher La Rocque avec Doriot, communiste passé au fascisme. Mais La Rocque se récusa.

Croyant que la réconciliation prônée par La Rocque au titre de l'Union sacrée de 14.18, ressemblait à l'idéal de fraternité des membres d'un équipage, Mermoz voulut élargir cette fraternité à une dimension nationale et déclara " *A la Ligne le chef de bord ne se critique pas...il y a un second pilote qui peut être du Front Populaire, un mécanicien communiste, un navigateur socialiste. Tous se fichent de la politique. Nous savons qu'il y a 12.000 kilomètres à accomplir en 60 heures. C'est un but lointain, fait de la bonne volonté et du courage de tous* ".

Croyant à l'efficacité de sa sincérité, Mermoz participa à des meetings. Il ne prisait guère de se produire en public et c'est sa femme qui l'y avait poussé en l'inscrivant à son insu. C'est ainsi que le 13 février 1935 à Soissons, il fit une conférence sur son aventure aéronautique, malgré un fort enrouement. On lit dans la presse " *Plût au ciel que Mermoz puisse venir à Soissons. Car à Dijon où il devait conférencier la semaine dernière, son absence causa une grosse déception* ".[23]

Au Casino de Soissons il évoqua sa vision du sacrifice qui le hantait depuis son enfance " *La vie importe peu, quand il s'agit d'affermir le prestige de la France. Les hommes meurent, mais l'œuvre qu'ils ont édifiée demeure* ".[24]

---

22. Selon *Le peuple du désastre* d'H.Amouroux, page 28, et d'après les dossiers de G.La Rocque fils.

Sur les 8.400.000 français mobilisés de 14.18 ils ne sont plus que 142 le 11 nov. 2001. En 1938 ils étaient 5.200.000, unis par le souvenir du drame. Parmi ces survivants on regroupa en 1927, sans discrimination politique, *les Combattants de l'avant et les Blessés de guerre cités pour actions d'éclat* en une association dite *Croix de Feu*. Soit quelques 2.000.000 sympathisants dirigés en 1930 par le colonel La Rocque.

Ils ne supportent plus d'avoir tant souffert pour permettre des affaires où des parlementaires se sont compromis, comme l'*Affaire Stavisky*, et pour ne plus voir leurs droits bafoués par ces parlementaires. (*L'Histoire* n°225, page 57. *Plus jamais ça.* De J.J.Becker)

Ils manifestent en défilant militairement avec un brassard. Ils ne lèvent ni poing, ni bras comme le font les fascistes. Et pourtant c'est un amalgame entretenu par exemple, par le film *La vie est à nous* où Renoir a superposé des défilés de *Croix de Feu* sur fond de manifestations hitlériennes.

Le 6 février 1934 à Paris, ils se rassemblent davantage pour crier leur mépris des *Affaires* que pour représenter un parti politique et encore moins pour renverser le pouvoir. Ce 6 février, La Rocque n'ayant pas donné l'ordre de bousculer le cordon de police qui protégeait la Chambre des députés, fut décrié par tout le monde, surtout par l'Extrême-Droite. (*Cahiers des Droits de l'Homme*, page 628,etc et *Le 6 février 1934* de M.Chavardés. Calmann-Lévy)

Un fossé s'était creusé entre ces anciens dont 900.000 s'étaient regroupés dans l'Union Fédérale à Gauche et 800.000 dans l'Union Nationale à Droite. La Rocque avait accepté les poilus sans citations, puis leurs fils, puis leurs amis. Ces nouvelles recrues n'étaient pas *a priori* des *extrémistes*, à preuve qu'on avait vu Mermoz y adhérer, et François Mitterrand en octobre 34, selon J Lacouture, au café *La petite source*, bld St germain, 3°section.

La Rocque affirmait " *quand nos idées seront au pouvoir* " au lieu de " *quand nous serons au pouvoir* ". Cette vision séduisit près de trois millions de sympathisants. A l'arrivée du Front Populaire, il confirma sa pensée " *Maintenant que nos idées sont au pouvoir...* ".

Les soupçons sur l'*extrémisme* des troupes de La Rocque reposent sur l'amalgame avec l'Extrême-Droite (*Action Française, Cagoule, Camelots du roi, Csar*, etc), dont les dogmes pouvaient diverger mais dont le fonds d'action commun était l'anti-communisme.

Certains membres des *Croix de feu, VN, PSF* furent affectés au service d'ordre lors des manifestations, adaptant les méthodes militaires acquises au front de riposte par groupes de cinq hommes.

23. Revue *Aéro* n°712 du 7.02.35. Mermoz avait été convoqué pour une période militaire au Bourget

24. Dans un manuel scolaire légué par Mangaby à un *VN* de Résigny près d'Aubenton, il avait souligné " *Le sacrifice est varié dans sa nature. L'âme généreuse sacrifie...ses forces...son intelligence, et...les met au service de sa famille, de son prochain ou des grandes causes...Le sacrifice suprême est celui de la vie* ".

Mermoz fut honoré avec son père à la Mairie, au cinéma *Casino*, au restaurant *La Croix d'or*. Et aussi à l'aérodrome du *Mail* où il laissa une photo dédicacée qui trône encore aujourd'hui à l'aérodrome de Vauxbuin. Mais l'*Argus Soissonnais* ne publia pas de photo du reportage de cette visite.

Croyant aussi à une fraternité internationale des pilotes, il pilota vers Rome en mai 1935 une nombreuse délégation dirigée par le général Denain ministre de l'Air. Ils étaient invités par Mussolini et par le ministre maréchal pilote italien Italo Balbo. Mussolini admirait Balbo et Mermoz. Il déclara à propos de Mermoz qui n'avait pas de tenue d'apparat " *Mermoz peut aller n'importe où en veston* ". Or, *L'Union* du 27.07.1999 insinue que l'admiration de Mussolini rendait Mermoz suspect de fascisme. C'est aussi absurde que de croire que l'admiration de Vaillant Couturier en faisait un communiste.[25]

Et pourquoi pas un *nazi* puisque Goering, autre maréchal confrère aviateur, l'invita à Berlin. Mais sur un conseil de La Rocque, Mermoz refusa. Il s'était défini lui-même comme *socialiste*, précisant " *Je suis un socialiste national* ". Et non un ***nazi**onal socialist*[26]

Croyant à une Aviation-Ecole de chefs, Mermoz se trouva en opposition au Ministère de l'Air. En effet, après une éclipse au profit du général Denain et de Marcel Déat, Pierre Cot revint au ministère de l'Air en 1936-38, et prenant exemple sur ce qui se pratiquait en URSS, il signa la création de l'Aviation populaire, école de la République.[27] Mais les aéro-clubs, à peine installés, seront fermés sous l'Occupation en 1940 et ne devinrent ni des pépinières de chefs ni des centres drainant des foules de jeunes pilotes.

Ce concept d'une Aviation civile populaire émanait d'un fonctionnaire encore inconnu, chef de cabinet de P.Cot. Du même âge que Mermoz, il se nommait Jean Moulin. Il organisait les transferts de pilotes et de matériel vers l'Espagne en guerre civile.

Les Croix de feu dans l'Aisne

Le 14 juillet 1935 Mermoz défile au côté de La Rocque à Paris.

Défila-t-il aussi dans l'Aisne ? L'Aisne est une zone de souvenir propice aux manifestations d'anciens combattants, donc des *Croix de feu*. Les archives municipales de Soissons ne mentionnent des réunions dans l'arrondissement de Soissons qu'en 1936.

Mais par les Archives nationales, les rapports des préfets et le journal *Le Flambeau*, on peut avoir une certaine idée de l'agitation *Croix de Feu* dans l'Aisne dès 1935, puis du *PSF*.

Par exemple, le préfet de l'Aisne signale des préparatifs intenses, les 5, 9 et 11 septembre 1935, pour une destination inconnue. Il s'agit d'un rassemblement de 25.000 *Croix de Feu* au Chemin des Dames et à la Butte Chalmont. Agitation identique à celle qui eut lieu l'année précédente à Chantilly pour remplacer le défilé prévu à Meaux, pour la commémoration de la Bataille de la Marne.[28]

Le 25 septembre 1935, le préfet d'Evreux signale " *que les sections Croix de Feu du département de l'Eure ont participé au Rassemblement qui a eu lieu à Soissons dimanche dernier pour commémorer la victoire de la Marne. Dans la nuit du samedi à dimanche, 200 voitures sont parties d'Evreux, venant de Caen et 800 à Gisors, venant de la Seine Inférieure, du Calvados et de l'Eure.* ".

Mermoz se définit

Le 11 novembre 1935 Jean Mermoz écrit à son ami René Joméi " *Tu sais que mes ambitions ne sont pas de ce monde, mais j'ai un tel besoin de servir dans mon passage sur terre que je ne pouvais faire autre-*

25. Paul Vaillant-Couturier, député communiste, rédacteur en chef à l'*Humanité* y avait écrit à sa mort " *Mermoz, ce Français profondément français...avec lequel je partageais le mépris des galons, des titres vains et des salons snobs... S'il avait vécu, il aurait probablement suivi un autre chemin politique* "

26. E Chadeau L'Histoire n°1842 p.62

27. Voir *Histoire interdite* Thierry Wolton page 192 etc

28. Fiche Préfecture Archives nationales F7 13040.



Manifestation du PSF à Paris.
Mermoz et La Rocque (au second plan), avec le brassard PSF.



ment que de consacrer ce qui reste de moi à une œuvre sociale. Ce sera ma seule excuse, un jour, si on me reproche de faire de la politique, ce qui ne pourra pas tarder, car le monde n'est pas très beau. Mais je suis à l'abri de la plupart des déceptions. Il y a des jugements qui ne peuvent plus me faire mal. Je regarde bien trop loin devant moi et je ne me retourne que pour les amitiés disparues ". Lui qui manifesta tant d'attrait pour les difficultés et les plaisirs terrestres se révélait un mystique. En avion il était hors du temps et déclarait " *Je ne voudrais jamais redescendre* ".

Son abnégation en politique est illustrée par sa rencontre à Récife, dans le Pernambouc, avec le gouverneur Lina Cavalcanti qui lui demanda en fin de repas " *Alors, quand prenez-vous le pouvoir* ? ". Mermoz sourit et entreprit de décrire au brésilien qui en fut déçu, que les *Croix de Feu* voulaient éviter tout affrontement et rester dans la légitimité.

En juin 1936, le Front Populaire institue le gouvernement Blum, qui aussitôt charge Roger Salengro, Ministre de l'Intérieur, de dissoudre les ligues, dont les *Croix de Feu.*

En juillet 1936, avec l'accord du même Salengro, La Rocque fonde le ***P**arti **S**ocial **F**rançais* et se retrouva ainsi à la tête de 300.000 anticommunistes.

Le 12 juillet, La Rocque désigne Mermoz comme vice-président. Lequel déclara à l'Assemblée constitutive, salle Wagram " *Je n'ai jamais fait de politique et je n'aime pas cela. Seules les questions sociales me passionnent et m'intéressent. J'ai eu à en souffrir, d'autres en souffrent. Voilà pourquoi j'entre au PSF, parce que ce n'est pas un parti, parce que nous devons vivre sous un seul signe, autour d'un chef ... le colonel La Rocque, mon chef, celui auquel j'ai voué le meilleur de moi-même ; je le mets sur le même plan que mon métier, et cela pour moi, c'est le maximum de ce que je peux faire* ".

Le *PSF* donnait la priorité au *social* sur le *politique*. On y célébrait l'autorité. On y prônait la *fusion* plutôt que la *lutte* des classes. Programme idéaliste mais inapplicable, en pleine ascension du Front Populaire.

Oubliant sa neutralité prudente, La Rocque admit l'action comme processus légal pour s'imposer. De dérangeantes, les troupes de La Rocque devinrent inquiétantes pour ses adversaires.[29]

Mermoz inculpé

En octobre 1936, sa vice-présidence valut à Mermoz d'être perquisitionné et inculpé pour *tentative de reconstitution de ligue dissoute*, avec La Rocque et autres. La perquisition a rapporté de l'armement : chez Mermoz un poignard exotique et chez La Rocque un revolver en vente libre. Guère plus en documents.

Les archives municipales de Soissons ne contiennent que quelques informations pour la période de 1932 à 1937 et ne citent pas Mermoz. Les archives de la Police sur les réunions des *Volontaires Nationaux*, du *PSF* et celle des *Croix de feu* du dimanche 26 novembre 1933, salle de la Bourse, place de la République, ont été pillées.

Pour 1936, on n'y évoque que l'affaire soissonnaise du 16 septembre, du colleur d'affiches *PSF Formysin* , qui secoua le monde politique jusqu'à la Chambre de députés.[30]

Il régnait aussi alors une psychose de *caches d'armes* qui, dans l'Aisne, concernait le *CSAR* plutôt que le *PSF*.[31]

---

29. En riposte, La Rocque fut qualifié entre autres de *Casimir* et on moqua les *Croix de Feu* par une contrepèterie facile à convertir.
30. Formysin, rendu presque aveugle par une grenade le 10 nov 1918 ne sut pas échapper aux grévistes qui l'interpellèrent rue des Feuillants à Soissons. Il fut jugé par un simulacre de tribunal, passé au minium, libéré le lendemain. Il mourut âgé, organiste aveugle avec sa femme à Paris. Voir rapport de J.Foucart.
31. CSAR. ***C**omité **S**ecret **A**ction **R**évolutionnaire.* Filiale de la *Cagoule* à l'Extrême Droite.
Archives Nt F7.14672. Dossier Ministère Intr :*Dépôts d'armes*. Rapport Comm Div Reims, Delrieu, 16.10.36.

Le 17 octobre 1936, le journal *Flambeau* mentionne des réunions du *PSF* à Hirson, Saint Quentin et Soissons les 16 et 23 septembre pour 2.000 personnes. Mais les rapports de police, là non plus, ne mentionnent pas la présence du pilote.

Le gouvernement Front Populaire aurait-il incarcéré Mermoz ? On ne le saura jamais. Car sa mort deux mois après, suspendit les poursuites et l'enquête se terminera par un non-lieu un an après sa mort.

Pour lors, Mermoz écoeuré par le fonds et la forme de son inculpation, se réfugie dans le pilotage alors qu'il n'y est plus contraint.

Le 19 octobre Mermoz est au Brésil, le 27 au Sénégal.

Le Ministre Salengro se suicide, victime de la calomnie.

Le 11 novembre Mermoz est pour la dernière fois chez sa mère à Rocquigny en Ardennes. Avec Saint-Exupéry il assiste au défilé. Puis les deux pilotes discutent politique en arpentant le jardin de Mangaby.

Mermoz en mission vers la mort

En fin 1936, la Direction d'Air-France avait ordonné à son Inspecteur Général Mermoz d'effectuer lui-même une traversée de l'Atlantique Sud pour redonner confiance aux équipages envers les Laté 301. Ces hydravions mal modifiés depuis les *Laté.300*, étaient si peu sûrs qu'il ne cessait de les dénoncer jusqu'à en remettre sa démission, refusée évidemment. Mermoz et Collenot affirmaient que les structures de ces hydravions se déformaient en vol, affectant l'efficacité des gouvernes. Et les hélices avaient la manie de s'échapper.

En 1982, J.Dabry, autre pionnier, expliqua que " *la rupture de dents d'engrenage du planétaire mobile du réducteur:.. sont allés crever le carter, libérant ainsi l'hélice. Cette rupture a été causée ... par des vibrations du vilebrequin du moteur consécutives au changement du système de bielles concentriques par un système de bielles et biellettes réunies par un oeilleton.* ".

Récapitulons quelques accidents survenus sur les *Laté* avant la mort de Mermoz.

Un an avant, Mermoz amerrit avec le *Croix du sud* avant que l'hélice ne s'échappe.

Dix mois avant, le *Ville de Buenos-Aires* disparaît avec Collenot le mécano, le plus profond ami de Mermoz. Mermoz est définitivement meurtri car peu avant, Collenot lui avait écrit sa crainte des nouveaux moteurs Hispano. " *La prochaine fois, je ne reviendrai pas... Le matériel n'est plus à la hauteur: Nous y passerons tous, monsieur Mermoz. Oui, tous.* ".[32]

Quatre mois avant, Guillaumet amerrit avec le *Ville de Rio* alors qu'une hélice ne tenait plus que par la casserole.

Quinze jours avant, autre incident sur le *Croix du Sud*, au Brésil.

Mermoz et E.Serre, directeur du matériel d'Air-France, avaient demandé le retrait des *Laté.301*. On ne les écouta pas et Mermoz se plaignit " *Je suis persuadé que nous allons vers un coup dur ... J'accepterais de piloter une brouette, à condition qu'elle soit solide.* "

Ainsi, Mermoz avait reçu mission de risquer plusieurs vies dont la sienne, pour justifier des *biellettes à oeilletons* ou autres mécaniques. C'est tragique.

---

32. Malgré une intimité, une amitié et une confiance absolues et réciproques, Collenot n'appelait Mermoz que *monsieur Mermoz*. A la disparition de Collenot, Mermoz adopta ses enfants.

Le 5 décembre 1936 Mermoz obéit. Il embarque au Bourget pour Oran. Le 6, il rejoint Casablanca d'où il prend l'avion d'Air-France et arrive à Dakar le lundi 7 vers 2 heures du matin, frais et dispos. La météo est excellente. Guillaumet l'emmène à l'hydrobase.[33]

Comme à l'accoutumé Mermoz endosse très vite sa carapace de chef. A Lanatta son co-pilote désigné, il préfère Pichodou qu'on alla arracher aux douceurs conjugales.[33bis] L'équipage sera donc Mermoz, Pichodou, Lavidalie mécanicien, Ezan navigateur, Cruveilher radio.

Mermoz procède aux essais au point fixe sur l'hydravion *Croix du Sud*.

Le rituel d'un décollage à Dakar n'admettait aucun retard. A 3 h dans la nuit, des ombres chargent le courrier dans l'hydravion. Quelques vérifications. A 3 h 45 l'équipage monte à bord. Lavidalie s'active. Ezan prépare cartes, sextant, dérivomètres et règle à calcul. Cruveilher teste ses lampes. Mermoz essaie les commandes et ordonne le départ. Un moteur tousse, éclate et démarre, puis un autre et enfin les quatre commencent leur effort qui va durer vingt heures. Peu à peu, l'hydravion prend sa vitesse assourdissante. La mer cogne contre la coque. En cinquante secondes, l'avion déjauge, effleure la mer et enfin s'envole.

La mort

Ce 7 décembre 1936 avant le décollage, Lavidalie avait pris une demi heure de retard à réparer un clapet. Puis après une heure de vol il signale que l'hélice du moteur arrière droit ne fonctionne qu'au petit pas. Mermoz fait donc demi-tour et à 6 h il est de retour à Dakar. Il demande l'avion de réserve, un Farman. Or cet avion n'est pas disponible avec ses deux moteurs démontés sur le sol. C'est anormal et même suspect. Furieux, Mermoz ordonne de réparer *Croix du sud*.

Lavidalie et le mécano de la base constatent une fuite d'huile au réducteur de vitesse. Mermoz réclame un autre réducteur au chef d'atelier. Il y en a un, en instance de retour en France pour contrôle chez Hispano-Suiza. Il semble en état de marche. Lavidalie le prend en charge. Impatient, Mermoz arpente le ponton en fumant. Enfin, on lui dit que c'est prêt. Il a trois heures de retard. C'est inadmissible à l'Aéropostale. " *Le courrier a assez attendu, on y va* ". Ses dernières paroles à terre. A 6 h 53, il décolle sans faire d'essai au point fixe.[34bis]

Le respect du courrier est-il la seule raison de cette précipitation ? Sur France-Inter le 7 décembre 1997 on expliqua que, talonné par les créneaux horaires, il l'était aussi par le calendrier. En effet, il devait revenir très vite de Rio, car *on* l'attendait à Paris pour fêter ses 35 ans. *On*, c'est évidemment une femme dont l'identité est protégée.[34]

Mermoz décolle pour la dernière fois et jusqu'à 10 h 20 Cruveilher émet *TVB*. A 10 h 40 il transmet le point. Ils sont à 700 km de Dakar. Altitude, 550m. TVB. (Tout va bien). C'est Pichodou qui a pris le relais aux commandes.

Soudain à 10 h 47, un message " *Coupons moteur arrière droit....*". Ni *STOP* ni *SOS*.

Déjà l'océan les aspire et les engloutit. A bord de l'aviso Air-France.I vers lequel *Croix du Sud* se dirigeait par radiogoniométrie, on n'a rien vu.

---

33. Guillaumet faisait figure de sage. Pour cet ultime entretien, il chapitra Mermoz sur son acte politique.

33 bis. Version contestée par Mme Pichodou, veuve du pilote, dans la revue Icare 178 parue en 2002. Son mari aurait rejoint l'aérobase de lui-même avec une valise, pour le cas où Mermoz aurait besoin de lui.

34. En 2001, B.Marck rencontre toujours cette nonagénaire chez elle, un sanctuaire dédié à Mermoz.

34 bis. Guillaumet, familier de l'Atlantique Sud, aurait en pareil cas, refusé de décoller après 6h, compte tenu des structures prévues pour l'assistance en mer et de l'heure d'arrivée à Natal.

Hypothèses sur le drame

L'hypothèse la plus courue veut que l'hélice du moteur arrière droit se soit détachée pendant la transmission du message. Lâchée dans le vide, l'hélice aurait lacéré la carlingue au niveau du poste radio, coupant câbles et gouvernes, déchiquetant peut-être le radio à son poste. Avec une carlingue cisaillée et un plan d'aile à droite déformé par les soubresauts du moteur privé soudain de résistance, *Croix du sud* disparaît à 20 km du dernier relevé géodésique. Comme pour Collenot en février on ne retrouva rien, sur un océan lisse comme un miroir, par un temps merveilleux.

En 1999, à 90 ans, Roger Amilhat, un des huit techniciens affectés aux Laté.300 à Dakar en 1936, disait avoir été le dernier à voir Mermoz embarquer pour la dernière fois. Il connaissait les difficultés de gestion des hélices. Lorsqu'on ne pouvait mettre une hélice en drapeau depuis le poste de pilotage, il fallait devenir acrobate. Il avait chronométré le temps nécessaire pour enjamber les obstacles, installer une échelle, grimper vers l'aile, arriver au fuseau-moteur et appuyer sur le bouton. Dans les meilleures conditions, à savoir à l'arrêt, il fallait 1mn 58 sec.

Une autre version du message avait été, paraît-il, enregistrée " ***Avons coupé*** *moteur arrière droit* ". Ce qui change quelque peu l'interprétation du drame.

A Dakar on attendit la confirmation. Si le message fut *Coupons* et non *Avons coupé*, la fuite d'huile du réducteur avait dû empêcher la mise en drapeau depuis le poste de pilotage. Dès lors, Lavidalie dut tenter de monter sur l'aile pour la mise en drapeau manuelle. Mais, ou il ne fut pas assez rapide, ou il fut éjecté dans le vide.

Imaginons Mermoz pendant leur courte chute, pestant contre les rejets d'Air-France, pensant aux prédictions de Collenot " *Nous y passerons tous, monsieur Mermoz* ".

Regretta-t-il d'avoir pour la première fois oublié son fétiche, un vieux portefeuille hérité du comte de La Vaulx ?[35]

Regretta-t-il d'avoir désobéi à sa mère au Bourget ? En effet voici ce qu'elle révéla à M. G.Louis en marge des enquêtes officielles, peu avant de mourir en 1955 : le 5 décembre 1936, après un déjeuner avec Kessel, Saint-Exupéry et Ripault pour fêter avec un peu d'avance les 35 ans de son fils elle courut au Bourget se jeter dans ses bras, le conjurant " *Il a encore appelé ! Ne pars pas !* ". Six fois déjà, elle avait entendu une sinistre voix masculine au téléphone " *Empêchez votre fils de partir, sinon vous ne le reverrez plus* ". Il répondit à sa mère " *Ils ne m'ont pas eu jusqu'à présent, ils ne m'auront pas !* ". Après quelques effusions, il embarqua.

Par ce dernier voyage Mermoz accréditait l'axiome abominable " *les meilleurs pilotes sont les pilotes vivants* " et de vérifier ce qu'il avait écrit dans son livre *Mes Vols* " *L'accident pour nous, ce serait de mourir dans un lit.* "

Alors y eut-il accident, imprudence, négligence ou attentat ?

Depuis 1988, on sait que l'enquête n'a retrouvé aucun réducteur de vitesse à l'atelier de Dakar. On fit un chronométrage qui permet d'affirmer que les mécanos n'ont pas eu le temps de remplacer le réducteur défaillant.

Et puis, comment le Farman qui n'était pas prêt à 6 h 30, le fut-il avant midi ? Pourquoi s'est on empressé de le remettre en état de vol avant l'annonce de l'accident ? Piloté par Guillaumet et Guerrero réputé le meilleur pilote du moment, il pourra survoler dès 15 h 10, un peu plus de quatre heures après le message, le lieu présumé de l'accident.

35. Mangaby légua cette relique à Coursault, ami du pilote en Syrie.

En 1937, La Rocque raconte en préfaçant *Mes vols*, qu'il reçut la visite étrange d'un dirigeant d'Air-France qui le pria de ne pas polémiquer sur la version d'un sabotage. Il répondit " *Je défendrai, contre une pareille imputation, chaque membre de l'équipage, fût-il communiste* " . Cette absolution suggère une suspicion envers tous les autres, mais l'enquête n'impliqua personne. Un fait est établi : le Farman n'était pas prêt. En conséquence, ou l'équipage avait été rassuré sur l'état de *Croix du Sud*, ou on l'avait obligé à utiliser un appareil défectueux, ou c'était une simple circonstance.[36]

Mermoz est mort. Sa gloire est acquise. Sa légende peut naître.

Pour la Gauche, Pierre Cot rédige les citations à l'ordre de la Nation et coordonne les obsèques du 30 décembre 1936, où deux flottilles, Armée de l'Air et Air-France, sillonnent le ciel dans un même hommage. Pour la Droite, les éloges étonnent moins.

Quant à Kessel et Saint-Exupéry qui avaient fermement mais amicalement reproché à Mermoz ses engagements, ils souffrirent plus que quiconque. Et l'on doit à Saint Exupéry ces mots émouvants " *Tu es un camarade avec tous ses défauts merveilleux que l'on aime. Et je t'attends pour te les jeter à la tête. Je te garde ta place toute chaude dans ces petits bistrots du soir où nous nous retrouvions, et tu seras en retard comme toujours, ô mon insupportable ami... J'ai si peur de ne plus jamais t'irriter* ".[37]

Avant sa mort Mermoz avait été atteint par plusieurs chocs.

D'abord après sa séparation d'avec sa femme, la mort de Collenot et la faillite de l'Aéropostale, il connut respectivement la déception, la tristesse et le dégoût.

Puis lors de sa dégradation civile lorsque le Front Populaire l'inculpa.

Après sa mort il entra dans une lente agonie politique qui n'est pas encore achevée.

En janvier 1937, peu après sa mort, une grand-messe à ND de Paris réunit autour de sa mère et la veuve de Collenot, Bréguet, Dautry, Déat, Kessel, Pétain, Renault, entre autres.

En 1938, la Ligne d'Amérique du Sud fut abandonnée à l'Allemagne, en échange d'une extension de l'Aéropostale vers l'Extrême-Orient. Les derniers progrès techniques rendaient les traversées rentables mais la France abandonnait la Ligne après avoir tant investi en morts, héroïsme et finances. Il se produisait ce que Mermoz avait voulu éviter. A Soissons, le 13 février 1935, il avait déclaré " *L'aviation, comme toutes les grandes oeuvres qui ont bouleversé le monde, est avant tout née d'une mystique* ". Or la rentabilité puis le mercantilisme politique avaient prévalu sur la mystique.

Mermoz récupéré par Vichy

Dès 1941, Vichy proposa Mermoz en modèle à la Jeunesse à l'affût d'idéal, de préférence à Guynemer entre autres héros. Ce dernier était une provocation pour l'occupant allemand car sa gloire émanait de victoires sur la DLV[38]. Seule Jeanne d'Arc fut opposée à Mermoz car elle, avait bouté ces mêmes Anglais qui venaient d'être odieux à Mers El Kébir.

Mermoz fut proposé comme " *martyr des iniquités de la politique des années trente, qui avait sacrifié la gloire du pays à de pauvres intérêts* ". Les Jeunesses Catholiques récusèrent ce choix à cause de sa vie privée pas assez exemplaire. En décembre on réédita son livre *Mes vols*. Son image fut aseptisée des impuretés et légendes idéalisées par Kessel. Après la défaite, Mermoz pouvait symboliser l'espoir.[39]

---

36. Questionné par l'auteur sur ce sujet, R.Amilhat s'est fâché, contestant que le Farman n'était pas aussi démonté que le prétendit l'enquête. Il voulait déposer un dossier aux archives d'Air France. Il était ému d'avoir à lire 93 ans, dormi dans la mythique chambre 219, celle de Mermoz, à l'hôtel de la Poste. Il est décédé en 2001.
37. Mermoz et Saint-Exupéry ne se tutoyèrent qu'après de longues années d'intimité professionnelle.
38. Deutscher Luftsportverband, ancêtre de la Luftwaffe avant 1935.
39. François Pernot Revue Historique de l'Armée n°2-1993 ADA R37.

En 1942 Louis Cuny tourna le film *Mermoz* la seule biographie d'un contemporain réalisée pendant l'occupation. C'était la reprise d'un projet de Jean Dréville, avorté en 1939. L'acteur qui jouait Mermoz, Robert Hughes Lambert, ne participa pas à la première le 14 octobre 1943 à l'Opéra. Il venait d'être arrêté pour homosexualité. Interné à Drancy, on lui fit enregistrer clandestinement les dialogues des raccords tournés par l'acteur Henri Vidal, de dos. Puis on l'expédia mourir en camp de concentration. Les Français boudèrent ce film.

En 1944 à la Libération, le Comité Interprofessionnel de l'Epuration oublia ce *Mermoz* et les protagonistes du film.

Fin du PSF

Dès l'Occupation allemande, après avoir formé un nouveau *PSF*, un volatil ***P**rogrès **S**ocial **F**rançais*, La Rocque s'opposa à Vichy. Puis il entra en Résistance jusqu'à son arrestation en mars 1943 et fut déporté en forteresse en Bohême. Il mourut en 1946 des suites de cet exil. Et aussi de l'oubli ou du mépris de certains de ceux qu'il avait servis. Le *PSF* ne lui a pas survécu.

Mermoz et la Jeunesse

Il restait le souvenir de l'épopée de Mermoz.

C'est l'Armée qui l'avait façonné au pilotage. C'est Didier Daurat qui l'avait propulsé dans la Chevalerie aérienne où il inventa le métier de pilote de ligne. C'est La Rocque qui l'avait chaperonné en politique. S'il n'eut pas le temps d'y faire carrière, il prit celui de se préoccuper du sort de la Jeunesse. A laquelle il laissa ce message en 1935 " *Vous êtes responsables des lendemains de notre pays... Il faudra toujours tendre, moralement, intellectuellement, physiologiquement vers un but, servir votre pays, la collectivité de vos semblables et le progrès humain.* ".

Et sur le plan social " *La hiérarchie des valeurs doit remplacer la hiérarchie sociale, celle-ci ne peut et ne doit exister qu'en fonction de l'autre.* "

Débats posthumes

Il s'impliqua totalement et volontairement dans tout ce qu'il a entrepris, fait et vécu. Et il est impensable qu'il se soit laissé récupérer, même si sa popularité fut utilisée après sa mort. Altruiste et pacifiste, il n'aurait pas toléré être compromis dans un quelconque extrémisme. On a pu lire dans le journal *L'Excelsior* un extrait d'une lettre du pilote, écrite peu avant sa mort " *Je voudrais bien un jour pouvoir travailler en paix ... sans être obligé, de me faire franc-maçon, ou radical-socialiste, ou de Droite, ou de Gauche pour agir.* "[40]

Depuis, périodiquement, des détracteurs se réveillent et ressassent les mêmes insinuations. En voici quelques exemples.

En mai 1977 et juin 78, un magazine sur l'Aviation fut diffusé par Antenne.2 et TF.1, puis rediffusé en 1994 sur une chaîne câblée. " *Toutes ces idées de mystique de la Ligne, de pureté, de dépassement, d'aviateur surhomme, tout cela mal assimilé, avait conduit Mermoz à s'engager ... dans les Croix de Feu, un de ces groupements d'Extrême-Droite qui tenteront d'abattre la République le 6 février 1934* ". Ce n'est qu'une approximation quant à Mermoz mais c'est une contre-vérité quant à l'action des *Croix de Feu*.

En été 2000 dans une revue régionale, le Mermoz du PSF fut taxé de *fascisme et d'antirépublicanisme*. On prétendait vouloir *gifler son profil de médaille*.[41]

40. Le 9 décembre 1936, sous la signature de J.Mortagne, historien de l'Aviation.
41. *Graines d'Histoire.10, Quand Mermoz saluait à la romaine*, une interprétation du *Mermoz* de E.Chadeau.

Furent-ils donc fascistes et antirépublicains les *Croix de Feu*, *VN* ou *PSF* qui dès juin 1940, participèrent à la fondation des premiers centres de Résistance, à Soissons entre autres ? Certains en moururent parmi les 22 membres du réseau *Vérité française*, arrêtés à Soissons le 25 novembre 1941 par la police secrète allemande, sur ordre de Paris.[42] Martyrs exemplaires pour ceux qui, plus tard, choisirent de s'engager.

Moins sérieusement en 2001, il lui fut reproché d'avoir manifesté un trop grand attachement à sa mère et d'avoir sacrifié à une sorte de culte fasciste du corps, à l'instar des effets de torse de Mussolini.[43]

C'était oublier que Mermoz avait déjà façonné ses muscles bien avant l'accession du *duce* au Pouvoir, et que c'est le *duce* qui admirait l'aviateur Mermoz et non l'inverse.

Par ailleurs, est-ce vraiment suspect d'aimer sa mère même à 30 ans, et de le lui écrire ? Mermoz tint à prouver à sa mère sa dévotion, mais s'il s'attacha à un jupon ce fut à celui de sa femme. Et à celui des femmes qui ponctuèrent ses escales ou qui s'infiltrèrent dans sa vie.

Conclusion

Essayons d'en finir avec les soi-disant *fascisme* et *anti-républicanisme* de La Rocque et de Mermoz.

En avril 1961, 15 ans après la mort de La Rocque, le Président De Gaulle, à un Conseil des ministres, ordonna de réparer l'ostracisme subi par le colonel. " *...on a été injuste avec le colonel de La Rocque qui fut un patriote. Il faut envisager une réparation...* ". Et très vite on lui attribua une carte posthume et la médaille de déporté-résistant.

Puis 27 ans après encore, en 1988, le Président Mitterrand, félicitant le réalisateur Lakdar Hamina sur son film *La dernière image*, déclara que *l'Histoire avait été injuste avec La Rocque.* Il confirma plus tard au journaliste Elkabach, avoir *adhéré aux VN... brièvement*, oubliant de rappeler qu'il avait à l'époque, pris le temps de défendre l'éthique des *Croix de Feu* par des conférences les 18 et 25 janvier 1935.[44]

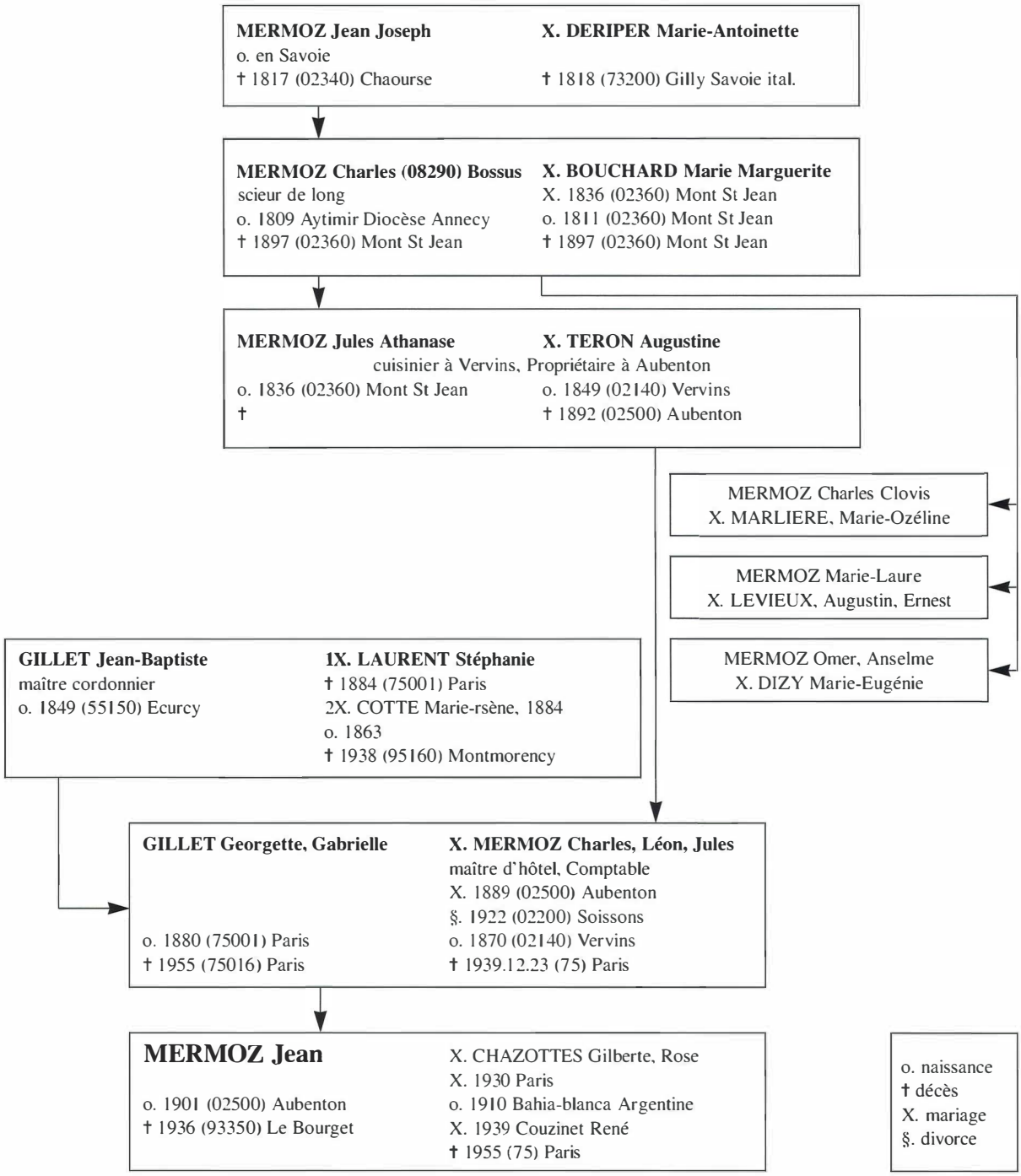
Ces éminentes absolutions de deux Présidents de la République, antagonistes mais qu'on ne peut accuser d'anti-républicanisme, concernant le mentor que Mermoz avait choisi, montrent que l'engagement politique du pilote n'était pas si extrémiste.

S'il fut extrémiste ce n'est pas en Politique. Mais il fut extrêmement patriote, extrêmement aviateur, extrêmement généreux, extrêmement exigeant, extrêmement séduisant, extrêmement idéaliste. Bref, exemplaire et inaltérable aux attaques sinusoïdales.

---

42. A l'occasion de cette rafle, le Préfet de l'Aisne a écrit au Préfet Ingrand " *Parmi les personnes arrêtées ne figurent aucun communiste [mais] figurent des militants PSF, dont M.L... .marchand d'instruments de musique. L'ensemble de ces personnes était connu pour leurs opinions nationales* ".
Délégation générale Territoires Occupés à Paris. Arch.Nat. FI A.3663. Arch.Nat.Rapports des Préfets FI.CIII.
Vie et mort du chef d'escadron HC Descamps par P.Descamps, son fils
43. Questions posées à l'auteur au cours d'exposés sur *Mermoz.*
44. Le 12 septembre 1994 sur France.2 et *Le colonel de La Rocque.* Fayard, pages n°954 à 958.

DOCUMENTS
La généalogie de Jean Mermoz





Mainbressy 9 Avril 1923

Maman chérie.

J'ai trouvé ta bonne lettre en rentrant de Soissons samedi soir. Tu dois avoir maintenant la mienne en ta possession ; mais d'après le peu que j'ai pu apprendre je crois qu'il n'y ait pas lieu de s'inquiéter quoique le divorce n'ait pas été prononcé à ton profit. Une certaine somme que je ne connais pas doit te revenir. Mon père s'en étant plaint à moi à plusieurs reprises. Enfin si cette somme comble toutes les dépenses et frais que tu as eus ou auras la question ne sera pas trop mal réglée.

Que veux-tu ? Le principal est que tu n'y perdes et surtout que tu aies ta liberté.

L'entrevue a été tout à fait calme. Je lui ai dit tout ce que j'avais sur le cœur ; aux choses un peu dures que je lui ai dites il ne m'a pas répondu, parce qu'il a compris, malgré tout ; il en a même eu les larmes aux yeux à un moment donné. Je lui ai montré en outre toute l'affection que j'avais pour toi ; j'ai voulu lui faire comparer, comprends-tu ? Il m'a répondu que ce qu'il n'avait pu faire pour moi dans le temps, il travaillait de façon à le faire plus tard. Enfin tu te doutes un peu que de ce qu'il a pu me dire à ce sujet ; sa vieillesse sans soutien en cas de maladie etc. Il m'a dit de plus que ne connaissant rien de ce qui s'était passé et par là ne pouvant pas en juger, rien ne devait être changé à nos relations. Enfin je te raconterai tout cela en détails quand je te verrai.

Cette femme chez laquelle il est a été bouleversée d'être mise en cause et je crois qu'elle est allée au tribunal. Comme elle est très connue et très estimée à Soissons, le jugement a été annulé et le second a été rendu au profit de mon père. Voilà ce que je crois savoir.

Enfin ma petite maman c'est un mauvais cauchemar pour toi en mains. Mais tu feras bien de demander plus amples renseignements sur le compte-rendu du jugement à ton avoué qui tu m'a[s] tout l'air de [t]e payer ta tête et surtout de ne pas lui envoyer d'argent. Il va un peu fort.

C'est cela, ma petite maman, j'accepte ta solution. Maintenant au cas où tu viendrais à rester quelques jours de plus, j'irai[s] te voir à Lille, puis irai à Ferrière voir Coursault jusqu'au moment où tu rentrerais à Pontoise.

J'en ai parlé à grand-mère et l'ai[t] mis[] au courant de mes projets. Elle ne s'en est pas fâché[] et l'a au contraire très bien compris. Elle m'a dit qu'elle se doutait bien que j'avais non seulement des amis mais des amies à voir.

Je suis souvent bien près de toi, maman chérie, par la pensée. Malheureusement, je te voudrais un peu à moi. Enfin va, ... nous encore presque deux mois à ...

Je t'embrasse de toute mon âme. Jean

Lettre de Jean Mermoz à sa mère

Mangaby avait exigé d'être enterrée avec les lettres et des souvenirs de son fils. Mais on photographia les lettres avant[45].

La lettre ci-contre explique son choix au profit de sa mère face aux décisions de divorce de ses parents par le Tribunal de Soissons, malgré des attendus peu complaisants[46]. Son animosité envers son père s'atténuera au fur et à mesure de son ascension professionnelle. Il n'était pas du genre à renier ses attaches.

Il pratiquait selon les circonstances ou son humeur, deux formes d'écriture, l'une droite l'autre penchée, dont certains caractères sont *verrouillés* par une boucle ou une sorte de cédille. Peu de fautes d'orthographe. Pour signer il enfermait son nom dans une boucle rétrograde du type ballon-dirigeable. Ses rapports de vol sont de même qualité.

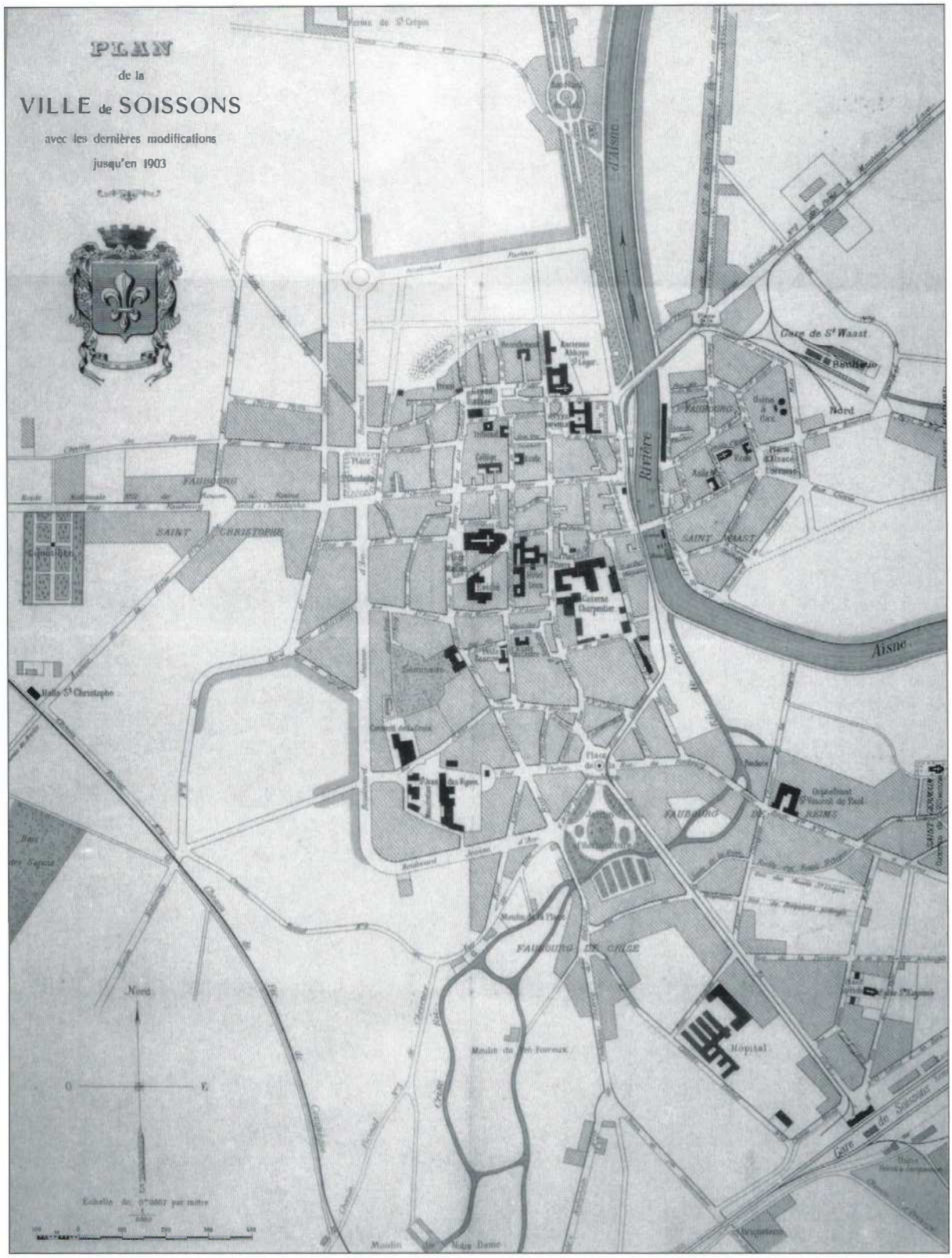
45. La correspondance de Mermoz à sa mère principalement, vient d'être éditée. (Mermoz, Défricheur du ciel).
46. Arch. Dép. Aisne 120U130.

Bibliographie

Mes vols	Jean Mermoz Flammarion 1986
Mermoz	Joseph Kessel
Mermoz	M Marmin Chroniques J.Legrand Périgueux
Jean Mermoz Tome I, II, III	Revue Icare n°119.123.178 Jean Laserre
Jean Mermoz	Mortane Jacques Plon 1936
Mermoz	Libr Acad Perrin 2000 E Chadeau
Jean Mermoz Défricheur du ciel	Correspondance 1921-1936 Edit.L'Archipel 12.2001
Mermoz 100 ans après	Magazine d'Air-France n°56
Les ailes de Prométhée	Tissot Janine Thèse Astro Psychanalytique
Mermoz toujours vivant	Le Petit Journal Mars 1938
Dans le sillage de Mermoz	Lt Colonel Herbillon
Mermoz enfant de l'Aisne	Bull Fédér.Sté.Hist.Aisne1992 J.Hallade
Les années difficiles	M.Jullian Livre de poche. Vingt hrs pour vaincre Atl Sud
Mermoz un aviateur hors de son époque	Fr Pernot Fana de l'Aviation 349
Deux aspects méconnus de la vie de MZ	Fr Pernot Revue Hist/Armée.4 Aviatr.d'hydrav
Mermoz Vie secrète	l'Histoire M1842 Emmanuel Chadeau
Quand Mermoz saluait à la romaine	Graines d'histoire n°10. Droit.réponse n°11
Testament de Mermoz	Photocopie Natal 24 juin 1930.
Mermoz et le *PSF*	Fax Gilles de La Rocque à J Nobécourt 7.12.96
Argus soissonnais	17.12.33 J.Mortane 13.2.1935 Mermoz au Casino
Cordées 1945	Premiers de cordées Pilote de ligne
Eclaireur de l'Est (avant l'Union)	Bande dessinée
Nouvel Observateur .22.04.99	Seconde mort de Mermoz. Film de Blüwal Acteur Lambert
Aéropostale	
L'Aéropostale	Margot, Olivier'Heimermann.Arthaud et Historama M1856
L'Histoire Spécial 58 juillet 1983	Du pain, du sang, du rêve JP Rioux
Route de l'Aéropostale LRDA	Blanc François Aubenton.Dakar à moto
La Rocque	
Colonel La Rocque	Nobécourt Fayard
La Rocque JF Roberval ViceRoi Canada	E Morel SahCompiègne 1914.1920
La Rocque et le *PSF*	Enquête sur l'Histoire 27.8.1998 La fin des *Croix de Feu*
La Rocque et son parti comme je les ai vus	Fr Veuillot Plon 1938
Fascismes français 1923.1963	Lasierre Raymond Plumyène Jean
Synarchie (mythe permanent complot)	Dard Olivier
A l'école de l' Action française	Huguenin François
Département Aisne *Croix de Feu*	Arch Nat 1934.1942 G.de.La.Rocque
Le 6 février 1934. République en danger	Chavardés Maurice Calmann-Lévy .
René Couzinet	
Rêve fracassé Aéropostale Mz-Couzinet	Couzinet Alexandre Lanire, éditeur
René Couzinet et sa soucoupe volante	Cdt Bousquet Fana Aviation.353 04.1999
Divers	
Suzanne Deutsch/Meurthe La Fée/ailes	Ed Garyga & Rob Staes
Français sous l'occupation. Peuple/désastre	Amouroux Henri I page 29
L'Histoire interdite	Thierry Wolton (Lattés) Pierre Cot
La Guerre d' Espagne	Hugh Thomas Pierre Cot, Jean Moulin
Des bains de mer aux tractions avant	Images mémoire Larousse 1900.1945

Remerciements pour leur aide dans la recherche de documentation

Aux témoins de l'époque, G.Louis filleul de Mermoz, †R.Amilhat, †G.La Rocque, †R.Masthias.
A M. B. Marck, biographe de Mermoz.
A l'Aéroclub de Soissons.



Plan de Soissons en 1903

La ville s'est encore peu développée en dehors du tracé des anciens remparts. Dans la vieille ville les rues étroites et sinueuses. les impasses rendent le plan général peu lisible. Le quartier de la Gare et le faubourg de Reims se sont étendus rapidement mais sans plan bien cohérent. Le faubourg St Christophe commence à apparaître. Des percées sont préparées vers la vieille ville. comme le calamiteux projet qui prévoyait de traverser l'abbaye St Jean des Vignes. Col. Musée de Soissons

L'URBANISME DE LA RECONSTRUCTION A SOISSONS

JEAN BOBIN

I Les villes de la Reconstruction – d'après 1920 – sont-elles ringardes ?

Ringardes ! Le distingué Emile Jeanneret – dit Le Corbusier – n'a certainement jamais utilisé un tel terme, pourtant il pourrait résumer sa pensée. Pour lui la France d'après guerre a manqué une occasion historique, elle a refusé d'entrer dans l'ère industrielle de l'habitat. On s'est contenté de reconstruire les villes et les villages ainsi qu'ils étaient avant 1914, les plans d'urbanisme n'ont montré aucune imagination. On a rebâti du neuf déjà vieux sans la volonté de créer un cadre nouveau en symbiose avec les temps nouveaux. Ce jugement définitif est repris sans nuances par les ouvrages traitant de l'urbanisme même les plus récents.[1]

Que la Reconstruction ait voulu être une reconstitution, cela apparaît dans tous les discours de l'immédiat après-guerre "c'est la France d'hier qui doit renaître demain " déclare Léon Noël. La France, gravement atteinte par la "très grande guerre "a du puiser dans ses ressources les plus profondes pour ne pas disparaître. Le pays veut maintenant réaffirmer ses cultures traditionnelles, ses racines, qui ont fait sa force et son âme. Cette aspiration profonde et émouvante soulève presque tout le pays.Cette aspiration rejoint le courant régionaliste apparu dés la fin du XIXe qui veut éviter aux paysages français l'uniformisation d'une architecture internationale.[2]

Mais on oublie que la Reconstruction a voulu en même temps moderniser, rationaliser le paysage des villes et des villages. On sous-estime cette ambition de reconstruire une France qui concilie les traditions et l'entrée dans les temps nouveaux. La ville de Soissons illustre très bien ce double projet.

Aujourd'hui les "machines à habiter ", théorisées et idéalisées par Le Corbusier ont enfanté ces grandes barres déglinguées qui proclament si fortement le divorce entre les architectes qui conçoivent les logements et ceux qui y vivent.[3]

Par contre les quartiers issus de la première reconstruction ont bien résisté au temps. La population y vit facilement et s'y promène volontiers même si elle ne remarque guère la singularité de l'urbanisme et de l'architecture. N'est-il pas temps de faire comprendre la valeur de cette reconstruction sans ignorer ses insuffisances ?

A Soissons les règles qui ont guidé l'urbanisme de la Reconstruction influencent encore énormément la vie de la ville.

1. Voir "Histoire de l'architecture au XX siècle " 1985
2. Sur le régionalisme, qui est d'ailleurs un phénomène européen voir le numéro spécial de la revue "Monuments "
3. Sur la critique de Le Corbusier lire "Urbanisme, utopie et réalité "de F. Choay Le Seuil 1965



Fig. 1 *Vue générale de Soissons vers 1970*
On distingue bien le tracé des anciens remparts et les larges percées crées par l'urbanisme de la Reconstruction Col.personnelle

II En 1914 les édiles se désolent : que faire avec un vieux centre si médiéval ?

En 1914, Soissons est composé de deux villes très différentes : la vieille ville médiévale est regardée de haut par les quartiers nouveaux qui se sont rapidement édifiés depuis la fin du XIXe.

Jusqu'en 1885 la vieille ville est corsetée dans des remparts très imposants et entourés d'eau, elle paraît peu pénétrable à la circulation moderne. Le plan en quadrillage d'origine romaine n'est guère plus lisible tant se sont ajoutées des voies sinueuses et de multiples impasses. Les rues sont très étroites : quand elles atteignent 8m ce sont des voies principales ! Les places sont peu nombreuses et très petites : la plus vaste est la Grand-Place qui ne couvre que la moitié de la surface actuelle. Pour traverser la rivière par le Vieux Pont, les voyageurs doivent parcourir l'étroite rue St Martin jalonnée de commerces et d'hôtels et éviter les écoulements douteux car il n'y a pas de système général d'égouts. Le faubourg saint-waast, de l'autre côté de l'Aisne, est beaucoup plus petit mais présente les mêmes aspects, ce faubourg est occupé par une population beaucoup plus modeste que celle de l'autre rive.[4]

Pourtant le "progrès" se diffuse. C'est d'abord le chemin de fer qui arrive en 1862. La gare est contrainte, du fait des règlements militaires régissant les places fortes, de s'établir à 1 km de la porte Saint-Martin (actuelle place de la République) et on trace une large voie (20 m de large) pour relier la gare à la ville.

En 1885 la ville obtient enfin – cela était demandé depuis plus de 60 ans – la destruction des remparts, la municipalité achète d'un coup 80 ha c'est à dire une étendue plus grande que celle de la vieille ville !

4. Pour les photos de la ville avant 1914 on peut consulter les collections de Société historique de Soissons, celles du musée municipal et celles de la bibliothèque municipale

C'en est fini du corset de fer qui étouffait la vieille cité. L'urbanisation des terrains ainsi libérés est conduite avec beaucoup de dynamisme.

L'aménagement s'inspire directement des principes développés pour les transformations de Paris sous la conduite du préfet Haussmann (Benevolo[5], dans son "Histoire de la ville "parle d'urbanisme post-haussmannien "). La circulation est la priorité absolue, alors qu'auparavant on se préoccupait surtout de la qualité architecturale des bâtiments : " ... les producteurs et les marchands trouvent leur compte à s'établir dans le courant de la circulation ; les oisifs de notre époque ont l'habitude et le besoin d'aller sans peine et sans retard où le plaisir les appelle. "



Fig. 2 *La place de la République au début du XXe siècle Edifiée à l'emplacement de la porte St Martin. cette place ronde obéit aux principes de l'urbanisme post-haussmannien. Elle organise la circulation pour une bonne partie de la ville.Col.Musée de Soissons.*



Fig. 3 *La place de la République Vue aérienne vers 1990. Col. Perso.*

5. Benevolo "Histoire de la ville".



Fig. 4 *La rue Saint-Martin en 1907*
Des boutiques nombreuses le long d'une rue étroite.
Il s'agit la principale rue commerçante de la ville. Col.perso.



Fig. 5 *Le boulevard Pasteur avant 1914*
De grandes maisons bourgeoises occupent l'emplacement libéré
par la destruction des fortifications. Col.perso.

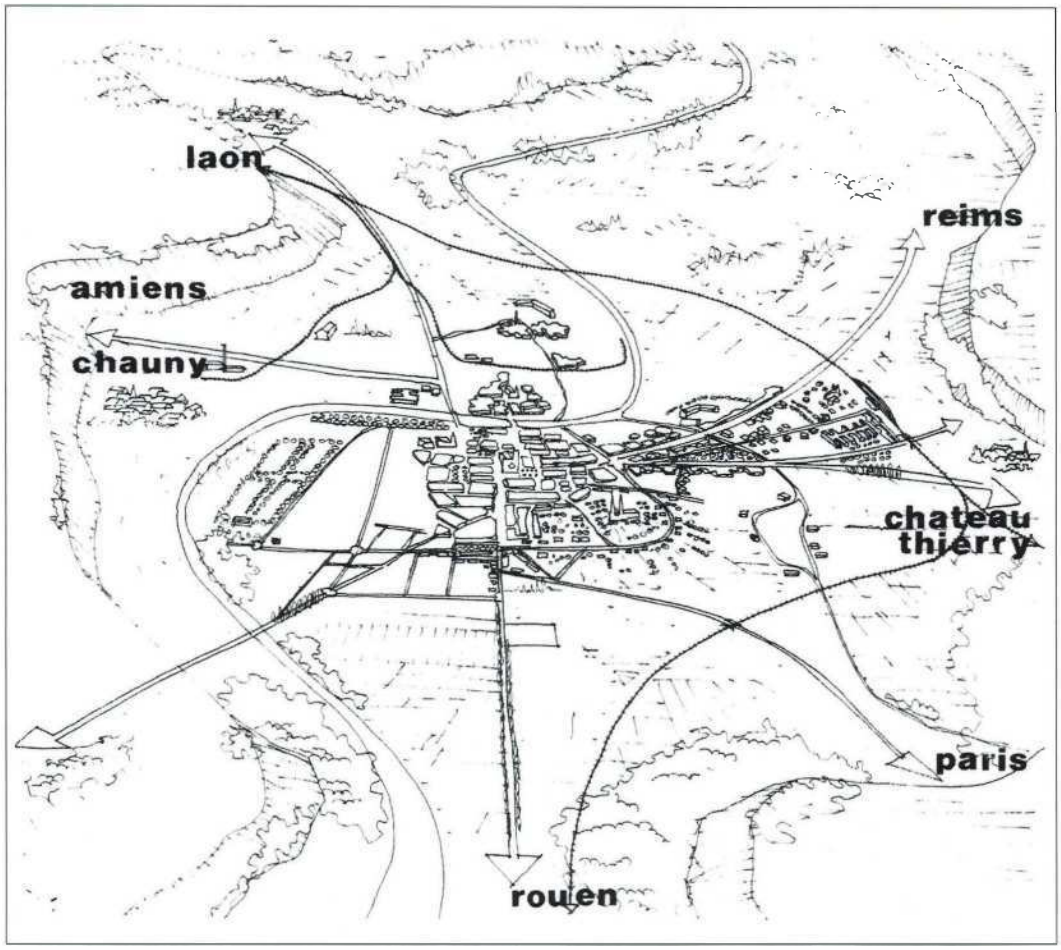


Fig. 6 *Croquis reconstitué de Soissons à la veille de 1914.*

A Soissons,[6] une large voie circulaire de 20m, avec de larges trottoirs plantés d'arbres, est établie à l'emplacement des remparts et organise la circulation générale. Située à la jonction entre la vieille ville et le nouveau quartier de la Gare, la place de la République devient la place la plus prestigieuse de la ville : on a pu la qualifier de "vitrine de la bourgeoisie soissonnaise "par la qualité architecturale des immeubles et les fonctions des activités qui s'y implantent (banque, Bourse aux grains).

Le quartier de la Gare se construit très rapidement le long de rues d'ailleurs mal reliées entre elles. A l'ouest du boulevard,d'autres rues préparent l'expansion de la ville (rue de Puysegur, rue Charles Périn etc.). La place St Christophe est conçue pour la détente et la promenade, tout comme la place Alsace-Lorraine, de l'autre côté de la rivière : " ... lieux de tranquillité et d'ombrage pour les promeneurs et les enfants... " [7] Ce nouveau quartier permet un fort accroissement de la population qui atteint 14 000 habitants en 1914 contre moins de 10 000 en 1871. Des industries s'établissent dans les faubourgs. La ville bourdonne d'activités.

Les élus s'en félicitent en termes fleuris et déplorent l'état du vieux centre si archaïque : non seulement la circulation y est difficile mais beaucoup de logements sont mal éclairés et exigus. Les découvertes scientifiques l'attestent : les maladies microbiennes trouvent un terrain favorable dans les vieilles villes malsaines où le soleil ne peut pénétrer. L'hygiénisme exige de grands travaux de rénovation. Des plans sont

6. Sur les transformations de la fin du XIX voir note attribuée à Paul Devauchelles reprise dans le registre du Conseil municipal de l'année 1919 Archives municipales de Soissons.
7. Idem

préparés, le dessin de la voirie prépare des liaisons avec de futures percées dans le centre, un nouveau pont est déjà projeté. Lorsqu'on édifie un monument aux défenseurs de la ville pendant le siège de 1870, le génie ailé qui le couronne tourne résolument ses fesses à la vieille ville, la statue est immédiatement baptisée " Culverville "[8]

Mais les travaux dans le centre demanderaient d'énormes moyens financiers, en particulier pour les expropriations. La municipalité ne voit pas de solutions.

III Le martyre de Soissons

L'expression est de Mgr Péchenard évêque de Soissons[9]. Pendant près de 3 ans, de septembre 1914 à mars 1918, puis de mai à août 1918, la ville se trouve directement sur le front. A certains moments les combats sont particulièrement violents.

Les tirs d'artillerie, surtout de l'artillerie allemande se concentrent particulièrement sur le vieux centre, autour du vieux pont et de la cathédrale ; il est possible que les ruines de la cathédrale aient servi de repères aux artilleurs.

Un bijoutier méticuleux répertorie soigneusement les bombardements et il compte 85 000 obus tombés sur la ville entre octobre 1914 et mai 1918 (il est évacué à cette date).

En novembre 1918 la ville est un paysage désolant : sur 3000 maisons existantes en 1914, Fernand Marquigny[10] estime que 2 000 sont détruites ou très endommagées. Mais un intense désir de faire renaître la ville anime les habitants qui commencent à revenir, ainsi que l'équipe municipale qui se reconstitue.

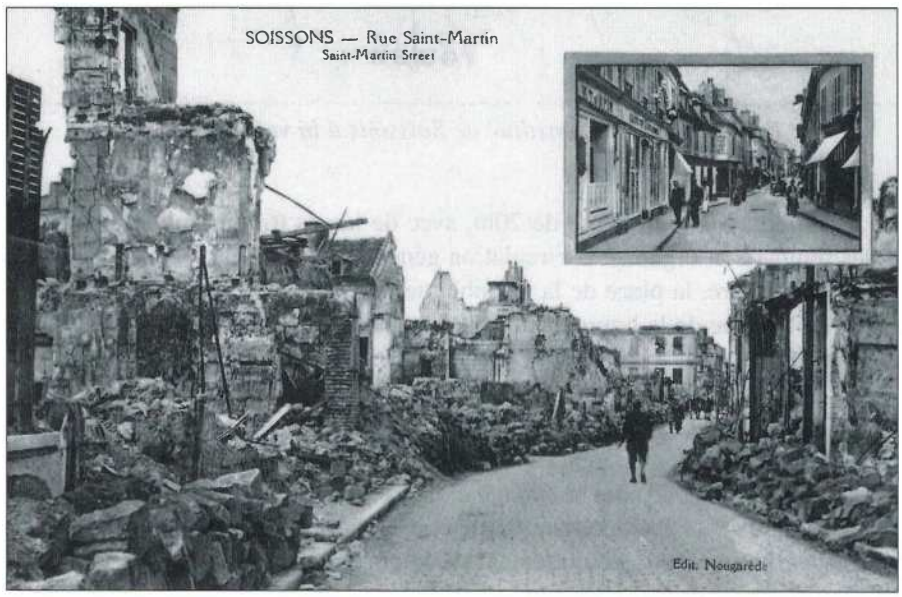


***Fig. 8** La rue Saint-Martin en 1918*
Le quartier a subi des destructions considérables ; on distingue la largeur ancienne de la rue qui sera doublée par le plan de Reconstruction
Col. Perso.

8. Sur la place de la République consulter le dossier constitué aux Archives municipales.
9. " Le martyr de Soissons " par Mgr Péchenard, publié en 1918 et réédité en1998
10. Registre des délibérations du C.M. année 1919



***Fig. 9** La rue du Collège en 1918*
Le centre ville est le quartier le plus détruit. Col Archives municipales

IV Comment reconstruire nos cités détruites ?

Le débat sur l'urbanisme est tout juste lancé en France au début du vingtième siècle, le terme, venu d'Angleterre commence tout juste à être employé[11]. Quelques précurseurs, comme Tony Garnier,lancent des projets novateurs. Dans les années 1900 un groupe d'hommes politiques, de philanthropes et d'architectes crée le mouvement du "Musée social " qui veut considérer la ville sous tous ses aspects, dans sa totalité. Issus du " Musée social " plusieurs architectes fondent la " Société française des Urbanistes " [12]

Ce mouvement est à l'origine du livre : " Comment reconstruire nos cités détruites"[13],qui paraît en 1915, livre signé par trois architectes de renom : Agache, Auburtin, Redon, qui devient très vite un ouvrage de référence et inspire fortement les plans de Reconstruction. Avant même que la guerre soit terminée, la réflexion s'engage.

Ces architectes reprennent un grand nombre de principes inspirés par les travaux de Haussmann. Les transformations de Paris ont profondément impressionné en France et à l'étranger. Cela donne beaucoup de prestige au corps des ingénieurs des Ponts et Chaussées qui les ont inspirées. Le souci d'une circulation plus facile devient donc essentiel.

Les architectes de "Comment reconstruire nos cités détruites" insistent davantage sur les préoccupations hygiéniques : la ville moderne doit être aérée et ouverte à la lumière, les recherches médicales de la fin du XIXém démontrent la responsabilité des taudis dans la propagation des épidémies (en particulier de la tuberculose).

Le plan devra aussi tenir compte des ressources du pays et des prévisions concernant la croissance de la population. Les plans d'Haussmann avaient ignoré les problèmes d'implantation des industries et la question du logement ouvrier n'avait guère eu de solutions.

---

11. Voir "Histoire de l'urbanisme " op.cit.
12. La société française des Urbanistes existe encore, on peut donc consulter ses archives
13. " Comment reconstruire nos cités détruites " publié en 1915 Paris A. Colin

L'équipe du Musée social demande que le plan d'urbanisme prévoit des zones industrielles et surtout souhaite des quartiers ouvriers aérés et bien équipés de magasins, marchés, écoles etc.. L'idéal de cités-jardins apparaît mais la notion, venu d'Angleterre, est interprétée de façon assez différente.[14]

Il faut aussi respecter le passé des villes à reconstruire. On avait beaucoup reproché aux artères d'Haussmann d'avoir fait disparaître une grande partie du Vieux Paris. La reconstruction devra garder, autant que possible, garder le plan ancien.

Il faudra aussi tenir compte des prévisions en matière économique et en matière de population[15]

Ces idées s'inscrivent dans la tradition post-haussmannienne mais veut considérer la ville dans tous ses aspects, véritablement une démarche urbanistique qui ne manque pas d'ambition, même s'il ne s'agit pas d'un urbanisme de rupture.

Cette volonté de reconstruire devient une doctrine de l'Etat. Le député Cornudet se passionne : pendant la guerre il visite Compiègne, Soissons et Reims et prépare longuement son projet de loi dès 1915. La loi est votée le 14 mars 1919 et devient la "loi Cornudet ".[16]

Elle impose à toute ville de plus de 10 000 habitants un "plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension "qui doit être établi dans un délai maximum de trois ans. Tradition administrative oblige, les plans municipaux devront suivre un long parcours d'obstacles : le ministère des régions libérées - ministère créé en 1917 désignera un architecte rapporteur (en fait contrôleur) puis le plan sera soumis à une Commission supérieure qui les transmettra au Conseil d'Etat.

Evidemment la procédure est lourde mais la loi donne des indications très précises sur le contenu du plan qui doit être établi. La tradition centralisatrice française est encore très présente, mais l'impulsion doit venir des conseils municipaux.

V SOISSONS renaîtra !

Pour Marc Bedarida, les idéaux des hommes de la Reconstruction se reflètent dans les plans d'urbanisme.

A Soissons l'équipe municipale est plutôt jeune, unie, et reste en place pendant plus de 20 ans, ce qui explique une grande continuité dans l'application du plan. Cette continuité n'existe pas toujours ailleurs (ce n'est pas le cas de Reims).

Le maire, Fernand Marquigny [17] est né en 1876 dans les Ardennes. Etabli à Soissons comme avoué il déploie une grande activité et inscrit son action dans le cadre du parti radical : conseiller municipal en 1908, il fonde le journal "le Démocrate "en 1910 et devient premier adjoint en 1912. Il est mobilisé en 1914. Rendu à la vie civile, il fait fonction de maire à partir de févier 1919,il est confirmé comme premier magistrat après les élections de décembre 1919. Il devient député en 1924 mais il est battu en 1928. Par contre il est constamment réélu comme maire et meurt en fonction en 1942.

---

14. Sur les cités-jardins voir notamment Françoise CHOAY op.cit
15. Voir "comment reconstruire nos cités... "op.cit
16. Sur la loi Cornudet voir le Bulletin des lois tome11, voir aussi l'article de R. Guerre dans le bulletin de la Société historique de Soissons, année 1986
17. Sur F. Marquigny voir notamment le registre des délibérations du C.M. de Soissons année 1942, voir aussi R. Guerre op.cit.

Il est entouré de notables parmi lesquels G. Muzart (né en 1869) [18] et le docteur Bonnenfant qui ont de fortes personnalités. L'ingénieur-voyer de la ville, Paul Devauchelles[19], exerce une très grande influence ; c'est un homme de l'art puisqu'il est inscrit comme architecte, il a pris ses fonctions peu avant la guerre puis a été mobilisé, il demeure en place jusqu'en 1944.

Dès le 3 août 1919 Marquigny engage vigoureusement la municipalité dans la reconstruction en suivant la procédure de la loi Cornudet.[20]

Comme pour ses collègues, les travaux de reconstruction s'inscrivent dans la continuité de ceux qui ont été entrepris depuis 1885. Pour lui il faut se concentrer sur le centre ville qui a le plus souffert, selon une idée forte : " Je ne dis pas qu'il faut profiter, mais il faut saisir l'occasion malheureuse d'élargir nos rues et d'aménager certains quartiers "

Il crée une commission municipale spéciale qui s'ouvre à des industriels de l'agglomération dirigeant des entreprises familiales souvent dynamiques. Cette commission lance un concours pour établir un plan de reconstruction, concours doté de trois prix : 3 000 F, 2 000 F, et 1 000f

Huit projets sont reçus. Le premier prix est attribué à l'équipe Chaleil – Depondt- Marchand (ingénieur), Devauchelles a lui-même concouru (ce qui paraîtrait anormal aujourd'hui) et il obtient le deuxième prix, le troisième prix va à l'équipe Thomas- Pavot –Vanier qui travaille pour les coopératives de reconstruction. Les architectes établis localement (dont plusieurs viennent de Paris) sont en première ligne ce que l'on retrouve dans beaucoup d'autres villes de la reconstruction.[21]

Pour s'entourer de toutes les garanties, le maire soumet le plan retenu à l'avis de l'équipe "la Renaissance des cités "qui est chargée de Reims. Cette équipe est très prestigieuse et rassemble des grands noms comme ceux de Georges B. Ford, architecte new-yorkais diplômé de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris et d'Agache, un des auteurs de "Comment reconstruire nos cités " . On sait que Ford propose un plan très novateur pour Reims. Il ne fait, semble-t-il, que peu d'observations[22] sur le plan de Soissons, il est vrai que la mission était légère puisqu'elle était faite à titre gratuit. L'équipe rémoise attire l'attention sur la nécessité de ne pas trop dégager la cathédrale ni du côté parvis (ce qui sera fait) ni du côté chevet (ce qui ne sera pas respecté).

Devauchelles est chargé de conduire l'exécution du plan dans lequel il intègre quelques- unes de ses options. Il s'implique tant dans cette œuvre que le plan municipal est vite baptisé "plan Devauchelles "il faudrait pouvoir mesurer la part de ses idées personnelles mais Devauchelles, déporté en 1944 et mort dans un camp n'a évidemment pas laissé de souvenirs Tous les architectes[23] qui ont participé au concours signent les plans de nombreux bâtiments. C'est donc une équipe très liée qui commence une tâche considérable, un grand esprit de continuité l'anime.

L'inspiration dominante du plan est visiblement celle de l'urbanisme "post-haussmannien ", l'équipe municipale reprend nombre d'options envisagées avant 1914[24] mais il y a des inflexions qui démontrent une certaine influence de la doctrine développée dans "Comment reconstruire nos cités "

18. Les mémoires de G. Muzart ont été partiellement publiées, en 1998, elles concernent surtout la période 1914-1918
19. Devauchelles, arrêté et mort en déportation, a laissé des notes diverses qui mériteraient d'être rassemblées et étudiées (voir Archives municipales de Soissons)
20. Voir registre des délibérations du C.M. Archives municipales année 1919.
21. Voir article de Capronnier dans le catalogue de l'exposition sur la Reconstruction en Picardie publié en 2001
22. Voir registre des délibérations du C.M. année 1921 Archives municipales
23. Concernant les architectes à Soissons, voir les dossiers de Karine Jagielski, animatrice du patrimoine pour la ville de Soissons
24. Voir registre des délibérations du C.M. année 1919

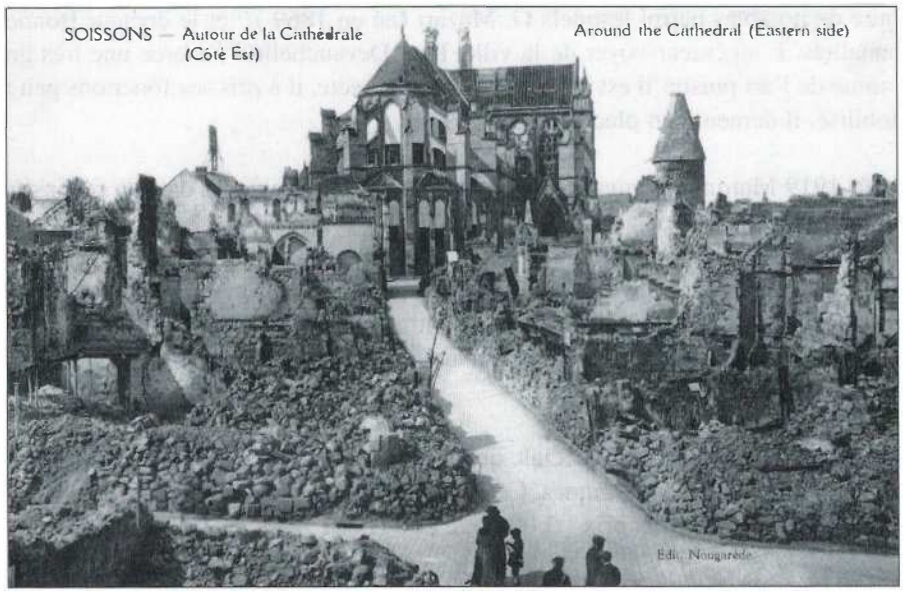


***Fig. 10** L'emplacement de l'actuelle place Marquigny*
Là encore le vieux quartier médiéval a été totalement détruit. On distingue encore la vieille rue de l'Hôtel-Dieu qui menait de la rue du Commerce au chevet de la cathédrale. Col.perso.

Le plan adopté doit recevoir l'agrément du ministère des régions libérées.

Le dialogue difficile avec Paul Normand[25]

Il faut quatre longues années à la ville de Soissons pour faire agréer son plan alors que celui de Reims est accepté en quelques mois, comment expliquer une telle différence de traitement ? Dans l'état actuel de la recherche on est réduit aux hypothèses. Cela vient-il de la différence de concepteurs : des architectes de renom à Reims, des architectes moins connus à Soissons ? Cela vient-il de la dimension différente des deux villes ? Y -a-t- il eut des heurts personnels entre Paul Normand et les autorités soissonnaises ?

Paul Normand, architecte de l'Etat, est désigné par le ministère des Régions libérées, pour présenter le plan à la Commission supérieure, son accord est donc indispensable. Or il conteste de nombreuses dispositions envisagées par la municipalité.

Bien entendu les questions financières entraînent de multiples débats qui sont de tous les temps. Les villes détruites ont obtenu un subventionnement plus généreux que d'habitude : 90% de subvention d'état pour les travaux de première urgence – ceux qui s'imposent absolument – et 50% pour les travaux de deuxième catégorie. Il n'est pas difficile de comprendre qu'une municipalité aura tendance à inscrire un maximum de travaux en première urgence et que le représentant de l'Etat va agir en sens inverse. Mais, avec un peu de compromis de part et d'autre, un accord peut être réalisé.

Mais Paul Normand discute certains choix urbanistiques. Sa volonté de sauvegarder le patrimoine historique est facilement acceptée par la municipalité. Le calamiteux projet de percement d'une large voie dans l'enclos de St Jean des Vignes est abandonné immédiatement sur sa demande. De même la municipalité accepte volontiers de préserver l'emplacement du théâtre romain et de sauvegarder d'autres vestiges plus dispersés, comme les deux fenêtres de l'ancienne église Notre Dame.

---

25. Sur le débat avec l'architecte Paul Normand, consulter la communication remarquable de R.Guerre à la société historique de Soissons en 1986, archives de la Société historique. Roland Guerre a travaillé sur les archives du ministère de la Reconstruction série A.F.U. n°3836.

Le débat est plus opiniâtre concernant le remodelage du centre. Paul Normand rappelle que : "... les rues pittoresques étroites et sinueuses sont le charme précisément des vieilles villes historiques... et séduisent au moins les étrangers, les touristes et les artistes ravis de voir autre chose que des rues banales et droites... "[26] Est-ce la doctrine officielle en matière de reconstruction ?[27] Paul Normand reproche au plan Devauchelles de trop modifier le centre, de lui faire perdre son pittoresque. Il n'est d'accord ni avec le projet de grande place centrale ni avec celui de la nouvelle percée sud nord (place de la République- Hôtel de ville)qui a été vite baptisée "Voie triomphale " par les soissonnais. Ces deux projets constituent un des grands desseins de la municipalité. Paul Normand s'oppose vigoureusement à d'autres percées, en particulier à celle qui devait aboutir au transept sud de la cathédrale.

Après de longues discussions, il se résigne de mauvaise grâce à la place centrale et à la voie triomphale qui ne sera jamais réalisée dans sa totalité et donc ne fonctionnera pas vraiment. La municipalité abandonne les deux autres percées contestées (rue des Chaperons rouges – transept sud de la cathédrale et rue d'Estrées-rue des Feuillants)

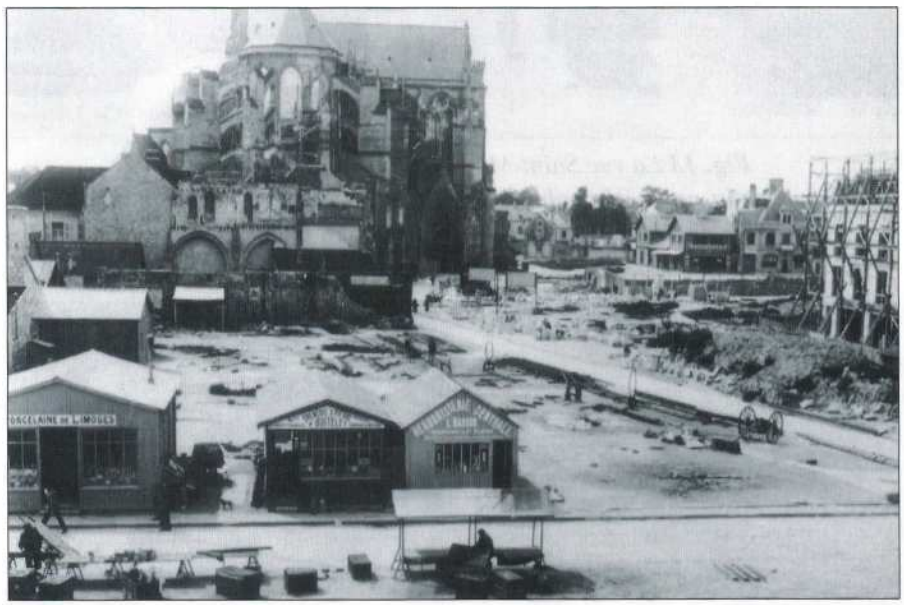


Fig. 11
La place centrale vers 1925. Les ruines ont été presque totalement déblayées ; on distingue encore la rue de l'Hôtel-Dieu mais à droite les immeubles s'édifient selon le nouveau plan d'alignement
Col. Société His.



Fig. 12 *Croquis du remodelage du centre-ville.*
En pointillé le tracé de la voierie avant 1914.

26. Idem.
27. Sur l'influence de la doctrine culturaliste de Camilo Sitte voir le numéro spécial de la revue "Monuments " op.cit.



Fig. 13 *La rue Saint-Martin après la Reconstruction*
La largeur de la rue a été doublée. le Tribunal et la Poste occupent une partie de l'ancienne caserne Charpentier. Col.perso.



Fig. 14 *Vue aérienne de la rue Saint-Martin vers 1990*
La Reconstruction respecte le tracé général et même certaines maisons anciennes (au début de la rue) mais double la largeur de la rue. Col.perso.

La ville de Soissons devait déposer un plan d'extension qui prévoit effectivement un doublement de la population municipale dans les 20 ans et projette une extension de la ville dans le quartier St Crépin. Mais Paul Normand juge très durement le plan des quartiers nouveaux : il s'agit d'un schéma sommaire et sans imagination. Il demande qu'on envisage : " ... dans les quartiers industriels, des emplacements pour des cités jardins-ouvriers "et aussi : "... des espaces libres pour terrains de jeux, peut-être des marchés au centre de chaque faubourg "

Devauchelles se déclare incompétent quant au plan d'extension qui est dissocié du plan d'aménagement du centre. L'étude de ce plan est confiée à la coopérative de reconstruction.

Le plan modifié selon les remarques de Paul Normand est adopté par la municipalité en janvier 1922, mais il faut encore attendre plus de deux ans pour que le Conseil d'Etat le reconnaisse d'utilité publique.

Que conclure de ce débat ? Une étude plus approfondie serait nécessaire pour trancher. On peut simplement remarquer que les oppositions de Paul Normand concernent les points les plus discutables du plan d'aménagement. La "voie triomphale " n'a pas été achevée, il est donc difficile de juger de sa pertinence. Le débat entre Paul Normand et la municipalité est-il un débat entre "post-haussmanniens " et régionalistes ?

Les grands principes : Ordre, mouvement, hygiène

Le plan d'aménagement du centre s'inspire des grands principes qui triomphent depuis le milieu du XIXe. Marquigny, au conseil municipal d'août 1920 déclare : " Notre plan... n'est qu'un minimum indispensable pour remédier aux erreurs du passé du point de vue de la salubrité publique et de l'hygiène et de l'urbanisme en général, pour donner satisfaction aux besoins impérieux de la circulation actuelle et future "

Le plan moderne[28] doit être logique et parfaitement compréhensible aux esprits rationnels. Pour les façades, on ne veut voir qu'une tête, le plan d'alignement, obligatoire en France depuis les années 1880 est appliqué rigoureusement pour les façades et il y a peu d'exceptions à Soissons.

La hauteur des constructions est calculée tout aussi rigoureusement d'après la largeur de la voie, à Soissons on choisit une hauteur modérée : deux étages plus combles et là encore il y a peu de dérogations !



Fig. 15 *La grande percée centrale*
Projet majeur de l'équipe Marquigny. elle dégage le chevet de la cathédrale et la petite église St Pierre. Le monument aux morts de la ville. le monument aux anglais font de cet axe un lieu de mémoire ; après 1945 le mémorial de la déportation est installé dans l'église St Pierre. On distingue les deux fenêtres de l'ancienne église Notre-Dame. découvertes fortuitement et conservées in-situ.

28. Voir collection de plans du début du XXe siècle et des années 20 aux archives municipales de Soissons et à la bibliothèque municipale.



Fig. 16 *Le monument aux morts de la ville. dans son état d'origine*
Ce monument correspond à un projet ambigu puisqu'il doit évoquer à la fois l'histoire de la ville et les victimes soissonnaises de la guerre.
La statue de femme qui symbolise la ville a été exilée dans le parc Saint –Crépin. le panneau sculpté représentant un lancier français transperçant un soldat allemand a été détruit pendant l'Occupation sur ordre des Allemands. Col. perso.

L'urbanisme post-haussmannien délimite et classifie la ville. On sépare ce qui est du domaine public et ce qui est du domaine privé, c'est une des raisons de la condamnation de nombreuses impasses au nom si poétique : impasse des Bons Enfants, de la Sirène, de la Cour Céleste, ces impasses sont aussi condamnées au nom de l'hygiène[29]. Les espaces de loisirs sont eux aussi, cantonnés par des grilles comme le square St Pierre, même régime pour le monument aux morts : hop ! derrière des grilles lui aussi.

Les rues commerçantes sont également bien visibles : large vitrine en rez de chaussée, logement au-dessus, les trottoirs sont larges, tout est préparé pour recevoir les clients.

A la place des ruelles enchevêtrées le nouveau paysage urbain impose sa géométrie au risque de paraître un peu monotone.

L'urbanisme moderne doit impulser le mouvement qui vivifie les activités économiques mais aussi les esprits des habitants. Il faut bouger !

L'organisation générale est conforme à l'idéal haussmannien. Deux grandes voies pénétrantes calibrées à 16m de large (on avait même envisagé 20m pour la rue St Martin) ordonnent la circulation générale. Les rues secondaires sont mises à 10m de large.

Tous les quartiers de la ville doivent être bien reliés entre eux de façon à ce que plusieurs itinéraires soient possibles. Alors il faut percer allègrement les îlots. Trois nouvelles rues obliques améliorent les liaisons rue du théâtre romain, rue Charpentier, rue Quinquet. Evidemment le raccordement de ces voies obliques sur le plan général orthogonal n'est pas toujours facile à organiser, on le voit au carrefour des Feuillants par exemple.

Aujourd'hui, quatre vingt ans après l'élaboration du plan, la circulation est encore fluide et les points difficiles sont rares. On peut rendre hommage à la compétence de l'ingénieur-voyer Devauchelles.

---

29. Consulter les plans d'alignement aux services de l'urbanisme de la ville de Soissons.

L'hygiène est le troisième principe intangible et la municipalité le répète sans se lasser à Paul Normand pour justifier bien des transformations. Le tout à l'égout est installé dans toutes les artères reconstruites. L'air doit circuler partout pour dissiper les miasmes putrides, triste apanage des vieilles villes ? Alors on élargit les places comme la place de l'Hôtel de ville, la place Mantoue et la place des Ecoles (aujourd'hui place Bonnenfant). L'hygiène est aussi avancée pour justifier la création de la place centrale. Décidément, comme le disent les habitants encore aujourd'hui, on respire bien à Soissons !

La municipalité mène à bien l'acquisition de deux antiques casernes[30] installées dans de très vieilles abbayes depuis la Révolution française. Le régiment bénéficie de nouveaux quartiers plus vastes et plus sains sur un emplacement réservé depuis le démantèlement des fortifications en face de St Jean des Vignes.La caserne Deflandre laisse la place au groupe scolaire du centre. La destruction de l'immense caserne Charpentier, installée dans la vénérable abbaye Notre Dame, permet une opération très ambitieuse puisqu'on édifie sur l'emplacement libéré : le palais de justice, l'hôtel des postes, un cinéma, la salle des Feuillants, une banque et de nombreux immeubles et maisons. Le centre est désencombré.

Quelle place pour le passé dans la ville rénovée ?

" Comment reconstruire nos cités " recommande de conserver le plus possible la ville ancienne ? Mais comment faire quand les transformations sont aussi considérables ?

L'équipe Marquigny proclame à tout moment son attachement au patrimoine ancien. Ainsi, comme on l'a vu, les remarques de Paul Normand sont acceptées très facilement sur St Jean des Vignes, sur le théâtre romain et sur quelques autres vestiges.

De même les axes les plus anciens sont conservés et même renforcés. Pour élargir les rues on détruit un seul côté de l'ancienne rue, de cette façon on peut conserver des maisons anciennes sur le côté préservé,cela s'observe sur de nombreuses rues : rue de la Bannière (côté nord conservé) la rue du Commerce (côté ouest) la rue G.Muzart (côté ouest) la rue Saint Martin (côté est). Cette habile disposition évite l'impression d'une ville totalement nouvelle.

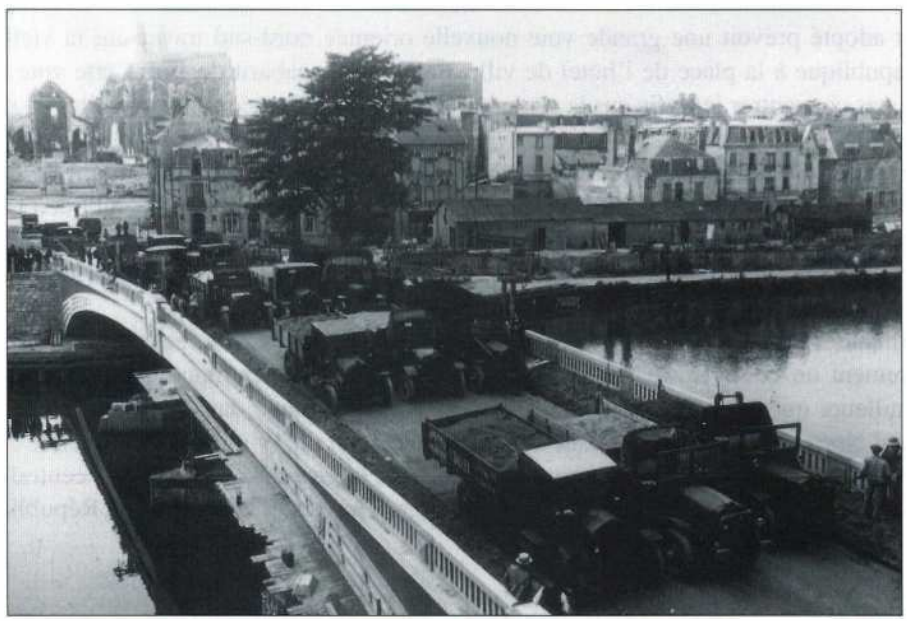


Fig. 17 *Essai de charge du pont reconstruit (vers 1926)*
On distingue bien la trouée centrale qui part du pont en direction du chevet de la cathédrale ; cette percée n'existait évidemment pas avant 1914.
Cliché Vergnol Col. Soc. hist.

30. Dossier des affaires militaires Archives municipales de la ville de Soissons

Mais on détruit sans état d'âme des bâtiments historiques de valeur comme des anciennes abbayes (en particulier à l'emplacement de la caserne Charpentier) des hôtels particuliers remarquables (pour agrandir la place Mantoue) et même des édifices gothiques (sur le flanc nord de la cathédrale et la chapelle St Nicolas rattachée au collège de garçons). La volonté d'alignement condamne aussi de vieilles maisons qui pourraient être réparées comme le côté est de la rue du Commerce. Les fondations de bâtiments anciens découverts lors des travaux de déblaiement ne font l'objet d'aucun relevé comme le remarque Dominique Roussel.[31]

En fait la préservation du patrimoine relève là encore des conceptions en vogue au XIXe et en particulier dans le Paris d'Haussmann. On conserve, en les dégageant voire même en les déplaçant s'ils gênent les aménagements, les vestiges dûment répertoriés comme monuments intéressants. On constitue une sorte de "musée en plein air" sans comprendre que ces monuments ou ces lambeaux de monuments peuvent difficilement être appréciés hors de leur contexte architectural. Ainsi le dégagement du chevet de la cathédrale était considéré comme une erreur par Paul Normand et c'est aussi l'avis actuel des spécialistes. De même la petite église St Pierre autrefois enserrée dans de vieilles maisons, paraît aujourd'hui totalement perdue dans son grand square. Que dire de la porte de style flamboyant de l'ancienne abbaye Notre Dame exilée au flanc de l'église St Léger !

Le souci du passé existe donc mais ce n'est pas la priorité principale et il correspond aux doctrines généralement répandues à cette époque, très éloignées de la sensibilité actuelle malgré tout. Le Soissons reconstruit n'est pas totalement coupé de son passé, certes on ressent bien qu'on se trouve dans une ville nouvelle mais on découvre beaucoup de repères qui permettent d'évoquer le Soissons de toujours.

Comment juger la place Centrale et la "voie triomphale" ?

L'équipe Marquigny est très désireuse de réaliser deux projets ambitieux et liés entre eux : la place centrale et la nouvelle percée surnommée "voie triomphale ". Ces deux projets révèlent bien à la fois l'ambition, les contradictions et les limites des projets municipaux.

Le projet adopté prévoit une grande voie nouvelle orientée nord-sud traversant la vieille ville de la place de la République à la place de l'hôtel de ville, une voie au gabarit de 16m.Cette voie nouvelle permettrait de ne pas concentrer le trafic sur la seule rue St Martin et de créer une nouvelle rue commerçante.

La place centrale permettrait de joindre cette nouvelle voie qui longerait le chevet de la cathédrale à l'axe traditionnel de la rue St Martin- rue du Commerce. Cette place est à créer, ex-nihilo, à l'emplacement d'îlots entièrement bâtis qui correspondaient au cœur de l'ancienne ville médiévale et qui étaient desservis par l'antique rue de l'hôtel-dieu. Les bâtiments ont été presque totalement détruits par les bombardements.

Paul Normand[32], hostile aux deux projets comme on l'a vu, propose de reconstruire sur cette zone, en laissant simplement un cours traversant de 30m derrière le chevet. La municipalité maintient ses vues. Observons d'ailleurs que le programme de place centrale se retrouve dans d'autres villes reconstruites. Finalement Paul Normand se résigne et dans son rapport général du 19 novembre il déclare : " La municipalité... a su nous persuader de l'utilité, surtout pour les jours de marché,...d'une Place centrale qui manque dans la ville ainsi que d'un dégagement entre la place Saint Gervais et la place de la République."

31. Article dans " Reconstructions en Picardie " publié en 2000 par la Réunion des Musées nationaux
32. Roland Guerre article pour la société historique de Soissons op.cit.



Fig. 18 *La caserne Charpentier avant 1914*
Installée dans l'immense abbaye Notre-Dame dont l'église a été rasée à partir de 1792 (petite place Saint-Pierre) la caserne est démolie dans le cadre de la Reconstruction. à l'exception du bâtiment le plus proche de la rivière (actuelle cité administrative). Sur l'emplacement libéré on a édifié un grand nombre de bâtiments. La nouvelle rue Charpentier traverse l'ancienne caserne. Col. Perso.



Fig. 19 *Dégagement de l'église Saint-Pierre*
Cette petite église était presque totalement enserrée dans des bâtiments ; selon les doctrines de cette époque elle est dégagée au milieu d'un square Peinture de Waedendries cliché col.perso.

Au milieu de cette place la municipalité décide d'implanter le monument aux morts. Ce monument lui-même a une origine ambiguë. En 1912 une donation est faite pour réaliser un monument à la gloire de la ville de Soissons sur la toute nouvelle place St Christophe, le projet commence à être dessiné mais la guerre stoppe les travaux. En I920 Marquigny obtient que ce monument serve également de monuments aux morts et qu'il soit implanté sur la future place centrale, cette nouvelle destination provoque évidemment des changements dans l'aspect du monument et qui connaît ensuite d'autres avatars.

Finalement cet espace accueille sur un même axe, le chevet de la cathédrale, le monument aux morts, l'église St Pierre – transformée en mémorial de la déportation après 1945 – et le monuments aux soldats anglais disparus pendant les batailles de l'Aisne de 1914 à 1918 . La place devient ainsi un lieu de mémoire douloureuse éminent mais cela n'augmente pas son côté attractif !

Car les fonctions de cette place ne sont pas évidentes. Ce n'est pas une place fermée traditionnelle, elle est au contraire largement ouverte ; ce n'est pas non plus une place haussmanienne qui est toujours un carrefour important, et ce n'est pas le cas ici. Elle n'est pas remarquable non plus par l'architecture et les fonctions des bâtiments qui l'entourent : l'ensemble est plutôt hétéroclite et aucun bâtiment public n'y débouche ; les commerces installés autour ne sont pas susceptibles d'attirer beaucoup de monde. La place ne vit vraiment qu'au moment des marchés, le mercredi matin (un peu) et le samedi matin; le reste du temps elle est peu attirante.

La nouvelle voie projetée, finalement admise par Paul Normand, ne sera jamais terminée. On perce le rue Quinquet, on élargit la rue du Beffroi et la place Saint Gervais puis la rue des Chaperons rouges mais la municipalité n'acquiert pas les terrains qui auraient permis de terminer le tronçon place Bonnenfant – place de la République . La municipalité renonce définitivement dans les années 1950 lorsque l'extension de l'école maternelle du centre occupe une partie de l'emprise prévue. Pourtant à la fin des années 70 l'îlot Saint Martin est acheté par la ville et démoli en fonction des dispositions prévues pour la nouvelle voie alors que sa réalisation n'est plus possible.

Ces deux projets illustrent bien l'ambition de l'équipe Marquigny de construire un centre pouvant desservir une population doublée. Ces vues n'ont-elles pas été un peu trop ambitieuses, aujourd'hui toutes les parcelles ne sont pas occupées.

Cette nouvelle voie aurait-elle été une réussite, il est difficile d'en juger :la rue Quinquet est peu attrayante du fait surtout de la banalité des bâtiments qui la bordent, la rue du Beffroi fonctionne mieux.L'équipe Marquigny n'a peut-être pas eu le souci de constituer des ensembles architecturaux cohérents et remarquables.

Unité ou variété de l'architecture

L'architecture de la Reconstruction[33] fait l'objet d'une étude particulière dans le présent ouvrage. Elle se lie à l'urbanisme. On considère généralement qu'elle constitue un des attraits de la Reconstruction , car elle a réussi à intégrer une diversité réelle dans une impression d'homogénéité.Cette homogénéité vient de l'application rigoureuse des plans d'alignement et de hauteur ainsi que de l'exigence de pans coupés à tous les carrefours. Ces pans coupés sont souvent des parties privilégiées par les architectes ce qui ponctue les rues de moments forts, disposés à intervalles réguliers.

Paul Normand remarque : " ... l'intention de la municipalité n'étant pas d'user d "un rigorisme absolu pourvu que les immeubles aient deux étages et un comble mansarde".

33. Sur l'architecture de la reconstruction K. Jagielski, animatrice du patrimoine a écrit plusieurs articles

Tous les styles qui ont été pratiqués en France depuis le milieu du XIXe jusque dans les années trente sont représentés, de façon fort sage à part de rares exceptions. La seule réalisation vraiment originale, le monument de la place Saint Christophe[34] a été très mal accueillir.

L'impression de diversité est encore accentuée par le parcellaire. Les parcelles médiévales ont une façade étroite et elles sont encore nombreuses. Dans certains cas la ville ou des entrepreneurs privés ont pu regrouper ces parcelles sur une plus grande largeur mais ce n'est pas le cas partout.

Cette diversité, admise par la municipalité ne permet pas de créer des effets de monumentalité du bâti qui peut contribuer à donner une impression vraiment urbaine. [35]

Les quartiers périphériques ont-ils été délaissés ?

Fernand Marquigny affirme : " C'est le centre qu'il s'agit de reconstruire.. ! " L'équipe municipale s'est-t-elle peu intéressée aux quartiers périphériques ?

Le quartier de la Gare, édifié entre 1885 et 1914, a été moins touché par les destructions. Les travaux d'urbanisme ne le concernent qu'assez peu.

Le faubourg Saint –Waast presque aussi ancien que le vieux centre s'est toujours senti méprisé par la ville . Certes la suppression de ses remparts a permis d'établir un boulevard circulaire, comme sur la rive gauche, mais la population est beaucoup plus modeste et le bâti n'a pas la qualité de celui du bld Jeanne d'Arc.

Le quartier a beaucoup souffert de la guerre, surtout autour du pont.



Fig. 20 *La rivière et le quartier Saint-Waast vers 1960*
On distingue bien la large rue Porte-Crouy percée.dans le cadre de la Reconstruction. La passerelle remplace le pont reconstruit après 1920 et de nouveau détruit en 1940. Col. pers.

34. Sur ce monument voir le dossier constitué par le Service du patrimoine
35. Pourtant cette ambition apparaît parfois comme dans le projet d'aménagement du carrefour rue Quinquet-rue du Beffroi-rue du Collège, projet non réalisé.

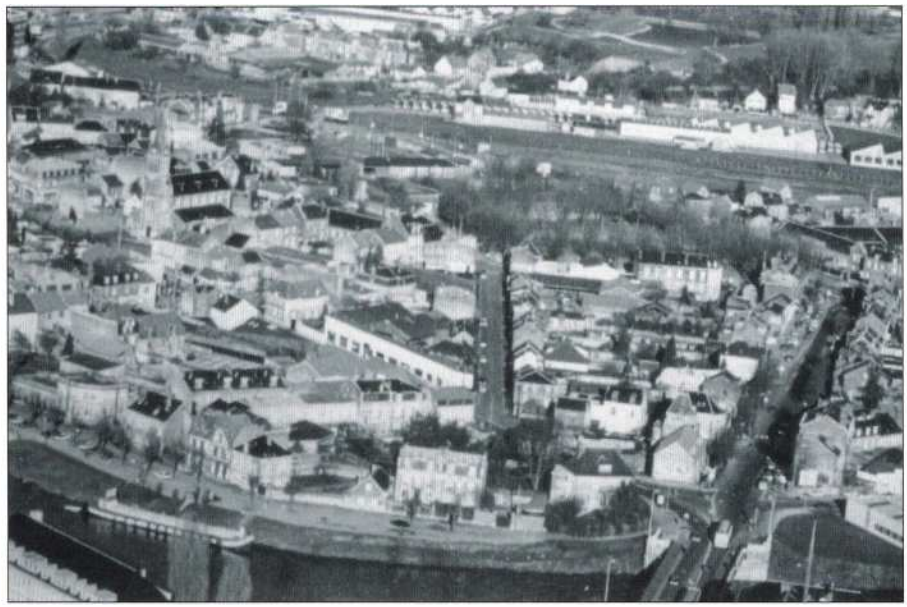


Fig. 21 *Vue aérienne du quartier Saint-Waast*
De grandes percées mais un bâti peu cohérent.

La reconstruction crée une grande artère qui le traverse complètement, la rue Porte-Crouy, et qui aboutit au nouveau pont. La rue menant du vieux pont à la place St Christophe (rue du Champ Bouillant est rectifiée et élargie. Mais il n'y a guère d'autres travaux et la qualité des immeubles reconstruits, à part quelques exceptions, est très médiocre. Le faubourg St Waast garde son aspect de faubourg.

Le quartier Saint-Crépin

L'enjeu est important car ce quartier doit être la future zone d'extension de la ville. Avant 1914 on a dessiné, sans grande imagination, un réseau de rues rectilignes parallèles à l'avenue de Compiégne , le long desquelles des maisons individuelles commencent à s'édifier.

On a vu que Paul Normand reproche à l'équipe Marquigny un manque total de prévisions sérieuses concernant ce qu'il appelle la " Ville neuve ". Finalement la ville confie l'aménagement du quartier à la Société coopérative de Reconstruction. A part le beau groupe scolaire rue Choron et quelques habitations ouvrières, rien n'est fait avant 1939.

Mais l'aménagement qui ne commence véritablement qu'après 1950, semble suivre certaines remarques de Paul Normand. Aujourd'hui le quartier est plutôt considéré comme réussi.

La grande déficience du plan de Reconstruction : le logement ouvrier

Les ambitions dans ce domaine sont réduites et les réalisations encore plus faibles. En 1925 Marquigny [36] indique avoir offert un vaste terrain, entre l'avenue de Pasly et la ferme Saint Crépin – aux sociétés d'habitations ouvrières pour édifier : " deux cents habitations ouvrières ". Il reconnaît que ces sociétés par manque d'argent n'ont édifié qu'un petit groupe de maisons. Il affirme que la ville, déjà endettée, ne peut faire plus.

Si on totalise les réalisations d'habitat social proche de la place Lamartine et celles du Tour de Ville, on n'arrive pas à cent loge ment. Ce chiffre est évidemment dérisoire par rapport aux besoins, la plus grande partie de la population modeste vit dans des constructions semi-provisoires, dépourvues de tout confort même le plus élémentaire, rassemblées dans de grandes cités à Saint Crépin, au Tour de Ville et au Bois de Sapins, et à Saint- Médard.

---

36. Compte rendu du Conseil municipal de Soissons année 1925 Archives municipales



Fig. 22 *La cité du Bois de sapins*
En fait on n'a jusqu'ici rassemblé que très peu de documents sur les cités semi-provisoires, est-ce révélateur du peu d'intérêt que leur population suscite ?
Cliché non daté

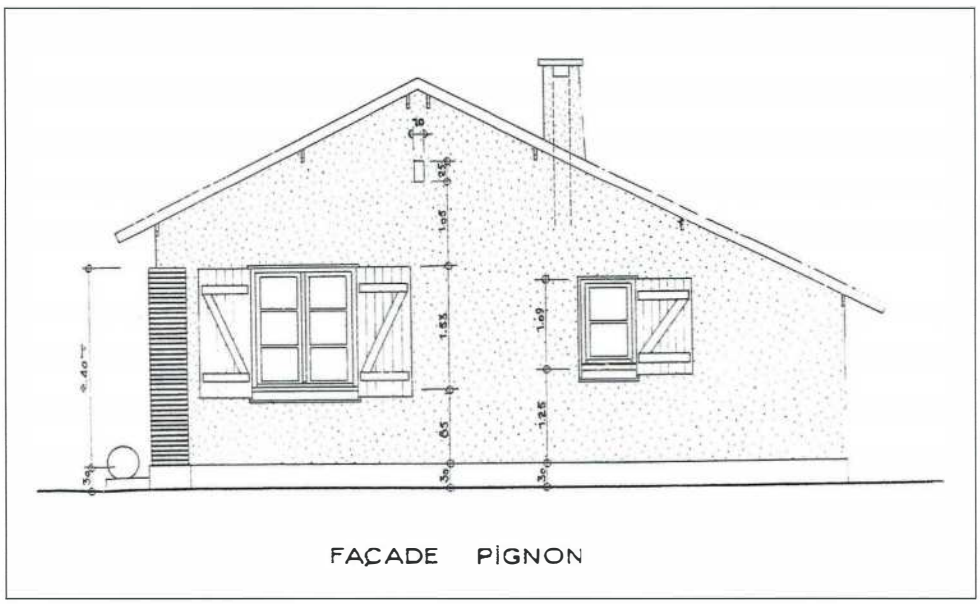


Fig. 23 *Plan d'une habitation en semi provisoire*
Les murs sont en dur. mais les toilettes sont à l'extérieur
Col.pers.

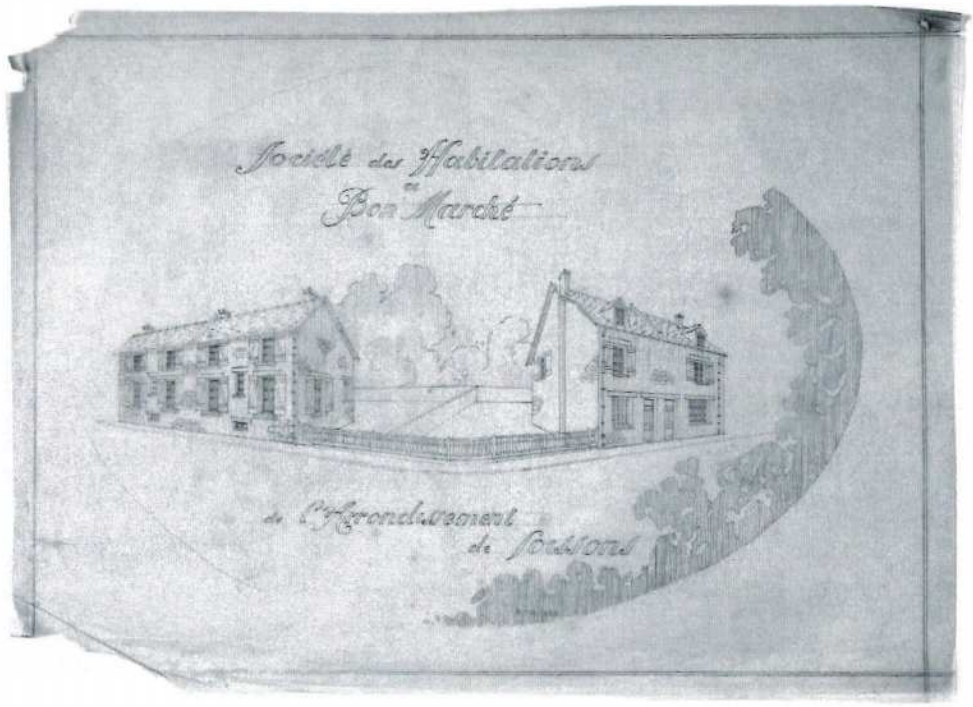


Fig. 25 *Illustration d'un rapport de la Société des Habitations à Bon Marché de l'arrondissement de Soissons. En fait les constructions ont été peu nombreuses, sans commune mesure avec les besoins. Col. Pers.*

On ne trouve pas non plus une grande vigueur pour faciliter les implantations industrielles, pourtant un certain développement se réalise dans ce domaine.

Un ambitieux programme d'équipements publics

La municipalité entreprend un vaste programme d'équipements publics, selon l'idéal d'une ville qui doit permettre à ses citoyens de s'épanouir.

L'effort principal porte sur les écoles, le programme de Jules Ferry reste plus que jamais un idéal pour tous les républicains. Cinq groupes scolaires – maternels et primaires – sont édifiés ; leur plan, leur architecture, répondent au souci d'hygiène (construction à un seul niveau) et reflètent également le style régionaliste.

L'antique collège de garçons est reconstruit et agrandi ; un collège de filles s'installe dans les locaux du Grand séminaire – qui s'implante dans un bel édifice, derrière la nouvelle caserne.

Le musée et la bibliothèque trouvent de nouveaux locaux dans l'ancienne abbaye Saint-Léger.

Dans la boucle de la rivière au Nord, un grand ensemble de loisirs et de sport est constituée. La municipalité achète, dans des conditions financières avantageuses, le vaste domaine de Saint-Crépin[37] (ancienne abbaye jusqu'à la Révolution) qui comprend un petit château, une ferme et un grand parc. Le château n'est pas reconstruit et la ville peut disposer d'un grand parc, ornement si fortement conseillé par les urbanistes. Autour de ce parc s'implante un véritable complexe sportif, sous l'impulsion de sociétés locales : stade municipal, tennis, piscine découverte ; le parc est bordé par un terrain d'aviation légère.

37. Consulter le dossier du parc Saint Crépin constitué aux Archives municipales Pour les autres équipements il existe des dossiers constitués par les Archives municipales

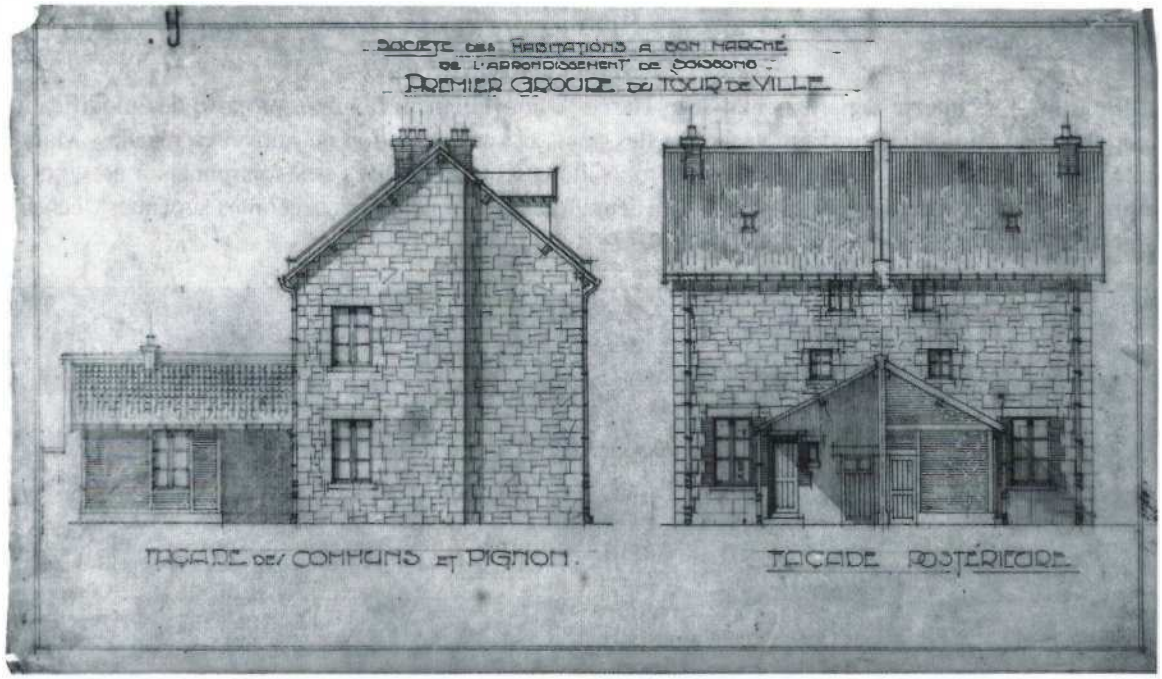


Fig. 26 *Plan des habitations à bon marché édifiés au Tour de Ville*
Des plans types sont constitués. la construction est solide et les maisons possédent un petit jardin ; l'ensemble est austère. Col. pers.

Dans le centre la ville obtient la création d'un majestueux palais de justice au style marqué l'architecture des années 30. La salle de réunion publique des Feuillants ne manque pas d'allure.

L'ancien théâtre n'a pas été reconstruit et un entrepreneur édifie " Le Casino " près de la place centrale (aujourd'hui le " Clovis "), entreprise ambitieuse puisque l'édifice comprend une salle de spectacles de 1200 places et une très grande salle de bal en sous-sol. Très vite l'entreprise est un difficultés financières et le " Casino " est racheté par la ville.

Si ces équipements bénéficient d'une architecture soignée, leur implantation ne structure pas vraiment l'espace urbain, elle résulte essentiellement des opportunités foncières: ainsi le " Casino " devait être primitivement édifié à l'emplacement de l'actuel palais de justice.

La zone de sport et de loisirs édifiée autour du parc Saint-Crépin est mieux pensée, elle s'inscrit très bien dans la perspective de l'avenue du Mail dessinée au XVIIIe siècle. Cet ensemble constitue le paysage urbain le plus remarquable de la ville.

A la veille de la Seconde guerre mondiale la ville possède un haut niveau d'équipements publics qui contribuent à maintenir une vie sociale active ce qui peut expliquer l'essor de l'économie et de la population.

La pérennité de l'urbanisme de la Reconstruction

L'urbanisme issu du plan de la reconstruction conduit l'évolution du centre ville pendant une très longue période et d'une certaine façon jusqu'à aujourd'hui.

L'équipe municipale de 1919 demeure plus de 20 ans aux commandes de la ville ? Marquigny constamment réélu meurt en poste le 30 Octobre 1942, la forte figure de Devauchelles domine le secteur des travaux jusqu'au printemps 1944, il est alors arrêté par les Allemands et meurt en déportation. Ses plans

et annotations[38] constituent jusqu'à aujourd'hui des références absolues pour décider des travaux d'aménagement du centre-ville.

En 1942 l'architecte départemental Jean Hardel[39], nouvellement nommé, propose des modifications importantes, en particulier sur l'emplacement des ponts et sur la création de nouvelles rocades. Mais les habitants consultés en 1945, repoussent ses propositions. C es réticences des soissonnais à accepter des modifications au plan des années 20 se sont plusieurs fois vérifiées dans les décennies suivantes (échec du projet de " Contrat ville moyenne[40]" en 1976-1977).



Fig. 30 *Vue générale du plan Hardel*
Les propositions de l'architecte départemental modifient en partie le plan de Reconstruction. en particulier pour l'emplacement des ponts. Ce plan est rejeté globalement en 1945 mais certaines dispositions seront réalisées

38. Plans rassemblés au Service de l'Urbanisme de la ville de Soissons.
39. Le plan Hardel est consultable aux Archives municipales de la ville.
40. Le projet de Contrat Ville moyenne est consultable aux Archives municipales, ce projet prévoyait entre autre, un remodelage complet de la place Marquigny.

Les directives du " plan Devauchelles " sont appliquées avec une grande constance jusqu'à une époque très récente, en particulier en ce qui concerne les alignements : côté est de la rue G..Muzart (1969), création du square St Martin et démolition de l'hôtel des Trois Pucelles dans les années 80 (rue St Christophe).



Fig. 27 *Les commerçants et habitants de l'actuelle rue G. Muzart lors de la visite du président de la République à Soissons (1935)*
La rue a conservé son aspect ancien auquel sont visiblement attachés des habitants ; trente ans plus tard l'application du plan d'alignement détruit toute la partie droite. la chaussée est doublée. Les constructions nouvelles ne retrouvent pas le pittoresque ancien. par contre le côté gauche reste intact. Cliché Vergnol Col. Société historique.



Fig. 28 *Vue aérienne du parc Saint Crépin dans les années 90*
Le parc. acheté par la ville dans les années 20. s'inscrit dans le grand axe du Mail ; plusieurs équipements sportifs s'implantent le long de cet axe ; le terrain d'aviation prenait place au nord du parc, dans l'espace dégagé.
L'aménagement en zone de loisirs se poursuit aujourd'hui. Col. perso.

Le centre ville plait toujours aux habitants comme en témoignent les résultats de plusieurs sondages commandés par des municipalités successives. Les principes qui ont inspiré le plan des années 20 sont encore plébiscités aujourd'hui. L'organisation de la circulation est la plus belle réussite : la population de la ville a doublé, comme on le prévoyait dès 1921, et la circulation automobile reste fluide, le centre ville n'est pas réellement congestionné et le stationnement ne présente pas de difficultés insurmontables malgré l'absence de parkings souterrains.

On apprécie aussi le caractère confortable et aéré : les trottoirs larges des rues commerçantes se prêtent à la flânerie, les espaces verts et les larges trouées font dire que " Soissons est une ville où l'on respire bien ". Quel triomphe pour les théories hygiénistes années 20 !.L'aménagement de la rive droite de la rivière est particulièrement réussi : les rues bordant la rivière, à partir du pont Gambetta ont été élargies et dégagées pour rejoindre la superbe avenue du Mail déjà esquissée au XVIIIe siècle.

Le souci d'intégrer l'histoire de la ville plaît également aux habitants : certes la ville paraît récente dans son aspect général, mais tout ce qui a été préservé permet de ressentir les permanences issues du passé.

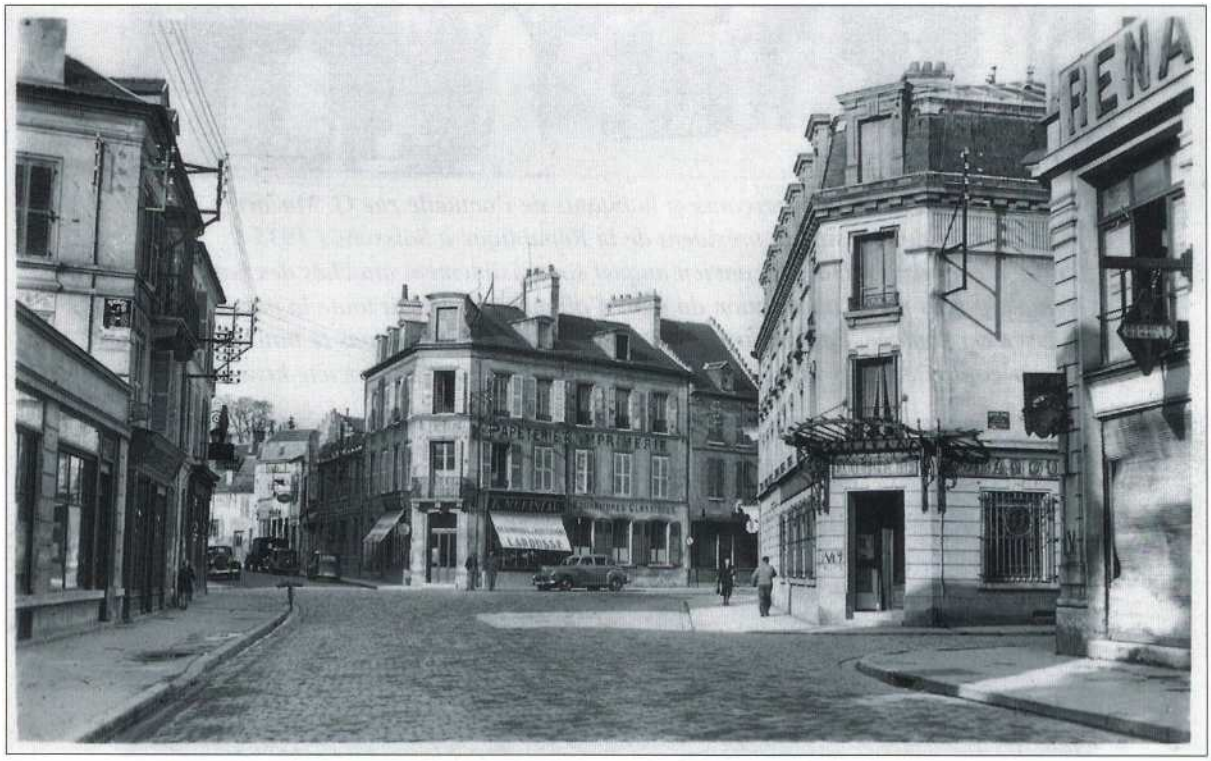


Fig. 29 *L'entrée de la rue Saint Martin dans les années 60*
L'îlot triangulaire était promis à la démolition dans le cadre de la création de la " voie triomphale " ;
le projet est finalement abandonné mais l'îlot fut quand même détruit
dans les années 80 et remplacé par un square.
Etonnant signe de pérennité du " plan Devauchelles "



Fig. 31 *La place Saint Pierre en 1915*
Les destructions ne sont pas encore considérables et le paysage urbain est aisément reconnaissable : rues étroites et maisons peu élevées ; la place Saint Pierre a été aménagée sur l'emplacement de l'église Notre-Dame. démolie sous la Révolution.
La reconstruction a complètement modifié cette partie de la ville

Conclusion : Un urbanisme dont la mise en valeur doit faire redécouvrir l'originalité

Il paraît présomptueux de vouloir établir un bilan définitif de l'urbanisme de la Reconstruction à Soissons, des études plus approfondies et plus nombreuses seraient nécessaires.On peut émettre quelques observations pour initier le débat.

La Reconstruction reflète les idéaux des notables proches du parti radical, attachés à la IIIe République qui modernise le pays et l'enrichit tout en exaltant son histoire.

Ces notables reprennent l'héritage de plusieurs siècles d'urbanisme. La ville qu'ils reconstruisent ressemble, dans ses grandes lignes, aux villes traditionnelles. Son plan général est bien lisible, on s'y retrouve aisément. Mais en même temps on a introduit les principes du progrès : l'ordre l'hygiène, l'organisation rationnelle de la circulation.

La réflexion urbaine n'a manqué ni de cohérence ni de pertinence. On a su créer une ville unifiée et la réflexion sur le devenir a été suffisamment ambitieuse pour que le centre-ville fonctionne bien encore aujourd'hui. Par ailleurs cette ville rénovée a su s'inscrire dans l'histoire de la ville, évitant ainsi des ruptures trop fortes, si fréquentes après 1950, qui font éclater la ville et déconcertent les habitants.

Certains points peuvent être discutés. Ainsi la volonté de dessiner des artères larges et rectilignes nuit au pittoresque de la ville. N'a-t-on pas détruit – et cela jusqu'à une époque récente - de vieux bâtiments qui auraient pu être restaurés ?

La plus grave déficience concerne l'extrême faiblesse en faveur de l'habitat ouvrier.Pendant plus de trente ans de nombreux soissonnais ont du vivre dans des cités provisoires dépourvus de tout confort.D'ailleurs le quartier St Crépin, plutôt destiné à la population modeste, n'a vu que des réalisations modestes même si une réflexion urbanistique a été initiée.

Il serait enrichissant de comparer avec l'œuvre de la Reconstruction dans les autres villes concernées, mais les études sont encore peu nombreuses, sauf pour Reims. Les règles générales de reconstruction se retrouvent mais il faudrait voir si les municipalités ont pu donner des orientations particulières.

L'héritage de la Reconstruction devrait faire l'objet d'études, de publications, d'expositions.Il faut également recueillir les documents pendant qu'il en est encore temps. Cela contribuera à la prise de conscience, par les habitants, de l'intérêt et de la valeur du patrimoine dans le quel ils vivent. Cela pourrait aussi inciter à une meilleure mise en valeur du centre ville. Certaines initiatives, comme l'O.P.A.H.[41] vont dans le bon sens. La généralisation du nettoyage des façades, l'établissement d'un plan éclairage bien adapté permettraient de révéler la qualité des architectures et la cohérence de l'organisation de la ville.

On pourrait reprocher à cet urbanisme un certain manque de monumentalité . De même, il ne s'agit pas d'un urbanisme de rupture. Cet urbanisme reste à la mesure de l'homme, il a voulu simplement faire de la ville un espace public qui appartienne à tous, vaste et agréable. Cet urbanisme prend en compte les grandes permanences du passé de la ville, il n'est amnésique. De ce fait il peut plus facilement s'adapter aux changements inévitables dans l'évolution d'une ville.

Il est temps de reconnaître l'urbanisme et l'architecture de la Reconstruction.

Bibliographie sommaire

Ouvrages généraux :

– Histoire de l'urbanisme 1985
– Histoire de la ville Benevolo
– Urbanisme, utopie et réalité F. Choay Le Seuil 1965
– Le régionalisme numéro spécial de la revue " Monuments " éditée par la Caisse nationale des Monuments et des sites

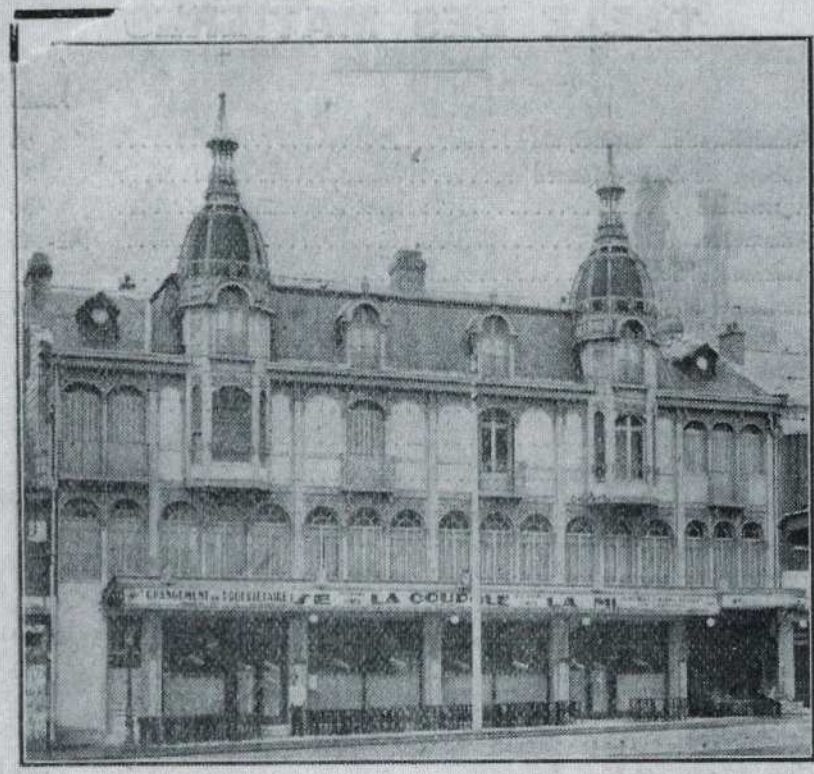
Ouvrages particuliers

– " Le débat entre Paul Normand et l'équipe de la Reconstruction ", article remarquable de Roland Guerre publié dans la revue de la Société historique de Soissons année 1986
– " Reconstructions en Picardie " ouvrage collectif publié en 2001 par la Réunion des Musées nationaux et l'Association des amis de Blérancourt
– " Le martyr de Soissons " de Mgr Péchenard publié en 1918 et réédité en 19, édité 1998
– " Les mémoires de Georges Muzart " ce volume ne concerne que la période de guerre édité en 2000
– Soissons dans ses rues G. Cordonnier éditions Horvath 1978

Archives

Archives municipales de la ville de Soissons
Notes de Devauchelles Service d'urbanisme de la ville de Soissons
Archives de la Société historique de Soissons : surtout pour les photos (fonds Vergnol)
Archives du Musée de Soissons : cartes et photos
Fonds de la bibliothèque municipale de Soissons : cartes et photos
Archives du ministère de la Construction : fonds AFU n°3836

41. L'O.P.A.H. est une procédure qui encourage les propriétaires de logements vacants à remettre en location après travaux, le système subventionne également la rénovation des façades



Grande Brasserie de la Coupole

Rue des Chaperons-Rouges — SOISSONS

Téléphone 573 (Près la Place Centrale)

Se recommande par

SA CUISINE SOIGNÉE

SA CAVE

SES CHAMBRES CONFORTABLES

qui vous donneront toute satisfaction

Confort Moderne — Chauffage Central

Salles de Bains — Eau courante, etc.

GARAGE

DANCING

Tous les Dimanches, en Matinée et Soirée

GRANDE SALLE DE JEUX

SALLE POUR NOCES ET BANQUETS

PRIX MODERES

Changement de Propriétaire

Extrait du guide Soissons, calendrier des fêtes 1935.

SOISSONS ART DECO

KARINE JAGIELSKI

Introduction
L'exposition internationale des arts décoratifs de 1925

Dans l'ouvrage qu'il publie en 1915, Maurice Storez (1875-1959), architecte DPLG écrit : " *La France préparait une grande Exposition internationale d'Art Décoratif, cette exposition qui devait primitivement avoir lieu en 1915, fut reportée en 1916, de mauvais plaisants prétendaient qu'elle serait reportée en 1920*[1] ". Considérée par les historiens d'art comme l'acte fondateur du mouvement art déco, l'Exposition des Arts décoratifs n'ouvrira ses portes à Paris qu'en avril 1925 pour accueillir jusqu'en octobre de la même année des exposants venus de la plupart des pays d'Europe, exceptée l'Allemagne.

Les visiteurs sont venus nombreux sur l'esplanade des Invalides ou sur le pont Alexandre III pour découvrir l'architecture des pavillons conçus dans une esthétique d'avant-garde dont l'origine peut remonter aux années 1908/1912. C'est sans doute la découverte des œuvres du Werkbund[2] allemand au salon d'automne de 1910 à Paris qui incita quelques artistes français à préparer l'exposition de 1925 Celle-ci serait donc plutôt à considérer comme une consécration que comme la naissance d'un style.

L'utilisation de matériaux traditionnels réactualisés ou de nouveaux matériaux comme le béton armé et l'acier, le développement de la production en série, le progrès du machinisme et un certain regard critique sur les formes jugées inutiles de l'Art nouveau font émerger de nouvelles lignes à tendances géométriques. Les revues *Art et décoration, l'Art décoratif, l'Architecture* (1888-1939), *la Construction moderne* (1885-1939) connaissent un fort développement dans l'immédiat après guerre. Elles visent à sensibiliser le lecteur et à éduquer son regard vers des formes plus fonctionnelles en multipliant l'information visuelle. Les dessins ou photographies de décors intérieurs, de salons, de séjours, de chambres dont le mobilier et les éléments décoratifs font l'objet d'une production en série mettent désormais l'art à la portée de (presque) tous.

Si la joaillerie, la sculpture, les luminaires, les textiles exploitent dans cet esprit les matières luxueuses, les couleurs chaudes et les jeux de figures géométriques, quelles sont les applications dans le domaine de l'architecture ? Une ville comme Soissons où domine la volonté d'effacer le souvenir des destructions de la Grande guerre et qui confie son plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension à d'éminents architectes[3] peut elle être qualifiée de ville art déco ?

---

1. M. STOREZ, *l'architecture et l'art décoratif après la guerre*, librairie H. Floury, 1915, page 24.
2. Le *lien pour l'œuvre* est un mouvement d'art moderne allemand dont le but était " d'ennoblir le travail industriel en faisant coopérer l'art, l'industrie et le travail de l'artisan ". Il rassemble environ 730 adhérents en 1910.
3. Les architectes Chaleil et Depondt sont issus de l'école des Beaux Arts. Robert Chaleil à qui l'on doit le Grand Séminaire (1914-1922), actuel collège Saint-Paul a été l'élève de Victor Laloux (gare d'Orsay, Hôtel de ville de Roubaix...) à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Paris. Depondt est architecte départemental. Il est l'auteur du Palais de Justice et de l'Hôtel des Postes à Soissons. On les retrouve après guerre avec l'architecte Marchand à la Société coopérative de Reconstruction de Soissons.

Les architectes

Les partisans de ce nouveau style qualifiés de " modernistes " et qui se retrouvent dans les congrès de l'Union des Artistes modernes avec Francis Jourdain (1876-1956), créateur de mobilier, Le Corbusier (1887-1965), architecte et urbaniste, Robert Mallet-Stevens (1886-1945), architecte ou encore Jan et Joël Martel (1896-1966), auteurs du monument à l'œuvre des Coopératives de Reconstruction sur la place Saint-Christophe à Soissons, font de la ligne droite une ligne de conduite. Déclinée sous différentes formes : décrochements aux arêtes vives, structures à paliers, chevrons, elle rythme désormais la construction. Il faut se souvenir que l'enseignement dispensé par l'Ecole nationale des Beaux Arts, école dont sont issus la majorité des architectes, fait du dessin d'architecture un cours fondamental. 80 diplômés sortent de l'école en 1920, 150 en 1930. Ils rejoignent leurs aînés revenus indemnes des lignes du front qui, dès la fin du conflit, s'empressent de former dans les règles de l'art de jeunes " commis " chargés de répondre à la demande grandissante des habitants. Aucune protection du diplôme d'architecte n'étant formulée avant 1940, 4000 architectes diplômés par le gouvernement (DPLG) rivalisent avec 10 000 architectes patentés Si on s'attarde sur le cas de Henri Bouldoire (1889-1957) à qui l'on doit la majorité des constructions du centre ville de Soissons, on note qu'il travaille dans le cabinet que vient juste de quitter Max Sainsaulieu[4]. Le célèbre architecte rémois avait en effet son agence avenue de la Gare à Soissons avant le commencement de la guerre. Il rejoint Reims en 1900 pour des raisons familiales. Son cabinet d'architecte est repris par Robert Chaleil[5]. Né à Soissons le 13 février 1889, Henri Bouldoire suit les cours de dessin à l'école municipale de Soissons. Il entre au cabinet de Chaleil en 1909. L'élève est apparemment doué puisqu'il obtient l'agrément de la préfecture de l'Aisne pour exercer la profession d'architecte. Il ouvre son propre cabinet à Soissons en 1921-1922.

Une expression concentrée sur l'architecture commerciale

La ville d'avant guerre aux formes très variées, aux espaces peu homogènes non conformes à l'urbanisme progressiste des années 20 est remplacée par un nouvel espace urbain dont la composition est ordonnée et rationnelle. Le centre de Soissons tel qu'il est redéfini concède une large place au confort des habitants. Habiter étant une des fonctions principales de la ville, un effort particulier sera porté sur la manière d'être de ses occupants. Les rues passent de 8 à 16 mètres de large avec de spacieux trottoirs, le passage du tramway est même envisagé ; le système des îlots à pans coupés permet une rationalisation de l'espace habité que vient renforcer un nouveau parcellaire plus unitaire. Les façades qui rythment les carrefours du centre ville font d'ailleurs l'objet d'attentions toute particulières de la part des maîtres d'œuvre. Etant les plus exposées au regard des passants, leur dessin est soigné. Les ouvertures y sont en



Un exemple de pan coupé à l'intersection de la rue du Pot d'Etain et de la rue Saint Quentin.

4. Max Sainsaulieu (1870-1953) est formé à l'école des Beaux-Arts. Il est entre autre l'architecte de la bibliothèque Carnégie à Reims.
5. Robert Chaleil, op. cit.

général plus importantes que sur les autres façades et elles sont souvent agrémentées d'un balcon ou de garde-corps en ferronnerie.

Le long des rues principales, le rez-de-chaussée est souvent à usage commercial. Les boutiques d'avant-guerre laissent place aux magasins dont les larges vitrines permettent dorénavant une mise en scène du produit vendu pour le plus grand plaisir des acheteurs. Henri Bouldoire signe en 1927 avec l'entrepreneur Lefèvre le commerce à l'angle de la rue Saint-Martin et de la place F. Marquigny. Ce commerce a gardé ses dispositions d'origine : une marquise se développe sur toute la longueur de la façade. Elle offre un confort supplémentaire aux passants qui s'attardent volontiers devant les grandes vitrines ou sont exposés chaussures et vêtements. A la différence des marquises du XIX ^{e} siècle des grands magasins parisiens, celle-ci intègre une nouvelle donnée : l'enseigne publicitaire. Il est possible que l'enseigne " aux bulls dogs " ait été éclairée électriquement. Ce n'est pas le seul moyen utilisé par les architectes pour attirer le regard des passants. Le " Palais du vêtement ", premier magasin reconstruit après la guerre dans la rue Saint-Martin, reprend un thème cher à l'architecture art déco : le traitement emphatique du volume d'angle. L'entrée du magasin est surmontée d'un dôme dont la verticalité était accentuée par des épis de faîtage disparus aujourd'hui. Une verrière remise au jour depuis peu unifie l'espace intérieur.



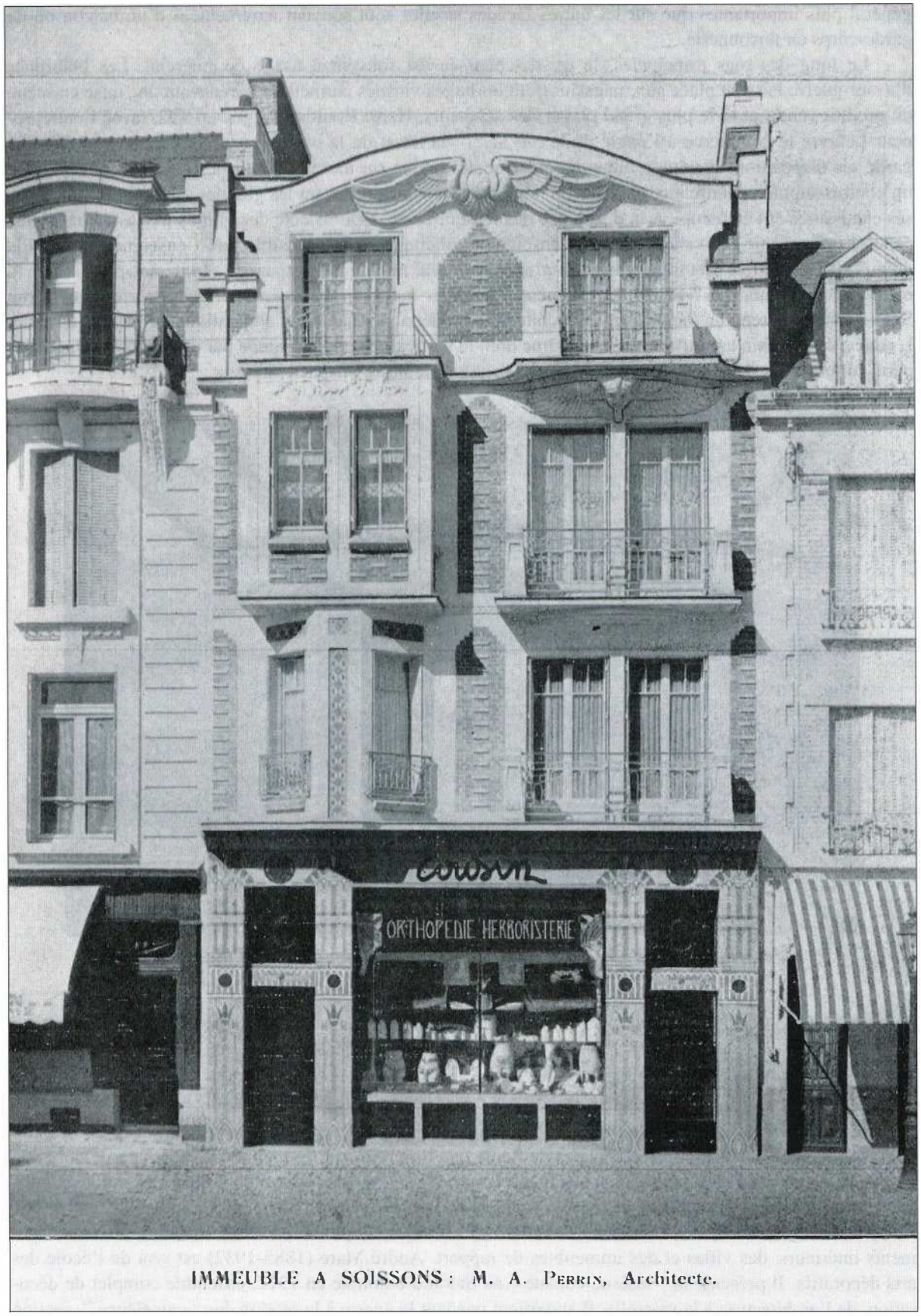
L'enseigne "aux Bull Dogs", magasin Bouldoire, Place Fernand Marquigny.

Les influences

Les modèles parisiens

La proximité de la capitale a t-elle été déterminante dans l'utilisation des formes art déco ?

Les paniers de fruits et les guirlandes de fleurs que l'on retrouve fréquemment sur les garde-corps ou sur les frises en pierre sculptée des maisons ou commerces soissonnais semblent repris de modèles parisiens, en particulier les œuvres de André Mare et Louis Süe. Louis Süe (1875-1968) était architecte. Comme Robert Chaleil, il est un des élèves de Victor Laloux. Diplômé en 1901, il réalise des aménagements intérieurs, des villas et des immeubles de rapport. André Mare (1885-1932) est issu de l'école des arts décoratifs. Il présente la " maison cubiste " au Salon d'automne en 1912, ensemble complet de décoration, de l'architecture à la vaisselle. Il appartient pendant la guerre à la section des " caméléons ", section de camouflage installée successivement à Amiens et Noyon. Il est l'auteur en 1919 du Cénotaphe dédié aux morts de la patrie, installé sous l'arc de triomphe de l'Etoile pour le défilé de la victoire. Tous deux fondent



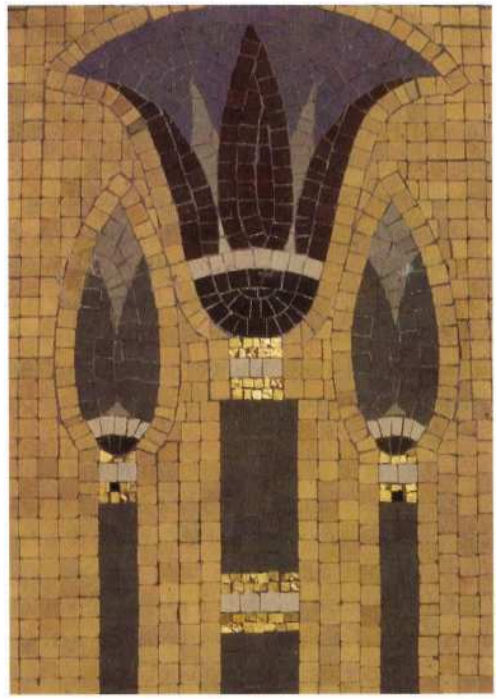
IMMEUBLE A SOISSONS : M. A. PERRIN, Architecte.

A. Perrin, façade de la "maison égyptienne", 1925, publiée dans la Construction Moderne n° 16 du 18 janvier 1925. Musée de Soissons, inv. 91.4.3.

en 1919 la Compagnie des Arts français et réalisent des meubles, luminaires, papiers peints, tapis, tissus...Ils présentent deux pavillons à l'exposition des Arts décoratifs de 1925. Ils créent un style très caractéristique où les guirlandes de fleurs viennent adoucir les tracés géométriques des façades. Comme pour beaucoup d'architectes à cette époque, l'investissement nouveau des décorateurs ensembliers oblige Süe à prendre en compte l'art de la décoration. Il faut signaler également que les grands magasins parisiens tels que le Printemps, les Galeries Lafayette ouvrent des ateliers de création tournés vers la décoration de la maison, ateliers qui vont influencer largement le goût du public.

Les rapports intérieur/extérieur

L'influence des décorateurs ensembliers semblent avoir également été assimilée par les architectes soissonnais. Les décors de frise sur les façades sont largement inspirés des motifs des tissus d'ameublement reconsidérés dans les années 25 et avec eux, les tapis et les papiers muraux. Les tendances très colorées (ocre jaune, fuchsia, orangé, lavande) que l'on retrouve à l'époque dans les décors de Léon Bakst pour les Ballets russes de Diaghilev peuvent encore être aperçues dans certaines maisons du quartier saint Crépin ou dans les mosaïques de la maison égyptienne de André Perrin en 1925. Rappelons aussi à cette époque l'engouement du public pour l'Orient, l'Afrique (l'expédition Citroën Centre Afrique en 1924/25 : la Croisière noire)... La joie de la paix retrouvée allait de pair avec l'exaltation de la couleur, l'attrait pour les pays exotiques rejetait loin vers le passé les images de ruines, quotidien des habitants des régions dévastées pendant plus de quatre ans.



Maison égyptienne, rue du Collège, détail de la façade.

Le souci du détail apporté par les décorateurs ensembliers à l'architecture intérieure va donc transparaître sur l'architecture " extérieure ". Le soin apporté au choix des matériaux en est la preuve : marbre noir veiné de vert pour la façade du magasin " aux bulls dogs ", tesselles de mosaïques d'or pour la maison égyptienne. Cette quête de formes et de matériaux insolites en architecture nous la trouvons également dans le mobilier art déco. Comme l'ébénisterie du XVIIIe siècle, ce mobilier raffiné fait appel à des matériaux somptueux et aux techniques subtiles de la marqueterie et du placage. Le musée de Soissons possède un ensemble mobilier de Paul Wandendries (1883-1961), décorateur ensemblier à Soissons, constitué de meubles en wacapou de la Guyane française, d'un buffet en laque du japon, d'un secrétaire en galuchat[6] naturel, et de six fauteuils garnis de tapisserie d'Aubusson. Là encore, l'utilisation de matières luxueuses participent au renouveau et au bien-être d'une clientèle aisée qui acquiert des œuvres uniques ou de production limitée. Cet ensemble complété par six chaises couvertes en peau de gazelle émeraude fut présenté au pavillon des ensembles mobiliers à l'exposition internationale à



Enseigne du magasin du tapissier décorateur Paul Wandendriess, place F. Marquigny.

Paris en 1937 et lui permit de remporter la médaille d'or. Paul Waendendries, ancien élève de l'école Boulle, appartient à une famille de décorateurs ensembliers installée à Soissons depuis de nombreuses générations. Il fit de nombreux stages chez le décorateur Jules Leleu et participe ainsi à de prestigieux chantiers : appartement de luxe dans le paquebot Normandie, salle à manger de l'Elysée, salon des ministres des affaires étrangères au palais de la société des Nations à Genève...A l'angle de la place F. Marquigny et de la rue du commerce, on peut encore lire les lettres de fer enlacées correspondant aux initiales du décorateur à côté des salles d'exposition et des ateliers qu'il fit reconstruire après la première guerre mondiale. Les salles d'exposition au premier étage possèdent de larges baies horizontales à structures métalliques, seuls éléments d'avant garde dans une façade à l'allure très classique.

Les dessins perspectifs de Paul Wandendriess soulignent la diversité des motifs et des couleurs du style art déco et mettent en valeur les lignes directrices de l'architecture. Le point de vue retenu par l'artiste multiplie les " sous-espaces " propres à l'époque, délimités par le mobilier ou les tapisseries. Auguste Perret écrivait : " Dans une pièce de dimension moyenne, nous voulons créer des *coins* où notre place habituelle est marquée, où nous tenons notre occupation familière. Rien ne donne plus d'agrément à l'aspect d'un salon. "[7]



Main courante du Palais de Justice, rue Saint-Martin

Le fer connaît un certain renouveau dans l'entre deux guerres, aussi bien chez les créateurs de mobilier que chez les architectes. De la porte d'entrée aux garde-corps en passant par les balustrades d'escaliers et les portails, tout est prétexte à mettre en valeur le travail du ferronnier. La porte d'entrée de la maison égyptienne fait s'enlacer un couple de cobras, au Palais de justice, la main courante de l'escalier principal illustre la rigueur de l'édifice et de ses fonctions. Lorsque Emile Naudin fait construire l'Hôtel de la Coupole à Soissons en 1923 par l'architecte soissonnais Solotareff, il ne manque pas de laisser transparaître sur la façade sa carte de visite : il est serrurier ferronnier...

Henri Bouldoire joue également sur les rapports intérieurs/extérieurs en dessinant la façade de la pharmacie rue du Collège mais aussi le mobilier et les luminaires de ce commerce. Un dessin daté de 1927 illustre ce subtil équilibre intérieur/extérieur puisque l'on y voit aussi bien l'espace intérieur de la pharmacie que celui de la rue.

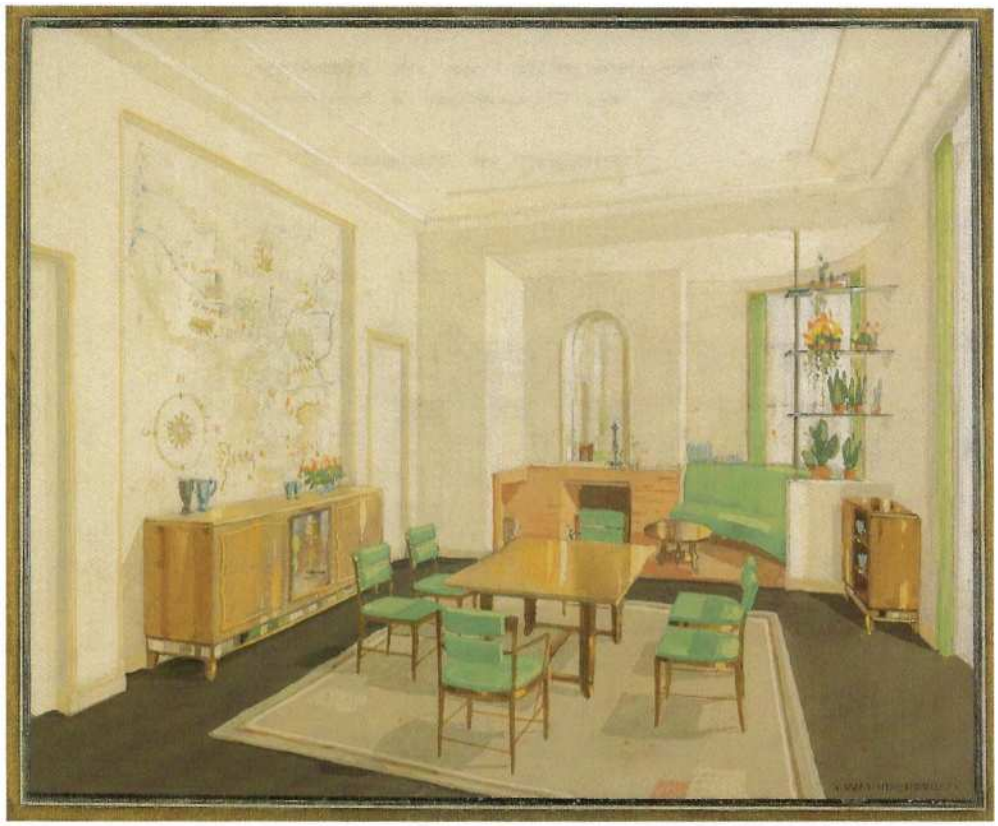
Les écritures d'un style

Plus que tout autre, le style art déco est particulièrement difficile à définir : ses influences diverses et variées, ses multiples expressions que ce soit dans le domaine de la mode, de la peinture, de la haute couture, de la publicité, ses origines incertaines entre le déclin de l'art nouveau et l'émergence de nouvelles formes d'art en Allemagne et aux Pays-Bas ne permettent pas une classification simple.

Du point de vue de l'architecture, il n'y a pas à Soissons d'œuvres d'avant-garde signées des plus illustres architectes qualifiés de novateurs et généralement appelés modernes (Le Corbusier, André Lurçat, Robert Mallet-Stevens, Auguste Perret...) ou issus de cette école. Aucun bâtiment ne reprend le plan libre, les fenêtres bandeaux, le toit terrasse ou les structures sur pilotis, principes de l'architecture d'avant-garde.

---

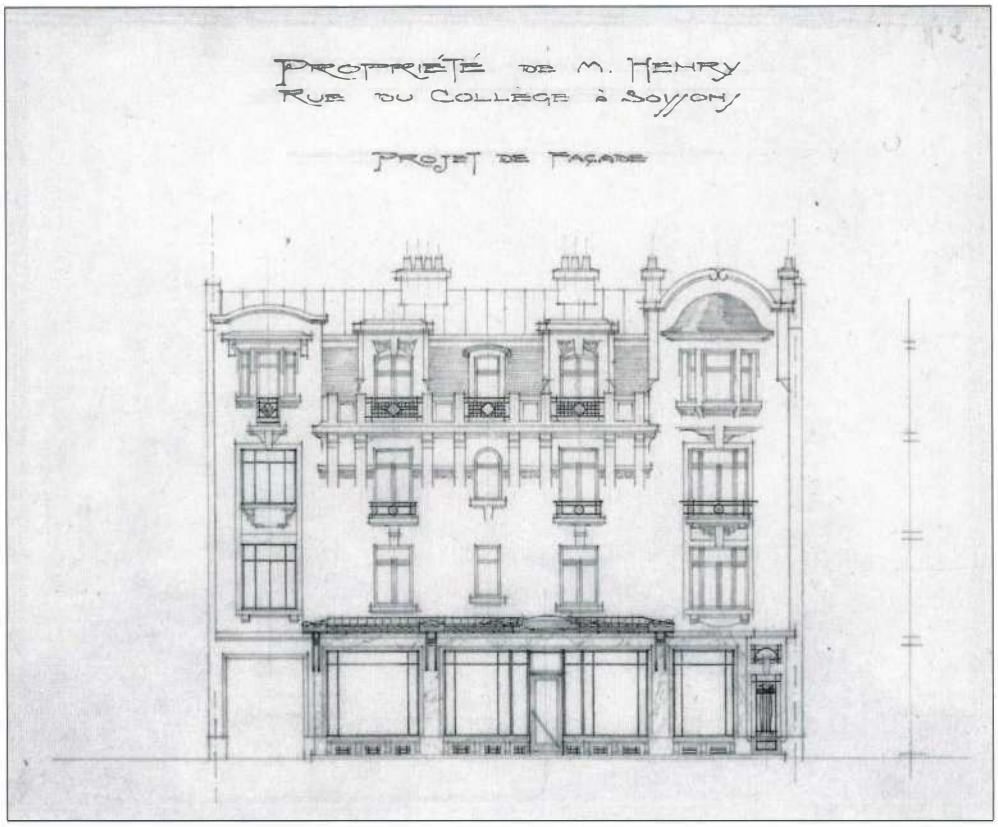
6. J.C. Galuchat, mort en 1774, lance la mode du " galuchat ", peau de squale teintée utilisée dans l'ameublement. L'attirance pour les matières luxueuses dans les années 20 remet le galuchat à l'honneur.
7. En Picardie, on peut voir des réalisations de Perret à Amiens (Tour Perret) et à Noyon (maison d'habitation)



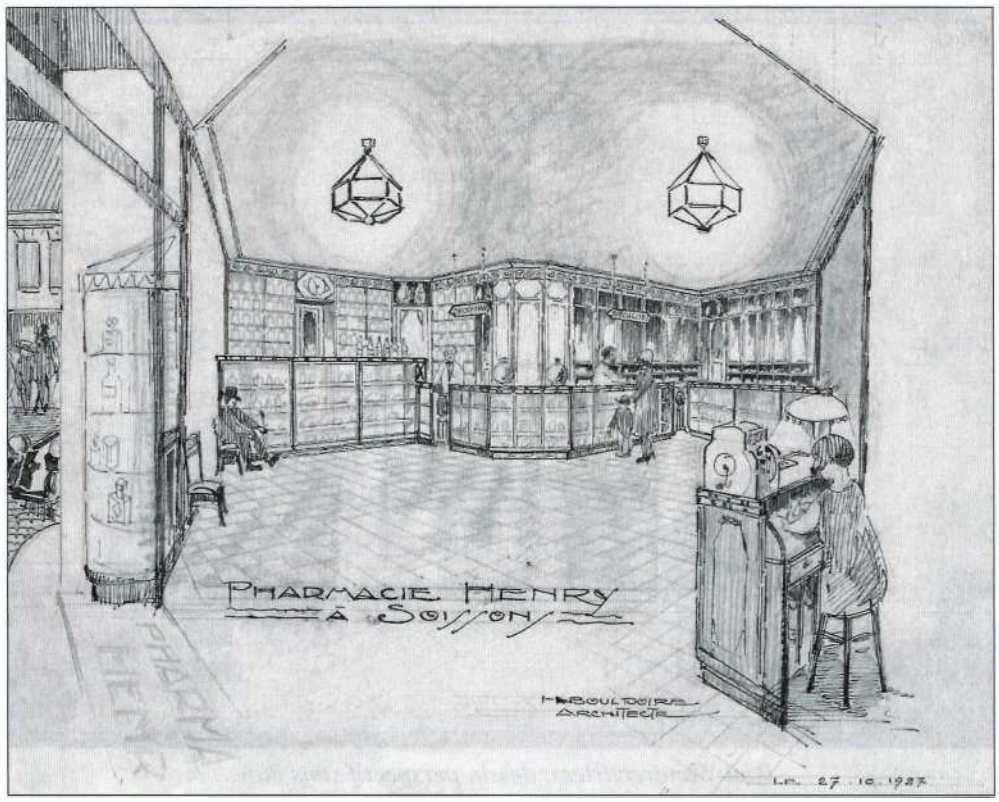
Paul Wandrendriess, dessin perspectif. Projet présenté à l'Exposition internationale de 1938. Musée de Soissons, inv. 98.14.11.



Paul Wandrendriess, dessin perspectif sans date. Musée de Soissons, inv. 98.14.10.



Henri Bouldoire, projet de façade pour la pharmacie Henry, rue du collège
Musée de Soissons, inv. 2000.10.2



Henri Bouldoire, vue intérieure de la pharmacie Henry en 1927.
Musée de Soissons, inv. 2000.10.1

En sculpture, seul le monument des Frères Martel dédié à l'œuvre des coopératives de reconstructions dans les régions dévastées et inauguré en 1935 reprend quelques principes chers à l'époque : plans lisses, figures géométriques, refus des ornements...

Les exemples cités précédemment s'inscrivent davantage dans une autre tendance formelle que certains nomment le " classicisme structurel " ou l'architecture régionaliste. Même si la municipalité s'engage dans un vaste programme d'aménagement et d'extension de la ville en suivant les préceptes dictés par la loi Cornudet de 1919, l'initiative de la reconstruction en matière d'habitat est souvent une affaire privée. La nostalgie du passé prédomine, au moins chez les riches propriétaires du centre ville et " faire renaître le Soissons d'autrefois " devient un adage. Mais si le goût pour l'architecture traditionnelle locale prédomine, le confort lié à la vie contemporaine a désormais aussi sa place dans le cahier des charges. On commence à s'habituer au commutateur électrique, aux murs brillants de Ripolin dits " ripolinés ", aux salles de bains carrelées... Ces messages sont perçus par les chantres du mouvement régionaliste comme Charles Letrosne (1868-1939) qui publie de 1923 à 1936 les trois tomes des *" Murs et toits pour les pays de chez nous "*. Fils et père d'architecte, lui-même architecte en chef des bâtiments publics et des palais nationaux, il conçoit " des édifices exactement faits à la mesure de notre bon sens, des besoins pratiques de la vie publique et privée, chez nous "[8].

Localement, Letrosne a travaillé sur deux projets de reconstruction de fermes axonaises : la ferme des Franquets à Jaulgonne et celle de la Montagne à Bucy-le-Long. Le régionalisme trouve un écho favorable dans le Soissonnais. Là encore, c'est une exposition qui souligne l'importance de ce mouvement. En 1917, la Société des Architectes Diplômés par le Gouvernement organise à Paris l'exposition " l'architecture régionale dans nos provinces envahies ". Rappelons que Robert Chaleil était un des membres de la SADG, sorte de préfiguration de l'ordre des architectes fondé en 1940, et qu'il a pu propager ces idées localement.

En ville, le régionalisme se manifeste par une architecture de pierre de taille, matériau soissonnais de prédilection, ainsi que par la reprise symbolique d'une écriture locale : le redent ou pas de moineaux. Le faux pan de bois en ciment ou béton armé figure également à la fois dans les Habitations Bon Marché de Henri Bouldoire, avenue de Pasly ou dans des maisons plus cossues du quartier Saint-Crépin ou du centre ville.

C'est finalement une écriture individuelle qui est visible à Soissons. Des expériences privées originales comme la maison égyptienne, la maison néo-renaissance, l'hôtel de la Coupole animent désormais le cœur de la ville, en alternance avec des formes beaucoup plus traditionnelles comme le style classique du Crédit lyonnais, rue Saint-Martin. Soissons art déco existe bien en tant qu'expression d'une population heureuse d'avoir retrouvée la paix et qui, avec plaisir, écrit les goûts et les couleurs de l'époque sur les façades et dans les intérieurs de ses maisons. Il ne s'agit pas du style international visible dans la capitale ou dans la proche banlieue parisienne mais il semble évident que certaines tendances du style art déco aient bien voyagé jusque Soissons dans l'immédiat après-guerre en compagnie de décorateurs ensembliers ou d'architectes dont la renommée locale n'est pas des moindres.

8. Extrait de la préface de l'ouvrage de Letrosne par Léandre Vaillat, critique d'art.



Le Palais du vêtement rue Saint-Martin.
A gauche les restes de la porte de l'abbaye Notre-Dame.

Repères bibliographiques

M. STOREZ :
- *L'architecture et l'art décoratif après la guerre*, librairie H. Floury, 1915

Jean-Claude VIGATO :
- *L'architecture régionaliste, France, 1890-1950*, IFA, 1994

Sous la direction de Gérard MONNIER :
- *L'architecture moderne en France*, tome 1, 1889-1940, Picard, 1997

Henri BRESLER :
- *Métamorphoses de l'architecture, les intérieurs modernes, 1925-1930*, in Monuments historiques, intérieurs privés n°195, mars 1995

Alastair DUNCAN :
- *Art déco*, Thames & Hudson, 1989

Louis Sûe : (1865-1968) :
- *architecte des années folles, associé d'André Mare* / Exposition organisée par Susan Day, Liège, Mardaga, 1986



Gabriel Cochet devant la stèle Alain Demeurisse et Francis Prieur.

LA RESISTANCE DANS LA REGION VICOISE
Le secteur OCM 138

BERNARD RUELLE

La seconde guerre mondiale a engendré bien des blessures physiques mais aussi morales à bon nombre de français. Elle les a parfois divisés ou opposés selon qu'ils avaient opté pour la gouvernement de Vichy ou qu'ils avaient choisi de résister à l'ennemi.

Né à Lavaqueresse en Thiérache le 21 juillet 1904 dans une famille de petits agriculteurs, Gabriel Cochet était un homme de la terre. Il avait connu une enfance modelée par la nécessité du travail et se souvenait de l'exode de 1914 alors qu'il n'avait que dix ans. Il n'avait pas oublié que, réfugié, il avait alors été traité de " Boches du nord " par les habitants de Seine et Oise où il avait évacué. Il avait appris à se battre pour se faire respecter, se battre après la grande guerre pour aider ses parents qui avaient repris la ferme de Faverolles, se battre aussi pour suivre des études à l'école vétérinaire de Maisons Alfort. Malgré ses bonnes dispositions, le fils de petit paysan avait, hélas, dû abandonner ses études parce qu'il fallait travailler à la ferme.

Mais, ayant l'esprit d'entreprise, Gabriel Cochet profita d'une occasion pour reprendre la ferme de Hurtebise sur le Chemin des Dames et la remettre en culture. C'était alors la " zone rouge " parsemée d'obus et de cadavres que le nouveau maître des lieux dégagea au fil des mois et des ans. Il allait enfin connaître la prospérité lorsque la crise du blé frappa son exploitation de plein fouet et l'obligea à vendre. Il devint alors chef de culture et responsable de la distillerie de Coeuvres et Valsery jusqu'en 1937 avant de prendre la direction du silo à grains de l'Aisne Agricole de Vic sur Aisne.

C'est de ce lieu très fréquenté qui lui facilitait l'information et la communication sur tout ce qui se passait dans la région que Gabriel Cochet allait tisser un véritable réseau de résistance dès le début de la seconde guerre.

Dénoncé et déporté, il survécut aux bagnes de la mort et reprit son activité à Vic. L'épreuve qu'il avait subie lui forgea une force de caractère qu'il sut mettre au service des autres en s'investissant sur le plan communal et dans le cadre des associations sportives.

Mais, pendant de nombreuses années, il ne parla pas de son action dans la résistance et de sa déportation. Par pudeur sans doute mais aussi pour ne pas faire souffrir ceux qu'il aimait. Pourtant, avec l'âge, il commença à se confier à ceux à qui il faisait confiance.

Une confiance que nous avons gagnée peu à peu au cours de longues soirées passées à écouter ses souvenirs qu'il distillait avec autant de parcimonie que de minutie. Au fil des mois et des années, le récit s'est étoffé et Gabriel Cochet nous a confié ses dossiers et ses secrets à transmettre, en partie[1], pour que les jeunes générations sachent ce que les résistants du secteur OCM 138 avaient vécu. Un récit enrichi et corroboré par de nombreux témoignages recueillis auprès de ceux qui avaient connu les mêmes événements sans toutefois mesurer l'ampleur du mouvement de résistance auquel ils appartenaient.

1. Bien que connaissant ceux qui l'avaient dénoncé, Gabriel Cochet n'a jamais voulu révéler publiquement leurs noms et, même s'il les a confiés à quelques uns de ses amis, nous respecterons la volonté qu'il a exprimée de son vivant de ne pas " jeter en pâture à la vindicte publique des familles et une histoire qu'il ne faut pas être trop prompt à juger ".

PREMIERS PAS DE LA RÉSISTANCE

Pendant quatre années, la région vicoise avait connu les malheurs de la grande guerre et de nombreux villages avaient été détruits soit dès 1914 pour les communes du nord de l'Aisne, soit lors de l'offensive Mangin de 1918 pour celles du sud. Dès les années 20, le pays s'était mobilisé pour la reconstruction mais le souvenir des exactions commises, surtout au début de la guerre, ne s'était pas émoussé. Pourtant, malgré la crise des années 30, on avait essayé d'oublier même si la situation internationale pouvait paraître inquiétante après les coups de force des nazis en Europe.

Ainsi, à Vic sur Aisne, l'Union Nationale des Combattants organisa une grande fête le 4 juin 1939 pour son Congrès départemental. Avec le soutien de la Société Nautique Soissonnaise, les anciens combattants offrirent à la population locale un magnifique spectacle composé de courses de hors bord, de skiff et de périssoires. On traversa la rivière à la nage après un grand plongeon. Les démonstrations de ski nautique furent très applaudies et, lors du traditionnel banquet, on oublia totalement les menaces qui pesaient sur la paix.. Parmi les " champions " de la journée, Jean et Henry Beauchamp se distinguèrent tout comme Gabriel Cochet, le directeur du silo de l'Aisne Agricole vicois.[2]

Mais après un été d'insouciance, la réalité éclata. La guerre fut déclarée à l'Allemagne le 3 septembre 1939 et bon nombre de jeunes hommes de la région furent mobilisés pour passer l'hiver loin de leur famille. Ce fut la drôle de guerre ! Jusqu'au printemps lorsque la Wermarcht attaqua brusquement en enfonçant les lignes de défense française.

Dès le 20 mai 1940, la voie ferrée et la gare de Vic sur Aisne furent bombardées par l'aviation ennemie et, le 20 mai, les autorités locales donnèrent l'ordre d'évacuation à la population. A Morsain, où les anciens se souvenaient toujours de l'invasion allemande de 1914 et des déportations des civils qui avaient suivi, on avait même pris les devants pour enterrer tout ce que l'on avait pu dans les jardins et partir sur les routes avec ce qui pouvait être emporté sur les charrettes, sur les vélos, sur les brouettes,... Direction " La Mayenne " ! Vic était soudainement devenu désert. Alice Montillet aimait se souvenir de ce qu'elle avait vu lorsqu'elle était revenue en hâte de Paris[3] : " *Le village était comme mort. Les avions vrombissaient sans arrêt dans le ciel. Je longeai les murs pour arriver jusqu'au café que tenait ma mère. Je la trouvai assise à contempler ses bêtes après avoir accueilli les réfugiés belges pendant des journées entières. Elle avait enterré toutes ses bouteilles, sa verrerie, le linge, les pendules, et caché les matelas sous le foin du grenier. Les avions avaient lâché des bombes dans la rivière en épargnant le pont. Toutes les autorités et les véhicules étaient partis en ne laissant que les vieux qui ne pourraient jamais prendre la route à pied.* "

Et les pauvres vieux virent les allemands déferler. Pourtant, le train de l'Etat-Major du 9° Régiment de Zouaves s'était arrêté en gare d'Attichy et le PC avait été installé à Montigny-Lengrain. Mais les Zouaves furent contraints de battre en retraite. Le 6 juin, ils quittèrent Morsain et, le 7 juin à 10 H 30, ils traversèrent la rivière au pont de Vic pour établir une bretelle de défense au sud de Montigny vers la ferme de Pouy. L'Etat-Major donna l'ordre de faire sauter les ponts de Vic et Fontenoy. Mais, le 8 juin, après un feu nourri de son artillerie et avec l'appui de son aviation, la 98° Division motorisée allemande envahit la vallée de l'Aisne et avança rapidement sur le plateau sud malgré la résistance héroïque des hommes du 9° Zouaves, du 17° régiment de tirailleurs algériens, des 21° et 22 régiments de volontaires étrangers dans le secteur de Dommiers et Saconin et Breuil et du 21° BIR à Ambleny.[4]

Le 10 juin, après le repli général des français, les allemands étaient complètement maîtres du terrain et, après le retour de ses habitants, la région se prépara à vivre quatre années d'occupation.

---

2. Programme du Congrès Départemental des Anciens Combattants à Vic sur Aisne en 1939.
3. Récit manuscrit de Mlle Alice Montillet qui fut la bibliothécaire du premier bibliobus d'Anne Morgan après la première guerre.
4. Témoignages des anciens du 21° BIR, Georges Philibert et André Bosc.

Un avion détruit

Mais, avant que le plateau au sud de la vallée ne soit envahi par l'ennemi, de nombreux avions l'avaient survolé en s'y posant parfois en catastrophe à l'image du Curtiss 75 piloté par le capitaine Guieux abattu au-dessus de Pouy. Un autre avion s'était posé sans dommage au lieu-dit " Le Poteau " au sud de Montigny-Lengrain près d'un hangar appartenant à M. Louis Ferté. Le 6 juin, il était encore intact, prêt à voler de nouveau tandis que les régiments français passaient à côté sans se poser de question sur cette présence bizarre.

Ce ne fut pas le cas de Gabriel Cochet, un vicois mobilisé comme maréchal des logis chef d'un régiment du train qui passait par là après avoir reçu l'ordre de déménager l'usine Pecquet-Tessons de Soissons. Pour Gabriel Cochet, il n'était pas possible de laisser cet avion intact aux mains des allemands. Avec de multiples précautions de peur que l'appareil ne soit piégé, M. Cochet bourra de paille le cockpit et y versa un bidon d'essence avant d'y mettre le feu. Le Morane 406 brûla,... le hangar aussi au grand désespoir du propriétaire qui se jura de faire payer bien cher l'incendie au " pyromane " s'il mettait un jour la main dessus.

La carcasse resta longtemps sur place au moins jusqu'au 11 août lorsque Gabriel Cochet revint au pays après avoir été démobilisé pour reprendre ses fonctions de directeur du silo de blé à Vic. Alors qu'il avouait " son forfait " à Louis Ferté, Gabriel Cochet n'eut peut-être pas l'impression d'avoir commis son premier acte de sabotage contre l'ennemi.

Longtemps après la guerre, il ne savait pas dire si cet acte avait déclenché sa volonté de résister par tous les moyens afin de ne pas subir passivement l'occupation.

Gabriel Cochet
de l'armée des volontaires à l'OCM

Gabriel Cochet était l'un de ces hommes qui chérissaient trop la liberté pour accepter sans mot dire les contrôles, les réquisitions et le rationnement. Pour lui, il n'était pas question de participer aux manifestations ordonnées par le gouvernement de Vichy comme cette " Fête de la terre et du travail rural " qui fut organisée par les groupes de la JAC le 13 septembre 1942 au château de Mainville à Ressons le Long.[5] Deux mille personnes assistèrent à la messe des paysans puis au défilé de chars avec la pomme de terre de Montigny-Lengrain, les artisans de Vic sur Aisne, les abeilles de Morsain, la betterave de Nouvron-Vingré.

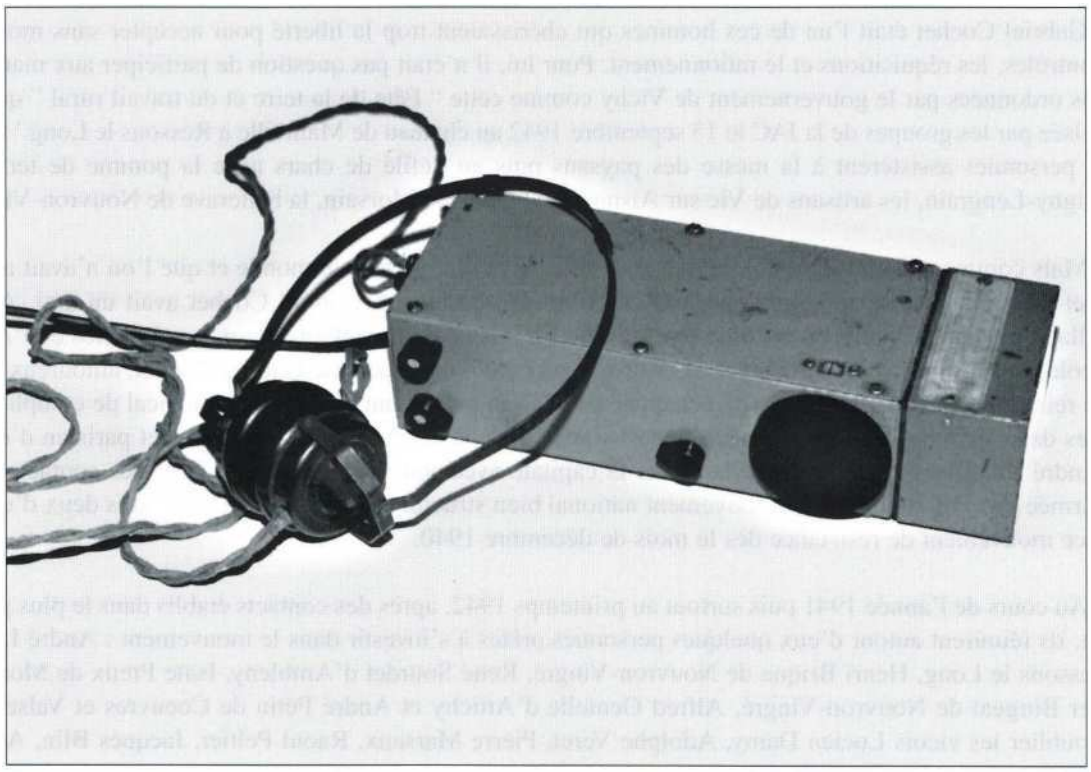
Mais comment faire lorsqu'il était nécessaire de se méfier de tout le monde et que l'on n'avait aucun contact avec les réseaux qui s'organisaient çà et là. Heureusement, Gabriel Cochet avait un ami, André Bataillard, agent des contributions indirectes de Vic sur Aisne qui travaillait à deux pas des silos de l'Aisne Agricole sous les ordres du percepteur M. Vallot. Excellent nageur comme Gabriel Cochet, amoureux de la petite reine, André Bataillard avait pu échapper au STO en présentant un certificat médical de complaisance. Les deux hommes se connaissaient bien et s'appréciaient. Agé de vingt-quatre ans et parisien d'origine, André Bataillard retournait souvent dans la capitale avec son vélo et pouvait avoir des contacts avec " L'Armée des Volontaires ", un mouvement national bien structuré. Ils décidèrent donc tous deux d'entrer dans ce mouvement de résistance dès le mois de décembre 1940.

Au cours de l'année 1941 puis surtout au printemps 1942, après des contacts établis dans le plus grand secret, ils réunirent autour d'eux quelques personnes prêtes à s'investir dans le mouvement : André Lajoie de Ressons le Long, Henri Brique de Nouvron-Vingré, René Sourdet d'Ambleny, Isaïe Preux de Morsain, Kléber Burgeat de Nouvron-Vingré, Alfred Genielle d'Attichy et André Pétin de Coeuvres et Valsery,... sans oublier les vicois Lucien Damy, Adolphe Veret, Pierre Marsaux, Raoul Peltier, Jacques Blin, Adrien et Georges Alexandre, René Cousin et Eugénie Cochet.

5. Programme de la manifestation et témoignage de Mme Balançon.



L'avion Morane 406 brûlé par Gabriel Cochet en 1940.



Poste émetteur "Midgett" parachuté en 1944.

Cette petite vingtaine des résistants de la première heure consacra surtout son temps à observer et écouter afin de fournir un maximum de renseignements à l'Armée des volontaires puis à Londres sur les points stratégiques importants concernant notamment les voies routières, ferroviaires et navigables. Des contacts furent également noués avec le groupe noyonnais de l'Armée des Volontaires et le groupe OCM du Soissonnais.[6]

Mais Gabriel Cochet voulait s'engager beaucoup plus dans des actions de sabotage et surtout préparer ses hommes à participer aux combats de la libération qu'il pensait proche. Pour cela, il lui fallait des armes que l'Armée des Volontaires ne voulait ou pouvait lui fournir. Au début de 1943, en accord avec les principaux membres de son réseau, Gabriel Cochet décida donc de quitter l'Armée des Volontaires et d'entrer dans l'OCM (Organisation Civile et Militaire) de la région soissonnaise. Ce passage lui fut facilité par deux de ses amis Marcel Pierre et Boulloche. Le groupe vicois se vit confier le secteur OCM 138 qui s'étendait sur la plus grande partie du canton de Vic sur Aisne et débordait largement sur celui d'Attichy.

LE RÉSEAU OCM 138

L'Organisation Civile et Militaire était constituée d'un réseau fort bien structuré et dirigé par le colonel Lejeune-Bastien pour tout le département de l'Aisne. L'OCM 138 devait opérer en liaison avec les deux autres secteurs OCM 137 de Soissons et OCM 139 d'Hartennes

Dès le mois de mars 1943, Gabriel Cochet se mit au travail pour organiser l'OCM 138 qui voyait affluer de nouveaux membres. Il en assura la direction avec le grade de capitaine et le pseudonyme de " Gaby " et prit pour adjoint André Bataillard, nommé lieutenant sous le pseudonyme de " Baby ". Très vite, les quelque deux cents résistants volontaires se retrouvèrent au sein d'une structure bien établie et très hiérarchisée en petits groupes et équipes qui ne se connaissaient pas obligatoirement.

Le poste de commandement était constitué de deux groupes, l'un pour Vic avec Roger Carrier, l'autre pour Ressons le Long avec André Lajoie. Cinq autres groupes couvraient le reste du secteur. Chaque membre était répertorié par un numéro de code, un grade et une fonction. Dès le mois de juillet 1943 l'ensemble du réseau comprit 190 hommes et femmes pour atteindre les 240 en juin 1944.[7]

Ces résistants et résistantes étaient issus de tous les horizons politiques et sociaux avec des professions très diverses. De plus, certains étaient d'origine étrangère puisqu'on dénombra onze personnes d'origine polonaise et deux russes sur le secteur de Nouvron. Faits prisonniers sur le front Est, le colonel de l'armée rouge Stéphan Sapojniko et le sergent Anatole Komanovitch s'étaient retrouvés dans les mines du nord de la France après une tentative d'évasion. De là, ils purent faire de nouveau la belle et, grâce à certains réseaux et amis, ils furent confiés à Emile Burgeat qui les cacha dans les carrières de Nouvron et les enrôla dans l'OCM en septembre 1943.

Le renseignement

Tout en structurant son groupe, Gabriel Cochet poursuivit le travail de renseignement qu'il avait commencé avec l'Armée des Volontaires. Entre avril et mai 1943, il put s'introduire à plusieurs reprises comme ouvrier dans l'ouvrage fortifié de Margival et parvint à noter le maximum de renseignements avec un plan très précis qui fut transmis à Londres. Avec son ami André Bataillard, il opéra de la même manière au camp allemand de Croutoy dans l'Oise.

---

6. Notes manuscrites de Gabriel Cochet
7. Etat nominatif des cadres officiers et membres de l'OCM 138 avec tableau schématique de l'organisation certifiés, après la guerre, par le maréchal des logis chef Cressonnier, commandant la brigade de gendarmerie de Vic sur Aisne.

ORGANISATION DU SECTEUR OCM

CHEF DE SECTEUR : GABRIEL COCHET dit "GABY"
CHEF ADJOINT : ANDRE BATAILLARD dit "BABY"
ETAT-MAJOR (13 hommes) LES CHEFS DE GROUPES ET ADRIEN REBEROT,
ELIE CHEVALIER, GASTON POUSSOT, HYPPOLYTE LAURENT

GROUPE N° 1 DU PC :
ROGER CARRIER, VIC SUR AISNE (33 hommes)
CINQ EQUIPES : LUCIEN DAMY,
ADOLPHE VERET, ELIE CHEVALIER,
ADRIEN REBEROT et ADRIEN ALEXANDRE

GROUPE N° 2 DU PC : ANDRE LAJOIE,
RESSONS LE LONG (22 hommes)
TROIS EQUIPES : ROGER MILCENT,
JEAN LAJOIE, HENRI VERON

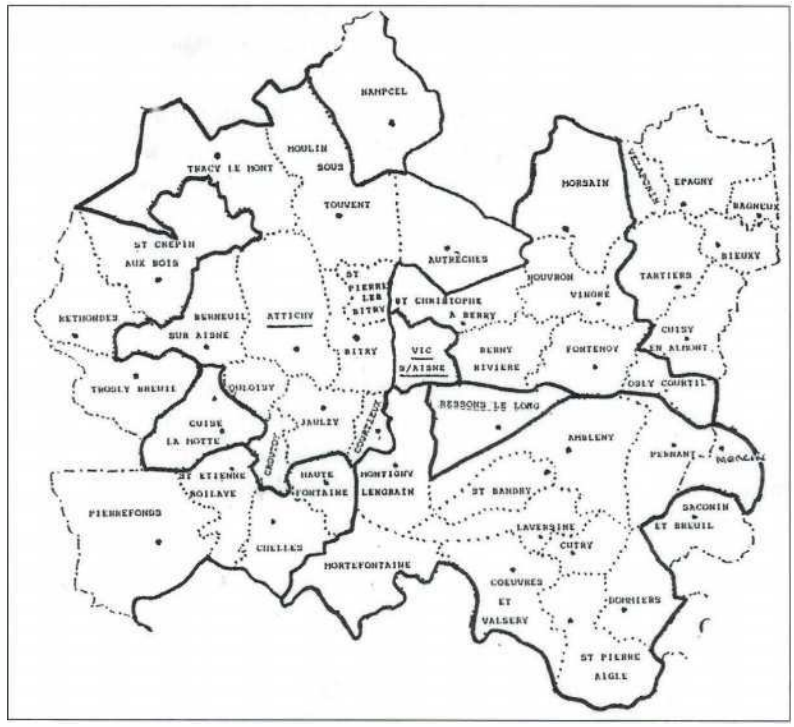
GROUPE N° 3 : HENRI BRIQUE
QUATRE EQUIPES (29 hommes)
LUCIEN BEAUDOT (Autrêches),
ISAIE PREUX ET GEORGES BERGEOT (Morsain),
KLEBER BURGEAT (Nouvron-Vingré)

GROUPE N° 4 AUTONOME :
JULES LEROY TROIS EQUIPES (28 hommes)
Sur les secteurs de Osly-Courtil,
Fontenoy et Berny Rivière

GROUPE N° 5 : ETIENNE DE MONTEMON
SIX EQUIPES (58 hommes)
ALFRED GENIELLE (Moulin sous Touvent),
RENE WATERLOT (Morenval)
ANDRE HURET et LOUIS BAUDRY (Attichy),
ANDRE GRESSIER (Jaulzy),
GASON POUSSOT et RAYMOND MIEL
(Cuise la Motte), HENRI LOUIS (Couloisy)

GROUPE N° 6 : MICHEL PEIFFER
SIX EQUIPES (38 hommes)
PIERRE TAQUOI ET ROGER CAMUS
(Cœuvres et Valsery),
MARCEL LEGEUERRY (Dommiers),
JULES LACQUEHAY (St Pierre-Aigle),
GEORGES HEMERY (Pouy),
PIERRE DAUPHY (Montigny-Lengrain)

GROUPE N° 7 : RENE SOURDET
QUATRE EQUIPES (30 hommes)
MARCEL BLANCHARD
ET ALEXANDRE SAUTILLET (Ambleny),
MADELEINE PERETTI (Pernant),
MARCEL GAVELLE (Mercin et Vaux)



Les carrefours stratégiques des routes, les écluses, les ponts sur les voies ferrées furent également relevés avec minutie. Enfin, l'abbé André Pétin, curé de Coeuvres et Valsery, rendit souvent visite à son collègue de Vierzy. Tout en se promenant " pour lire leur bréviaire ", les deux prêtres, observaient et notaient dans les moindres détails les fortifications et emplacements de batteries de DCA disposées par les allemands au tunnel de Vierzy que les anglais s'acharnaient à faire sauter sans succès. Le petit curé de Coeuvres, un jeune homme blond et âgé de 30 ans, rapatrié pour raison de santé après avoir été fait prisonnier en 1940, transmettait ces renseignements à l'instituteur du village, Pierre Hénin, qui les apportait à Gabriel Cochet. Celui-ci les faisait porter par estafettes cyclistes à l'OCM qui, par l'intermédiaire de André Dodart (alias Seigneur)[8] et son poste émetteur les envoyait au Bureau des Opérations Aériennes (BOA) à Londres.

Connaissant ainsi parfaitement les lieux, la RAF put bombarder efficacement le tunnel de Vierzy qui s'écroula si bien que la ligne Paris-Laon fut totalement coupée jusqu'à la fin de la guerre. Les trains, notamment ceux transportant des déportés et du matériel militaire, furent alors détournés par la petite ligne Compiègne-Vic-Soissons.

Quatre cents mille litres d'alcool en fumée

Mais Gabriel Cochet ne pouvait se contenter de renseigner les alliés. Il avait l'ardent désir de nuire directement à l'ennemi sans pour autant mettre en danger ses compatriotes qui auraient pu être pris en otage. Une cible de taille lui vint à l'esprit en constatant que les avions anglais avaient tenté, sans succès, de faire sauter par deux fois les cuves d'alcool de la distillerie de Confrécourt. De plus, Gabriel Cochet avait un bon exemple à suivre : celui de son ami Etienne Dromas qui, le 18 octobre 1943, avait détruit les stocks de la sucrerie des Michettes à Coucy le Château. Pour " Gaby ", il n'était plus question de laisser à l'ennemi le précieux liquide qu'il emportait en Allemagne afin de le transformer en carburant. Fin novembre, les quatre grandes cuves de Confrécourt étaient pleines et la Régie vint réquisitionner leur contenu pour l'envoyer jusqu'à la gare de Fontenoy où un train devait partir pour l'Allemagne.

Il fallait agir vite et surtout trouver rapidement des explosifs que le réseau ne possédait pas. Heureusement, Alfred Genielle, le chef de l'équipe de Moulin sous Touvent, avait de bonnes relations avec la résistance de Noyon qui avait déjà reçu des parachutages et qui accepta de céder un peu de matériel à Gabriel Cochet et Alfred Genielle. Après avoir écouté attentivement le " mode d'emploi ", les deux hommes revinrent à Vic sur Aisne puis, dans la nuit du 26 au 27 novembre 1943, avec André Bataillard, ils traversèrent le plateau en déjouant la surveillance allemande avant de rejoindre Henri Brique, le chef de groupe de Nouvron.. Le haut grillage qui protégeait les cuves fut vite escaladé et des charges furent placées sous chacune des quatre cuves. L'explosion fut programmée pour le petit matin.

Hélas, rien ne sauta ! Et pour cause ! Cinquante ans après, " Gaby " en " riait " encore. Néophyte dans l'art du sabotage, il n'avait pas retenu toute la leçon et avait oublié d'écraser l'extrémité des " crayons allumeurs ". Le sabotage était raté. Au cours d'une rapide visite chez ses amis noyonnais, Gabriel Cochet comprit son erreur de manipulation et, dès le soir du 27 novembre, malgré le danger d'une seconde opération (car il était peut-être attendu par les allemands qui avaient pu découvrir la tentative de sabotage dans la journée), il retourna à la distillerie, passa au-dessus de la clôture et " écrasa les crayons ". Vite rentré à Vic, il se coucha sagement et fut réveillé par la bonne nouvelle : Les cuves avaient sauté !

En effet, le 28 novembre, à 7 H 15 alors qu'il faisait encore nuit, le ciel de Confrécourt s'embrasa soudainement. Le spectacle de l'explosion était dantesque. L'alcool en brûlant avait fait sauter les couvercles des cuves comme de " véritables cocottes minutes ". Toute la population des environs, jusqu'à Berny-Rivière, entendit brusquement une violente détonation. Les premiers témoins arrivés sur les lieux, dont le propriétaire, la Marquise de Croix, étaient effrayés. Comme la lave d'une éruption volcanique, l'alcool

8. André Dodart rendait souvent visite au chef d'équipe Jules Leroy à Fontenoy.

enflammé se mit à couler jusqu'à la Croix Brisée et dans tous les chemins proches. Robert Gourlez, qui partait pour Berny, ne put retenir son attelage emballé et dut fuir au plus vite pour échapper au torrent de feu. Seule une cuve n'avait pas explosé mais, sous l'effet du choc, elle s'était affaissée en un amas de ferrailles tordues et laissait échapper son contenu qui s'enflammait à son tour. Quatre cents mille litres d'alcool, prêts à être envoyés en l'Allemagne, venaient de partir en fumée. Et " Gaby ", entouré de ses amis, pouvait savourer le succès de son premier grand sabotage, l'un des plus importants de la région en cette année 1943.

SAUVER DES AVIATEURS ALLIÉS

Renseigner les alliés, nuire à l'ennemi sans faire prendre de risques à la population locale, c'était bien. Mais l'OCM 138 se trouva vite confronté avec d'autres problèmes cruciaux qu'il fallait solutionner très rapidement même au coup par coup. Ce fut le cas à maintes reprises lorsqu'il fallut recueillir des aviateurs alliés, les cacher et les sortir des griffes allemandes en les renvoyant en Angleterre. Une tâche peu aisée qui exigeait de multiples précautions pour ne pas se faire repérer par l'ennemi afin de ne pas mettre en danger les aviateurs et les membres du réseau qui acceptaient de les prendre en charge au péril de leur vie.

Le premier sauvetage fut presque une histoire de réveillon. Le 31 décembre 1943, dans la nuit, Alfred Genielle fut averti qu'un aviateur américain se trouvait à Moulin sous Touvent. Il le cacha et en avertit " Gaby " et Baby " qui, avec Eugénie Cochet, prirent en charge le pauvre rescapé. Celui-ci fut caché quelques jours et préparé au grand voyage. André Bataillard l'emmena par le train, à la barbe des allemands, jusqu'à Paris pour le remettre à une filière qu'il connaissait bien et qui s'était spécialisée dans les " retours vers l'Angleterre ".

Mais c'est surtout la nuit du 22 au 23 avril 1944 qui fut la plus mouvementée. En effet, revenant d'un raid sur l'Allemagne, plusieurs bombardiers alliés furent pris sous le feu de la chasse allemande qui s'infiltra dans le groupe par l'arrière. Vers 23 H 30, un Stirling du 90° Squadron piloté par N.J.Dobson fut touché et s'écrasa près de Vivières. Tout l'équipage fut tué et enterré dans le petit cimetière du village. Gabriel Cochet et quelques résistants étaient alors occupés à cacher des armes dans les carrières de Moulin sous Touvent lorsqu'ils entendirent la sourde explosion qui fut aussitôt suivie d'une autre puisqu'un Lancaster venait d'être abattu au-dessus d'Autrêches. Le seul survivant[9], Donald Lourtenay, fut très vite retrouvé et mis en sûreté à Morsain avant que Mme Preux ne le convoie vers la filière parisienne. Quelques minutes plus tard, un troisième avion, un Stirling, également touché, s'écrasa près de la ferme de Pouy à Mortefontaine[10]. Le pilote Squadron leader C.W. Poulter et son mitrailleur F. Lambert, qui n'avaient pas eu le temps de sauter, furent tués et enterrés au cimetière de Vivières. Mais trois autres membres de l'équipage eurent plus de chance et descendirent en parachute jusqu'à la terre ferme. Ils étaient saufs, mais, en pleine nuit, dans un pays inconnu occupé par les allemands !

Trois aviateurs en une nuit

Le premier des trois, Harry Fischer, était tombé à Ressons le Long, au " trou Cacal " près de la ligne de chemin de fer. Bien que blessé par les cordes de son parachute qui l'avaient à moitié étranglé et crachant du sang, il était parvenu à traverser la nationale pour rejoindre Ressons et frapper à la première porte venue. Il eut bien de la chance puisque cette porte était celle d'André Lajoie, membre de l'OCM 138 ! Mme Lajoie se souvient encore de cette folle nuit et des jours qui suivirent[11]. " *Le ciel était en feu. Comme on parlait d'arrestations dans la région, on s'est beaucoup méfié lorsque l'on a entendu frapper à la porte vers 2 H du matin. On a entrouvert et on a entendu " Parlez-vous anglais ? ". Une seconde plus tard, un grand*

9. Le reste de l'équipage repose dans le cimetière militaire à l'entrée de Roye dans la Somme.
10. Plusieurs témoins ont vu l'avion tomber lentement en flammes et les débris calcinés se sont éparpillés sur toute la plaine entre Pouy et Hautefontaine.
11. Témoignages oraux de M. et Mme Lajoie.

gaillard était propulsé dans la maison. On a réconforté Harry et on l'a soigné. Le lendemain, Henri Véron, un de nos cousins instituteur caché chez les Manteaux, est venu pour traduire ce que disait notre hôte qui est resté quelques jours chez nous. Au petit matin, on l'emmenait à la carrière avec une lampe au carbure et il revenait coucher le soir avec une bonne soupe. "

Harry Fischer ne resta pas longtemps seul à passer ses journées dans la carrière de La Vache Noire. Il y retrouva son coéquipier Archibald Mac Phee, le bombardier de l'appareil, dont le parachute s'était accroché dans un arbre près de la ferme du Châtelet à Montigny-Lengrain. Blessé, le canadien s'était traîné avec difficulté jusqu'à la ferme où M. et Mme Lucien Crépin l'avaient recueilli avant d'alerter Gabriel Cochet[12]. En pleine nuit, dans un pays occupé par l'ennemi, le chef de l'OCM 138 fit venir le docteur Marichez de Cuise La Motte qui donna les premiers soins à l'aviateur avant que le docteur Roy, chirurgien à Soissons,[13] ne vien ne l'opérer sur place.

Mais de ce troisième avion, il manquait un autre homme que les hommes de l'OCM cherchèrent pendant huit bonnes journées. Selon les témoignages de Fischer et Mac Phee, Harry Bossick était, lui aussi, tombé dans le secteur. Ce que l'on ne savait pas, c'est qu'il était s'était blessé à la cheville en perdant une botte au marais de la Noix à Ressons le Long près de la ferme de M. Rigaux. Après l'avoir découvert par hasard, M. Bernier du hameau de Montois l'avait transporté en brouette jusqu'à la maison familiale sans bien savoir comment il pourrait se " débarrasser de ce colis encombrant " qui aurait pu mettre en péril sa vie et celle de sa famille. A qui s'adresser ? La résistance était l'armée de l'ombre ! M. Bernier garda son hôte jusqu'au jour où, suite à un renseignement, l'OCM apprit que le troisième aviateur était chez lui. Harry Bossick fut aussitôt transporté chez les Lajoie où il fut également soigné, par le Docteur Marichez. Les Lajoie se souviennent encore : *" Harry est resté assez longtemps chez nous. Il avait cousu ses galons dans sa doublure car il était juif d'origine polonaise. Il faisait partie de la maison. Il a scié du bois et se plaignait, en riant, que ça lui faisait mal aux bras. Il a appris à marcher à notre fils et il est même allé chez le coiffeur à Soissons dans le side-car de Claude Anty. Le jour où M. Cochet lui a appris la mort de son commandant, il a eu beaucoup de peine car c'était un dieu pour lui. "*

Une filière vers l'Espagne

Mais les trois aviateurs ne pouvaient rester éternellement à Ressons. C'était beaucoup trop dangereux car les allemands étaient bien présents dans la région. L'OCM les équipa donc avec des vêtements civils à leur taille[14], avec de faux papiers d'identité, des tickets d'alimentation venant de Noyon, des cigarettes, de ces mille petits riens qui faisaient d'eux de vrais français. Ils furent regroupés dans la carrière à Manon puis pris en charge par M. Cochet et Mme Marie-Louise Preux[15], l'un des maillons importants de la chaîne comme le racontait " Gaby " : *"Mme Preux arrivait de Morsain avec sa carriole et son cheval jusqu'à Vic sur Aisne. Elle prenait sous sa coupe l'aviateur et, comme moi, arrivait à la gare pour passer les contrôles sans broncher. Après le coup de sifflet du chef de gare, Camille Cuvillier,[16] le train partait à 9 H pour Compiègne ".*

De là, bravant tous les dangers, les trois aviateurs et leurs deux " anges gardiens " gagnèrent Paris pour rejoindre Germaine Guignet, une infirmière, qui était le contact du " Front National de la Police " dirigé par le commissaire Levasseur. Ce fut ensuite le long voyage vers l'Espagne puis le retour en Angleterre. Non sans problèmes puisque le train les emmena d'abord à Toulouse puis à Pau. Harry Bossick y arriva le 27 mai 1944 avant de tenter de passer les Pyrénées. Hélas, il fut arrêté avec ses deux camarades par une

12. Leur fils, Michel Crépin, était membre de l'OCM depuis mars 1943 (Etat nominatif de l'OCM).
13. C'est René Cousin, l'un des bras droits de Gabriel Cochet, qui alla chercher le chirurgien.
14. De haute stature, Mac Phee endossa les vêtements du père de Louis Ferté.
15. L'équipe OCM de Morsain comptait trois membres de la famille Preux.
16. Il facilitait les choses puisqu'il était aussi membre de l'OCM.

patrouille allemande à la frontière le 5 Juin 1944 et resta 45 jours à la prison St Michel de Pau avant d'être finalement libéré par le maquis le 19 août.[17]

Après la guerre, certains de ces aviateurs revinrent à Vic, Morsain et Ressons. Les premières retrouvailles eurent lieu chez Mme Preux. Puis en revoyant l'habitation des Lajoie, " Harry Bossick " s'exclama : " *Ici, c'est ma maison !* " Les deux familles gardèrent toujours le contact et Harry, avec son épouse Lily, quitta plusieurs fois sa Californie pour revenir à Ressons.[18]

D'autres aviateurs bénéficièrent aussi de la filière mise en place par l'OCM 138. Le 15 mai 1944, dix d'entre eux étaient tombés à Crévecoeur le Grand dans l'Oise et avaient été rapatriés dans la région vicoise par Raoul Peltier. Ils furent aussitôt convoyés sur Paris par Gabriel Cochet et son équipe. Enfin, le 29 juin, malgré l'arrestation de son mari, Eugénie Cochet recueillit un parachutiste anglais qui fut emmené à Paris par Mme Preux.

Mais tous les aviateurs alliés tombés dans le secteur n'eurent pas cette chance. Ainsi, le 29 juin 1944, l'équipage d'un Hallifax abattu au-dessus de la ferme de Valsery ne put quitter l'appareil avant que celui-ci ne s'écrase. Les six membres de l'équipage furent tués et les habitants ne furent autorisés à enlever les corps et à les enterrer dans le cimetière de Coeuvres que le 1 juillet.[19]

Mais grâce à l'action de l'OCM 138 et du courage de ses membres qui n'hésitaient pas à prendre des risques importants, quinze aviateurs alliés tombés sur le sol de la région échappèrent à l'ennemi et retrouvèrent l'Angleterre pour continuer la lutte.

LES PARACHUTAGES

Mais, à l'image de Gabriel Cochet, les hommes du secteur OCM 138 étaient impatients de combattre et de se préparer à libérer la France lorsque l'heure serait venue. Pour cela, des sabotages furent prévus mais il fallait disposer d'armes et de matériel. Et cette aide ne pouvait venir que du ciel grâce aux raids effectués par la Royal Air Force.

Le groupe de Gaby reçut une première livraison au " Terrain Culotte " d'Arcy Ste Restitute le 12 mars 1944. Après avoir entendu à la BBC la phrase code " Les abeilles butinent ", Gaby emmena dans la nuit quelques hommes (Adrien Rébérot, Marcel Meunier, Jacques Blin, René Cousin, Alfred Genielle et Roland Palot)[20] qui attendirent l'avion en compagnie d'Emile Fortier, le responsable de l'OCM voisin. Les containers réceptionnés dans de bonnes conditions furent très vite emportés et cachés dans les carrières de Moulin sous Touvent.

Mais le " Terrain Culotte " était beaucoup trop éloigné de Vic sur Aisne et le transport des armes sur une distance aussi longue était trop dangereux. Gabriel Cochet insista auprès du Bureau des Opérations Aériennes pour faire homologuer un terrain plus proche afin de récupérer lui-même les largages avec plus de facilité et de sécurité. Il proposa trois solutions sur les plateaux de Moulin sous Touvent, Dommiers et Nouvron-Vingré . C'est ce dernier emplacement qui fut retenu sous le nom de code de " Terrain Guignol " parce qu'il était le plus repérable et accessible par les avions et que les carrières de Confrécourt permettaient de cacher rapidement le matériel. André Dodard, dit " Seigneur ", devait assurer les liaisons avec le

17. Journal de bord de Harry Bossick envoyé avec quelques photos par son épouse Lily à M. et Mme Lajoie après le décès de son mari.
18. Gabriel Cochet rendit également visite aux Bossick lors de voyages en Californie.
19. Témoignage d'Emile Bédeu : "Sur ordre des allemands, il fallut attendre le 1 juillet pour enlever les corps de l'appareil. On s'est acquitté au mieux de notre triste besogne . Ils étaient tous défigurés comme ce jeune canadien de 20 ans ". Les six aviateurs sont enterrés dans le cimetière de Coeuvres et Valsery.
20. Résumé chronologique des opérations avec les codes des effectifs engagés.

BOA à partir de son poste émetteur-récepteur et le contact avec l'OCM 138 se faisait par estafettes cyclistes ou rencontres des responsables..

Les roses sont en bouton

Gabriel Cochet n'eut pas à attendre très longtemps. Dès le 5 avril 1944, à midi, il entendit à la radio anglaise la phrase code " Les roses sont en bouton "[21] qui lui annonçait un parachutage au terrain Guignol pour la nuit. La même phrase fut répétée à la BBC à 19 H puis à 21 H pour confirmer l'opération. Aussitôt les hommes furent mis en alerte et, sur le plateau éclairé par la pleine lune, ils furent seize à préparer le terrain. Il y avait là Cochet, Rébérot, Blin, Meunier, Cousin, Genielle, Roger, Damy, Morlon, Brique, Leroy, Laurent, Burgeat, Camus, Fernand et Louis Jallon. Ils balisèrent le terrain entre le village de Nouvron au nord, la vieille ferme de Confrécourt à l'ouest, la route départementale à l'est et la vallée de l'Aisne au sud. Trois lampes rouges furent disposées sur une longueur de cent mètres et une blanche à la perpendiculaire, à droite ou à gauche, en fonction du vent.

Vers minuit, tous entendirent le bruit de moteur qu'ils guettaient. L'avion était au-dessus de la vallée et il arriva droit sur eux. Avec sa puissante lampe torche, Gaby envoya en morse la lettre code qu'il était le seul à connaître et qui lui avait été transmise par le BOA par l'intermédiaire de Dodard. L'avion amorça alors un large virage vers Soissons puis revint dans l'axe à une altitude d'environ 300 mètres. Brusquement, une vingtaine de parachutes auxquels étaient accrochés de lourds containers se déployèrent dans le ciel et tombèrent dans un rectangle de mille mètres sur cent. Mais on n'avait pas le temps de les ouvrir pour voir ce qu'ils contenaient. Tous furent transportés rapidement dans les carrières de Confrécourt et Moulin sous Touvent et c'est là que les hommes de l'OCM 138 découvrirent des armes, des mines antichars, des explosifs, des postes de radio, et quelques petites douceurs comme des cigarettes et du chocolat. Le lendemain matin, la camionnette Citroën de M. Meunier, le boucher de Vic, assura la livraison d'une partie des containers au secteur OCM de Soissons.

Deux autres parachutages

Dans la nuit du 10 mai, après avoir entendu la phrase code " Le soleil nous fuit ", Gabriel Cochet emmena les mêmes hommes auxquels s'étaient joints Bataillard, Dutoit, Wargnier et Duhoux pour réceptionner une second parachutage avec, cette fois-ci deux avions et quarante-cinq containers. Et l'opération fut renouvelée une troisième fois avec également deux avions le 12 juin sous le code de " La robe est transparente ". Un quatrième largage aurait pu connaître le même succès le 29 juin si Gabriel Cochet n'avait été arrêté par la gestapo dans l'après-midi. L'avion arriva sur le terrain, vira une première fois mais ne largua pas sa cargaison puisqu'il ne reçut pas le Sésame de la lettre code.

Tout ce matériel réceptionné fut stocké dans les carrières de Confrécourt, Moulin sous Touvent et Ressons le Long avant d'être réparti entre les différents groupes de l'OCM 138 ou livré à l'OCM soissonnais. Le dépôt de Ressons faillit d'ailleurs être à l'origine d'une " guerre " civile entre les résistants FTP du secteur et ceux de l'OCM. Ces derniers avaient en effet descendu des pistolets et des mitrailleuses dans la carrière du Vaux Gousset par un trou d'aération mais, sur le terrain boueux et détrempé, ils avaient laissé les traces de leurs pas que les FTP avaient repérées. Face au stock d'armes, les FTP se laissèrent tenter et emportèrent le tout. Quand Gabriel Cochet s'aperçut du vol, son sang ne fit qu'un tour et il apprit vite la vérité. N'y allant pas par quatre chemins pour capturer l'un des " voleurs ", il lui fit avouer le lieu de la cache où étaient entreposées les armes de l'OCM[22]. Le 20 juin, dix hommes montèrent une expédition et récupérèrent leur bien en toute tranquillité.

---

21. Témoignages et récits oraux de Gabriel Cochet.

22. " Je l'ai attrapé par le col et lui ai flanqué un pistolet sur la tempe. C'était juste pour l'impressionner. Jamais je n'aurais tiré. Nous avions le même but et le même ennemi . Et puis, il a avoué tout de suite en comprenant son erreur ", racontait " Gaby " sans accepter qu'on révèle le nom du résistant FTP.



G. Cochet et deux de ses bras droits, Adrien Rébérot et René Cousin.

GROUPE N° I du P.C — Secteur I38 OCM — N° 2

n° d'ordre	NOMS & PRENOMS	date d'entrée dans la résistance	Grade F.P.I	Grade Armée ou Réserve	FONCTIONS
4	CARRIER Roger	Mars43 OCM	Adjoint	Sergent	Chef de Groupe
EQUIPE DAMY					
I4	DAMY Lucien	Mai42 AV	Sergent	2° Cl.	Chef d'Equipe
I5	MORLON Louis	Mars43 OCM	2° Cl.	2° Cl.	sans
I6	CORNET Daniel	Avr.43 OCM	2° Cl	2° Cl.	"
I7	HIRAUX Robert	Janv44 OCM	2° Cl	2° Cl	"
I8	LEGER Jacques	Janv44 OCM	2° Cl	2° Cl	"
I9	DRAPIER Jean	Mars43 OCM	2° Cl	2° Cl	"
EQUIPE VERET					
20	VERET Adolphe	Avr.42 AV	Sergent	Sergent	Chef d'Equipe
2I	ARVATI Louis	Mars44 OCM	Sergent	Sergent	Radio
22	WILLROOD Henri	Sept43 OCM	2° Cl	2° Cl	sans
23	MEUNIER Marcel	Sept43 OCM	2° Cl	2° Cl	"
24	LEMANS Henri	Fev.44 OCM	2° Cl	2° Cl	"
25	MARSAUX Pierre	Fev.4I AV	Sergent	Sergent	"
26	POUSSIN Jean	Mars44 OCM	2° Cl	2° Cl	"
EQUIPE CHEVALIER					
I0	CHEVALIER Elie	Juin44 OCM	Asp^{t}	Asp^{t}	Chef d'Equipe
27	LEMOINE Robert	Mars43 OCM	2° Cl	2° Cl	sans
28	LEMOINE Jean	Mars 430CM	2° Cl	2° Cl	"
29	PELTIER Raoul	Mai 42 AV	Sergent	Sergent	"
30	NOUVIAN Gérard	Mars43 OCM	2° Cl	2° Cl	"
3I	VAILLANT Robert	Mars44 OCM	2° Cl	2° Cl	"
EQUIPE REBEROT					
9	REBEROT Adrien	Mars43 OCM	S/LIEUT.	2° Cl	Chef d'Equipe puis Ad.Ch.Secteur
32	DUTOIT Daniel	Mars43 OCM	Sergent	2° Cl	sans
33	BLIN Jacques	Mars4I AV	2° Cl	2° Cl	Radio
34	ROGER Pierre	Mars44 OCM	2° Cl	2° Cl	Secrétaire du
35	COUSIN René	Mai42 AV	2° Cl	2° Cl	agent liaison secteur
36	LEROUX Kléber	Juin43 OCM	2° Cl	2° Cl	sans
EQUIPE ALEXANDRE					
37	ALEXANDRE Adrien	MAI42 AV	Adj^{t}.Chef	Adj.Chef	Chef d'Equipe
38	ALEXANDRE Georges	Mai42 AV	2° Cl	2° Cl	sans
39	CREPIN Michel	Mars43 OCM	2° Cl	2° Cl	"
40	CUVILLIER Camille	Mars43 OCM	2° Cl	2° Cl	"
4I	COCHET Eugénie	Janv4I AV	"	"	Boite auxLettr
42	REBEROT Genevieve	Mars43 OCM	"	"	" "
42bis	LEGRAND Guy	Mai 43 OCM	"	"	sans

Tableau des effectifs du groupe de Vic-sur-Aisne.

Pour tenir le maquis

Grâce à ces trois parachutages, l'OCM 138 disposait de plusieurs tonnes de matériel pour participer aux combats de la libération qui s'annonçait proche après le débarquement. On comptait 12 fusils mitrailleurs Bren, 80 MS, 30 pistolets colt, 3 revolvers à barillet, 6 Piat, 500 grenades D, 10 grenades Gammon, 50 mines antichars, 500 crève-pneus, 200 kilos d'explosifs, 200 mètres de Crdtex, 200 crayons allumeurs, 200 détonateurs, 16 clams, deux postes récepteurs Midget, 100 paquets de pansements, 4 caisses de vivres, cigarettes et chocolat.[23]

De quoi soutenir un siège. Mais cela ne semblait pas suffisant à Gabriel Cochet qui pensait que, lors des combats de la libération, ses hommes auraient peut-être besoin de prendre le maquis et qu'il faudrait avoir de quoi vivre. En pays occupé, il décida de réquisitionner deux bœufs à la ferme dirigée par M. Rozin à Confrécourt. Alexandre Sautillet,[24] le boucher d'Ambleny, les abattit et Dublinot, le boyauteur de Belleu qui ne travaillait pas, transforma la viande en mille deux cents boîtes de " Corned Beef ". Il fallait aussi du pain ! Connaissant bien les meuniers de par son activité professionnelle, Gaby récupéra de la farine et Platel, le boulanger de Vauxrot, confectionna du pain brioché qu'il fit recuire en pain biscuité dans les fours servant à fabriquer des couronnes mortuaires en plâtre et qui appartenaient à Gabriel Morrichon, adjoint au maire de Soissons.

Avec un tel stock de matériel, d'armes et de vivres, l'OCM 138 était prêt à se battre.

LES SABOTAGES

Au mois de mai 1944, le pays était toujours occupé et il n'était pas question d'affronter directement l'ennemi pour éviter des représailles allemandes. Mais chacun sentait que le débarquement tant annoncé était imminent et le secteur OCM 138 reçut l'ordre de gêner au maximum l'armée allemande en sabotant les diverses voies de communications.

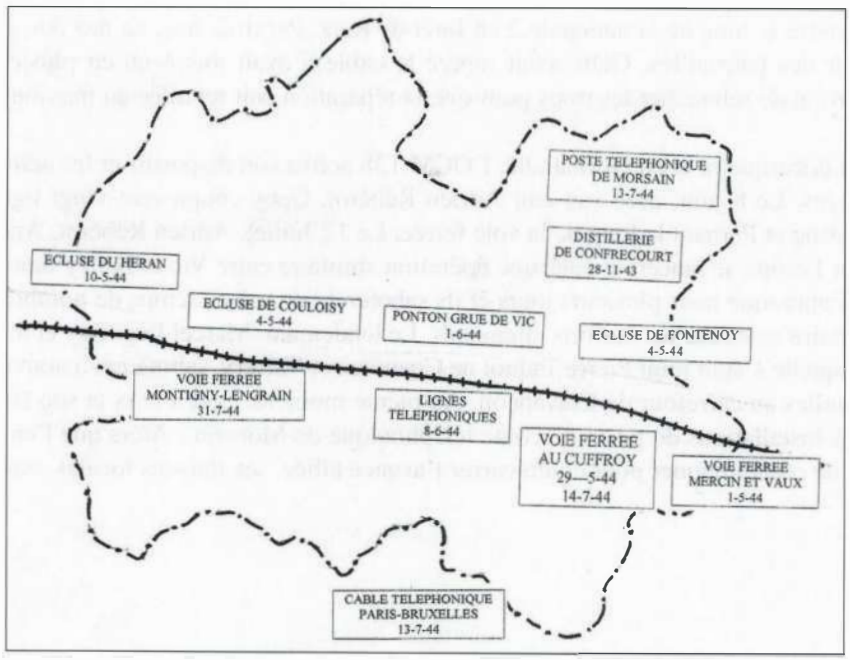
Par trois fois déjà, de nuit, Gabriel Cochet était allé couper le câble téléphonique qui reliait directement Paris à Berlin et était enterré le long de la nationale 2 en forêt de Retz. Par trois fois, au nez des sentinelles qui se relayaient pour des patrouilles, Gaby avait repéré le câble, l'avait mis à nu en plusieurs endroits et l'avait coupé net avant de reboucher les trous pour que la réparation soit retardée au maximum.

Mais, avec l'annonce du débarquement en Normandie, l'OCM 138 activa son dispositif et les actions qui lui avaient été programmées. Le 8 juin, avec son ami Adrien Rébérot, Gaby coupa cent-vingt lignes téléphoniques entre Vic sur Aisne et Pernant le long de la voie ferrée. Le 12 Juillet, Adrien Rébérot, André Dutoit, Jacques Blin et Kléber Leroux se lancèrent dans une opération similaire entre Vic et Jaulzy interdisant toute communication téléphonique pour plusieurs jours et ils sabotèrent en même temps de nombreux panneaux indicateurs pour induire en erreur les renforts allemands. Le lendemain, Marcel Leguerry et toute son équipe de Dommiers, à laquelle s'était joint Pierre Taquoi de Coeuvres et Valsery, sabotèrent à nouveau le câble souterrain Paris-Bruxelles au carrefour de Cravançon. Au même moment, Isaïe Preux et son équipe de Morsain détruisaient les installations du poste d'écoute téléphonique de Morsain . Alors que l'ennemi avait le plus grand besoin de communiquer pour contrecarrer l'avance alliée, ses liaisons locales étaient coupées.

23. Etat du matériel dont disposait l'OCM 138, dossier Gabriel Cochet.
24. Alexandre Sautillet était entré à l'OCM 138 dès mars 1943 comme chef de l'équipe d'Ambleny avec le grade de sergent et le numéro codé 115.

1 Mai44	Sabotage Ligne Chemin de fer SOISSONS-COMPIEGNE	près Gare Mercin (Km de chaussée)	Equipe Gavelle	Un train Sedhara déraillé		
nuit du 3 au 4Mai44	Destructions des Ecluses de Fontenoy et Couloisy	Fontenoy-Couloisy	I-9-33-35	Navigation arrêtée jusqu'a la Libération		
nuit du 9 au 10 Mai 44	Destruction de l'Ecluse d'Heran	Trosly-Breuil	I-9-33	dº		
I0Mai44 2 avions	Parachutage "Le Nobe" "Le Soleil vous sourit"	Fontenoy "Guignol"	I-5-9-I4 I5-33-34-35-32 84-85-86-87-2 I2-93-94			Transport à Moulin et a Vic
I5 Mai44	Recueilli IB Parachutistes.	Crève-Coeur le Grand	parPELTIER N. Nº29			Fait Convoyer à Paris par Cochet.
29Mai44	Destruction Voie Ferrée Soissons-Compiégne	au Km 937IO entre Cuffroy et Pernant	I - 9	Interruption du Trafic 2 Jours		
nuit du 3I au Ier Juin 44	Destruction et Coulé un Ponton-Grue	Vic s/Aisne "Fontenay" "Guignol"	I-9-32	coulé jusqu'à la libération		Le seul ponto qui servait a relevage des portes d'Eclu
12 Juin 44	Parachutage de vivres et transmetteurs					
8Juin 44	Destruction Lignes Teleph.SOISSONS-COMPIEGNE	entre Vic et Pernant	I - 9	I20 Lignes coupées		
I5Juin44	Par Gestapo Soissons arrestation PETIT	Coeuvres&Valsery	Nº I73		I	Déporté
I7Juin44	Transport d'armes	Villy s/Aisne	I-9-33-209			mises dans dépôts Secteu
20Juin44	Récupération d'un Dépôt volé par les F.T.P de Fontenoy et Nessons	Nessons le long	I-2-9-3-50 49-56-32-33-35	récupéré en presque totalité		environ 3 ton d'armes et d'explosifs.
du Ier au 25 Juin I944	Transport d'armes pour mise en places dans les groupes	Ambleny-Nouvron Morenval-Pouy-Nessons-Moulin	avec les groupes correspondants			
29Juin44	Arrestation par Gestapo Soissons COCHET-BATAILLARD-HENIN	Vic s/Aisne	I-2-I78		3	Déportés

Extrait du tableau récapitulant les sabotages et opérations de l'OCM, annoté de la main de G. Cochet.



Carte des sabotages.

La voie ferrée coupée

Toujours sur l'ordre du commandement de l'OCM et des alliés, les hommes de l'OCM 138 s'en prirent à l'unique voie ferrée entre Compiègne et Soissons tandis que celle de Paris-Soissons était toujours inutilisable suite aux bombardements du tunnel de Vierzy.

Le 1 mai 1944, l'équipe Gavelle de Mercin et Vaux avait saboté la ligne près de la gare de Mercin et fait dérailler un train de chars immobilisant ainsi des renforts dont l'ennemi avait besoin sur le front. Gabriel Cochet et Adrien Rébérot prirent pour cible la même voie entre le lieu-dit du Cuffroy et Pernant en la faisant sauter si bien que le trafic fut interrompu pendant 2 jours. Pour fêter le 14 Juillet, Adrien Rébérot, André Lajoie, Claude Anty et Roland Benoît coupèrent également la voie ferrée au passage à niveau 119 provoquant un arrêt de 48 heures pour la circulation des trains. Enfin, le 31 juillet, dix hommes (Jules Leroy, Henri Brique[25], Adrien Rébérot, Daniel Dutoit, Jacques Blin, Kléber Leroux, Roland Benoît, Claude Anty, Pierre Taquoi, et Francis Prieur) firent sauter le petit pont enjambant le ru de Bourbout à Montigny-Lengrain.[26] L'explosion fut si violente que les allemands mirent huit jours à réparer la voie. Les trains ne circulaient plus qu'avec difficulté ce qui désorganisait l'armée allemande.

Les écluses sautent

Restait quand même la voie d'eau avec la rivière Aisne canalisée. Mais elle fut vite, elle aussi, la cible des sabotages. Dès la nuit du 3 au 4 mai, la destruction des écluses de Fontenoy et Couloisy stoppa toute la navigation jusqu'à la libération.

En fin de cette soirée du 3 mai, Gabriel Cochet, Adrien Rébérot, René Cousin et Jacques Blin[27] quittèrent Vic par le chemin du halage pour rejoindre l'écluse de Fontenoy à quelques kilomètres en amont. Jacques Blin portait le bidon de lait de 20 litres qui avait été lesté de pédaliers de vélos et de 15 kilos de plastique munis de deux allumeurs bien au sec dans des préservatifs. " *Nous sommes arrivés à l'écluse vers 22 H,* racontait Gabriel Cochet. *Après avoir réglé les allumeurs sur cinq heures du matin pour que personne ne soit sur l'écluse lors de l'explosion, nous avons attendu la nuit noire et, avec une corde, nous avons descendu le bidon dans l'angle aigu de la porte. Nous sommes repartis aussitôt par le même chemin du halage et, au passage à Vic, nous avons repris un second bidon pour filer jusqu'à l'écluse de Couloisy à sept kilomètres en aval. Nous avons recommencé la même opération. Après quoi, nous sommes revenus passer tranquillement la fin de la nuit à Vic.* "

L'équipe pouvait dormir sur ses deux oreilles. Tout se déroula comme prévu sauf que l'éclusier de Fontenoy, M. Latrasse, fut un peu plus matinal qu'à l'accoutumée et qu'il alla prendre le frais près du chenal et revint dans sa cuisine au moment même où son écluse sautait. Il était miraculeusement sain et sauf. Quant aux portes aval, elles étaient éventrées tandis que le radier était percé et les pierres descellées. Le même scénario se déroula à Couloisy. La navigation sur l'Aisne était alors impossible.

Mais il n'était pas question d'en rester là car les allemands pouvaient tenter de réparer en catastrophe. Aussi, dans la nuit du 9 au 10 mai, c'est sur l'écluse de Héran plus éloignée en aval que Gabriel Cochet, Adrien Rébérot et Jacques Blin jetèrent leur dévolu avec le même succès. Les Allemands ne pouvaient donc plus aller chercher les produits chimiques de l'usine Bozel-Malétra par les péniches venant de Compiègne. Il ne restait ouverte que l'écluse de Vic où l'ennemi avait installé un énorme ponton grue, le dernier de la région capable de relever les portes d'écluses. C'était à deux pas de la maison de Gaby qui, avec Daniel

25. Henri Brique, dit Jean-Marie, responsable du groupe de Nouvron, avait pris le commandement de l'OCM 138 après l'arrestation de Gabriel Cochet et André Bataillard le 29 Juin 1944.

26. Résumé chronologique des opérations de l'OCM 138.

27. Engagé dans l'armée des volontaires dès le mois de mars 1941 comme radio, Jacques Blin était employé à la perception. Tué au Bois des Châssis, il a donné son nom au stade de football de Vic après la guerre à la demande de Gabriel Cochet.

Dutoit, alla disposer une forte charge sur le ponton dans la nuit du 31 mai au 1 juin. Les deux saboteurs prirent soin " d'évacuer " sur la berge les vêtements des ouvriers qui dormaient au Lion d'Or avant de faire sauter la charge et envoyer le ponton au fond de l'eau.[28]

Tous ces sabotages génèrent considérablement l'ennemi dans sa lutte contre les alliés avant et après le débarquement. Ces combats de l'ombre restaient très dangereux car les allemands devenaient de plus en plus nerveux, renforçaient leur surveillance et tentaient de découvrir les réseaux de résistants pour les mettre hors d'état de nuire.

LES ARRESTATIONS

Rendue plus nerveuse par le débarquement, la gestapo lança une grande vague d'arrestations dans le soissonnais. Le 15 juin, Raymonde Fiolet, qui appartenait au réseau FTP, fut arrêtée à St Pierre-Aigle avec d'autres maquisards.

Le même jour, les allemands firent leur apparition à Coeuvres et Valsery pour y appréhender le curé André Pétin, membre de l'Armée des volontaires depuis 1942 puis du secteur OCM 138. On ne sait si André Pétin fut arrêté sur dénonciation ou si les nazis se vengèrent de l'insulte qu'il leur avait lancée quelques jours auparavant, au cours de la messe en chassant de l'église deux officiers de la Wehrmacht par un tonitruant " Alles raus ". Interrogé à la caserne Gouraud de Soissons puis envoyé au camp de Royallieu, l'abbé Pétin fut emmené en Allemagne par le convoi du 15 juillet. Interné à Neuengamme, il dut participer au désamorçage des bombes tombées sur Hambourg et il échappa de peu à la pendaison avec un groupe de russes suite à une tentative d'évasion. En novembre 1944, il réussit à passer une nuit sous des barbelés pour retrouver Gabriel Cochet et témoigner de ce qu'il avait vécu. Puis, le soir de Noël, malade et considérablement diminué physiquement à la suite des mauvais traitements et privations, il mourut au revier du camp.[29]

Gaby arrêté

Car Gabriel Cochet fut, lui aussi, déporté à Neuengamme. Le jeudi 29 juin 1944, en début d'après-midi, il était chez lui dans sa petite maison près des silos de l'Aisne Agricole en bordure de la rivière avec André Bataillard, son adjoint, et Pierre Hénin, l'instituteur de Coeuvres, qui avait profité du jour de congé pour rejoindre ses amis du réseau. En effet, un nouveau parachutage venait d'être annoncé sur le terrain Guignol pour la nuit par la BBC et il fallait préparer l'opération. André Bataillard et Pierre Hénin devaient rejoindre Nouvron-Vingré pour préparer les chariots da paille nécessaires au transport des containers et Gabriel Cochet regagna le bureau de l'Aisne Agricole.

Rendu méfiant par les récentes arrestations, Gaby n'avait cependant pas " pris le maquis " même s'il avait préféré aller coucher depuis quelques nuits chez ses amis Poulle à Berny-Rivière. Mais, en ce jeudi 29 juin, tout semblait plus calme malgré l'arrestation, la veille, de Georges Ferté, victime d'une dénonciation. Vers 16 H, Gabriel Cochet reçut la visite d'un " cultivateur "[30] chargé de vérifier sa présence puis tout alla très vite. Sur un signe, la gestapo embusquée derrière le pont arriva dans la cour avec la traction Citroën d'André Pétiri et une Renault. Quatre civils et deux Feldgendarms en sautèrent. Gaby n'eut pas le temps de réagir. En un tour de main, il fut arrêté, menotté et poussé dans l'une des voitures avec un feldgendarm.

---

28. Gabriel Cochet ajoutait à son récit qu'il " avait sauvé de la noyade " les quelques lapins que les ouvriers élevaient sur leur ponton. Amusé, il insistait sur le fait qu'un bon paysan respecte toujours les animaux même lorsqu'il les tue pour les manger.
29. Par un curieux concours de circonstances, Gabriel Cochet a pu retrouver André Pétin à Neuengamme et recueillir ses témoignages.
30. Cette personne était connue de Gabriel Cochet et collaborait avec la gestapo. Mais Gabriel Cochet n'a jamais accepté que son nom soit divulgué.

Après avoir fouillé le bureau et lui avoir pris les clefs de sa maison, les allemands se dirigèrent vers la porte cochère et tombèrent nez à nez avec André Bataillard et Pierre Hénin qui s'étaient attardés avant de partir pour Nouvron. Tous deux furent également arrêtés. L'habitation fut fouillée de fond en comble mais les nazis ne trouvèrent rien et surtout pas la cache où du matériel était déposé.

Quant à Mme Eugénie Cochet et sa fille, elles étaient absentes car elles avaient profité du jeudi pour aller chez le coiffeur. Pendant ce temps, dans la voiture, après avoir blêmi à la vue de Bataillard et Hénin aux mains des nazis, Gaby demanda au soldat qui le gardait la permission de fumer une cigarette. Ce n'était qu'une diversion puisque, tout en sortant sa blague à tabac et en roulant sa cigarette, il réussit à déchirer au hasard un feuillet du petit carnet qui se trouvait dans la poche intérieure de son veston. Il en fit une boulette et l'avala. Le hasard fit bien les choses puisqu'il venait de faire disparaître une liste de noms[31] que les allemands ne connurent jamais.

Dénoncé, torturé et déporté

Emmené à la Kommandantur de la place Mantoue, l'évêché où la gestapo avait élu domicile, Gaby fut interrogé pendant sept heures d'affilée. Matraqué, torturé dans " la baignoire "[32], pendu deux heures durant par les bras attachés derrière le dos, Gabriel Cochet ne parla pas et fut transféré à la prison de la caserne Gouraud puis à celle de St Quentin le 11 juillet. Là encore, il fut interrogé d'une manière très musclée par la gestapo qui savait très bien qu'il était un chef de la résistance.

Pour le convaincre de leur certitude, les nazis le dissimulèrent derrière une porte et firent venir tour à tour deux personnes françaises qui l'avaient dénoncé[33] et qui racontèrent de nouveau ce qu'elles savaient sans se douter que Gaby les écoutait. Le 15 juillet, le visage tuméfié par les coups, le corps endolori, Gabriel Cochet dut descendre dans la cour de la prison et se diriger vers l'un des deux groupes alignés. Au dernier moment, sur un coup de dés, il profita d'un moment d'inattention des sentinelles pour changer de file.

Etait-ce la meilleure idée ou tout au moins la moins mauvaise ? Plusieurs années plus tard, Gabriel Cochet croyait encore en sa bonne étoile sans bien savoir ce que les autres étaient devenus. Il fut emmené au camp de Royallieu près de Compiègne. Grâce à des complicités, il put communiquer avec sa femme par l'intermédiaire de messages cachés dans les phares d'une ambulance. Et ce fut le départ vers l'Allemagne et ses bagnes. Ses amis de l'OCM 138 tentèrent une dernière fois de le sauver en faisant exploser des pétards près de la gare de Vic afin de retarder le train et tenter une évasion.[34] Ce fut peine perdue et Gabriel Cochet arriva au camp de Neuengamme près de Hambourg. On le marqua sur le bras droit du numéro matricule 40060 et, le 28 juillet, il était déjà au travail dans le Kommando d'extermination à Brème.

André Bataillard et Pierre Hénin furent eux aussi " interrogés " mais la gestapo ne put jamais avoir les preuves de leur appartenance à un réseau de résistance. Leurs affirmations correspondirent à ce que Gaby avait " avoué " : L'un était à Vic en convalescence comme tuberculeux et possédait d'ailleurs un certificat médical, l'autre était venu le voir pour prendre des nouvelles d'une demoiselle qu'ils connaissaient tous deux. Bataillard et Hénin restèrent donc emprisonnés à Soissons. Hélas, au mois d'août, les allemands déci-

---

31. Cette liste contenait certains renseignements plus ou moins cryptés sur le réseau et aurait pu être utilisée par la gestapo. " Ils auraient eu du mal à la déchiffrer mais j'ai préféré l'avaler ", avouait Gabriel Cochet.

32. Cinquante ans après, Gabriel Cochet en parlait avec un certain humour : " Je peux me vanter d'avoir pris un bain dans la baignoire de Monseigneur l'Evêque ".

33. Il les connaissait bien. Mais, même s'il a confié leur nom à quelques uns de ses proches amis, il ne voulut jamais les dénoncer publiquement. Il ajoutait : " J'avais déjà des certitudes suite à l'arrestation de notre estafette cycliste que les allemands attendaient au Banc de Pierre près de Terny-Sorny pour fouiller directement la pompe à vélo où était caché le message. Nous n'étions que trois à savoir ! Je ne pardonne pas à mes dénonciateurs. Certains ont parlé par intérêt, d'autres pour être épargnés avec leurs enfants. Je ne veux pas que, même 50 ans après, leur famille puisse en souffrir.

34. Deux prisonniers qui étaient en queue de train ont pu s'évader et ont été recueillis par la résistance avant de partir vers Paris cachés dans des pommes de terre.

dèrent de vider les prisons et les deux hommes durent monter dans le dernier train en partance pour l'Allemagne, dernier train qui partit de Compiègne le 17 août 1944. Ils y étaient en compagnie de deux autres vicois, Gilbert Damasse qui avait été arrêté pour distribution de tracts et de Jacques Vigny membre d'un réseau compiégnois. Lorsque ce dernier train passa à Vic, le chef de gare, Camille Cuvillier, et les cheminots essayèrent de le stopper mais, sous la menace, ils durent se résoudre à le voir s'éloigner vers Buchenwald.

Pierre Guichard, de l'équipe de Morsain, fut lui aussi arrêté par la gestapo compiégnoise le 6 juillet 1944 et déporté.

LES COMBATS DE LA LIBÉRATION

L'arrestation de Gabriel Cochet et André Bataillard avait décapité le réseau du secteur OCM 138. Mais les autres responsables ne s'avouèrent pas vaincus et décidèrent de continuer la lutte au moment où la libération s'annonçait proche. Henri Brique de Nouvron-Vingré, qui faisait partie de l'Etat-Major, prit le commandement et les opérations de sabotages se multiplièrent tout au long des mois de juillet et août. Le 25 août, on savait que l'arrivée des armées alliées était imminente et le groupe se tint prêt à participer aux combats.

C'est le lundi 28 août que l'on entendit tonner le canon en forêt de Villers-Cotterêts. Le village de Coeuvres et Valsery fut en première ligne pour voir l'armée allemande battre en retraite vers Vic sur Aisne et Ambleny. Vers 23 H, des chars " Tigre " furent ravitaillés près de l'arbre de la victoire et le lendemain, une colonne de cyclistes allemands passa en direction de Laversine laissant à la population le triste souvenir d'une prise d'otages, de perquisitions et de l'arrestation puis de l'exécution de deux jeunes résistants Francis Prieur et Alain Demeurisse.[35]

Le mercredi 30 août, l'armée américaine se posta sur les hauteurs dominant Valsery et son artillerie envoya une chape d'obus fusants sur les dernières positions allemandes stationnées sur le plateau au nord ouest du village. Dans la soirée, le lieutenant John Beach du 16° Régiment de la 1° division d'infanterie poussa une reconnaissance au sud de Coeuvres et la jonction avec la résistance put avoir lieu grâce à Pierre Taquoi. Les quatre américains libérateurs furent invités à partager la soupe française avant de regagner leurs lignes près du Pont Saint Denis.[36] Toute la nuit, l'artillerie alliée continua à pilonner les positions allemandes avant que le gros des troupes motorisées ne libère Coeuvres le jeudi 31 août vers midi et se dirige vers la vallée du ru de Retz.

Deux morts à Nouvron-Vingre

A Nouvron-Vingré, l'effervescence était à son comble depuis le 17 août lorsqu'on avait appris qu'une liste de quatorze hommes avait été dressée à la Kommandantur de Soissons. Craignant une vague d'arrestations, beaucoup de résistants, dont Henri Brique, allèrent se cacher dans les bois ou quittèrent la proche région avant d'y revenir lorsque le danger sembla écarté. Dans la nuit du 28 au 29 août, tout le village était dans les greniers pour assister au spectacle qu'offrait l'incendie des magasins généraux de Soissons. Le mardi 29 août au matin, les cinquante allemands qui cantonnaient depuis plusieurs jours près de la mairie quittèrent le village pour battre en retraite. Les deux soldats désignés pour garder le matériel restant furent facilement faits prisonniers par les résistants du pays vers 10 H. Le lendemain matin, le jeune Claude Demory fut désigné pour conduire les deux allemands à Soissons. Brassard FFI enroulé sur la manche, revolver dans une main et guidon du vélo dans l'autre, Claude Demory s'acquitta de sa mission sans aucun

35. Récit de Pierre Meyssirel qui vécut cette tragique journée.

36. John Beach est revenu à Coeuvres en juin 1994. Il y a retrouvé Pierre Taquoi qui avait toujours sur lui le billet de banque de la libération que l'américain lui avait signé et offert. John Beach est décédé en 1999. A sa demande, une partie de ses cendres a été déposée au cimetière de Coeuvres en présence de sa famille venue de Californie le 11 novembre 1999.



Claude Demory à Nouvron-Vingré.

problème d'autant que, à partir de Fontenoy, il fut accompagné par Joachim D'Andrade. A 17 H, il était de retour dans ce village et emprunta le petit sentier du cimetière. C'est au débouché du plateau que le drame se noua.

Peu avant, deux véhicules allemands avaient demandé leur chemin à Mme Lajoie de Ressons le Long qui les avait envoyés vers Vic sur Aisne mais c'est finalement vers Fontenoy et Nouvron qu'ils se dirigèrent. Ils avançaient sur la route du plateau lorsque, près de la maison du garde, Claude Demory, occupé sans doute à réparer la chaîne de son vélo[37] ne les aperçut que trop tard.

Il courut à toute vitesse à travers champs mais les allemands, qui avaient repéré son brassard et son revolver, l'abattirent d'une rafale. On chercha son corps pendant toute la soirée et il ne fut découvert que beaucoup plus tard par M. Launay qui fauchait de l'herbe. Les deux véhicules allemands ne s'étaient pas attardés. Mais, un peu plus loin, à l'entrée de Nouvron, les hommes d'Henri Brique les accueillirent avec des Fusils Mitrailleurs postés aux abords de la route. La première voiture put forcer le barrage et ne fut arrêtée qu'à l'entrée de Vézaponin. Mais la seconde camionnette fut stoppée net. Au cours de ce combat, le colonel russe Stéphan Sapojniko trouva la mort dans un fossé lorsque la grenade, qu'il avait dégoupillée et qu'il voulait jeter sur l'ennemi, tomba et éclata près de lui.

Le 2 septembre, tandis que les américains traversaient le village, ce n'était guère la liesse attendue dans Nouvron-Vingré. Plus de mille personnes partagèrent le deuil de Mme Demory et assistèrent aux funérailles de Claude, du colonel russe et d'un autre FFI tué dans un village voisin. Trois cercueils étaient alignés dans la petite église de Nouvron et le glas remplaçait le joyeux carillon de la libération.[38]

Ambleny libéré

Pendant ce temps, de violents combats devaient se dérouler dans les environs d'Ambleny. Les éléments avancés de l'armée américaine avaient délivré en partie Soissons mais les allemands s'accrochaient sur les plateaux et la vallée en direction de Vic. Le 29 août après-midi, des blindés alliés avancèrent jusqu'au Cuffroy et engagèrent un début de combat avec des chenillettes ennemies. Le lendemain, André Lajoie put rejoindre les résistants soissonnais en passant par le hameau de Gorgny. Il rencontra les premiers américains et fit transmettre un message à Henri Brique. Ce même matin, le groupe Sourdet fut en première ligne pour des reconnaissances aux abords d'Ambleny et des combats de rues eurent lieu à deux reprises avec des véhicules allemands qui furent copieusement " arrosés ". C'est au cours de l'un de ces accrochages que Albert Pellen, membre de l'OCM 138, trouva la mort. Enfin, le jeudi 31 août, vers 15 H, ce fut la joie indescriptible lorsque la population entendit le grondement des blindés américains puis vit passer des colonnes interminables de véhicules militaires couverts de fleurs. Ambleny était libéré.

Restait Vic sur Aisne ! Depuis plusieurs jours, plus de soixante-dix hommes de l'OCM 138 s'étaient embusqués dans les carrières de Ressons le Long et ils pouvaient assister au pilonnage du carrefour de La Vache Noire sur la nationale 31 par l'artillerie alliée qui arrosait également abondamment la départementale entre Villers et Vic sans pouvoir déloger les blindés allemands patrouillant sur la nationale 31. Des 103 US tombèrent dans la rue du Général Maunoury (face à la pharmacie) à Vic faisant des victimes civiles, Raymond Roger, Isaïe Samsoen et Ladoïska Prévost.[39] Les résistants firent prisonniers cinq soldats allemands qui furent emmenés à Soissons tandis que le matériel (deux camions, une mitrailleuse, deux fusils mitrailleurs, six fusils et des munitions) était conservé par le groupe.[40]

37. Témoignage de Raymond Gourlez qui connaissait bien Claude Demory et qui nous a prêté sa photo.
38. Le discours prononcé lors des obsèques a été retranscrit recto-verso sur un large parchemin. Il mentionne cet autre FFI Tué mais ne donne pas son identité.
39. Une plaque commémorative est scellée sur un mur de la rue du Général Maunoury.
40. Butin du secteur OCM 138 (Dossier Gabriel Cochet).

Le drame du bois des châssis

C'est dans ce climat d'incertitude que se noua le drame du Bois des Chassis en bordure da la nationale 31 au nord de Ressons le Long. Un drame sur lequel planent encore quelques mystères. Ce jeudi 31 août, en fin d'après-midi, les derniers allemands patrouillaient toujours sur cette route entre le carrefour de Pontarcher et celui de La Vache Noire alors que les américains venaient de libérer Ambleny. Trois panzers se dissimulèrent dans le Bois des Chassis et leurs équipages posèrent des mines sur la nationale en direction de Soissons. A bord d'une jeep, John Califf, militaire américain, était en reconnaissance lorsqu'il fut capturé par les SS des Blindés. Il fut certainement exécuté aussitôt et l'on retrouva son corps dénudé à demi écrasé par les chenilles d'un char.[41] Peu après, un homme, vêtu de l'uniforme américain se présenta à l'Hôtel de la Croix d'Or, le PC de la résistance soissonnaise, pour demander des renforts afin de protéger le pont de Vic que les allemands voulaient faire sauter pour protéger leur retraite. Parlant un français avec un fort accent, il fut interrogé par le capitaine Alain. Etait-ce un allemand qui voulait tendre un piège ? Personne ne se méfia outre mesure.

Toujours est-il que, très vite, trente volontaires quittèrent la caserne Gouraud à bord d'un camion en direction de Vic. Mais ils furent pris sous le tir croisé de mitrailleuses dès qu'ils arrivèrent dans le virage en vue du Bois des Chassis. Un véritable massacre. Charles Perdrini, René Mailler, Florentin Démaret et Jean Zunino furent blessés puis achevés par les allemands. La nouvelle fut vite connue à Soissons grâce à un des survivants alors que d'autres blessés gisaient toujours dans les fossés. Le capitaine Lepape (alias Pie XII) envoya aussitôt le lieutenant Devillers, originaire de Ressons le Long, et le lieutenant Muller, un agent du 2° bureau, qui avait été parachuté quelques jours auparavant sur le soissonnais et s'était caché à Pasly avant de participer aux combats de Soissons. Tous deux furent aussi faits prisonniers et exécutés.

Dans le même temps, trois résistants de l'OCM 138 avaient décidé de quitter Vic pour rejoindre leurs camarades dans les carrières de Ressons le Long. Il y avait là Jacques Blin (employé à la perception dont on a déjà évoqué les actions), Lucien Damy (agriculteur qui avait bien failli être exécuté le 31 août 1914, par les prussiens trente ans, jour pour jour, auparavant) et Pierre Roger, (l'instituteur de l'école de garçons). Les trois hommes venaient tout juste de traverser la rivière en barque conduite par Michel Leblond[42], à hauteur du Bois des Chassis. Ils tombèrent aussitôt dans l'embuscade nazie et furent exécutés. Yvette Rousseaux, une amie d'un résistant, fut également prise au piège. Tout comme Edouard Ricard qui se rendait à pied à Jaulzy pour aller voir ses parents.

A Soissons, lorsque les Assistants du Devoir National, dirigés par Mlle Basquin, furent alertés, ils organisèrent une expédition de secours en pleine nuit. Arrivés à l'Auberge St Martin de Pontarcher, ils furent mis en garde par Mme Ricard et M. Bègne et ne s'avancèrent que prudemment sur la route. Mais les trois chars allemands avaient battu en retraite et venaient de traverser Vic à toute vitesse en direction de Noyon. L'un d'eux manqua même son virage au-dessous de la mairie mais put néanmoins continuer sa route[43] Hélas, ils avaient laissé des mines derrière eux. Au petit matin du 1° septembre, la première ambulance des ADN sauta sur l'une d'elle à la hauteur de la cabane de cantonnier et le brancardier Jérôme Le Mao fut mortellement touché.[44] Quant à Mme Demilly et M. Couturier, ils furent blessés par des éclats et furent ensuite soignés par le docteur Roy à Soissons.

---

41. Récit reconstitué à partir du recoupement de plusieurs témoignages dont celui de Yvonne Basquin.
42. Michel Leblond, gamin de 16 ans habitant Berny, est le dernier à avoir vu vivants les trois hommes qu'il ne connaissait pas: " A la demande du grand-père, je les avais déjà passés en barque une première fois et les avais récupérés lorsqu'ils m'avaient sifflé. Le 31 août, alors que les allemands tiraient de la nationale sur tout ce qui bougeait sur les Hodelots, ils sont revenus. Je les ai passés puis j'ai tout de suite entendu des coups de feu. Le soir, ils ne m'ont jamais sifflé et en allant y voir de plus près, j'ai vu que ma barque cachée dans les roseaux était criblée de balles ".
43. Récit d'Alice Montillet dont la maison se trouvait dans le virage. C'est certainement ce même char qui perdit une chenille un peu plus tard près de Carlepont.
44. Récit de Yvonne Basquin.





Inauguration du monument aux morts du bois des Chassis en septembre 1945.
En haut, discours du maire de Ressons.

L'émotion fut grande dans la région lorsque l'on découvrit toute l'horreur du drame du Bois des Chassis. A Soissons, la nouvelle fut connue au cours du Te Deum fêtant la libération à la cathédrale. A Ressons le Long, où une chapelle ardente fut installée pour que reposent les corps des treize martyrs, trois pauvres soldats allemands qui battaient en retraite et venaient d'acheter un canard à la ferme de Poulandon afin de se nourrir, furent arrêtés et ramenés dans la cour de la mairie sous les insultes de la population qui venait d'apprendre le drame. L'exaspération était à son comble et, malgré les appels au calme et à la raison lancés par certains résistants, les trois allemands furent l'objet d'une exécution sommaire exigée par la vindicte publique[45]. L'horreur du Bois des Chassis pouvait seule expliquer ce désir de vengeance.

A Vic, comme en a témoigné Mme Hubier, collègue de Pierre Roger et femme de gendarme, l'émotion fut grande aussi lorsque M. Ferreux, le maire, et Mme Patry (la directrice de l'école des filles) vinrent annoncer la triste nouvelle à Mme Roger qui donna naissance, quatre mois plus tard, à une petite fille. L'année suivante, pour perpétuer le souvenir des treize martyrs, une stèle fut érigée au Bois des Chassis à l'initiative d'Yvonne Basquin, présidente des ADN, et de Gabriel Cochet. Elle fut inaugurée le 1 septembre 1945 en présence de M. Vaugon, sous-préfet de Soissons, de M. Thévenin, maire de Ressons le Long, de M. Marsaux, maire de Vic, de détachements de l'armée américaine et du 67° RI.

La libération de Vic

A Vic sur Aisne, à l'aube de ce 1 septembre 1944, M. Martin, marchand de charbon sur la place du port, découvrit un soldat FFI morts sur le trottoir, un FTP du maquis de St Pierre-Aigle, sans doute déposé là par les allemands en fuite. On apprit ensuite que, dans la matinée, la colonne américaine avait libéré Pouy, puis Montigny-Lengrain et le camp allemand de Croutoy qui devint pour longtemps une base US. Vers midi, les premiers chars alliés franchirent la rivière sur la passerelle du chemin de fer (le pont principal avait sauté) renforcée par des plaques provenant du terrain d'aviation de Croutoy. Peu à peu, les américains s'infiltrèrent dans Vic et les derniers coups de feu furent tirés en bout de la rue St Christophe contre une auto mitrailleuse allemande. Vers 15 H, Vic était totalement libéré. Le premier char qui passa devant les caves Ste Léocade de la rue de Fontenoy reçut une bouteille de champagne et les habitants qui s'étaient réfugiés dans les carrières de Chapeaumont furent avertis par M. Prévôt, le garde-champêtre. Ce fut la liesse générale. Le lendemain, les officiers américains, avec le colonel Van Düren à leur tête, furent invités à une réception offerte par la municipalité et apposèrent leur signature sur le registre communal.[46]

Mais la guerre n'était pas terminée. A Morsain, alors qu'un V1 était tombé près de la ferme de Forest, un canon antichar allemand fut posté en bordure de route et un ennemi, juché dans le clocher tira sur une voiture française venant de Nouvron et fit plusieurs blessés. Tous les hommes avaient été enfermés dans l'église quand, le 3 septembre à 17 H, après le coup de cloche, les 300 allemands présents partirent à pied ou avec les vélos réquisitionnés pour monter vers Nampcel où ils furent attaqués par les américains bien renseignés par l'OCM. De nombreux soldats ennemis furent tués près de l'actuel cimetière en bordure de route départementale menant à Noyon et les habitants de Morsain allèrent aussitôt récupérer leur bicyclette.

Lors de ces combats de la libération, les membres de l'OCM furent toujours présents pour apporter leur connaissance du terrain aux armées alliées et participer aux combats. C'est ainsi que le 1 septembre, Gaston Poussot fut tué à Morenval et que le 4 septembre, dans les dernières opérations de nettoyage, Joseph Petitbrouhaud tomba à St Pierre-Aigle.

La région était enfin libérée mais l'OCM 138 avait payé le prix fort pour cette liberté retrouvée. Le 28 septembre 1944, le secteur OCM fut dissout mais quelques uns de ses membres s'engagèrent dans l'armée pour continuer le combat.

---

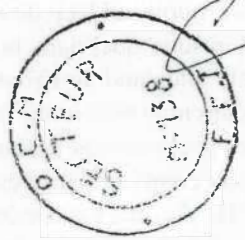
45. Leurs corps inhumés sans précaution dans une fosse commune furent rapatriés en Allemagne après la guerre.
46. Registre des délibérations municipales.

Le 28 JUILLET 1944 . J'ai travaillé en kommando d'éxtermination à BREME Kriegmarine, a l'approche des Anglais transféré à SANDBOSTEL,où les Anglais nous ont délivré le 29 Avril 1945, j'étais atteint de Typhus et je pesais 45 kilos au lieu de 90, je suis rentré chez moi le 30 Mai 1945 en piteux état.

Le Secteur n° 138 O. C. M de Vic-sur-Aisne , a donné à la France pour sa Libération , 5 Hommes tués a l'ennemi , 5 Hommes fusillés et 4 Déportés,dont trois sont morts dans les bagnes nazis.

Arrivé à Hambourg (Neuengamme) le 31 juillet 44
Parti en Kommando à Brême (Krieg Marine) 1er août 44
construction d'une base sous marine.
Evacué le 7 avril vers Sandbostel 6 nuits et cinq jours
enfermé dans les wagons sans nourriture
Délivré par les Anglais (8ème armée) le 29 avril 45
Contracte le typhus et n'ai rapatrié que le 30
Mai en piteux état.

Je certifie sur l'honneur les faits
mentionnés ci-dessus.



Arrivés à Sandbostel
le 13 avril 1945 après 6 nuits et 5 jours
enfermés dans des wagons à bestiaux
pour parcourir environ 150 Km.
Délivrés par les Anglais (8ème armée)
pris en compte seulement le 4 mai.
atteints du ~~Typhus~~ TYPHUS
sur 13000 arrivés seulement 600
rapatriés en fin mai
C. C.
aucune nourriture du 7 avril au 4 mai
les Anglais ont mis longtemps à s'occuper
de nous, ils avaient peur du Typhus.
Le médecin anglais qui me soignait
m'a dit que leur première idée était
de foutre tout le monde au lance flamme !!

Extraits des notes
de Gabriel Cochet
sur son retour de déportation.

LES DÉPORTÉS

Mais la guerre n'en était pas finie pour tout le monde. Les déportés, eux, n'étaient point encore libérés. André Bataillard et Pierre Hénin, avec les 1246 détenus du dernier train, avaient rejoint le camp de Buchenwald et furent contraints au travail dans les mines de sel du commando de Neu-Stassfurt. En avril 1945, devant la poussée inexorable des alliés, ils auraient pu avoir l'espoir d'être libérés et sauvés. C'était sans compter sur la sauvagerie de leurs geôliers qui firent évacuer le camp. A partir du 11 avril, affaiblis, peu nourris, victimes de coups, les détenus durent avancer sur les routes pour une marche forcée qui se prolongea jusqu'au 8 mai.[47] Beaucoup ne purent résister et moururent en bordure de la route ou, parfois, se laissèrent tomber d'épuisement malgré le soutien des camarades en attendant la balle tirée en pleine tête qui allait les délivrer à tout jamais de leur calvaire. Ce fut le cas d'André Bataillard, âgé de 29 ans, qui mourut à Kossa le 14 avril, celui de Pierre Hénin, âgé de 20 ans, qui fut exécuté le 19 avril à Hof, celui encore de Gilbert Damasse, âgé de 21 ans, qui mourut le 27 avril devant Dittersbach.[48]

Ils ne furent pas les seuls habitants de la région vicoise à connaître les bagnes nazis. Parmi eux Georges Ferté, Bronislawa Gomulak (résistant soissonnais arrêté le 15 juin), Norbert Morice (résistant FTP déporté dès 1942), Justin Eloy (résistant FTP arrêté dans les carrières de Maubrun) trouvèrent la force de résister jusqu'au bout pour attendre leur libération et leur retour en France.

La famille Gigand de St Bandry compta à elle seule quatre déportés. Alphonse Gigand, résistant FTP, fut arrêté le 22 octobre 1942 avec son épouse et ses deux premiers enfants (les deux autres enfants plus jeunes furent laissés seuls sur place). Sophie Gigand et sa fille Andrée ne survécurent pas longtemps à Auschwitz puisqu'elles y moururent dès février 1943. Alphonse et son fils Jean partirent tour à tour pour Orianenburg puis Buchenwald et réussirent à tenir jusqu'à la libération mais revinrent très marqués.[49]

Survivant de l'enfer

Et Gabriel Cochet, le chef de l'OCM 138 ? Arrêté le 15 juin 1944, transféré au camp de Neuengamme le 31 juillet, il travailla en kommando d'extermination à Brème pour la Kriegsmarine. Il y retrouva son ami André Pétin qui mourut le soir de Noël 1944. Puis, le 13 avril 1945, Gabriel Cochet fut conduit au camp de Sandbostel après un voyage de 150 kilomètres qui dura six nuits et cinq jours dans des wagons à bestiaux. Déjà affaibli et malade, il y contracta le typhus mais continua à combattre pour sa vie. Ce n'était pas gagné puisque, entre les 7 et 15 avril, sur les 1300 " invalides " de son groupe, plus de 700 décédèrent à la suite des mauvais traitements.

Et ce n'était pas fini ! Lorsque la 8° armée anglaise s'approcha avant de libérer le camp de Sandbostel le 29 avril 1945, Gabriel Cochet, dont on n'avait plus aucune nouvelle, fut emmené vers la mer à Lubeck. Là, les déportés furent embarqués par les nazis sur quatre bateaux (Athéna, Cap Arcona, Thielbeck et Deutschland) qui furent bombardés le 3 mai dans le port par l'aviation anglaise. Plus de dix mille déportés périrent noyés, asphyxiés dans les cales ou mitraillés par les nazis et même par l'aviation anglaise. Sur l'Athéna qui réussit à revenir à quai, seuls 200 hommes furent sauvés. " Gaby " était l'un de ceux-là.

Il faisait partie des quatre cents survivants de son Kommando de l'enfer. " *Nous n'avons reçu aucune nourriture entre le 7 avril et le 4 mai, racontait Gabriel Cochet. Les anglais ont mis beaucoup de temps à s'occuper de nous. Nous avions bien triste mine et nous ne ressemblions plus à des êtres humains. Ils avaient peur du typhus. D'ailleurs, un médecin anglais qui me soignait m'a avoué ensuite que, au début, leur première idée était de passer tous ces cadavres ambulants au lance-flammes.* "[50]

---

47. " Le dernier train ", (17-21 août 1944). Historiographie du kommando de Buchenwald ; Amicale des déportés de Neue Stassfurt.
48. André Bataillard avaient été arrêtés avec Gabriel Cochet le 29 juin 1944 à Vic et Gilbert Damasse, en 1944, pour distribution de tracts.
49. "Le convoi du 24 janvier 1943 " de Charlotte Delbo
50. Témoignage oral et écrit de Gabriel Cochet.

Gabriel Cochet fut ensuite rapatrié en Dakota jusqu'à Bruxelles avant de rejoindre Maubeuge en car. Le 30 mai, allongé à terre dans un compartiment, il revint par le train jusqu'à Compiègne dont on le débarqua en civière à minuit. Ayant gagné la caserne des spahis, il put téléphoner au 22 à Vic sur Aisne et entendre la voix de son épouse Eugénie. Le lendemain, il était à Vic. Méconnaissable avec ses 40 kilos (il en pesait 90 avant de partir !) mais vivant et entouré des siens et de ses amis de l'OCM. Diminué physiquement, il continua le combat et lutta contre toutes les maladies qu'il avait contractées pour reprendre ses activités professionnelles et même s'investir dans la vie communale et associative. De nombreuses distinctions lui furent remises par les gouvernements français et alliés qui reconnurent officiellement l'efficacité du secteur OCM dans le combat pour la libération ainsi que le courage et l'abnégation de ses hommes.[51]

Des années durant, Gabriel Cochet fut très avare sur les détails de l'histoire du secteur OCM 138 et sur ce qu'il avait vécu. Comme tous ces combattants de l'ombre, il voulait y rester et tourner la page. Il voulait aussi épargner, à ceux qu'il aimait, le récit de tout ce qu'il avait enduré. A ceux qui l'avaient dénoncé et qu'il connaissait, il ne pouvait pardonner mais tenait à ne pas jeter leur nom en pâture à la vindicte publique.

Jamais il ne baissa les bras devant la maladie. Il retrouva la force de vivre, fut élu conseiller municipal et adjoint au maire, fut l'un des piliers de l'Etoile Vicoise, fit installer une piscine flottante sur la rivière, prit des responsabilités au sein des associations de résistants et déportés et fut président de la FNDIR. Passionné d'aviation, il quitta Paris en 1954 à bord d'un petit avion (un Cesna) pour rejoindre Saïgon en une quarantaine de jours après de multiples atterrissages forcés.

Avec son cœur d'or et une grande lucidité jusqu'à ses derniers jours, il aimait recevoir la visite de ses amis et de jeunes. Avec eux, il continuait son combat pour défendre les libertés et cette terre et la nature qu'il aimait profondément.

Et ce n'est que bien plus tard qu'il a décidé de raconter, raconter, raconter avec force détails, avec ses nombreux dossiers et preuves à l'appui pour que l'histoire du secteur OCM 138 ne soit pas oubliée. Pour témoigner du sacrifice de ses amis morts au combat ou en déportation, il fit même ériger une stèle que l'on peut toujours voir dans le parc de la mairie de Vic sur Aisne près du monument aux morts.[52]

Et au message de résistant contre le nazisme qu'il a laissé, il aimait ajouter son espoir dans l'humanité et la jeunesse en répétant à qui voulait l'entendre : " Le progrès ne mène à rien s'il détruit le travail et le bonheur de l'homme ".

Gabriel Cochet est décédé le 12 décembre 1998 à l'âge de 95 ans.

---

51. Gabriel Cochet s'était vu décerner les décorations suivantes : Chevalier de la légion d'honneur (1948), Officier de la légion d'honneur (1970), Croix de guerre (1970), Médaille de la résistance (1946), Croix du combattant volontaire de la résistance (1953), Croix du combattant volontaire (1959), Croix du combattant (1952), Médaille des déportés résistants, Medall of Freedom des USA (1946), Medall of Freedom anglaise (1946). Il avait été reconnu grand invalide de guerre pensionné à 100 %.

52. Cette stèle érigée avec le concours de la municipalité fut inaugurée le dimanche 28 avril 1996 , journée du souvenir de la déportation, en présence de nombreux représentants des associations patriotiques et des familles des victimes.



John Beach libérateur de Cœuvres avec Pierre Taquoy.



Inauguration de la stèle du secteur OCM 138 le 28 avril 1996.

ANNEXE

ETAT DES MORTS, FUSILLES ET DEPORTES DU SECTEUR OCM 138

Morts

- PETIN André, arrêté par la Gespato le 15 juin 1944, mort en déportation à Neuengamme le 24 décembre 1944.
- BATAILLARD André, arrêté par la Gestapo le 29 juin 1944, mort en déportation à Cossa le 19 avril 1945.
- HENIN Pierre, arrêté par la Gestapo le 29 juin 1944, mort en déportation à Hof le 19 avril 1945.
- DEMORY Claude, tué à Nouvron-Vingré au cours d'une mission le 30 août 1944.
- SAPOSNIKO Stéphan, tué à Nouvron-Vingré pendant un combat le 30 août 1944.
- PELLEN Albert, tué au cours d'une reconnaissance à Ambleny le 31 août 1944.
- PRIEUR Francis, prisonnier au cours d'une opération à Coeuvres et Valsery puis fusillé le 31 août 1944 à Compiègne.
- DEMEURISSE Alain, prisonnier au cours d'une opération à Coeuvres et Valsery puis fusillé le 31 août à Compiègne.
- DAMY Lucien, prisonnier au cours d'une opération puis fusillé le 31 août 1944 à Ressons le Long.
- ROGER Pierre, prisonnier au cours d'une opération puis fusillé le 31 août 1944 à Ressons le Long.
- BLIN Jacques, prisonnier au cours d'une opération puis fusillé le 31 août 1944 à Ressons le Long.
- POUSSOT Gaston, tué au cours d'un combat à Morenval le 1 septembre 1944.
- PETITBROUHAUD Joseph, tué au cours d'un combat à St Pierre-Aigle 4 septembre 1944.

Déportés

- COCHET Gabriel, arrêté par la Gestapo le 29 juin 1944, déporté en Allemagne et rapatrié le 30 mai 1945.
- GUICHARD Pierre, arrêté par la Gestapo le 6 juillet 1944, déporté en Allemagne et rapatrié le 25 mai 1945.



En forêt de Compiègne entre les carrefours de la Faisanderie et de Morpigny, la stèle commémorative de l'exécution d'Alain Demeurisse et Francis Prieur.

LA LIBERATION DE CŒUVRES

PIERRE MEYSSIREL

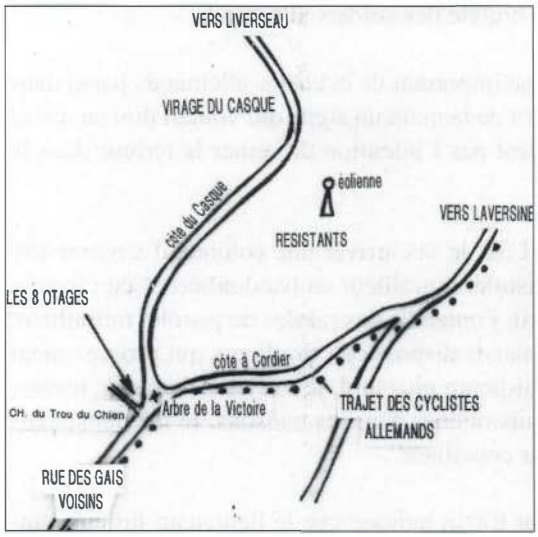
I. C'est près de l'Arbre de la Victoire[1] que s'est déroulé un épisode de la libération de Coeuvres dont les conséquences auraient pu être tragiques. J'en ai été involontairement un des acteurs. Mais je vais d'abord replacer mon témoignage dans son contexte militaire. Depuis le 25 août, Paris est libérée. Les unités allemandes chassées par la poussée des Alliés se replient vers le nord-est. Jusqu'au 29 août, elles livreront de durs combats dans la banlieue parisienne.

Le lundi 28 août, des troupes américaines venues du sud abordent le Soissonnais ; d'autres s'emparent de Villers-Cotterêts et poursuivent leur route. Dans la soirée, ces deux unités font leur jonction à Soissons.

Mardi 29 août 1944

Ce matin, tout semble calme. On entend pourtant une canonnade vers le sud et un avion de reconnaissance passe à plusieurs reprises.

Hier la retraite des occupants se devinait : un long cortège de véhicules et de soldats a traversé le village. De grosses explosions ont retenti vers l'ouest. On dit que les Américains sont à Villers-Cotterêts, à Vertefeuilles.





Mon père et mois nous sommes partis à bicyclette vers Vic pour essayer d'en savoir un peu plus. Nous empruntons la route suivie la veille par les Allemands. Sur les bords, ils ont laissé du matériel, des munitions; au lieu-dit "Le chat embarrassé", une voiture est abandonnée. Au haut de la côte de la Vache-noire, nous décidons de faire demi-tour : nous ne sommes pas plus informés.

1. Il avait été planté après la guerre de 1914 par le cantonnier " le Père Laratte ". C'était un acacia abattu par la tempête de 1999. L'endroit s'appelle maintenant "Place des otages".

Sur le chemin du retour, nous descendons la côte de Liverseau. Soudain, après le virage du Casque[2], des soldats allemands nous barrent la route; ils nous arrêtent brutalement et nous conduisent près de l'Arbre de la Victoire où nous retrouvons quelques personnes. Les bras levés, nous sommes tenus en respect par des soldats qui semblent nerveux.

D'autres habitants nous rejoignent; nous sommes bientôt une quinzaine d'otages. La pluie se met à tomber. L'officier qui commande le détachement est particulièrement excité.

Je suis parmi les huit otages qu'il oblige à se dévêtir complètement. Il nous fait aligner devant la barrière de la maison de Monsieur Rentz. Nos vêtements flottent dans l'eau du caniveau.

Devant moi, j'ai un soldat jeune lui aussi qui braque sa mitrailleuse dans ma direction. Je me dis que je vais mourir. Mais je voudrais comprendre pourquoi je suis là, nu, au milieu de ces soldats menaçants. La rage monte en moi : Mourir mais pourquoi?

Mon père est resté sous l'arbre : je suis un peu rassuré sur son sort. Autour de nous la vie continue. Des gens passent;; d'autres se sont rassemblés devant la maison voisine de Monsieur Wanecq. Je suis à quelques pas de la maison de ma fiancée. Ma mère est venue la rejoindre. Pauvre maman!

Comme elle doit être malheureuse : son mari et son fils en danger de mort.

Le maire, Monsieur Bazin[3] arrive. Il parlemente avec le lieutenant par l'intermédiaire d'un interprète. Finalement, après des discussions qui m'ont semblé interminables, il obtient la libération de onze d'entre nous. Les quatre autres restent prisonniers, ils sont emmenés par des soldats accompagnés du maire.

J'ai remis mes vêtements trempés et je suis rentré à la maison avec mon père. J'étais soulagé mais j'avais besoin de savoir ce qui avait provoqué l'intervention brutale des soldats allemands;

Ma mère me raconta : "Peu après votre départ, un groupe important de cyclistes allemands passa dans la rue des Gais voisins. Notre voisine, Madame Dubois, leur fit de la main un signe qui voulait dire au revoir et bon débarras. Certains répondirent à son salut. Ils n'avaient pas l'intention de semer la terreur dans le village".

Octave Anceaux[4] fait le récit plus détaillé : "Vers 10 H 30, je vis arriver une colonne d'environ 150 cyclistes S.S.[5] avec en tête un officier, le lieutenant Opitz, pistolet mitrailleur en bandoulière. Cette formation prit la direction de Laversine. Quelques minutes plus tard, j'entendis des rafales de pistolet mitrailleur. Je grimpai sur mon toit et de là je puis voir les soldats allemands disposés en tirailleurs qui progressaient par bonds sur le versant de la colline de Liverseau. Une demi-heure plus tard, je vis les Allemands revenir dans le village avec des otages et ensuite commencer à perquisitionner dans les maisons. Je me demandais comment cela allait se terminer car l'officier n'avait pas l'air conciliant".

Dans son rapport écrit le 5 septembre suivant, Monsieur Bazin indique que le lieutenant furieux l'interpella : "Quatre " terroristes " ont tiré sur mes soldats; c'est très grave".
Ensuite, il annonça que le pays devait lui fournir :
100 litres de lait
25 kg de beurre[6]

---

2. On appelait ainsi la borne d'arrêt (ici fut repoussé l'envahisseur 1918) due au ciseau de Moreau-Vauthier. Les Allemands l'ont fait sauter en 1940.
3. Fernand Bazin, agriculteur à la ferme du Murger, avait été nommé maire de Coeuvres par le Préfet le dix octobre 1943 après la mort de Paul Hocquet. Coeuvres ne doit pas oublier son attitude courageuse.
4. Octobe Anceaux sera maire de Coeuvres.
5. Voir note à la fin.
6. Une partie du beurre sera remplacée par un mouton fourni par la ferme du Murger.

300 œufs
40 gros pains
à livrer avant 16 heures à la mairie. Ce qui sera fait malgré les difficultés pour réunir une telle quantité de ravitaillement. Celui-ci est aussitôt chargé dans une camionnette qui repart pour Cutry. C'est dans ce village que sont emprisonnés dans une cave, les quatre derniers otages (on avait trouvé sur eux des objets allemands ramassés route de Vic).

A vingt et une heures, la troupe allemande quitte Cutry. Monsieur Bazin et les quatre prisonniers sont libres.

Que s'était-il passé à la sortie de Coeuvres?

Le lieutenant Opitz affirme que quatre terroristes ont tiré.

Monsieur Bazin évoque d'abord des sommations faites par les résistants puis écrit ensuite que deux FFI ont tiré.

Dans les coupures de presse de l'époque, il y la même incertitude.

Pour écrire cet article, j'ai interrogé "les porteurs de mémoire" survivants. Les résistants avaient rendez-vous dans une carrière de Ressons pour préparer les actions en vue de participer à la libération de la région.

Ils devaient emporter leur arme et une couverture.

Quatre membres du groupe O.C.M. de Coeuvres montaient donc la côte du Casque pour se rendre à Ressons.
Sur la route de Laversine en contrebas, ils aperçurent un soldat du détachement cycliste. Pensant qu'il était isolé et ne mesurant pas le danger, ils décidèrent d'intervenir.

Y a-t-il eu seulement des sommations?

Quelqu'un a-t-il tiré?

Je n'ai pas eu la réponse. Les souvenirs sont sans doute traversés de doutes et de déchirures. Ce qui est certain, c'est que le soldat menacé sauta vivement de sa bicyclette, s'abrita le long du talus pour se saisir de son fusil et se mit à tirer sur les FFI qui s'enfuyaient. Heureusement personne ne fut touché. Pourtant, cinquante six ans après, il faut essayer de répondre à l'interrogation que suscite l'interprétation de ce fait.

Fallait-il attaquer les Allemands?

La réponse est évidemment non. Certes la résistance avait reçu l'ordre de créer au sein des soldats ennemis un sentiment d'insécurité permanent. Mais c'est justement pour mettre en place cette tactique de harcèlement que les FFI devaient se regrouper. On peut donc parler d'imprudence ou d'inconscience dont les conséquences auraient pu être dramatiques.

On ne peut s'empêcher de penser au drame de Plomion qui s'est déroulé deux jours plus tard.

Un coup de fusil de trop : vingt otages sont regroupés et contraints de rester les bras en l'air pendant plus de deux heures. Quatorze seront fusillés et trente six maisons incendiées.

II. L'épisode du casque se terminait sans avoir fait de victimes.
Mais quelques jours plus tard, j'appris que deux garçons de mon âge, Francis Prieur et Alain Demeurisse avaient été abattus par les Allemands.

Comme d'autres, je crus qu'il y avait un lien entre les deux faits.

Monsieur Bazin écrit : "Que ces imprudents n'oublient jamais que deux chères et jeunes vies furent inutilement sacrifiées par leur légèreté et leur inexpérience".

Cinquante six ans après, j'ai relu tous les documents mis à ma disposition, j'ai interrogé quelques témoins. Et si je connais les limites de ma certitude approximative, je crois néanmoins pouvoir écrire que les deux épisodes de cette journée du 29 août sont sans relation.

L'arrestation de Prieur et Demeurisse n'a pas eu de témoins; les circonstances en restent floues.

Qu'en dit la presse locale:
"*Pris dans de mystérieuses circonstances*"
"*Arrêtés on ne sait trop dans quelles conditions*"
"*Francis Prieur et Alain Demeurisse faits prisonniers les armes à la main lors des combats de la libération de Coeuvres*"[7]

C'est aussi la version qu'on peut lire dans le relevé des activités de l'OCM.

Le 5 septembre 1944, Monsieur Bazin croyait que les deux jeunes gens avaient participé à l'attaque de la colonne allemande. Mais le 1er novembre suivant, il prononce un discours au monument aux morts et son avis est différent

"Je voudrais simplement et en toute vérité mettre au point une histoire locale dont chacun connaît les traits principaux et, à l'aide du récit de témoins oculaires retracer les heures tragiques qui causèrent la mort de deux héroïques jeunes gens.
Vers 11 Heures du matin, Prieur et Demeurisse étaient dans les bois de Soucy, vers la fontaine Berneuse lorsqu'ils furent surpris par l'arrivée soudaine d'une troupe cycliste allemande marchant en éclaireur que commandait le lieutenant Opitz. Ils n'avaient pas d'armes mais portaient crânement le brassard".

Ce récit me paraît vraisemblable : Prieur et Demeurisse, membres du groupe OCM, se rendaient à Coeuvres; peut-être avaient-ils été avertis du rendez-vous de Ressons.

Jean Tourneur, originaire de Soucy, chez qui Francis s'était réfugié, m'écrit :
"*Au sujet de leur arrestation, je ne sais pas grand chose. Ils sont partis le matin vers Coeuvres, à pied. Après c'est le flou complet et je pense que cette question restera une terrible énigme*"

Mme Demeurisse, la mère d'Alain, indique : "*Partis de chez moi, Francis et Alain, deux si beaux garçons et de haute taille, suivirent le chemin de traverse dans les bois afin de rejoindre leurs camarades résistants à Coeuvres*".

Après la Berneuse, ce chemin qui commence à Soucy derrière la propriété de la famille Demeurisse rejoint la route départementale. Il est probable que c'est à cet endroit que les deux jeunes gens sortis du couvert des arbres ont été surpris par les soldats battant en retraite mais pas par ceux qui, à la même heure, arrêtaient des otages à Coeuvres. Ils furent emmenés, les bras levés, jusqu'à la ferme du Murger où on les

7. La Dépêche de l'Aisne du 18/12/1945 soit un an et demi après les faits.

enferma, l'un dans le magasin à outils, l'autre dans la forge, avec trois factionnaires pour les surveiller, sans qu'ils aient la possibilité de communiquer avec qui que soit.

Plus tard, une camionnette les emmena, bras liés, en direction de Pierrefonds, sans doute pour les conduire au camp de Royallieu. Elle revint une demi-heure plus tard. L'avancement des Américains avait-elle modifié les intentions de leurs gardiens?

C'est le père d'Alain, accompagné de Monsieur Auguste Rébérot[8] de Coeuvres qui, le 4 septembre, sur les indications d'un garde forestier, retrouva les deux corps enterrés sous quelques centimètres de feuilles et de terre, au lieu-dit La Faisanderie en forêt de Compiègne. Ils avaient été tués d'une balle de revolver derrière la tête.

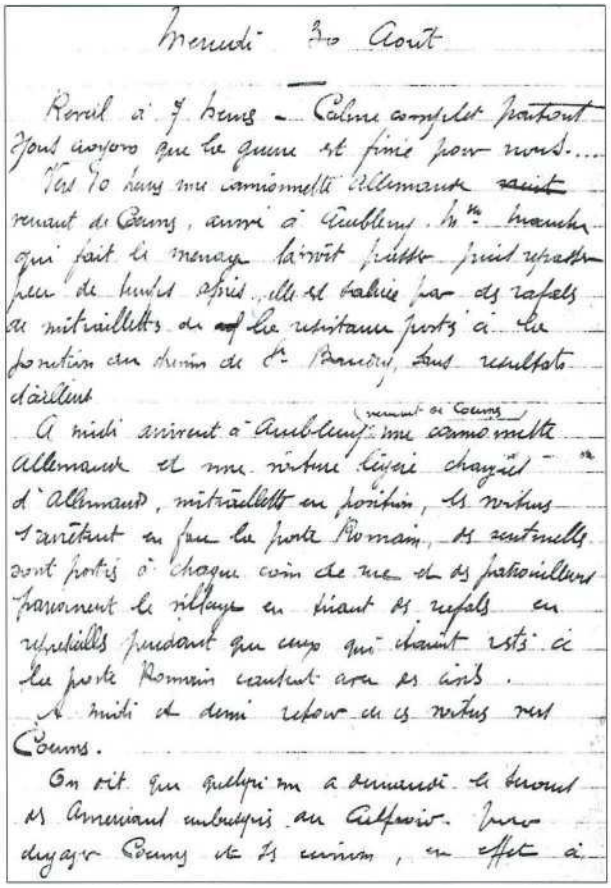
L'état civil établi à Compiègne indique que le décès remontant à cinq jours environ a été constaté à La Faisanderie le 5 septembre[9].

Ce jour là, les deux corps furent emmenés dans la charrette de Monsieur Devouges jusqu'à Soucy où une chapelle ardente avait été aménagée dans la grange de la ferme.

Madame Demeurisse écrit : "*Vous devinez la douleur de mon mari découvrant et transportant le corps de son fils et celui de Francis*".

L'année suivante, on érigea une stèle sur les lieux du drame. Chaque année, le dernier samedi d'août, une cérémonie réunit près de ce monument, autour des deux familles, les associations patriotiques, des anciens de l'OCM 138 et des Scouts de France.

8. Auguste Rébérot, élu conseiller municipal à la libération, sera maire de Coeuvres en 1948.
9. En réalité, l'exécution a sans doute eu lieu le mardi 29 août ; les deux corps ont été retrouvés le lundi 4 septembre et enterrés le mercredi 6.



Mercredi 30 Août

Réveil à 7 heures – Calme complet partout
Nous croyons que la guerre est finie pour nous....
Vers 10 heures une camionnette allemande venant
venant de Coeuvres, arrive à Ambleny. Mme Manche
qui fait le ménage la voit passer puis repasser. Peu de
temps après, elle est saluée par des rafales de
mitraillettes de la Résistance postées à la jonction
du chemin de St Bandry sans résultats d'ailleurs.
A midi arrivent à Ambleny (venant de Coeuvres)
une camionnette allemande et une voiture légère chargée
d'allemands, mitraillettes en position, les voitures
s'arrêtent en face la porte Romain, des sentinelles
sont postés à chaque coin de rue et des patrouilleurs
parcourent le village en tirant des rafales en
représailles pendant que ceux qui étaient restés à
la porte Romain causent avec des civils. A midi et
demi retour de ces voitures vers Coeuvres. On dit
que quelqu'un a demandé le secours des Américains
embusqués au Culfroid pour dégager Coucy et ses
environs. En effet à 1 heure nous voyons un avion
de reconnaissance volant très bas et à faible vitesse
inspecter toute la vallée du Retz. Une heure après
on entend une bataille de blindés se déplaçant de
la râperie de Cutry à Coeuvres, où elle dure au
moins 1 heure, puis se déplaçant vers la route de
Vic-sur-Aisne.
On doit se battre dans la plaine de Cugnières, de
même que dans la plaine de Pernant, nombreux
coups de feu dans les bois environnants, notamment
à Millery et à la Croix Bouchot où un civil a été
tué. Le ciel est très couvert et nous annonce de la
pluie pour la nuit. Pendant toute la nuit, tir de
blindés en direction de Coeuvres, le Murger et la
route de Coeuvres à Vic-sur-Aisne. Très souvent,
nous entendons le sifflement des obus passant au-
dessus de nous.

Jeudi 31 août. A partir de 8 heures 1/2, nouvelle
bataille de blindés lesquels paraissent avoir avancé
vers les environs de la râperie de Cutry et dans la
plaine Duguet, ils doivent tirer sur les blindés de
la forêt et surtout le Murger. Il parait que Soissons
est complètement dégagé, il n'y aurait de dégâts
importants que dans l'avenue de Laon.

A 2 heures 1/2 nous entendons un roulement de
camion dans la rue. Je sors précipitamment à la
grille croyant voir encore une patrouille allemande,
en fait je ne voie que l'arrière de 3 véhicules. Deux
minutes après je constate mon erreur, c'est toute
une division cuirassée américaine. Le défilé continue
jusqu'à 6 heures avec de nombreux arrêts dans le
pays, les chars sont ornés de petits drapeaux
tricolores et couverts de fleurs. On dévaste les
parterres et les pauvres vergers pour y participer.
D'après les soldats ils gagneraient la plaine par
Ressons pour attaquer une division de blindés
allemands se trouvant dans la direction de
Compiègne. Vers 8 heures, nous entendons les
premiers coups de canon au-dessus de Montigny. La
canonnade se continue toute la nuit et le bruit est
de plus en plus sourd, signe de l'avance des
Américains.

Le témoignage
de M. Petit-Dermont d'Ambleny

Mercredi 30 août.

Réveil à 7 heures. Calme complet partout. Nous croyons que la guerre est finie pour nous…

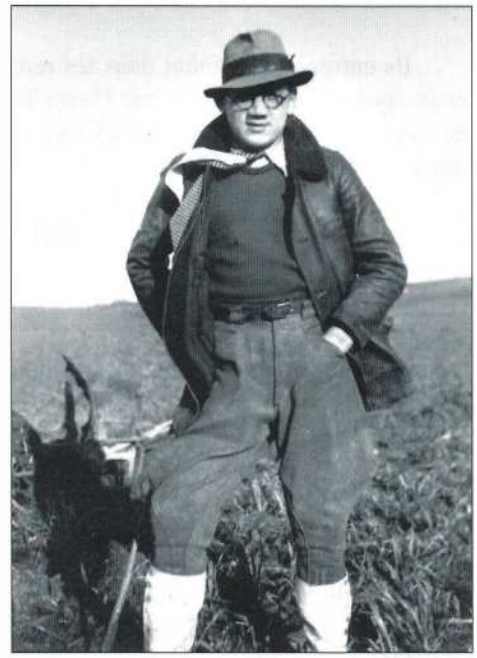
Vers 10 heures une camionnette allemande venant de Coeuvres arrive à Ambleny. Mme Manche qui fait le ménage la voit passer puis repasser. Peu de temps après, elle est saluée par des rafales de mitraillettes de la Résistance postées à la jonction du chemin de St Bandry sans résultats d'ailleurs. A midi arrivent à Ambleny, venant de Coeuvres, une camionnette allemande et une voiture légère chargée d'allemands, mitraillettes en position, les voitures s'arrêtent en face de la porte Romain, des sentinelles sont postées à chaque coin de rue et des patrouilleurs parcourent le village en tirant des rafales en représailles pendant que ceux qui étaient restés à la porte Romain causent avec des civils. A midi et demi, retour de ces voitures vers Coeuvres. On dit que quelqu'un a demandé le secours des Américains embusqués au Culfroid pour dégager Coucy et ses environs. En effet à 1 heure nous voyons un avion de reconnaissance volant très bas et à faible vitesse inspecter toute la vallée du Retz. Une heure après on entend une bataille de blindés se déplaçant de la râperie de Cutry à Coeuvres, où elle dure au moins 1 heure, puis se déplaçant vers la route de Vic-sur-Aisne.
On doit se battre dans la plaine de Cugnières, de même que dans la plaine de Pernant, nombreux coups de feu dans les bois environnants, notamment à Millery et à la Croix Bouchot où un civil a été tué. Le ciel est très couvert et nous annonce de la pluie pour la nuit. Pendant toute la nuit, tir de blindés en direction de Coeuvres, le Murger et la route de Coeuvres à Vic-sur-Aisne. Très souvent, nous entendons le sifflement des obus passant au-dessus de nous.

Jeudi 31 août. A partir de 8 heures 1/2, nouvelle bataille de blindés lesquels paraissent avoir avancé vers les environs de la râperie de Cutry et dans la plaine Duguet, ils doivent tirer sur les blindés de la forêt et surtout le Murger. Il parait que Soissons est complètement dégagé, il n'y aurait de dégâts importants que dans l'avenue de Laon.

A 2 heures 1/2 nous entendons un roulement de camion dans la rue. Je sors précipitamment à la grille croyant voir encore une patrouille allemande, en fait je ne voie que l'arrière de 3 véhicules. Deux minutes après je constate mon erreur, c'est toute une division cuirassée américaine. Le défilé continue jusqu'à 6 heures avec de nombreux arrêts dans le pays, les chars sont ornés de petits drapeaux tricolores et couverts de fleurs. On dévaste les parterres et les pauvres vergers pour y participer. D'après les soldats ils gagneraient la plaine par Ressons pour attaquer une division de blindés allemands se trouvant dans la direction de Compiègne. Vers 8 heures, nous entendons les premiers coups de canon au-dessus de Montigny. La canonnade se continue toute la nuit et le bruit est de plus en plus sourd, signe de l'avance des Américains.

DOCUMENTS

Alain DEMEURISSE



"Ce que j'ai fait, je l'ai voulu.
Ne dites pas : pauvre jeune homme.
Je suis un homme".

Poème d'Emmanuel de Thubert
Alain-Edit Galatéa – Paris 1944 (H.C.)
Ami! Je sais pourquoi je meurs
C'est pourquoi je n'ai pas de peur.
Poème d'Emmanuel de Thubert
Alain-Edit Galatéa – Paris 1944 (H.C.)
Il était né le 12 septembre 1924 à Paris.
Il fréquente le lycée Montaigne;
en 1937 il s'inscrit aux Scouts de France.

Son père, René Demeurisse, peintre et graveur de grand talent avait acheté une maison à Soucy. C'est dans ce village qu'Alain se réfugie pendant l'occupation.

"Le fait que nous avions notre maison de vacances à Soucy, village agricole par excellente ; du fait que nous étions très amis avec Monsieur Devouges, propriétaire de la grande ferme et le scoutisme aidant, Alain se destinait tout naturellement à l'agriculture".

Lettre de Madame Demeurisse

Il est donc stagiaire agricole chez Monsieur Devouges

Francis PRIEUR



Il est né le 5 février 1923 à la Ferté Gaucher (77)

Il passe sa jeunesse à Soissons, fait ses études secondaires au collège de la ville et obtient les bacs philo et math.

Il fait partie des "13 compagnons", un groupe théâtral soissonnais qui compte parmi ses membres Pierre Hénin, autre martyr de la résistance. Il s'inscrit aux Scouts de France.

En 1941, il dirige une colonie de vacances à Coeuvres; à la rentrée, il prépare l'entrée à Saint-Cyr au lycée Saint-Louis à Paris. Pour éviter un départ en Allemagne, il quitte Paris en 1943. Son père a été arrêté en 1944 et déporté en Allemagne[10].

Francis se réfugie à Soucy en mai 1944 chez Monsieur Tourneur, agriculteur.

"Francis était planqué chez nous à la ferme. Je me souviens, il a fait la moisson avec nous. Il était membre d'un réseau de résistance mais il n'en a jamais parlé. En le côtoyant, on sentait que c'était quelqu'un hors du commun, sérieux dans ses propos et dans ses actes. Servir était sa devise".

Lettre de Jean Tourneur

10. Pierre Prieur (1897-1986) a été déporté à Dachau d'où il a été libéré en mai 1945. C'est à son retour qu'il a appris la mort de son fils. Durant toute sa vie, il a été pompier volontaire et à terminé comme lieutenant-colonel dans la Marne.

Alain Demeurisse et Francis Prieur se retrouvent à Soucy, en mai 1944. La vie souriait à ces deux jeunes mais ils souffraient de la défaite de la France. Partageant les valeurs du scoutisme, patriotes dans l'âme, ils voulaient combattre le nazisme.

Ils entrent rapidement dans les rangs de la résistance, groupe OCM de Coeuvres. Ce groupe compte deux équipes commandées par Pierre Taquoi et Roger Camus; en sont membres aussi : l'abbé Pétin, curé de Coeuvres, qui sera arrêté le 15 Juin 1944 et Pierre Hénin , instituteur à Coeuvres, arrêté le 29 juin 1944, morts dans les bagnes nazis.

Dans son journal commencé en 1941, Francis écrit en juin 1944 : "*Tout à l'heure, je vais partir. C'est une nouvelle période de ma vie qui commence. Je m'attends au tournant. Serai-je à la hauteur des circonstances? On ne peut être heureux tant qu'on a pas fait le sacrifice de sa vie*".

Tous deux avaient vingt ans, l'enthousiasme de la jeunesse et le mépris du danger qu'on peut avoir à cet âge.

Les otages

BOUCHER Clovis, Ouvrier agricole
CHERON dit "Matinal"
CHRITIEN, Contremaître Liverseau
COTTIN André, Maréchal ferrant
DORAES, Maçon
FILLETTE Bernard, Stagiaire agricole
GAMBIER
HURET Michel
JACQUOT Gilbert (mort dans le tunnel de Vierzy)
MEYSSIREL Jean, Facteur
MEYSSIREL Pierre, Etudiant
TRIART de la famille "des 21"
TUGAUT René
WANECQ Jean

La Retraite Allemande

Pour assurer leur protection à Paris, les Allemands disposaient d'un régiment de sécurité de 2500 hommes, soit deux bataillons motorisés et un bataillon de cycliste.

Le Monde du 25/08/1994

Ces troupes se replient en direction du nord et nord-est. La forêt de Villers-Cotterêts leur fournit un couvert apprécié et pour tenter de profiter au maximum du camouflage naturel, elles vont choisir les voies discrètes passant à l'ouest de Soissons.

L'une d'elles passe par Soucy et Coeuvres.

Soissons Libérée – Roger Biard.

La Position des Allemands - le lundi 28 août

Octave Anceaux se rend le matin à son travail à Villers-Cotterêts. Au carrefour de Maison-Neuve, il est arrêté par les Allemands.
Vers 15 H 30, les Américains arrivent à Villers-Cotterêts et poursuivent leur route.
Dans la nuit, quelques chars allemands dissimulés dans la forêt font irruption dans la ville.
Vers 19 H, à la Patte d'Oie de Soissons, les troupes américaines venant de Fère-en-Tardenois et Villers-Cotterêts font leur jonction.
Ces troupes sont sans doute passées tout près d'unité allemandes cachées dans la forêt.

UN TABLEAU HOLLANDAIS, UN BUREAU PLAT, QUELQUES MEUBLES CONSERVES AU MUSEE DE SOISSONS

DENIS DEFENTE

Dans l'article, *Le musée de Soissons : bilans et perspectives*, paru dans les mémoires de la Société en 1999, je me suis engagé à publier dans les numéros suivants des notices concernant les objets mis à l'inventaire du musée durant la période où j'ai dirigé cet établissement, afin de contribuer à faire connaître ces collections dans le détail et de faciliter, à terme, la publication générale de ces collections [1].

Je me suis attaché ici à l'étude d'un tableau, acquis en 1993, dont l'attribution doit être modifiée et à la présentation d'une partie du mobilier mis à l'inventaire en 1993 et en 1994, notamment un grand bureau plat Louis XV, provenant de l'Hôtel de Ville, dont l'origine et l'authenticité sont sujettes à caution et différents meubles ayant bénéficié d'une restauration fondamentale.

UN TABLEAU HOLLANDAIS DU MUSEE DE SOISSONS AUX ATTRIBUTIONS VARIEES.

Un aigle royal avec ses proies, un héron cendré et un épervier, dans un paysage

Peinture à l'huile sur bois – H. : 0,935 m ; L. : 1,33 m, monogramme en bas à gauche DG. (inv. 993.34.1.).

En 1993 , la Ville de Soissons a fait l'acquisition, pour le musée municipal, dans le cadre de sa politique de développement des collections consacrées aux Ecoles du Nord [2], en collaboration avec Monsieur Jacques Foucart, Conservateur Général au Département des Peintures du Musée du Louvre, et avec l'aide du Fonds Régional d'Acquisition des Musées de Picardie, d'un tableau hollandais du XVIIe siècle.

Ce tableau représente un aigle royal posé au sol, les ailes déployées, et deux de ses proies, un héron cendré qu'il tient dans l'une de ses serres et un épervier (planche I, p. ....). Ce tableau porte, en bas à gauche, le monogramme DG.



Monogramme DG
(H. 1,5 cm, L. 2 cm)

1. *Le musée de Soissons : bilans et perspectives*, Denis Defente, in *Bulletin de la Société Archéologique Historique et Scientifique de Soissons*, T. I, 5e série, 1999, p.99-127. Je remercie Monsieur D. Roussel, conservateur du musée de Soissons, qui a bien voulu me laisser accéder aux collections de mobilier, aujourd'hui en réserve, et à l'ensemble des dossiers œuvres où étaient archivées mes premières recherches concernant les thèmes abordés dans cet article.

2. Parmi les acquisitions, outre " Un aigle royal avec ses proies " (993.1.1), citons " Une allégorie de l'hiver " autour de Simon de Vos (991.1.1), " Bergers et troupeaux dans un paysage " par Gérard Van Nijmegen (992.2.1), "Intérieur Hollandais" par Wybrand Hendriks (993.34.2), " Le retour de Nabuchodonosor dans son royaume " par Claes-Cornelisz Moeyaert (995.12.1), " Guirlande de fleurs avec un médaillon représentant saint Dominique ", par Daniel Seghers (996.17.1), " Judith et Holopherne " attribué à Bartholomaüs Strobel (997.6.1), auxquelles il convient d'ajouter de nouveaux dépôts de l'Etat, " Poules et coqs" par Albert Cuyp (MNR 490), " Cour de ferme" par Egbert Lievens Van der Poel (MNR 702), " Autoportrait " par Jacob Johann Hoch (MNR 783), " Animaux de basse cour " par Gysbert Gillisz Hondecoeter (MNR 813) et " Repas de Chasse " par Jacob-Ferdinand Saeys (MNR 791).

Le revers du tableau livre plusieurs informations (planche II, 1 à 5, p. 290). Le panneau, de 0,935 m de haut et de 1,33 m de large, est composé de quatre planches en chêne, d'inégales largeurs [3]. Le bois est débité sur quartier selon la méthode dite " hollandaise " qui permet de réaliser des panneaux de qualité résistant aux déformations [4].

La marque du fabricant de panneau est parfaitement visible sur la troisième planche en partant du bas (planche II, 2, p. 290). Pour Monsieur Jorgen Wadum, conservateur en Chef au Cabinet royal de peintures du Mauritshuis, à La Haye, contacté à ce sujet, ces signes distinctifs, portés par les fabricants de panneaux, pratique que l'on sait institutionnalisée à Anvers, apparaissent principalement sur des panneaux utilisés par des peintres hollandais au XVIIe siècle [5]. Au cours de ses recherches, Monsieur Wadum a répertorié cinq marques de fabricants de panneaux identiques à celle de Soissons, pour des œuvres de Hendrik Van Anthonissen, de Herman II Saftleven et de Cornelis Saftleven, pour une œuvre attribuée à Willem Gabron et pour une œuvre réalisée dans le style de Herman Doncker.

Au-dessus de cette marque, une étiquette (planche II, 4, p. 290) rappelle que, par le passé, le tableau était attribué à Daniel Van Geel. L'étiquette en bas à gauche (planche II, 5, p. 290), datée de 1904, signale que ce tableau a été offert, du vivant du signataire, à Monsieur A. J. F. Egter Van Wissekerke. Les fragments d'étiquettes, à droite, semblent correspondre à des marques de transport.

Cette œuvre fut attribuée à Jacques De Gheyn II (Anvers, 1565 – La Haye, 1629) dans le catalogue de vente de Sotheby's, du 12 décembre 1990 et, à nouveau, dans celui de la vente du 11 décembre 1991. La même attribution fut conservée par la galerie Schlichte Bergen, d'Amsterdam, où la Ville de Soissons acquit ce tableau.

Je fus amené rapidement à remettre en cause l'attribution de ce tableau à Jacques De Gheyn II [6]. Deux raisons principales justifiaient cette démarche : le traitement du paysage semblait trop moderne pour être l'œuvre d'un peintre né en 1565 et décédé en 1629, le tableau de Soissons s'apparentant davantage aux productions réalisées à partir des décennies suivantes et trop naturaliste pour être attribué à ce peintre plutôt maniériste, marqué par sa formation à Haarlem, chez Goltzius, entre 1585 et 1587.

Il était donc indispensable de retrouver les sources de cette attribution à Jacques De Gheyn II.

Celle-ci avait été établie à partir de la présence du monogramme DG, en bas à gauche du tableau (cf supra, p. 265), et se référait à l'ouvrage du Professeur I. Q. Van Retgeren Altena, *Jacques De Gheyn, Three Generations,* publié en 1983, catalogue raisonné consacré à l'œuvre de cette famille d'artistes dont il était le spécialiste et où deux tableaux, portant ce monogramme, sont attribués à ce peintre. On sait que l'auteur n'a réellement écrit que le premier volume de cette publication et que les deux volumes suivants ont été réalisés en grande partie après sa mort par ses proches d'après ses notes [7]. C'est précisément dans le deuxième volume de cette publication que deux œuvres, portant le monogramme DG, sont attribuées à cet artiste. Toutefois, dans les notices concernées [8] - Cos Head, n° 25 et 26-, on constate qu'il n'est nullement écrit

---

3. De bas en haut, ces planches mesurent respectivement, 0,25 m, 0,145 m et 0,27m deux fois.

4. Les traces de sciage mécanique traditionnel sont bien visibles.

5. Je remercie vivement Monsieur Jorgen Wadum pour les précieux renseignements qu'il a bien voulu me fournir. Parmi les contributions sur ce sujet, il convient de citer deux articles de Monsieur Jorgen Wadum, *Historical Overview of Panel-Making Techniques in the Northern Countries*, in *The Structural Conservation of Panel Paintings. Proceedings of a Symposium at the J. Paul Getty Museum*, 24-28 April 1995, eds K. Dardes & A. Rothe, Los Angeles, p. 1998, p. 149-177 ainsi que *The Antwerp Brand on Paintings on Panels*, in *Looking Through Paintings. The Study of Painting Techniques and Materials in Support of Art Historical Research*, ed. E. Hermens, Leids Kunsthistorisch Jaarboek XI, Baarn and London, 1988, p. 149-177.

6. Les échanges de courriers à ce sujet durant les années qui ont suivi cet achat sont consultables, au musée de Soissons, dans le dossier œuvre concernant ce tableau.

7. Lire aussi à ce sujet la préface de Monsieur Carlos Van Hasselt du catalogue de l'exposition de l'Institut Néerlandais, *Le Héraut du dix-septième siècle, dessins et gravures de Jacques De Gheyn II et III*, Paris 1985, p. V à XI.

8. *Jacques De Gheyn, Three generation*, I. Q. Van Regteren Altena, vol. II, catalogue, Martinus Nijhoff Publishers, 1983, p. 19 et 20, fig. 25 et 26, p. 32.

que le monogramme DG correspond à la signature de l'artiste mais que l'auteur émet simplement l'hypothèse que ces monogrammes, étant donné leur emplacement sur les cornes des vaches, ont pu correspondre à la marque de propriété des animaux, les animaux ayant pu être la propriété de l'artiste lui-même, qui les aurait peint d'après nature. La place inhabituelle du monogramme serait alors devenue compréhensible [9]. Il est également précisé dans cette notice qu'une étude dendrochronologique a permis d'établir que les deux panneaux provenaient d'un même arbre, un chêne, dont la date d'abattage proposée était celle de 1626 plus ou moins 5 ans avec 67% de probabilité que l'abattage ait eu lieu entre 1621 et 1631, 97% entre 1616 et 1636 et 99,7% entre 1611 et 1641.

Dans le catalogue de l'exposition de l'Institut néerlandais, *Le héraut du dix-septième siècle, dessins et gravures de Jacques De Gheyn II et III de la collection Frits Lugt*, publié en 1985, est reproduite une eau-forte [10], *Têtes Grotesques*, avec l'inscription en bas à droite "1638./DG (entrelacés) heyn ". La composition semble empruntée à deux dessins différents attribués par Van Retgeren Altena à Jacques De Gheyn II mais l'attribution traditionnelle de cette eau-forte à son fils, Jacques De Gheyn III, est, pour des raisons de style, remise en cause par l'auteur de la notice qui attribue provisoirement ces *Têtes Grotesques* à Bartholomus Breenbergh (1599-1657).

Ce n'est donc pas à partir de ces éléments que le monogramme DG peut être retenu comme étant la marque de Jacques De Gheyn II, voire de son fils, Jacques De Gheyn III.

Pourtant, le tableau de la notice 26 de l'ouvrage de Van Retgeren Altena, est à nouveau reproduit avec une attribution à Jacques De Gheyn II, sous le titre *Portret van een koe*, dans le catalogue de l'exposition *Meesterlijk Vee Nederlandese veeschilders 1600-1900*, présenté au musée de Dordrecht en 1988, puis au musée de Leeuwarden. L'auteur [11], par ailleurs, ne retient que la date de 1626 de l'examen dendrochronologique du support bois, oubliant les réserves habituelles qui accompagnent ce type de datation qui ne concerne que l'abattage de l'arbre et non la réalisation du panneau lui-même (date d'abattage de l'arbre entre 1611 et 1647 pour atteindre 99,7 % de probabilité). L'auteur, ne remettant pas en cause l'attribution à Jacques De Gheyn II, date donc ce tableau entre 1626 et 1629, date de la mort de l'artiste. Il tente même de conforter cette attribution en précisant que ces deux têtes ont probablement influencé le fils, Jacques De Gheyn III, pour réaliser la tête de bœuf dans son œuvre *L'évangéliste Luc*, aujourd'hui conservé au musée municipal de La Haye. Il observe toutefois que la technique employée " alla prima " est inhabituelle en Hollande à cette époque bien qu'elle fut régulièrement utilisée en Flandres, par Rubens et son école, pour des esquisses de composition de petit format et celles de visages d'après nature. Il note également que ce portrait est l'œuvre la plus ancienne que l'on connaisse d'une tête de bovidé, ce thème n'étant venu à la mode qu'à partir de 1640.

Ce tableau de la notice 26 de l'ouvrage de Van Retgeren fut à nouveau publié dans un catalogue de vente de la Galerie Bob P. Haboldt, en 1995, *Fifty Paintings By Old Masters*, sous le titre *A Portrait of a Cow* [12]. L'attribution à Jacques De Gheyn II est maintenue. La notice du catalogue reprend pour l'essentiel le contenu de celle du catalogue de l'exposition de Dordrecht et de Leeuwarden.

Au fait que rien ne prouve que le monogramme DG puisse être attribué à Jacques De Gheyn II s'ajoute donc le fait que les deux têtes d'animaux publiées par Van Retgeren Altena et à partir desquelles le tableau de Soissons fut attribué à ce peintre, semblent, tout comme le tableau de Soissons, trop novateurs, voire anachroniques, pour correspondre aux productions des dernières années de Jacques De Gheyn II.

---

9. Il est précisé que cette hypothèse, à savoir que la marque de propriété des animaux ait pu être portée sur les cornes à cette époque, n'a jamais pu être confirmée à Monsieur Van Retgeren par "The Open Air Museum" à Arnhem, qu'il avait consulté à ce sujet.
10. *Le Héraut du dix-septième siècle, dessins et gravures de Jacques De Gheyn II et III*, catalogue d'exposition de l'Institut Néerlandais, Paris, 1985, planche 80 et notice n° 77, p. 120, établie par Madame Mària Van Berge-Gerbaud.
11. *Meesterlijk Vee. Nederlandse veeschilders 1600-1900*, catalogue de l'exposition présentée à Dordrecht, puis à Leeuwarden, G. Jansen, Edition Waanders, Zwolle, 1988, p. 109-110.
12. *Fifty paintings by old masters*, catalogue de l'exposition *Fifty recent acquisitions in celebration of our tenth anniversary*, Bob P. Haboldt & Co., New-York-Paris, Waanders B. V., Zwolle, 1995, p. 60-61.

Ces œuvres ne devant pas être attribuées à Jacques De Gheyn II, il restait à découvrir l'auteur des tableaux portant ce monogramme DG, du moins l'auteur de celui de Soissons. Une nouvelle hypothèse apparue rapidement. En 1996, Monsieur Jacques Foucart me signalait que Monsieur Jan De Maere avait fait parvenir au Service d'Etude et de Documentation du Département des Peintures du Louvre un dossier très complet où il était proposé d'attribuer à Dirck Govertsz (ca 1580- ca 1644-1654) différents tableaux , parmi lesquels, le tableau de Soissons prenait place [13]. Parmi les différents tableaux attribués dans ce dossier à D. Govertsz, on remarque un tableau, aujourd'hui disparu, du musée d'Orléans, *Le cygne mort*, avec un monogramme, qui était donné à Jacques De Gheyn II [14], un tableau passé en vente à Vienne en 1993, *Un aigle et un cygne mort*, d'un suiveur de Frans Snyders [15] et un tableau de la collection de Monsieur J. De Maere, *Nature morte avec des oiseaux dont un aigle et un cygne*, portant le monogramme DG [16].

Ce travail s'inscrivait dans le cadre des recherches en cours sur ce peintre, originaire de Gorcum, engagées par Monsieur Aat Van des Willigen et par le Dr. Fred. G Meijer [17]. Parmi les autres attributions peuvent être mentionnés un *Aigle et un lièvre* précédemment donné à Albert Cuyp [18] et une *Nature morte avec des oiseaux dont un aigle*, du musée d'art de Philadelphie [19], proche d'une autre *Nature morte* conservée à Amiens, datée *vers 1650*, identifiée jusque-là comme étant une toile d'Adrian Van Utrecht et attribuée en 1999, par Monsieur Fred. G. Meijer, à D. Govertsz [20]. Récemment, une *Nature morte au cygne et à l'aigle*, portant le monogramme DG et attribuée à D. Govertz, a été proposée à la vente à Paris [21].

Enfin, une *Nature morte* [22], passée en vente à Roeselaere en 1981, avec notamment, au centre de la toile, un aigle et un cygne, présente une similitude frappante avec le tableau de Soissons, les deux aigles étant identiques.

Le thème de l'aigle avec ses proies est commun à toutes ses œuvres qui traitent ce thème de manière parfois presque identique à celui du tableau de Soissons. Toutefois, si le groupe constitué semble assez homogène, une comparaison plus fine concernant les variations de traitement de la matière picturale reste indispensable [23]. Par ailleurs, Dirck Govertz n'est-il pas, comme Jacques De Gheyn II, un peintre un peu trop ancien pour la réalisation de l'ensemble de ces œuvres pour lesquelles les comparaisons stylistiques et les ré-attributions tendent à dater la plupart d'entre elles du milieu du XVIIe siècle [24] ?

---

13. Service d'Etude et de Documentation du Département des Peintures du Louvre, Dirk Govertsz, documents concernant les nouvelles attributions à ce peintre, envoyé par Monsieur Jan De Maere à Monsieur Jacques Foucart le 28 avril 1996.
14. *Le cygne mort, (huile sur toile, H. 1,30 m, L. 1,70 m)*, ancienne collection P. Fourché, œuvre disparue en 1940, in *Mémoire du Nord, peintures flamandes et hollandaises des musées d'Orléans, catalogue des peintures flamandes et hollandaises*, Eric Moinet, Orléans, 1996, n° 224, p. 168.
15. *Un aigle et un cygne mort, (huile sur toile, H. 1,27m, L. 1,640 m)*, Vienne, Dorotheum, vente du 9 mars 1993, n° 220 et vente du 7 juin 1994, n° 255.
16. *Nature morte avec des oiseaux dont un aigle et un cygne, (huile sur bois, H. 1,21 m, L. 1,52 m)*, collection J. de Maere, Bruxelles.
17. *Dictionary of Dutch and Flemish Still-life Painters in Oils*, 1525-1725, Aat Van des Willigen et Fred G. Meijer (éd.), notice Dirck Govertsz, à paraître, Primavera Press, Leiden. Renseignements aimablement fournis par Monsieur Fred. G. Meijer, Curator, Dpt. Of Old Netherlandish Painting, Rijksbureau voor Kunsthistorische Documentatie.
18. *Nature morte avec un aigle et un lièvre, (H. 0,75 m, L. 1,06 m)*, Albert Cuyp, Berlin, Lepke, vente du 4 avril 1911, n° 75.
19. *Nature morte avec des oiseaux dont un aigle, (huile sur toile, H. 1,23 m x 1,638 m)*, Philadelphia Museum of Art, Wilstach Collection, in. W. 04-1-35.
20. *Nature morte avec des fruits, des légumes, un homard et des oiseaux dont un cygne et un dindon, (huile sur toile, H.1,00m, L. 1,70 m)*, Dirck Govertsz, in, *Couleurs d'Italie, couleurs du Nord, peintures étrangères des musées d'Amiens*, Matthieu Pinette, Somogy Editions d'Art, 2001, p. 172.
21. *Nature morte au cygne et à l'aigle*, Paris Drouot, vente du 28 mars 2001.
22. *Nature morte avec un aigle et un cygne, (huile sur toile, dimensions inconnues, monogramme lu AG ?)*, vente R. Caen, Roeselaere, 1981. Documentation du rKD, très aimablement transmise par Monsieur Fred G. Meijer.
23. Quelques confrontations semblent également indispensables entre les œuvres transportables.
24. Monsieur Jan De Maere date actuellement le tableau de Soissons des années 1635, en référence au style assez direct qui caractérise cette œuvre. Monsieur Jacques Foucart propose, quant à lui, les années 1640-1660, en référence, notamment, au mode de traitement du paysage et on comparaison avec des œuvres de Albert Cuyp et Jean-Baptiste Weenix. Rappelons également que les œuvres réalisées sur les panneaux bois, sur lesquels on retrouve les mêmes marques de fabricant que celui de Soissons, appartiennent bien à des artistes actifs durant cette période. Une étude de ces marques par Monsieur J. Wadum permettra peut-être d'apporter un nouvel éclairage à ce sujet.

Seul l'établissement définitif du catalogue raisonné de l'œuvre de Dirck Govertsz pourra confirmer ou infirmer cette nouvelle attribution.

MOBILIERS INSCRITS À L'INVENTAIRE DU MUSÉE DE SOISSONS EN 1993 ET EN 1994.

Plusieurs éléments de mobilier ont été inscrits à l'inventaire du musée de Soissons en 1993 et en 1994. Ils proviennent soit de l'Hôtel de Ville de Soissons où ils n'avaient plus d'usage, soit du musée lui-même où ils étaient jusque-là conservés hors inventaire, soit de la collection Waendendries dont une partie put être acquise [25].

Les éléments ici présentés sont ceux ayant bénéficié d'une restauration fondamentale par le Centre Régional de Restauration et de Conservation des Œuvres d'Art de Vesoul [26], parmi lesquels le grand bureau plat du cabinet du maire, ainsi que les éléments les plus représentatifs de la collection Waendendries.

1. *Le grand bureau plat du cabinet du maire de Soissons :* une origine contestée

Bâti en chêne et en courbaril, tiroirs en chêne ; placage de courbaril, incrustation en amarante ; bronze doré ; cuir. H. 0.793 m ; L. 1,99 m ; Pr. 0.98 m. (inv. 993.9.2).

En 1989, le maire de Soissons, Monsieur Bernard Lefranc, fit entreprendre de nouveaux travaux d'aménagement dans l'Hôtel de Ville. Ceux-ci entraînèrent la transformation, en espace de secrétariat, de l'ancien bureau du maire. J'attirai l'attention de Monsieur B. Lefranc sur le fait que, parmi le mobilier ancien qui y était en usage, se trouvait un grand bureau plat qui avait été autrefois présenté au musée. C'est ainsi que le maire fit déposer ce bureau, ainsi que l'ensemble du mobilier ancien du cabinet, au musée municipal, où il fut présenté.

Le grand bureau plat, par sa configuration générale et son ornementation, est un exemple type des bureaux plats Louis XV (planche III, 1-2 , p.291). Il est caractérisé par ses grandes dimensions puisque son plateau mesure 1,99 m de large et 0,98 m de profondeur (Planche V, 1-2, p. 293). Le bâti et les tiroirs sont en chêne (planche V, 3-4-5, p. 293), les quatre pieds, réputés être en acajou [27], ont été identifiés par Monsieur Patrick George comme étant, tout comme le placage scié selon différents débits, en courbaril [28] (planche IV et VI, p. 292 et 294), tandis que les incrustations sont en amarante en bois de bout (planche IV, 3, p. 292). Il ouvre par trois grands tiroirs en ceinture. Seul le tiroir central est muni d'une serrure et son

---

25. Le mobilier mis à l'inventaire est le suivant : 993.9.1, bureau à huit pieds et à caissons latéraux (cf infra p. 285) ; 993.9.2, grand bureau plat (cf infra p. 269) ; 993.9.3, table " à plusieurs fins " (cf infra p. 286) ; 993.9.4, bas-d'armoire secrétaire (cf infra p. 284) ; 993.9.5 à 14, un canapé, deux fauteuils, six chaises et une table à dessus en marbre de style Louis XVI et portant la marque " Au Bon Marché, Maison Aristide Boucicaut ... " , copie du mobilier réalisé par Jean-Baptiste-Claude Séné, en 1788, pour le Grand cabinet de la Reine à Saint-Cloud (conservé aujourd'hui dans différents lieux dont le musée du Château de Compiègne et le musée du Louvre) ; 993.9.15 à 18, quatre fauteuils identiques à entretoise en X et tapisseries à blason ; 993.9.19, une colonne à base et chapiteau en bronze ; 993.9.20, statuette " Judith " ; 993.9.21 et 22, deux pendules (cf infra p. 282) ; 993.9.23 à 28, six fauteuils identiques de style Régence, à entretoise en X ; 993.9.29, battant de cabinet représentant le " Jugement de Salomon " (cf infra p. 286) ; 994.1.1 à 9, mobilier Waendendries de Living-Room comportant, dans l'ordre de l'inventaire, un buffet bas, une table, six fauteuils et un secrétaire à portes et abattant (cf infra p. 287). Les éléments 993.9.2, 4 à 14 et 19 à 28 proviennent de l'ancien cabinet du maire de Soissons à l'Hôtel de Ville.

26. Je remercie vivement Monsieur Aubert Gérard, directeur du Centre Régional de Restauration et de Conservation des Œuvres d'Art de Vesoul (CRRCOA Vesoul), d'avoir permis la reproduction, dans cet article, des photographies du dossier de restauration réalisées par le Centre de Vesoul. Je remercie également Madame Anne Forray-Carlier, conservateur chargé des collections d'arts décoratifs au musée Carnavalet à Paris pour son accueil, et Monsieur Patrick George, spécialiste des bois utilisés en placage qui a bien voulu identifié, sur place, au musée de Soissons, les essences employées pour les différents meubles ici présentés.

27. *Piètement en acajou, ossature en chêne, placage en acajou de fil et en jataba (ou acajou ?), placage débité en bois de bout*, Centre Régional de Restauration & de Conservation des Œuvres d'Art, Rapport d'examen et de traitement.

28. Le courbaril, *Hymenea courbaril*, est un bois originaire des Caraïbes et du nord de l'Amérique du sud, communication orale de Monsieur P. George (cf. supra note 26).

ouverture permet d'accéder à des tirettes métalliques qui commandent le verrouillage des deux tiroirs latéraux [29] (planche V, 4-5-6, p. 293). Ces tiroirs latéraux dissimulent deux tiroirs plus étroits situés de part et d'autre du tiroir central (planche VI, 4, p. 294).

L'authenticité de ce bureau plat Louis XV, parfois appelé " bureau de l'intendant ", protégé, au titre de la loi sur les Monuments Historiques, en 1957 lorsqu'il était en usage à l'Hôtel de Ville, ne va pourtant pas de soi. Maladroitement estampillé trois fois sur la même traverse, M CRIAERD (cf infra p. 275 et planche VI, 5, p. 294), ébéniste reçu maître en 1738, ce meuble surprend également par le caractère préservé de parties en chêne telles que les différentes faces des tiroirs. De plus, on observe, sur trois pieds, dans la partie supérieure de la cornière feuillagée, qui d'ailleurs ne forme qu'un seul élément avec le sabot, un décalage sur l'arrête qui correspond probablement à un surmoulage de baguette qui, à l'origine, devait être en plusieurs éléments (cf. p. 277-6).

Dans l'attente d'une étude approfondie, le bureau fut donc présenté dans les salles du musée comme simple mobilier d'accompagnement. Les restaurateurs du " Centre de Restauration et de Conservation des Œuvres d'Art " de Vesoul, auxquels fut confié le meuble en 1992, ne modifièrent pas, dans le rapport d'examen et de traitement, la datation proposée en son temps par l'administration des Monuments Historiques, à savoir le milieu du XVIIIe siècle. En 2000, Monsieur Pradère, expert en mobilier et objets d'art [30], fit part au conservateur de ses réserves quant à l'authenticité de ce meuble qui, pour lui, était une copie de la deuxième moitié du XIXe siècle. Avant de confirmer cet avis, une étude documentaire des contextes historiques ayant pu concerner ce meuble depuis ses origines supposées, des premiers témoignages de sa présence à Soissons et une analyse des techniques de construction et des matériaux mis en œuvre pour sa réalisation étaient indispensables [31].

Le bureau de l'Intendant de la Généralité de Soissons ?

L'Hôtel de Ville étant installé dans l'ancien Palais de l'Intendance de la Généralité de Soissons, la tradition a établi que ce bureau Louis XV, en usage dans le cabinet du maire de Soissons, était celui des intendants dont il occupait le Palais.

On doit donc, dans un premier temps, s'interroger sur l'adéquation possible entre les administrateurs nommés à ce poste sous l'Ancien régime et ce type de meuble.

L'Intendance de la Généralité de Soissons était généralement confiée à des personnages proches du pouvoir. La proximité de Paris, le poids économique de la région " grenier à bled de Paris ", le fait aussi que la ville soit une étape traditionnelle sur la route du sacre et que la Généralité ait un rôle géostratégique, lié aux passages des troupes militaires et à leur entraînement, faisait que les nominations à l'Intendance de Soissons, l'une des deux généralités d'Ile-de-France, étaient recherchées. Les trois intendants de Soissons pouvant être concernés par ce bureau sont les suivants [32].

Monsieur Charles-Blaise Meliand, nommé en mars 1749, resta jusqu'en décembre 1765. Il fut nommé Conseiller d'Etat peu avant son départ et mourut trois ans plus tard en 1768.

---

29. Monsieur Claude Ferment, expert agréé par le Syndicat Français des Experts Professionnels en Œuvres d'Art & de Collection, a étudié le système de verrouillage du bureau de Soissons dans le cadre de la rédaction de son ouvrage à paraître, *Les Meubles à écrire français du 17e au 19e siècle*. Dans sa description, il signale que la serrure est de la fin du XIXe siècle.

30. Cabinet d'expertise et de conseil *Blondeau-Bréton-Pradère*, Paris.

31. Monsieur Aubert Gérard, directeur du Centre de restauration de Vesoul, propose, pour une meilleure connaissance du meuble, d'étudier la possibilité d'une datation par dendrochronologie des éléments en chêne, et d'engager une étude du type de celle réalisée pour le cabinet Gauthiot d'Ancier et l'armoire de Thoisy-la-Berchère présentée dans le cadre de l'exposition, *Hugues Sambin, un créateur au XVIe siècle*, au Musée national de la Renaissance, Château d'Ecouen, du 24 octobre 2001 au 21 janvier 2002, Les cahiers du musée national de la Renaissance, RMN, Paris, p. 107-113.

32. *Etat, Impôt et société : la fiscalité directe dans la Généralité de Soissons au XVIIIe siècle*, Alain Blanchard, doctorat d'Histoire, sous la direction de Monsieur le Professeur Jean-Claude Perrot, Université de Paris I, 1994, p. 39-44.

Monsieur Louis Le Peletier de Mortefontaine, nommé en décembre 1765, resta jusqu'en juillet 1784. C'est à lui que l'on doit la construction du Palais de l'Intendance [33], aujourd'hui Hôtel de Ville de Soissons. La construction de cet hôtel, commencée en 1772 et achevée en 1775, coûta à la Généralité 1,2 millions de livres. Choisi par le roi pour être prévôt des marchands en 1784, Monsieur Le Peletier démissionna dès le mois d'avril 1789 -son successeur fut massacré le 14 juillet-, quitta la France en 1790 et vendit ses biens. Il mourut à Paris, à la fin du Directoire, en 1799.

Monsieur Charles-Esprit-Marie de la Bourdonnaye de Blossac, nommé en août 1784, démissionna le 22 juillet 1789 après le massacre, à leur retour de Soissons où ils étaient durant les événements du 14 juillet, du père et du grand-père de sa femme, l'intendant de Paris, Louis-Bénigne-François Bertier de Sauvigny et le contrôleur général des Finances, Joseph-François Foulon, nommé le 12 juillet précédent. Emigrant en 1792, il revint avec Louis XVIII. Nommé pair de France, il décéda en 1840.

Il n'y a donc aucune impossibilité à ce que ces intendants aient eu l'usage d'un bureau de cette qualité.

Toutefois, aucun lien ne peut être établi entre le bureau de l'Hôtel de Ville et les intendants de Soissons, faute d'inventaires contemporains [34]. De plus, c'est un Hôtel de l'Intendance entièrement vidé de son mobilier (hormis quelques éléments à l'office et dans les anciens bureaux, il ne reste même pas une chaise), qui est décrit le 14 novembre 1790 lors de la visite estimative des lieux [35]. Le bâtiment à la construction si coûteuse n'y est plus estimé qu'à 161 000 francs et le mobilier à 11 874 francs, les valeurs les plus importantes étant attribuées dans le principal corps de bâtiment, au rez-de-chaussée, à 16 glaces, pour 6364 francs, 1 lustre de cristal pour 300 francs, 9 feux de cheminée dorés pour 420 francs, 8 paires de bras de cheminée dorés pour 345 francs et, au premier étage, à 14 glaces pour 1727 francs. Les armoires, dans les anciens bureaux de l'aile droite, sont estimées 200 francs.

Le contexte au XIXe siècle

L'Hôtel de l'Intendance devint finalement Hôtel du district. Ses salles furent le théâtre des ventes des biens nationaux et certaines étaient encore encombrées d'épaves mobilières invendues lorsque l'Ecole centrale de l'Aisne s'y installa en 1796. On ne peut pas exclure qu'il y ait eu parmi ce mobilier un bureau de ce type ; dans le seul domaine de la peinture, J.J.L. Hoyer, professeur de l'ancienne Ecole gratuite de dessins, sollicita la possibilité de garder sur place un grand tableau de Rubens et un tableau de Lahire afin que, joints aux autres tableaux conservés, parmi lesquels un tableau de Ph. de Champaigne et deux tableaux de A. Pellegrini, il puisse constituer l'embryon d'un *Muséum*, annexé à l'Ecole centrale de l'Aisne [36].

L'hôtel domanial accueillit par la suite la Sous-Préfecture et devint, le 5 septembre 1803, résidence de la Sénatorie d'Amiens [37]. François-Denis Tronchet, nommé le 28 septembre 1803 à ce poste, décéda en 1806 et c'est Claude de Beauharnais qui lui succéda. L'ameublement de cette Sénatorie semble être resté

---

33. *Hôtel de Ville et Intendance de Soissons*, abbé Pécheur, in *Bulletin de la Société Archéologique, Historique et Scientifique de Soissons*, T. VI, 3e série, 1899, p. 65-75. L'abbé Pécheur signale que, d'après Louis Brayer, un buste de Le Peletier, dû à Houdon, a été inauguré en 1781 dans une salle de l'Intendance où se tenaient les séances de la Sociétés d'agriculture. Un buste en plâtre de Le Peletier par Houdon figurait au salon de 1785 (cf les remarques à ce sujet de H. H. Arnason dans son ouvrage *The Sculptures of Houdon*, Phaidon Press Ltd, Londres, 1975).

34. Les archives concernant le Palais de l'Intendance, notamment celles conservées aux Archives Nationales, sont peu étudiées.

35. *Procès-verbal de description des bâtiments et dépendances, ainsi que du mobilier les garnissant, de l'Hôtel de l'Intendance de Soissons*, Archives départementales de l'Aisne, série L. Liasse 595, document publié dans *Note sur l'Intendance de Soissons*, R. Hennequin, in *Bulletin de la Société Archéologique, Historique et Scientifique de Soissons*, tome XV, 3e série, 1908, p. 119-151.

36. *L'Adoration des bergers de Pierre-Paul Rubens à Soissons en 1784. Le témoignage de Jean-Baptiste Marie Pierre, premier peintre du roi*, Denis Defente, in *Mémoires de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne*, T. XLIV, 1999, p. 187-192, note 20.

37. *La tour des comtes et l'Hôtel de l'Intendance de Soissons*, Bernard Ancien, in *Bulletin de la Société Archéologique, Historique et Scientifique de Soissons*, T.XIV, 4e série, 1974, p. 191-212.

sommaire car la mairie dut procéder à son ameublement, "dans toute son étendue" lorsqu'elle obtint, en 1810, du comte de Beauharnais, le prêt du bâtiment pour héberger, une nuit, l'archiduchesse Marie-Louise sur le trajet de ses noces avec l'Empereur [38]. La facture à régler, pour cette opération, au marchand de meubles de Soissons, Barbier-Dantan, qui s'était en partie fourni à Paris, fut de 28 286 francs 41 centimes.

Le 4 Juin 1814, l'Hôtel de la Sénatorie fut réuni au domaine et devint Palais de la Couronne, l'Hôtel n'étant pas affecté à la liste civile du roi mais à la dotation de la chambre des Pairs. Le 13 janvier 1817, la municipalité obtint de s'installer dans le Palais de la couronne, l'ancien Hôtel de Ville, construit de 1759 à 1761, ayant été détruit par les flammes lors du siège de la ville en 1814. Il a été envisagé que ce bureau puisse également provenir de cet ancien Hôtel de Ville, mais on ne connaît de son ameublement que l'*Etat du mobilier de la mairie de Soissons qui a été la proie des flammes dans la nuit du 4 au 5 mars 1814* [39]. Dans cet inventaire (cf infra p. 281), réalisé en 1821, le mobilier est estimé 7756 francs et il est signalé, dans le cabinet du maire, un bureau en acajou estimé 90 francs. On ignore si des meubles furent sauvés.

En 1825, la Ville s'engage à nouveau dans des frais pour décorer et meubler " aussi somptueusement que possible " le Palais de la Couronne, afin d'accueillir Charles X pour lequel un arrêt à Soissons était prévu sur la route de son sacre, à l'aller comme au retour. Le document conservé dans les Archives municipales [40], intitulé " Passage de Sa M. Charles X se rendant à Reims pour son sacre ", précise le montant des frais qui s'élève à 11 215 francs 23 centimes, le coût de la location des meubles s'élevant à 2449 francs. Le 16 octobre 1827, il est encore fait mention dans les comptes de la Ville d'une dépense de 152 francs, versée à Waendendries tapissier, pour blanchiment de rideaux, à l'occasion du passage de Charles X.

Quelques années plus tard, est établi un " Etat du mobilier existant à l'Hôtel de Ville de la Mairie au I juillet 1830 [41]". Cet inventaire (cf infra p. 283), très succinct, ne comporte aucune estimation. On y signale " deux bureaux " dans le " Cabinet de Mr. le Maire ".

La municipalité acheta finalement l'ensemble du Palais à l'Etat en 1836 pour 200 000 francs mais les inventaires manquent cruellement pour les périodes suivantes.

Hormis une allocation de 1244 francs " pour glaces " à l'Hôtel de Ville, le 23 février 1828, de 107 francs pour la fourniture de fauteuils et de tables en 1834, de 1000 francs pour le mobilier de la salle du conseil en 1839, renouvelé en 1840, de 30 francs à Weyrat ébéniste[42] pour appropriation d'une table de Bureau pour le cabinet de Mr. le Maire en mars 1844 et de 240 francs pour la réparation de mobilier en 1851, les mentions concernant le mobilier de la mairie sont pratiquement inexistantes. Il faut attendre 1884 pour trouver la mention suivante, qui concerne, cette fois, le grand bureau plat, dans la comptabilité de la mairie, à la date du 23 octobre[43] : " M André, réparation à neuf du bureau Louis XV, du cabinet de M. le Maire, 200 fr ". On regrette toutefois que cette mention ne soit pas aussi précise que celle de la ligne suivante à la date du 12 novembre " M André, réparation à neuf du bureau Louis-Philippe, fait par Veyrat en 1844, 30 francs".

---

38. *De quelques passages de Princes et Souverains à Soissons au commencement du XIXe siècle*, Roger Firino, in *Bulletin de la Société Archéologique, Historique et Scientifique de Soissons*, T. XX, 3e série, 1921, p. 64-78.

39. Archives Municipales de la Ville de Soissons, cotation du document : 1 S 2 (dossier sur le Palais de l'Intendance). Les recherches documentaires dans le fonds des archives municipales de Soissons ont été en large partie réalisées par la responsable du service, Madame Martine Delval, à qui va toute ma gratitude pour cette sympathique et toujours très efficace collaboration qui a permis l'identification des documents, cités dans cet article.

40. Archives Municipales de la Ville de Soissons, cotation du document : I L 12, Registre des mandatements des dépenses de la Ville de Soissons.

41. Archives Municipales de la Ville de Soissons, cotation du document : 1 S 2 (dossier sur le Palais de l'Intendance).

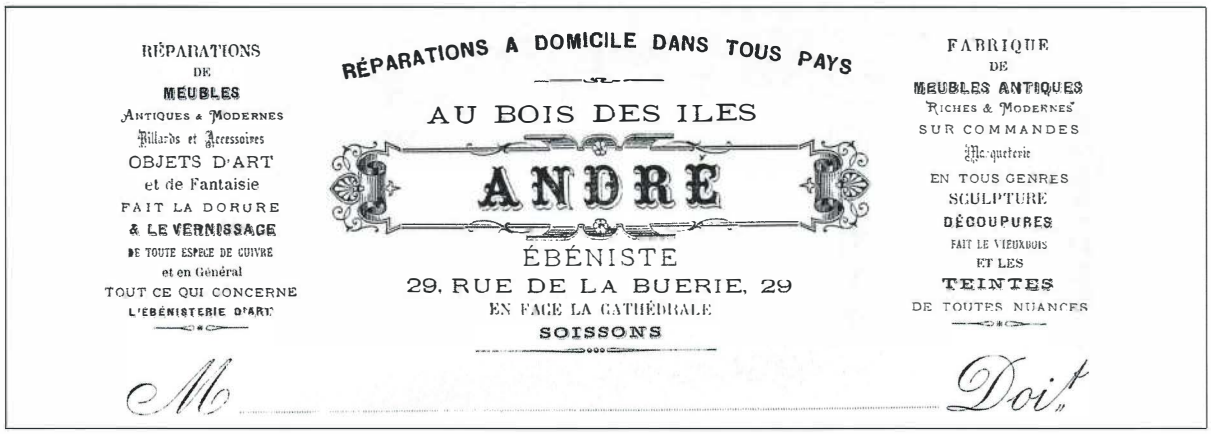
42. Archives municipales de la Ville de Soissons; cotation du document : I L 13, Registre des mandatements des dépenses de la Ville de Soissons. Il n'y a pas de Veyrat à cette date connu à Soissons mais le tableau de recensement de population de la ville pour l'année 1841 signale Jean-Philippe Verat, qui tient un magasin d'antiquités, rue des Minimes, n° 2752, âgé de 36 ans.

43. Archives municipales de la Ville de Soissons ; cotation du document : I L 17, Registre des mandatements des dépenses de la Ville de Soissons.

En l'état de nos connaissances, aucun document ne permet donc d'attester de la présence d'un bureau Louis XV dans le bâtiment avant cette mention de 1884. L'inventaire de 1830 signale bien deux bureaux dans le cabinet du maire dont l'un d'eux est l'objet d'une intervention en 1844 à laquelle on fait encore référence en 1884, mais on ne peut néanmoins conclure que le second bureau, en 1830, était le bureau Louis XV. Toutefois, la formulation de 1884 dans les comptes de la mairie, si on la compare avec celle du bureau pour lequel on rappelle l'intervention de Veyrat quarante ans plus tôt [44], peut laisser penser que la présence du bureau Louis XV, plus ancienne, allait de soi. Cela pourrait justifier qu'il n'a pas été retrouvé de mention d'achat, de don ou de restauration permettant d'identifier ce meuble avant cette date.

L'histoire du bureau depuis 1884

L'ébéniste Ernest André, à qui fut confiée la restauration des deux bureaux en 1884, était installé près de la cathédrale. Il assurait la réparation mais aussi la fabrication de meubles " antiques " sur commande et son papier à en tête témoigne d'une certaine qualité professionnelle, à tout le moins d'une ambition affirmée de ses capacités professionnelles [45].



Papier à en tête de Monsieur Ernest André, utilisé pour une lettre au maire de Soissons, en date du 21 novembre 1884 (Archives municipales de Soissons, dossier " Théâtre ").

La restauration du bureau Louis XV du cabinet du maire par cet ébéniste est aujourd'hui mentionnée sur le bureau par l'inscription suivante, marquée au fer :



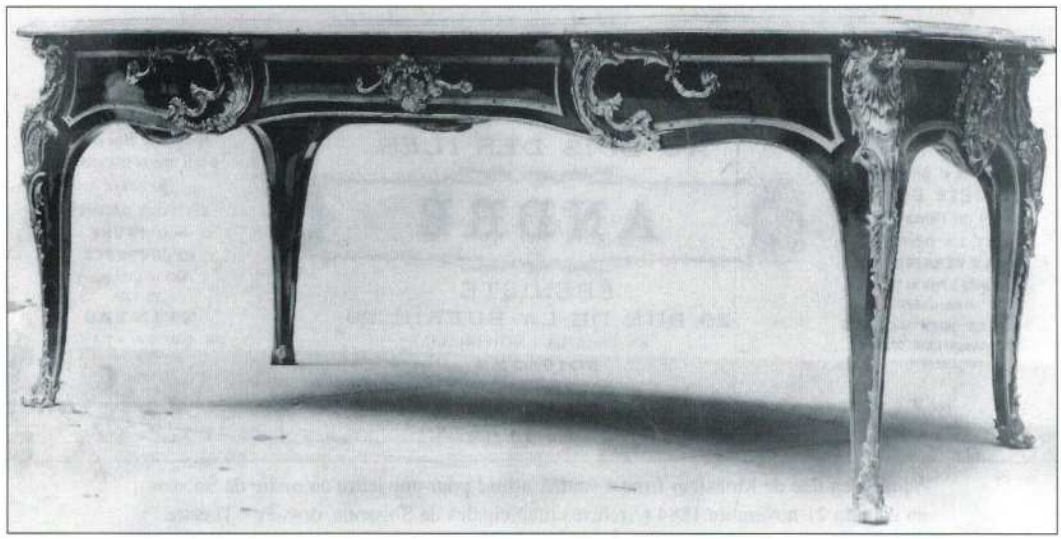
Un extrait du *Courrier de l'Aisne* du vendredi 24 octobre 1884 est également collé sur le bâti. Cet article de journal est la reprise du texte publié dans *l'Argus Soissonnais*, le 22 octobre 1884, qui confirme donc la restauration du meuble par cet ébéniste et dont le texte est le suivant :

44. Il s'agit peut-être de l'autre bureau ancien conservé au musée auquel la restauration des pieds donne effectivement une silhouette Louis-Philippe. " L'appropriation " radicale de Veyrat en 1844 expliquerait la mention " fait par " quarante ans plus tard (cf. infra p. 285 et 297).

45. Monsieur Waendendries (cf infra note 50, p. 275) signale que Monsieur André avait une photographie dans son atelier où il était représenté près du bureau Louis XV restauré. Les descendants de Monsieur André, contactés à ce sujet, et que je remercie vivement pour les recherches qu'ils ont bien voulu entreprendre, n'ont malheureusement pas ce document dont ils ignoraient d'ailleurs l'existence.

" La ville de Soissons possède un bureau-secrétaire du XVIIIe siècle qui est, de l'avis des connaisseurs, un chef-d'œuvre de haute élégance. Sans parler de la forme, tout à la fois large et gracieuse, on ne saurait trop admirer les cuivres ciselés qui se déroulent en bordures capricieuses, admirablement fouillées, le long du bois de la table et des pieds. Ce meuble, placé dans le cabinet du Maire, ayant eu besoin de réparations, a été confié à M. André, ébéniste, rue de la Buerie, qui vient de le restaurer avec goût. Il nous a été donné de le voir rendu à sa première splendeur : et, vraiment en regardant de nouveau ces cuivres merveilleux, nous cherchions la signature de Gouthière. M. André nous a dit avoir remarqué un P. gravé sur les pièces principales ; il serait intéressant de savoir si cette lettre initiale n'est pas celle du nom de Pauquet ou de Pouget le fils, élève de Lempereur, qui exerçaient leur art à Paris en 1762. La chose est d'autant plus probable que le bureau paraît être de la même époque. "

Quelques années plus tard, le meuble est publié par A. de Champeau [46] dans son *Portefeuille des Arts décoratifs*. Ce meuble est alors décrit comme *Grand bureau en bois d'amaranthe, décoré de cuivres ciselés, époque de Louis XV, (Mairie de Soissons), hauteur 0 m 78, largeur 1 m 90, profondeur 0 m 90.*



A. de Champeau, Portefeuille des Arts Décoratif, planche 258.

On ignore si A. de Champeau a vu le meuble mais l'identification du placage est surprenante car seules les incrustations sur les pieds sont en amarante. On note également que les mesures ne sont pas exactement celles que l'on constate aujourd'hui. On observe par ailleurs que les incrustations n'apparaissent pas sur la reproduction du meuble mais cela peut être dû à la mauvaise qualité du document.

Le bureau, qui fut détérioré durant la Première Guerre mondiale, a été présenté à Paris, au Petit Palais, en 1916, dans le cadre de l'*Exposition d'Oeuvres d'Art Mutilées ou provenant des régions dévastées par l'ennemi* [47]. Il n'y a pas de reproduction du meuble dans le catalogue, mais une photographie est conservée dans la collection Roger-Viollet[48]. On observe sur cette photographie qu'un pied est cassé et tient avec une attelle de fortune. Là aussi, comme sur la photographie publiée par Champeau, les incrustations en amarante n'apparaissent pas sur les pieds, mais cette absence de détail peut être également due à la mauvaise qualité du document.

---

46. *Portefeuille des Arts Décoratifs*, A. de Champeau, 3e année, 1890-1891, Calavas, Paris, pl. 258.

47. *Exposition d'Oeuvres d'Art Mutilées ou provenant des régions dévastées par l'ennemi*, organisée sous le Patronage du Sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts par la Ville de Paris sur l'initiative du *Journal*, Paris, 1916, notice n° 79, p. 20. Le texte de la notice est le suivant : *Bureau, époque Louis XV. C'est sur ce bureau qui était celui du Maire de Soissons, M. Muzard, que furent écrites toutes les réquisitions imposées à la ville par le général von Kluck, pendant son passage à Soissons.*

48. Collection Roger-Viollet, Paris, série ND 104 n° 113. Ce dossier, qui concerne l'exposition du Petit Palais en 1916, contient un grand nombre de photographies représentant les objets exposés dont plusieurs proviennent de Soissons, du Soissonnais et du département de l'Aisne. Je remercie Monsieur Francis Eck pour l'accueil qu'il sait toujours réserver aux chercheurs qui viennent étudier cette collection.

Le bureau n'est de retour à Soissons qu'en 1926[49]. Dans la note publiée à ce sujet[50], datée du 8 juin 1926, Monsieur Waendendries, négociant en ameublement à Soissons, signale qu'il a été chargé par la municipalité d'assurer le retour du bureau à Soissons depuis le Petit Palais où il était remisé dans les caves. Monsieur Waendendries ne signale aucun travail de restauration[51], hormis la réalisation de clefs s'ajustant sur les serrures qui lui fut confiée, travail dont on retrouve mention dans les dépenses hors budget de la mairie[52] de l'année 1926, sous la forme suivante : " Waendendries à Soissons, remise en état des serrures du bureau du maire, 45 frs ".

Monsieur Waendendries semble avoir pu examiner le meuble à loisir, ce qui lui permit de constater que, contrairement à ce qu'avait signalé Monsieur André, l'ébéniste qui restaura ce bureau en 1884, " aucun de ses bronzes ne porte une marque quelconque " et qu'en revanche il a pu " relever la signature de son véritable auteur ", M. Criaerd, dont il publie l'une des empreintes, " qui authentifie totalement ce meuble ", élément essentiel qui semble avoir échappé à Monsieur André. Monsieur Waendendries omet de préciser le caractère maladroit de cette estampille, reproduite trois fois côte à côte et dont la frappe, parfois doublée, est finalement très visible.



Estampilles M CRIAERD, portées, à gauche, sur la traverse arrière du grand côté du bureau plat.

Monsieur Waendendries, dans sa présentation du meuble, identifie les placages comme étant de la ronce d'acajou et du palissandre. Il signale également que les serrures sont anciennes. Dans le texte de présentation de cette communication, il est regretté " que la destruction des archives locales en 1814 n'a pas permis d'identifier la date de son achat mais qu'il est très probable que ce meuble faisait partie du mobilier de l'Intendance ".

C'est probablement peu de temps après que le bureau est présenté au musée, installé dans les locaux récemment aménagés dans l'ancienne abbaye Saint-Léger, près de l'Hôtel de Ville, présentation dont témoigne une photographie de Monsieur André Vergnol[53]. Ce document, malheureusement non daté, est la seule preuve de la présence du bureau au musée. Les incrustations en amarante sur les pieds, cette fois, se devinent.

Le bureau est à nouveau dans le cabinet du maire à l'Hôtel de Ville, après la Deuxième Guerre mondiale. C'est là qu'il est examiné par Monsieur Prévost-Marcilhacy, de l'Inspection des Monuments

49. On peut être surpris d'un retour si tardif, dix ans après, mais la ville de Soissons, à l'issue de la Grande Guerre, était détruite à 80 % et tous les efforts furent d'abord consacrés à la reconstruction générale de la ville.

50. *Communication faite à la séance du 7 octobre 1926 par M. Waendendries au sujet du Bureau se trouvant dans le Cabinet de Travail du Maire de cette ville*, in *Bulletin de la Société Archéologique Historique et Scientifique de Soissons*, T. II, 4e série, 1928, p. XCVI à CI.

51. Le musée du Petit Palais à Paris ne conserve aucune archive sur cette exposition, hormis le catalogue qui me fut communiqué fort aimablement. On ignore les conditions de stockage du mobilier après cette exposition et les moyens mis en œuvre pour sa restauration.

52. Archives municipales de la Ville de Soissons ; cotation du document : I L 52.

53. Archives départementales de l'Aisne, fonds Vergnol, 13 Fi, n°935. L'absence de fenêtre sur le mur du fond et l'aspect du sol incitent à penser qu'il s'agit d'une photographie de la salle d'histoire locale du nouveau musée, installé dans l'ancienne abbaye Saint-Léger, après la Première Guerre mondiale, et non d'une salle de l'Hôtel de Ville où était le musée avant 1914.

Historiques, en compagnie de Monsieur Jacques Depouilly, conservateur du musée[54]. C'est à la suite de cet examen que le meuble bénéficie, sur proposition de cette administration, d'un arrêté de classement, le 23 juillet 1957. Le bureau fut envoyé au musée des Arts décoratifs dès le mois d'avril en vue de sa restauration[55]. Celle-ci fut assurée par Monsieur Paul Hemery pour un montant de 127 000 francs. Le bureau revint à Soissons le 23 octobre 1958.
La fiche de restauration, établie par Monsieur Hemery, signale les remarques techniques suivantes :
-la solidité de la construction pour un ensemble aux lignes légères
-l'épaisseur de la marqueterie
-les envers de tête de tiroir
-la serrure et la fermeture secrète des tiroirs latéraux
-pas de trace d'ennemi du bois (animal ou végétal).

En 1973, Monsieur A. Boutemy publia, dans son ouvrage intitulé *Analyses stylistiques et essais d'attributions de meubles français anonymes du XVIIIe siècle*, une notice intitulée *Le bureau de Frédéric II de Prusse et ses parents*, étude qui avait été l'objet, en 1952, d'une communication au Congrès d'Histoire de l'Art d'Amsterdam[56]. Monsieur Boutemy y présente un groupe de cinq meubles comprenant le bureau de Fréderic II, le bureau du Palais chinois à Oranienbaum, qui aurait appartenu à Catherine II de Russie, le bureau du Ministère des Finances, dit de l'abbé Terray, aujourd'hui au Louvre, celui de Soissons et un bureau de la collection Kotschoubey, estampillé Joseph (Joseph Baumhauer, ébéniste privilégié du roi en 1768). Dans son article, Monsieur Boutemy partage, avec Monsieur Henry Hawley, l'attribution à Jean-Pierre Latz (ébéniste privilégié du roi vers 1739) , du bureau de Frédéric II. Il reste réservé quant à l'attribution, au même ébéniste, dans le catalogue de vente de la collection Dodge, du bureau de Catherine II, aujourd'hui conservé au Getty Museum, à Los Angeles[57]. Il propose d'attribuer ce meuble à Joseph, en référence à celui de la collection Kotschoubey. Monsieur Boutemy ne semble connaître le bureau de Soissons que par la publication de Champeau, en tous cas il ne fait pas référence à l'estampille de M CRIAERD apparue après la Première Guerre mondiale ni à l'arrêté de classement du 23 juillet 1957 concernant la protection au titre des Monuments Historiques. Il attribue le meuble de Soissons à Nicolas-Pierre Severin (reçu maître en 1757), en référence à celui du Louvre qui était réputé porter l'estampille de cet ébéniste bien que celle-ci n'ait pu être, à ce jour, retrouvée sur ce meuble.

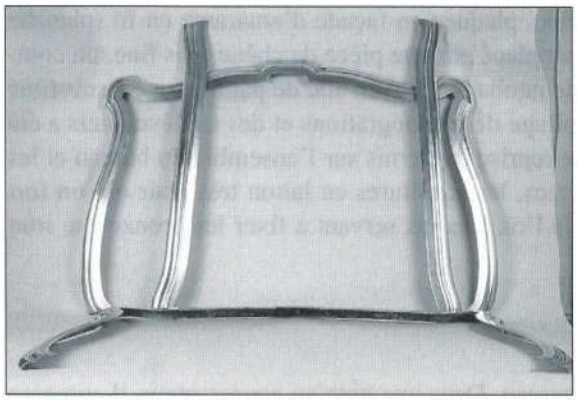
La restauration du bureau engagée en 1992

Ayant rejoint les collections du musée municipal, le bureau fut confié au " Centre de Restauration et de Conservation des Œuvres d'Art " de Vesoul. Cette restauration permit de compléter notre connaissance du meuble.

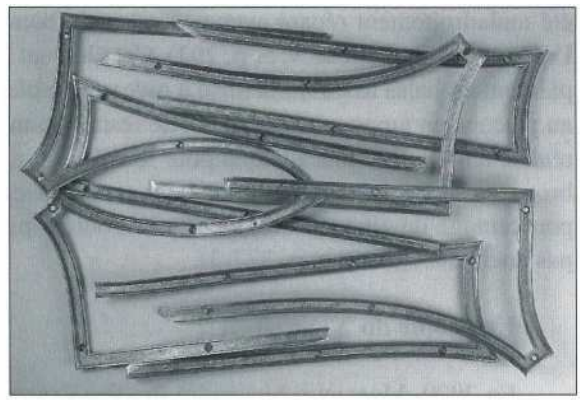
Deux atteintes anciennes majeures à l'intégrité du meuble ont été à nouveau restaurées. Le pied avant gauche, cassé durant la Première Guerre mondiale[58], avait été sommairement restauré et seuls les bronzes assuraient, au moment de la restauration, la cohésion de l'ensemble. Ce pied a été recollé et les éléments de placage restaurés. De même, le tiroir latéral droit, qui avait été fracturé à une date indéterminée[59], avait

---

54. Communication orale de Monsieur Depouilly, conservateur du musée de Soissons de 1952 à 1989.
55. Ministère de la Culture, Direction du patrimoine, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, Documentation des objets mobiliers, dossier 02/387, qui m'a été fort aimablement communiqué par les responsables de la conservation de cette documentation.
56. *Le bureau de Frédéric II de Prusse et ses parents*, A. Boutemy, *Analyses stylistiques et essais d'attributions de meubles français anonymes du XVIIIe siècle*, Bruxelles 1973, p. 57-63.
57. *The Highly Important Collection of French Furniture and Works of Art formed by the late Mrs. Anna Thompson Dodge*, Christie's, Londres, 24.6.1971, n° 98, p. 79-80 et pl. 98. Voir également, concernant un autre bureau plat attribué à J.-P. Latz, *Collection d'un Amateur Européen. Mobilier et Objets d'Art*, Christie's, Monaco, 20 juin 1992, p.84-85.
58. D'après la photographie du fonds Roger-Viollet (cf supra note 48, p. 274).
59. Monsieur Georges Muzard, qui assura les fonctions de maire de Soissons durant la Deuxième Guerre mondiale, mais qui fut démis de ses fonctions à la Libération, relate dans ses mémoires, à cette occasion, l'épisode suivant, : *Surpris de cette décision arbitraire, je vais le lendemain matin à la Mairie où je pénètre non sans mal dans mon bureau et je constate en effet une foule d'occupants... Comme il fouillait les tiroirs de mon bureau, je lui fournis la clef du seul qui était fermé...* , in *Soissons pendant la Guerre par G. Muzard, conseiller d'Arrondissement, ancien maire de Soissons, (1914-1918 ; 1942-1944)*, mémoires dactylographiées, p. 224-225, archives privées. On ne peut donc pas affirmer que ce soit à cette occasion que le tiroir ait été fracturé.



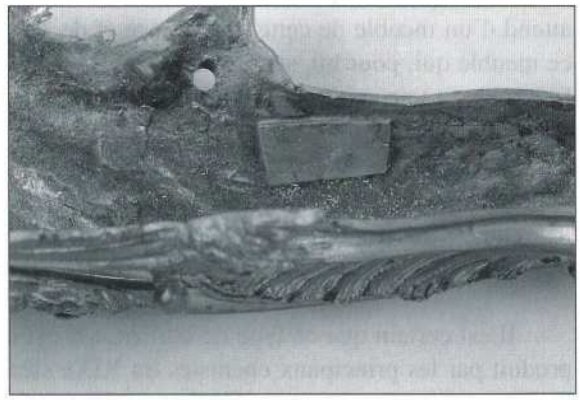
1



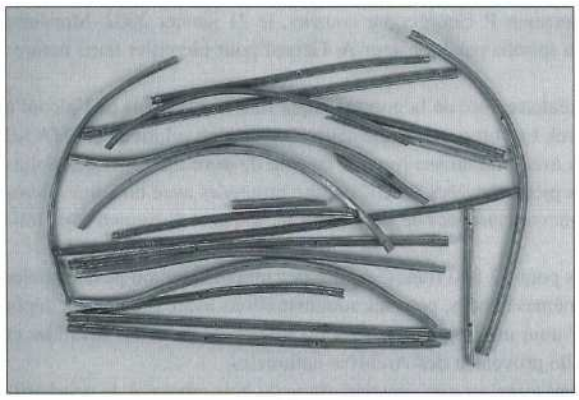
2



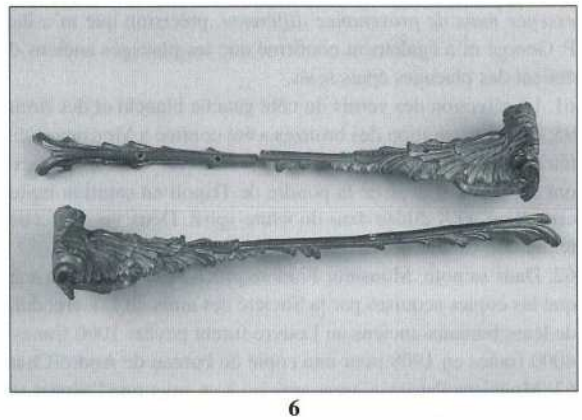
3



4



5



6

Grand bureau plat du cabinet du maire de Soissons.
Les garnitures métalliques.

été maladroitement réparé avec une pièce de bois en chêne, plaquée en façade d'amarante en fil (planche IV, 4, p. 292 et planche V, 5, p. 293). Cet élément a été remplacé par une pièce de chêne plus fine, un complément en balsa assurant la mise à niveau. Un placage de jatoba[60] débité en aile de papillon a été substitué au placage en amarante de l'ancienne restauration. Le collage des réintégrations et des soulèvements a été réalisé tant pour le placage que pour le cuir. Il y a eu une reprise du vernis sur l'ensemble du bureau et les bronzes ont été nettoyés [61]. Pour le restaurateur des bronzes, les garnitures en laiton très clair ont un fort pourcentage de zinc, ce qui donne une couleur proche de l'or. Les vis servant à fixer les bronzes ne sont pas anciennes (cf supra p. 277-3).

Une copie du XIXe siècle ?

En 2000, Monsieur Alexandre Pradère examina le bureau. Dans une note au conservateur, il compare ce meuble à quatre bureaux analogues connus, trois de modèle identique, celui du musée J. P. Getty à Los Angeles, celui de l'ancienne collection Besborotko-Kotschoubey, acquis en 1906 par Monsieur Paulmes[62], celui de la donation Grog au musée du Louvre et celui du ministère des Finances, dit de l'abbé Terray, également au Louvre, dont les poignées latérales ont un dessin différent des précédents mais qui sont identiques à celles du bureau de Soissons. Monsieur Pradère, qui a vu l'ensemble de ces meubles, hormis celui de l'ancienne collection Kotschoubey, constate que le bureau de Soissons présente un placage terne[63] et sec, des fonds très épais et très nets en chêne, des bronzes ternes et faiblement dorés, le contraire de ce que l'on attend d'un meuble de cette importance et de cette époque, et une estampille incongrue de M. Criaerd sur ce meuble qui, pour lui, serait par Joseph s'il était authentique. Monsieur Pradère conclut que le bureau de Soissons est une copie, datant de la deuxième moitié du XIXe siècle, du bureau du Louvre[64].

Ayant eu moi-même quelques préventions à l'égard de ce meuble, je fus assez sensible aux remarques de Monsieur Pradère. Toutefois, en l'absence de documents d'archives attestant de l'origine de ce meuble, il restait indispensable de rassembler un faisceau d'éléments convergents, assez nombreux, pour démontrer que ce meuble est bien une copie de la deuxième moitié du XIXe siècle.

Il est certain que ce type de bureau, qui est un poncif de l'ameublement de style, a effectivement été produit par les principaux ébénistes du XIXe siècle et que ces modèles, qui se diffusèrent avec succès en France comme à l'étranger, ne sont pas rares. Lorsque le Ministre des finances, en 1924, demanda, en échange du dépôt du bureau dit de l'abbé Terray au Louvre, une copie, il eut immédiatement le choix, dans les jours qui suivirent sa demande, entre deux modèles disponibles chez les marchands parisiens[65]. Le

---

60. Jatoba fourni par l'entreprise spécialisée, *Les fils de J. George s.a.*, Bagnolet. *Jatoba et courbaril sont botaniquement la même essence mais de provenance différente*, précision que m'a indiqué Monsieur P. George, par courrier, le 21 janvier 2002. Monsieur P. George m'a également confirmé que les placages anciens du bureau fournis par Monsieur A. Gérard pour identifier leurs natures étaient des placages épais sciés.

61. La réfection des vernis du côté gauche blanchi et des tiroirs a été réalisée avec de la gomme laque fine orange dans de l'alcool à 95%. La restauration des bronzes a été confiée à Monsieur Olivier Morel. Les bronzes ont été nettoyés dans une solution d'EDTA sel tétrasodique à 5%. Les taches ont été enlevées sur les parties ciselées avec une brosse rotative en soie de porc. Les surfaces polies ont été repolies avec de la poudre de Tripoli en solution huileuse. Les pièces étuvées à 120° ont été protégées avec une cire microcristalline ATX diluée dans du white-spirit. Deux vis confectionnées ont été marquées de l'année 1992. Rapport d'examen et de traitement du Centre de Vesoul (cf supra note 26, p. 269)

62. Dans sa note, Monsieur Pradère précise que ce bureau a été acquis pour 53 500 francs. A titre de comparaison, on peut rappeler que les copies acquises par la Société des amis du Louvre, durant les mêmes années, pour les administrations ayant procédé au dépôt de leurs bureaux anciens au Louvre furent payées 1000 francs en 1907 pour une copie du bureau d'Oeben provenant des Invalides et 4000 francs en 1908 pour une copie du bureau de André-Charles Boulle provenant des Archives nationales.

63. Monsieur Patrick George précise à ce sujet que l'aspect relativement terne est une caractéristique du bois employé, le courbaril.

64. Monsieur Pradère n'exclut pas de procéder à un nouvel examen du meuble.

65. Musée du Louvre, Département des Objets d'art, dossier œuvre. Voir également *La contribution de la Société des Amis du Louvre à la formation de la collection de mobilier du Musée*, Daniel Alcouffe ,in *Des mécènes par milliers, un siècle de dons par les Amis du Louvre*, Réunion des Musée Nationaux, Paris, 1997, p. 38-41. Je remercie tout particulièrement Monsieur Gérard Mabille, conservateur en Chef au Département des Objets d'art, pour son accueil et pour la mise à disposition de la documentation du service.

modèle choisi, chez Charles Thiébaux, successeur de Sormani, est dit en tous points comparable[66]. Ce bureau du Ministère des Finances ayant été mis en sûreté en 1870 au Garde-meuble[67] a pu être copié à cette époque, car l'on sait que l'un des plus célèbres fabricants de meuble de l'époque, Alfred Beurdeley, *ne craignait pas de révéler qu'à l'occasion des événements de 1870, il avait pu visiter le Garde-meuble et faire copie de tout ce qui s'y trouvait* [68].

Aujourd'hui, ce type de meuble est régulièrement proposé à la vente. A titre d'exemple, et en se limitant au bureau plat identique à celui de Soissons, notamment en ce qui concerne les bronzes, d'après les photographies reproduites dans les catalogues et d'après les dimensions données, on peut signaler le meuble vendu à Drouot[69] en 1987. Il portait l'estampille de G. Durand, célèbre ébéniste qui, dès 1870, produisit presque exclusivement des copies du XVIIIe siècle dont les bronzes étaient réputés pour leur finesse exceptionnelle. Un autre bureau, de Henry Dasson, daté de 1888, a également été vendu par Sotheby's[70] à Londres en 1991. Plus récemment encore, un bureau, signé sur les bronzes et sur les serrures " Krieger à Paris ", daté par le vendeur des années 1840/1850, a été vendu à Lille[71] en 2000. La maison Krieger fut effectivement active des années 1826 jusqu'au siècle suivant et produisit, entre autres, des meubles somptueux de style Louis XV.

Ces copies, toutes signées, sont des productions à part entière, témoins de leur temps et du savoir-faire de ces artisans[72]. Le bureau de Soissons, caractérisé par une restauration attestée dès 1884, ce qui est peu compatible, sauf accident, avec les productions de qualité du Second Empire et avec la présence d'une estampille douteuse d'un grand maître du XVIIIe siècle, ne correspond pas à une production de ce type.

Bilan provisoire

Il n'y a aucune impossibilité à ce que ce type de meuble ait été le bureau des intendants de la Généralité de Soissons mais, faute d'inventaire contemporain où le meuble puisse être identifié et étant donné que le Palais avait été soigneusement vidé de ses meubles avant le passage pour inventaire des commissaires de la République, rien ne permet d'établir un lien entre le bureau des intendants de la Généralité de Soissons et le bureau des maires de Soissons qui leur succédèrent au XIXe siècle dans l'ancien Palais de l'Intendance.

Les occasions ne manquent pas qu'un bureau de ce type soit venu participer à l'ameublement du Palais durant la tourmente des premières années de la République ou durant les premières décennies du XIXe siècle.

---

66. Ce bureau n'est malheureusement pas visible aujourd'hui mais, d'après la photographie aimablement transmise par Monsieur l'Administrateur général du Mobilier national et des Manufactures des Gobelins, de Beauvais et de la Savonnerie, de la salle dans laquelle le bureau se trouvait avant le déménagement du Ministère des Finances, ce meuble est assez proche de celui de Soissons.

67. *Le bureau du Ministère des Finances au musée du Louvre*, Carle Dreyfus, in *Bulletin des Musées*, 15 mars 1924, p. 87-88.

68. *Le meuble français et européen du Moyen-âge à nos jours* , Pierre Kjellberg, les éditions de l'amateur, Paris, 1991, p. 485. A propos de la famille Beurdeley, il peut être consulté *De la tabletterie à la collection d'œuvres d'art. La saga Beurdeley (1814-1919)*, Bernard Dorival, Société d'Histoire de l'Art français, Séance du 20 mai 1989, Paris.

69. Drouot, Paris, vente du 8 février 1987, notice n° 123 avec reproduction. : *bureau plat de forme galbée à toutes faces et placage de satiné et acajou. Il ouvre par trois tiroirs en ceinture et repose sur des pieds cambrés. Belle ornementation de bronze ciselés et dorés à décor de rocailles et palmettes : moulures, chutes, réserves, poignées et sabots. Estampille G. Durand. Style Louis XV. XIXe siècle. Haut. : 80, - Long. : 199 – Larg. : 102 cm.* Ces dimensions sont proches de celles du bureau dit de l'abbé Terray aujourd'hui conservé au Louvre. Madame D. Ledoux-Lebard, dans son ouvrage *Les ébénistes du XIXe siècle, 1795-1889, leurs œuvres et leurs marques*, les éditions de l'amateur, 1984, signale, dans sa notice consacrée à Gervais-Maximilien-Eugène Durand, p. 182, dans une collection privée, *un grand bureau plat en placage de satiné et ronce de satiné, de style Louis XV, copie du meuble exposé au Musée du Louvre et dit de l'abbé Terray.*

70. Sotheby's, Londres, 1 mars 1991, notice n° 188 avec reproduction : *A Fine French Kingwood Veneered Large Writing Desk by Henry Dasson of Paris, dated 1888, ...198 cm long,... stamped on the underside Henry Dasson 1888.....*

71. Gazette Drouot n° 11 du 17 mars 2000, notice n° 409 *: superbe bureau plat, mouvementé en bois de placage marqueté en feuilles ; trois tiroirs en ceinture dont deux en caisson, très riche ornementation de bronzes ciselés et dorés, signé sur les bronzes et sur la serrure : KRIEGER à Paris, plateau en cuir brun, vers 1840/1850, H.81, L. 198, P. 100 cm.*

72. Je remercie Monsieur Gérard Calvet, spécialiste de ce type de meuble, qui a bien voulu me laisser examiner, dans son magasin parisien, les plus belles pièces en sa possession.

On sait qu'en 1830, date à laquelle l'Hôtel de Ville était déjà installé dans l'ancien Palais de l'Intendance, il y avait deux bureaux dans le cabinet du maire et que l'un d'eux est " approprié " par un ébéniste en 1844.

Ce sont à nouveau deux bureaux qui sont cités dans la comptabilité de la mairie en 1884, lorsque ceux-ci sont confiés à un ébéniste pour leur restauration. Cette fois, le grand bureau plat Louis XV est clairement identifié, tandis qu'il est rappelé que l'autre bureau a bénéficié de l'intervention d'un ébéniste en 1844. L'absence de remarque de même nature concernant le grand bureau plat Louis XV peut laisser penser qu'il était là depuis fort longtemps. D'ailleurs, ce bureau devait être assez ancien pour justifier une restauration somme toute assez importante alors qu'une production du Second Empire serait restée rutilante et aurait difficilement abusée l'ébéniste restaurateur et les amateurs locaux.

Si le meuble parvenu jusqu'à nous est une production de la deuxième moitié du XIXe siècle, y a-t-il pu avoir échange à un moment de son histoire avec le bureau restauré en 1884?

La comparaison entre le bureau restauré en 1884 et celui rapporté de Paris par Monsieur Waendendries en 1926, après dix ans passés dans la capitale, peut le laisser supposer.

Dans sa description, Monsieur Waendendries précise qu'il n'a pas retrouvé les marques sur les principaux bronzes signalées par l'ébéniste en 1884 et " découvre " une estampille, celle de M Criaerd, qui aurait échappée à la sagacité de ce même ébéniste, bien qu'elle fut frappée trois fois sur la même traverse, à proximité l'une de l'autre. L'accumulation de preuves sur le bureau lui-même, confirmant qu'il s'agit bien de celui restauré en 1884, peut finalement paraître suspecte et des détails, qui pourraient être pris, isolément, pour le fruit de négligences, sont peut-être à prendre en considération dans cette perspective. On observe, par exemple, une identification du placage différente – de l'amarante au lieu de l'acajou - entre le meuble publié par Champeau en 1892 et celui décrit par Waendendries en 1926 et, par la suite, par les restaurateurs.

Toutefois, la photographie du fonds Roger-Viollet du bureau lors de l'exposition du meuble au Petit Palais, en 1916, présente un pied cassé, ce qui a été confirmé par la restauration récente engagée en1992. On ne peut donc pas exclure que le bureau parvenu jusqu'à nous soit bien le bureau restauré en 1884.

Les éléments troublants concernant la mise en œuvre des bois, les bronzes, dont certains sont visiblement surmoulés, et qui recouvrent en partie le motif en incrustation des pieds, tout comme l'estampille maladroite doivent-ils inciter à voir dans ce bureau un meuble ancien aménagé en faux ?

La possibilité de comparer ce meuble à l'ensemble des bureaux plats réalisés au XVIIIe et au XIXe siècles, dans le cadre d'un corpus prenant en compte les sources documentaires et analysant, avec précision, les caractéristiques techniques de chaque meuble, permettraient de donner sa véritable place au bureau de Soissons.

Annexes

Etat du mobilier de la Mairie de Soissons qui a été la proie des flammes dans la nuit du 4 au au 5 Mars 1814. Evalué par Barbier Dantan ancien Marchand de Meubles au dit Soissons et fournisseur de la dite Mairie.

(Document conservé aux Archives municipales de Soissons. Dossier " Palais de l'Intendance ". Cotation du document : 1.S.2)

Désignation des Objets	*Prix*	*Observations*
Dans un Cabinet en entrant par le petit Escalier du Côté de M. Hageau		
109 Toises de Rayons avec leurs suports	*80 f*	
80 Cartons a 1 f. 20 c. l'un	*96*	
Dans le coridor conduisant au Cabinet de Monsieur Lemaire		
2 Tables à Ecrire	*10*	
6 Chaises garnies de Bazanne noire	*60*	
2 Tables de Nuit et leur pots	*12*	
Cabinet de M. Lemaire		
Un feu complet, composé de pêle à feu, pincettes		
Tenaille, garni en cuivre doré	*25*	
Un souflet avec balai et deux paires de pincettes	*6*	
3 paires de flambeaux (argent haché) à 12 francs	*36*	
Une Glace de 36 sur 40 pouces avec son Parquet et baguettes dorées	*244*	
Un Bureau en Acajou	*90*	
Un autre petite Idem	*36*	
Deux paires de Grands Ridaux de Mousseline et leurs Tringles	*90*	
Deux paires Idem Petits Ridaux et leurs Tringles	*18*	
6 fauteuils garnis de Velours à 36 francs	*144*	
Un idem garnis de Maroquin de bureau	*40*	
6 Chaises foncées de Paille	*30*	
Tenture de l'appartemant toille et papier	*70*	
Chambre du Conseil		
Un feu Complet en Cuivre doré, garni de pêle à feu		
Pincette, Tenaille, Soufflet et Balais	*150*	
Une glace sur la Cheminée de 60 sur 48 pouces		
avec son Parquet garni de Baguettes dorées	*800*	
2 Paires de Grands Ridaux de Mousseline et les Tringles	*90*	
A Reporter	*2.127*	
Deux paires de petits Ridaux et leurs Tringles	*48*	
Une grande Table ronde de Merisier avec roulettes de Cuivre	*120*	
Un Tapis en Drap Vert de Sedan 7/4 de largeur contenant 3 aunes a 50 f	*150*	
Deux paires de flambeaux	*30*	
4 Banquettes de Velours Cramoisy a 45 francs l'un	*180*	
12 fauteuils Idem a 36 francs l'un	*288*	
12 Chaises foncées de paille	*30*	
Une Pendule	*150*	
Le Plan de la Ville sous Verre avec baguette dorée	*200*	
La Tenture de l'appartement papier et Toille	*95*	
Cabinet du Secrétaire		
Deux paires de flambeaux a 10 f. l'un	*20*	
Un Bureau peint en noir avec tiroir et rayons	*45*	
Un Poële de fayence et les Tuyaux	*55*	
Les rayons du dit Cabinet et les supports	*110*	
150 Cartons avec des Couvertures et leurs titres dorés pour les cidevant		
parroisses de Soissons a 2 francs l'un	*300*	
Un fauteuil de Bureau	*30*	
3 fauteuils couverts en Bazanne noir	*54*	
6 chaises foncées de Paille	*12*	
Grand Salon		
Une paire de marmousets pelle a feu pincette et Tenaille	*24*	
Six Banquettes de Velours Vert à 60 francs	*360*	
12 fauteuils garnis de Velours à 30 f.	*360*	
12 Chaises foncées de paille à 3 f.	*36*	
3 paires de Grands Ridaux en Mousseline avec Tringles	*135*	
3 Idem petits à 9 f.	*27*	
Une Grande Table ronde, servant de Bureau avec 10 tiroirs et leurs serrures	*45*	
Une Console de Bois Doré avec un Marbre blanc	*100*	
La Tenture dudit Salon, papier et Toille	*120*	
4 paires de flambeaux a 12 francs	*48*	

Le Bureau de M. hageau père		
Deux portes piques couvertes en Toille verte	*50*	
Un Grand Poële de fayence garny de cercles et de bouches a feu,		
avec des tuyaux conduisant la chaleur dans les dites bouches a feu,		
colonne en fayence, Garde feu en Tolle et d'autres tuyaux encore en Tolle,		
poelle a feu, pincette, fourgon, crochets,		
le dit Poële couvert d'un marbre Ste Anne	*350*	
A reporter	*5669*	
6 Banquettes en Tapisserie a 25 francs	*150*	
6 fauteuils de Bazanne noir à 15 francs	*90*	
4 fauteuils usés à 6 francs	*24*	
Douze chaises à 2 f.50 c.	*30*	
Un Grand Bureau avec tiroirs fermants à clefs garni de Drap		
et armoir Dessus	*150*	
Un Idem avec tirroirs et Serrures fermantes a Clefs	*60*	
Deux Armoires Grillées et leurs Tablettes bien Conditionnées	*130*	
Une Balustrade en Bois de Chêne, qui séparoit les employés du public	*60*	
Deux Grands armoires en Chêne, dans lesquels ont mettait les papiers		
pour le travaille Journalier	*250*	
Une porte piquets en Toille Verte piquées	*25*	
Le Tambour de la porte d'Entrée, en Chêne de 12 pieds de haut	*130*	
15 Ecritoires dans tous les appartements, tant en marbre		
qu'en Vert et en fayence	*30*	
12 Mouchettes et porte Mouchettes	*18*	
Papiers Blancs tant au Pot qu'à la Couronne et Ecru		
Idem à Lettres environ 4 rames	*65*	
Tous les Regles et Ustansiles de Bureau	*25*	
Sous le passage qui conduisait aux appartements de M. hageau		
Un fléau, les plateaux et leurs Cordes, une Basculle,		
Un poid de marc pesant 6 kg 900 de poids de fonte		
tant de 25 kilogrames que de 12 kilogrames 1/2 et que d'autres petits poids		
jusqu'à la série d'une livre	*300*	
Dans les Greniers donnant sur les appartements ci-dessus désignés.		
Tous les Décors pour les réjouissances public, avec toutes leurs Charpentes,		
Boiseries, Toilles peintes, lampions, pots a feu, gravats de Terre,		
trois Vieux réverbers	*350*	
Total	*7556*	

Les dits Effets Mobiliers ci-dessus désignés sont évalués à la Somme de Sept Mil Cinq Cents Cinquante Six francs.
Soissons premier février Dix huit Cent Vingt et un.
Barbier Dantan



Horloge provenant
du cabinet du maire
à l'Hôtel de Ville de Soissons
(H. 0,67 m ; L. 0,59 ; Pr. 0,265 m ;
marquée L. J. au revers du battant
arrière donnant accès
au mécanisme ; inv. 993.9.21).

Etat du mobilier existant à l'hôtel de la Mairie au 1er Juillet 1830.
(Document conservé aux Archives municipales de Soissons,
dossier "Palais de l'Intendance". Cotation du document 1.S.2)

Salle à manger

une porte piquet à deux battans avec un tambour, neuf bancs, une table en mauvais état, cinq pupitres,une planche peint en noir.

Sallon

neuf grandes et petites banquettes doubles, huit banquettes simple, un orchestre et une échelle, un devant de Cheminée, une glace en deux morceaux de 6 pieds 7 pouces de haut sur 3 pieds 8 pouces de large, une paire de chenets, une pincette et une pelle à feu, six paires de grands rideaux, avec paterre et tringues en bois dorés.un globe carré dans lequel est une corbeille avec un bouquet

Chambre du Conseil

une grande table ronde avec un tapis de draps vert, neuf fauteuilles et une chaise recouverts en velours vert, six chaises, une glace en deux morceaux de 5 pieds 7 pouces _ de haut sur 3 Pieds 4 pouces de large, un devant de cheminée, une paire de chenets

Suite de la Chambre du Conseil

Neuf Pieds en bois peint servant à soutenir les bustes de leurs M. M. Louis XVIII et Charles X., quatre banquettes garnies et recouvertes en velours, trois paires de grands rideaux avec paterre et tringues en bois dorés., un tableau peint sur toile représentant Louis XIV un rideau de Serge verte avec sa tringue ?

Cabinet près la Chambre du Conseil

un grand fauteuille en cuir jaune.

Cabinet de M. le Maire.

deux bureaux, six chaises garnies, une glace de deux Pieds dix Pouces de haut sur deux Pieds trois pouces de large,
une carte géographique et un tableau une chancellière, une paire de pincette, une pelle a feu et une p.re de marmouzets, deux casiers, une Pendule, un rideau en serge verte avec sa tringue, un buste en platre de S.M. Louis XVIII, une caraffe en verre et un soufflet, une table de nuit avec son pot, deux casiers, deux boîtes en fer blanc

Cabinet de M. Guynot

Deux bureaux, un poële de fayence garni de ses tuyaux, pelle et pincette, trois casiers, une chancelière, cinq chaises.

Bureau

Six flambeaux, sept chandelliers, quatre portes mouchettes, quatre P. re de mouchettes, une grande table servant de bureau avec un casier dessus, deux grandes armoires, une toise, un buste en plâtre de S.M. Louis XVIII, neuf Chaises, un balai de crin, un plumeau et une petite échelle, un bureau, une table sur laquelle est une presse avec ses accessoires, une pendule, un pupitre droit et un petit banc, une cruche et un arosoir, un poële rond en fayence à dessus de marbre garni, de ses tuyaux avec un grillage autour pelle à feu et pincette, deux chancelières

Salle des mariages

un grande table ovale, deux banquettes garnies, et recouvertes en velours vert, trois fauteuilles

Suite de la Salle des Mariages

Dix sept chaises, un poële de fayence à dessus de marbre garni de ses tuyaux, pelle et pincette, un devant de cheminée, un drapeau, deux Tableaux, deux Cartes et les armes de France sculpté en bois

Cabinet de Mr. le Juge de Paix

un bureau, quatre chaises, un porte manteau à quatre tablettes, une paire de chenets, pelle à feu et pincette

Salle d'audience

Trois tables et un bureau, quatre tapis en serge verte, une barrière en bois à hauteur d'appuy, deux bancs à dossier et quatre autres bancs sans dossier, un poële en fayence garni de ses tuyaux avec un grillage autour

Remise

Deux grandes échelles doubles, trois échelles simples, trois guérittes, quatre grosses chaines en fer, planches provenant d'un arc de triomphe, une pièce de canon montée sur un affut, un barot en mauvais état

Grande cuisine

Un poële en fonte garni de ses tuyaux, neuf bancs.

dans les Bureaux

Dix encriers et sept petits plateaux.

Soissons le 1er Juillet 1830
Lherminier

2. Autres éléments du mobilier mis à l'inventaire en 1993 et ayant été restaurés

20 *Bas d'armoire secrétaire*

Bâti en chêne et en résineux, aménagement intérieur et tiroirs en chêne ; placage en satiné, en bois de rose, en amarante, en houx, en érable, en poirier et en alisier ; bronze, marbre. H. 1.385 m ; L. 0,90 m ; Pr. 0.40 m, marque au fer, LP 192 (inv. 993.9.4).

Ce meuble provient, tout comme le grand bureau plat, du cabinet du maire à l'Hôtel de Ville. On ignore actuellement son origine.

Le bâti est en chêne et en résineux (planche VIII, 2-3, p. 296). Le placage d'origine est en satiné, en bois de rose, bois de rose débité en *travers* pour les chanfreins, en amarante, en houx, en érable, en poirier et en alisier (planche VII, 1-2-3, p. 295). De nombreux manques dans le placage en satiné rubané ont été complétés sur les côtés par du Padouk d'Indochine, appelé aussi Maï-Dou (planche VII, 2, p. 295). Si les motifs floraux, les côtés galbés et le couronnement en doucine restent caractéristiques de l'époque de Louis XV, le motif de grecque des encadrements, en façade, annonce, quant à lui, le style Louis XVI (planche VII, 3, p. 295). Ce meuble ouvre, dans sa partie inférieure formant armoire, par deux vantaux. L' aménagement intérieur correspondant n'existe plus, ce qui laisse aujourd'hui la structure du bâti entièrement visible. L'abattant de la partie supérieure dégage un gradin qui comprend de chaque côté d'un guichet central, trois tiroirs, parmi lesquels, seul, le tiroir en bas à gauche semble d'origine (planche VIII, 1, p. 296). En façade, le placage de ce tiroir est en satiné, bordé par un filet en houx et un cadre en amarante. Pour les autres tiroirs, le bois de rose est remplacé par du satiné. Le couronnement en doucine présente un grand tiroir. On ignore à quoi correspondent les marques au fer LP et 192 visibles sur la partie supérieure du bâti[73] (planche VIII, 3, p. 296).

Ce meuble a visiblement subi de nombreuses restaurations dont seules les deux dernières ont pu être identifiées.

Il a été, à la suite du grand bureau plat, envoyé, en 1958, au Musée des Arts décoratifs, pour être restauré par Monsieur Paul Hémery[74]. Dans son devis, qui s'élevait à 133 500 francs, le restaurateur souligne le " mauvais état général, la déshydratation générale de la colle, l'éclatement des vantaux et de l'abattant ". Le devis prévoit la " consolidation et réparation de l'ensemble avec traitement des parties atteintes par les insectes, la reprise complète de la marqueterie, avec raccord, réfection des manques, maquillage et vernis au tampon, réparation des serrures et réfection de clefs montées sur anneau de bronze ".

Le meuble, déposé au musée en 1989, bénéficia d'une nouvelle restauration en 1993 par le " Centre de Restauration et de Conservation des Œuvres d'Art " de Vesoul. A nouveau, les nombreuses dégradations du meuble sont notées par le restaurateur, en particulier les décollements, les déchirures et les nombreuses perces du placage, la déformation du galbe des côtés, maculés de zones blanchâtres. Il a été procédé au démontage des bronzes, de l'abattant, des portes et du caisson central, au collage de taquets de renfort à l'intérieur des côtés et des soulèvements du placage, au complément des lacunes ou à leur bouchage, à la reprise des perces les plus gênantes, à l'enlèvement des vernis, à l'atténuation des rayures et à la reprise des teintes, la finition étant assurée par un rempli ciré[75] .

---

73. Le musée de Soissons conserve cinq tableaux portant le monogramme L.P. accompagné respectivement des numéros 105, 106, 134, 240 et 255, mais on ignore l'origine de cet ensemble. La donation Louis Pétrot, en 1934, est à exclure car les tableaux faisant partie de ce legs provenaient de la collection Labarre, bien identifiée.

74. cf supra note 55, p. 276. Le dossier comporte un devis mais pas de fiche de restauration.

75. Rapport d'examen et de traitement du Centre de Vesoul. Celui-ci comporte de nombreux dessins sur lesquels sont portées toutes les interventions anciennes et récentes. La technique du rempli-ciré donne un aspect satiné au bois dû au mélange appliqué de cire d'abeille et de cire de carnauba.

21 *Bureau à huit pieds et à caissons latéraux*

Bâti en résineux, tiroirs en noyer et façade en chêne ; placage en bois de violette fil et ramage, cuir ; H. 0,735 m ; L. 1,63 m ; Pr. 0.835 m. (inv. 993.9.1).

Ce meuble était le bureau du conservateur du musée de Soissons (planche IX, p. 301). L'ancien conservateur, Monsieur J. Depouilly, pense qu'il provient de l'Hôtel de Ville mais aucun document ne permet de le confirmer[76].

Ce bureau présente, sur l'un des grands côtés, trois tiroirs en ceinture, les caissons latéraux étant constitués chacun de deux tiroirs supplémentaires (planche IX, 2, p. 297). Sur l'autre grand côté, le bureau ouvre en ceinture par deux tiroirs, un de chaque côté de la partie centrale (planche IX, 3, p. 297). Le bouton sur la partie centrale suggérant un tiroir est un aménagement qui ne correspond à aucune possibilité structurelle (planche IX, 4, p. 297). Ce bureau permet, avec deux tiroirs d'un côté et sept de l'autre, de travailler vis-à-vis l'un de l'autre.

Le bâti est en résineux. Les tiroirs sont en noyer, hormis la façade qui est en chêne. Le noyer, de qualité moyenne, présente de nombreuses parties en aubier. Le placage est en bois de violette avec intervention ancienne en acajou. Les pieds tournés, d'une autre facture, correspondent visiblement à une restauration du meuble. Ils sont soit en hêtre (3 pieds arrières), soit en noyer (1 pied arrière), soit en merisier (4 pieds en façade) et leur aspect a été unifié, probablement dès leur mise en place par l'application d'une couleur brun-rouge. On ignore le système de piétement d'origine et la couverture du plateau mais ce meuble d'usage peut être une production provinciale du XVIIIe siècle.

Il a bénéficié d'une restauration en 1993 par le "Centre de Restauration et de Conservation des Œuvres d'Art" de Vesoul. Cette intervention a permis de nombreuses constatations (planche IX, 4, p. 297). Le dessus est constitué de trois planches dont l'extrémité se termine par une emboîture assemblée en rainure et languette bâtarde. Les caissons latéraux sont composés de deux panneaux de côté et d'un panneau arrière assemblés à queue d'aronde. Le fond en feuillure et les séparations intermédiaires font office de traverse[77].

Contrairement au grand bureau plat qui est un meuble d'apparat, ce meuble d'usage présente de nombreux signes d'âge et la trace de restaurations parfois sommaires; les pieds sont assemblés aux caissons par des tourillons, le dessus était fixé au bâti à l'aide de vis dissimulées sous le cuir et, en partie centrale, une séparation horizontale est embrevée dans les côtés et clouée à chaque extrémité pour assurer la liaison avec les deux caissons latéraux. La restauration du meuble en 1993 a principalement permis une reprise des déformations du support, un traitement préventif de désinsectisation, le collage des cassures, des assemblages et des soulèvements du placage, la réfection d'éléments de placage (planche IX, 5, p. 297), la suppression de la peinture verte sur l'ensemble du cuir et sur la frise, la dépose de ce cuir et son collage sur un support restauré. Le plateau lui-même a été fixé au bâti à l'aide d'équerres en laiton. Après enlèvement des restes de vernis et mise au ton des éléments réintégrés, la finition a été assurée par un rempli-ciré[78].

Bien que les preuves manquent, la tentation est grande d'identifier ce meuble avec celui mentionné dans les dépenses de la mairie (cf supra p. 273 et 280) comme ayant été " approprier par Veyrat en 1844 " pour le cabinet du maire et à nouveau restauré par André en 1884. L'allure " Louis Philippe " que donnent les pieds restaurés, associée au fait que ce bureau est réputé venir de l'Hôtel de Ville, vont dans ce sens.

---

76. Communication orale de Monsieur J. Depouilly, conservateur du musée de Soissons de 1952 à 1989. Ce bureau était stocké dans les greniers du musée en 1952.
77. Rapport d'examen et de traitement du Centre de Vesoul. Celui-ci comporte de nombreux dessins sur lesquels sont portées toutes les interventions anciennes et récentes.
78. Rapport d'examen et de traitement du Centre de Vesoul.

22 *Table " à plusieurs fins "*

Bâti en chêne, en peuplier et pieds en acajou, tiroir en chêne ; placage en acajou ; laiton ; feutrine ; H. 0,775 m ; L. 0,90 m ; Pr. 0.45 m. (inv. 993.9.3).

Ce meuble (planche X, 1, p. 298) était présenté dans les salles d'histoire locale du musée. Il n'était pas inscrit à l'inventaire et on ignore son origine[79].

Les pieds sont en acajou. Les fonds, les traverses intermédiaires, la façade et les côtés du tiroir sont en chêne. Les plateaux sont en peuplier. Les placages sont en acajou de Saint Domingue.

Cette table a un plateau fixe et deux volets mobiles qui, ouverts, forment deux plateaux circulaires correspondant à deux fonctions (planche X, 2-3, p. 298). Cette table présente cinq pieds à roulette dont l'un, fixé sous le tiroir arrière, sert de maintien aux volets lorsque ceux-ci sont ouverts (planche X, 4, p. 298).

Ce meuble a bénéficié d'une restauration en 1993 par le " Centre de Restauration et de Conservation des Œuvres d'Art " de Vesoul. Il a été procédé au démontage des dessus, du tiroir à pied, des bronzes, des plaques de laiton sur les têtes de pied et du plateau fixe. A cette occasion, il a été observé l'emploi des techniques suivantes : tenons et mortaises pour les traverses de ceinture, le piétement et l'assemblage du pied dans la façade du tiroir arrière, queues d'aronde pour les traverses intermédiaires et le tiroir qui a un coulissage suspendu, rainures et languettes pour les fonds de tiroir et de la table, tourillons pour les éléments mobiles de maintien des plateaux dans le tiroir. Les plaques de laiton du décor des têtes de pied sont positionnées dans le même plan que le placage voisin à l'aide d'une contreplaque. Il est donc possible que ces plaques aient été à l'origine en retrait mais l'entaillage très grossier du pied laisse aussi supposer une erreur de réalisation.

Il a été procédé au collage des soulèvements, des compléments de placage et de moulure, du tiroir, du laiton sur les têtes de pied, des coulisses et de la butée du tiroir. Des incisions en v ont été réalisées dans le dessus fixe pour redonner de la planéité et de la cohésion au support. Les petites lacunes ont été bouchées. Il a été procédé au ferrage des volets après réparation des briquets, à la pose d'une feutrine similaire aux fragments retrouvés sous le cuir plus récent, à des retouches ponctuelles sur les bouchages de fente et au remontage des bronzes après réfection de la bague de pied absente. La finition a été réalisée par un rempli ciré[80].

23 *Battant de Cabinet*

Bâti en bois blanc, probablement du peuplier; placage en poirier noirci et houx, placage en ébène pour les éléments anciens sculptés ; H. 0,685 m ; L. 0.47 m ; Ep. 0.05 m. (inv. 993.9.29).

Cet élément était stocké en réserve, en assez mauvais état, ayant fortement souffert, à une époque indéterminée, de l'humidité. Il n'était pas inscrit à l'inventaire du musée et on ignore, comme pour le meuble précédent, son origine.

Les éléments de placage sculptés sont en ébène, probablement de l'ébène de Madagascar (planche XI, 1, p. 299). Ils peuvent provenir d'un de ces cabinets en ébène tels qu'ils étaient réalisés au XVIIe siècle et avoir été réemployés dans un meuble plus récent. Le panneau supportant ces éléments sculptés est un bois blanc, probablement du peuplier, et son placage est du poirier noirci, modestement décoré de filets en houx (planche XI, 2-3, p. 299).

---

79 Le musée ayant accueilli les nombreuses épaves non identifiées à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, Monsieur J. Depouilly, conservateur, dans le cadre de la réorganisation du Musée, avait prioritairement inscrit à l'inventaire rétrospectif les collections pour lesquelles une origine avait pu être déterminée sachant que les inventaires anciens du musée étaient en grande partie disparus (cf supra note 1, p. 265).

80. Rapport d'examen et de traitement du Centre de Vesoul.

Le bas-relief représente le *Jugement de Salomon,* célèbre épisode de l'Ancien Testament[81]: deux prostituées, qui partageaient le même logis, eurent chacune un enfant mais l'un d'eux mourut. Elles se présentèrent au roi Salomon, revendiquant chacune l'enfant survivant comme étant le leur. Le roi proposa alors un partage équitable en ordonnant que l'on tranche en deux l'enfant resté vivant. La génitrice préféra alors céder sa progéniture plutôt que de voir celle-ci sacrifiée. Reconnaissant alors la véritable mère, le Roi lui restitua son enfant.

La représentation est directement inspirée de l'œuvre de Pierre-Paul Rubens, aujourd'hui conservée au musée royal de Copenhague[82], et dont on connaît plusieurs gravures[83]. Le bas-relief ne représente ici que la partie droite de l'œuvre, la partie gauche du tableau représentant le roi Salomon lui-même, assis sur son trône.

La restauration de l'ensemble a permis de préciser la date de réalisation du nouveau support, l'inscription " fait en 1861 " étant apparue sur le panneau, sous ce bas-relief central après sa dépose (planche XI, 3, p. 299). Il a été procédé à quelques réfections d'éléments en ébène sur les parties sculptées[84].

3 Mobilier acquis en 1994

Un buffet, une table, une suite de six bridges et un secrétaire à portes et abattant.

Bâti en chêne et en contreplaqué de chêne, placage de wacapou et de sycomore, laque, galuchat, métal doré ; buffet, H. 0,93 m, L. 2 m, Pr. 0,57 m, (994.1.1) ; table, H. 0,73 m, L. 1,71 m, Pr. 1,01 m, (994.1.2), sièges, H. 0,86 m, L. 0,55 m, Pr. 0,565 m, (994.1.3 à 8), secrétaire, H. 1,25 m, L. 0,80 m, Pr. 0,36 m, (994.1.9).

Suite à l'exposition rétrospective consacrée à l'œuvre de Paul-Alexandre Waendendries (1911-1991), organisée en 1993, à la Galerie du Musée, la Ville de Soissons a acquis pour le musée municipal, avec l'aide du FRAM de Picardie, différents meubles de la collection P. A. Waendendries, auprès de son épouse[85].

En tant qu'artiste décorateur, Monsieur P.-A. Waendendries, élève de l'Ecole Boulle, fit un stage chez Jules Leleu en 1935 et en 1936 où il participa à différents projets et travaux. Il obtint la médaille d'or " Exposition Internationale de Paris, 1937 ", pour la présentation, au Pavillon des ensembles mobiliers, de ce Living Room, réalisé d'après ses projets[86].

Le stand est décrit comme suit dans le catalogue[87] :

---

81. Ancien Testament, Les Livres des Rois, III, 16-28.
82. Petrus Paulus Rubens, *The Wisdom of Salomon*, Royal Museum of Fine Arts. *Catalogue of old Foreign paintings*, Copenhague, 1951, notice 609. Rubens.
83. *Rubens e l'incisione nelle collezioni del Gabinetto Nazionale delle Stampe*, Rome, Villa Della Farnesina, 8 février-30 avril 1977, De Luca Editore. La gravure reproduite notice 18, de B. a Bolswert, présente un cadrage plus large que le tableau de Copenhague. Une autre gravure, anonyme, est reproduite notice 431.
84. Rapport d'examen et de traitement du Centre de Vesoul. Celui-ci comporte de nombreux dessins sur lesquels sont portées toutes les interventions anciennes et récentes.
85 L'achat comprenait 9 meubles (cf infra 994.1.1 à 9), 4 aquarelles (994.1.10 à 13), 3 huiles (994.1.14 à 16). Les 4 aquarelles et les 3 huiles ont bénéficié d'un nouveau numéro d'inventaire en 1998 (cf D. Roussel, *Musée de Soissons, 1998-2001*, et K. Jagielsky, *Soissons Arts Décos*, dans ce même volume). Cette acquisition faisait suite à un don de tableau de Foussier représentant la cathédrale de Soissons en ruines (993.32.1) et a été associée au don d'une huile *Vues de Soissons* (994.1.17) et divers documents sur la production de l'artiste, dont la photographie du stand à l'exposition universelle de 1937 reproduite ci-après.
86. Renseignements fournis par Madame Paul-Alexandre Waendendries. Monsieur Paul-Alexandre Waendendries est le fils de Monsieur Paul Waendendries, celui-là même qui fut chargé de rapporter le bureau plat de Paris à Soissons en 1926 (cf supra p. 275) et le descendant de Waendendries tapissier, chargé du blanchiment des rideaux de l'Hôtel de Ville pour le passage de Charles X (cf supra p. 272).
87. *Stand 53*, catalogue de *l'Exposition Internationale de Paris, 1937, Ensembles mobiliers classe 38*, p. 44. Les établissements Waendendries de Saint-Quentin, Soissons et Laon, qui ont également exposé au Centre régional, pavillon de Picardie, sont aussi présents dans ce catalogue, p. 106-107.

STAND 53 : LIVING-ROOM. Meubles en wacapou de la Guyane française, buffet en laque du Japon de Hamanaka, secrétaire à portes et abattant en galuchat naturel, bahut décoratif, table bridge et guéridon, fauteuils bridge et chaises couverts en peau de gazelle émeraude, sièges couverts en velours fourrure coloris cuivre, tapis d'après cartons de P.-A. Waendendries.



Exposition Universelle de Paris 1937, stand 53, établissement Waendendries.
Documentation musée de Soissons, don de Madame P. A. Waendendries.

Le secrétaire acquis pour le musée (planche XII, 1, p. 300) est effectivement en placage de wacapou, les deux portes et l'abattant étant recouverts de galuchat naturel. Le pied est décoré d'une baguette en métal doré. Les éléments intérieurs sont en sycomore, les parties visibles étant plaquées en sycomore ondé, la partie centrale bénéficie d'un éclairage électrique. L'abattant est couvert d'un cuir rouge. Les serrures sont marquées *J. Lacotte.*

Le buffet est en placage de wacapou, le piétement est décoré d'une baguette en métal doré, les deux battants de la partie centrale étant en laque brun or en façade et en laque rouge à l'intérieur, les autres éléments intérieurs étant en sycomore. Les serrures des deux battants centraux et celles des deux battants latéraux sont marquées *J. Lacotte.*

La table est en placage de wacapou, les pieds et le plateau étant décorés d'une baguette en métal doré (planche XII, 2, p. 300).

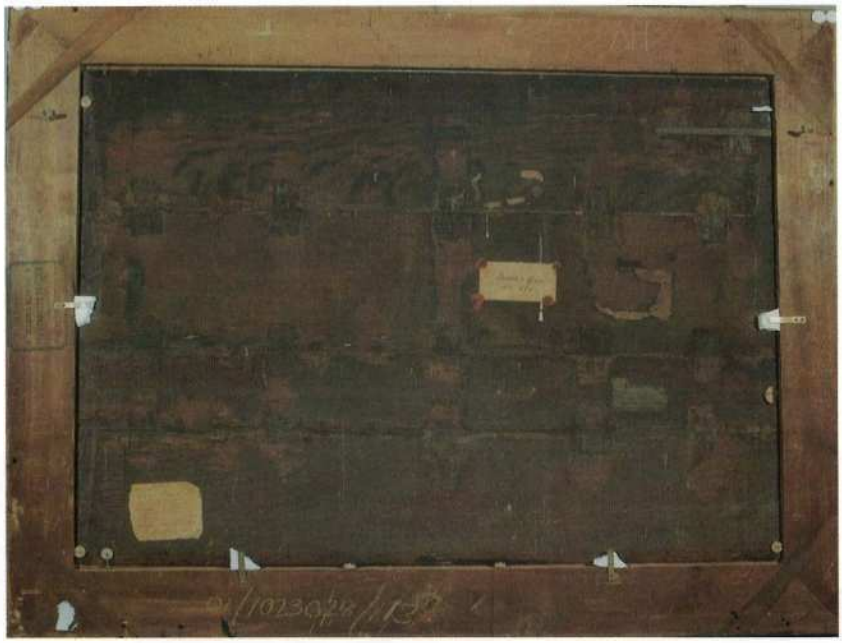
Les six bridges sont en noyer couverts en tapisserie.

Crédit photographique

Centre Régional de Restauration et de Conservation des Œuvres d'Art de Vesoul,
p. 273, 275, 277, 291, 292 (1, 3, 4), 293, 294 (1, 2, 5), 295, 296, 297 (2, 3, 4, 5), 298 (2, 3, 4, 5), 299.
Musée de Soissons, p. 274, 282, 288, 289, 290, 292 (2), 294 (3, 4), 297 (1), 298 (1), 300.



Planche I : *Un aigle royal avec ses proies, un héron cendré et un épervier, dans un paysage*
Peinture à l'huile sur bois – H. : 0,935 m ; L. : 1,33 m, monogramme en bas à gauche DG. (inv. 993.34.1.).



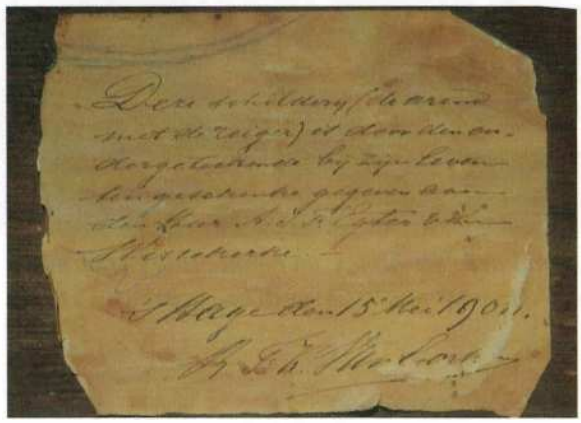
1



2



3



4

Planche II : *Un aigle royal avec ses proies, un héron cendré et un épervier, dans un paysage.*
Peinture à l'huile sur bois - H. : 0,935 m ; L. : 1,33 m, monogramme en bas à gauche DG. (inv. 993.34.1.)
1 - Revers du tableau. **2.** - Détail de la marque du fabricant du panneau (H. : 1,9 cm ; L. : 2,9 cm).
3. - Etiquette donnant l'attribution du tableau à Daniel Van Geel.
4. - Etiquette confirmant le don de l'œuvre en 1904, du vivant du propriétaire à Monsieur A.J.F. Egter Van Wissekerke.

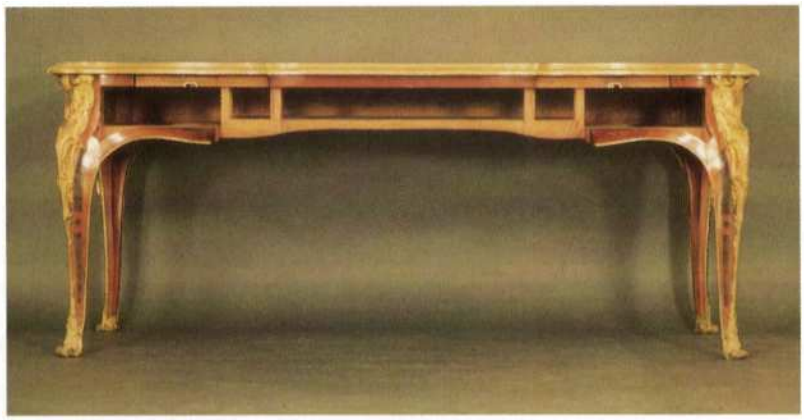


1



2

Planche III : *Grand bureau plat du cabinet du maire de Soissons.*
Bâti en chêne et en courbaril, tiroirs en chêne ; placage de courbaril, incrustation en amarante ; bronze doré ; cuir. H. 0.793 m ; L. 1,99m ; Pr. 0.98 m. (inv. 993.9.2).
1 Vue du bureau après restauration. **2** Petit côté du bureau après restauration.



1



2

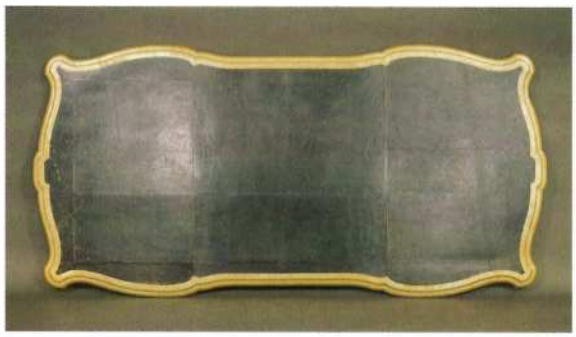


3

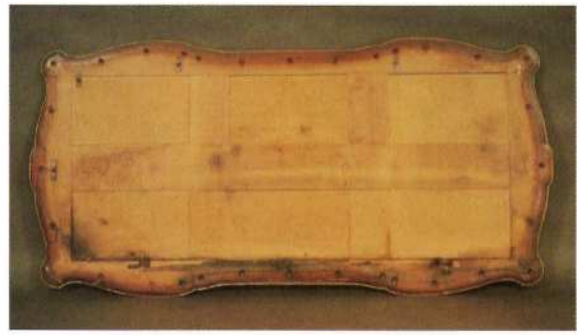


4

Planche IV : *Grand bureau plat du cabinet du maire de Soissons.*
Bâti en chêne et en courbaril, tiroirs en chêne ; placage de courbaril, incrustation en amarante ; bronze doré ; cuir. H. 0.793 m ; L. 1,99 m ; Pr. 0.98 m. (inv. 993.9.2).
1 Emplacement des cinq tiroirs. **2** Côté arrière droit. On remarque la symétrie des motifs du placage qui supposent une parfaite qualité de sciage. **3**. Pied avant gauche. Incrustation d'amarante en bois de bout dont il manque l'élément circulaire. La chute en bronze recouvre partiellement ce motif.
4 Ancienne restauration en placage d'amarante en fil du tiroir latéral droit, qui avait été fracturé.



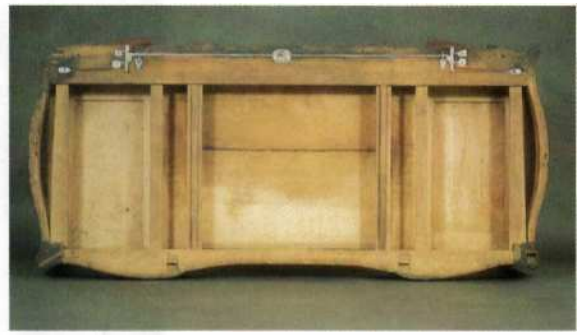
1



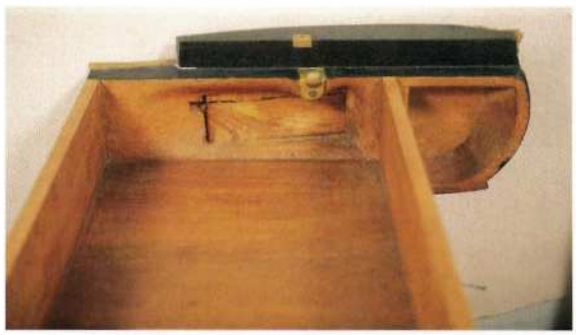
2



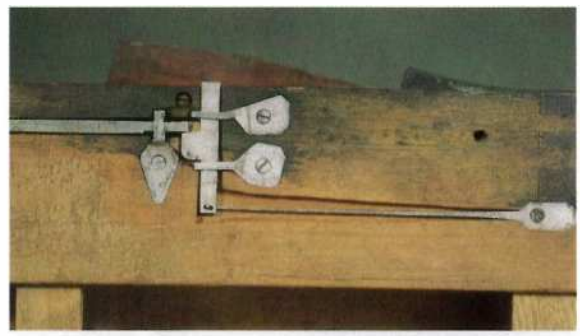
3



4



5



6

Planche V : *Grand bureau plat du cabinet du maire de Soissons.*

Bâti en chêne et en courbaril, tiroirs en chêne ; placage de courbaril, incrustation en amarante ; bronze doré ; cuir. H. 0.793 m ; L. 1,99 m ; Pr. 0.98 m. (inv. 993.9.2).

1 Vue du dessus du plateau. La moulure est constituée de quatre éléments (cf. p. 277-1).

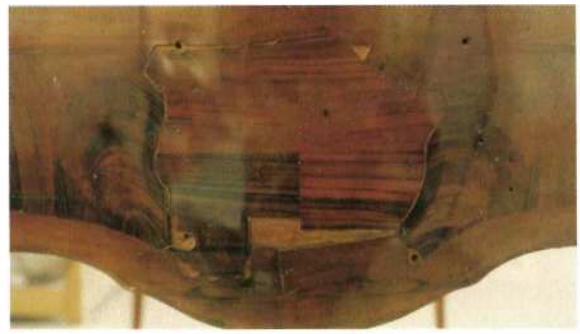
2 – 3 – 4 Vue du revers du plateau, du dessous et du dessus du bâti permettant d'observer les modes d'assemblage et le système de verrouillage des tiroirs latéraux.

5 – 6 Détail du système de verrouillage des tiroirs latéraux.

On remarque la restauration du tiroir fracturé et l'aspect très net du chêne.



1



2



3



4



5

Planche VI : *Grand bureau plat du cabinet du maire de Soissons.*
Bâti en chêne et en courbaril, tiroirs en chêne ; placage de courbaril, incrustation en amarante ; bronze doré ; cuir. H. 0.793 m ; L. 1,99 m ; Pr. 0.98 m. (inv. 993.9.2).
1 – 2 Détail des placages du côté gauche avant restauration. **3** Face arrière du pied avant droit.
4 Détail de l'emplacement du tiroir avant droit. On remarque la moulure plaquée.
5 Estampille M. CRIAERD. La frappe est doublée.



1



2



3

Planche VII : *Bas d'armoire secrétaire.*

Bâti en chêne et en résineux, aménagement intérieur et tiroirs en chêne ; placage en satiné, en bois de rose, en amarante, en houx, en érable, en poirier et en alisier ; bronze, marbre. H. 1.385 m ; L. 0,90 m ; Pr. 0.40 m, marque au fer, LP 192 (inv. 993.9.4).
1 Vue du meuble. **2** Côté arrière gauche. Le motif polylobé est du placage de bois de rose, le fond est du placage de satiné rubané, restauré ici avec du Padouk d'Indochine (en bas, à gauche de la ligne médiane), l'encadrement de l'amarante. **3** Partie supérieure gauche du battant gauche : détail du motif floral et du motif de grecque. Le fond est du placage de bois de rose, les filets et les tiges en houx, le cœur des fleurs en amarante, les autres éléments de placage étant du houx teinté de différentes couleurs, de l'érable, du poirier et de l'alisier. Le motif de grecque est en houx teinté vert.



1



2



3



Planche VIII : *Bas d'armoire secrétaire.*

Bâti en chêne et en résineux, aménagement intérieur et tiroirs en chêne ; placage en satiné, en bois de rose, en amarante, en houx, en érable, en poirier et en alisier ; bronze, marbre. H. 1.385 m ; L. 0,90 m ; Pr. 0.40 m, marque au fer, LP 192 (inv. 993.9.4).

1 Vue du meuble, abattant ouvert. Seul le tiroir en bas à gauche, dont la façade est du placage de satiné avec encadrement d'amarante, est d'origine. Les autres tiroirs présentent un placage de bois de rose et encadrement d'amarante.

2 Vue arrière du bâti en chêne.

3 Détail des marques au fer, sur la partie supérieure du meuble.



1



2



3



4



5

Planche IX : *Bureau à huit pieds et à caissons latéraux.*

Bâti en résineux, tiroirs en noyer et façade en chêne ; placage en bois de violette fil et ramage, cuir ; H. 0,735 m ; L. 1,63 m ; Pr. 0.835 m. (inv. 993.9.1).

1 Vue du bureau. **2** Côté principal à sept tiroirs.

3 Côté à deux tiroir latéraux. Le bouton de tirage de la partie centrale ne correspond pas à un tiroir.

4 Vue du meuble en cours de restauration. On observe les nombreuses transformations subies.

5 Caisson latéral gauche. Détail des placages utilisés.



1



2



3



4

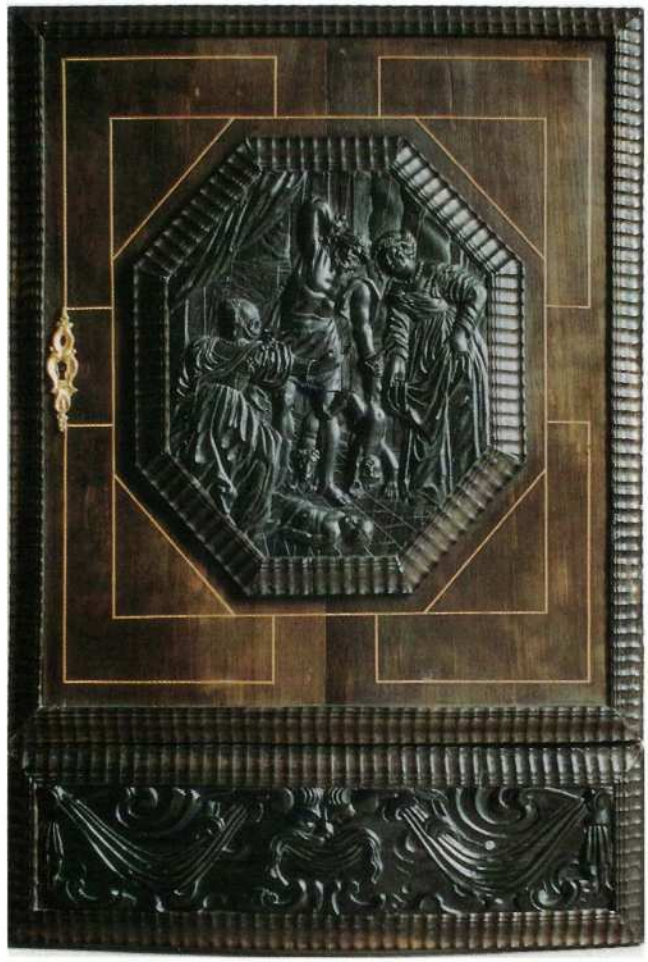


5

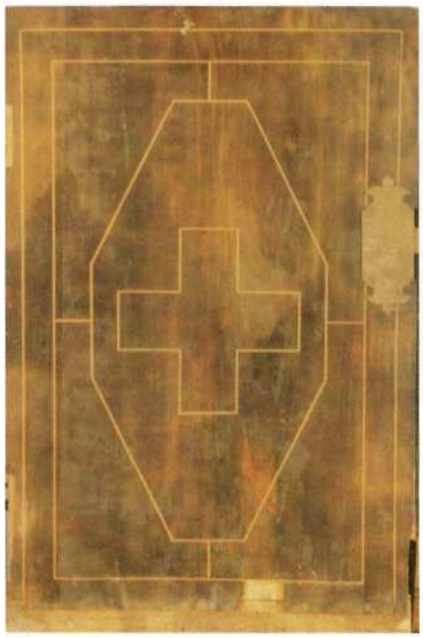
Planche X : *Table " à plusieurs fins ".*

Bâti en chêne, en peuplier et pieds en acajou, tiroir en chêne ; placage en acajou ; laiton ; feutrine ; H. 0,775 m ; L. 0,90 m ; Pr. 0.45 m. (inv. 993.9.3).

1 Vue de la table. **2** Ouverture du premier volet mobile donnant un plateau en placage d'acajou de Saint-Domingue.
3 Ouverture du deuxième volet mobile donnant un plateau recouvert en feutrine.
4 Tiroirs arrière servant de maintien aux volets mobiles. **5** Face arrière de la table.



1



2



3

Planche XI : *Battant de Cabinet.*

Bâti en bois blanc, probablement du peuplier; placage en poirier noirci et houx, placage en ébène pour les éléments anciens sculptés ; H. 0,685 m ; L. 0.47 m ; Ep. 0.05 m. (inv. 993.9.29).

1 Vue du battant de cabinet. Le bas-relief en ébène représente le Jugement de Salomon. **2**. Face interne du battant.

3 Date de fabrication du panneau, mentionnée sous le motif central.



1



2

Planche XII : *Secrétaire et table P.-A. Waendendries, présentés à l'Exposition universelle de Paris, 1937.*

Bâti en chêne et en contreplaqué de chêne, placage de wacapou et de sycomore, galuchat, métal doré ; secrétaire, H. 1,25 m, L. 0,80 m, Pr. 0,36 m, (994.1.9) ; table, H. 0,73 m, L. 1,71 m, Pr. 1,01 m, (994.1.2).

1 Secrétaire à deux portes et abattant : placage en wacapou, façade en galuchat et piètement avec un filet en métal doré, intérieur en sycomore ondé, dessus de l'abattant en cuir rouge et système d'éclairage électrique.

2 Table en placage de wacapou : pieds et plateau décorés d'un filet de métal doré.

MUSEE DE SOISSONS (1998-2001)

DOMINIQUE ROUSSEL

Le premier volume de " Mémoires du Soissonnais " a repris une bonne et utile tradition de faire part des activités du musée, né de la volonté de la Société Historique à sa création en 1847. Denis Defente a, dans le premier volume de la 5ème série, dressé un bilan des activités que nous avons réalisées en collaboration entre 1989 et fin 1997. À la suite de son départ pour le Conseil Général de l'Aisne, nous avons poursuivi, avec l'équipe du musée, la réalisation des objectifs destinés à offrir à un large public un espace de découvertes dans différents domaines (archéologie, histoire, beaux-arts et art contemporain). Toutes ces activités sont accompagnées d'actions pédagogiques menées par le Service du Patrimoine dirigé par Karine Jagielski, le Service pédagogique animé par Hervé Vatel (qui succède à Jean-Pierre Barba depuis la rentrée 2001), les guides-conférencières, les intervenants des classes du patrimoine et des enseignants détachés de l'Education Nationale.

Nous listerons ici, de façon synthétique, les principales activités du musée de 1998 à 2001.

Les collections

La priorité a été mise sur l'inventaire des collections. Karen Le Du a intégré l'équipe du Musée grâce à l'aide de l'Association pour le Développement du Musée de Soissons (A.D.M.S). Elle a été temporairement assistée par Isabelle Beaudet (vacataire A.D.M.S) et Frédéric Lobjois (Service civil au musée). L'objectif est d'établir un fichier informatisé général des collections permettant des recherches facilitées et la localisation immédiate des œuvres dans les réserves. Ce travail a permis de reconditionner les œuvres pour favoriser leur conservation dans de meilleures conditions. Des constats d'état ont été systématiquement réalisés ainsi que le croisement avec l'inventaire photographique.

Restaurations

La restauration des objets archéologiques des fouilles de la Vallée de l'Aisne a été poursuivie avec l'aide du Ministère de la Culture et du Conseil Général de l'Aisne. Elles concernent les sites de Bucy-le-long, Evergnicourt, Dravegny, Sermoise, Orainville, (C. Merlin, service de restauration des musées de France – Versailles et I.R.R.A.P. Compiègne)

D'autres restaurations ont été réalisées entre 1998 et 2001 :
collection d'affiches de l'après-guerre (Atelier Tourenne – Paris),
cadres (U. Schaeffer – Soissons),
Huile sur toile de Taraval " le retour de l'Enfant Prodigue ", n°76.6.2, (service de restauration des musées de France - Versailles)
Huile sur bois de Francken " le Christ et la femme adultère ", n°87.5.1, (service de restauration des musées de France - Versailles)
Huile sur toile de Pellegrini " Achile devant le corps de Patrocle ", n°93.7.2706, (service de restauration des musées de France - Versailles)
Huile sur bois de Mostaert " la Kermesse flamande ", dépôt de l'Etat – M.N.R, (C. Vibert – Reims)
Huile sur toile de Seghers " Guirlande de fleurs ", n°96.17.1, (C. Vibert – Reims)
Plâtre original de la sculpture de Hiolin " Abel ", n°93.7.2783, exposée dans l'hôtel de ville de Soissons, (C. Klarer – Paris)

Restaurations en cours :
Huile sur bois " vierge à l'enfant ", Anonyme, n°93.7.2660 (Y. Crinel – Paris, C.Vibert – Reims)
Restauration du tableau d'Henri Danger " Mathias refusant d'obéir aux ordres du tyran Antiochus ", n°93.7.252, (service de restauration des musées de France - Versailles)
Huile sur bois " le Christ et les marchands du temple ", Anonyme, n°93.7.2649, (Y. Crinel – Paris, C.Vibert – Reims)
Restauration d'objets archéologiques des fouilles de la Vallée de l'Aisne (C. Merlin, service de restauration des musées de France – Versailles et I.R.R.A.P. Compiègne)

Principales acquisitions

1998
don de trois céramiques gauloises provenant de Bucy-le-Long, inv. 98.1, 98.2, 98.3
don d'objets archéologiques gaulois provenant d'Evergnicourt, inv. 98.4.1 à 40
achat d'une gravure sur bois de Benito " les français savent mourir ", inv. 98.5.1
don de Hans Werner Düring " hommage à la nation ", inv. 98.6.1
don M. Cheval : porcelaines de Paris, inv. 98.7.1 et 2
achat d'un album soissonnais de Betbeder, impression originale de 1855, inv. 98.9.1
don d'un fascicule de mobilisation, inv. 98.11.1
achat d'une gravure de Foussier " la cathédrale de Soissons en ruines ", inv. 98.15.1
achat d'un tableau de Unterperger " Judith et Holopherne ", inv. 98.16.1
achat d'un tableau de Porcheron " la cathédrale de Soissons ", inv. 98.17.1
don Aubert d'un élément de ceinture mérovingienne provenant de Bucy, inv. 98.18.1

1999
don céramiques mérovingiennes, fouilles Hôpital Général, inv. 99.2.1 à 389
achat d'une gravure de F. Pinal " Coucy ", inv. 99.4.1
don d'une lampe de poche " Lucifer ", inv. 99.6.1
don d'un plan de Soissons, inv. 99.7.1
achat de gravures contemporaines de Trignac, Mohlitz, Hernandez, inv. 99.10.1 à 8
don Galerie Michèle Broutta de gravures contemporaines de Doaré, Rubel, Le Maréchal, Lodého, inv. 99.11.1 à 35
don de C. Allag de plombs de pèlerinage et matériel archéologique du site de Pont d'Arcy, inv. 99.12.1 à 10

2000
don d'une série de dessins-projets de vitraux d'églises de l'Aisne de Raphaël Lardeur pour la reconstruction de la première guerre mondiale. Donation Gérard lardeur, inv. 2000.9.1 à 48
achat d'une huile sur carton de Antoine Boisselier " la porte d'Ardon à Laon ", inv. 2000.13.1
achat d'une huile sur toile de Paul Huet " le déjeuner des chasseurs ", inv. 2000.14.1
don objets archéologiques provenant de la Fouille d'Orainville, inv. 2000.1.1 à 26
don objets archéologiques provenant de la Fouille de Sermoise, inv. 2000.2.1 et 2000.3.1 et 2
don objets archéologiques provenant de la Fouille de Bucy, inv. 2000.3.3 à 7
don objets archéologiques provenant de la Fouille de Dravegny, inv. 2000.4.1 à 14
don objets archéologiques provenant de la Fouille rue Paul Deviolaine, inv. 2000.5.1A à J
don cartes postales (M. Poncelet) inv. 2000.6.1à6
don cartes postales (M. Soulet) inv. 2000.11.1à26
don carte postale inv. 2000.29.1
achat 88 dessins de Gaël Davrinche, " le mur des citoyens ", exposé à l'Hôtel de ville, inv. 2000.30.1à88

2001
don d'une photographie de Bernard Pras par l'auteur, inv. 2001.2.1
achat de tirages photographiques d'Hugues Fontaine, des paysages de la reconstruction après 1918, inv. 2001.4.1à19

don de tirages photographiques d'Hugues Fontaine, des paysages de la reconstruction après 1918 par le photographe, inv 2001.4.20 à 30.
don de deux cartes NB, inv. 2001.5.1 et 2
don objets archéologiques, fouilles de Maizy le bois, inv. 2001.6.1 à 20
photographie d'André Vergnol, inv. 2001.7.1
document représentant les Armoiries de la Ville de Soissons, inv. 2001.9.1.
achat gravure représentant le Siège de Soissons en 1814, inv. 2001.10.1
achat affiche " Soissons, les chemins de fer du nord et de l'est ", 2001.12.1
achat jeton révolutionnaire, 2001.13.1

Divers récolements d'œuvres non inventoriées
achat de 4 aquarelles et 3 peintures de Paul Waendendries, inv. 98.14.1 à 7
don d'une copie du Serment à la Liberté, inv. 99.3.1
don d'un portrait de Fernand Marquigny, inv. 99.3.2
restitution d'un buste de Marianne, inv. 99.5.1
don d'une huile sur bois de Ladureau par l'auteur, inv. 2000.7.1
don de deux eaux-fortes d'Eisenzopf par l'auteur, inv. 2000.7.3 et 4
don d'un dessin de Batbedat par l'auteur, inv. 2000.7.5
don d'une gravure de Jouclard par l'auteur, inv. 2000.7.6
récolement carreaux de pavement de Fère en Tardenois, inv. 2000.8.1à5
récolement collection de bustes, inv. 2000.12.1à16
récolement collection de cartes postales, inv. 2000.16.1à373
don d'une huile sur toile " paysage " , inv. 2000.17.1
achat (1994) d'une huile sur toile de Martinuzzi " les lumières de Soissons ", inv. 2000.19.1
don ADACS sculpture de Keiichi Tahara, inv. 2000.20.1
don de lithographies " poème de l'angle droit " de Le Corbusier, inv. 2000.22.1
récolement projet en plâtre de Lamourdedieu, monument aux morts place F. Marquigny, inv. 2000.25.1
récolement objets archéologiques, inv. 2000.28.1à4
achat vers 1988 d'un bureau de Pierre-Elie Gardette, inv. 2001.1.1
récolement de 4 photographies NB d'André Vergnol, inv. 2001.3.1 à 4
récolement divers objets, inv. 2001.8.1 à 3
récolement de divers documents, inv. 2001.11.1 à 32



Exposition J. et J. Martel.



Exposition Hugues Fontaine.

Principales expositions temporaires

1998

Exposition " 150ème anniversaire de la Société Archéologique, Historique et Scientifique " (Musée du 13/03 au 02/06), catalogue.

80e anniversaire de l'armistice de 1918 :

Journées d'une guerre, (Musée-Service du patrimoine) (Arsenal du 30/04 au 07/06)
Chemin de la Mémoire, (panneaux Decaux en ville du 30/04 au 11/11), plaquette.
Du Moulin au Château de Hervé Delhaye (Eglise Saint-Léger du 04/07 au 30/08).
Les champs de la mémoire – photographies de John Foley (Arsenal du 17/06 au 15/07), livre d'art.
André Vergnol, photographe aux armées (Musée-Service du patrimoine) (Musée du 19/09 au 31/12).
Les aviateurs français et allemands de la première guerre mondiale. En collaboration avec le Service Historique des Armées (Arsenal du 11/11 au 30/11).

Art contemporain :

Gérard Titus-Carmel : œuvres du Frac de Picardie (Musée du 27/06 au 13/09).
Gérard Titus-Carmel : Nielles 96-98 (Musée-ADACS) (Arsenal du 24/07 au 11/10), catalogue.

1999

Autour du tableau Gijsbrechts : Vanités, (Musée-Service du patrimoine) (Musée du 09/03 au 29/05).
Coucy, images et mémoires (Saint-Léger du 20/08 au 04/10), catalogue.

Art contemporain :

Nicolas Gerbi : le mandala d'Aleph (Musée-ADACS) (Saint-Léger du 06/03 au 21/03).
La cour des Miracles, robots de Louis-Philippe Demers et Bill Vorn, en collaboration avec le musée d'art Contemporain de Montréal (Arsenal du 22/05 au 20/06).
Architectures imaginaires, gravures contemporaines de Desmazières, Houtin, Hernandez, Mohlitz, Trignac, en collaboration avec la galerie Michèle Broutta (Musée du 12/06 au 31/07).



Exposition Raphaël Lardeur.



Salle d'histoire locale.

2000

La Légion d'Honneur de la ville, commémoration (Mairie puis Musée du 12/02 au 25/03).
Reconstructions en Picardie après 1918 : photographies d'Hugues Fontaine, sculptures de Jan et Joël Martel, projets de vitraux de Raphaël Lardeur. En collaboration avec la réunion des Musées Nationaux, les musées de Blérancourt, et Noyon, les archives Départementales de l'Aisne, l'office Culturel d'Albert (Musée du 15/09 2000 au 19/02 2001), catalogue.

Art contemporain :
Arts en Scène, Richard Di Rosa, Diane de Longuemar, Ibara , Monique Rozanès (Musée-ADACS) (Saint-Jean des Vignes du 26/05 au 07/07), plaquette.

2001

Art contemporain :
Pablo Reinoso, œuvres récentes (Arsenal du 24/03 au 6/05) catalogue.
Guillermo Gulland, peintures et dessins (Musée-ADACS) (Musée 21/06 au 25/08).
Monique Rozanès, sculptures et dessins, Leopoldo Torres-Agüero, peintures (Musée-ADACS) (Arsenal 15/09 au 25/11), catalogue.
Yves Doaré, rétrospective. Présentation de la donation au musée avec la collaboration de la Galerie Michèle Broutta (Musée 13/10 au 16/12), catalogue.

Mouvements des œuvres/publications

Chaque année, le musée de Soissons prête des œuvres à d'autres musées pour l'organisation d'expositions temporaires. Ainsi, entre 1998 et 2000, ce sont 14 œuvres d'art qui ont ainsi voyagé en France, en Martinique et dans le monde : Grèce, Italie, Colombie, Canada, Etats-Unis. Tous ces prêts font l'objet de publications dans des catalogues d'expositions qui permettent de mieux faire connaître les collections du musée de Soissons. En 2001, le plan reliquaire de la ville de Soissons a été exposé à Reims dans le cadre de l'exposition " 20 siècles en cathédrale ". En 2003, la " tête de jeune fille " de Houdon sera prêtée, pour une longue période, aux Etats Unis (National Gallery de Washington).

Rénovations et travaux

L'accueil du public a été amélioré au musée par la création d'un petit espace d'accueil en 1998 et la remise en peintures des salles du musée en 2000 et 2001.

La mezzanine archéologique a été réaménagée à l'occasion du Printemps des Musées 1999 pour permettre de présenter le matériel archéologique des fouilles récentes de Bucy-le-Long et les découvertes à Orainville. L'accrochage des salles de peintures et d'histoire locale a été complètement transformé à la suite de l'exposition " Reconstructions en Picardie après 1918 ".

Ces aménagements qui améliorent la qualité de présentation pour les visiteurs ne font pas oublier que le musée actuel ne correspond pas aux normes de sécurité nécessaires aux œuvres et au public. Un aménagement muséographique à Saint-Jean-des-Vignes permettrait de déployer les collections du musée dans des espaces plus adaptés. Dans cette logique, la Ville de Soissons continue l'aménagement de l'Arsenal sur le site de Saint-Jean-des-Vignes avec l'aide de l'Etat, du Conseil Régional de Picardie et du Conseil Général de l'Aisne. Les travaux réalisés en 2000 ont permis l'extension de la salle d'expositions temporaires, l'installation du chauffage et l'équipement d'une réserve archéologique. Ils se poursuivent en 2001-2002 par la réfection de la toiture de la partie ouest du bâtiment.

Des études menées par les services des Monuments Historiques sur les bâtiments de Saint-Jean-des-Vignes et sur l'église Saint-Léger (fermée au public depuis l'hiver 1999) permettront aussi d'entreprendre des travaux importants de restauration de ces bâtiments.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE DE SOISSONS

Bureau de la société en 1998

Présidente d'honneur :	Mme Geneviève Cordonnier
Président :	M. Denis Rolland
Vice-présidents :	M. Robert Attal
	M. Lucien Leviel
	M. Maurice Perdereau
Trésorière :	Mme Madeleine Damas
Secrétaire :	M. Georges Calais
Bibliothécaire :	M. Pierre Meysirel
Archivistes :	M. Maurice Perdereau
Membres :	Mme Jeanne Dufour
	M. Jean Bobin
	M. René Verquin

Buts et activités

Notre société a pour but de rechercher et d'étudier tous les monuments que la religion, l'histoire, la littérature, les sciences et les arts nous ont laissés. Elle s'occupe de rassembler tous les faits qui concernent l'histoire littéraire, religieuse, militaire, scientifique et industrielle de notre pays, comme aussi tout ce qui concerne l'agriculture, la géologie et l'industrie de la région ainsi que tout ce qui est relatif aux coutumes, usages, croyances ou légendes.

Ses travaux ne se limitent pas à la ville de Soissons, ni même au Soissonnais, mais embrassent une grande partie du département de l'Aisne.

Les réunions avec nos adhérents - ouvertes au public pour qu'il puisse éventuellement nous rejoindre - ont lieu tous les mois, d'octobre à juin. Pour la période allant d'octobre à avril, des sujets variés d'histoire ou d'archéologie y sont développés par des conférenciers, les deux dernières réunions, en mai et juin, sont consacrées à des sorties sur les mêmes thèmes.

Au début de chacun des trois trimestres d'activité est publié un bulletin contenant le programme des réunions, visites ou réceptions ainsi que les sujets des exposés qui seront faits ; ce bulletin comporte également un résumé de l'activité du trimestre écoulé.

Indépendamment de ces bulletins, des mémoires ou ouvrages plus étendus sont édités tous les trois ou quatre ans ; celui-ci est le 80ème depuis la fondation de la Société en 1847. D'autres ouvrages, œuvres personnelles de nos adhérents, sont également diffusés en librairie.

Notre bibliothèque comporte plus de 10 000 volumes ; à lui seul, le fonds étranger (latin, grec, italien, allemand, anglais) en comprend près de 1 800. Hormis des études sur l'histoire locale et régionale, on y trouve des encyclopédies, des périodiques du 19ème siècle, des ouvrages sur la philosophie et la morale, la religion, les sciences, les arts, la littérature, la géographie, l'histoire, etc. Elle est ouverte aux chercheurs et étudiants qui l'apprécient, même depuis l'étranger.

Notre Société est membre de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne et participe à la rédaction des articles qui composent son tome annuel de mémoires remis à nos adhérents et proposé en librairie.

Enfin, elle est désormais reconnue d'intérêt général parce qu'elle renvoie vers un large public le résultat de ses recherches sur tout ce qui concerne l'histoire littéraire, religieuse, militaire, scientifique et industrielle de notre région, elle participe ainsi à la préservation de notre patrimoine culturel pour les générations futures et le rend dès à présent accessible à tous.

Pour nous rejoindre :

Société Archéologique Historique et Scientifique de Soissons.
4, rue de la congrégation - 02200 SOISSONS
Tél/fax : 03 23 59 32 36
Mail : sahs-soissons@wanadoo.fr
Permanences les Mercredi et Samedi de 16 h 00 à 18 h 00

LA BIBLIOTHEQUE DE LA SOCIETE HISTORIQUE DE SOISSONS

Ouvrages régionaux (1000 vol.)
La bibliothèque comporte des ouvrages sur Soissons, le Soissonnais, l'Aisne, la Picardie, les départements voisins. Parmi ces ouvrages on peut citer : la collection des albums Caranda, le Laonnois féodal de Maxime de Sars, Histoire de l'abbaye Notre-Dame de Soissons par Dom Germain, Annales du diocèse de Soissons par Pécheur, Les églises de chez nous par Moreau-Nélaton, les cartulaires de Saint-Yved et de Saint-Michel en Thiérache et une histoire manuscrite de Soissons de 1584.

Documents et pièces historiques (4460 pièces).
La Société conserve un certain nombre de documents qui intéressent notre histoire locale. Parmi les plus anciens et les plus prestigieux une vingtaine de parchemins originaux et en excellent état, datés de 1121 à 1250, provenant de l'abbaye de Prémontré. Le plus précieux est sans aucun doute la charte de l'évêque de Laon qui octroyait à Saint Norbert le site de Prémontré en 1121.
Une série de dossiers concerne la terre de Tinselve, (documents de 1180 à 1743) etc.
Enfin, une cinquantaine de pièces sont signées d'autographes de personnages célèbres tels que le comte d'Artois, Boileau, Arago, Louis-Napoléon Bonaparte, Delacroix, Guizot...



Généalogie
Nous possédons une série importante de dossiers généalogiques concernant plus deux cents familles Soissonnaises par Bernard Ancien.

Bibliothèque générale
Cette bibliothèque est constituée pour l'essentiel de livres provenant de l'académicien Saint Marc Girardin avec notamment :

- *Des périodiques* (Journal des Débats 1827 à 1869), La Revue des Deux Mondes 1838-1891, les journaux satiriques le Grelot 1873-1895 et l'Eclipse 1872-1876 etc.

- *Des encyclopédies* (dictionnaire historique de Moreri 1704, dictionnaire de Thomas Corneille 1694, dictionnaire de la conversation en 52 volumes)

- *Des oeuvres anciennes (70 vol.)*: Philosophes anciens et modernes : Platon, Descartes, Erasme, Spinoza, Victor Cousin

- *Des ouvrages sur la religion (550 vol.)*: Les œuvres de l'abbé Fleury, de Le Nain de Tillemont, d'Arnauld de Pierre Nicole, Esprit Fléchier etc.

- *Des ouvrages sur la langue française (40 vol.)*: grammaire et orthographe parmi lesquels : Des mots à la mode et des nouvelles façons de parler (1692) ; Les deux gramaires fransoizes de Milleran (1695) ; Manuel de conversation en quatre langues : latin - français - allemand - italien de Philippe Garnier (1622).

- *Des ouvrages sur les arts* : Architecture, sculpture, musique et chant. Plusieurs recueils d'opéras, ballets de 1690 à 1745 ; les musées d'Europe de Viardot (1859-1860) en 4 volumes ; La revue de l'art chrétien de l'abbé Corblet, les bulletins des Congrès archéologiques 83 volumes de 1847 à 1933.

- *Des ouvrages de littérature (2000 vol.)*

La Bibliothèque universelle des romans (1775-1786) en 88 volumes ; Bibliothèque choisie par Jean Le Clerc (1703-1718) en 28 volumes ; Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres (1727-1741) par Niceron en 43 volumes; Histoire de la littérature par Goujet (1741-1756) en 18 volumes.

Citons encore de nombreux recueils de poésie (130 vol.) ; des œuvres théâtrales (180 vol.) et une Histoire du théâtre français en 15 volumes ; les œuvres de Fénelon, Bossuet, Plutarque, Cicéron (30 vol.), Voltaire (92 vol.), George Sand, Chateaubriand, l'abbé Prévost…

- *Des ouvrages d'histoire (1200 vol.)* : Histoire parlementaire de la Révolution française 1789-1815 par Buchez et Roux. Choix de rapports, opinions et discours (1789-1815), Histoire ancienne des peuples de l'Europe par le Comte de Buat (1772), Histoire des empereurs romains par Crevier (1763-1765), Histoire du Bas-Empire par Le Beau (1757-1786) etc

Des biographies :
- La galerie des femmes fortes du Père Le Moyne (1668),Histoire du prince Eugène de Savoie par Eléazar Mauvillon- 1750

-*Des oeuvres gréco-latines et étrangères (800 vol.)*: Parmi les livres latins, outre les éditions anciennes d'auteurs classiques (Cicéron, César, Lucain, Lucrèce, Ovide, Plaute, Pline le Jeune, Quintilien, Salluste, Sénèque, Stace, Tacite, Térence, Tite-Live, Virgile…).

Mais ce qui fait l'intérêt et la valeur de ces ouvrages, c'est un bon nombre des plus grands auteurs de la Renaissance, dont plusieurs dans des éditions "princeps". Parmi les Humanistes de renom, citons Corneille Agrippa (1531), Charles Borromée (1587), Du Bartas (1584),Erasme, Juste Lipse, Mélanchthon, Ange Politien, Scaliger, Jean Trithème (1518)…

La langue italienne est représentée par 336 ouvrages dont certains datent de la fin du XVIe siècle. La plupart des livres allemands sont du XVIIIe siècle et du XIXe siècle et traitent surtout d'histoire (Gieseler, Grimm , Leibnitz, Rabener, Schiller etc.). Il n'y a que 165 livres en anglais, tous du XVIIIe et du XIXe siècles. On y trouve 8 volumes du "Spectator" d'Addison et Steele (1753), une traduction de l'"Iliade" par Alexander Pope et, bien sûr, 14 volumes du théâtre de Shakespeare.

Enfin, une vingtaine de livres en langues diverses complètent ce fonds parmi lesquels une grammaire Valaque de 1826, un traité de grammaire syriaque de 1881.

TABLE DES MATIÈRES

Editorial, par Denis Rolland 5

Noviodunum Suessionum : Pommiers ou Villeneuve-Saint-Germain, par Jean Debord 7

Les fibules et les appliques décoratives en bronze du musée de Soissons, par Vincent Legros... 31

La vigne et le vin : deux bienfaiteurs inestimables pour la toponymie de l'Aisne et de l'Oise, par Jean-Claude Malsy 47

Autour de l'an Mil. Du mythe à la réalité, par Ghislain Brunel 63

Le missel de Soissons, par Maurice Perdereau 73

Les désordres conjugaux, par Julien Sapori 89

La Chapelle Saint-Charles. Chapelle du Grand Séminaire à Soissons, par Monique Judas-Urschel et Jacqueline Perdereau 101

Mémoires de Thérèse Danre, présentées par Robert Attal et Denis Rolland 125

Jean Mermoz. Le centenaire de sa naissance, par René Verquin 159

L'urbanisme de la reconstruction à Soissons, par Jean Bobin 185

Soissons Art déco, par Karine Jagielski 215

La résistance dans le secteur de la région vicoise. Le secteur OCM 138, par Bernard Ruelle... 227

La libération de Cœuvres, par Pierre Meyssirel 257

Un tableau hollandais, un bureau plat, quelques meubles conservés au musée de Soissons, par Denis Defente 265

Musée de Soissons, par Dominique Roussel 301

La bibliothèque de la société historique de Soissons 307

Achevé d'imprimer le 15 avril 2002 par Triangle Bleu
59600 Maubeuge - Dépôt légal : 2e trimestre 2002

Le livre que vous allez feuilleter d'un œil peut-être distrait, mérite qu'on s'y arrête. Il est le fruit d'un travail collectif réunissant spécialistes et amateurs unis dans la même passion de l'histoire et de l'archéologie de notre région. La terre et les hommes, la pierre et le document écrit vous parleront d'un passé encore frémissant de vie.

Amoureux de la belle province, vous découvrirez des pans entiers d'une histoire encore inédite. Du Moyen ge à l'époque contemporaine, les auteurs ont labouré les siècles avec rigueur, mais aussi avec l'amour qu'ils portent à leur clocher. La quinzaine d'articles qui vous sont proposés rehaussés d'illustrations inédites puisent dans des registres variés.

Sous la plume de spécialistes reconnus ou d'amateurs éclairés vous découvrirez la controverse que pose encore la situation de Noviodunum, l'importance de la vigne et du vin au moyen-âge, les terreurs de l'an mil, comment fut reconstruite la ville de Soissons après la Grande Guerre et bien d'autres choses encore comme la Résistance dans l'Aisne ou la vie de Jean Mermoz et ses relations avec notre région.

Nous espérons que la lecture de ce livre vous incitera à nous rejoindre. Dans notre société anonyme et dérivante le marquage du temps donne du poids et du relief à la vie.

Robert Attal
Jean Bobin
Ghislain Brunel
Thérèse Danre
Jean Debord
Denis Defente
Karine Jagielski
Monique Judas-Urschel
Vincent Legros
Pierre Meyssirel
Jacqueline Perdereau
Maurice Perdereau
Jean Claude Malsy
Denis Rolland
Bernard Ruelle
Dominique Roussel
Julien Sapori
René Verquin

L'AISNE

Ville de SOISSONS